L'*ÉLOGE DE SAINT DÈMÈTRIOS* PAR GRÉGOIRE LE RÉFÉRENDAIRE (*BHG* 544)

Marina DETORAKI

L'*Éloge de saint Dèmètrios* par Grégoire le Référendaire a été édité en 1884 par Th. Ioannou d'après un manuscrit vénitien[1]. Cette édition a été reprise en 1895 par T. Évangélidès[2], puis en 2005, dans le beau recueil de textes sur le saint protecteur de Thessalonique qu'a édité S. Paschalidès[3]. Cependant, comme nous avons eu l'occasion de le montrer dans une communication faite lors des Démétria de 2008, ce discours reste en fait mal connu. Nous nous proposons ici d'en donner pour la première fois une édition critique, fondée sur l'ensemble des sept manuscrits connus, et de mettre mieux en valeur ce que ce texte, caractéristique de l'éloquence savante de l'époque de Léon VI, nous apprend de son auteur et des fêtes de saint Dèmètrios au palais de Constantinople au début du 10e siècle, peu après la prise dramatique de Thessalonique par les Arabes en 904.

1. – L'auteur et ses œuvres

Grégoire le Référendaire n'est connu que par ses œuvres et reste encore une figure assez floue. H.-G. Beck, en 1959, le cite comme auteur de l'*Éloge de saint Dèmètrios* (*BHG* 544), que nous éditons ici, d'un *Discours sur l'image acheiropoiète d'Édesse* (*BHG* 796g), inédit lorsqu'il écrit, et d'une

1. *Éloge de saint Dèmètrios* (*BHG* 544), éd. Th. Ioannou, *Μνημεῖα ἁγιολογικά*, Venise 1884, p. 54-66.
2. T. Évangélidès, *Οἱ βίοι τῶν ἁγίων*, Athènes 1895, p. 766-777.
3. S. A. Paschalidès, *Ἡ γραμματεία τῶν Δημητρίων*. Β′, *Μαρτύρια, συλλογὲς θαυμάτων καὶ ἐγκώμια στὸν Ἅγιο Δημήτριο. Πρωτοβυζαντινὴ – μεσοβυζαντινὴ περίοδος*, Thessalonique 2005, p. 263-272.

Revue des Études Byzantines 73, 2015, p. 5-55. doi : 10.2143/REB.73.0.3132042

Passion de sainte Anysia (*BHG* 145), transmise sous le nom de Grégoire par un manuscrit de l'Athos. Beck situe Grégoire au 10e siècle et suppose, parce qu'il a écrit sur la translation du mandylion d'Édesse, qu'il était actif dans l'entourage de Constantin VII[4]. L'ensemble de ce dossier est réuni commodément en 2013 dans la *Prosopographie der mittelbyzantinischen Zeit*[5]. Le recueil sur Thessalonique dans la littérature byzantine de E. Kaltsogianni, S. Kotzabassi, I. Paraskevopoulou, apportait cependant dès 2002 un complément notable, en relevant l'origine thessalonicienne de Grégoire[6].

Le *Discours sur l'image d'Édesse* a été publié pour la première fois en 1997 par A.-M. Dubarle[7], qui le date, avec de bons arguments, de 944, après l'arrivée du mandylion le 15 août et avant la déposition de Romain Ier Lécapène en décembre de la même année. On peut se demander, en lisant ce discours, s'il n'a pas été prononcé le jour de l'arrivée de l'image au palais, ou même s'il n'a pas été composé avant : il est étrange en effet que, d'après Grégoire, Romain Ier ait participé à la procession conduisant le mandylion jusqu'au palais, alors que nous savons par ailleurs que l'empereur, malade, n'était pas là et que la cérémonie était conduite par les fils de Romain et par Constantin VII Porphyrogénète[8].

L'*Éloge de saint Dèmètrios* que nous éditons est assez précisément datable lui aussi. À la fin de son discours, Grégoire se réfère à un événement qui vient d'avoir lieu : la prise de Thessalonique par les Arabes, le 31 juillet 904[9]. L'homélie a été prononcée le jour de la Saint-Dèmètrios, le 26 octobre, dès 904 sans doute ou, au plus tard, en 905, alors qu'à Constantinople on est encore sous le coup de l'émotion provoquée par ce grand événement[10]. Quant à la troisième œuvre de Grégoire, la *Passion de sainte Anysia* (*BHG* 145), dont nous parlerons plus bas, rien ne permet

4. H.-G. Beck, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, Munich 1959, p. 551.

5. *PMBZ*, no 22401.

6. Voir E. Kaltsogianni, S. Kotzabassi, I. Paraskevopoulou, *Ἡ Θεσσαλονίκη στὴ βυζαντινὴ λογοτεχνία. Ῥητορικὰ καὶ ἁγιολογικὰ κείμενα*, Thessalonique 2002, p. 120-121.

7. A.-M. Dubarle, L'homélie de Grégoire le Référendaire pour la réception de l'image d'Édesse, *REB* 55, 1997, p. 5-51.

8. Grégoire parle de l'empereur qui marche en tête du cortège (καὶ προπορεύεται ὡραῖός σοι βασιλεύς, *Discours sur l'image d'Édesse*, § 19, éd. A.-M. Dubarle, cité *supra*, p. 25) ; de même, dans la prière finale, il mentionne un seul empereur (*ibidem*, § 28, p. 29). Tout se passe comme si Romain Lécapène (qui n'est pas nommé) était seul actif. On comparera le récit de Constantin Porphyrogénète, éd. E. Dobschütz, *Christusbilder. Untersuchungen zur christlichen Legende*, II, Leipzig 1909, p. 81**, l. 4-17 (le vieil empereur, malade, étant resté au palais, ce sont les jeunes empereurs qui mènent la procession).

9. Grégoire le Réf., *Éloge*, § 16, l. 288-295 de notre édition.

10. C'est la date qui est retenue par P. Magdalino, Saint Demetrios and Leo VI, *BS* 51, 1990, p. 198-201 (peu après le sac de Thessalonique).

de la dater. On voit dès lors quel est le problème : deux des œuvres de Grégoire sont séparées par une quarantaine d'années. Faut-il admettre que nous avons affaire à un même auteur, ou s'agit-il d'une homonymie ?

Dans les manuscits de l'*Éloge de saint Dèmètrios*, le nom de l'auteur se présente ainsi : Γρηγορίου διακόνου καὶ ῥεφερενδαρίου, ἐγκώμιον εἰς τὸν ἅγιον μεγαλομάρτυρα Δημήτριον[11]. Nous trouvons, pour l'auteur, la même formulation pour la *Passion de sainte Anysia* dans un manuscrit de la Bibliothèque du Patriarcat œcuménique (*Sainte-Trinité* 90, f. 148) : Γρηγορίου διακόνου καὶ ῥαιφερενδαρίου· μαρτύριον τῆς ἁγίας Ἀνυσίας. Il est probable qu'un second manuscrit, qui ne nous a pas été accessible, porte le même titre[12]. Pour l'homélie sur le mandylion, ce que nous lisons dans le témoin unique qui l'a transmise est légèrement différent : Γρηγορίου ἀρχιδιακόνου καὶ ῥεφερενδαρίου τῆς μεγάλης ἐκκλησίας Κωνσταντίνου πόλεως[13].

On n'imaginera pas que Grégoire, s'il n'y en a qu'un, ait été référendaire de 904 à 944. Cette haute dignité, de rang diaconal, est celle du clerc qui assure la liaison entre le patriarcat et le Palais[14] : c'est à ce titre que nous le voyons apparaître plusieurs fois dans le *De cerimoniis*, pour une époque qui n'est pas éloignée de celle où Grégoire détenait la charge[15]. Comme il est habituel, on peut avoir attribué rétrospectivement à l'auteur dont on copie l'œuvre la plus haute dignité qu'il ait obtenue. Grégoire peut avoir été déjà diacre en 904, archidiacre de la Grande Église et référendaire en 944. Le fait qu'on n'ait pas mentionné sa charge d'archidiacre dans le titre de l'*Éloge de saint Dèmètrios* et de la *Passion de sainte Anysia* est notable mais ne paraît pas décisif. La longueur de la carrière est remarquable elle aussi mais, n'empêche pas de penser qu'il y a eu un seul Grégoire le Référendaire,

11. Voir *infra*, p. 33, l. 1.

12. Il s'agit du manuscrit de l'Athos, *Prôtaton* 19. A. EHRHARD, *Überlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche von den Anfängen bis zum Ende des 16. Jahrhunderts* (TU 50-52), I-III, Leipzig 1937-1952 (désormais cité EHRHARD), ici II, p. 487-488, note que l'*Éloge de saint Dèmètrios* « y est attribué à Grégoire diacre et référendaire ».

13. Éd. A.-M. DUBARLE, L'homélie de Grégoire le Référendaire, cité n. 7, p. 15. Le témoin unique de ce texte est le *Vaticanus gr.* 511 (11e s.), f. 143-150.

14. Dans le *Taktikon Beneševič*, de la première partie du 10e siècle, le référendaire apparaît au septième rang : cf. J. DARROUZÈS, *Recherches sur les ὀφφίκια de l'Église byzantine* (AOC 11), Paris 1970, p. 31.

15. Pour le rôle du référendaire comme intermédiaire entre le patriarche et l'empereur, voir par exemple CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *De cerimoniis aulae Byzantinae libri duo*, I, éd. J. J. REISKE, Bonn, 1829-1830, 1, p. 9 ; IDEM, *Livre des cérémonies*. 1, *Livre I : Chapitres 1-46 (37)* ; 2, *Livre I : Chapitres 47 (38)-92 (83)*, éd. et trad. A. VOGT, Paris 1935-1939, ici I, p. 6[7-10].

jeune diacre en 904, puis archidiacre et référendaire à la fin du règne de Romain Ier Lécapène.

La comparaison stylistique de l'*Éloge de saint Dèmètrios* et de l'*Homélie sur l'image d'Édesse* plaide plutôt en faveur de l'unité d'auteur. De part et d'autre, nous avons affaire à des morceaux d'une éloquence de haut niveau, confinant même à l'obscurité. Dans les deux cas, le rythme est très travaillé et les clausules en fin de *kôlon* respectent la règle d'un nombre pair de syllabes atones entre les deux derniers accents. Toutefois, nous n'avons pas observé de rapprochement décisif. L'unité d'auteur nous paraît donc probable, mais elle n'est pas assurée.

Avec la *Passion de sainte Anysia*, la question se pose de façon différente. Rien, dans ce texte simple et transparent, ne permettrait de reconnaître l'auteur auquel nous devons l'*Éloge de saint Dèmètrios* et J. Viteau, qui édite le texte d'après deux manuscrits du Vatican[16], laisse l'œuvre sans nom d'auteur, se demandant même s'il ne s'agit pas d'un texte dû au Métaphraste[17]. Pourtant, alors que, dans six des huit manuscrits qui transmettent cette Passion, l'œuvre est anonyme, dans les deux autres, elle est attribuée à Grégoire diacre et référendaire : il s'agit d'un manuscrit du 12e siècle, *Athous, Protaton* 19[18], et d'un autre, *Istanbul, Bibl. Patr.*, *Sainte-Trinité* 90, du 14e siècle[19]. Cette attribution à un auteur peu connu, dans les mêmes termes que pour l'*Éloge de Dèmètrios*, doit être prise en considération et l'on peut du reste invoquer un argument allant dans le même sens. Anysia, comme Dèmètrios, est une sainte de Thessalonique, et l'auteur de la Passion (*BHG* 145) note, pour la mort d'Anysia, que la martyre rencontre le soldat qui la tue alors qu'elle gagne l'église (κυριακόν) qui se trouve hors de la Porte Kasandrôtikè[20]. Il sait aussi que le sanctuaire d'Anysia se trouve au même endroit, « à gauche de l'avenue, à deux stades » de la porte[21]. Ces

16. J. Viteau, *Passion des saints Écatérine et Pierre d'Alexandrie, Barbara et Anysia*, Paris 1897. Il s'agit de l'*Ottobonianus gr.* 387 et du *Vaticanus gr.* 816.

17. « Le texte grec suivant est regardé comme métaphrastique, sans que cela soit sûr » (J. Viteau, *Passion*, cité *supra*, p. 112).

18. Cf. Ehrhard, II, p. 487-488 : « das hier Gregorios, Diakonos und Referendarios, zugeschrieben wird ».

19. *Ibidem*, p. 505-506 (« Martyrium von Gregorios Diakonos und Referendarios ») ; A. Tsakopoulos, *Περιγραφικὸς κατάλογος τῶν χειρογράφων τῆς βιβλιοθήκης τοῦ Οἰκουμενικοῦ Πατριαρχείου*. Β′, *Τμῆμα χειρογράφων Ἱ. Μονῆς Ἁγίας Τριάδος Χάλκης*, Istanbul 1956, p. 90 : Γρηγορίου διακόνου καὶ ῥαιφερενδαρίου· μαρτύριον τῆς ἁγίας Ἀνυσίας· μαρτυρησάσης ἐν Θεσσαλονίκῃ· εὐλόγησον.

20. *Passion de sainte Anysia*, éd. J. Viteau, cité n. 16, p. 118.

21. *Ibidem*, p. 119 : ἀπέθεντο ἔξω τῆς Κασανδριωτικῆς πύλης, ὡς ἀπὸ σταδίων δύο, ἐξ ἀριστερᾶς τῆς Λεωφόρου, εὐκτήριον οἶκον ἐπιδομησάμενοι.

précisions, qui ne figurent pas dans la Passion ancienne *BHG* 144 qu'utilise l'auteur[22], supposent une connaissance personnelle de la ville.

Or l'*Éloge de saint Dèmètrios* donne sur son auteur une précision intéressante. Il s'agit de la patrie de Grégoire, qui dit à propos du saint qu'il « brûle d'entendre ses actes merveilleux contés par le fils de cette patrie, non seulement parce qu'il est fier de l'éloquence sans apprêt de l'enfant de sa ville nourricière, mais aussi parce que le récit de ce qui le touche intimement, fait d'une voix sincère, est pour lui un plaisir »[23]. Ainsi donc, Grégoire est un Thessalonicien[24]. On comprend que Léon VI, en 904 sans doute, l'ait choisi pour prononcer l'éloge d'un saint qu'il honorait. Grégoire était peut-être déjà référendaire (dans ce cas, l'auteur du *Discours sur l'image d'Édesse* serait un homonyme), ou bien c'était un des jeunes clercs lettrés de la cour, devenu quelques décennies plus tard référendaire. On voit aussi qu'il n'est pas invraisemblable que Grégoire, à une époque qu'on ne peut préciser, ait écrit un texte en l'honneur d'une martyre de sa ville d'origine. On attribuera donc au Thessalonicien Grégoire, diacre et référendaire, l'*Éloge de saint Dèmètrios* et la *Passion de sainte Anysia*, et l'on restera plus réservé pour le *Discours sur l'image d'Édesse*.

2. – Le texte et ses sources

La composition de l'*Éloge de saint Dèmètrios* est assez savante. Pour l'essentiel, elle suit la division tripartite qu'on attend d'une œuvre rhétorique de ce genre[25]. Après un prologue présentant saint Dèmètrios et, plus discrètement, l'orateur, vient la partie narrative, qui suit les sources utilisées par l'auteur, c'est-à-dire, comme nous le verrons, le Martyre ancien B, puis la collection des Miracles de Jean de Thessalonique. Mais c'est le long épilogue qui distingue ce texte, avec une ample prière finale qui inclut l'*ekphrasis* de l'église où est prononcée l'homélie et quelques lignes consacrées aux circonstances dramatiques qui entourent la célébration, tout en mentionnant, sans les nommer, les deux empereurs qui sont dans l'auditoire.

22. La Passion *BHG* 144 est éditée dans *ibidem*, p. 106-111.
23. Grégoire le Réf., *Éloge*, § 1, l. 3-7.
24. Voir E. Kaltsogianni *et alii*, *Ἡ Θεσσαλονίκη στὴ βυζαντινὴ λογοτεχνία*, cité n. 6, p. 120-121.
25. Voir par exemple Th. Antonopoulou, *The Homilies of the Emperor Leo VI* (The Medieval Mediterranean 14), Leyde-New York-Cologne 1997, p. 119-120.

Analyse

Comme le texte est souvent obscur, il n'est sans doute pas inutile d'en donner ici une analyse :

§ 1. Prologue : c'est la Saint-Dèmètrios. Le saint, présent pour écouter le modeste discours de son compatriote, ne se glorifie pas d'avoir été proconsul de l'Hellade, ni de son rang consulaire, lui qui a arraché au démon bien des âmes, en luttant contre le paganisme et les hérésies. Mais il convient de reprendre toute l'histoire, en l'ornant des couleurs de la rhétorique.

§ 2. Présentation de Thessalonique ; Maximien Hercule, après des victoires dans les régions boréales, revient y célébrer ses triomphes. Il déclenche une persécution contre les chrétiens. Dèmètrios, avec une belle audace, exhorte ceux-ci et soigne les victimes.

§ 3. Arrêté et conduit devant Maximien, il confesse sa foi. La foule accourt pour assister à son interrogatoire.

§ 4. Suite de l'interrogatoire.

§ 5. Sourd aux belles réponses de Dèmètrios, Maximien fait apporter les instruments de torture, mais les festivités qui l'attendent le dissuadent de poursuivre. Il fait emprisonner Dèmètrios, sans voir qu'il se fait ainsi un ennemi redoutable, qui le vaincra en opposant le modeste Nestor au gigantesque Lyaios. Mais revenons en arrière.

§ 6. Maximien, au théâtre, s'apprête à assister à un spectacle sanglant. Malgré les récompenses promises, personne n'ose s'opposer à son invincible champion, Lyaios. Cependant, Nestor, un jeune disciple du saint, va trouver Dèmètrios dans sa prison et lui demande de l'armer de sa bénédiction. Le saint prophétise : « Tu abattras Lyaios et rendras témoignage au Christ ».

§ 7. Nestor revient au théâtre et entre dans l'arène après s'être dépouillé de ses vêtements. Les spectateurs n'ont d'yeux que pour sa beauté. Maximien, partagé entre surprise et plaisir, propose à Nestor de renoncer au combat. Fière réponse de Nestor. Il marche au combat.

§ 8. Maximien, furieux, encourage Lyaios, mais Nestor tue celui-ci, couvrant l'empereur de honte. Le diable, pour se venger, se rend dans la prison de Dèmètrios sous la forme d'un scorpion, tout comme, pour saint Paul, il s'était transformé en vipère. Dieu envoie un ange protéger le saint, qui obtient ainsi une double victoire, contre Lyaios et contre le scorpion.

§ 9. Maximien, furieux, fait comparaître Nestor. On apporte les instruments de torture. Un dialogue s'engage. Maximien, voyant la force du jeune homme, décide de ne pas prolonger la confrontation et donne l'ordre de le décapiter.

§ 10. Nestor est exécuté. Il faut revenir à Dèmètrios : résumé de ce qui a été dit de lui. Maintenant, Maximien envoie ses bourreaux tuer le saint dans sa prison.

§ 11. Les bourreaux se précipitent et percent de coups de lance les flancs du martyr, dont les sentiments sont partagés entre la honte qu'il ressent devant le comportement de ses congénères et sa joie de participer à la Passion du Christ, qui a eu lui aussi le flanc percé d'un coup de lance.

§ 12. De même, Isaac, que son père allait sacrifier, avait sur le visage une expression reflétant à la fois le respect pour son père et l'effroi.

Après la mort du saint, le Seigneur vient dans sa prison ; il inspecte ses flancs, recueille son esprit, et fait pour son corps, qui a participé à sa Passion, la promesse qu'il sera le canal par lequel passeront les grâces accordées aux autres hommes et qu'il accomplira des miracles plus grands encore que les siens.

§ 13. Les miracles : 1. miracles de Loupos, disciple du saint, opérés avec la bague et la ceinture imprégnées du sang du martyr ; 2. guérison d'une maladie incurable ; 3. construction du martyrium ; 4. franchissement d'un fleuve grâce au manteau du saint ; 5. série des Miracles (collection de Jean de Thessalonique). Conclusion : tout cela atteste la vérité de la promesse faite par le Christ au saint et le sort glorieux de celui-ci parmi tous les martyrs.

§ 14. Longue invocation au martyr, qui a maintenant le discours qu'il avait demandé et que l'auteur a complété d'après ses instructions. Qu'il veille sur les empereurs qui célèbrent sa fête et lui ont consacré un temple. Description de ce temple.

§ 15. Suite de l'invocation au martyr, auquel l'orateur demande d'intercéder pour les citoyens, avec lesquels il a demandé à être sauvé. Rappel de la terrible attaque que les fils d'Agar ont fait subir à la ville du saint. Ultime invocation : que le saint regarde la couronne que lui tressent ceux qui participent à sa fête, les empereurs en tête, et qu'il quitte un instant les cieux pour se joindre à eux.

Les sources

Pour sa partie narrative (§ 2-13), Grégoire a utilisé tout d'abord une Passion du saint, puis une collection de Miracles. On sait qu'il existe deux Passions anciennes de saint Dèmètrios, d'époque incertaine. La première, la *Passio antiqua* (*BHG* 496), a été éditée par H. Delehaye[26]. Elle ne peut être

26. H. Delehaye, *Les légendes grecques des saints militaires*, Paris 1909, p. 259-263.

antérieure au 5e siècle, puisqu'elle mentionne le préfet d'Illyricum Léontios, sans doute actif au début du 5e siècle. Elle est connue de Photius, qui en donne l'analyse dans le codex 255 de la *Bibliothèque*[27]. Il s'agit d'un récit très court, qui montre Dèmètrios comme un docteur de la foi chrétienne, enseignant à Thessalonique. Arrêté lors de la persécution décidée par Maximien Hercule, il est gardé dans les bains proches du stade où l'empereur se rend pour assister à des combats de gladiateurs. Vient ensuite l'épisode de Nestor, vainqueur du champion de l'empereur, Lyaios. Cet épisode n'a guère de lien avec ce qui précède. Maximien, furieux de la défaite de Lyaios, fait tuer Dèmètrios, dont le corps est enseveli à l'endroit même. Les miracles se multiplient jusqu'à l'époque où Léontios, préfet d'Illyricum, fonde le sanctuaire du martyre.

Comme on le voit, dans la *Passio antiqua*, le personnage de Dèmètrios est encore peu développé. D'autre part, l'épisode central – la victoire du jeune Nestor – est presque déconnecté de ce qui arrive au martyr dont on écrit la Passion. La *Passio altera* (*BHG* 497)[28], par rapport à ce texte peut-être initial, apporte plusieurs correctifs et de nombreux compléments, qui se retrouvent tous dans l'éloge par Grégoire, montrant ainsi sans ambiguïté quelle a été la source employée par ce dernier. Dèmètrios est maintenant non plus seulement un docteur chrétien, mais un personnage de rang consulaire et même un proconsul de l'Hellade. Alors que Maximien, auréolé de ses succès contre les Goths et les Sarmates, est revenu à Thessalonique où il persécute les chrétiens, Dèmètrios dispense son enseignement dans le portique appelé Chalkeutikè. Les sbires de Maximien l'arrêtent et le conduisent devant l'empereur qui se dirige vers le stade où il veut assister à des combats de gladiateurs, parce qu'il s'intéresse en particulier aux exploits de son champion, un Vandale nommé Lyaios. Après un bref interrogatoire, l'empereur fait emprisonner Dèmètrios dans les bains voisins du stade, tandis que lui-même se rend pour assister aux jeux qui vont se dérouler. Dans les bains, Dèmètrios triomphe d'un scorpion et bénéficie de l'apparition d'un ange qui l'encourage.

L'empereur, dans le stade, préside aux jeux. Malgré les récompenses promises, personne ne veut affronter Lyaios, sauf le tout jeune Nestor. Celui-ci (que rien ne reliait à Dèmètrios dans la *Passio antiqua*) est maintenant un disciple du saint et, avant de lutter dans l'arène, il vient dans sa prison pour

27. PHOTIUS, *Bibliothèque*. VII, *« Codices » 246-256*, éd. et trad. R. HENRY, Paris 1974, p. 213-215. R. Henry n'identifie pas la source de Photius, mais voir S. A. PASCHALIDÈS, *Ἡ γραμματεία τῶν Δημητρίων*, cité n. 3, p. 49-50.

28. *AASS* Oct. IV, 1780, 90-95 (3e éd., *ibidem*) ; *PG* 116, 1173-1184 ; S. A. PASCHALIDÈS, *Ἡ γραμματεία τῶν Δημητρίων*, cité n. 3, p. 41-46.

demander sa bénédiction. Dèmètrios l'envoie lutter en prononçant des paroles que reprend Grégoire le Référendaire[29] : « Tu abattras Lyaios et tu rendras témoignage au Christ ! » Revenu dans le stade, alors que l'empereur, impressionné par sa jeunesse et sa beauté, veut l'empêcher de lutter, Nestor entre dans l'arène et tue Lyaios du premier coup. L'empereur quitte le stade, accuse Nestor de magie et le fait exécuter à la Porte Dorée. Maximien ordonne également de mettre à mort Dèmètrios là où il est détenu, parce que sa rencontre a été un mauvais présage.

Loupos, serviteur du saint, recueille l'*orarion* et la bague du martyr, baignés de son sang, avec lesquels il opère des miracles. Il est arrêté et exécuté avec d'autres chrétiens. Le corps de Dèmètrios est enterré sur place. Les miracles se multiplient autour de sa tombe, qui devient célèbre en Macédoine et en Thessalie.

Après la fin des persécutions, le préfet d'Illyricum Léontios, gravement malade, vient sur cette tombe et obtient d'être guéri. Il fait construire un grand martyrium entre le bain et le stade. Alors qu'il part en voyage, il voudrait prendre une partie de la relique, mais le martyr le lui refuse et il doit se contenter d'un morceau de l'*orarion* du saint ainsi que de sa chlamyde, avec lesquels, chemin faisant, il apaise miraculeusement un fleuve en crue qu'il doit traverser.

On reconnaît sans peine la substance de cette Passion dans l'éloge de Grégoire. Tous les éléments supplémentaires par rapport à la *Passio antiqua* se retrouvent, mais il est plus intéressant de noter les transformations que Grégoire a apportées à sa source. Il peut s'agir de simples inflexions : ainsi, le thème de la beauté du martyr, présent dans la *Passio altera*, reçoit un développement spectaculaire avec l'attention que porte Grégoire à la nudité héroïque de Nestor[30]. De même, la condamnation de Nestor par Maximien, rapidement signalée dans la *Passio altera*, est développée par Grégoire[31]. Nous verrons plus loin comment il a su traiter le thème de l'enseignement de Dèmètrios en recourant à de nouvelles sources. Peut-être afin de mettre mieux en évidence le personnage de Dèmètrios, Grégoire a déplacé aussi l'épisode du scorpion, situé maintenant après la victoire de Nestor[32] : il gagne ainsi en cohérence, étant présenté comme une tentative de vengeance du démon, alors que, dans la *Passio altera*, il n'avait guère de sens. De plus, il gagne en ampleur grâce à la comparaison que fait Grégoire avec l'épisode

29. Grégoire le Réf., *Éloge*, § 6, l. 98.
30. *Ibidem*, § 7, l. 101-106.
31. *Ibidem*, § 9-10, l. 137-159.
32. *Ibidem*, § 8, l. 119-136.

des *Actes des apôtres* où saint Paul se débarrasse miraculeusement d'une vipère[33]. On notera aussi comme un fait nouveau l'insistance avec laquelle Grégoire montre comment Dèmètrios, par sa mort, participe à la Passion du Christ. C'est pour cette raison qu'il souligne le fait que les lances des sbires de l'empereur ont percé les flancs du martyr, tout comme le flanc du Seigneur avait été percé d'un coup de lance[34].

Pour l'essentiel, si l'on excepte le déplacement de l'épisode du scorpion, il peut sembler que Grégoire, comme il l'annonce du reste[35], s'est contenté d'orner et de colorer les épisodes de la *Passio altera* avec les fleurs de la rhétorique. Mais il faut regarder plus attentivement. Grégoire ajoute en effet un épisode important pour lequel il n'y a pas de source : il s'agit de la visite du Christ à Dèmètrios, mort désormais, dans sa prison[36]. Grégoire s'expliquera ensuite de cette audace : il a pu rajouter cette scène, parce que le martyr lui est apparu pour lui demander de composer son éloge et qu'il lui a promis de l'assister pour compléter ce qui ne se trouvait pas dans les tablettes portant la Passion qu'il récrit[37]. Il ne fait pas de doute à nos yeux que c'est cet épisode de l'apparition du Christ auquel pense Grégoire quand il s'exprime ainsi.

L'importance de l'apparition du Seigneur est en effet considérable. Elle est amenée par le développement que nous avons signalé du thème nouveau de Dèmètrios reproduisant la Passion du Christ parce qu'il a lui aussi le flanc percé de coups de lance. On voit bien quelle est la pointe de l'épisode où le Christ, dans les bains, examine les flancs percés du martyr. Il s'agit de la promesse que fait le Seigneur au corps du saint : « Et il dit aussi à ce qui avait été rempli de grâce pour avoir imité la Passion divine : 'Je ferai de toi, pour les opérations de mon Esprit, un canal afin de répandre sur ceux qui sont faits du même mélange que toi ce qui est salutaire. En effet, parce que ce qui manque à mes souffrances s'est parachevé en toi, parce qu'on voit sur toi les stigmates qui ont marqué mon flanc, tu feras des œuvres plus grandes que celles que j'ai faites moi-même'. Oh, la magnifique promesse ! Oh, l'engagement pris par Dieu ! »[38]

Cette promesse correspond au point culminant du texte. Désormais, Grégoire se concentre sur le pouvoir thaumaturgique accordé par Dieu au martyr, ou plus précisément au corps du martyr, et dresse une liste des

33. Cf. Ac 28, 3-6
34. Grégoire le Réf., *Éloge*, § 11, l. 183-189 ; 199-202.
35. *Ibidem*, § 1, l. 20-22.
36. *Ibidem*, § 12, l. 213-224.
37. *Ibidem*, § 14, l. 253-255.
38. *Ibidem*, § 12, l. 219-224.

miracles qu'il emprunte tout d'abord à la fin de la *Passio altera*, puis, sans signaler qu'il change de source, au recueil des miracles composé par Jean de Thessalonique[39]. Il en suit l'ordre, à peu d'exceptions près[40], et, chez Grégoire comme chez Jean de Thessalonique, la série culmine avec le long miracle final où le saint protège sa ville assiégée par les Slaves, ne voulant pas être sauvé sans ses concitoyens[41]. Dans son exorde, Grégoire reviendra encore sur cette promesse de Dèmètrios, qui fait l'objet du dernier récit de Jean de Thessalonique[42].

3. – L'occasion

La structure particulière de l'Éloge, avec son point culminant dans la promesse qui, d'après Grégoire, est faite au martyr, correspond aux circonstances spéciales dans lesquelles l'orateur compose et prononce son discours. Il s'agit de rehausser les brillantes fêtes de la Saint-Dèmètrios au palais, mais il faut le faire dans des circonstances dramatiques, puisque Thessalonique vient d'être mise à sac.

Une fête de saint Dèmètrios au palais

La dévotion de l'empereur Léon VI pour saint Dèmètrios est bien connue[43]. Elle semble liée, en particulier, à la protection que le martyr de Thesssalonique aurait accordée au jeune empereur alors qu'il avait été emprisonné par son père Basile Ier et qu'il craignait pour sa vie. D'après la *Vie de sainte Théophanô*, un jeune soldat venu de Thessalonique serait alors apparu à Léon, et l'on peut reconnaître Dèmètrios dans ce soldat anonyme[44].

39. Cf. P. Lemerle, *Les plus anciens recueils des miracles de saint Démétrius et la pénétration des Slaves dans les Balkans*. I, *Le texte*, Paris 1979, p. 50-165.

40. Grégoire omet le miracle 2, déplace le miracle 6 (qu'il rattache sans doute au miracle 12), regroupe les miracles 8 et 9 et intervertit les miracles 10 et 11.

41. Grégoire le Réf., *Éloge*, § 13, l. 238-239.

42. *Ibidem*, § 15, p. 291-292 ; cf. *Mirac*. 15, éd. P. Lemerle, *Les plus anciens recueils*, cité n. 39, p. 163[16-30].

43. Voir P. Magdalino, Saint Demetrios, cité n. 10, p. 198-201.

44. *Vie de sainte Théophanô* (*BHG* 1794), éd. E. Kurtz, *Zwei griechische Texte über die Hl. Theophano, die Gemahlin Kaisers Leo VI* (Mémoires de l'Académie impériale de St-Pétersbourg, VIIIe sér., III. 2), Saint-Pétersbourg 1898, p. 15-16.

Au début de son règne personnel, et donc en 886 et peu après, Léon VI compose trois homélies en l'honneur du saint protecteur[45]. La première, la plus longue[46], dépend – comme l'œuvre de Grégoire le Référendaire – de la *Passio altera* de Dèmètrios. On trouvera chez Th. Antonopoulou une analyse de cette pièce, qui sera employée plus tard par Syméon Métaphraste en même temps que la *Passio altera*[47]. La deuxième homélie de Léon est très brève[48]. La troisième, brève elle aussi, retient cependant l'attention parce qu'elle a été délivrée pour une occasion spéciale : la dédicace de la chapelle Saint-Dèmètrios construite par Léon VI au Pharos[49].

L'ensemble des chapelles du Pharos s'est développé, comme on sait, autour de l'église principale de la Théotokos[50], attestée dès le 8e siècle, et dont l'aspect au 9e siècle est connu par l'*ekphrasis* composée par Phôtios lors de la dédicace de l'église sous Michel III[51]. Sous Basile, deux chapelles attenantes à l'église de la Théotokos sont construites : l'une, de plan centré, au sud de l'église principale, est dédiée à saint Élie[52], protecteur de Basile Ier et de sa dynastie. Une deuxième chapelle est dédiée à saint Clément d'Ancyre[53]. L'ensemble se complète sous Léon VI d'une troisième chapelle, dédiée cette fois à Dèmètrios[54], dont le statut de saint protecteur des Macédoniens s'affirme ainsi. L'importance de la Saint-Dèmètrios au palais est attestée non seulement par les homélies de Léon VI, mais aussi par un chapitre du *De cerimoniis* qui montre qu'on célébrait à la fois le 26 octobre au palais la Saint-Dèmètrios et la dédicace de sa chapelle au Phare, une cérémonie suffisamment importante pour que le patriarche y prenne part[55].

Sans doute est-ce parce qu'on fête à la fois le saint et la dédicace de la chapelle que Grégoire le Référendaire orne son épilogue d'une courte *ekphrasis*, où il rappelle l'œuvre des deux empereurs qui sont présents ce

45. Cf. Léon VI, *Hom.* XVII-XIX, éd. Th. Antonopoulou, *Leonis VI Sapientis Imperatoris Byzantini. Homiliae* (CCSG 63), Turnhout 2008, p. 243-265.

46. Léon VI, *Hom.* XVII, *ibidem*, p. 243-257.

47. Th. Antonopoulou, *The Homilies of the Emperor Leo VI*, cité n. 25, p. 134-136.

48. Léon VI, *Hom.* XVIII, éd. Th. Antonopoulou, cité n. 45, p. 259-261.

49. Léon VI, *Hom.* XIX, *ibidem*, p. 263-265 ; voir Th. Antonopoulou, *The Homilies of the Emperor Leo VI*, cité n. 25, p. 245.

50. R. Janin, *La géographie ecclésiastique de l'empire byzantin. Première partie. Le siège de Constantinople et le patriarcat œcuménique*. Tome III, *Les églises et les monastères*, Paris 1969[2], p. 232-236.

51. Voir C. Mango, *The Homilies of Photius, Patriarch of Constantinople, English Translation, Introduction and Commentary*, Cambridge Mass. 1958, p. 177-190 (*Hom.* 10).

52. Voir R. Janin, *Églises et monastères*, cité n. 50, p. 136-137.

53. *Ibidem*, p. 281-282.

54. *Ibidem*, p. 91-92.

55. Constantin Porphyrogénète, cité n. 15, I, 30 (21), Bonn, p. 121-124 ; Vogt, I, p. 113-115.

jour-là et qu'il ne nomme pas : Léon VI, mais aussi Alexandre. En insérant dans son homélie cette description de l'église dont on célèbre la fête, Grégoire s'inscrit dans un courant dont la vigueur, au 9e siècle, a été déjà soulignée[56], et qui avait été inauguré par le patriarche Phôtios, célébrant, comme nous l'avons dit, la dédicace de la Théotokos du Phare sous Michel III. L'élève de Phôtios, Léon VI, avait suivi les traces de son maître et décrit deux églises dans ses discours : l'église du monastère de Kauléas dans son discours 31, et l'église construite par Zaoutzès dans le discours 37[57].

Dans le discours de Grégoire, rien ne vient rappeler la fête de la dédicace. La courte *ekphrasis* développe un thème particulier : les empereurs, dans leur œuvre, ont imité le Créateur, et l'église de ce fait est analysée comme reproduisant le monde[58]. Pour cet édifice mal connu par ailleurs, et dont la construction remonte aux premières années du règne de Léon VI, nous gagnons ainsi quelques renseignements précieux. Il s'agit d'une église avec quatre doubles colonnes soutenant une coupole centrale, et Grégoire joue avec les chiffres quatre et deux pour montrer comment ce plan renvoie au monde matériel. Sans doute, comme pour l'église de Kauléas, avons-nous affaire avec Saint-Dèmètrios à une église à plan en croix grecque inscrite dans un carré[59]. A. Frolow, dans un article de 1945, avait noté l'importance accordée, dans les *ekphraseis* du 9e siècle, au pavement situé sous la coupole et à la bordure l'enveloppant, qui renvoie aux fleuves entourant la terre[60]. Nous retrouvons ici les mêmes notations, pour des éléments semblables : un pavement blanc comme les perles (sans doute en marbre de Proconnèse), entouré d'une bordure d'une autre couleur, qui symbolise peut-être, dit Grégoire, l'Océan entourant la terre[61]. La coupole elle-même est portée par des chapiteaux dorés mais ici, plus que la forme architecturale, c'est l'iconographie qui retient l'attention. Comme pour la Théotokos du Phare, ou pour les églises de Kauléas et de Zaoutzès, la coupole est occupée par une image du Christ et la décoration de Saint-Dèmètrios s'inscrit donc bien dans le groupe des églises constantinopolitaines de la

56. Voir en particulier Th. ANTONOPOULOU, *The Homilies of the Emperor Leo VI*, cité n. 25, p. 241-244.

57. LÉON VI, *Hom.* XXXI, éd. Th. ANTONOPOULOU, cité n. 24, p. 423-429 ; *Hom.* XXXVII, *ibidem*, p. 471-478.

58. GRÉGOIRE LE RÉF., *Éloge*, § 14-15, l. 261-278.

59. Voir A. CUTLER, J.-M. SPIESER, *Byzance médiévale, 700-1204* (L'Univers des Formes 41), Paris 1996, p. 95-97.

60. A. FROLOW, Deux églises byzantines d'après des sermons peu connus de Léon VI le Sage, *(R)EB* 3, 1945, p. 43-91 ; spécialement, pour le pavement, p. 55-58.

61. GRÉGOIRE LE RÉF., *Éloge*, § 14, l. 276-277.

deuxième moitié du 9e siècle[62]. Mais, d'une façon originale, Grégoire caractérise le Christ de la coupole comme étant le « Soleil de justice » porté par les anges[63] (Ml 3, 20). Peut-être, autant qu'aux précédents littéraires que nous avons évoqués, songera-t-on à la coupole de Sainte-Sophie de Thessalonique, contemporaine de Saint-Dèmètrios du Pharos, avec la représentation de l'Ascension, où l'image du Christ, dans un soleil, est portée par deux anges[64]. Les autres notations de Grégoire sur l'iconographie de l'église sont peu explicites. On notera toutefois qu'il ne mentionne que des figures de saints[65], et non pas des scènes : A. Frolow avait relevé la même tendance dans certains textes qu'il analysait, y voyant une caractéristique de la décoration des églises de cette époque, qui allait bientôt disparaître au profit d'un autre système décoratif[66].

La Saint-Dèmètrios et la prise de Thessalonique

L'éloge que prononce Grégoire n'est pas lié seulement à la Saint-Dèmètrios, mais à une fête de ce saint dans les circonstances particulières qu'évoque brièvement la fin de notre texte : Thessalonique vient d'être prise. Les événements sont bien connus, en particulier grâce au récit détaillé qu'a composé un témoin direct, compatriote de Grégoire : le *kouboukleisios* Jean Kaméniatès, fait prisonnier puis, sans doute, échangé contre des prisonniers arabes[67]. La flotte arabe commandée par Léon de Tripoli arrive devant Thessalonique et, après un siège très bref, le 31 juillet 904, elle s'empare de la ville qu'elle pille, massacrant une partie des habitants. Les autres sont emmenés en captivité, soit pour être vendus comme esclaves, soit, comme Kaméniatès, pour être échangés contre des prisonniers détenus

62. Voir A. FROLOW, Deux églises byzantines, cité n. 60, p. 58-63.

63. Ἄνω γὰρ ταύτης, ἐν τῷ τοῦ κοίλου μέσῳ, δικαιοσύνης ἡλίου τύπον ὄντα τοῦτον ἐπιμορφάζουσι, πτέρυξιν ἀγγελικαῖς ὑπολαμβανόμενον (GRÉGOIRE LE RÉF., *Éloge*, § 14, l. 272-274).

64. Voir A. CUTLER, J.-M. SPIESER, *Byzance médiévale*, cité n. 59, p. 110-117 (planches nos 81 et 82).

65. Εἴδεσιν ἁγίων ὡς ἀστράσι ἀειφανέσι περιποικίλαντες (GRÉGOIRE LE RÉF., *Éloge*, § 15, l. 270-271).

66. A. FROLOW, Deux églises byzantines, cité n. 60, p. 69-79.

67. JEAN CAMÉNIATE, *De expugnatione Thessalonicae*, éd. G. BÖHLIG (CFHB 4), Berlin-New York 1973 ; cf. H. HUNGER, *Βυζαντινή λογοτεχνία. Ἡ λόγια κοσμικὴ γραμματεία τῶν Βυζαντινῶν*. Τόμος β′, *Ἱστοριογραφία, φιλολογία, ποίηση*, Athènes 1997², p. 167-170. Kaméniatès adresse son œuvre à un certain Grégoire, dont il dit peu, mais qui est certainement distinct du nôtre. Pour les mentions de la prise de Thessalonique chez les historiens byzantins, voir G. BÖHLIG, *op. cit.*, p. XII.

par l'empereur Léon VI. Léon de Tripoli veut même détruire Thessalonique par le feu, mais un officier impérial l'en empêche en lui donnant deux *kentènaria* d'or.

Le récit de Kaméniatès donne le cadre historique. Mais pour comprendre l'atmosphère qui a pu régner à Constantinople une fois connue la chute catastrophique de Thessalonique, il faut se tourner vers une courte homélie que le patriarche Nicolas Ier Mystikos prononce à l'ambon de Sainte-Sophie[68]. Le thème développé est celui qu'on attend – la prise de Thessalonique est due aux péchés du peuple – mais le patriarche le traite sous un aspect particulier : ni le patriarche, qui commence par s'accuser lui-même[69], ni les fidèles, du fait des fautes commises, ne peuvent intercéder efficacement auprès de Dieu. Personne n'est capable de dire (avec Moïse) : « Si tu leur pardonnes à eux, pardonne. Sinon, efface-moi moi aussi »[70]. Le patriarche évoque ensuite les catastrophes que provoquent les péchés du peuple, en particulier les victoires des Arabes, un peuple pourtant méprisable, mais qui a pris confiance[71]. Puis il en vient aux horreurs dont Thessalonique a été le théâtre et dont le point culminant est la destruction des églises et des reliques des saints[72]. Mais la chose la plus intéressante pour notre propos est que le patriarche se tourne ensuite vers saint Dèmètrios : « Qu'est devenue, saint martyr Dèmètrios, ton invincible alliance ? Comment as-tu pu détourner les yeux de ta ville alors qu'elle était pillée ? Comment, alors que tu la protèges, cette ville qui était restée inaccessible à ses ennemis depuis que le soleil l'a vue pour la première fois, a-t-elle éprouvé de si grands malheurs ? Comment as-tu pu tolérer l'arrogance des impies qui se moquaient de ta sainte protection ? »[73] Et la réponse du saint, que Nicolas dit imaginer, est que la tristesse de Dieu était telle que le martyr

68. *Νικολάου πατριάρχου ὁμιλία εἰς τὴν ἅλωσιν τῆς Θεσσαλονίκης, ῥηθεῖσα ἐν τῷ ἄμβωνι τῆς μεγάλης ἐκκλησίας μετὰ τὴν εἴσοδον*, éd. et trad. L. G. WESTERINK, *Nicholas I Patriarch of Constantinople, Miscellaneous Writings* (CFHB 20), Washington D.C. 1981, p. 8-17 (nº 192).

69. Ἡ γὰρ ἐμὴ τεταπεινωμένη καὶ πρὸς τὸν ὕψιστον μὴ ἀναβαίνειν οἵα τε οὖσα δέησις καταστρέφει μου τὴν ψυχὴν εἰς ἀνήνυτον (éd. L. G. WESTERINK, p. 8^{7-9}).

70. Εἰ μὲν ἀφεῖς αὐτοῖς, ἄφες, εἰ δὲ μή, κἀμὲ ἐξάλειψον (*ibidem*, p. 8^{28-29} ; Ex 32, 32).

71. Πόθεν νῦν δυσσεβὴς ἔφοδος ἐξ Ἀσσυρίων σύμμικτος καὶ Αἰγυπτίων ἀνθρωπίων, ἣ γεννάδας αὐτοὺς (φεῦ τῶν ἐμῶν κακῶν) καθ' ἡμῶν ἐκστρατεύσασα δείκνυσιν ἀντὶ παρειμένων καὶ μικροῦ καὶ αὐτῆς ἐρήμων δορᾶς, ὡς οἱ ἀκριβῶς ἀπαγγέλλουσιν ἐκείνους εἰδότες (éd. L. G. WESTERINK, p. 10^{33-37}).

72. Οἴμοι, τῶν ἐμῶν κακῶν τὸ βαρύτατον, τὰ πολύαθλα τῶν ἁγίων λείψανα παίζεται τοῖς βεβήλοις καὶ καταικίζεται καὶ μετὰ θάνατον δευτέρους ἄθλους ὑφίστανται (*ibidem*, p. 10^{53-55}).

73. *Ibidem*, p. 10^{56}-12^{60}.

n'a pu intercéder pour ses concitoyens[74]. C'est, dit le patriarche, la seule réponse raisonnable pour expliquer comment Dèmètrios, qui avait dans le passé protégé Thessalonique si efficacement contre ses ennemis, ne l'a pas fait cette fois-ci. La fin du discours est banale : Nicolas revient sur les péchés du peuple, qu'il faut corriger de peur qu'il n'arrive bien pire.

On voit quelle est l'atmosphère à Constantinople après la chute de Thessalonique. Le scandale de cette catastrophe prend un tour particulier : il s'agit d'expliquer pourquoi Dèmètrios n'a pas protégé sa ville. Grégoire est plus éloigné que Nicolas des soucis pastoraux, mais on peut deviner que c'est en réponse aux doutes qui s'étaient fait jour qu'il réaffirme de façon détaillée les pouvoirs thaumaturgiques du saint, choisissant de mettre dans la bouche du Christ une promesse faisant du corps du saint la source de grandes grâces, puis résumant une collection de miracles qui s'achève par la délivrance de Thessalonique assiégée par les Avars et les Sclavènes. Il ne peut ni passer sous silence la prise de Thessalonique, ni s'attarder trop sur cette grande défaite alors que les empereurs sont présents dans son auditoire. Mais un détail de son éloge peut faire écho à un thème qu'on trouve aussi dans l'homélie de Nicolas. Grégoire, parlant des captifs et de leurs malheurs, dit de façon obscure : Μὴ πεῖραν τῆς ἐκείνων λάβοιμεν ἐνοχῆς[75]. Nous comprenons que Grégoire souhaite que les chrétiens désormais ne se rendent plus coupables des fautes qui ont provoqué le malheur des Thessaloniciens. Cette culpabilité, dit Nicolas, est générale : « Et je ne parle pas encore du fait que nous sommes tous coupables (πάντες ἐσμὲν ἔνοχοι), et que si l'œil divin ne nous avait pas considérés avec indulgence, nous serions tous morts »[76]. C'est de cette responsabilité et de ses terribles conséquences que Grégoire souhaite que le peuple chrétien ne fasse plus l'épreuve.

4. – La culture de l'auteur

L'*Éloge de saint Dèmètrios* par Grégoire utilise massivement, comme nous l'avons vu, une Passion ancienne et un recueil de miracles pour construire son récit. Il témoigne aussi de la culture scripturaire qu'avait son auteur, mais nous voudrions ici mettre en évidence la culture profane de l'orateur pour autant qu'elle nous a été accessible.

74. *Ibidem*, p. $12^{64\text{-}81}$.
75. Grégoire le Réf., *Éloge*, § 16, l. 294-295.
76. Καὶ οὔπω ἐκεῖνό φημι, ὅτι πάντες ἐσμὲν ἔνοχοι, καὶ εἰ μὴ ἐφ' ἡμᾶς ὁ θεῖος ὀφθαλμὸς ἐχρηστεύετο, πάντες ἂν ἀπολώλειμεν (éd. L. G. Westerink, cité n. 68, p. $10^{30\text{-}31}$).

Grégoire connaît Homère. C'est ce dont témoigne, outre ce qui est dit de Nestor[77], au moins une expression dont la saveur homérique est immédiatement repérable : les empereurs ont couvert la coupole de l'église avec une mosaïque faite χρυσῷ *πυρὶ λαμπετόωντι* ἐμφερεῖ, « d'un or semblable à un feu flamboyant », et les termes en italiques se retrouvent à la fois dans l'*Iliade* (1, 104) et dans l'*Odyssée* (4, 662).

Toujours dans l'*ekphrasis* qu'il fait de l'église Saint-Dèmètrios, Grégoire fait preuve d'un certain savoir philosophique. Tout comme Dieu, nous dit-il, « unit toute la constitution quaternaire de l'Univers dans la dualité de la matière », les souverains « parachèvent la totalité de cette église qu'on voit de partout avec deux fois quatre colonnes resplendissantes : par la quaternité, ils esquissent la ressemblance de l'Univers, par son doublement, ils suggèrent la matière en elle-même et la forme »[78]. La « dualité de la matière », expression que l'auteur glose lui-même en précisant qu'il s'agit de « la matière en elle-même et de la forme », renvoie à l'aristotélisme, et l'on peut invoquer par exemple un passage de la *Physique* : ἐπεὶ δ' ἡ φύσις διχῶς, τό τε εἶδος καὶ ἡ ὕλη[79]. Mais il s'agit plutôt d'une banalité faisant partie de la culture commune et ne renvoyant pas à une référence précise, comme le montre par exemple un passage du lexique du Ps.-Zonaras : Ὑλικὴ δυάς. Πᾶν τὸ ὁρώμενον, ἐξ ὕλης καὶ εἴδους ἔχον τὴν σύστασιν, ὡς ἐγώ, ἐξ ὕλης μὲν τῆς σαρκός, εἴδους δὲ τῆς ἀνθρωπείας μορφῆς. Καὶ τόδε τὸ πρᾶγμα ἐξ ὕλης τοῦ ξύλου, εἴδους δὲ θύρας ἢ σκαμνίου ἢ τινὸς ἄλλου[80]. Quant à la « constitution quaternaire de l'Univers », il s'agit là encore d'une banalité, qu'on trouve par exemple chez Cyrille d'Alexandrie (τετραδικὴ μὴν ἡ ὕλη, διὰ τὴν τετρακτὺν τῶν στοιχείων αὐτῆς[81]), ou chez Maxime le Confesseur (ἡ ὕλη τετραδικὴ διὰ τὰ τέσσαρα στοιχεῖα[82]). Un rapprochement avec le *Timée* de Platon, toutefois, n'est pas exclu : Τῶν δὲ δὴ τεττάρων ἓν ὅλον ἕκαστον εἴληφεν ἡ τοῦ κόσμου σύστασις. Ἐκ γὰρ πυρὸς παντὸς ὕδατός τε καὶ ἀέρος καὶ γῆς συνέστησεν αὐτὸν ὁ συνιστάς[83].

Nous savons en tout cas que Grégoire était un lecteur de Platon (ou du Ps.-Platon) grâce à un emprunt qui se trouve placé, de façon assez

77. Grégoire le Réf., *Éloge*, § 9, l. 151.
78. *Ibidem*, § 14, l. 265-268.
79. Aristote, *Physique*, 194a12, éd. H. Carteron, Paris 1973.
80. Ps.-Zonaras, *Lexicon*, éd. I. A. H. Tittmann, *Iohannis Zonarae Lexicon*, II, Leipzig 1808 [réimp. Amsterdam 1967], p. 1766.
81. Cyrille d'Alexandrie, *Collectio dictorum Veteris Testamenti*, *PG* 77, 1285[46].
82. Maxime le Confesseur, *Quaestiones ad Thalassium*, quaest. 55, éd. C. Laga, C. Steel, *Maximi confessoris Quaestiones ad Thalassium* (CCSG 7, 22), I, Turnhout 1980, p. 495[249-250].
83. Platon, *Timée*, 32c, éd. A. Rivaud, Paris 1970[5].

inattendue, dans la bouche du martyr. À une question de Maximien, qui demande à Dèmètrios quels grands biens il espère obtenir en mourant pour le Christ, le saint répond (nous soulignons les mots que Grégoire emprunte à sa source) : Τῶν αἰωνίων, ὁ μάρτυς ἔφη· καὶ γὰρ ἡμῖν τοῖς οὕτω θνήσκουσι, βασιλεῦ, ἡ τοῦ ζῆν ἀπαλλαγὴ κακοῦ τινος γίνεται εἰς ἀγαθὸν μεταβολή, ὅτι *μηδὲ τῶν ἀγαθῶν ἀφαίρεσιν, ἀλλ' εἰλικρινεστάτην ἕξομεν τὴν ἀπόλαυσιν. Ἄπιμεν γὰρ ἐκεῖσε* θαρροῦντες, *ἔνθα πάντα ἀστένακτα, ἀγήρατά τε καὶ ἄπονα, γαληνὸς δέ τις καὶ κακῶν ἄγονος ὁ βίος, ἀθανάτῳ ἡσυχίᾳ εὐδιαζόμενος*[84]. Pour l'essentiel, ce passage est emprunté à un dialogue mis sous le nom de Platon, *Axiochos*, un texte datable du 2e siècle de notre ère, où l'immortalité de l'âme est affirmée avec netteté. Alors qu'Axiochos va mourir, on appelle auprès de lui Socrate pour qu'il réconforte le mourant. Et Socrate, après avoir esquissé quelques arguments qu'Axiochos rejette, soutient qu'il y a quelque chose de divin dans l'âme et que son ami ne doit pas avoir peur de mourir, parce qu'il va au contraire atteindre l'immortalité : ὥστε οὐκ εἰς θάνατον, ἀλλ' εἰς ἀθανασίαν μεταβάλλεις, ὦ Ἀξίοχε, *οὐδὲ ἀφαίρεσιν ἕξεις τῶν ἀγαθῶν ἀλλ' εἰλικρινεστέραν τὴν ἀπόλαυσιν*, οὐδὲ μεμειγμένας θνητῷ σώματι τὰς ἡδονὰς ἀλλ' ἀκράτους ἁπασῶν ἀλγηδόνων. *Ἐκεῖσε γὰρ ἀφίξῃ* μονωθεὶς ἐκ τῆσδε τῆς εἱρκτῆς, *ἔνθα ἄπονα πάντα καὶ ἀστένακτα καὶ ἀγήρατα, γαληνὸς δέ τις καὶ κακῶν ἄπονος βίος, ἀσαλεύτῳ ἡσυχίᾳ εὐδιαζόμενος*, καὶ περιαθρῶν τὴν φύσιν, φιλοσοφῶν οὐ πρὸς ὄχλον καὶ θέατρον ἀλλὰ πρὸς ἀμφιθαλῆ τὴν ἀλήθειαν[85].

On notera que Léon VI lui-même, à la fin de l'un de ses discours, avait eu recours à un passage voisin du même dialogue pour évoquer cette fois un paysage paradisiaque[86]. L'*Axiochos* figure du reste fréquemment avec les œuvres de Platon, en particulier dans un manuscrit important, datable du 9e siècle : le *Paris. gr.* 1807, f. 341v-344v[87].

S'il n'est guère étonnant de trouver des références au platonisme chez un orateur chrétien, il est plus inattendu de le voir recourir à Lucien. C'est pourtant ce que fait Grégoire, quand il montre saint Dèmètrios enseignant les chrétiens de Thessalonique : Σπουδὴ γὰρ αὐτῷ ἀνένδοτος ἦν ἡ ὑπὲρ τῶν δι' αὐτοῦ πεπιστευκότων σωτηρία *ψυχῶν, ὡς ἂν μὴ καθάπερ ἰξῷ τινι*

84. Grégoire le Réf., *Éloge*, § 84, l. 72-77.

85. Cf. Ps.-Platon, *Axiochos* 370cd, éd. J. Souilhé, *Platon. Œuvres complètes*. XIII, 3e partie, *Dialogues apocryphes*, Paris 1989³, p. 146-147.

86. Léon VI, *Hom.* XXXI, éd. Th. Antonopoulou, cité n. 45, p. 429 (148-150).

87. Voir H. Omont, *Inventaire sommaire des manuscrits du fonds grec*, II, Paris 1888, p. 146. On notera toutefois, dans le passage que Grégoire reproduit, que le *Parisinus* A a la leçon κακῶν ἄπονος βίος, alors que Grégoire écrit κακῶν ἄγονος ὁ βίος avec les manuscrits LVZ (cf. éd. J. Souilhé, cité n. 85, p. 147).

τοῖς ὧδε κατέχωνται, ἅτε πάλαι τούτοις προστετηκυῖαι, θεῖαι δέ τινες χρηματίζωσιν, ὡς ἀληθῶς τὴν σύμφυλον αὐταῖς ἀθανασίαν ζητοῦσαι καὶ τῆς ἐκεῖσε διαίτης ἐπορεγόμεναι[88]. L'emprunt à Lucien est net : οὐ γὰρ οἶδ' *ὅπως καθάπερ ἰξῷ τινι προσέχεται τοῖς τοιούτοις ἡ ψυχὴ* καὶ οὐκ ἐθέλει ἀπαλλάττεσθαι ῥᾳδίως *ἅτε αὐτοῖς πάλαι προστετηκυῖα*[89].

Le passage est bien choisi. Il est emprunté au *Kataplous*, et l'un des personnages, Mikyllos, explique à l'une des Moires, Clôthô, pourquoi il est si difficile à un riche – en l'occurrence un tyran – de quitter le monde auquel il est attaché, alors que pour lui, qui est pauvre, la mort pose moins de problèmes. Léon VI, qui semble avoir bien connu Lucien, s'est inspiré lui aussi de ses œuvres dans plusieurs de ses discours[90], surtout pour ses *ekphraseis*, et l'on se rappellera que le grand contemporain de Grégoire, Aréthas, a joué un rôle important dans la transmission des œuvres de cet auteur. Avoir christianisé Lucien est piquant, mais bien en harmonie avec l'atmosphère de l'époque[91] et cet emprunt, avec ceux que nous avons relevés plus haut, montre que Grégoire, comme Léon VI ou comme Aréthas, utilise sans crainte, pour orner un discours spécifiquement chrétien, des auteurs païens et se révèle ainsi être un bon représentant de la culture qui régnait à la cour de Léon VI.

5. – Les manuscrits

L'*Éloge de saint Dèmètrios* par Grégoire le Référendaire est transmis par sept manuscrits :

A *Milan, Ambrosianus* F 103 sup. (Martini-Bassi 356)

Parchemin, 13e s. ; VI (I-III, V-VI papier) + III + 322 + I fol., 25,5 × 18,8 cm ; pleine page, 27 l./p.
Contenu : collection post-métaphrastique pour la moitié de l'année (hiver), du 1er septembre au 24 février, plus 23 avril, 7 février, 29 déc., samedi de l'Apokréô ; seize des trente-six textes sont métaphrastiques.
Texte : f. 112v-120 ; il s'agissait initialement du quatorzième texte du recueil [λό(γος) ιδʹ in marg.] ; aujourd'hui, il est le treizième.
Bibliographie : Ehrhard, III, p. 136-138 ; C. Pasini, *Inventario agiografico dei manoscritti greci dell'Ambrosiana* (Subsidia hagiographica 84), Bruxelles 2003, p. 81-82.

88. Grégoire le Réf., *Éloge*, § 1, l. 16-19.
89. Lucien, *Kataplous*, éd. J. Bompaire, *Lucien. Œuvres*. II, *Opuscules 11-20*, Paris 1998, p. 283^18-21^.
90. Th. Antonopoulou, *Leonis VI Sapientis*, cité n. 45, p. 668-669.
91. Rappelons que Photius, dans la *Bibliothèque*, n'est pas hostile à Lucien : Photius, *Bibliothèque*. II, *« Codices » 84-185*, éd. et trad. R. Henry, Paris 1960, cod. 128, p. 103-104.

B *Milan, Ambrosianus* C 65 sup. (Martini-Bassi 183)

Papier ; 13e-14e s. ; IV + 170 + I fol. ; 24,2 × 14,5 cm ; pleine page ; 27 l./p.
CONTENU : collection non-ménologique, post-métaphrastique ; huit des quatorze textes sont métaphrastiques ; le *Martyre de sainte Catherine*, Τοῦ παρανόμου (*BHG* 31) est attribué à tort au Métaphraste.
TEXTE : f. 72-83 ; commence en haut d'une page, finit au bas d'une page.
REMARQUES : le Π initial du texte est particulièrement orné. Ehrhard signale que le format du manuscrit est inhabituellement étroit (environ 32 lettres). L'écriture est soignée.
BIBLIOGRAPHIE : EHRHARD, II, p. 702 n. 4 ; III, p. 823 ; C. PASINI, *Inventario agiografico*, cité *supra*, p. 34-35.

C *Milan, Ambrosianus* C 11 inf. (Martini-Bassi 846)

Parchemin ; 13e s. ; III (papier) + 161 + II (papier) fol. ; 22,7 × 14,7 cm ; pleine page ; 25-29 l./p. ; Italie méridionale.
CONTENU : Collection non-ménologique post-métaphrastique.
TEXTE : f. 2-9v ; *Inc. mut.* : μιμεῖται χ(ριστὸ)ν· τὸν ὑπὲρ ἡμῶν κατάρα γενόμενον = § 4, l. 59 (d'après C. PASINI, le texte commençait au f. 1ar, où l'on peut lire les deux premières lettres de l'incipit : Πά[ρεστιν). Au f. 142r, on lit une fois encore la fin du même texte : *inc.* ἰκεσιῶν, συντηρηθείημεν = § 15, l. 297.
ORIGINE : Pour Ehrhard, le manuscrit est dû à plusieurs copistes, tous italogrecs du 13e siècle.
REMARQUES : écriture peu soignée ; l'encre a bavé ; lignes assez flottantes. Le f. 9 est d'une écriture plus serrée : 29 l./p.
BIBLIOGRAPHIE : EHRHARD, III, p. 314 n. 4, 811-812, 965 ; C. PASINI, *Inventario agiografico*, cité *supra*, p. 180-182.

D *Milan, Ambrosianus* L 113 sup (Martini-Bassi 499)

Papier ; 15e s., début ; V + 211 f. ; 29,2 × 21,8 cm ; pleine page, 34 l./p.
CONTENU : collection non ménologique (du 1er sept. au 6 août, avec trois textes pour des fêtes mobiles). Le *Martyre de sainte Catherine*, Τοῦ παρανόμου (*BHG* 31) est attribué erronément au Métaphraste.
TEXTE : f. 62-69v ; treizième discours du recueil [ιγ′ in marg.]
REMARQUES : écriture pâteuse, l'encre ayant bavé ; les *kôla* sont très marqués (ponctuation et blanc); dans la marge du titre : ῥεφερε<νδά>ριος.
BIBLIOGRAPHIE : EHRHARD, II, p. 702 n. 4 ; III, p. 848-849 ; C. PASINI, *Inventario agiografico*, cité *supra*, p. 122-125.

E *Grottaferrata, Biblioteca della Badia Greca* B β 10.4 (gr. 3)

Ce manuscrit composite est formé par la réunion de quatre parties d'origine différente. L'*Éloge de saint Dèmètrios* se trouve dans la quatrième partie.
Parchemin palimpseste ; 14e s. (écriture supérieure) ; 19,5 × 14 cm ; 77 f. ; pleine page, 20 l./p. ; Italie méridionale.
CONTENU : collection non ménologique, post-métaphrastique ; les 77 folios de cette partie de l'actuel manuscrit, écrits d'une main du 14e siècle, contiennent

trois textes numérotés 10-12 : *Martyre de sainte Catherine*, Τοῦ παρανόμου (*BHG* 31, 24 nov.) ; *Vie de S. Nicolas* (métaphrastique, *BHG* 1349, 6 déc.) ; *Éloge de saint Dèmètrios* par Grégoire le Référendaire (26 oct.).
TEXTE : f. 107v-119v ; des. mut. : ἀειφανέστατε ἥλιε, ὁ φρυκτωρία = § 14, l. 249.
REMARQUES : écriture de grand module, calligraphique. Le f. 119 est mutilé : sa partie sup. a disparu avec le texte qu'elle portait. Π initial très orné (serpents, têtes d'animaux).
ORIGINE : les f. 71-77 proviennent d'un ms. latin ; les f. 1-30, 55-62 d'un évangéliaire en onciale, antérieur au 10e siècle, sans doute italo-grec d'après Ehrhard. Les f. 31-38, 39-46, 47-54, 63-70 proviennent d'un ms. hagiographique du 8e-9e siècle.
BIBLIOGRAPHIE : A. ROCCHI, *Codices Cryptenses seu Abbatiae Cryptae-Ferratae in Tusculano digesti et illustrate…*, Tusculum 1883, p. 151-153 ; EHRHARD, I, p. 105-108, 712 ; III, p. 778-779, 821, 944.

F *Venise, Marcianus gr.* Z 362 (coll. 817)

Parchemin ; a. 1278-1279 ; 278 f. ; 37 × 28 cm ; 2 col., 31 l. ; copié par le moine Jacques ; Italie méridionale.
COPISTE : Ἰάκωβος μοναχός, skévophylax de la mandra de l'Akrôtèrion (cf. colophon métrique, f. 278v).
CONTENU : panégyrikon tardif indépendant du Métaphraste, type B.
TEXTE : f. 213v-221v ; le texte est le vingtième du recueil [λόγ(ος) κ′ in marg.] ; il suit le discours de Nicétas sur la ceinture de la Vierge (*BHG* 1147) ; il est suivi d'un discours d'André de Crète sur les défunts (*Homilia de humana vita et de defunctis*, *CPG* 8192 = *BHG* 2103p).
ORIGINE : Italie méridionale ; monastère de l'Akrôtèrion : Messine (Ehrhard).
REMARQUES : Dans les marges ou parfois entre les lignes, un lecteur postérieur a noté d'une écriture minuscule, très soignée, des gloses surtout lexicales qui, pour la plupart, ne peuvent être déchiffrées sur la photographie dont nous disposons. Elles s'arrêtent au f. 216v.
BIBLIOGRAPHIE : H. DELEHAYE, Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Bibliothecae D. Marci Venetiarum, *An. Boll.* 24, 1905, p. 195-196 ; EHRHARD, I, p. 436 ; III, p. 369, 484-486 ; E. MIONI, *Codices graeci manuscripti Bibliothecae divi Marci Venetiarum.* II, *Thesaurus antiquus*, *Codices 300-625*, Rome 1985, p. 119-121.

H *Cité du Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vaticanus gr.* 1246

Parchemin ; 12e-13e s. (Ehrhard) ; 157 fol. ; 30 × 21 ; 2 col., 41 l. ; Italie méridionale.
CONTENU : le plus ancien témoin de la forme B des collections pour l'année entière postérieures au Métaphraste ; quarante textes depuis le 18 octobre (Luc l'Évangéliste) jusqu'au 15 août (Dormition), puis année mobile depuis le dimanche du Publicain jusqu'à la Pentecôte. Ms. mutilé du début, de la fin, et avec des lacunes internes.
TEXTE : f. 1-5, entre l'*Hypomnèma* sur S. Luc et la Vie *BHG* 374 des SS. Cosme et Damien.

ORIGINE : Italie méridionale (parchemin, écriture, ornements) ; même scriptorium que le *Barb. gr.* 517.
REMARQUES : quelques compléments en marge, d'une jolie écriture. Le manuscrit est soigné ; à la fin, lettres coloriées.
BIBLIOGRAPHIE : P. FRANCHI DE' CAVALIERI, *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Bibliothecae Vaticanae*, Bruxelles 1899, p. 120-122 (13e s.) ; EHRHARD, II, p. 702 n. 4 ; III, p. 117-120, 398.

6. – CLASSEMENT DES MANUSCRITS

a. Caractéristiques générales

La tradition manuscrite de l'*Éloge* est assez particulière. On remarque que, sur sept manuscrits, quatre (CEFH) sont certainement originaires d'Italie méridionale. D'autre part, dans six manuscrits, le texte est transmis avec des collections post-métaphrastiques : collection pour six mois (A), pour l'année entière (H), et collections non ménologiques (BCDE). Comme nous le verrons, le type de collection recoupe en partie le classement des manuscrits que nous proposerons (la famille BCD). Mais on ne peut opposer une tradition italienne (CEFH) à une autre tradition : faut-il penser que nous avons affaire à un texte qui n'a été transmis qu'en Occident ? Il semble en tout cas que la tradition de cette œuvre de Grégoire le Référendaire soit assez étroite et tardive. Ajoutons qu'elle est au moins en partie savante : c'est ce que montre le manuscrit F, où le texte de l'*Éloge*, assez difficile, a fait l'objet de gloses marginales. Il faudra donc compter avec la possibilité de contaminations, qui obscurcissent l'histoire du texte.

L'existence d'un archétype perdu (α) qui s'interpose entre l'original (ω) et les manuscrits qui nous sont parvenus paraît très probable. On notera en effet que l'expression homérique dont s'est servi Grégoire pour décrire les mosaïques d'or de la coupole (πυρὶ λαμπετόωντι ἐμφερεῖ, § 14, l. 270) n'a pas été reconnue et et qu'elle est déformée dans l'ensemble des manuscrits disponibles, le manuscrit E n'ayant pas le passage : περιλαμπετόωντι ABC-DFH. Dans le même sens, au § 6, l. 91, tous les manuscrits portent la leçon ἀνταγώνιστον, alors que le sens exige ἀνανταγώνιστον.

b. La famille BCD

Les manuscrits BCD sont unis par plusieurs leçons communes qui leur sont propres (ou qu'ils partagent parfois avec un autre témoin). Les trois

premiers lieux variants sont situés avant que le témoignage de C ne soit disponible :

1. l. 9 μέγα φρονῶν : μεγαλοφρονῶν ABD
2. l. 27-28 προσνεύσεων : πρὸς ἑων BD προσνέων H
3. l. 31 ἐκτραγῳδήσοι : -δήσειε B[-σειεν]D
4. l. 32 ἀνεγειρόμενον : διεγει- BDF
5. l. 62 ἐν τούτοις om. BCD
6. l. 68 οὖν : οὖν ὅτι E ὅτι BCD
7. l. 88 καθεσθείς : προκαθεσθείς BC[-θῆς]DE
8. l. 96 οἷς : ὡς BCDF
9. l. 120 τῷ Λυαίῳ : τὸν λυαίον B τὸν λυαῖον CD
10. l. 212 τῷ om. BCD
11. l. 246 πᾶσιν om. BCD (rythme)
12. l. 271 θεανθρώπου + περικαλλεῖ καὶ BCD
13. l. 286 συναθλητῶν : συναθλούντων BCD (rythme)
14. l. 289 ναόν σου : σου ναὸν F σου AH
15. l. 300 βασίλεια + καὶ BCD

Pour certains de ces lieux variants, la leçon de BCD est d'une qualité inférieure, ou même fautive : pour le n° 5, l'omission de ἐν τούτοις est peu satisfaisante pour le sens et pour le rythme ; au n° 11, l'omission de πᾶσιν détruit le rythme en fin de kôlon (Δημήτριος πᾶσιν ἁμιλληθείς) ; de même au n° 13, συναθλητῶν s'impose pour le rythme (τὰ στίγματα τῶν συναθλητῶν). Nous admettons donc que BCD forme une famille, dépendant d'un manuscrit perdu distinct de l'archétype commun.

Peut-on préciser la structure de cette famille BCD ? Les leçons propres à B et C sont nombreuses :

1. l. 70 ὑπὲρ + τοῦ BC
2. l. 88 Τότε : τῷ τε BC
3. l. 90 θρασεῖ : θρασὺ BC
4. l. 205 ἐμφανίζειν : ἐμφανίζει BC
5. l. 208 ἐθέλειν : ἐθέλει BC
6. l. 208 δὲ om. BC
7. l. 254 ὡς om. BC

À ces sept lieux variants, on peut en ajouter quatre autres où BC sont rejoints par F :

8. l. 167 φυλακίζεται : om. BCF
9. l. 196 σφαττόμεναι : νυττόμεναι BCF
10. l. 221 ἀνεπληρώθη : ἐπλη- BCF
11. l. 223 περὶ : ἐπὶ BCF

Pour certains lieux variants, B et C s'accordent sur une leçon fautive : 2, 3, 4, 5, 8. Le lien entre ces deux manuscrits est donc bien établi. Les trois

cas où BC sont rejoints par le manuscrit F, extérieur à la famille BCD, paraissent dus à la contamination (utilisation par F de plusieurs modèles).

Les accords entre C et D sont moins nombreux que les accords BC que nous venons de noter, mais ils empêchent d'établir trop vite une opposition BC/D :

1. l. 94 τῇ φρουρᾷ : τὴν φρουρὰν CD
2. l. 219 τὸ om. CD
3. l. 237 ἰσόσταθμος : ἰσάριθμος CD
4. l. 285 λαοῦ λιτανεύσων transp. CD

Les accords BD, plus rares, peuvent être négligés :

1. l. 123 τοῖς om. BD
2. l. 182 αὐτῷ : αὐτῶν BD
3. l. 243 Θεὸν BD : om. ACEH

Au total, le lien BC est solide. Les accords CD paraissent trop nets pour être purement accidentels, et l'on est conduit à supposer là aussi une contamination.

c. Le groupe AEFH

Les quatre autres manuscrits (AEFH) forment-ils eux aussi une famille ? Le témoignage du manuscrit E n'est pas toujours disponible : à partir de la l. 225, ses pages sont déchirées ; la fin manque depuis la ligne 249. Les accords de AEFH (ou de AFH là où le témoignage de E n'est pas disponible) contre BCD sont peu nombreux. Il s'agit, dans la liste des leçons caractérisant la famille BCD, des lieux variants 3, 5, 6, 9, 10, et 12. Pour les cinq premiers, la leçon AEFH peut être retenue. Pour le nº 12, la leçon BCD peut être préférée, mais nous ne savons pas quelle était la leçon de E. Au total, l'existence d'une famille AEFH est peu probable.

d. La famille AH

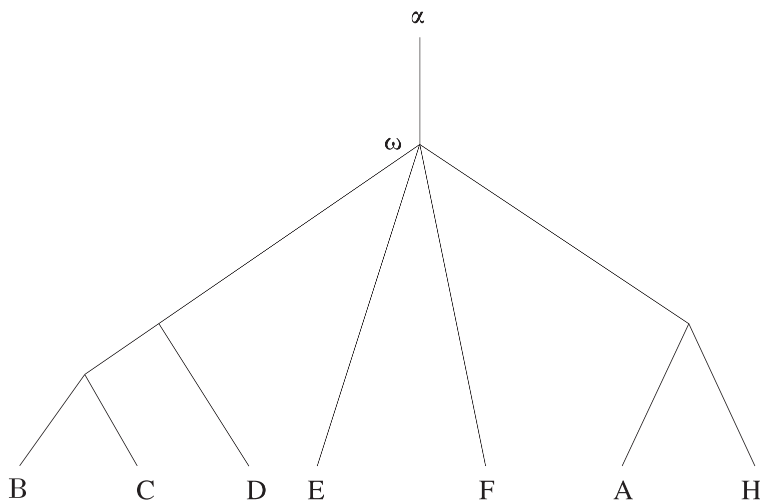
Les manuscrits A et H ont quelques leçons communes qui les opposent au reste de la tradition manuscrite :

1. l. 75 εἰλικρινεστάτην : -νεστέραν AH
2. l. 183 προσηύχετο : πρηύχ- C προσεύχ- A πρὸσεύχ- H
3. l. 237 ἐπιφροσύνῃ : ἐπ' εὐφροσύνῃ BCDF
4. l. 255 σου om. AH

5. l. 256 πανευσεβῶν om. A marg. H
6. l. 258 τοὺς om. ADH
7. l. 273 μέσῳ : μέσον AH
8. l. 276 μαργαρόχρουν : -ρόχουν D μαργάρουν AH
9. l. 289 ναόν σου : σου ναὸν F σου AH

Pour le lieu variant 3, la leçon de AH est évidemment préférable. Le fait que E ne soit pas disponible rend l'interprétation des faits difficile : peut-être, ici comme ailleurs, le manuscrit F a-t-il été contaminé par des leçons qu'il lisait dans un témoin proche de BC. Partout ailleurs, la leçon AH est d'une qualité inférieure (1, 2), ou même fautive (4, 6, 7, 8, 9). En 5, on notera que le mot omis par A se trouve dans la marge de H : peut-être l'était-il déjà dans leur modèle commun. En 6, le fait que D présente la même leçon que AH est accidentel.

Le seul accord AFH que nous ayons relevé (88 καθεσθείς AFH : προκαθεσθείς BC[-θὴς]DE) peut être négligé, de même que deux accords AEH (l. 137 Μαξιμιανὸς BCDF : Μαξιμιανὸν AEH ; l. 143 τῷ τῆς BCDF [C s.l.] : τῆς om. AEH), sans doute accidentels. Nous avons dit plus haut que les accords BCDF ou BCF (une fois même DF : l. 133 ἀπορροὴν + ἢ μετουσίαν DF) nous paraissent dus à une contamination plutôt qu'à une parenté de F avec BCD, et, faute de pouvoir déterminer de quel manuscrit BCD est le plus proche, nous proposerons le stemma suivant :



7. – Les éditions

L'édition princeps de l'*Éloge de saint Dèmètrios* par Grégoire le Référendaire est due à Th. Ioannou, qui l'a fait paraître en 1884 dans ses *Μνημεῖα ἁγιολογικά*[92]. Elle dépend d'un manuscrit unique, le *Marcianus gr.* 362 (notre manuscrit F), que Ioannou situe au 11e siècle[93], alors qu'il porte, comme nous l'avons vu, la date de 1278-1279. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une édition critique, et Ioannou se contente d'apporter de rares corrections au manuscrit qu'il recopie. Son texte a été reproduit sans changements par T. Évangélidès, puis, en dernier lieu, par S. Paschalidis[94].

8. – Principes de l'édition

Pour notre édition, étant donné qu'aucun manuscrit n'est la copie d'un témoin conservé et que, d'autre part, le stemma est mal assuré, nous avons utilisé les sept témoins conservés. Nous notons toutes leurs variantes, sauf les fautes d'orthographe insignifiantes. Nous avons noté aussi les quelques endroits où Th. Ioannou a proposé de corriger le texte du *Marcianus*. Pour le choix des leçons, nous avons privilégié celles attestées dans deux branches au moins du stemma proposé. Ainsi que nous l'avons dit pour commencer, nous pensons qu'un archétype perdu s'interpose entre le texte original et les manuscrits conservés. Nous avons donc introduit quelques corrections contre l'ensemble de la tradition manuscrite, ou adopté parfois une leçon mal attestée, qui nous a paru résulter d'une conjecture heureuse faite par un copiste. Nous avons repris la division en chapitres de l'édition Ioannou, reproduite dans les deux recueils qui en dépendent. La ponctuation est syntaxique et ne vise pas à souligner toutes les fins de kôlon marquées par une clausule rythmique. Pour les enclitiques, nous respectons l'usage des manuscrits médiévaux : les règles classiques nuiraient au rythme.

Dans l'apparat des sources et l'apparat critique, nous utiliserons les abréviations suivantes :

92. *Éloge de saint Dèmètrios* (*BHG* 544), éd. Th. Ioannou, cité n. 1.
93. *Ibidem*, p. 54, note en bas de page.
94. T. Évangélidès, *Οἱ βίοι τῶν ἁγίων*, cité n. 2, p. 766-777 ; S. A. Paschalidès, *Ἡ γραμματεία τῶν Δημητρίων*, cité n. 3, p. 263-272.

Mirac. = Iohannes Thessalonicensis episcopus, *Miracula S. Demetrii* [*BHG* 499-51, *CPG* 7920], éd. P. Lemerle, *Les plus anciens recueils des miracles de saint Démétrius et la pénétration des Slaves dans les Balkans*. I, *Le texte*, Paris 1979, p. 50-165.

Passio Dem. = *Passio S. Demetrii* [*BHG* 497-513], *PG* 116, 1173-1184.

La traduction française du texte est due à B. Flusin, que je remercie de son aide.

Marina Detoraki
Université de Crète

De Grégoire, diacre et référendaire, éloge de saint Dèmètrios le mégalomartyr

1. Voici le jour où l'on commémore le martyr Dèmètrios[1] et quiconque vit dans le Christ se réjouit d'une indicible joie. Il voit en effet un spectacle bien doux : l'ennemi commun se fait conspuer, et notre congénère jouit au plus haut point des honneurs suprêmes. Voici celui qui a rendu largement à sa patrie le prix de son éducation, et il brûle d'entendre ses actes merveilleux contés par le fils de cette patrie[2], non seulement parce qu'il est fier de l'éloquence sans apprêt de l'enfant de sa ville nourricière, mais aussi parce que le récit de ce qui le touche intimement, fait d'une voix sincère, est pour lui un plaisir. Voici le fils vraiment droit né d'une race droite : il ne s'enorgueillit pas du proconsulat de l'Hellade ni ne tire fierté de son rang consulaire[3], puisqu'il ne le faisait pas même quand il en disposait, lui qui, depuis longtemps, avait dédaigné ce qu'on laisse sur terre ; mais, par ses souffrances imitant celles du Christ, il est embelli lui-même d'une incomparable beauté comme l'est un époux et fait resplendir les grâces de l'édification devant ceux qui tournent vers lui l'œil de leur intelligence. Le voici, celui qui, par son éloquence franche et douce, a ravi des âmes au maître de ce monde, qui a transformé en chose utile l'âcreté du paganisme et changé en bonne boisson l'amertume de toutes les hérésies. En effet, son effort sans relâche en faveur de ceux qui par lui étaient venus à la foi, c'était le salut de leurs âmes, afin qu'elles ne soient pas retenues et comme engluées dans les choses d'ici-bas, elles qui, jadis, s'étaient dissoutes en elles[4], mais qu'elles deviennent des âmes divines, cherchant vraiment l'immortalité qui leur est connaturelle, et aspirant aux séjours de l'au-delà. Mais donc, il est bon, au moment opportun, d'orner de teintes plus vives grâce à l'éloquence tous les contours tracés par mon récit, puisque les fils des Muses disposent de couleurs qui valent bien celles des peintres. Et donc, regarde ce que l'éloquence expose avec art.

2. Il est une cité située vers le rivage. C'est la cité des Macédoniens, Thessalonique est son nom et, par ailleurs, elle est incomparable : les discours le

1. Le 26 octobre ; pour l'année, sans doute 904, voir plus bas n. 28 et introduction p. 18-20.
2. Grégoire est donc lui aussi de Thessalonique : voir introduction, p. 9.
3. Selon la Passion *BHG* 497b, ce sont les titres de Dèmètrios.
4. Le passage est emprunté à la *Traversée pour les enfers* de Lucien : voir introduction, p. 22-23.

Γρηγορίου διακόνου καὶ ῥεφερενδαρίου ἐγκώμιον εἰς τὸν ἅγιον μεγαλομάρτυρα Δημήτριον

1. Πάρεστιν ἡ μνήμη Δημητρίου τοῦ μάρτυρος καὶ πᾶς τις ζῶν ἐν Χριστῷ ἀνεκλαλήτῳ χαίρει χαρᾷ. Ὁρᾷ γάρ, ἥδιστον θέαμα, τὸν κοινὸν ἐχθρὸν ἐμπτυόμενον καὶ τῆς ἀνωτάτω τιμῆς ὑπεραπολαῦον τὸ συγγενές. Πάρεστιν ὁ τῇ πατρίδι λαμπρὰ τὰ τροφεῖα δαψιλευσάμενος καὶ γλίχεται γλώττῃ τοῦ ταύτης υἱοῦ τῶν ἑαυτοῦ μεγαλείων ἐπακροάσασθαι, οὐ μόνον ὅτι φιλοτιμεῖται τῷ μὴ κεκομψευμένῳ λόγῳ τοῦ τῆς θρεψαμένης παιδός, ἀλλὰ καὶ τέρψις αὐτῷ τὸ τὰ αὐτῷ ἰδιαίτατα παρὰ γνησίας ἱστορεῖσθαι φωνῆς. Πάρεστιν ὁ γενεᾶς εὐθείας υἱὸς εὐθὺς ἀληθῶς, οὐ τῇ τῆς Ἑλλάδος ἀνθυπατείᾳ μέγα φρονῶν, οὐδὲ τῇ τάξει τῶν ὑπάτων ἐμβρενθυόμενος, ὅτι μηδὲ ἡνίκα ταῦτα παρῆν αὐτῷ πάλαι τῶν ἐπὶ γῆς ἑωμένων ὑπερφρονήσαντι, τῷ δὲ χριστομιμήτῳ πάθει οἷά τις ἀσυγκρίτῳ κάλλει νυμφίος, αὐτός τε ὡραϊζόμενος καὶ τοῖς εἰς αὐτὸν ὀφθαλμῷ διανοίας ἀτενίζουσι τῆς ὠφελείας ἐναποστίλβων τὰς χάριτας. Πάρεστιν ὁ λόγῳ πεπαρρησιασμένῳ καὶ γλυκερῷ ψυχὰς ἁρπάσας τοῦ κοσμοκράτορος, ἅλμην ἑλληνικὴν μεταθέμενος πρὸς τὸ εὔχρηστον, αἱρέσεων πικρίαν πασῶν μετακερασάμενος πρὸς τὸ εὔποτον. Σπουδὴ γὰρ αὐτῷ ἀνένδοτος ἦν ἡ ὑπὲρ τῶν δι' αὐτοῦ πεπιστευκότων σωτηρία ψυχῶν, ὡς ἂν μὴ καθάπερ ἰξῷ τινι τοῖς ὧδε κατέχωνται, ἅτε πάλαι τούτοις προστετηκυῖαι, θεῖαι δέ τινες χρηματίζωσιν, ὡς ἀληθῶς τὴν σύμφυλον αὐταῖς ἀθανασίαν ζητοῦσαι καὶ τῆς ἐκεῖσε διαίτης ἐπορεγόμεναι. Ἀλλὰ γὰρ εὔλογον ἐν καιρῷ τὴν ὅλην τῆς ἱστορίας μορφὴν ἐναργέστερον χρωματίσαι τῷ λόγῳ, ὅτι μὴ φαυλότερα τῶν μορφοποιῶν οἱ Μουσῶν παῖδες ἔχουσιν ἄνθη, καὶ ὅρα τὸ ἐν τῷ λόγῳ φιλοτεχνούμενον.

2. Πόλις ἐπὶ ἠιόνα κεῖται, Μακεδόνων ἡ πόλις, Θεσσαλονίκη τὸ ὄνομα, τἆλλα ἀσύγκριτος· ἵστορες λόγοι καὶ τὰ πράγματα μάρτυρες. Αὕτη Δημη-

---

1. 8 γενεᾶς εὐθείας : cf. Ps 111, 2 ; cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1173[B3-4] ‖ 8-9 τῇ τῆς Ἑλλάδος – ὑπάτων : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1173[B6-7] ‖ 9-10 ὅτι μηδὲ – ὑπερφρονήσαντι : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1173[B7-8] ‖ 14-15 ἅλμην – εὔχρηστον : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1176[A9-11] ‖ 17-19 ὡς ἂν μὴ – ἐπορεγόμεναι : cf. Lucianus, *Kataplous*, ed. J. Bompaire, Paris 1998, p. 283[18-21]

Tit. : ABDEFH ‖ 1 ῥεφερενδαρίου : ῥαι- AB ῥεφανδαρίου E ‖ 2 ἅγιον + τοῦ χριστοῦ DE ‖ Δημήτριον + δέσποτα εὐλόγησον ADH + Κύριε εὐλόγησον E + Πάτερ εὐλόγησον H ‖ **1.** ABDEFH ‖ 7 αὐτῷ[1] : τῷ αὐτῷ B om. ADEH ‖ τὸ : τῶ D om. BH ‖ τὰ αὐτῷ : τὰ αὐτοῦ F om. B ‖ 9 μέγα φρονῶν : μεγαλοφρονῶν ABD ‖ 18 χρηματίζωσιν : χρηματίζειν BH ‖ **2.** ABDEFH ‖ 23 ἐπ' ἠιόνα D ἐπὶ ἰῶνα B ἐπὶ ἴονα E ἐπὶ ἰόνα H

rapportent, les réalités en témoignent. C'est la patrie de Dèmètrios, et ses citoyens sont la bonne terre où sa parole a été répandue. Après l'avoir examinée, voyant qu'elle regorgeait d'hommes pleins d'urbanité, Maximien Hercule y faisait paraître la libéralité impériale. Et donc, venant des latitudes[5] sans lumière qui avoisinent le pôle, triomphant, il l'avait regagnée et s'occupait d'y célébrer ses victoires. Mais pour faire plaisir aux démons qui l'avaient tenu dans leurs bras, il imagina de soulever une guerre contre les chrétiens qui s'y trouvaient établis. Qui pourrait sans pleurer exposer la suite en un récit tragique ? Un essaim de soldats, vrombissant, parcourait la ville et ce n'était pas contre des ennemis qu'il s'était levé mais c'est contre les adeptes de la piété qu'on avait préparé le feu, les fouets, les prisons. Et voyez la vaillance de Dèmètrios ! Ayant brandi bien haut sa noble franchise, il soutenait les uns par son éloquence aux douces paroles, – elles coulaient de sa bouche en abondance, lui qui, depuis son enfance, s'était exercé intensément dans tous les arts, au point d'envelopper, lors des disputes et des joutes, ses adversaires dans les inextricables lacets de ses discours – tandis qu'il essuyait avec des linges chez les autres le sang coulant de leurs plaies, prenant soin du composé qui nous est commun, tout en expliquant à chacun, par son propre exemple, qu'il ne faut rien mettre de glorieux au-dessus de ceux que distingue la variété de leurs beaux stigmates.

3. Alors qu'à faire cela, il était couvert de sueur et tout essoufflé, ces pillards se saisirent de lui et le présentèrent comme un mets de choix à celui qui faisait du sang ses délices. Lui jetant un regard farouche, digne d'un Titan : « Quoi donc, dit-il, Dèmètrios ? Toi aussi, tu es chrétien ? » Et lui de faire cette réponse tranchante : « Oui, je suis chrétien, empereur ! C'est la fortune qui me vient de mes pères, et ce trésor accompagne ma vie. Ni le feu, ni le fer, ni la mort ne me feront dévier de cette confession ! » Oh, la brillante franchise, qui libéra bien des gens de la crainte de l'Ennemi ! Oh, la bravoure magnifique qui, les massant avec des onguents, en prépara tant pour le martyre ! Alors l'enfant prit courage pour les combats, le vieillard résista plus vaillamment. La ville se vidait de ses habitants parce qu'elle se pressait pour voir l'athlète couvert de poussière, combattre l'adversaire commun de notre race. Les femmes oubliaient la pudeur qu'appelle leur nature, les vierges celle de leur âge, car tout passe

5. Le terme προσνεύσεις n'est pas attesté dans ce sens dans les dictionnaires. Je remercie M. C. Jarry d'avoir examiné ce passage et proposé cette traduction.

τρίου πατρίς, καὶ τοῦ παρ' αὐτοῦ καταβαλλομένου λόγου οἱ ταύτης πολῖται, γῆ ἀγαθή, ἣν βρίθουσαν ἀστείων ἀνδρῶν ἱστορήσας Ἑρκούλιος Μαξιμιανός, φιλοτιμίαν ἐποιεῖτο βασιλικήν· καὶ δὴ ἐκ τῶν ἀφεγγῶν τοῦ πόλου προσνεύσεων, ἐκείνη μετὰ θριάμβων ἀνασωθείς, εἴχετο θεατρίζειν ταύτη τὰ ἐπινίκια. Ἀλλ' ἵνα τοῖς αὐτὸν κολπωσαμένοις χαρίσηται δαίμοσι, κατὰ τῶν ἐν αὐτῇ διενοήθη χριστιανῶν ἀναρριπίσασθαι πόλεμον. Καὶ τίς ἀδακρυτὶ τὰ ἐντεῦθεν ἐκτραγῳδήσοι; Σμῆνος στρατοῦ περιεβόμβει τὴν πόλιν, οὐ πρὸς πολεμίους ἀνεγειρόμενον, κατὰ δὲ τῶν τῆς εὐσεβείας μυστῶν τὸ πῦρ ἕτοιμον, αἱ μάστιγες, αἱ φρουραί. Καὶ ὅρα Δημητρίου τὴν γενναιότητα. Ὑψοῦ τὴν παρρησίαν ἀράμενος, τοὺς μὲν ὑπεστήριζε λόγῳ ἡδυεπεῖ – ἦν γὰρ αὐτῷ ῥέων πολύς, ἄκρως ἐξησκηκότι παιδόθεν ἅπασαν μουσικὴν ὡς ἐν ταῖς συμπλοκαῖς καὶ τοῖς παλαίσμασι τῶν λόγων ἀφύκτοις τοὺς ἀντιδιατιθεμένους περιβάλλειν βρόχοις –, τῶν δὲ σινδόσι τοὺς τῶν μωλώπων ἰχῶρας ἀπέσμιχεν, ἅμα μὲν πρόνοιαν τοῦ κοινοῦ περιποιούμενος κράματος, ἅμα δὲ πᾶσιν ἐκ τοῦ καθ' ἑαυτὸν εἰσηγούμενος, μηδὲν ἐπίπροσθεν τιθέναι περίδοξον, ὧν τὰ ὡραῖα περιποικίλλεται στίγματα.

3. Τούτοις ἱδροῦντά τε καὶ ἀσθμαίνοντα καταλαβόντες οἱ σκυλευταὶ θοίνην τῷ αἱμοχαρεῖ παρεστήσαντο, ὃς τιτανῶδες αὐτῷ καὶ βλοσυρὸν ἐνιδών· «Τί τοῦτο, ἔφη, Δημήτριε; Καὶ σὺ χριστιανός;» Ὁ δὲ τομῶς ἀπεκρίνατο· «Ναί, χριστιανός εἰμι, βασιλεῦ. Πατρῷόν μοι τὸ κειμήλιον, ἡλικιώτης ὁ θησαυρός· οὐ πῦρ, οὐ ξίφος, οὐ θάνατος τῆς ὁμολογίας ταύτης παρακινήσει με». Ὢ παρρησίας λαμπρᾶς, ἀπὸ φόβου πολλοὺς ἀπαλλαξάσης ἐχθροῦ. Ὢ μεγαλοπρεποῦς γενναιότητος, πλείστους ἐπαλειψάσης πρὸς τὸ μαρτύριον. Τότε παῖς πρὸς ἀγῶνας ἐθάρρησε καὶ γηραιὸς ἀντέστη θαρσαλεώτερον. Ἐκενοῦτο τῶν οἰκητόρων ἡ πόλις, ἰδεῖν ἐπειγομένη τὸν ἀθλητὴν πρὸς τὸν κοινὸν τοῦ γένους ἀντίπαλον κονιζόμενον. Οὐ γυνὴ τὴν φύσιν, οὐ παρθένος τὴν ἡλικίαν ᾐσχύνετο· κοινῆς γὰρ εὐτυχίας πάντα γίνεται

---

2. 25-26 τοῦ παρ' αὐτοῦ – γῆ ἀγαθή : cf. Lc 8, 15 ‖ 26-28 Ἑρκούλιος – ἀνασωθείς : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1173[A1-3] ‖ 31 Σμῆνος – τὴν πόλιν : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1173[A7-9] ‖ 34 ἡδυεπεῖ : cf. Hom., *Il.*, 1, 248 ‖ 40 τὰ ὡραῖα – στίγματα : cf. Ga 6, 17 ‖ **3.** 41-42 καταλαβόντες – παρεστήσαντο : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1176[B1-10] ‖ 42-46 ὃς τιτανῶδες – παρακινήσει με : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1177[A5-B1]

---

2. 27-28 προσνεύσεων : πρὸς ἕων BD προσνέων H ‖ 31 ἐκτραγῳδήσοι : -δήσειε B[-σειεν]D ‖ 32 ἀνεγειρόμενον : διεγει- BDF ‖ 34 (ἡδυεπεῖ) γλυκύ marg. A ‖ 35 ὡς : καὶ H om. B ‖ 37 σινδόσι om. F ‖ 40 περιποικίλλεται : -κίλεται B περικίλλεται E περιπίλλεται H ‖ **3.** ABDEFH ‖ 42 αὐτῷ om. D ‖ 45 θάνατος : μάστιγες F ‖ 46-47 ἀπὸ – ἐχθροῦ marg. A ‖ 48 ἀντέστη : ἀνέστη ADH ‖ 48-49 θαρσαλεώτερον : θαρσαλαιό- ABDEH θαρραλαιό- F ‖ 50 κονιζόμενον : ..κονιζόμενον H ἀντικο- D [ἀγων]ιζόμενον Ioannou

après le bonheur commun. On négligeait, on rejetait tout ce qu'on avait en main, même ce qu'il y avait de plus brillant ou de plus précieux, et jusqu'à la douce lumière des rayons. Le faste imposant de l'empereur était tenu pour rien, on se moquait des rangées de soldats, on méprisait et vilipendait les instruments de torture les plus redoutables, on n'avait d'yeux que pour Dèmètrios, d'admiration que pour ses discours !

4. Telle est en effet sa noble franchise selon Dieu, tel est son zèle pour les frères, parce qu'il ne recherche pas son propre intérêt mais celui de ses proches, afin que tous soient sauvés. Il imite le Christ[6], qui pour nous s'est fait objet de malédiction, qui a assumé nos faiblesses et porté nos maladies. Oh, grandeur de l'intelligence ! Oh l'ardeur de l'esprit ! Il s'est empressé même de mourir pour eux. Que leur enseignait-il, dans ces circonstances ? À quoi donc les exhortait-il ? À ne pas penser aux choses terrestres, à ne pas préférer la chair à l'esprit, à ne pas craindre ceux qui tuent le corps. C'est pourquoi, par lui-même, il fit tant de martyrs, autant qu'en témoignent et le temps d'alors et les réalités. Que fait alors cet empereur rude et hautain ? Quand il eut vu, quand il eut entendu, quand il eut examiné la noble franchise, les discours, la façon dont Dèmètrios était prêt à tout affronter ce qu'on lui opposait, il est rempli de vertige et de surprise. Cependant, après bien longtemps, il dit, le souffle entrecoupé : « Pourquoi donc as-tu renoncé à la vie ? – C'est, dit-il, pour que je m'acquitte glorieusement de la dette commune ! – Et lui : De quelle gloire s'agit-il ? – Le fait, dit-il, de mourir pour mon Christ ! – Et qu'est-ce donc, dit (l'empereur), que cela te procurera ? – De grands biens, dit-il, qui excèdent toute comparaison ! – Et l'autre de dire : Quels grands biens ? – Les biens éternels, dit le martyr. Pour nous en effet qui mourons de cette manière, empereur, être débarrassés de la vie, c'est échanger un mal pour un bien, parce que nous ne tiendrons pas cela pour une privation de biens, mais pour la plus authentique des jouissances. Nous partons en effet avec confiance là-bas, où tout est abrité des pleurs, de la vieillesse, de la peine, là où il y a une vie sereine, qui ne produit pas de maux et qui se passe dans le calme d'une quiétude immortelle »[7].

5. Mais (l'empereur), vain et dépourvu d'intelligence, boucha ses oreilles aux paroles déclamées avec une si belle éloquence et, après avoir fait apporter tous

6. Ce thème de l'imitation du Christ, qui ne se trouve pas dans les Passions anciennes, est propre à Grégoire.

7. Sur ce passage repris du Ps.-Platon, voir introduction, p. 22.

δεύτερα. Πᾶν τὸ ὑπὸ χεῖρας παρεωρᾶτο καὶ παρερρίπτετο, κἂν ἄγαν ᾖν λαμπρόν, κἂν ἐρίτιμον, αὐτὸ τὸ τῆς ἀκτῖνος ἡδύ. Κόμπος ἐξουθενεῖτο βασιλικός, τάξις ἐπαίζετο στρατιωτική, τὰ φοβερὰ τῶν κολαστηρίων κατεφρονεῖτο καὶ διεπτύετο, μόνος ἑωρᾶτο Δημήτριος, μόνος δημηγορῶν ἐθαυμάζετο.

4. Τοιοῦτον γὰρ ἡ κατὰ Θεὸν παρρησία, τοιοῦτος ὁ ὑπὲρ τῶν ἀδελφῶν ζῆλος, ὅτι μὴ τὸ ἑαυτοῦ ζητεῖ, ἀλλὰ τὸ τῶν πλησίον, ἵνα πάντες σωθῶσι. Μιμεῖται Χριστόν, τὸν ὑπὲρ ἡμῶν κατάραν γενόμενον, τὸν τὰς ἀσθενείας ἡμῶν λαβόντα καὶ τὰς νόσους βαστάσαντα. Βαβαὶ τῆς μεγαλονοίας, βαβαὶ τῆς τοῦ πνεύματος ζέσεως. Θανεῖν καὶ ὑπὲρ αὐτῶν ηὐτομόλησε, τί διδάσκων ἐν τούτοις καὶ τί νουθετῶν; Μὴ φρονεῖν τὰ κάτω, μὴ προτιμᾶν τὴν σάρκα τοῦ πνεύματος, μὴ φοβεῖσθαι ἀπὸ τῶν ἀποκτενόντων τὸ σῶμα· ὅθεν τοσούτους δι' ἑαυτοῦ ἀπετέλεσε μάρτυρας, ὅσους ὁ τότε καιρὸς καὶ τὰ πράγματα μαρτυρεῖ. Τί οὖν ὁ σοβαρὸς ἐκεῖνος καὶ ὑπέροφρυς βασιλεύς; Ὡς εἶδεν, ὡς ἤκουσεν, ὡς ἐσκόπησε τὴν παρρησίαν, τὴν δημηγορίαν, τὴν πρὸς πάντα τὰ ἐπαγόμενα ἑτοιμότητα, ἰλίγγου πληροῦται καὶ καταπλήξεως. Ὅμως ὀψέ φησι διακεκομμένῳ τῷ ἄσθματι· «Τί οὖν ἀπέδου σου τὴν ζωήν; – Ἵν', ἔφη, μετ' εὐκλείας εἰς τὸ χρεὼν ἀπαντήσω. – Ὁ δέ· Ἡ εὔκλεια τίς; – Τὸ ὑπὲρ Χριστοῦ μου, εἶπεν, ἀποθανεῖν. – Καὶ τίνων σοι τοῦτο, φησί, γενήσεται πρόξενον; – Μεγάλων, ἔφη, καὶ ὑπὲρ σύγκρισιν. – Καὶ τὸν εἰπεῖν· Ποίων μεγάλων; – Τῶν αἰωνίων, ὁ μάρτυς ἔφη· καὶ γὰρ ἡμῖν τοῖς οὕτω θνήσκουσι, βασιλεῦ, ἡ τοῦ ζῆν ἀπαλλαγὴ κακοῦ τινος γίνεται εἰς ἀγαθὸν μεταβολή, ὅτι μηδὲ τῶν ἀγαθῶν ἀφαίρεσιν, ἀλλ' εἰλικρινεστάτην ἕξομεν τὴν ἀπόλαυσιν. Ἄπιμεν γὰρ ἐκεῖσε θαρροῦντες, ἔνθα πάντα ἀστένακτα, ἀγήρατά τε καὶ ἄπονα, γαληνὸς δέ τις καὶ κακῶν ἄγονος ὁ βίος, ἀθανάτῳ ἡσυχίᾳ εὐδιαζόμενος».

5. Ὁ δέ, μάταιος καὶ ἀσύνετος ὤν, συνέσχε μὲν ἐπὶ τοῖς οὕτω καλῶς ῥητορευθεῖσι τὰ ὦτα, πάντα δὲ τὰ τῶν τιμωριῶν συμπεφορηκὼς ὄργανα

---

4. 58 ἵνα πάντες σωθῶσι : cf. 1 Co 10, 33 ‖ 59 κατάραν γενόμενον : cf. Ga 3, 13 ‖ 59-60 τὸν τὰς ἀσθενείας – βαστάσαντα : cf. Mt 8, 17 ‖ 63 μὴ φοβεῖσθαι – σῶμα : cf. Lc 12, 4 ; Mt 10, 28 ‖ 66-68 Ὡς εἶδεν – καταπλήξεως : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1177[A9-12] ‖ 73-77 ἡ τοῦ ζῆν – εὐδιαζόμενος : cf. Ps.-Platon, *Axiochos*, 370cd ‖ **5.** 78 μάταιος καὶ ἀσύνετος : cf. Rm 1, 21

---

3. 56 ἐθαυμάζετο om. B ‖ **4.** AB(C a lin. 59 Μιμεῖται)DEFH ‖ 57 Τοιοῦτον – Θεὸν om. B ‖ Τοιοῦτον : τοιαύτη DF ‖ 59 κατάραν : -ρα ACDE ‖ 62 ἐν τούτοις om. BCD ‖ 63 μὴ : μηδὲ F ‖ 66 εἶδεν : εἶδε H οἶδεν CE ‖ 68 ὀψέ + ποτέ H ‖ οὖν : οὖν ὅτι E ὅτι BCD ‖ 70 ὑπὲρ + τοῦ BC ‖ 74 μηδὲ : μὴ EF ‖ 75 εἰλικρινεστάτην : -νεστέραν AH ‖ **5.** ABCDEFH

les instruments de torture, il s'apprêtait avec ardeur à les épuiser contre la chair du martyr. Cependant, le cortège qui le conduisait vers ce qui était préparé[8] pour lui interrompit son élan et, alors qu'il avait, croyait-il, confiné l'athlète dans un cachot, il ne voyait pas qu'il faisait de lui un combattant plus en évidence encore. En effet, celui qui, dans le Christ, était prisonnier, frappe celui qui va librement mais dans la vanité, il arme son bras puissant contre celui qui maltraitait Israël, il humilie son ennemi dans celui qui n'était rien : le gigantesque Lyaios en Nestor, de médiocre apparence. Mais je vais revenir en arrière et reprendre mon récit.

6. L'empereur avait réuni tout un public de criminels, car il faisait ses délices d'entrailles répandues à grands flots. Pour l'instant, assis sur un siège élevé, il s'efforçait d'attirer par les récompenses qu'il promettait quelqu'un pour combattre Lyaios – dont on pouvait penser qu'il était un autre Nébrôd, un géant plein d'audace. Mais comme le subterfuge des récompenses restait sans effet, parce que tous savaient d'expérience qu'on ne pouvait sortir vainqueur d'une mêlée contre lui, Lyaios était tout exalté et Maximien se rengorgeait. Mais Nestor, un jeune homme encore tendre, dans la fleur de l'âge, qui, la nuit, suivait l'enseignement du martyr, brise leur morgue à tous deux. Bien vite en effet il arrive à la prison et là, baisant les beaux pieds (du martyr) qui y luttait, il demanda à recevoir sa bénédiction pour l'assister contre Lyaios. Et le martyr, sans tarder, avec ce qu'il lui avait demandé, forge celui qui l'implorait, dont il fait un trait du Puissant. Il l'affûte avec le sceau du Christ, et l'envoie, comme avec la corde bien tendue d'un arc, avec la parole audacieuse que lui inspirait l'Esprit, lui disant : « Tu abattras Lyaios et rendras témoignage au Christ ! »[9] C'est ainsi que Nestor, désormais armé de cette cuirasse, se présente vaillamment dans le théâtre et, après avoir rejeté au loin sa tunique, se tient nu, bien en évidence.

7. On put donc voir un spectacle étonnant. Un jeune homme charmant par l'or éclatant de sa chevelure, par son œil plein d'étoiles, tout rayonnant, tel un

8. La Passion *BHG* 497b (*PG* 116, 1177^{A13}) parle plus clairement des « spectacles préparés pour lui », προκειμένων θεαμάτων.

9. La phrase est reprise littéralement (Grégoire remplace seulement νικήσεις par καταβαλεῖς) de la Passion *BHG* 497b (*PG* 116, 1177^{C10-11}).

ταῖς ἐκείνου σαρξὶν εὐπρόθυμος ἦν καταδαπανᾶν. Ἐνέκοψε δὲ τὴν ὁρμὴν ἡ πομπεία τῶν προκειμένων αὐτῷ καὶ φρουρᾷ συστείλας, ὡς ἐδόκει, τὸν ἀθλητήν, ἀριδηλότερον αἰχμητὴν ἐλάνθανε συνιστῶν. Βάλλει γὰρ ὁ φρούριος ἐν Χριστῷ τὸν ἀφειμένον τῇ ματαιότητι, στέλλει χεῖρα τὴν στιβαρὰν κατὰ τοῦ κακοῦντος τὸν Ἰσραήλ, ταπεινοῖ τὸν ἐχθρὸν ἐν τῷ μηδενί, τὸν ὑπερμεγέθη Λυαῖον ἐν τῷ μετριοφανεῖ Νέστορι. Ἀλλ' ἐπαναλαβὼν διηγήσομαι.

6. Θέατρον ἤθροιστο μιαιφόνων τῷ βασιλεῖ· τέρψις γὰρ αὐτῷ καθεστήκεσαν σπλάγχνων ἀπορρέοντες ὀχετοί. Τότε, δίφρῳ ἡρμένῳ καθεσθείς, ἐπάθλων ἤλισκεν ἀμοιβῇ Λυαίῳ μονομαχεῖν, ἄλλῳ Νεβρώδ, ὡς εἰκός, ὑπερήλικι καὶ θρασεῖ. Ὡς δ' ἄπρακτος ἡ τῶν ἐπάθλων ἦν μηχανή, πείρᾳ πάντων εἰδότων τῆς πρὸς ἐκεῖνον συμπλοκῆς τὸ ἀνανταγώνιστον, ὁ Λυαῖος ἐπῆρτο καὶ Μαξιμιανὸς ἐσεμνύνετο. Ἀλλὰ Νέστωρ, νεανίας ἁπαλός τε καὶ ἀνθηρός, νυκτερινὸς τοῦ μάρτυρος ὢν μαθητής, ἄμφω τὴν ὀφρὺν κατασπᾷ. Θᾶττον γὰρ φθάνει πρὸς τῇ φρουρᾷ καὶ τοῦ ἀθλοῦντος ἐκεῖ τοὺς ὡραίους πόδας καταφιλῶν, ᾔτει συμμαχίαν τὴν ἐκείνου εὐχὴν κατὰ τοῦ Λυαίου λαβεῖν. Ὁ δὲ μελλήσας οὐδέν, βέλος τὸν ἱκέτην οἷς ᾔτησε χαλκεύει τοῦ δυνατοῦ καὶ θήξας σφραγῖδι Χριστοῦ, ἔπεμψε τείνας νευρᾷ τῇ τοῦ Πνεύματος παρρησίᾳ, εἰπών· «Καὶ τὸν Λυαῖον καταβαλεῖς καὶ μαρτυρήσεις ὑπὲρ Χριστοῦ». Οὕτως ὁ Νέστωρ ἐκεῖθεν θωρακισάμενος, γενναίως τῷ θεάτρῳ μολεῖ καὶ σφενδονήσας πόρρω που τὸ χιτώνιον εἰς προὖπτον ἔστη γυμνός.

7. Ἦν οὖν ἐκπλήξεως θέαμα. Νέος ἡδὺς χρυσαυγείᾳ τριχῶν, ἀστερόεντι ὀφθαλμῷ, ἐρυθήματι παρειῶν ἡλιοβολῶν, Βριάρεῳ φονεῖ ἀντικονιζόμενος,

---

5. 80-82 Ἐνέκοψε – ἀθλητήν : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1177[A13-B1] ‖ 83 χεῖρα τὴν στιβαρὰν : cf. Hom., *Il.*, 13, 505, etc. ‖ **6.** 87 Θέατρον – βασιλεῖ : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1176[B11-13] ‖ 87-88 τέρψις – ὀχετοί : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1176[C3-4] ‖ 88 δίφρῳ – καθεσθείς : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1176[B14-C1] ‖ 88-89 ἐπάθλων – μονομαχεῖν : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1177[B12-14] ‖ 92-98 Ἀλλὰ Νέστωρ – ὑπὲρ Χριστοῦ : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1177[B14-C11] ‖ 93 ἄμφω – κατασπᾷ : cf. Olympiodorus, *Comment. in Iob*, ed. U. et D. Hagedorn (PTS 24), Berlin 1984, p. 94[4] ; Joh. Damasc., *In epist. Pauli*, *PG* 95, 868[10] ‖ 94 τοὺς ὡραίους πόδας : cf. Rm 10, 15 ‖ 96 βέλος – τοῦ δυνατοῦ : cf. Ps 119, 4 ‖ 99-100 Οὕτως – γυμνός : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1177[D1-3]

---

5. 81 (πομπεία) τὰ πομπεῖα marg. A ‖ 83 ἀφειμένον nos : ἀφείμενον DE ἀφέμενον ABFH ἀφεμένον C ‖ **6.** ABCDEFH ‖ 88 Τότε : τῶ τε BC ‖ καθεσθείς : προκαθεσθείς BC[-θής] DE ‖ 89 Νεβρώδ : νεβρώθ AE ‖ 90 θρασεῖ : θρασὺ BC ‖ 91 ἀνανταγώνιστον nos : ἀνταγώνιστον codd. ‖ 94 τῇ φρουρᾷ : τὴν φρουρὰν CD ‖ 95 ἤτησε F ‖ τοῦ om. ABC ‖ 96 ἱκέτην : οἰκέ- AFH ‖ οἷς : ὡς BCDF ‖ 100 πόρρω om. H ‖ **7.** ABCDEFH ‖ 101 οὖν + ἰδεῖν DF ‖ χρυσαυγία AB ‖ 102 οὐλοβολῶν B ‖ Βριάρεῳ φονεῖ : βριάρεω φωνεῖ F βρυαρέω φονεῖ ut vid. D βριαρεοφονεῖ A βριαρεωφονεῖ C βριαρεωφωνεῖ H βριαρεουφονή B φονεῖ E

soleil, de la rougeur de ses joues, se préparant à lutter contre un Briarée meurtrier, tourne vers lui les spectateurs, réduit au silence le chant des instruments, fait cesser les cris des hérauts, rend vaines les épreuves spectaculaires du pentathlon, la lutte, le saut, la course, le disque, le javelot. Il n'y avait d'autre plaisir que lui, d'autre jouissance inépuisable que lui[10]. Que fait alors celui qui, depuis son observatoire, jouissait des meurtres ? Il est partagé entre stupéfaction et plaisir, accordant la première à l'audace, le second à l'extrême beauté. Puis il appelle près de lui le jeune homme et lui dit : « Je le sais bien, jeune homme, c'est l'amour de l'argent et des honneurs qui te pousse à montrer tant d'audace. Tu n'en tireras nul profit, et Lyaios va te tuer dès qu'il s'élancera sur toi. Mais parce que tu donnes de l'éclat à cette fête, reçois ce qui te pousse à agir ainsi, et va-t'en vivant ». Nestor lui dit : « Pour moi, le profit et l'honneur, empereur, c'est d'abattre l'enflure meurtrière, le dommage et le déshonneur, au contraire, de ne pas tendre la main à ceux qu'elle tyrannise. Pour ce que tu dis, qu'est insaisissable celui dont les membres sont développés et de grande taille, mais qui n'a pas la foi qui fait violemment rouler les montagnes, l'expérience doit le confirmer en y mettant son sceau ». Sur ces mots, il marche au combat. Et l'un, rendu furieux par l'audace de Nestor, prodiguait à Lyaios un « funeste rempart »[11] – d'après le nom qu'il portait – en l'encourageant, en le protégeant, en le couvrant de promesses.

8. Quant à l'autre, il invoque le Christ, crie le nom du martyr, tend son arme et, d'un seul trait, transperce Lyaios d'un coup mortel, couvrant Herculien de confusion. Les anges le glorifièrent, les hommes l'applaudirent. Le diable, se cachant, rampe sur la poitrine et sur le ventre, prend trompeusement la forme d'un scorpion, gagne la prison, touche les pieds du martyr qui y luttait, tente de les frapper de son aiguillon pour répondre aux coups dont ses pieds à lui, par Nestor, avaient été frappés. Mais vois : ce qui s'était produit pour Paul se retrouve aujourd'hui[12]. Là, c'est une vipère ; ici, c'est un scorpion. Alors, le salaire de l'effronterie avait été la mort ; maintenant, c'est l'impudence qui est payée de mort. Là, celui qui agit, c'est la bouche du Christ ; ici, son martyr ! L'un agite la main et brûle par le feu ; l'autre de la dextre fait le signe de la

10. Sur le thème de la beauté du martyr, présent dans la Passion *BHG* 497b, mais développé par Grégoire, voir M. Détoraki, Portraits des saints dans le Synaxaire de Constantinople, *EEBS* 53, 2009, p. 211-232.

11. Grégoire joue sur le nom de l'empereur, Ἑρκούλιος, qu'il développe en ἕρκος ὀλέθριον, « funeste rempart ».

12. L'épisode, propre à la Passion *BHG* 497b, est déplacé par Grégoire, et comparé à l'épisode des Actes des apôtres 28, 3-6.

στρέφει τὸ θέατρον ἐπ' αὐτόν, σιγᾷ τὸ τῶν ὀργάνων μελῴδημα, παύει τὰς τῶν κηρύκων φωνάς, ἀργὰ τὰ τοῦ πεντάθλου περίοπτα καθιστᾷ, τὴν πάλην, τὸ ἅλμα, τὸν δρόμον, τὸν δίσκον, τὸ σίγυμνον. Μόνος ἦν ἡδονή, μόνος τέρψις ἀκόρεστος. Τί οὖν ὁ ἐξ ἀπόπτου τοῖς φόνοις ἐπεντρυφῶν; Θάμβει μερίζει τὸ πρᾶγμα καὶ ἡδονῇ, τὸ μὲν τῇ τόλμῃ διδούς, τὸ δὲ τῇ καθ' ὑπερβολὴν ὡραιότητι. Εἶτα πλησίον καλεῖ καί φησιν· «Οἶδα. Χρημάτων ἔρως σε καὶ τιμῆς πρὸς τοσοῦτον, νεανίσκε, θράσος ὠθεῖ, ὧν κερδήσεις οὐδέν, ὁρμῇ μόνῃ Λυαίου θανών. Ἀλλ' ὧν ἕνεκα τὴν πανήγυριν ἀκτινοβολεῖς, ἅπερ σε κατεπείγει λαβών, πορεύοιο ζῶν». Ὁ δὲ Νέστωρ φησίν· «Ἐμοὶ κέρδος καὶ τιμή, βασιλεῦ, μιαιφόνον ὄγκον καταβαλεῖν, ζημία δὲ καὶ ἀδοξία ἄντικρυς μὴ τοῖς ὑπ' αὐτοῦ τυραννουμένοις χεῖρα ἐπιβραβεῦσαι· ὅτι δὲ φῂς ἀνάλωτον ᾧ μελῶν εὐτροφία καὶ μέγεθος, ἀλλ' οὐχ ἡ πίστις ἡ βίαια ὄρη κατακυλίουσα, ἡ πεῖρα σφραγίς». Ταῦτ' εἰπὼν πρὸς τὸν ἀγῶνα χωρεῖ. Καὶ ὁ μέν, οἷς ὁ Νέστωρ ἐνεανιεύσατο ἐκμανείς, ἕρκος ὀλέθριον, ὡς ὠνόμαστο, τῷ Λυαίῳ κατεδαψίλευε, θαρρύνων, ἐπαμύνων, ἐπαγγελλόμενος.

8. Ὁ δὲ καλεῖ τὸν Χριστόν, ἐπιβοᾶται τὸν μάρτυρα, τείνει τὸ ὅπλον καὶ βολίδι μιᾷ καιρίαν μὲν τῷ Λυαίῳ ἐμπερονᾷ, σύγχυσιν δὲ τῷ Ἑρκουλίῳ ποιεῖ. Ἐδόξασαν ἄγγελοι, ἐκρότησαν ἄνθρωποι. Διάβολος καλυψάμενος ἐπὶ τῷ στήθει καὶ τῇ κοιλίᾳ πορεύεται, σκορπιοῦ μορφὴν ὑποκρίνεται, φοιτᾷ τῇ φρουρᾷ, θίγει ποσὶ τοῖς τοῦ ἐναθλοῦντος ἐκεῖ, πειρᾶται κέντρῳ βαλεῖν ἀνθ' ὧν οὗτος καταβεβλήκει τοὺς ἐκείνου διὰ τοῦ Νέστορος. Ἀλλ' ἄθρει τὸ ἐν τῷ Παύλῳ καὶ νῦν. Ἔχις ἐκεῖ, σκορπιὸς ὧδε· τότε τοῦ θράσους θάνατος ἀμοιβή, νυνὶ δὲ τῆς τόλμης νέκρωσις ὁ μισθός. Ἐκεῖνο στόματος Χριστοῦ, τοῦτο μάρτυρος αὐτοῦ. Ὁ μὲν τιναγμῷ χειρὸς καὶ πυρὸς ἐμπρησμῷ, ὁ δὲ

---

7. 106 Θάμβει : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1177[D3]-1180[A1] ‖ 108-111 Εἶτα – ζῶν : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1180[A1-11] ‖ 111-115 Ὁ δὲ Νέστωρ – ἡ πεῖρα σφραγίς : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1180[A12-B6] ‖ 114-115 πίστις – κατακυλίουσα : cf. Mt 17, 20 ; 21, 21 ; 1 Co 13, 2 ‖ 116-118 Καὶ ὁ μέν – ἐπαγγελλόμενος : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1180[B6-10] ‖ **8.** 119-121 Ὁ δὲ καλεῖ – ποιεῖ : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1180[B11-C8] ‖ 121-128 Διάβολος – ἐμπτυσμῷ : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1177[B3-10] ‖ 121-122 ἐπὶ τῷ στήθει – πορεύεται : cf. Gn 3, 14 ‖ 124-125 τὸ ἐν τῷ Παύλῳ : cf. Ac 28, 3-6

---

7. 106 τοῖς marg. A ‖ 111 πορεύοιο : -ρεύοις B ‖ 112 μιαιφόνον : -φόνων CDEF ‖ 114 ἀνάλωτον nos : ἁλωτόν codd. ‖ οὐχ ἡ : οὐχὶ ABDEFH ‖ 115 βίαια : βιαία CDF βία, ἁ A ‖ 116 ἐκμανείς : ἐμμα- DE ‖ **8.** ABCDEFH ‖ 119 τείνει τὸ ὅπλον om. C ‖ 120 τῷ Λυαίῳ : τὸν λυαίον B τὸν λυαῖον CD ‖ 122 σκορπιοῦ : σκορπίου EF ‖ 123 τοῖς om. BD ‖ κέντρῳ : -ρα AB κέντρ C ‖ 124 τοὺς ἐκείνου om. H ‖ 125 σκορπιὸς : -πίος DE ‖ 126 νυνὶ : νῦν F ‖ στόματος : στόμα ABCH

croix et crache de sa bouche. Admirable égalité ! Que fait alors le Très-Haut ? Après avoir noté la victoire, il installe la balance de ses jugements et, trouvant que la nature[13] avait besoin d'un appui, il renouvelle le miracle de Daniel dans sa fosse, ou plutôt celui qui eut lieu pour sa propre Passion. « On vit, est-il dit en effet, un ange qui le réconfortait. »[14] Et donc, celui qui, dans le discours, est appelé l'émanation de la lumière première, Dieu l'envoie à l'athlète sur la tête duquel il noue un diadème, affermissant son zèle et récompensant de deux prix les deux victoires, celle contre Lyaios et celle contre le monstre. Ô jugements qui passent l'entendement !

9. Mais voyons quelles récompenses Maximien lui aussi offre à Nestor pour juste prix de sa victoire. Il fait comparaître comme accusé[15] celui qu'il aurait dû couronner. La colère colore son visage, il hausse ses sourcils, lance un regard sévère, digne d'un Titan, il rugit plutôt qu'il ne dit : « Qu'on fasse venir, dit-il, les bourreaux ! Qu'on apporte les brise-membres ! Qu'on active les flammes du bûcher ! Qu'on amène roues et catapultes[16] qui forceront celui-ci à avouer comment il a vaincu l'invincible ! » Mais lui, jugeant que ce qu'il voyait n'était qu'enfantillage, répondit avec plus d'impétuosité qu'il n'en avait eu pour s'élancer contre Lyaios, se montrant plus Nestor que son homonyme antique non seulement par l'agrément de ce qu'il disait[17] mais encore par sa noble audace. Il dit en effet : « Tu veux savoir, empereur, comment ton champion si fort a été foulé aux pieds ? C'est par la puissance du Christ et la prière de Dèmètrios ! Car ce n'est pas dans les jambes de l'homme que le Dieu véritable se complaît, mais dans ceux qui le craignent et qui espèrent en sa miséricorde. Je suis, moi, un trait du Christ, une épée du Puissant, un arc du Fort. Tu crois combattre contre le sang et la chair, mais c'est contre une pensée fermement établie dans le Dieu vivant et fort que tu prends position, contre un intellect souverain, contre un homme prêt à tout subir et à mourir. Le feu est rosée pour moi, les traits comme de la laine. Tout ce que tu imagineras encore, même de plus nouveau, m'est aimable et doux ». Ces propos enflamment le tyran, mais il réprime sa colère et réfléchit : « Ce jeune homme est plein d'audace, dit-il. Il sera proclamé vainqueur contre ceux que nous pourrons lui opposer et

13. Comprendre : la nature humaine du martyr.

14. Ce passage (Lc 22, 43) ne figure que dans une partie de la tradition manuscrite de l'Évangile de Luc.

15. Pour ce sens de κριτός, voir Ps.-Zonaras, *Lexicon*, éd. J. A. H. Tittmann, II, Leipzig 1808, p. 1250 : Κριτός, ὁ κατάκριτος, ὁ κρινόμενος καὶ πάσχων.

16. Les noms des instruments de torture sont repris par Grégoire du quatrième livre des Macchabées. La nature exacte des « catapultes » n'est pas connue.

17. Grégoire renforce sa référence au Nestor de l'*Iliade* en reprenant une épithète homérique (ἡδυεπής).

κινήσει σταυροειδεῖ δεξιᾶς καὶ στόματος ἐμπτυσμῷ. Ὑπέρευγε τῆς ἰσότητος. Τί δ’ ὁ ἐν ὑψίστοις; Τὴν νίκην ἀπογραψάμενος, ἵστησι τὸν τῶν αὐτοῦ κριμάτων ζυγόν, εὑρίσκει τὴν φύσιν τοῦ στηρίζοντος ἐνδεᾶ καὶ ἀνανεοῖ τὸ ἐν τῷ λάκκῳ θαῦμα τοῦ Δανιήλ, μᾶλλον δὲ τὸ ἐπὶ τῷ οἰκείῳ παθήματι· *ὤφθη γάρ φησιν ἄγγελος ἐνισχύων αὐτόν*. Ὅθεν ὅνπερ ὁ λόγος οἶδε καλεῖν ἀπορροὴν τοῦ πρώτου φωτός, πέμπει τῷ ἀθλητῇ, τήν τε κορυφὴν διαδήματι ἀναδούμενον τήν τε προθυμίαν ἐπιρρωννύοντα, δυσὶν ἐπάθλοις δύο τρόπαια δεξιούμενον, τὸ ἐν τῷ Λυαίῳ καὶ τὸ ἐν τῷ θηρί. Ὢ κριμάτων ὑπὲρ κατάληψιν.

9. Ἀλλ’ ἴδωμεν οἵαις καὶ Μαξιμιανὸς ἀμοιβαῖς τῆς νίκης ἀντισταθμᾶται τὸν Νέστορα. Ἄγει κριτὸν ὃν στεφανίτην ἐχρῆν, χρωματίζει τὴν ὄψιν θυμῷ, ἀνασπᾷ τὰς ὀφρύας, δριμὺ καὶ τιτανῶδες ὁρᾷ, βρυχᾶται μᾶλλον ἢ φθέγγεται· «Παρέστωσαν, φησί, δήμιοι, κομιζέσθωσαν ἀρθρέμβολα, φλόγες πυρκαϊᾶς ἀναρριπιζέσθωσαν, τροχοί, καταπέλται προσενεχθήτωσαν, οἷς οὑτοσὶ πιεζόμενος ἐξείποι πῶς τὸν ἀήττητον ἥττησεν». Ὁ δὲ παιδιὰν ὑπολογισάμενος τὰ δρώμενα, εὐτονωτέραν τῆς πρὸς τὸν Λυαῖον ὁρμῆς ἀπέδωκε τὴν ἀπόκρισιν, Νέστωρ ὑπὲρ τὸν πάλαι φανείς, οὐκ ἐν τῷ τῆς δημηγορίας μόνον ἡδυεπεῖ, ἀλλὰ καὶ ἐν τῷ τῆς τόλμης σεμνοπρεπεῖ. Φησὶ γάρ· «Ζητεῖς, ὦ βασιλεῦ, πῶς ὁ ἰσχυρός σοι πεπάτηται; Δυνάμει Χριστοῦ καὶ Δημητρίου εὐχῇ, ὅτι μὴ ἐν ταῖς κνήμαις τοῦ ἀνδρὸς ὁ ἀληθὴς Θεὸς εὐδοκεῖ, ἐν δὲ τοῖς φοβουμένοις αὐτὸν καὶ τῷ αὐτοῦ ἐλέει ἐλπίζουσι. Βολὶς ἐγὼ Χριστοῦ, ῥομφαία τοῦ δυνατοῦ, τόξον τοῦ ἰσχυροῦ. Οἴει πρὸς αἷμα καὶ σάρκα σοι τὸ ἀντιστρατεύεσθαι· πρὸς λογισμὸν εἰς Θεὸν ἡδρασμένον ζῶντα καὶ ἰσχυρὸν παρατάττῃ, πρὸς αὐτοκράτορα νοῦν, πρὸς πάντα παθεῖν ἕτοιμον καὶ θανεῖν. Δρόσος ἐμοὶ τὸ πῦρ, αἱ βολίδες ὡς ἔριον· πᾶν ὅπερ ἐπινοήσεις ἔτι καινότερον, ἐράσμιον καὶ ἡδύ». Τούτοις ὁ τυραννῶν ἀνακαίεται, θυμομαχεῖ, συλλογίζεται· «Τολμηρὸς ὁ νεανίας, φησί· στεφανίτης κατὰ τῶν αὐτῷ παρ’ ἡμῶν ἐπιτιθεμένων ἀναρρηθήσεται καὶ τὴν ἐπὶ τῷ

---

8. 129-135 Τί δ’ ὁ ἐν ὑψίστοις – θηρί : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1177[B7-10] ‖ 132 ὤφθη – αὐτόν : Lc 22, 43 ‖ 133 ἀπορροὴν – φωτός : cf. Greg. Naz., *Or*. 40, ed. C. Moreschini (SC 358), Paris 1990, § 5, p. 204[10-11] ‖ **9.** 137-159 Ἀλλ’ ἴδωμεν – τὴν κεφαλήν : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1180[C9-D12] ‖ 140-141 ἀρθρέμβολα – καταπέλται : cf. 4 M 8, 13

---

8. 131 τὸ ἐπὶ om. C ‖ 132 ὅνπερ : ὃν in contextu ὅνπερ marg. A ‖ 133 ἀπορροὴν + ἢ μετουσίαν DF ‖ 134 τήν τε : καὶ τὴν F ‖ 135 τὸ ἐν τῷ Λυαίῳ καὶ ἐν τῷ θηρί marg. E ‖ θηρί : θηρίῳ ACDF ‖ **9.** ABCDEFH ‖ 137 Μαξιμιανὸς : -νὸν AEH ‖ τῆς νίκης om. ABD ‖ 140-141 πυρκαϊᾶς om. D ‖ 141 οὑτοσὶ : οὑτωσὶ ABCFH οὗτος D ‖ 143 τῆς om. AEH ‖ 146 ὦ om. AE ‖ σοι : σου H ‖ 147 ὅτι μὴ : ὅτι οὐκ B οὐ γὰρ E ‖ 148 ἐν δὲ : ἀλλ’ ἐν E ‖ 151 παρατάτττει F ‖ 153 ἐράσμιον + ἐμοὶ F

doublera la confusion où il m'a mis avec Lyaios. Il s'est montré triple vainqueur. Je crains qu'il ne le paraisse encore et, me saisissant le talon, ne triomphe de mon pouvoir. Il est l'un des chrétiens les plus fervents. Ce sont gens audacieux et insolents. Qu'on lui coupe la tête en moins de temps qu'il ne faut pour le dire ! »

10. Ce qu'il venait de dire fut exécuté et donc Nestor, ici, parfaisant le témoignage qu'il rend pour le Christ, est mis en réserve comme bastion inébranlable pour sa patrie, casque à trois crêtes, rempart indestructible. Quant à Dèmètrios, il me faut aussi récapituler ce que j'ai dit. Il est le fils bien droit d'une race bien droite ; il sert comme consul l'empereur et Dieu, amenant à l'un ceux qui doivent payer l'impôt, élevant vers l'autre les adorateurs de ses mystères. Du tranchant de son éloquence, il tranche les buissons du paganisme et de l'hérésie et initie au Christ ses auditeurs. Il est arrêté, parle avec audace, est emprisonné, conforte Nestor, proclame à l'avance ce qui valut à celui-ci la couronne, tue la bête qui se cachait dans le scorpion, est couronné d'une main immatérielle, qui l'oint aussi. Que de thèmes d'éloge, pour lui, et quels thèmes ! Mais Herkoulios, transformant artificieusement le bien pour enflammer le vice, éructe ces paroles venues de l'abîme et pleines d'amertume : « Pourquoi tardez-vous, bourreaux, dit-il ? Pourquoi chacun ne plonge-t-il pas sa lance dans Dèmètrios ? C'est le destructeur commun de nos dieux, le corrupteur détestable de ce qui fait la fierté de tous. L'expérience n'a-t-elle pas confirmé à quel point la rencontre d'un pareil adversaire était néfaste ? N'a-t-il pas fermé la bouche à chacun alors qu'il était mené en prison ? Alors qu'il était arrêté, n'a-t-il pas, de loin, bouleversé tous les spectateurs ? Si, enchaîné, il est vainqueur, que ne fera-t-il pas une fois relâché ? S'il nous gêne n'étant pas ici, comment, une fois présent, ne nous fera-t-il pas blêmir ? Qu'il meure donc, dans les lieux où[18] on le garde, lui, le condamné. Il aurait fallu, lui qui a commis mille crimes contre les dieux et contre nous, qu'il mourût autant de fois. Mais puisque c'est impossible, que chacun de ses membres soit exhibé après avoir été dardé de coups de lances ! »

11. Aiguillonnés par ces paroles, les bourreaux se précipitèrent sur lui et l'on put voir toute une armée de soldats du diable, avec leurs lances, s'abattre ensemble sur le général du Christ, seul et désarmé. Ils fichaient en lui leurs

18. Nous comprenons l'expression Θνησκέτω… οἷς φυλάττεται d'après le lieu parallèle de la Passion *BHG* 497b (*PG* 116, 1181^{A4-5}) : οἷς ἐφυλάττετο καμινίοις..

Λυαίῳ διπλασιάσει μοι σύγχυσιν. Τρισαριστεὺς ἀναδέδεικται. Δέος μὴ καὶ αὖθις ἀναφανεὶς πτέρναν ἄρῃ κατὰ τοῦ κράτους μου. Εἷς ἐστὶ καὶ τῶν ἄγαν χριστιανῶν· θρασεῖς δὲ οὗτοι καὶ ἀναιδεῖς. Θᾶττον ἢ λόγος τμηθήτω τὴν κεφαλήν».

10. Ταῦτ' εἰπόντος αὐτοῦ, τὸ ἔργον ἠνύετο, καὶ Νέστωρ μὲν ὧδε τὸ ὑπὲρ Χριστοῦ μαρτύριον τελειοῖ, προπύργιον ἀρραγὲς τῇ πατρίδι θησαυρισθείς, κράνος τρίλοφον, περίβολος ἀδιάπτωτος· Δημήτριος δὲ – καί με τὸν λόγον ἀνακεφαλαιῶσαι χρεών – γενεᾶς εὐθείας υἱὸς χρηματίζει εὐθύς, ὑπατεύει βασιλεῖ καὶ Θεῷ, τῷ μὲν τοὺς τῶν φόρων ἄγων ὑποτελεῖς, τῷ δὲ τοὺς τοῦ μυστηρίου ἀναφέρων προσκυνητάς, λόγου τέμνει τομῇ ῥάμνους Ἑλλήνων, αἱρετικῶν, μυσταγωγεῖ τοῖς ἀκροωμένοις Χριστόν, συλλαμβάνεται, παρρησιάζεται, φυλακίζεται, τὸν Νέστορα δυναμοῖ, τὰ τοῦτον στεφανώσαντα προαναφωνεῖ, τὸν ἐν τῷ σκορπιῷ θῆρα νεκροῖ, ἀΰλῳ στεφανοῦται χειρί, ἐπαλείφεται. Ὢ πόσαι καὶ οἷαι αὐτῷ ὑποθέσεις εὐφημιῶν. Ἀλλ' Ἑρκούλιος τὰ καλὰ κακίας ἔξαμμα τεχναζόμενος, βύθιον ἐξερεύγεται καὶ πικρόν· «Τί, φησί, μέλλετε, δήμιοι; Τί μὴ πᾶς ἐπὶ Δημητρίῳ βάπτει τὸ δόρυ; Κοινός ἐστιν ὀλετὴρ θεῶν στυγητός, τῆς πάντων φιλοτιμίας φθορεύς. Οὐχὶ πεῖρα τὸ αὐτοῦ δυσάντητον ἐπεσφράγισεν, οὐ πάντας ἐπεστόμισε δεσμώτης ἀχθείς, οὐ συνεχόμενος πόρρωθεν τὸ ὅλον συνέχεε θέατρον; Εἰ δεδεμένος νικᾷ, τί μὴ δράσῃ λυθείς; Εἰ μὴ παρὼν ἀνιᾷ, πῶς παραστὰς οὐ πείσει ὡρακιᾶν; Θνῃσκέτω τοίνυν οἷς φυλάττεται ὡς κριτός. Ἐχρῆν μὲν οὖν ὡς μυριάκις αὐτὸν εἰς θεοὺς πλημμελήσαντα καὶ ἡμᾶς, τοσαυτάκις θανεῖν· ἐπεὶ δ' οὐχ οἷόν τέ ἐστι, λόγχαις αὐτοῦ τῶν μελῶν ἕκαστον στηλιτευθήτω κατάστικτον».

11. Τούτοις οἰστρηλατηθέντες οἱ δήμιοι, ὥρμησαν ἐπ' αὐτὸν καὶ ἦν ὅλον διαβόλου στρατὸν λογχοφόρον ἰδεῖν ἐφ' ἑνὶ ἀόπλῳ συμπίπτοντα Χριστοῦ στρατηγῷ. Οἱ μὲν οὖν ἐπήγνυον τὰς λόγχας αὐτῷ, ὁ δὲ Θεῷ προσήλου τὸν

---

10. 160 Ταῦτ' – ἠνύετο : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1180[D12-13] ‖ 162 κράνος τρίλοφον : cf. Greg. Nyss., *De sancto Theodoro*, ed. J. P. Cavarnos (GNO X.1), Leyde 1990, p. 61[18-19] ‖ 163 γενεᾶς εὐθείας : cf. Ps 111, 2 ‖ 169-179 Ἀλλ' Ἑρκούλιος – κατάστικτον : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1180[D13]-1181[A5] ‖ **11.** 180-202 Τούτοις οἰστρηλατηθέντες – διωρύττετο : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1181[A5-7]

---

9. 156-157 Δέος – μου marg. E ‖ 157 ἀναφανεὶς : ἀναδειχθὴς B ‖ **10.** ABCDEFH ‖ 164 φόρων – τοῦ marg. F ‖ 167 φυλακίζεται : om. BCF ‖ τὰ : τὸν A ‖ 168 σκορπιῷ : σκορπίω DEF ‖ 172 Οὐχὶ : οὐχ ἡ BCD ‖ 174 Εἰ + δὲ ABC ‖ 177 ὡς om. AE ‖ 178 θανεῖν : ἀποθανεῖν AD ‖ **11.** ABCDEFH ‖ 181 ἰδεῖν post 180 ἦν transp. F ‖ 182 αὐτῷ : -τῶν BD

lances, et lui, il rivait son intellect en Dieu. Le souffle court, ils le transperçaient, et lui, tranquillement, il priait. Des lances perçaient son flanc, des lances perçaient son ventre, il n'y avait aucun de ses membres sacrés qui ne fût blessé, aucun qui ne goûtât à la Passion du Seigneur, et lui, comme si c'était un autre qui souffrait, il disait : « Ce n'est pas en moi que vous fichez vos lances, mais dans mon effigie extérieure. Moi, je suis une âme, et le corps est seulement mien. Ainsi donc, vous frappez ce qui est mien, puisque moi, vous ne pouvez m'atteindre ». Voilà comme il était inflexible alors qu'il souffrait pour le Christ, voilà comme il était plus endurci que l'acier. Laissez-moi jouir un instant du récit. Il tenait la colère impériale pour l'ombre d'une fumée, se riait d'une armée en fureur, méprisait des lances dénudées, jugeait les mains des bourreaux plus molles que cire, se réjouissait des plaies sur lui ouvertes comme de couronnes, croyait que les coups dont on le perçait étaient des roses qu'on lui jetait. Les bourreaux, l'accablant de blessures, s'engourdirent de fatigue, mais il était toujours plus florissant. Les bras de ceux qui le frappaient perdirent leur force mais son esprit, lui, ne fléchissait pas. Les coupures défirent la jointure de ses muscles, mais l'ardeur de sa foi se trouvait renforcée. Ses flancs tailladés de coupures étaient ravagés, et sa pensée amie de la sagesse florissait. Il ressemblait à un vase tout percé de trous, des ruisseaux de sang coulaient de ses plaies, et il pensait être une plante verdoyante arrosée d'une eau bruissante. Son aspect était un mélange de honte et de joie, parce qu'il rougissait d'une part devant des assaillants qui, sans respect pour leur nature commune, l'attaquaient avec férocité, et que, d'autre part, il réfléchissait à ce que son flanc était percé d'un coup de lance, comme celui du Dieu-homme.

12. Pour moi, jusqu'à présent je couvrais de louanges le drame glorieux du récit fameux, (admirant) comment Isaac, enfant, voyant la dextre de son père approcher le coutelas de sa gorge, avait le visage partagé en même temps entre le respect et l'effroi, si bien qu'il exprimait d'un côté la surprise de voir comment un père s'apprête à égorger son enfant, comment il arme contre son fils unique une main qui ne se paralyse pas, et que d'un autre côté, par respect pour celui qui l'avait engendré, il ne voulait pas refuser d'être égorgé ; mais maintenant, de ces réflexions, mon émerveillement s'est déplacé vers la présente histoire et j'admire vivement le martyr parce que, mieux encore, il montrait l'état de son âme que faisaient resplendir la rougeur de la honte et la joie, lui qui avait

νοῦν· οἱ μὲν ἐκέντουν ἀσθμαίνοντες, ὁ δὲ προσηύχετο ἠρεμῶν. Λόγχαι κατὰ πλευρᾶς, λόγχαι κατὰ γαστρός, οὐδὲν τῶν ἱερῶν μελῶν ἄτρωτον ἦν, οὐδὲν τοῦ δεσποτικοῦ παθήματος ἄγευστον, καὶ ὡς ἑτέρου πάσχοντος, ἔλεγεν· «Οὐκ ἐμοὶ τὰς λόγχας ἐμπερονᾶτε, ἀλλὰ τῷ ἔξωθεν ἀνδριάντι μου· ψυχὴ γὰρ ἐγώ, τὸ δὲ σῶμα ἐμόν. Τοίνυν βάλλετε τὸ ἐμόν, ἐπείπερ ὑμῖν ἐγὼ ἀναφής». Οὕτως ἀταπείνωτος ἦν, πάσχων ὑπὲρ Χριστοῦ· οὕτως ἀδάμαντος ἀτεγκτότερος. Δότε μοι μικρὸν ἐπεντρυφῆσαι τῷ διηγήματι. Καπνοῦ σκιὰν τὸν βασιλικὸν θυμὸν ἐλογίζετο, στρατὸν ἀπηγριωμένον ἐγέλα, λόγχας γυμνουμένας διέπτυε, χεῖρας δημίων μαλακωτέρας ἡγεῖτο κηροῦ, ὡς ἐπὶ στεφάνοις ταῖς διατρήσεσιν ἔχαιρε, ῥόδοις βάλλεσθαι τοῖς κεντήμασιν ᾤετο. Ἐνάρκησαν οἱ τιτρώσκοντες δήμιοι, κἀκεῖνος ἀκμαιότερος ἦν. Αἱ τῶν βαλλόντων χεῖρες ἐξενευρίζοντο, καὶ ὁ τούτου λογισμὸς οὐκ ἐκάμπτετο. Τὰς ἁρμονίας τῶν νεύρων παρέλυσαν αἱ σφαγαί, καὶ ὁ τῆς πίστεως αὐτοῦ τόνος ἐπεκρατύνετο. Πλευραὶ σφαττόμεναι δεδαπάνηντο καὶ τὸ τοῦ φρονήματος ἐπήνθει φιλόσοφον· σκεύει ἐῴκει ὁλοτρητῷ, ῥύακας πλημμυρῶν αἵματος ἐκ τῶν τρήσεων, καὶ θάλλον κατενοεῖτο φυτὸν ὕδατι κελαρίζοντι καταρδόμενον. Κεκραμένον εἶχε τὸ εἶδος αἰδοῖ τε καὶ ἱλαρότητι, τῇ μὲν ἀντὶ τῶν ἐπιτιθεμένων ἐρυθριῶν, ὅτι μὴ τὴν φύσιν ἧς ἐκοινώνουν αἰδούμενοι, μετὰ θηριωδίας ἐπήρχοντο, τῇ δὲ λογιζόμενος ὅτι ῥομφαίας πληγῇ, οἷα καὶ ὁ Θεάνθρωπος πλευρὰν διωρύττετο.

12. Ὡς ἔγωγε τέως ἐπήνουν τῆς ἱστορίας ἐκείνης τὸ ἀοίδιμον δρᾶμα, ὅπως ὁ παῖς Ἰσαὰκ τὴν δεξιὰν τοῦ πατρὸς τὸ ξίφος ὁρῶν ἐπιφέρουσαν τῷ λαιμῷ, αἰδοῖ τε ἅμα καὶ θάμβει τὸ πρόσωπον διεμέριζεν, ὡς ἅμα μὲν ἐμφανίζειν τὴν ἔκπληξιν, πῶς ὁ πατὴρ τοῦ τέκνου σφαγεύς, πῶς κατὰ τοῦ μονογενοῦς ὁπλίζει χεῖρα καὶ οὐ ναρκᾷ, ἅμα δὲ τῇ πρὸς τὸν γεγεννηκότα αἰδοῖ, μὴ τῆς σφαγῆς ἀπονεύειν ἐθέλειν, νῦν δὲ ἀπ' ἐκείνης τῆς ἐννοίας ἐπὶ ταύτην τὸ θαῦμα μεθῆκα καὶ σφόδρα γε τοῦ μάρτυρος ἄγαμαι, ὅτι μᾶλλον ἐδείκνυ τῆς ψυχῆς τὸ ἀνάστημα, ἐρυθήματι στίλβον καὶ ἱλαρότητι, κεράσας πάθη κατὰ

12. 203-208 ὅπως – ἐθέλειν : cf. Gn 22, 1-10 ‖ 207 ὁπλίζει – ναρκᾷ : cf. Hom., *Il.* 8, 328

11. 183 προσηύχετο : πρηύχ- C προσεύχ- A πρὸσεύχ- H ‖ 184 πλευρᾶς : -ρὰς ABCDF ‖ 187 βάλλετε : -ται CH ‖ 189 ἀτεγκτότερος : ἀντεκό- B ἀτευκτό- A ἀτεκτό- DE ἀτεκτώ- F ‖ 193 ἀκματεότερος A ‖ 193-194 Αἱ τῶν : αὐτῶν A ‖ 196 σφαττόμεναι : νυττόμεναι BCF ‖ 197 ὁλοτρητῷ : ὅλω τρητῶ AEH ὅλω τριτῶ B ολωτριτὸν C ‖ 201 αἰδούμενοι + ἀλλὰ F ‖ 202 πλευρὰν : τὴν πλευρὰν H ‖ **12.** ABCDEFH ‖ 203 τέως om. A ‖ τῆς ἱστορίας ἐκείνης post δρᾶμα transp. F ‖ 205 ἐμφανίζειν : ἐμφανίζει BC ‖ 207 μὴ : μηδὲ C ‖ 207-208 τῆς σφαγῆς : τὴν σφαγὴν F ‖ 208 ἐθέλειν : -λει BC ‖ δὲ om. BC ‖ ταύτης F ‖ 210 στίλβον : -βων BDF

mélangé des passions antagonistes par nature. Oh, l'âme qui vit comme dans un corps immatériel ! Oh, membres soumis à la loi de l'esprit ! Oh, chair clouée à la crainte du créateur ! Cela emplit de joie la milice immatérielle, cela réjouit Dieu plus qu'un sacrifice ou qu'une offrande, et il accepta de venir vers lui[19]. Se tenant dans la prison, lui qui, cependant, est incirconscriptible, il inspecte les flancs percés du martyr, il examine les plaies de tous ses membres, se remémore son propre flanc ; puis il recueille son esprit entre ses mains en disant comme il convenait : « Bien, serviteur bon et fidèle, entre dans la joie de ton Maître ». Et il dit aussi à ce qui avait été rempli de grâce pour avoir imité la Passion divine : « Je ferai de toi, pour les opérations de mon Esprit, un canal afin de répandre sur ceux qui sont faits du même mélange que toi ce qui est salutaire. En effet, parce que ce qui manque à mes souffrances s'est parachevé en toi, parce qu'on voit sur toi les stigmates qui ont marqué mon flanc, tu feras des œuvres plus grandes que celles que j'ai faites moi-même ». Oh, la magnifique promesse ! Oh, l'engagement pris par Dieu !

13. Ensuite, l'illustre Loupos[20], le premier disciple dévoué du martyr, avec la bague et la ceinture teintes des gouttes de son sang, devient un thaumaturge renommé, un chasseur aux nombreuses proies, un martyr du Christ. Le voici placé comme un guetteur pour la maison d'Israël contre les gens du Nord. Ensuite, un malade souffrant d'un mal incurable est guéri, un temple bâti depuis ses fondations est consacré comme prix pour le sang, un fleuve tout retentissant du fracas de son courant s'apaise par respect pour le vêtement (du saint) et déploie son cours adouci[21]. Ensuite, des membres paralysés voient leurs jointures affermies, des flots de sang sont asséchés, une épidémie de pestilence est dispersée, les attaques des démons repoussées, des flammes rejettent une demande inconvenante, il est fait obstacle à l'insolent larcin d'un sacristain et l'on veille à venir en aide aux affamés. Ensuite, celui qui blasphémait est

19. Cette apparition du Christ dans la prison où Dèmètrios a été tué est une innovation de Grégoire.

20. Ce personnage secondaire apparaît dans la Passion *BHG* 497b (*PG* 116, 1181^{A7-B7}).

21. Grégoire, qui a suivi jusqu'ici la Passion *BHG* 497b, va utiliser désormais la collection de miracles de Jean de Thessalonique : voir introduction, p. 14-15.

φύσιν μαχόμενα. Ὢ ψυχῆς ὡς ἐν ἀΰλῳ ζώσης τῷ σώματι, ὢ μελῶν ὑποταγέντων τῷ νόμῳ τοῦ πνεύματος, ὢ σαρκὸς καθηλωθείσης φόβῳ τοῦ πλάσαντος. Τοῦτο χαρᾶς τὴν ἄϋλον ἐνεφόρησε στρατιάν, τοῦτο Θεὸν ἐπεύφρανεν ὑπὲρ θυσίαν καὶ προσφορὰν καὶ πρὸς αὐτὸν ἐγγίσαι κατένευσεν. Ὃς ἐπιστὰς τῇ φρουρᾷ, καίπερ ἀπεριόριστος ὤν, ἱστορεῖ τὰς διορυχθείσας αὐτοῦ πλευράς, ἐρευνᾷ τὰς διατρήσεις τῶν ὅλων μελῶν καὶ ἀναμνημονεύει τῆς ἰδίας πλευρᾶς. Εἶτα λαμβάνει τὸ πνεῦμα χερσί, τὸ προσῆκον εἰπών· «*Εὖ δοῦλε ἀγαθὲ καὶ πιστέ, εἴσελθε εἰς τὴν χαρὰν τοῦ Κυρίου σου*». Φθέγγεται δὲ καὶ πρὸς τὸ τῇ ἐκμιμήσει τοῦ θείου πάθους χαριτωθέν· «Ὑδρορρόην σε τῶν τοῦ ἐμοῦ πνεύματος σκευάσω ἐνεργειῶν τῷ συμφυεῖ σου φυράματι ὀχετεῖν τὰ σωτήρια. Ἀνθ᾽ ὧν γὰρ ἀνεπληρώθη τοῦ πάθους μου τὸ ὑστέρημα ἐπὶ σοί, ἀνθ᾽ ὧν τῆς πλευρᾶς μου καθορᾶται τὰ στίγματα περὶ σέ, ποιήσεις μείζονα σύ, ὧν εἰργασάμην ἐγώ». Ὢ μεγαλοπρεποῦς ἐπαγγέλματος, ὢ θεοτελοῦς ὑποσχέσεως.

13. Ἐντεῦθεν πρωτομύστης εὔνους τοῦ μάρτυρος Λοῦππος ὁ περιώνυμος, δακτυλίῳ καὶ ζώνῃ σταλαγμοῖς χρωσθεῖσι τοῖς ἐξ αὐτοῦ, τερατουργὸς περιβόητος, πολλῶν ζωγρευτής, μάρτυς χρηματίζει Χριστοῦ. Σκοπὸς κατὰ τῶν ἀπὸ βορρᾶ τῷ οἴκῳ τίθεται Ἰσραήλ. Ἐντεῦθεν νοσῶν ἀνίατα ῥώννυται, ναὸς ἐκ βάθρων ἄποινον ἀφιέρωται καὶ ποταμὸς καχλάζων, ῥοίζῳ τοῦ ῥεύματος, φειδοῖ τῇ πρὸς τὴν ἐκείνου περιβολήν, ἠρεμεῖ ῥείθρῳ μειλιχίῳ ὑπτιαζόμενος. Ἐντεῦθεν ἁρμονίαι σφίγγονται παρειμένων μελῶν, ῥύακες αἱμάτων ἀναξηραίνονται, λοιμὸς διασκεδάζεται πάνδημος, δαιμόνων ἐπήρειαι δραπετεύουσι, φλόγες αἴτησιν ἀσύμφορον ἀναστέλλουσι, λῆμμα νεωκόρου προπετὲς ἀποκρούεται καὶ πρόνοια πεινώντων ἐπινενόηται. Ἐντεῦθεν

---

12. 218 Εὖ δοῦλε – Κυρίου σου : Mt 25, 21.23 ‖ 221-222 ἀνεπληρώθη – τὸ ὑστέρημα : cf. Col 1, 24 ‖ **13.** 225-227 Ἐντεῦθεν – Χριστοῦ : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1181^{A7-B7} ‖ 227 πολλῶν ζωγρευτής : cf. Lc 5, 10 ‖ 227-228 Σκοπὸς – Ἰσραήλ : cf. Ez 3, 17 ‖ 228 Ἐντεῦθεν – ῥώννυται : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1181^{C7}-1184^{A2} ‖ 229 ναὸς – ἀφιέρωται : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1184^{A7-10} ‖ 229-231 ποταμὸς – ὑπτιαζόμενος : cf. *Passio Dem.*, *PG* 116, 1184^{A11-C3} ‖ 231 ἁρμονίαι – μελῶν : cf. *Mirac.* 1, p. 57-65 (praesertim p. 60^{14-17}, 66^{4-17}) ‖ 231-232 ῥύακες – ἀναξηραίνονται : cf. *Mirac.* 2, p. 69-71 (praesertim p. 69^{2-4}, 70^{6-9}) ‖ 232 λοιμὸς – πάνδημος : cf. *Mirac.* 3, p. 75-82 ‖ 232-233 δαιμόνων – δραπετεύουσι : cf. *Mirac.* 4, p. 84-86 ‖ 233 φλόγες – ἀναστέλλουσι : cf. *Mirac.* 5, p. 88-90 ‖ 233-234 λῆμμα – ἀποκρούεται : cf. *Mirac.* 7, p. 97-99 ‖ 234 πρόνοια – ἐπινενόηται : cf. *Mirac.* 8, p. 101-103

---

12. 212 τῷ om. BCD ‖ φόβῳ : τῷ φόβῳ F ‖ 215 ἀπεριόριστος : -στον CE ‖ 217 τῆς : τὰς H ‖ 219 τὸ om. CD ‖ τῇ om. B ‖ 221 ἀνεπληρώθη : ἐπλη- BCF ‖ 221-222 Ἀνθ᾽ ὧν – σοί om. F ‖ 223 περὶ : ἐπὶ BCF ‖ **13.** ABCD(E mutilus)FH ‖ 225-230 Ἐντεῦθεν – περιβολὴν desunt in E, qui abhinc mut. est ‖ 225 εὔνους : εὔνους ὄντος C ὄντως B ‖ 229 καχλάζων : καγχά- ABCH ‖ 231 σφίγγονται : συσφί- D ‖ 232 ἀναξηραίνονται : καταξη- D ‖ διασκεδάζεται : διασώζεται D ‖ 234 Ἐντεῦθεν : ι′ marg. B

conduit au contraire à louer, une voix divine confirme et promet que la ville conservera son bon ordre. De l'argent, pour le bien de toute la cité[22], est consumé par le feu mais, par la sage providence de Dieu, il en est donné en échange un poids égal à celui qui avait brûlé. Ensuite, les mille machines de guerre de nos ennemis sont écrasées, les arcs des Scythes[23], brisés, et le salut du martyr en même temps que celui de sa ville, confirmé. Tout cela porte un témoignage inébranlable de la promesse excellente. C'est la juste récompense que celui qui a glorifié Dieu dans ses membres reçoit de celui qui a été glorifié. C'est le gage des délices éternelles que connaît le martyr, elles dont l'œil n'a pas vu la magnificence, l'oreille n'a pas entendu la douceur, dont jouissent ceux qui, de toute éternité, ont glorifié Dieu, les chœurs angéliques, la troupe des patriarches, le collège des prophètes, le chœur des apôtres, l'élite des docteurs, les bataillons des martyrs, avec tous lesquels Dèmètrios a rivalisé, ou plutôt, à tous lesquels il a tout pris, complétant lui seul ce qui manquait à chacun, et avec lesquels il partage la jouissance de ce qui a été préparé pour ceux qui aiment Dieu de toute leur âme, partageant aussi leur éclat.

14. Eh bien, ô toi, très éclatant soleil qui brilles perpétuellement parmi les martyrs, toi qui, par les signaux lumineux de tes miracles, frappes de tes rayons l'univers, toi qui, depuis ton premier germe, t'es épanoui comme le palmier par la parfaite largeur de ta vertu, toi qui, dans les douleurs de tes discours, as enfanté pour Dieu toute une foule comme le cèdre du Liban, toi qui, au prix de tous les trésors dont regorge la surface de la terre ici-bas, t'es procuré la perle fine, tu as maintenant le discours que tu m'as ordonné en rêve de composer, quand tu m'as promis de me faire aussi parvenir ce qui, disais-tu, manquait sur les tablettes de ton martyre[24]. Montre à Dieu les plaies de ton côté percé pour lui de coups de lance, tout en intercédant pour nos empereurs[25] très pieux qui

22. Il est question de cet incendie, qui fait fondre l'argent ornant la memoria de Dèmètrios, dans les miracles 6 et 12 de Jean de Thessalonique.

23. Ce détail ne se trouve pas dans le texte des miracles 14 et 15.

24. Grégoire justifie ainsi le complément important qu'il a apporté à la Passion *BHG* 497b, avec l'apparition du Christ et la promesse faite à Dèmètrios.

25. Il s'agit des deux empereurs présents alors que Grégoire prononce cet éloge : Léon VI et Alexandre.

δύσφημος πρὸς εὐφημίαν ἀνακομίζεται, ὀμφὴ σφραγίζει, μνηστεύεται τῇ πόλει τετηρῆσθαι τὸ εὔτακτον, ἄργυρος ὑπὲρ ὅλης πόλεως δαπανᾶται πυρὶ καὶ ὁ ἰσόσταθμος ἐπιφροσύνῃ θείᾳ τῷ ἐμπρησθέντι ἀντιβραβεύεται. Ἐντεῦθεν μυρίοπλοι τῶν ἐναντίων ἑλεπόλεις καταπεπάτηνται, τόξα συντρίβονται Σκυθικὰ καὶ τὸ τῇ πατρίδι συσσώζεσθαι τὸν ἀθλοφόρον πιστεύεται. Ταῦτα μαρτύριον τῆς ἀγαθοπρεποῦς ὑποσχέσεως ἀρραγές, ταῦτα τῷ ἐν τοῖς ἰδίοις Θεὸν δοξάσαντι μέλεσι παρὰ τοῦ δοξασθέντος ἔνδικος ἀμοιβή, ταῦτα τῶν αἰωνίων τῷ μάρτυρι ἀπολαύσεων ἀρραβών, ὧν *ὀφθαλμὸς οὐκ εἶδε* τὸ εὐπρεπές, *οὖς οὐκ ἤκουσε* τὸ ἡδύ, ὧν οἱ ἀπ' αἰῶνος Θεὸν δοξάσαντες ἀπολαύουσιν, ἀγγέλων χοροστασίαι, πατριαρχῶν ὅμιλος, σύλλογος προφητῶν, ἀποστόλων χορός, ἐκλογὴ διδασκάλων, μαρτύρων τάγματα οἷς Δημήτριος πᾶσιν ἁμιλληθείς, μᾶλλον δὲ πάντων ἅπαντα συλλαβὼν καὶ τὸ ἑκάστου λεῖπον μόνος ἀναπεπληρωκώς, τῇ ἀπολαύσει τῶν ἡτοιμασμένων τοῖς τὸν Θεὸν ἐξ ὅλης ψυχῆς ἀγαπῶσι συγκοινωνεῖ καὶ συναγλαΐζεται.

14. Ἀλλ' ὦ μαρτύρων ἀειφανέστατε ἥλιε, ὁ φρυκτωρίᾳ θαυμάτων τὸ πᾶν ἀκτινοβολῶν, ὁ τελείῳ τῷ πλάτει τῆς ἀρετῆς ἐκ πρώτης βλάστης ὡς φοῖνιξ ἐξηνθηκώς, ὁ λόγων ὠδῖσιν ὡς ἡ ἐν τῷ Λιβάνῳ κέδρος πλῆθος Θεῷ τετοκώς, ὁ πάντων ὧν ἡ κάτω συγκατεδαψίλευε περιφάνεια τὸν ὡραῖον μαργαρίτην ἀντωνησάμενος, ἔχεις τὸν λόγον, ὃν συντάξαι ὄναρ με προτρεπόμενος, ἐπηγγείλω πέμπειν κακεῖνά μοι, ἅπερ, ὡς ἔλεγες, ἡ τοῦ μαρτυρίου λείπει πτυκτή. Δεῖξον Θεῷ τὰς τρήσεις τῆς ὑπὲρ αὐτοῦ σου λόγχαις ἐμπερονηθείσης πλευρᾶς, ὑπὲρ βασιλέων ἐντυγχάνων πανευσεβῶν, τῶν

---

13. 235 δύσφημος – ἀνακομίζεται : cf. *Mirac*. 11, p. 118-120 ‖ 235-236 ὀμφὴ – εὔτακτον : cf. *Mirac*. 10, p. 112-116 (praesertim p. 115[24-27]) ‖ 236-237 ἄργυρος – ἀντιβραβεύεται : cf. *Mirac*. 6, p. 93-95 ‖ 238 μυρίοπλοι – καταπεπάτηνται : cf. *Mirac*. 13-14, p. 130-138, 146-158 (praesertim § 139-154, p. 148-154) ‖ 238-239 τόξα συντρίβονται – πιστεύεται : cf. *Mirac*. 14, p. 146-158 (praesertim p. 158) ‖ 242-243 ὧν ὀφθαλμὸς – ἤκουσε : 1 Co 2, 9 ‖ 247-248 τῶν ἡτοιμασμένων – ἀγαπῶσι : cf. Mc 12, 30 ‖ **14.** 250-251 ὡς φοῖνιξ ἐξηνθηκώς : cf. Ps 91, 13 ‖ 251-252 ὡς ἡ – τετοκώς : cf. Ps 91, 13 ‖ 252-253 ὁ πάντων – ἀντωνησάμενος : cf. Mt 13, 45

---

13. 235 ὀμφή : ια′ marg. B ‖ μνηστεύεται : -στεύει D ‖ 235-236 τῇ πόλει om. D ‖ 236 τετηρεῖσθαι codd. ‖ ἄργυρος : ιβ′ marg. B ‖ ὅλης + τῆς B ‖ 237-241 ἰσόσταθμος – ἀμοιβή abest ab E qui hic mut. est ‖ 237 ὁ om. ABH ‖ ἰσόσταθμος : ἰσάριθμος CD ‖ ἐπιφροσύνῃ : ἐπ' εὐφροσύνῃ BCDF ‖ 238 Ἐντεῦθεν : ιγ′ marg. B ‖ 239 τῇ πατρίδι marg. A ‖ 240 Ταῦτα + τῷ ἐν τοῖς ἰδίοις [cf. l. 240-241] D ‖ τῷ : τὸν B τὰς D ‖ 241 ἰδίοις om. F ‖ 242-244 ὧν – ἀπολαύουσιν om. F ‖ 243 Θεὸν om. ACEH ‖ 246 πᾶσιν om. BCD ‖ 248 ἐξ ὅλης ψυχῆς om. C ‖ **14.** ABCD(E usque ad lin. 249 φρυκτωρίᾳ)FH ‖ 249 ὁ : ὢ CH ‖ 250 ὁ : ὢ CH ‖ 251-252 ὡς φοῖνιξ om. D ‖ 251 ὁ : ὢ CH ‖ ὡς ἡ : ὡσεὶ F ‖ κέδρος om. F ‖ 251-252 τετοκὼς Θεῷ transp. ABCDH ‖ 252 ὁ : ὢ CFH ‖ συγκατεδαψίλευε : συγκατηδα- CF -ψίλευσε AD ‖ 254 ὡς om. BC ‖ 255 πτυκτή : πικτύς F ‖ σου om. AH ‖ 256 πανευσεβῶν om. A marg. H πανευσεβῶν + τῶν B

honorent avec le peuple entier par des fêtes et des solennités la sainte commémoraison qui brille, sous ces deux aspects, plus que l'éclat du soleil et qui illumine tous les fidèles de ses scintillements fulgurants : celle, si digne d'être chantée, de tes glorieux et très magnifiques départ et migration vers Dieu par le martyre ! Ils t'ont consacré un temple[26] qu'on voit de toute part au lieu le plus élevé du palais, régalant ainsi l'œil et gratifiant l'intellect, le premier par l'embellissement surnaturel de la matière, le second par la générosité supérieure de leur volonté, quand bien même ils réjouissent et plaisent plus encore par toutes les choses par lesquelles ils imitent autant qu'il est possible celui dont ils tiennent leur pouvoir. Car celui-ci unit toute la constitution quaternaire de l'Univers dans la dualité de la matière, tandis qu'eux, ils parachèvent la totalité de cette église qu'on voit de partout avec deux fois quatre colonnes resplendissantes : par la quaternité, ils esquissent la ressemblance de l'Univers, par son doublement, ils suggèrent la matière en elle-même et la forme ; et, par ses voûtes haut suspendues sur les chapiteaux dorés, ils représentent le ciel étoilé, voûtes qu'ils ont couvertes d'une mosaïque d'or semblable au feu resplendissant, les décorant, comme avec des étoiles à l'éclat éternel, de représentations des saints, et les embellissant du portrait plein de beauté et superbe du Dieu-homme. Tout en haut de ces voûtes, en effet, au milieu de la cavité, ils le représentent comme le modèle du Soleil de Justice, soutenu sur les ailes des anges, afin que, resplendissant du haut du ciel, il éclaire ici le zèle de ceux qui prient au matin, qu'il ensoleille de ses rayons les souverains régnants, qu'il illumine le pavement brillant comme des perles, pavement qui, entouré d'une autre teinte à la couleur éclatante, imite peut-être l'Océan embrassant de ses flots les confins de la terre.

15. Vois donc, martyr, comment, en imitant aussi l'Auteur de toute chose, ils honorent ton église, et fais que, dans le couronnement béni de la bonté de

26. Sur l'église Saint-Dèmètrios du Pharos, voir introduction, p. 16.

τιμώντων πανδήμοις ἑορταῖς καὶ πανηγύρεσι τὴν ὑπὲρ αὐγὰς ἡλίου κατ' ἀμφότερα λάμπουσαν καὶ πάντας τοὺς πιστοὺς ταῖς ἀστραπηφόροις μαρμαρυγαῖς καταυγάζουσαν ἁγίαν καὶ ἀξιύμνητον μνήμην τῆς σῆς ἐνδόξου καὶ μεγαλοπρεπεστάτης πρὸς Θεὸν διὰ τοῦ μαρτυρίου ἐκδημίας καὶ ἀναλύσεως· οἳ ναόν σοι περίοπτον ἐν τῇ τῶν βασιλείων περιωπῇ ἀναθέμενοι, ἑστιῶσι τὸν ὀφθαλμὸν καὶ χαριτοῦσι τὸν νοῦν, τὸν μὲν τῷ ὑπερφυεῖ τῆς ὕλης ὡραϊσμῷ, τὸν δὲ τῇ ὑπερτελεῖ τῆς γνώμης μεγαλοδωρεᾷ, καίτοι φιλοφρονοῦντες πλέον καὶ ἐνηδύνοντες, οἷς τὸν δι' οὗ τὸ κράτος ἔχουσιν ὡς ἐνῆν ἐμιμήσαντο. Ὁ μὲν γὰρ τὴν ὅλην τετραδικὴν σύστασιν τοῦ παντὸς ἐν ὑλικῇ δυάδι ἑνοῖ, οἱ δὲ τὴν τοῦ ναοῦ πᾶσαν περιωπὴν ἐν κίοσι λαμπροῖς τέσσαρσι δὶς συμπεραίνουσι, τῇ μὲν τετρακτύϊ σκιογραφοῦντες τὸ πᾶν, τῷ ταύτης δὲ διπλασιασμῷ τὴν ὕλην κατ' αὐτὸ καὶ τὸ εἶδος ὑπαινιττόμενοι. Καὶ <τῇ> ταῖς χρυσέῃσι κεφαλῇσιν ἀειρομένῃ τούτου ὀροφῇ τὸν ἀστερόεντα εἰκονίζουσιν οὐρανόν, χρυσῷ *πυρὶ λαμπετόωντι* ἐμφερεῖ ψηφιδώσαντες, εἴδεσιν ἁγίων ὡς ἀστράσι ἀειφανέσι περιποικίλαντες, τῷ τοῦ θεανθρώπου πανευπρεπεῖ χαρακτῆρι κατακαλλύναντες. Ἄνω γὰρ ταύτης, ἐν τῷ τοῦ κοίλου μέσῳ, δικαιοσύνης ἡλίου τύπον ὄντα τοῦτον ἐπιμορφάζουσι, πτέρυξιν ἀγγελικαῖς ὑπολαμβανόμενον, ὡς ἂν ἐκ τοῦ μετεώρου καταπυρσεύων ἐκεῖ τὸ τῶν ὀρθριζόντων σπουδαῖον φωταγωγῇ, τοὺς βασιλεύοντας ἡλιοβολῇ, τὸ μαργαρόχρουν ἔδαφος φρυκτωρῇ, ὅπερ ἄλλῳ στιλβούσης ἄνθει βαφῆς περιτειχιζόμενον, τάχα τὸν ὠκεανὸν ἀπεικάζει, κύκλῳ τὰ πέρατα τῆς γῆς τῷ ῥείθρῳ περιπτυσσόμενον.

15. Ἴδε κἂν τῇ ἐκμιμήσει, μάρτυς, τῇ παντουργῷ πῶς δεξιοῦνταί σου τῷ ναῷ καὶ δὸς ἐν τῷ εὐλογουμένῳ τῆς τοῦ ἐνιαυτοῦ στεφάνῳ χρηστότητος

---

14. 265 τὴν ὅλην – παντὸς : cf. Platon, *Tim.*, 32c ; Maxim. Conf., *Quaest. ad Thalass.*, ed. C. Laga, C. Steel (CCSG-PB 7), I, Turnhout 1980, p. 495 ‖ 265-266 ἐν ὑλικῇ δυάδι : cf. Ps.-Zonaras, *Lexicon*, ed. J. A. H. Tittmann, II, Leipzig 1808 [1967], p. 1766 ‖ 268 τὴν ὕλην – εἶδος : cf. Aristote, *Physique*, 194a12 ‖ 270 πυρὶ λαμπετόωντι : Hom., *Il.*, 1, 104 ‖ **15.** 280 ἐν τῷ εὐλογουμένῳ – χρηστότητος : cf. Ps 64, 12

---

14. 258 τοὺς om. ADH ‖ 259 καὶ om. B ‖ 263 ὑπερτελεῖ : -λῆ CF ὑπερφυεῖ AD ‖ 264 ἑνὸν B ‖ 267 συμπεραίνουσι : -ραίουσι ABCH ‖ τετρακτύϊ nos : -κύι AH -κύει B -κίει C -κίυι D -κίω F τετρακίονι Ioannou ‖ σκιαγραφοῦντες F ‖ 268 τῇ supplevi ‖ 269 ἀειρομένῃ : -μένη B -μένην F -μένης H -μένησι AD -μέναις C ‖ τούτου : τῇ τούτου CDF τούτου + δὲ ACH ‖ 269-270 εἰκονίζουσιν : -ζουσαν F εἶκον C ‖ 270 πυρὶ λαμπετόωντι nos, cf. Hom. : περιλαμ- ABCDFH πυρὶ λαμπετόεντι in app. proposuit Ioannou ‖ 271 περιποικίλαντες, τῷ om. B ‖ τοῦ θεανθρώπου post 272 χαρακτῆρι transp. B ‖ θεανθρώπου + περικαλλεῖ καὶ BCD ‖ 273 μέσῳ : -σον AH ‖ 275 φωταγωγῇ : -γεῖ ABC ‖ ἡλιοβολεῖ BC ‖ 276 μαργαρόχρουν : -ρόχουν D μαργάρουν AH ‖ φρυκτωρεῖ ABCD ‖ ἄλλον F ‖ ἄνθη AC ‖ **15.** ABCDFH ‖ 279 κἂν ABCF ‖ σου : σοι C ‖ 279-280 τῷ ναῷ : τὸν ναὸν DF ‖ 280 ἐυλογημένῳ A

l'année, leur couronne soit exaltée et magnifiée ! Ajoute encore le calice du martyre qu'a bu grâce à toi Nestor, le triple vainqueur, en offrant tes supplications pour les Églises orthodoxes. Par-dessous, dispose aussi le baptême d'épreuve que Loupos, qui t'assista quand tu étais enchaîné, lui qui est glorieux par ses miracles, a reçu par eux[27], afin de prier pour le peuple qui porte le nom du Christ ! Montre les plaies de tous les autres athlètes, tes compagnons – car vous aimez mettre tout en commun –, en intercédant pour les citoyens dont tu as dit que tu voulais qu'ils soient sauvés avec toi ! Tu vois tout ce que les fils d'Agar ont fait dans leurs attaques, et comment ils l'ont fait. Ils sont venus effrontément dans ton héritage[28], ils ont souillé ta sainte église, ils ont versé, comme de l'eau, le sang de tes concitoyens tout autour, et, en plein milieu de la ville qui t'a fait grandir, ils ont exposé leurs dépouilles mortelles en pâture aux oiseaux du ciel, les chairs de tes saints devant les bêtes de la terre, et il n'y avait personne pour les ensevelir ! Ceux à qui ils ont accordé de vivre, ils les ont fait disparaître en les emmenant sous la menace de leurs lances, échangeant un mal contre le pire des maux : une captivité lointaine, au lieu du fil de l'épée. Puissions-nous ne plus faire l'épreuve de la responsabilité qui est la leur[29] ! Que leur sang cesse de couler, comme jadis celui du serviteur de Moïse ! L'épée que nous faisons briller nous-mêmes contre nous par nos péchés, que nous en soyons tenus à l'abri par le rempart de tes prières, et que nous restions à l'abri de ses coups par la protection de tes miracles. Je veux dire quelque chose de plus audacieux encore. Lève les yeux pour regarder autour de toi et vois la couronne de louanges que nous tressons aujourd'hui pour toi : les empereurs eux-mêmes et tous les gens du palais, tous ceux du sanctuaire et tous ceux de la cour, un peuple choisi, toute race et tout âge, tous reconnaissants, tous empressés à tresser (cette couronne) que tu ne différeras pas de ceindre avec toutes celles que Dieu t'a tressées dans les cieux. Quitte un instant les séjours célestes, viens au milieu de nous, beau comme l'époux au sortir de la chambre nuptiale, récompensant par ta bonté la foi de chacun, afin que nous envoyions à la Trinité consubstantielle et à toi qui, de là-haut, veilles sur nous, une gloire pleine de reconnaissance, maintenant et toujours et pour les siècles des siècles.

27. Le texte est peu clair. Peut-être : « à cause d'eux », δι' αὐτά ?

28. Pour la prise et le sac de Thessalonique par Léon de Tripoli en 904, voir introduction, p. 18-20.

29. Phrase obscure. Voir l'explication que nous proposons dans l'introduction, p. 20.

ὑψοῦσθαι τὸ στέφος τούτων καὶ μεγαλύνεσθαι. Πρόσθες ἔτι καὶ τοῦ τρισαριστεύσαντος Νέστορος ὃ μαρτυρίου διὰ σοῦ ποτήριον ἔπιεν, ὑπὲρ ὀρθοδόξων ἱκετεύων ἐκκλησιῶν. Ὑπόθες καὶ τοῦ τοῖς δεσμοῖς σου προσκαρτερήσαντος Λούππου τοῦ ἀοιδίμου ἐν θαύμασιν, ὃ δι' αὐτῶν ἀθλήσεως ἐβαπτίσατο βάπτισμα, ὑπὲρ χριστωνύμου λιτανεύσων λαοῦ. Ἐπίδειξον πάντων τὰ στίγματα τῶν συναθλητῶν – φίλον γὰρ ὑμῖν τὰ ἀλλήλων κοινοποιεῖν –, πρεσβεύων ὑπὲρ ὧν ἔφης πολιτῶν σωζομένων συσσώζεσθαι. Ὁρᾷς, οἱ τῆς Ἄγαρ ὅσα καὶ οἷά τε συνεπέθεντο. Ἦλθον ἀναίδην *εἰς τὴν κληρονομίαν σου, τὸν ἅγιον ναόν σου ἐμίαναν, ἐξέχεαν τὸ αἷμα* τῶν σῶν *ὡσεὶ ὕδωρ* πολιτῶν *κύκλῳ* καὶ μέσον τῆς θρεψαμένης σε, *ἔθεντο* τοῖς τοῦ οὐρανοῦ πετεινοῖς *τὰ θνησιμαῖα* τούτων κατάβρωμα, τάς *τε σάρκας τῶν ὁσίων σου τοῖς θηρίοις τῆς γῆς, καὶ ὁ θάπτων οὐκ ἦν·* οὓς γὰρ ζῆν ἐφιλοτιμήσαντο, ἀπαγωγῇ δορυαλώτῳ κατορωρύχεσαν, κακίστῳ κακὸν ἀμειβόμενοι, αἰχμαλωσίᾳ μακρᾷ, μαχαίρας τομόν. Μὴ πεῖραν τῆς ἐκείνων λάβοιμεν ἐνοχῆς. Στήσοι τὸ ἐκείνων αἷμα, ὡς πάλαι τὸ τοῦ Μωσέως παιδός. Ἣν στιλβοῦμεν ἡμεῖς αὐτοὶ καθ' ἡμῶν ῥομφαίαν ἐξαμαρτάνοντες κραταιωθείημεν ἀσινεῖς τῶν σῶν περιβόλῳ ἱκεσιῶν, συντηρηθείημεν ἄτρωτοι σῶν ἐπάλξεσι θαυματουργιῶν. Εἴπω τι νεανικώτερον. Ἆρον κύκλῳ τοὺς ὀφθαλμούς σου καὶ ἴδε ὅ σοι σήμερον πλέκομεν στέφος εὐφημιῶν, βασιλεῖς αὐτοὶ καὶ οἱ περὶ τὰ βασίλεια, ὅσοι τοῦ βήματος καὶ ὅσοι τῆς τάξεως, λαὸς ἔγκριτος, γένος ἅπαν καὶ ἡλικία πᾶσα, πάντες εὐχάριστοι, πάντες εἰς τὴν πλοκὴν αὐτοῦ πρόθυμοι· ὃ μετὰ τῶν ἄνω σοι θεοπλόκων στεφῶν μὴ ἀναβάλῃ περιβαλεῖν, καὶ μικρὸν τοὺς οὐρανίους θαλάμους λιπών, μέσος ἡμῶν ὡραῖος ὡς ἐκ παστοῦ νυμφίος γενοῦ, τὴν ἑκάστου πίστιν ἀγαθωσύναις ἀντισταθμώμενος, ἵνα τῇ ὁμοουσίῳ Τριάδι καὶ τῷ ἐκεῖθέν σοι ἡμῖν προμηθεῖ δόξαν εὐχάριστον ἀναπέμπωμεν, νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων.

---

15. 287 ὑπὲρ ὧν – συσσώζεσθαι : cf. *Mirac*. 15, p. 163[16-30] ‖ 288-289 εἰς τὴν – ἐμίαναν : Ps 78, 1 ‖ 289-290 ἐξέχεαν – κύκλῳ : Ps 78, 3 ‖ 290-292 ἔθεντο – γῆς : Ps 78, 2 ‖ 292 καὶ ὁ θάπτων οὐκ ἦν : Ps 78, 3 ‖ 295 τὸ τοῦ Μωσέως παιδός : cf. Ex 4, 25 ‖ 296 στιλβοῦμεν – ῥομφαίαν : cf. Ps 7, 13 ‖ 298-299 Ἆρον – καὶ ἴδε : Is 49, 18 ; 60, 4.

---

15. 281 μεγαλύνεσθαι : καλλωπίζεσθαι B ‖ ἔτι καὶ + τὸ AF ‖ 284 αὐτῶν : αὐτὸν ABH αὐτοῦ F ‖ ἀθλήσεως om. D ‖ 285 λαοῦ λιτανεύσων transp. CD ‖ 286 συναθλητῶν : -θλούντων BCD ‖ ὑμῖν : ἡμῖν B om. C ‖ 288 ὅσα + τε A ‖ συνεπέθεντο + ὑμῖν D ‖ 289 ναόν σου : σου ναὸν F σου AH ‖ 293 κατορωρύχεσαν : κατω- ACF κατωρο- H κατωρωρύχεισαν D ‖ 294 τομόν : τομῇ H ‖ πεῖραν + ἔτι F ‖ 294-295 λάβοιμεν τῆς ἐνοχῆς ἐκείνων transp. C marg. A ‖ λάβοιμεν : -βωμεν B -βομεν H ‖ 295 ἐνοχῆς : ἀπειλῆς B ‖ Στήσοι : -σει BC ‖ 297 τῶν σῶν : τῶ σῶ CH τῶν τῶ σῶ B σῷ AF ‖ σῶν : σαῖς A ‖ 299 ὅ σοι + σοι A[sl] D ‖ σήμερον + σοι F ‖ 300 βασίλεια + καὶ BCD ‖ 302 στεφῶν : στεφανῶν A ‖ ἀναβάλλῃ DF ‖ 304 ἀγαθωσύνῃ F.

ON THE BYZANTINE DROMON (WITH A SPECIAL REGARD TO *DE CERIM*. II, 44-45)*

Constantin ZUCKERMAN

This study originated in the new commentary on chapters II, 44-45 of the *Book of Ceremonies* that I have prepared for the forthcoming Paris edition of this vast compendium, directed by Gilbert Dagron and Bernard Flusin.[1] The two chapters mostly consist of a detailed disposition of Byzantine forces engaged in two major naval expeditions: against Syria in 910[2] and against Arab-dominated Crete in 949. I have gained the conviction that these chapters, though frequently commented by scholars, contain much data that has not been properly understood and remains underexplored. The data concerns the two main types of Byzantine military ships: the dromons, which are the main subject of my study, and the *pamphyloi*.

The core of my argument resides in a new analysis of figures provided in *De cerim.* II, 44 for the Byzantine military personnel of all categories mobilized for the campaign of 910. From a study of these figures emerges a new concept of dromon that takes shape in the early tenth century. This concept appears firmly established by the time of the Cretan campaign of 949, as it is presented in figures in *De cerim.* II, 45. Thus, our data shows how the notion of dromon evolves over the first half of the tenth century. Grasping this short-term evolution creates the incentive to extend the observation in time and to examine the meaning invested in the term dromon from its

* I am very grateful to René Bondoux, Jean-Pierre Grélois, Avshalom Laniado, and Vivien Prigent for their many constructive comments; Clive Sweeting was of great help improving my English.

1. I refer to chapters and lines of the new edition, which is scheduled to appear in 2016, and, in square brackets, to pages of the Bonn edition (1829), which are the same as in the new English translation by A. Moffatt, M. Tall, *Constantine Porphyrogennetos, The Book of Ceremonies*, Canberra 2012.

2. On this point, immaterial for the present subject, see my forthcoming commentary.

Revue des Études Byzantines 73, 2015, p. 57-98. doi : 10.2143/REB.73.0.3132043

inception. Therefore, my first chapter sketches the early history of the dromon and the emergence of the Byzantine navy, the second chapter explores the evidence for dromons in the *Book of Ceremonies*, while the third focuses on the supplies- and horse-transports, the *pamphyloi*.

I. – The early dromons and the emergence of the Byzantine navy

The lingering debate on the origin of the Byzantine navy, over a century old, has recently been rekindled with new vigor. The main point of argument concerns the continuity between the Roman and the Byzantine navy or, in other words, the survival or non-survival of the Roman imperial navy during Late Antiquity. In an article published ten years ago, I contested the growing consensus for the former option.[3] The towering study published by John H. Pryor and Elisabeth M. Jeffreys simultaneously with my paper,[4] and another, by Salvatore Cosentino, challenging my arguments,[5] defend the opposite view.

The one decisive argument against the continuity between the antique and the medieval navy resides in the fact that the *Notitia Dignitatum* of the East, composed *ca* 401, mentions no regular naval forces other than the patrol boats on the Danube.[6] There was nothing left by that time of the Eastern provincial fleets in the Mediterranean (*Alexandrina*, *Syriaca*, *Pontica*) and of the squadrons of the praetorian fleets previously stationed in the East. It does not help the discussion when Salvatore Cosentino, in arguing for continuity, simply choses to disregard this negative evidence that I have duly emphasized; it would be equally unhelpful to claim that the *Notitia* of the East, which otherwise provides a complete survey of armed forces in the *pars Orientis*, has a gap specifically pertaining to the Eastern navy.[7]

3. C. Zuckerman, Learning from the enemy and more: Studies in "Dark Centuries" Byzantium, *Millennium* 2, 2005, p. 79-135.

4. J. H. Pryor, E. M. Jeffreys, *The Age of the Dromon. The Byzantine navy ca. 500-1204*, Leiden 2006, p. 7-34.

5. S. Cosentino, Constans II and the Byzantine navy, *BZ* 100, 2007, p. 577-603; cf. Idem, La flotte byzantine face à l'expansion musulmane. Aspects d'histoire institutionnelle et sociale, *BF* 28, 2004, p. 3-20.

6. C. Zuckerman, Learning from the enemy, quoted n. 3, p. 109. The Western *Notitia* mentions the two major imperial navies, or whatever is left of them, at their old Italian bases in Ravenna and Misenum (*Oc.* XLII, 7 and 11), but it has never been argued, to my knowledge, that the Byzantine navy emerged from these remnants.

7. So, for instance, H. Elton, *Warfare in Roman Europe, AD 350-425*, Oxford 1996, p. 98.

The case for discontinuity can, paradoxically, be enhanced by examining the very notion that features prominently in each plea for the continuous existence of the imperial navy in Late Antiquity: the dromon. Pryor and Jeffreys, while noting the appearance of "war galleys of th[e] new kind known as *dromones*",[8] do not ask the question what could have prompted this innovation at the specific point in time when the sources attest the new term. Since I have not seen this question debated by other scholars either, I will attempt to answer it in this chapter. Its first part examines the earliest mentions of dromons which provide a precise idea of the kind of vessel this was. Part two suggests a reason why this specific type of battleship was introduced into service when it did. Finally, part three explains to the reader why after more than a century and a half of using dromons, the Eastern Empire faced dire straits in creating a navy.

1. *The first mentions of the dromons*

The earliest mention of dromons cited by Pryor and Jeffreys occurs in the context of the final struggle between Theodoric and Odoacer in August 492, when Theodoric quits Rimini and pursues his enemy with dromons (*cum dromonis*) on his way to Ravenna.[9] He may have borrowed a few dromons from the imperial navy three years earlier, before crossing to Italy. Most importantly, two Latin chronicles nearly contemporary with the events described employ in transliteration a Greek term, thus indicating the eastern origin of the dromon.

The Eastern Empire under Anastasius widely used dromons. A Latin chronicler, *comes* Marcellinus, describes the composition of the naval force dispatched in 508 to ravage the coasts of Italy: its two commanders *cum centum armatis navibus totidemque dromonibus octo milia militum armatorum secum ferentibus ad devastanda Italiae litora processerunt*.[10] Likewise,

8. J. H. Pryor, E. M. Jeffreys, *The Age of the Dromon*, quoted n. 4, p. 13.

9. See *Fasti Vindobonenses priores* (reading *cum dromonis*) and the *Copenhagen continuation of Prosper* (reading *cum dromones*), printed in parallel columns by Th. Mommsen, *Chronica minora saec. IV, V, VI, VII* (MGH Auctores antiquissimi IX), I, Berlin 1892, p. 318-319. S. Muhlberger, The Copenhagen continuation of Prosper: a translation, *Florilegium* 6, 1984, p. 71-95, on p. 85, translates: "King Theodoric returned to Rimini and having set out from there in a fast cutter, etc.", assuming, improbably, that there is a question of only one dromon. See J. H. Pryor, E. M. Jeffreys, *The Age of the Dromon*, quoted n. 4, p. 13; cf. *ibidem*, p. 123-124 for the early-sixth-century mentions of *dromonarii*. No earlier attestation of dromons is in any way plausible.

10. Ed. Th. Mommsen, *Chronica minora saec. IV, V, VI, VII* (MGH Auctores antiquissimi XI), II, Berlin 1894, p. 97; cited by J. H. Pryor, E. M. Jeffreys, *The Age of the Dromon*, quoted n. 4, p. 13.

twenty-five years later, Belisarius' expeditionary force was sent out to re-conquer Africa from the Vandals on numerous boats filled with armed soldiers and with about the same escort of nearly a hundred dromons (below). When in 515 the rebel Vitalianus threatened Constantinople from the sea, dromons were available for defending the capital. Manned with soldiers assembled for the occasion and put under the command of a former praetorian prefect, they may have not been a standing fighting force. Rather than fighting, their task consisted in spraying the improvised fleet of the rebels with an inflammable powder, a precursor to Greek fire; in this capacity, they proved highly efficient.[11]

King Theodoric's decision to create a fleet of 1,000 dromons, known from four letters in Cassiodorus' *Variae* from the mid-520's and much debated by scholars, has been recently commented by Pryor and Jeffreys. Learning from Cassiodorus that Theodoric "ordered construction of 1,000 dromons for carriage of public grain supplies as well as defense against hostile ships", the authors call into question the capacity of the Ostrogothic kingdom to build and maintain so many dromons. Then they ask: "From where could it have obtained the 50,000 oarsmen at least needed, as well as officers and marines? Later in the letter Theodoric discussed recruiting slaves for the purpose! On the other hand, no one would ever have built war galleys such as dromons to transport grain. That would have been the most inefficient means possible of doing so".[12] The reader of this quote cannot fail to notice that if the old King Theodoric had the slightest idea of what he was doing, the dromons that he built (we learn from one of the letters that his order was carried out) had nothing in common with the war galleys of at least 50 oarsmen per galley, plus officers and marines, as imagined by Pryor and Jeffreys. Fortunately, a contemporary testimony saves the face of the Gothic king.

Belisarius' African campaign of 533, as described by its participant, Procopius, involved 500 commercial ships requisitioned in different parts of the Mediterranean with a tonnage of between 3,000 and 50,000 *medimnoi*/*modii* (*castrenses*), i.e. 27 to 450 tons,[13] and with crews that numbered

11. See Ioannes Malalas, *Chronographia*, ed. I. Thurn (CFHB 35), Berlin-New York 2000, p. 329-332.

12. J. H. Pryor, E. M. Jeffreys, *The Age of the Dromon*, quoted n. 4, p. 14 (with references).

13. There is much confusion regarding the tonnage of the commercial sailboats employed by Belisarius. L. Casson, Belisarius' Expedition against Carthage, in J. H. Humphrey (ed.), *Excavations at Carthage 1978, conducted by the University of Michigan*, VII, Ann Arbor (MI) 1982, p. 23-28, commonly cited in recent studies, applies the early imperial Roman *modius* of 16 xestes (*ca* 6.77 kg) and sets the ships' tonnage at 20 to 330 tons. J. H. Pryor,

30,000 sailors. These ships carrying infantry and cavalry were escorted by 92 dromons. Procopius defines the dromons as πλοῖα μακρά, using the classical term for the Athenian battleships, and describes them as rapid ships "prepared as for sea fighting (…), single-banked however (μονήρη μέντοι), and roofed over, so that the rowers would by no means be shot at by the enemy". In these ships sailed 2,000 men from Constantinople, "all rowing by themselves (αὐτερέται πάντες), and there was no one to spare in these ships".[14] The figures named by Procopius, 2,000 men in 92 vessels, allow the calculation that each dromon carried the crew of 20 rowers, a commander, and a helmsman.

Pryor and Jeffreys go to great length to eliminate from discussion Procopius' figures, the only ones available. They first hypothesize that these figures could have been corrupted in transmission, then suggest that Procopius' *auteretai* "were marines in addition to the normal complements of oarsmen and they doubled as oarsmen when necessary" (despite Procopius' statement that the dromons carried no one but the *auteretai*), and finally admit that "it is very difficult to accept that any serious warship could have only eleven or so pairs of oars. Such a ship would have been a mere long boat".[15] But this is precisely what the early dromon was.

The sixth-century dromon was a very modest embarkation, not a proud descendent of the Roman *liburna*, as argued by Pryor and Jeffreys, but rather a cutter or a bark, βάρκα (Latin *barca*), such as described by John Lydus, who speaks of the three dromons that the office of the praetorian prefect of the East had at its disposal for crossing for and from across the

E. M. Jeffreys, *The Age of the Dromon*, quoted n. 4, p. xxiii, 171 and 326, apply the Byzantine *basilikos modios* that they estimate at 17.1 liters of grain (*ca* 13.7 kg) and somehow reach for Belisarius' boats the tonnage between 50 and 825 tons, even though the values they quote would suggest the range between *ca* 41 and 685 tons. None of these estimates is pertinent, however, since Procopius could only be referring to *modius castrensis* of 22 xestes (*ca* 9 kg), the unit universally applied through the Later Empire for *annona* deliveries; see C. Zuckerman, *Du village à l'Empire: autour du Registre fiscal d'Aphroditô (525/526)*, Paris 2004, p. 168-169, with references. The implication of these calculations for the history of Late Antique shipping is very considerable, since this is our main literary evidence on the tonnage of commercial boats.

14. Procopius, *Wars*, III [*Vandalic War*, I], 11, 13-16, ed. J. Haury, revised by G. Wirth, I, Leipzig 1963, p. 362-363. The translations available render the phrase ὀροφὰς ὕπερθεν ἔχοντα as "covered by decks" (e.g. H. B. Dewing, *Procopius, History of the Wars*, II, London-New York 1916, p. 104-107; J. H. Pryor, E. M. Jeffreys, *The Age of the Dromon*, quoted n. 4, p. 126, cf. p. 129-130), but the word ὀροφή, used by Procopius, does not have the meaning of deck and would suggest rather some kind of improvised roofing.

15. J. H. Pryor, E. M. Jeffreys, *The Age of the Dromon*, quoted n. 4, p. 131-132; cf. S. Cosentino, Constans II, quoted n. 5, p. 580 n. 23, who objects to this analysis of *auteretai*.

Bosphorus Strait.[16] This was, no doubt, the type of boat that the Late Roman army used on the Danube, as attested in the *Notitia Dignitatum* (above). The use of dromons on a river, by Goths and Romans, is attested in Italy,[17] and the *Strategikon* of the future emperor Maurice mentions dromons as a means for an army to control and to cross a river, meaning, in the first place, the Danube. Maurice draws an instructive distinction between dromons and heavier vessels (βαρυτέρα σκεύη), including fishing boats (σαγῆναι), that could carry equipment.[18]

Salvatore Cosentino recognizes the fact that the dromons were "very small vessels", much smaller than claimed by Pryor and Jeffreys. Nevertheless, he quotes for a dromon the size of "28 m in length, about 4.50 m in width and 0.90 m in draught" and suggests for "a standard *dromon* in Late Antiquity" a tonnage of about 50 tons.[19] These figures, borrowed from a fair-sized commercial sailboat, defy imagination. How could twenty rowers move upstream a boat carrying 50 tons of cargo (or even half that much)? Why would such mega-dromons have trouble carrying equipment, as indicated by Maurice? The barks discovered at Mainz on the Rhine, probably used by the Late Roman military, bring us closer to reality. These light vessels with no decks, propelled by 15 rowers per side, were about 21 m long and 3 m wide, with "sides no higher than about 0.9-1 m, of which about 0.4 m is likely to have been immersed".[20] Procopius' barks with ten rowers per side could hardly be longer than 14 m. Their useful tonnage was probably closer to one tenth of the figure indicated by Cosentino.

Procopius' figures regarding the dromon's crew reassure us as to king Theodoric's common sense when he gave the order to build a fleet of 1,000 dromons (or to bring his fleet up to this strength, since he already had

16. IOANNES LYDUS, *On Powers, or, The magistracies of the Roman state*, II, 14, ed. tr. A. C. BANDY, Philadelphia 1983, p. 106. John's younger contemporary, Peter the Patrician, notes in his Ceremonial manual, partly preserved in the *Book of Ceremonies*, that the emperor would put dromons at the Persian ambassador's disposal for a pleasure sailing of a couple of hours in the Gulf of Nicomedia (*De cerim.* I, 98, 41-43, cf. 64-66 [Bonn, p. 400-402]).

17. See J. H. PRYOR, E. M. JEFFREYS, *The Age of the Dromon*, quoted n. 4, p. 14-18.

18. *Das Strategikon des Maurikios*, XII B 21, ed. G. T. DENNIS, tr. E. GAMILLSCHEG (CFHB 17), Vienna 1981, p. 468-473, esp. l. 21-23. The proposed translation of σαγῆναι (from Latin *sagena*, fishing net) as "Galeeren" is unfounded and the reference to Sophocles' dictionary, translating "a kind of vessel", is misleading; for the meaning, see the *LBG*, *s.v.* The translation of this passage by G. T. DENNIS, *Maurice's Strategikon: Handbook of Byzantine military strategy*, Philadelphia 1984, p. 157, is wrong.

19. S. COSENTINO, Constans II, quoted n. 5, p. 581-582.

20. O. HÖCKMANN, Late Roman Rhine vessels from Mainz, Germany, *International Journal of Nautical Archaeology* 22, 1993, p. 125-135, see p. 129 for the quote (Type A vessel defined by the author as *lusoria*).

dromons in service). The dromons, flat-bottomed barks equipped with a mast and oars, were apt, as Theodoric knew well, both for patrol duty and for transporting loose grain. But, most importantly, Procopius' figures confront the proponents of the continuous survival of Roman and Late Roman navy into the Middle Ages with a new challenge. The dromon of Emperor Justinian I had 20 rowers, while the dromon of Emperor Leo VI had 100 (below). Some time in between, in a huge quantitative and qualitative leap, the number of rowers was multiplied by five and the monoreme bark was replaced by a bireme battleship many times its tonnage. When did this substitution occur? In part three of this chapter, I will propose an answer to this question. Before, however, we need to enquire why and when the modest Danubian patrol boats were given (visibly) a new name and assigned new tasks, bringing them into sudden prominence.

2. *Basiliscus' debacle and its lessons*

The ambitious attempt by Emperor Leo I to chase the Vandals from Africa in 468 ended up in the nearly total loss of the large fleet he sent against Carthage under his brother-in-law Basiliscus. The contemporary account of this campaign by Priscus of Panion is lost, so our main remaining source is Procopius, whose debt to Priscus is easier to assert than to prove.[21] Procopius speaks of an expeditionary corps of 100,000 men distributed at 100 per boat; Kedrenos preserves the figure of 1,113 vessels.[22] The ultimate reason for Basiliscus' failure was his suspicious inaction upon arrival at Carthage, or rather at Cape Mercury (Cap Bon), *ca* 65 km by sea to the east of the city. Why did his ships not advance any further? Had he sailed to Carthage straight away, Procopius claims, he would have seized it without a fight; the historian hesitates whether to attribute Basiliscus' procrastination to cowardice or treachery, with the idea of him being bribed by Gaiseric as the most popular.[23] Neither motive carries conviction though. Basiliscus was a general of proven valor and no amount of Vandal gold could save him from the emperor's wrath upon his return. I will propose a

21. Procopius' narrative (below) is often treated as a Priscus fragment, yet the degree of its dependence on Priscus is largely hypothetical; see R. C. Blockley, *The fragmentary classicizing historians of the Later Roman Empire: Eunapius, Olympiodorus, Priscus and Malchus*, I, Liverpool 1981, p. 115-116.

22. Procopius, *Wars*, III [*Vandalic War*, I], 6, 1-2 and 5-25, ed. J. Haury, quoted n. 14, p. 335-339; Georgius Cedrenus, ed. I. Bekker (Bonn), p. 613.

23. See B. Croke, Dynasty and Ethnicity: Emperor Leo and the Eclipse of Aspar, *Chiron* 35, 2005, p. 147-203, on p. 179-183, for a thorough survey of speculations, ancient and modern, on the causes of Basiliscus' conduct.

different explanation of his fiasco and I will also dwell on another aspect of the campaign that struck contemporaries and posterity alike – its exorbitant cost for the Treasury. Before, however, I shall place the expedition in the context of our present debate on the Late Antique navy.

The naval aspect of the Empire's confrontation with the Vandals features prominently in a recent review article by Vassilios Christides.[24] The author views Basiliscus' debacle as the result of a major clash between two great navies. Taking the opposing view to Christian Courtois and, most recently, Pryor and Jeffreys, who believe that "the Vandals appear not to have established a navy in the sense of a dedicated battle fleet"[25] at all, Christides reproaches Tilemachos Lounghis, whose study he reviews, for underrating "the creation of an impressive Vandal fleet able to successfully challenge the Byzantine navy". Why do scholars' appraisals based on the same limited source material differ so radically? The root of discord resides in their different approach to the crucial notion of a "dedicated battle fleet".

When Procopius states that the Vandal king dispatched to Sardinia 120 ἄριστα πλεούσας ships, "fastest" in Dewing's translation, Christides renders this testimony as "120 excellent warships". Gaiseric's ploy is described by Procopius as following: "Arming all his subjects in the best way he could, he manned the ships (ἐπλήρου τὰς ναῦς), while keeping some, which sailed most swiftly, in reserve, empty of men". The swift ships were then filled with burning material and sent ahead to set Basiliscus' fleet on fire.[26] In Christides' rendering, "Gizeric had carefully prepared his naval forces. As Procopius reports, he recruited for his fleet men from different ethnic groups living in his country including the Moors. Of course the Moors, lacking skills or experience as sailors (ναῦται) in the warships, served only as oarsmen". Yet, Procopius does not speak of Moors and, most importantly, in no way implies that Gaiseric disposed of battleships with trained standing crews. It would rather appear that having learned of the approach

24. V. Christides, review of S. Lampakis, M. Leontsini, T. Lounghis, V. Vlysidou, *Βυζαντινά στρατεύματα στη Δύση (5ος-11ος αι.)· έρευνες πάνω στις χερσαίες και ναυτικές επιχειρήσεις· σύνθεση και αποστολή των βυζαντινών στρατευμάτων στη Δύση*, Athens 2008, in *BZ* 103, 2010, p. 810-824, see p. 810-812 for the quotes. Regarding Belisarius' dromons, V. Christides, *op. cit.*, p. 814, admits that these were small ships "with great maneuverability (…), too light to be armed with rams", yet he claims, paradoxically, that "Belisarius' *dromon* had little in common with either the average *dromon* of the 10th century or with the average *dromon* of the 6th century which was equipped with a ram". One may legitimately wonder why Justinian refrained from using his "average" more performing dromons in the one and only major naval campaign of his reign.

25. J. H. Pryor, E. M. Jeffreys, *The Age of the Dromon*, quoted n. 4, p. 9 (with references).

26. Procopius, *Wars*, III [*Vandalic War*, I], 6, 12, etc., Dewing's translation slightly modified.

of Basiliscus' fleet, he armed and put into boats whatever men he could find. By the same token, when Cosentino argues that Basiliscus' expedition attests to the Empire's ability "to send big fleets to sea",[27] the question is, what kind of fleets. To fight the Vandals in 468, Emperor Leo "collected a fleet of ships from the whole of the eastern Mediterranean",[28] in the same way as Belisarius' fleet was gathered in 533 except for the dromons based in Constantinople, the only part of this fleet that Procopius designates as warships. Did Basiliscus' armada include an equivalent "warship" component?

The most basic distinction between warships and commercial vessels was that the former were manned with rowers, while the latter were only moved by sails.[29] It would be wrong to believe that for warships oars were the main means of locomotion;[30] normally warships would navigate under sail, saving the rowers' effort. The oars were indispensable, however, to ensure maneuverability in battle, extra speed in pursuit and flight, and also the possibility to catch wind by escaping pockets of calm. For a commercial vessel, by contrast, which did not care for extra speed, hiring scores of rowers for a few hours of work per journey or none at all, was economically unsustainable. Needless to say, the cost of keeping on payroll many thousands or even a couple of tens of thousands of rowers was far from negligible for the Roman Empire either.

Going back to Basiliscus with these considerations in mind, the question to ask is whether he disposed, in addition to the motley crew of vessels requisitioned from all over the eastern Mediterranean, of a "dedicated battle fleet", that is, of oared warships. Some specific details of his debacle preserved by Procopius provide an unequivocal answer to this question.

When the burning Vandal boats, their sails bellied by the wind, were launched against the Roman fleet, "there were a great number of ships there, and these boats easily spread fire wherever they struck. (…) And as the fire advanced this way, the Roman fleet was filled with tumult (…), as soldiers and sailors alike shouted orders to each other and pushed off with poles the fire-boats and their own ships as well, which were being destroyed by one another in complete disorder".[31] This means that all Basiliscus' men

27. S. Cosentino, Constans II, quoted n. 5, p. 579.

28. Procopius, *Wars*, III [*Vandalic War*, I], 6, 1.

29. Cf. H. Elton, *Warfare in Roman Europe*, quoted n. 7, p. 97-99.

30. Thus, for instance, P. Yannopoulos, Quelques 'à côté' des expéditions byzantines contre l'Émirat de Crète en 911 et 949, *Graeco-Arabica* 11, 2011, p. 135-164, on p. 153, claims that for a dromon, "un bâtiment long, à rames, les voiles avaient un caractère auxiliaire".

31. Procopius, *Wars*, III [*Vandalic War*, I], 6, 18-20, Dewing's translation slightly modified.

had for moving their ships were poles (κόντοι), not oars; they could only do so by pushing (διωθουμένων). It is essential for the reader to visualize this pathetic scene. The poles, whatever impediment Procopius designates by this name, could hardly be numerous and long enough really to impact the heavy commercial sailboats and move them apart enough to let the burning boats through or to prevent them from catching fire one from another. The efforts described were all in vain.

This description makes it clear that Basiliscus disposed of no ships that could maneuver at a short notice, save themselves by moving aside and save others by pushing away the burning boats with oars. As one can gather from Procopius' description, Basiliscus' armada consisted entirely of requisitioned sailboats. This inference allows us, first, to propose a rational explanation for his initial inaction. Basiliscus found himself in exactly the same position as Scipio Africanus some 670 years earlier, at the end of the Second Punic War. Also Scipio's fleet was carried to Cape Mercury, and as it was close to the coast, it was immobilized twice, on two successive days, by the dropping wind. As we learn from Livy's detailed account, Scipio grabbed the first occasion to disembark and continued campaigning on land.[32] Basiliscus might have been lazier, waiting for a good wind that would carry him closer to Carthage, or, more probably, less lucky, lacking the opportunity to get to the coast. The great advantage of oar-driven ships shows precisely in their maneuverability at landing.

My analysis also helps to explain the steep cost of Basiliscus' debacle for the Treasury. Three main sources, independent from one another, largely agree on the subject. According to Candidus as cited in the *Suda*, the praetorian prefect contributed 47,000 pounds of gold, while the counts of the *sacrae largitiones* and the *res privata* were solicited for 17,000 more pounds of gold and 700,000 pounds of silver. John Lydus, an official at the praetorian prefecture of the East, cites the nearly identical amounts of 65,000 pounds of gold and 700,000 of silver. Procopius recalculates the entire expenditure in gold and comes up with 1,300 *kentenaria* (130,000 pounds or 9,360,000 *solidi*) of gold, judged by Roland Delmaire to be an accurate conversion.[33]

32. Of the numerous accounts of this campaign, all based on Titus Livy, XXIX, 25-27, see, for instance, J. F. Lazenby, *Hannibal's War: a military history of the Second Punic War*, Norman (OK) 1998[2], p. 204.

33. Candidus, fr. 2, ed. R. C. Blockley, *The fragmentary*, quoted n. 21, II, Liverpool 1983, p. 470; John Lydus, *De magistratibus*, III, 43, ed. A. C. Bandy, quoted n. 16, p. 200; Procopius, *Wars*, III [*Vandalic War*, I], 6, 1-2; R. Delmaire, *Largesses sacrées et* res privata. *L'*aerarium *impérial et son administration du* IV[e] *au* VI[e] *siècle*, Rome 1989, p. 545, whose interpretation of Candidus I retain.

To appreciate the importance of this figure, we may compare it to Procopius' indication that in the nine years of Justin's reign 4,000 *kentenaria* of gold came into the Treasury, a yearly intake of about 3,200,000 *solidi*. Even if this total only includes the taxes denominated in gold, the taxes named in kind representing about the same amount in value,[34] the cost of Basiliscus' fiasco was still higher than the Eastern Empire's global fiscal revenue for a year. While the cost of hiring and supplying the troops was presumably elevated, what must have largely contributed to depleting the Treasury was the urgent need to reimburse the value of many hundreds, possibly up to a thousand boats, lost by Basiliscus, to the merchants from whom they had been requisitioned. This was not only Emperor Leo I's moral and legal duty, this was the only way to avoid the collapse of the crucial grain trade, inseparable from the *annona* deliveries, in the eastern Mediterranean. There would have been much less urgency in replacing the boats had they belonged to the imperial navy.

After this short digression, we may go back to the lessons of Basiliscus' campaign. Its experience made clear to the imperial command the risk in sending sailboats on expedition alone. They did not run the danger of confronting a mighty Vandal or Gothic navy in the open sea; there is no reason to believe that any such navy existed. However, they were very vulnerable if immobilized without wind close to the shore and, without proper port facilities, they could not land the troops safely. The dromons solved both these problems. Therefore, we see a new pattern emerge. Both in Anastasius' Italian campaign of 508 and in Belisarius' Vandal expedition of 533 sailboats loaded with troops were escorted by numerous dromons, fairly small cutters as we learn from Procopius' crew figures, that could both fight away an attack from the coast and assist the troops in disembarkment. This was all that the sixth-century Empire possessed in the way of dedicated battle fleet and it did not need more.

3. *The creation of the Byzantine navy*

The central question of this sub-chapter is when the undecked bark of 20 rowers, which is the sixth-century dromon, becomes the middle-Byzantine 100-oared bireme of the same name carrying rowers on the deck and in the hold. This was the question asked in my study of 2005, to which Salvatore Cosentino answers in a way that I find both methodologically and factually

34. A. H. M. Jones, *The Later Roman Empire, 284-602: a Social, Economic, and Administrative Survey*, Oxford 1964, p. 178-179, 463, citing the *Secret History*, XIX, 8.

unsatisfactory. Cosentino believes in a gradual "modification in the size of warships, which became larger, heavier and more equipped", between the sixth and the tenth century. He writes: "We are not able to follow step by step this transformation, but its final stage is represented by the *dromones* depicted by Leo VI in his *Naumachica*, which were very different in comparison to those of the Justinianic age".[35] The author does not specify how he imagines the process by which the Byzantine navy gradually added rowers to its dromons until their number was multiplied by five. To my mind, such evolution is not intrinsically plausible, because its endpoint appears predetermined: both Byzantine and Arab battleships were about the size of the old Roman *liburna*. The battleship did not need to be invented from scratch. On the factual side, I believe I have presented the evidence showing how within a period of 10-15 years a battle-fleet was created first on the Arab and then on the Byzantine side. The need to restate, in part, what has already been said explains the polemical spirit of the argument that follows.

The imperial army continued using dromons, in Italy and elsewhere, throughout the sixth century. The imperial dromons could engage the Gothic dromons in battle. The only naval battle on record for the fifth (unless one considers as such the extermination of Basiliscus' convoy of commercial sailboats) and the sixth century took place in 551 off Sena Gallica (Senigallia) near Ancona between 50 imperial and 47 Gothic dromons. This was no Trafalgar. The bulk of the imperial squadron consisted of 38 ships that the commander John filled in all haste with the best men selected among his infantry troops; likewise the Goths, when they learned of the imperial fleet approaching, chose the best men among those participating in the siege of Ancona and put them on boats. Unsurprisingly, Procopius notes that the ensuing sea battle "resembled the battle on land" (πεζομαχίᾳ ἐμφερὴς οὖσα): the opponents first "discharged their arrows against each other" and then brought their dromons close enough to fight with sword and spear.[36] This detailed and straightforward description is a far cry from Cosentino's conjectures on the existence, in the sixth century, of permanent marine units with their proper structure of command.[37]

35. S. Cosentino, Constans II, quoted n. 5, p. 602.

36. Procopius, *Wars*, VIII [*Gothic War*, IV], 23, 8-12 and 29-38, ed. J. Haury, quoted n. 14, II, Leipzig 1963, p. 609-610, 613-616, quoted in Dewing's translation.

37. The earliest explicit evidence that S. Cosentino, Constans II, quoted n. 5, p. 580, can produce for the existence of a distinct naval hierarchy in the sixth century is a ninth-century seal attesting the division of the Imperial navy into *banda*, somewhat late for his demonstration. His reference to Maurice, *Strategikon*, XII B 21 (quoted n. 18), does not serve his purpose, because Maurice makes it clear that the division of dromons into units is established by the general for each specific campaign (and is not permanent like the army divisions).

For Maurice in the late sixth century, just as for John Lydus in the middle of that century (cited above), a dromon is a convenient vessel for river crossing, a bark. Emperor Heraclius had no use for a navy in his struggle with Persia; while the defenders of Constantinople in 626 desperately needed strong boats to fight away the Avar *monoxyla*, all they could find were some commercial boats belonging to a big local charity.[38]

An even lower terminus post quem for the creation of Byzantine navy, which I have pointed out in 2005, was the sea battle at Phoenix, otherwise known as the battle of the Masts, fought in the summer of 654. The striking feature of this battle, to which the Arabs brought their brand new battleships, was the immobility of the imperial fleet. Vassilios Christides has pertinently driven attention to Theophanes' remark that Constans II, who commanded the Byzantine fleet in person, did not place his ships in battle formation (τοῦ δὲ βασιλέως μηδὲν ποιησαμένου πρὸς παράταξιν ναυμαχίας), and quoted the evidence of Ibn al Athir that the Arabs won the battle by approaching the Byzantine ships and tying them to their own with ropes and chains.[39] For me these concordant testimonies produced a clear indication that the Byzantines, unlike the Arabs, were unable to maneuver their ships, sailboats with no oars.[40] Obviously, an isolated Byzantine ship approached by Arab ships on both sides (with no possibility for other Byzantine ships to move rapidly close to it) was immediately doomed. In refuting my argument, Cosentino makes no mention of Ibn al Athir; as for Theophanes, he finds it "not difficult to doubt the truth of his statement" because of "the hostility towards Constans pervading Theophanes' pages". This brings him to the pessimistic conclusion that "despite of the number of details we have on [the battle of Phoenix], it is not possible to reach trustworthy conclusions".[41] Yet, until Cosentino produces a clear proof of Theophanes distorting his sources to the detriment of Constans II, I will maintain my analysis, refusing the author's method of dismissing disturbing evidence (cf. below).

The existence of a regular Byzantine navy by the end of the reign of Constans II is a matter of consensus. The question to ask is what happened in between, before the late 660's.

38. C. Zuckerman, Learning from the enemy, quoted n. 3, p. 112-113.

39. V. Christides, The Naval Engagement of Dhat as-Sawari A.H. 34 / A.D. 655-656: A Classical Example of Naval Warfare Incompetence, *Βυζαντινά* 13, 1985, p. 1329-1345, see p. 1337-1338.

40. C. Zuckerman, Learning from the enemy, quoted n. 3, p. 116-117.

41. S. Cosentino, Constans II, quoted n. 5, p. 589. The author accepts though my dating of the battle.

The crucial evidence appears in the *Liber Pontificalis*, in the description of Constans II's stay in Sicily, where he arrived from Naples towards the fall of 663.[42] The biographer of Pope Vitalian, a well-informed contemporary, describes the "afflictions" imposed by Constans II on the inhabitants of the western provinces of the Empire not yet devastated by the Arabs:

> … tales afflictiones posuit populo seu habitatoribus vel possessoribus provinciarum Calabriae, Siciliae, Africae vel Sardiniae per diagrafa seu capita atque nauticatione per annos plurimos, quales a saeculo numque fuerunt, ut etiam uxores a maritos vel filios a parentes separarent. Et alia multa inaudita perpessi sunt…[43]

In my commentary of this passage, I have focused on the technical terms of the Late Antique taxation that few specialists in Byzantine history are familiar with and that have not been properly explained:

a. The taxpayers' body: *populus* defined as (*seu*) *habitatores vel possessores provinciarum*;
b. The tax: *diagrafa*, from διάγραφον, poll tax, translated by (*seu*) its exact Latin equivalent, *capita* (sing. *caput*);
c. The service duty: *nauticatio*, resulting in a lasting separation of young men from their families: husbands from their wifes and children from their parents.

I have argued that the *nauticatio* consisted in a massive draft of young men for navy service in order to satisfy the manpower requirements consecutive upon introduction of the 100-oarsmen dromons. The poll tax, not attested beforehand in Byzantium (but amply attested afterwards), provided the dedicated financing required for building the new ships. Finally, the large definition of the taxpayers' body, including not only *possessores*-κτήτορες, the land-tax payers, but also *habitatores*-οἰκήτορες, landless and little imposed "dwellers" (artisans, daily laborers, etc.), makes it clear that the "affliction" did not consist in increasing old taxes or extending the traditional land-tax base, but in creating a new liability.[44]

42. S. Cosentino, *op. cit.*, p. 594, imagines Constans II travelling with a fleet "composed of some hundreds cargos and dozens of warships", assuming that his convoy "was at least as large as that of Belisarius in 533". The underlying equation of the imperial resources in 533 and 663 appears to me contestable.

43. *Liber Pontificalis*, ed. L. Duchesne, I, Paris 1886, 1955², p. 344.

44. C. Zuckerman, Learning from the enemy, quoted n. 3, p. 80-84. Cf. the remarks by V. Prigent, Le rôle des provinces d'Occident dans l'approvisionnement de Constantinople (618-717): Témoignages numismatique et sigillographique, *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge* 118, 2006, p. 269-299, on p. 295-298, which deserve discussion in a different context.

In his lengthy refutation of my analysis, Cosentino sweeps away the technicalities, placing the debate on a purely rhetorical level and thus depriving it of real content. The key element in his argument is his startling treatment of the last clause describing the removal of young men from their families, which he considers to be a pure metaphor. In support of this interpretation, Cosentino quotes a letter of Pope Gregory I describing the tax pressure on Corsicans, so heavy that "they are able to pay [the taxes] only by selling their children"; he quotes the biography of Pope Gregory II in the *Liber Pontificalis* describing the fiscal policy of Emperor Leo III "aimed at denuding the church of its wealth". Optimistically assuming that Corsicans did not sell their children and that the Roman church was not ruined by Leo III, Cosentino draws the unexpected conclusion regarding our clause, suggesting to "interpret the evidence in question not in literary sense, but simply as a metaphor aiming at dramatizing the reality of what Constans did".[45] The pertinence of the examples quoted and the logic of the whole reasoning escape me. I see nothing metaphorical in the technical description produced by Pope Vitalian's biographer. All I can see is another awkward attempt to cast aside highly disturbing evidence: there is nothing, in fact, in "the reality of what Constans did", as seen by Cosentino (raising some taxes), to explain the separation of young men from their families.

After describing "the general tone of the narrative" in the *Liber Pontificalis* as "apocalyptic and full of hyperboles",[46] Cosentino reduces the technical terms employed in this text to vague commonplaces. He declares that "*diagraphê* (or *diagraphon*) means simply 'tax'",[47] that the phrase *per diagrafa seu capita* "might indicate that Constans II enlarged the base of people liable to taxation by individuating new subjects (*capita*), that is by registering new taxpayers" (on what basis?), that the term *capita* may be "simply a mere abbreviation for *annonocapita*", while *nauticatio* "was

45. S. Cosentino, Constans II, quoted n. 5, p. 598.

46. *Ibidem*.

47. S. Cosentino, *op. cit.*, p. 599, declares this meaning to be "patent" citing the *Easter Chronicle* describing the exaction, διὰ διαγραφῶν, of three gold coins per bread from each possessor of the civic breads in the capital (ἀπητήθησαν οἱ κτήτορες τῶν πολιτικῶν ἄρτων διὰ διαγραφῶν καθ' ἕκαστον ἄρτον νομίσματα γ'), just before the abolishment of these rations (ed. L. Dindorf, Bonn 1832, p. 711). Cosentino does not care to notice that the English translation by Mary and Michael Whitby, which he quotes, omits the crucial phrase διὰ διαγραφῶν, thus alerting him to the fact that its meaning is far from being obvious. He disregards the distinction between διάγραφον, poll tax created by the Arabs, and διαγραφή, procedure for increasing a tax first attested under Justinian; cf. A. H. M. Jones, *Late Roman Empire*, quoted n. 34, p. 814; C. Zuckerman, *Du village*, quoted n. 13, p. 44. The latter term is intended in the *Easter Chronicle*, which describes the breads' beneficiaries as κτήτορες, the category of taxpayers whose fiscal duties could be increased by means of διαγραφή.

probably a tax on navigation, although it is difficult to determine of what kind". In Cosentino's rendering, the vexations *per diagrafa seu capita* would have then been produced "through taxes, that is new tax-payers". None of the proposed meanings of terms is supported, however, by a discussion of parallel sources or by a reference to studies containing such discussion. I should emphasize again that the author's entire reasoning depends upon eliminating as a metaphor or apocalyptic hyperbole the clause describing the young men's separation from their families: neither registering new taxpayers nor imposing a tax on navigation would have this effect.

The interested reader will find in my study of 2005 a detailed analysis supporting the conclusion that during the five years of his stay in Sicily Constans II took the necessary measures both for financing and manning a new navy, which had little in common with the sixth-century flotillas of cutters. If the new battleship kept the old name of dromon, this was because of one crucial feature it shared with its much smaller predecessor: in addition to mast and sails, both were equipped with oars. In the same study I argue that the initiative in reviving the old Roman battleship belonged to Caliph Mu'awiya, who created the Arab navy in the early 650's, on the eve of the battle of Phoenix.[48] Once the Arabs had launched the challenge of size, the Byzantines had no other choice but to follow.

While maneuverability was crucial for a battleship, size also mattered. This imperative produced first the ancient Greek triremes with their oarsmen arranged in three tiers, then the Hellenistic polyremes. Shooting at the enemy from a higher deck, ramming with a heavier boat, carrying more soldiers for boarding, all these factors procured an advantage in battle. The larger the ship though, the less it was stable and apt for distant travel. The Roman navy, for which the latter condition was crucial, adopted (and adapted) the *liburna*, a mere bireme, large enough to venture into an open sea yet agile and capable of going a long distance. This was the type of battleship revived by the Arabs in the 650's and by the Byzantines in the 660's. I am not aware of any evidence for the dromon's evolution in size between the creation of the first Byzantine naval commands, the *Karabisianoi* in the West and the *Kibyraiotai* in the East, in the last third of the seventh century,[49] and the tenth-century campaigns discussed below. Yet, the impetus for increasing the battle power of a ship did not abate, as it was one of Emperor Leo VI's main tactical aims in his naval treatise (below). While this drive did not produce notable changes in the dromon's size, it had a definite impact on the size of its crew.

48. C. Zuckerman, Learning from the enemy, quoted n. 3, p. 114-117, citing the crucial testimony of pseudo-Sebeos.

49. See *ibidem*, p. 117-125.

II. – The dromon in the *Book of Ceremonies*

Chapter II, 44 of the *Book of Ceremonies* provides detailed figures for the different categories of military personnel mobilized or specially recruited for the "Cretan" campaign of admiral Himerios, in reality his Syrian expedition of 910. The numerous scholars who discussed this data and attempted to calculate the total strength of the expeditionary force were unhappy with the figures available and described them as incomplete and/or corrupted; the total estimates they proposed differ by up to ten thousand men and more (see below). I do not share this gloomy appreciation and it is my hope to show that the figures are complete, coherent and transmitted with only a couple of minor errors that can be confidently corrected by crossing the data.

The problem is not with the figures but with their interpretation. What makes the interpretation difficult is the tacit revision of the standard manning of a dromon that takes place in the course of the preparation for the naval campaign. A new crew size is universally applied. Thus, our task consists in establishing both the exact numbers of troops participating in the campaign and their distribution on boats. We will then investigate the rationale of the new crew size and relate it to the data from the Cretan campaign of 949.

The three main components of the expeditionary corps were the complements of the Imperial (central) fleet, mounted on dromons and *pamphyloi*, the complements of the thematic fleets composed of the same types of boats, and various additional contingents of soldiers, mostly land troops, including cavalry. During the sea crossing, each dromon (but not *pamphylos*) carried 70 soldiers or "fighters" (πολεμισταί) on deck. The land troops, with the exception of the cavalry who had to take care of their horses, were employed in this capacity.

Most of the military formations taking part in the expedition are presented in the text three times. First we have estimates, rounded to a hundred or even a thousand, of forces to be mobilized in each category; for the thematic fleets these figures correspond to the initial mobilization orders delivered to the respective *strategoi*.[50] The second list contains the precise figures obtained after the complements were formed and the mobilization terminated.[51] The third list records, by categories of the military personnel

50. See J. Haldon, Theory and practice in tenth-century military administration. Chapters II, 44 and 45 of the *Book of Ceremonies*, *TM* 13, 2000, p. 201-352, on p. 244: "This section appears to be a statement of intent drawn up as a guide to the appropriate authorities as to what forces would be required for the campaign".

51. See J. Haldon, *op. cit.*: "The second section (…) is a detailed statement of all the vessels which were required for the expedition from the imperial and thematic fleets, and the numbers of men they carried".

mobilized, the payments of different kinds that must have been made fairly shortly before the departure. The payroll is by far the most convenient guide for calculating the strength of the military divisions sent on campaign with Himerios: no soldier or marine (by marines I mean the navy crews who were also trained as soldiers) took part in the expedition without being paid, and no man was paid twice.

The three series of figures are mostly in agreement, but the main exception is vast: by far the largest category of personnel, the manning of the Imperial fleet, expands from 12,000 Byzantine marines and 700 Rus in the initial estimate (*De cerim.* II, 44, 5) to 23,800 men (44, 21-25).[52] We will need to explain this near doubling of its personnel. The following table recapitulates all manpower figures, the totals included, that appear on the three lists:

	INITIAL ESTIMATE	FINAL COUNT	PAYROLL
The imperial fleet	12,000 + 700 Rus	60 dromons: 18,000 (230 crew and 70 "fighters" each) 40 *pamphyloi*: 5,800 marines (Rus incl.) / total 23,002 [23,800]	12,502 + 700 Rus + 1,000 extra
Theme of the *Kibyraiotai*	5,600 + 1,000 reserve / total 6600	15 dromons: 4,500 16 *pamphyloi*: 2,260 / total 6,760	6,760 reserve incl.
Theme of Samos	4,000 + 1,000 reserve / total 5,000	10 dromons: 3,000 12 *pamphyloi*: 1,680 / total 4,680	4,680 + 1,000 reserve
Theme of the Aegean Sea	3,000 + 1,000 reserve / total 4,000	7 dromons: 2,100 7 *pamphyloi*: 1,000 / total 3,100	3,100 + 1,000 reserve
Theme of Hellas		10 dromons: 3,000	
Mardaites of the West		4,087 + 1,000 extra / total 5,087	4,087 + 1,000 reserve
	Total fleet 28,300	Total: not added[53]	

52. For the three sets of figures, see ed. J. HALDON, *op. cit.*, p. 202-207; Bonn, p. 651-656.

53. "Altogether the total for the Imperial fleet and for the themes: 112 [read 102] dromons, 75 *pamphyloi*, 34,000 [read 34,200] oarsmen, 7,340 [read 7,140] fighters, 700 Rus, 5,087 Mardaites" (44, 50-52). The author of the list, who committed many small errors of calculation, did not add the figures, unlike most scholars (cf. J. HALDON, *op. cit.*, p. 245) who did not recognize that the Mardaites and the Rus were in fact part of the oarsmen and the

Cavalry			
Scholarioi (Thrace and Macedonia)	1,037		1,037
Theme of Sebasteia	1,000 Armenians		1,000
Theme of the Thracesians	1,000 [3,000]		3,000
from Platanion	500 Armenians		500
from Prinè	500 Armenians		400
	Total cavalry: 6,037		Total: 2,037 cavalry + "additional" 3,900
	Total fleet and cavalry 34,037 [34,337]		
			1200 soldiers raised by the *parathalassites* at the expense of the people of Constantinople

The initial gross estimate of the number of marines to be mobilized for the Imperial fleet, 12,000 men, is close to the definitive number of personnel, officers included, that appear on its payroll: 12,502 men.[54] Part of this permanent staff were the crews of the 20 *pamphyloi* carrying 160 men each (3,200) and of the other 20 with the crew of 130 men (2,600), 5,800 marines in all. The remaining 6,702 marines and officers of the Imperial fleet belong to its 60 dromons, providing for each, if equally distributed, a crew of 111,7 men.

This figure is the key to understanding the manpower data of the campaign of 910. Emperor Leo VI's treaty on naval warfare, book XIX of his *Tactical Constitutions*, was composed only a couple of years before the campaign,

"fighters"; see below. Added figures (that do not include cavalry) produce the exaggerated total for the fleets of 47,127 men, incompatible with the other data of the text. The minor errors of calculation, in part scribal errors, have been pointed out and corrected in the pioneering study by W. Treadgold, The army in the works of Constantine Porphyrogenitus, *RSBN* n.s. 29, 1992, p. 77-162, see p. 146 for a recapitulation. Those of Treadgold's corrections which I consider indisputable are indicated in square brackets.

54. W. Treadgold, *op. cit.*, see p. 152 for a recapitulation, corrects 12,502 in 12,500 as part of his argument that only 52 ships of the Imperial fleet participated in the campaign, rather that 100 as indicated in the text (cf. below).

and it stipulates the standard crew of a dromon as consisting of 100 oarsmen and several more crew members: Ἔξω δὲ τούτων τὸν κένταρχον τοῦ δρόμωνος καὶ τὸν τὸ φλάμουλον κατέχοντα, καὶ τοὺς δύο κυβερνήτας τῶν τοῦ δρόμωνος αὐχένων, οὓς καλοῦσι καὶ πρωτοκαράβους, καὶ εἴ τινα ἕτερον δέον εἰς τὴν τοῦ κεντάρχου ὑπηρεσίαν. Τῶν δὲ πρωρέων ἐλατῶν οἱ τελευταῖοι δύο ὁ μὲν ἔστω σιφωνάτωρ, ὁ δὲ ἕτερος ὁ τὰς ἀγκύρας βάλλων κατὰ θάλασσαν. Ἔστω δὲ καὶ ὁ πρωρεὺς ἄνω που τῆς πρώρας καθήμενος ἔνοπλος.[55] The list of crew members with special tasks includes a captain, a standard-bearer, two pilots, a bowman, and an unspecified number of men at the captain's service. This stipulation tallies closely with the crew figures of 108 or 110 men for the *ousiaka chelandia* in the Cretan campaign document of 949 (see below).[56] Thus we may safely conclude that between (108 × 60 =) 6,480 and (110 × 60 =) 6,600 marines out of 6,702 made up the regular crews of the 60 dromons, while the rest, 100-200 men, were senior officers (above captain's level) and their servants, the admiral's staff, as well as clergy, medics, qualified repairmen and other specialists who did not belong to a specific crew.

The swelling numbers of the Imperial fleet as compared to its regular complement are due to a vast increase in the dromons' manning. The dromons provided for the expedition by the thematic fleets point to the new standard in the matter of crews: 230 marines, double the original size (the *pamphyloi* crews remain stable).[57] The same level needed to be attained for the Imperial fleet, and the evidence brought together in the table above makes it clear how this upgrade was accomplished. Three preliminary observations facilitate its understanding:

– *The theme of Hellas and the Mardaites of the West.* The theme of Hellas with its 10 dromons, 2,300 marines and 700 soldiers is only mentioned in

55. *The Taktika of Leo VI*, XIX, 8, ed. tr. G. T. Dennis (CFHB 49), Washington D.C. 2010, p. 504-507.

56. The phrase τῶν δὲ πρωρέων ἐλατῶν οἱ τελευταῖοι δύο has been variously interpreted. G. T. Dennis (*op. cit.*) translates: "Finally come the two officers in command at the bow: let one operate the siphon and the other be responsible for dropping anchor at sea". Following Dennis, J. Haldon, *A critical commentary on the Taktika of Leo VI*, Washington D.C. 2014, p. 400, considers the "two first oarsmen" (Dennis' "officers in command at the bow") as two more noncommissioned officers and, assuming that the captain was assisted by only one man, obtains the crew of 108 men, "exactly as described in *De cerimoniis*". However tempting, this scheme cannot be accepted because Dennis' translation is far removed from the Greek text. The crew members in question are neither "officers in command at the bow" nor "two first oarsmen", but "the last two oarsmen at the prow", as translated by J. H. Pryor, E. M. Jeffreys, *The Age of the Dromon*, quoted n. 4, p. 487; thus, they should be included in the 100 oarsmen.

57. For the explanation why, by putting together two crews of 110 men each, one obtains the total of 230 marines, see the forthcoming commentary (cf. n. 2 above).

the final count of troops participating in the campaign. Thus, its involvement was not planned at the start; what is more, no mention is made of paying its personnel.[58] As for 5,087 Mardaites of the West, their participation was not part of the original plan either, but at least they were paid. The question of their conveyance must be asked, however, since there is no mention of their galleys. Both problems find a common solution. The Mardaites of the West, deployed in southern Greece, must have provided the complements of the 10 dromons of the Theme of Hellas, marines and soldiers, 3,000 men in all. Subtracting this figure from the total number of Mardaites mobilized for the campaign leaves (5,087-3,000 =) 2,087 Mardaites with no assignment. We will need to determine its nature.

– *The cavalry*. For the cavalry, the figures in the initial blueprint coincide with payroll except for two details. Of the 500 Armenians from Prinè who were expected to participate and who were actually paid their mobilization bonus (προχρέον, 44, 108-109), only 400 were left when the salaries were paid on the eve of the departure (44, 88-89); there is no explanation regarding the 100 who vanished. More importantly, the payroll introduces a distinction between the 2,037 cavalry (καβαλλάριοι) and the "additional men" (κατὰ προσθήκην ἄνδρες), numbering 3,900 (44, 90-94). As Treadgold has noticed with reason, the former category consists of the *scholarioi* of Thrace and Macedonia (1,037), as well as the Armenians from the Theme of Sebasteia (1,000), while the soldiers from the Thracesian theme (3,000) and the Armenians from Platanion and Prinè (900) belong to the latter category. No other repartition is numerically possible. This distribution imposed by figures is also reflected in the payroll. Unlike the *scholarioi* and the Armenians of Sebasteia (44, 80-81 and 84-85), the three other contingents are paid at a flat rate: 2 *nomismata* for every Thracesian soldier, 6 *nom.* for each Armenian from Platanion (44, 86-87), but only 5 *nom.* per person for the Armenians from Prinè (44, 88-89), possibly punished for their comrades who took the mobilization bonus and ran. Units paid at a flat rate were not mobilized with their officers and noncommissioned officers, always paid at a higher rate than the simple soldiers (cf. 44, 104-107 regarding the Armenians of Sebasteia); they consisted of volunteers, as stated specifically regarding the Platanites (44, 131-139). Since the payroll separates these contingents

58. W. TREADGOLD, The army, quoted n. 53, p. 110-111, draws from this observation the premature conclusion that "a decision had been made not to include [the] ships [of Hellas] in the campaign".

from cavalry, they must have been mobilized without horses.[59] During the sea journey, the 2,037 cavalry had to take care of their horses, but for the "additional men" we need to find a different occupation.

– *The reserves*. The payroll indicates for certain contingents substantial additional forces drawn "from the reserves" (ἀπὸ τῶν διπλῶν) as compared to the original blueprint. This is notably the case of the Themes of Samos and of the Aegean Sea, who do not employ these reserves on their own ships (44, 64-69). The additional mobilization of 1,000 men, described as προσθήκη, is also noted for the Imperial fleet (44, 56-57). These 3,000 men raised by the three fleets must have been trained oarsmen, which was obviously also the case of the 2,087 Mardaites who did not find their place on the ships of the Theme of Hellas (above).

These preliminary observations lead us toward a comprehensive explanation of the aggregate total figure of 23,800 men indicated for the Imperial fleet. We should first subtract the 12,502 marines that make up its regular complement, then the 70 × 60 = 4,200 soldiers mounted on the dromons who do not belong to the navy. I will argue that the latter contingent is composed (with a small deficit) of the 3,900 "additional men" mobilized in the Theme of Thracesians as well as among the Armenians of Platanion and of Prinè. Yet, to bring up the complement of each dromon to the new standard of 230 marines, we need 7,098 more marines. They mostly consist of 700 Rus integrated as oarsmen on the *pamphyloi*, 3,000 marines drawn from the "reserves" and 2,087 non-affected Mardaites: 5,787 men in all. This figure leaves a deficit of 1,311 marines, and this is where the very last indication in the document relating to the campaign of 910 becomes crucial. It records the imperial order to the *parathalassites*, an official in charge of the surveillance of the port of Constantinople and of the nearby coast,[60] to raise 1,200 soldiers at the expense of the inhabitants of the capital (*De cerim.* 44, 178-179 [Haldon, p. 212; Bonn, p. 660]). The field of competence of this official puts him in the best position to recruit oarsmen. This last recruitment campaign did not cost the Treasury a dime and, therefore, did not leave a trace on the official payroll. Never commented by any scholar, it reduces the deficit in marines to 111 men only.

59. For this very true observation, see W. Treadgold, The army, quoted n. 53, p. 109. Ch. G. Makrypoulias, Byzantine expeditions against the Emirate of Crete c. 825-949, *Graeco-Arabica* 7-8, 2000, p. 347-362, on p. 353, with n. 33, describes the expeditionary force as "177 warships (…) carrying or escorting a force of 5937 soldiers, probably cavalry", and reproaches Treadgold for believing "despite the documentary evidence to the contrary, that some of the troops were infantry". The author does not, however, pursue his analysis of the document beyond these remarks.

60. See the entry *parathalassites* by A. Kazhdan, in *ODB*, III, p. 1586-1587.

The manpower calculation that I propose accounts for 23,389 marines and "fighters" in the Imperial fleet (out of the nominal strength of 23,800). Adding the combined thematic contingent of 17,540 men brings the total up to 40,929 men. The total manpower requirement of all ships taking part in the campaign, as listed in the middle column, stands at 41,340 men; thus, my figure falls short of the requirement by 411 men: 300 "fighters" and 111 marines. Obviously, this shortfall of less than one per cent would have had no practical incidence. Every ship appears on the list with the full complement of 230 marines and 70 "fighters" per dromon, 130 or 160 marines per *pamphylos* (*De cerim.* II, 44, 21-24). In real life it would be highly exceptional that a unit would go on campaign fully manned. It hardly mattered, in fact, whether a dromon carried on its deck 65 or 70 soldiers. Yet, there is more than that. We learn that at the last moment, no doubt as the *parathalassites* was conducting his last-minute recruitment campaign in Constantinople, the *katepano* of the Mardaites of the East was charged with mobilizing, among the *Korphitianoi* of Herakleia, the sailors for the skiffs to be supplied for the dromons, four sailors per skiff (44, 166-172 [Haldon, p. 212; Bonn, p. 659]). Since it would seem that each dromon was provided with a skiff, this new human resource added (4 × 102 =) 408 men (out of 411 missing) to the dromons' complements. This was, no doubt, the reason why no effort was made to replace the 100 Armenians of Prinè, who went AWOL after having pocketed their mobilization bonus. The *katepano* was also required to raise 48 rowers for six eight-oared pinnaces (44, 173).

To the total of "naval" personnel paid by the Treasury (22,189 + 17,540 = 39,729), by the inhabitants of the capital city (1,200), and by the *katepano* of the Mardaites of the East (456), 41,385 men in all, we should add 2,037 cavalry embarked with their horses. Transporting horses (and their riders) was the main task of the 87 *pamphyloi* that took part in the expedition (see chapter III). It would be reasonable to assume that 100-200 men out of the grand total of 43,422 men were prevented from taking the sea by various accidents; engineers, clergy, medics, etc., not numerous enough to be mentioned, took place on the boats. Estimating the personnel of the Syrian expedition of 910 at about 43,500 men appears to me a fairly sure bet.

My analysis, unlike those proposed by my predecessors, admits the perfect coherence of the manpower figures as they have been transmitted; it does not suggest either an omission or a partial loss of data. My grand total is close to the figure quoted by Warren Treadgold.[61] Taking the payroll as a guide, this scholar omits to account for the 1,200 men recruited by the

61. W. Treadgold, The army, quoted n. 53, p. 100-121 and 150-153.

parathalassites and for the 456 sailors mobilized by the *katepano*, yet adds 1,000 men to the personnel provided by the Theme of *Kibyraiotai*, thus arriving at a total of 42,774 or 42,064 men.[62] Treadgold asserts, however, that contrary to what the text is commonly believed to say, only 52 out of 100 boats of the Imperial fleet were actually assigned to the expedition; he also excludes the boats of the Theme of Hellas. This drastic reduction of the number of boats results in dromons loaded with 400-450 men as well as with horses (the problem of their transportation is not specially discussed), something that I find surreal. It would be long and of little benefit to explain why Treadgold deemed this reduction necessary; enough is to say that our respective approaches to the interpretation of manpower figures have little in common, except for the fairly close total results. The extensive commentary of chapters II, 44-45 produced by John Haldon is very rich in comparative data drawn from a variety of sources. The author believes, however, that figures in our document are inconsistent and often inexact, and his own overall appreciation of the military personnel employed in the campaign varies: initially set at "something over 12,000 soldiers… and some 32,650 sailors" (*ca* 44,650 men), it then goes up to 46,964 men.[63] He admits (as do all scholars except Treadgold) that all 177 boats listed in the document took part in the expedition, but otherwise our respective explanations of figures are very different. Finally, Panayotis Yannopoulos, after an instructive overview of his predecessors' estimates going from 38,033 (Th. Detorakis) to 47,127 (A. Vasiliev) and even 53,064 men (D. Tsougarakis), concludes pessimistically "que toute tentative de compter les hommes qui ont participé à l'expédition" would be vain "à cause notamment de la nature de notre document".[64]

According to my analysis, the imperial command, by drawing on various manpower reserves, succeeded in nearly doubling the personnel of the Imperial fleet. This action appears to be somewhat improvised, not fully integrated in the initial blueprint for the campaign, and, in any case, very costly. It did not concern the 40 *pamphyloi*: loaded mostly with horses (and the cavalrymen who accompanied them), they kept each its original crew. The manning of the 60 dromons, by contrast, originally *ca* 110 men as described by Leo VI (above), was boosted in two ways. Each boat received

62. For these slightly diverging figures, see Tables III and IV, on p. 150-151 and 152-153, respectively.

63. J. HALDON, Theory and practice, quoted n. 50, p. 242 and 308 respectively.

64. P. YANNOPOULOS, Quelques 'à côté', quoted n. 30, p. 152.

an additional complement of marines (selected, as we have seen, among soldiers with naval experience), bringing up the crew to 230 men. In addition, 70 soldiers were mounted on the deck of each dromon, thus increasing its charge to 300 men.

The source of inspiration for this action is close at hand. It is described as an ultimate tactical device by emperor Leo VI who recommends it to the admiral, the addressee of his naval treatise: "Now if you should observe that the enemy has ships with a larger number of men and a larger army on board, (…) either put the soldiers from two ships aboard one or else, as was said, from your whole force select the very best so they will add up to two hundred soldiers or more for one dromon".[65] Leo VI's reader soon discovers the logic of this action. The emperor places utmost value in concentrating fighters on the deck, their combined striking force being, in his mind, the best gage for repelling any enemy attack. I would suggest another rationale for doubling the crew that Leo VI does not mention. If both crews consisted of trained oarsmen, as was actually the case, they could replace each other, thus substantially increasing the distance their dromon could run under oars. But the logic is secondary, in a way, when the idea comes from an emperor. In the document from 910 we discover an application, possibly the first application on a large scale, of what could be Emperor Leo VI's personal tactical innovation.

The document relating to the Cretan campaign of 949 brings the proof that the tactical scheme propagated by Leo VI was not destined to remain an isolated experiment. It became, on the contrary, the norm. The Imperial fleet consists, in 949, of 150 complements (οὐσίαι). Two of them belong to the imperial dromon, only eight to *pamphyloi*, while the remaining 140 sail on 100 *ousiaka chelandia* and 20 dromons (in other words, 150 complements operate only 129 vessels). The key phrase for our argument describes the dromons: Δρόμωνες κ′ ἀνὰ οὐσιῶν β′· οὐσίαι μ′ (45, 52). Its three recent English translations are in full agreement:

– "20 *dromônes* with 2 crews each: 40 crews" (J. Haldon, p. 218)
– "20 dromons, each of two *ousiai*. 40 *ousiai*" (J. H. Pryor and E. M. Jeffreys, p. 555)
– "20 dromons with 2 units each, 40 units" (A. Moffatt and M. Tall, p. 664, who explain in a note that by "units" they understand "standard crews").

65. Leo VI, *Tactical Constitutions*, XIX, 75, cf. 9; ed. tr. G. T. Dennis, quoted n. 55, p. 533, cf. 507; cf. J. H. Pryor, E. M. Jeffreys, *The Age of the Dromon*, quoted n. 4, p. 513, cf. 489.

This phrase had been a subject of debate, which has been closed, to my mind, by Pryor and Jeffreys' conclusive demonstration (after R. J. H. Jenkins) that the term οὐσία designates a complement or a crew.[66] Thus, the document attributes to each dromon two regular crews.

The double crew, which appears in 949 as the standard one for a dromon, had been experimented on dromons as of 910 (above). Yet, if the double crew now becomes part of the functional definition of a dromon, this costly standard could not be applied to all battleships of the Imperial navy. Hence the emergence of a new notion, only attested in the document of 949: οὐσιακὸν χελάνδιον. Haldon, as well as Pryor and Jeffreys, simply transliterate this term, while Moffatt and Tall pertinently translate it as "*chelandion* with standard crew". In chapter 45, a *chelandion* (generic term for a navy boat) described as *ousiakon* carries a crew of 108 in the Themes of the Aegean Sea (l. 58) and Samos (l. 61) or 110 men in the Theme of *Kibyraiotai* (l. 65), as opposed to 220 men for a dromon (l. 69) [Haldon, p. 219; Bonn, p. 664-665]. *Ca* 110 men was the dromon's standard crew at the time of Leo VI, as follows from his naval *Constitution* (cited above). Thus, the οὐσιακὸν χελάνδιον is a new way to describe a navy boat that half a century earlier was simply called dromon.

The last question to ask is whether the transfer of the name dromon to a ship carrying a double crew went together with an increase in size of the vessel itself. One thing is certain: the idea of Emperor Leo VI when he advised putting the crews of two dromons in one was not to produce a larger ship, and this was not what actually happened in 910. In the last phase of preparations for the expedition, the emperor could procure additional manpower to increase the complements but he could not replace or modify the ships of the Imperial and the thematic fleets. The immense crowding of marines and soldiers on the deck (and, no doubt, in the hold) of each dromon that this measure produced was actually the aim of the imperial strategist who believed it to ensure a better defense against an attempted boarding by the enemy. I doubt, therefore, that the οὐσιακὸν χελάνδιον and the dromon represented two different types of boats in 949 either. Building a broader ship would impede its maneuverability, while making it longer was not technically feasible (cf. chapter III).

66. J. H. Pryor, E. M. Jeffreys, *op. cit.*, p. 254-260. P. Yannopoulos, Quelques 'à côté', quoted n. 30, p. 157, chooses to disregard this argument (as almost all recent scholarly work on the subject of his study), and explains the passage in question as referring to "40 *ousiai* [smaller boats, C. Z.] qui escortaient les 20 *dromones* partis contre la Crète, en raison de deux par *dromon*".

III. – The *pamphyloi* and the transportation of horses

In analyzing the repartition on boats of the ground forces mobilized for the Syrian campaign of 910, I hope to have shown that neither horses nor their riders could find place on dromons, which leaves the boats described as *pamphyloi* as the means of transportation of cavalry. The term *pamphylos* is rare. Its attested usage is restricted to technical literature: the *Book of Ceremonies*, which is our main source, and the tenth-century military treatises. In her review of the question, Hélène Ahrweiler concludes, after Phaidon Koukoules, that the *pamphylos* was a cargo boat, of the kind designated in the sources as "round boats", as opposed to the "long boats", the dromons.[67] I will retain this basic appreciation, which is very true, and proceed to the topic of the transportation of horses.

An exhaustive survey of the Byzantine evidence on the transportation of horses has been recently conducted, in a wide comparative perspective, by Pryor and Jeffreys.[68] The only figures available to the authors, however, concerned a fleet of 800 *chelandia* each carrying twelve horses that Constantine V dispatched into Bulgarian territory in June 763.[69] The authors observe that twelve is the number of horses that can fit in the hold of a dromon arranged in a single file. Based on this observation, they propose a scheme for fitting horses between the two rows of rowers in a dromon's hold (reproduced as Fig. 1a). This is their only suggestion, in fact, regarding the way Byzantine navy could transport horses.

The great inconvenience of this arrangement did not escape Pryor and Jeffreys. The rowers in a closed hold would have trouble sustaining the stench of the horse excrements, even if frequently evacuated, over any length of time, and the steady swing of oars on both sides within a couple of inches from their heads would have been hard for the horses to bear. Where in the overloaded hold could be stored the reserves of water and fodder, without which the horses could not travel any serious distance, remains unclear.[70] Before examining the proposed arrangement any further,

67. H. Ahrweiler, *Byzance et la mer. La marine de guerre, la politique et les institutions maritimes de Byzance aux VIIe-XVe siècles*, Paris 1966, p. 415-417.

68. J. H. Pryor, E. M. Jeffreys, *The Age of the Dromon*, quoted n. 4, p. 304-333.

69. Theophanes, *Chronographia*, ed. C. de Boor, I, Leipzig 1883, p. 432-433.

70. Cf. J. H. Pryor, E. M. Jeffreys, *The Age of the Dromon*, quoted n. 4, p. 329: "Even the 12 horses per *chelandion* reported by Theophanes the Confessor would have consumed around 430 litres of water per day. For a voyage of, say, four days, they would have consumed around 1.73 tonnes of water and that raises the question of where the large amounts of water that the horses needed could be stowed aboard dromons or *chelandia* if they still had a bank of oarsmen below deck".

however, I would like to draw attention to a crucial feature of Constantine V's campaign that has not been duly considered.

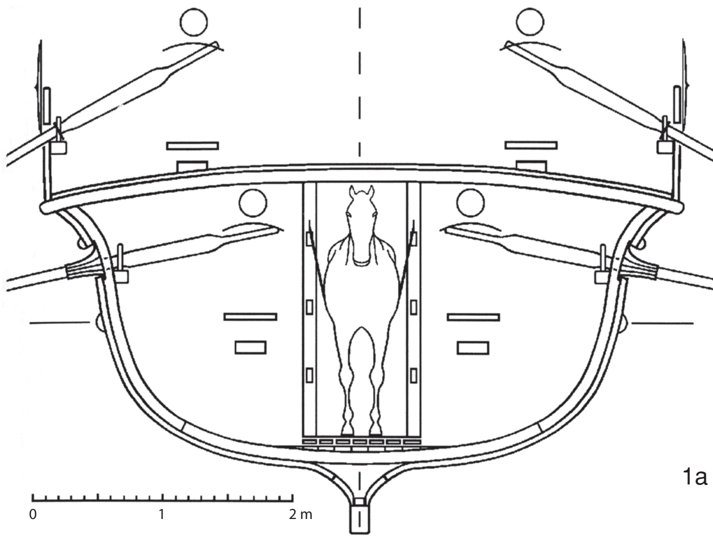
The battle of June 30, 763, was fought in the plain of Anchialos. In the summer of 774 or 775, Constantine V sent against Bulgaria an even greater fleet, carrying 12,000 cavalry; according to Theophanes, it was smashed by a strong wind next to Mesembria,[71] a few miles to the north of Anchialos. These and other examples show that Constantine V, in using the fleet, merely strove to circumvent the passes of the Balkan Mountains (*Haemus mons*), in which the invading Byzantine forces were often ambushed; he did not aim at any deeper penetration of Bulgarian territory. Specifically for the subject at hand, this evidence shows that the sea travels with horses that he instigated were very short. Loaded on boats at one or several ports of the Black Sea – Derkos, Medeia – the horses were dispatched over a distance of about 100 nautical miles that could be covered with good wind within one day.

The scheme devised by Pryor and Jeffreys can only be considered attested, therefore, for a short daily trip that did not require much provision. One may wonder, moreover, how many of the 800 *chelandia* mobilized by Constantine V in 763 were actually dromons with rowers in the hold; a small fraction, no doubt, given the fact that in 910 Leo VI could only dispose of 102 dromons, the Imperial fleet and *themata* combined. One may further speculate that the low maneuverability of the requisitioned commercial vessels was the main reason for the massive crash off the cost of Mesembria *ca* 775, probably at attempted landing. These considerations, however, should not distract us from the subject of the transportation of horses that needs to be examined on a new base.

The survey of manpower mobilized for the Syrian campaign of 910 contains, in the chapter on pay, a crucial distinction between cavalry proper (καβαλλάριοι), who number 2,037 men, and 3,900 men qualified as supplement (κατὰ προσθήκην), who also belonged to cavalry units but were not mobilized as cavalry (*De cerim.* II, 44, 90-93, cf. above). At least 2,037 horses needed to be charged on boats for the cavalry contingent, and, no doubt, a couple of score more since every infantry commander of rank desired to dispose of a horse and at least to the highest ones this privilege could not be denied. For transporting over 2,000 horses, Himerios disposed of 75 *pamphyloi*: 42 smaller ones, with the crew of 130 men, and 33 bigger ones, with the crew of 160 men (44, 23-43, cf. 51).

These figures make good sense since, as we will discover, they reveal a perfect match between the number and size of the boats available and the

71. Theophanes, *Chronographia*, ed. C. de Boor, quoted n. 69, p. 447-448.



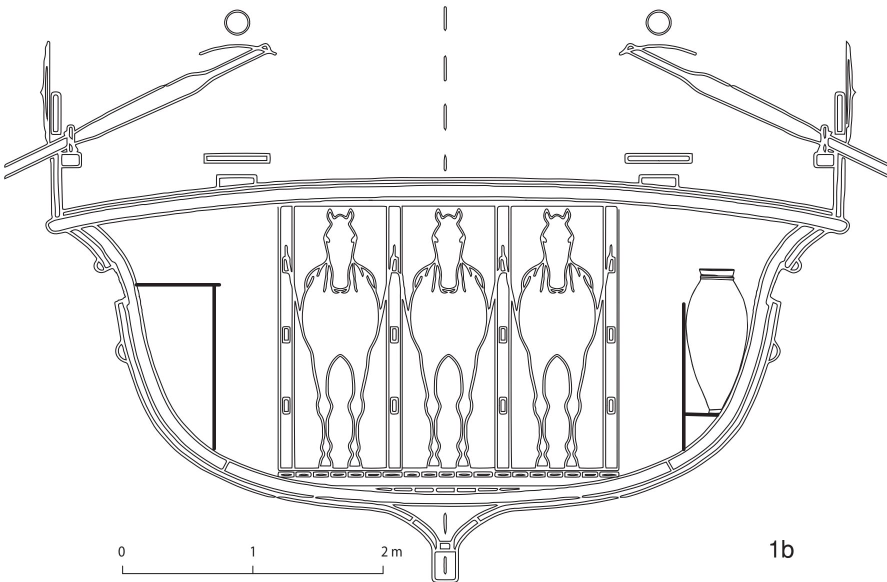


Fig. 1a: Transportation of horses in a single file in the dromon's hold. Source: J. H. PRYOR, E. M. JEFFREYS, *The Age of the Dromon*, quoted n. 4, p. 323, fig. 39.

Fig. 1b: Transportation of horses in a triple file in the large *pamphylos*' hold. Adapted from 1a by Artyom Ter-Markosyan Vardanyan.

number of horses. The main weakness of the transportation scheme proposed by Pryor and Jeffreys consisted, as I have pointed out, in making rowers and horses share the space in the hold. I suggest that this was not the case and that on boats transporting horses (ἱππαγωγὰ πλοῖα), horses and their supplies occupied the entire hold. Admitting that smaller *pamphyloi* that had about the same numbers of crew as dromons were also about the same size, they could carry two files of horses, i.e. 24 horses per boat, with the necessary supplies. Larger *pamphyloi*, more appropriately described as round boats, would accommodate in the hold one more file of horses, bringing their carriage capacity to 36 horses per boat. Such boats would be 1-1.5 m larger than dromons (Fig. 1b). On this assumption, Himerios needed 30 bigger *pamphyloi* (36 × 30 = 1080) and 41 smaller ones (24 × 41 = 984) in order to transport 2,064 horses. Dedicating another big *pamphylos* to the task, he could dispose of a comfortable supply of 2,100 horses, providing for the replacement of those that would have died in the transfer. More likely, he may have counted on obtaining some horses locally.

The use of *pamphyloi* was not restricted to the transportation of horses. The largest one served, without doubt, as the admiral ship (see below), three or four carried bulky supplies and general reserves that could not be fitted on dromons. But the overall match between the *pamphyloi*'s carriage capacity and the number of horses to be carried is crystal clear and cannot be due to chance. It provides a decisive argument in support of my analysis.

This analysis stands in square contradiction, however, to the etymological explanation of the term *pamphylos* that has gained favor in recent research. According to the most straightforward explanation, *pamphylos* was a type of boat that originated from the province of Pamphylia. Pryor and Jeffreys cite this explanation and admit that originally the *pamphyloi* "were probably used as transports rather than in battle", yet argue that with time the term "became applied to picked crews", with the *pamphyloi* assuming "more belligerent roles".[72] Haldon defines *pamphyla chelandia* as "fully-crewed" *chelandia*, but also cites the etymology linking *pamphyloi* to Pamphylia.[73] There is much confusion in the matter, the basic question being whether the term *pamphylos* describes the crew or a type of boat.

It should first be noted that there is little ambiguity regarding the meaning of the word itself. The name of the province Pamphylia was traditionally etymologized as "of mingled tribes or races" (*LSJ*, *s.v.* πάμφυλος), but the adjective was hardly ever used in this sense independently and, in any case,

72. J. H. Pryor, E. M. Jeffreys, *The Age of the Dromon*, quoted n. 4, p. 191-192.
73. J. Haldon, *A critical commentary*, quoted n. 56, p. 399 and 409.

I cannot imagine how this meaning could shift to "picked crews" or "fully crewed". For a mediaeval Greek speaker, the word πάμφυλος could raise no other connotations but of the province of Pamphylia.

More importantly, it can be shown that the term πάμφυλος designates a specific type of boat. The main document on the Cretan expedition of 949 (preceded in the *Book of Ceremonies* by a series of imperial glosses) starts with an overview of the Imperial fleet: Τὸ βασιλικὸν πλόϊμον οὐσίαι ρν′, ἐξ ὧν πάμφυλοι ς′ καὶ οἱ ἀρτίως κατασκευασθέντες β′, οὐσιακὰ χελάνδια ρ′ (II, 45, 44-45). The best punctuation and translation of the phrase belong to Moffatt and Tall: "The imperial fleet: 150 units, of which 6, and 2 newly built, were *pamphyloi*, and 100 *chelandia* with standard crew".[74] This rendering does not differ in substance from the one proposed earlier by Haldon, who, following Reiske, separated, however, the 100 *chelandia* into a distinct phrase: "The imperial fleet, 150 units, of which 6 *pamphyloi* and two more, recently-constructed. 100 *ousiaka chelandia*".[75] By contrast, Pryor and Jeffreys, rightly insisting on the basic meaning of οὐσία as complement or crew (cf. above), attempt to extend it to the whole phrase: "The imperial fleet, 150 *ousiai*, of which 6 [were] hand-picked (*pamphyloi*) and 2 recently mobilised".[76] As pointed out above, the document counts both crews and ships (150 crews corresponding to 129 actual ships), each *pamphylos* (unlike dromons) carrying only one crew. It is out of question, in view of the different translations quoted, to render *pamphylos* as an adjective describing a type of a crew. The verb κατασκευάζω can mean to fully furnish or construct a boat (*LSJ*, *s.v.*), but it is not attested with the meaning "to mobilize a crew". Translating *pamphyloi* as "hand-picked" becomes then equally inappropriate. The two new boats were built as *pamphyloi*, according to the technical specifications of this type of craft.

While ships could be built as *pamphyloi* (which was no doubt most often the case), dromons could also be converted into *pamphyloi*. Our reference is the passage in Emperor Leo VI's naval *Constitution* regarding the admiral ship. The text differs slightly in the two manuscripts presented in two recent editions, *Ambrosianus* B. 119 sup. (*gr*. 139) printed by Pryor and Jeffreys, and *Mediceo-Laurentianus plut*. 55.4, used as base by George T. Dennis; I quote the former. Leo enjoins the admiral to select the largest and the fastest sailing dromon in the entire navy, to crew it with "men outstanding for their size, bravery, virtue, and special armament", and "to arrange such

74. A. Moffatt, M. Tall, *Constantine Porphyrogennetos*, quoted n. 1, p. 664.
75. J. Haldon, Theory and practice, quoted n. 50, p. 208.
76. J. H. Pryor, E. M. Jeffreys, *The Age of the Dromon*, quoted n. 4, p. 554, cf. p. 192.

a dromon of Your Excellency into what is called the *pamphylos* (καταστῆσαι τὸν τῆς σῆς ἐνδοξότητος τοιοῦτον δρόμωνα τὸν δὴ λεγόμενον πάμφυλον)".[77] In his paraphrase of Leo VI's *Tactical Constitutions* produced some eighty years later, Nikephoros Ouranos stays close to the original text, repeating the same advice for selecting the ship and the crew, and for converting the admiral's dromon into a *pamphylos* (καὶ ποιῆσαι αὐτὸν πάμφυλον). In the next paragraph he goes a step further than his model in suggesting, rather awkwardly, that subordinate commanders (rank not specified) follow the admiral's example in selecting the best crews and converting their dromons into *pamphyloi* as well (καὶ παμφυλεύσῃ τὸν ἴδιον δρόμωνα καὶ παμφυλεύσῃ αὐτὸν καὶ καταστήσῃ); Leo VI's only advice to these commanders was to select better crews. Thus, Nikephoros Ouranos, who had commanding experience of his own, states that the admiral's dromon could be and needed to be made into a *pamphylos*. The question is how.

George T. Dennis suggests in a note that "Leo defined the pamphylian as a larger, faster ship for the commander of the entire fleet",[78] an interpretation that could sound reasonable in the context but which cannot apply to *pamphyloi* in the strictly contemporary dossier of the Syrian expedition of 910. The same objection is valid against defining a *pamphylos* as a boat with a picked crew (Pryor and Jeffreys) or with a full crew (Haldon); as we have seen, the crews of all other boats in 910 were by no means deficient. The *LBG*, *s.v.* παμφυλεύω (p. 1182), citing Nikephoros Ouranos, translates the verb as "zu bemannen (sc. δρόμωνα)", to crew (a dromon); this would also be the meaning of ποιῆσαι (τὸν δρόμωνα) πάμφυλον. Would this mean that a (fully-)crewed dromon becomes a *pamphylos*? This can hardly be so since dromons in our texts, with the only exception of Leo VI's naval *Constitution*, are clearly distinguished from *pamphyloi* even when they are stuffed to the utmost with marines and soldiers.

The distinction that I drew between a dromon having rowers both in the hold and on deck and a *pamphylos* with rowers on the deck only suggests a different explanation. First, the reader needs to be reminded to what extent the deck of the tenth-century dromon was overcrowded. It carried the second crew of 110-120 men as well as 70 fully armed fighters (cf. above). The

77. J. H. Pryor, E. M. Jeffreys, *op. cit.*, p. 500-501, add a comma (δρόμωνα, τὸν δὴ λεγόμενον), which I find superfluous in the construction of καθίστημι with double accusative. They translate: "And you should set up the dromon of your Gloriousness [to be] of the kind known as *pamphylos*". G. T. Dennis, *The Taktika of Leo VI*, quoted n. 55, p. 520-521, prints δρόμωνα, τὸ δὲ λεγόμενον πάμφυλον, but the form of substantive neutral, τὸ πάμφυλον, is not attested elsewhere, and I have no explanation for the conjunction δέ. Dennis translates: "You should make ready such a dromon, called pamphylian, for Your Excellency".

78. G. T. Dennis, *op. cit.*, p. 521 n. 9.

captain's berth, situated on the deck, provided a minimum of privacy for the captain, but it is hard to see how the deck could also accommodate the admiral with his staff and servants. I believe, therefore, that Leo VI's advice to the admiral consisted in arranging the hold of the best dromon so as to make it a *pamphylos*, which meant removing the rowers and transforming it into living quarters with the necessary space and privacy.

One may object to this scheme that the admiral would then be riding a boat potentially slower than the dromons. By arguing that the *pamphyloi* rowers were placed on deck only I did not intend to claim that Byzantium had anticipated the oarage system *alla sensile* of Western galleys doubling the number of rowers on the deck.[79] With the fleet advancing under oars rather than under sail the *pamphyloi* could stay slightly behind. Whether the rowers of a *pamphylos* could work in pairs would be a matter of speculation, but at least the admiral's select oarsmen could to some extent compensate for their number with their strength. And in flight the admiral could always change ship.

At the lavish reception of the embassy from Tarsos in 946, we discover among other units displayed in the streets of the capital "the crew of the *droungarios* of the fleets and the great *pamphylos*" (ἡ τοῦ δρουγγαρίου τῶν πλοΐμων οὐσία καὶ ὁ μέγας πάμφυλος) in their parade gear.[80] I believe that the distinction suggested by the wording of the phrase is misleading and that the *droungarios*' crew was actually that of the great *pamphylos*, no longer improvised as under Leo VI but entertained on a permanent basis.

The size of the *pamphylos*' crew suggests a few observations. We have no indication as to the way the rowers were arranged on the deck, whether an attempt was made to fit in more banks than a dromon had, and whether the rowers were working in pairs. One thing is certain, however: when *pamphyloi* were transporting horses, as was most often the case, their large crews did not have a man to spare. During the stopovers, horses needed to be taken out and loaded back, and the ship's water supplies needed to be replenished.[81] Cleaning the hold and feeding the horses also required many hands. But most importantly, the *pamphyloi,* equipped with siphons spewing Greek fire (*De cerim.* II, 45, 223, as corrected by Haldon, p. 229[157]),

79. I adhere to the argument of J. H. Pryor, E. M. Jeffreys, *The Age of the Dromon*, quoted n. 4, p. 423-444.

80. *De cerim.* II, 15, 263-267, tr. A. Moffatt, M. Tall, *Constantine Porphyrogennetos*, quoted n. 1, p. 579 (without commentary); H. Ahrweiler, *Byzance et la mer*, quoted n. 67, p. 416, considered the "grand *pamphylos*" to be a navy commander.

81. On the advice of Ms Maria Timoshenko MA (University of Kiev), I have replaced, as water containers, the amphorae suggested by J. H. Pryor, E. M. Jeffreys, *The Age of the Dromon*, quoted n. 4, p. 369, fig. 44, which one would need to take out for refilling, by stationary *pithoi* (see Fig. 1b), which would be refilled by a human chain moving buckets with water from the nearest source or cistern to the hold.

were also battleships that needed to defend themselves in case of boarding. The principle of "crowding" on the deck, that was applied to the dromons, applied to them as well.

I will conclude this discussion by one last remark concerning the size of the ships composing the Byzantine navy. In Leo VI's naval *Constitution* XIX, we find mentions of the "largest dromons" (ἐν τοῖς μεγίστοις δρόμωσιν, § 7), appeals to outfit "larger dromons" (δρόμωνες μείζονες, § 9), etc., and other indications that dromons could differ in size. While this was, no doubt, to some extent true, the differences in size could hardly be substantial as long as the dromons' crew remained standard. Regarding the *pamphyloi*, my appraisal that they transported horses in two or three files of twelve suggests that they had the same length of slightly over 30 m as dromons, which could accommodate in the hold, as argued by Pryor and Jeffreys, a single file of twelve horses. As I have pointed out above, of the two *pamphyloi* sizes, the smaller one was about as wide as a dromon and the larger one no more than 1-1.5 m wider (cf. Fig. 1b). This trend to rely on established technical standards and building practices contrasts with Leo VI's tactical innovations.

This study offers to the reader a comprehensive explanation of complex numerical data, but this is not its only aim. The history of the early Byzantine navy, traditionally debated in terms of a binary opposition of continuity versus discontinuity, becomes more diversified and takes on new colors. The place of the navy within the system of imperial armed forces can no longer be determined by an a priori assumption that there is no Empire without a navy;[82] it is defined by challenges specific to each period of the Empire's existence.

The disinvestment of the Eastern Empire from this branch of service resulted in the disappearance of the navy in the East by the end of the fourth century, with the only exception of patrol cutters on the Danube. Requisitioned commercial vessels transported the soldiers, while the cost of keeping thousands of mostly idle oarsmen on payroll was diverted to benefit other categories of troops. Basiliscus' fiasco revealed the danger of employing commercial boats alone. The highly mobile oared cutters or barks, of the kind used on the Danube, gained prominence under the name of dromons in

82. I see no other logic in S. COSENTINO's concluding statement (Constans II, quoted n. 5, p. 602) that the creation of the *Karabesianoi* fleet, which he places for no reason between 654 and 663, "marks by no means the 'birth' of a Byzantine navy, for a military fleet, which was different to that of early Roman imperial time, with its own institutions and personnel, had been in existence since Constantine the Great". In other words, as soon as Constantine founded the "Byzantine" empire, he endowed it with a navy clearly marked as "Byzantine" as well. The author provides no sources for or indication of the exact nature of this reform.

their new role that consisted in escorting convoys of sailboats. These 20-oarsmen cutters were too small to go into open sea on their own or to engage in a proper sea-battle, but they faced no enemy with stronger battleships.

This situation changed in the 650's, when the Arabs under Caliph Mu'awiya revived the Roman battleship type, the *liburna*, which procured them an immediate advantage at sea. Picking up this challenge was a matter of survival for the Empire, and it was Constans II's great achievement to have produced an efficient and rapid response. In the imperial fiscal system based on the "immovable" *canon*, that matched in advance every source of income with expenditure, a disposable revenue for building the boats was hard to come by. The newly created poll tax provided the funds; the *nauticatio*, a labor duty, provided oarsmen at no cost.

The late-ninth – early-tenth-century Byzantine navy probably employed the same type of dromon as introduced by Constans II; there is no evidence for its evolution between the late seventh and the late ninth century. Limited by technology hurdles, Byzantines and Arabs did not engage in competition over their battleships' size. Even the transports that could render more service with increased tonnage were built about the same size as dromons. Emperor Leo VI was eager, however, to look for other ways to boost his ships' fighting capacity, and he opted for enlarging the crews. The Syrian expedition of 910 was visibly the first large scale experiment in loading 300 men, 230 marines and 70 "fighters", on a standard dromon, and the least that one can say is that it worked. 220/230 men appear as the regular complement of a ship described as dromon in the document from 949. This did not mean doubling the crews of all dromons, an outlay that the Empire could not afford. The *ousiaka chelandia*, which compose in 949 the vast majority of battleships of the Imperial fleet, carry exactly the same crew of 108-110 men as the early-tenth-century dromons. Yet, they no longer carry the name of dromons, reserved for the double crew ships. This can only signify that Leo VI's idea was not devoid of practical value.

I will not go as far as claiming that it was this new concept of dromon that ensured Byzantine naval dominance under Nikephoros Phokas, who boasted to Liudprand of Cremona of being the master of the seas.[83] This statement gives the full measure, however, of the progress accomplished by the Byzantine navy in the 300 years that passed between its creation and Nikephoros' meeting with Liudprand.

83. LIUDPRANDUS CREMONENSIS, *Relatio de legatione Constantinopolitana*, 11, ed. P. CHIESA, in *Liudprandi Cremonensis Opera omnia* (Corpus christianorum, Continuatio mediaevalis 156), Turnhout 1998, p. 192.

APPENDIX I. *KAMATERA KARABIA*

Two strictly contemporary sources, the treatise *De administrando imperio* (*DAI*) and Book III of the *Continuation of Theophanes* dedicated to the reign of Emperor Theophilos, contain parallel descriptions of the foundation of the Khazar fortress of Sarkel by the imperial envoy Petronas Kamateros. The relation between the two descriptions has been variously defined, but before acquainting the reader with the different opinions on the issue, which are not without importance for my argument, I reproduce both these descriptions in opposing columns:

De administrando imperio 42[84]

Ἀπὸ δὲ κάτωθεν τῶν μερῶν Δανούβεως ποταμοῦ τῆς Δίστρας ἀντίπερα ἡ Πατζινακία παρέρχεται, καὶ κατακρατεῖ ἡ κατοικία αὐτῶν μέχρι τοῦ Σάρκελ, τοῦ τῶν Χαζάρων κάστρου, ἐν ᾧ ταξεῶται καθέζονται τριακόσιοι, κατὰ χρόνον ἐναλλασσόμενοι. Ἑρμηνεύεται δὲ παρὰ αὐτοῖς τὸ Σάρκελ 'ἄσπρον ὁσπίτιον', ὅπερ ἐκτίσθη παρὰ σπαθαροκανδιδάτου Πετρωνᾶ, τοῦ ἐπονομαζομένου Καματηροῦ, τὸν βασιλέα Θεόφιλον πρὸς τὸ κτισθῆναι αὐτοῖς τὸ κάστρον τοῦτο τῶν Χαζάρων αἰτησαμένων. Ὁ γὰρ χαγάνος ἐκεῖνος καὶ ὁ πὲχ Χαζαρίας εἰς τὸν αὐτὸν βασιλέα Θεόφιλον πρέσβεις ἐναποστείλαντες, κτισθῆναι αὐτοῖς τὸ κάστρον τὸ Σάρκελ ᾐτήσαντο, οἷς ὁ βασιλεύς, τῇ τούτων αἰτήσει πεισθείς, τὸν προρρηθέντα σπαθαροκανδιδᾶτον Πετρωνᾶ μετὰ χελανδίων βασιλικῶν πλωΐμων ἀπέστειλεν καὶ χελάνδια τοῦ κατεπάνω Παφλαγονίας.

Καὶ δὴ ὁ αὐτὸς Πετρωνᾶς τὴν Χερσῶνα καταλαβὼν τὰ μὲν χελάνδια ἔλιπεν ἐν Χερσῶνι, τὸν δὲ λαὸν εἰσαγαγὼν εἰς καματερὰ καράβια, ἀπῆλθεν ἐν τῷ τόπῳ τοῦ Τανάϊδος ποταμοῦ, ἐν ᾧ καὶ τὸ κάστρον ἔμελλεν κτίσαι. Καὶ ἐπειδὴ ὁ τόπος λίθους οὐκ εἶχεν πρὸς κτίσιν τοῦ κάστρου ἐπιτηδείους, καμίνιά τινα ποιησάμενος καὶ βήσσαλον ἐν αὐτοῖς ἐγκαύσας, μετ' αὐτῶν τὴν τοῦ κάστρου κτίσιν ἐποιήσατο, ἐκ μικρῶν τινων τῶν ἐκ τοῦ ποταμοῦ κοχλιδίων ἄσβεστον ἐργασάμενος.

Theophanes Continuatus III, 28[85]

κατὰ δὲ τὸν αὐτὸν καιρὸν ὅ τε χαγάνος Χαζαρίας καὶ ὁ Πὲχ πρὸς τὸν αὐτοκράτορα Θεόφιλον ἔπεμπον πρεσβευτάς, τὸ κάστρον ὅπερ οὕτω Σάρκελ κατονομάζεται αὐτοῖς κτισθῆναι ἐξαιτούμενοι, ὅπερ ἑρμηνεύεται μὲν Λευκὸν οἴκημα, ἔστι δὲ καὶ κατὰ τὸν Τάναϊν ποταμόν, ὃς τούς τε Πατζινακίτας ἐντεῦθεν καὶ αὐτοὺς διείργει τοὺς Χαζάρους ἐκεῖθεν, ἔνθα καὶ Χαζάρων ταξεῶται καθέζονται τριακόσιοι κατὰ χρόνον ἐναλλασσόμενοι. Ὧν τῇ αἰτήσει καὶ παρακλήσει πεισθεὶς ὁ Θεόφιλος τὸν σπαθαροκανδιδᾶτον Πετρωνᾶν τοῦ ἐπονομαζομένου Καματεροῦ, μετὰ χελανδίων βασιλικοπλωΐμων καὶ τοῦ κατεπάνω τῆς Παφλαγονίας ἀπέστειλεν, εἰς πέρας τὴν τούτων αἴτησιν κελεύσας ὑπαγαγεῖν. Ὃς ἅμα τῷ τὴν Χερσῶνα καταλαβεῖν τὰς μὲν μακρὰς νῆας ἐκεῖσέ που προσορμίσας ἐπὶ τῆς χέρσου κατέλιπεν, τὸν δὲ λαὸν ἐν στρογγύλαις εἰσαγαγὼν ναυσὶ μέχρι τοῦ Τανάϊδος διεβιβάσθη, ἔνθα καὶ τὴν πόλιν ἔδει τούτοις οἰκοδομεῖν. Ἐπεὶ δὲ λίθων ὁ τόπος ἠπόρει, ἐκ μὲν τῶν μικρῶν καχλήκων τοῦ ποταμοῦ ἄσβεστον, ἐκ δὲ τῆς ὑποκειμένης γῆς πηλὸν ἐγκαύσας διὰ καμίνων, καὶ βίσαλον ἐργασάμενος, τὴν ὁρισθεῖσαν αὐτῷ δουλείαν

84. CONSTANTINE PORPHYROGENITUS, *De administrando imperio*, ed. G. MORAVCSIK, tr. R. J. H. JENKINS (CFHB 1), Washington D.C. 1967, p. 182-185.

85. *Theophanes Continuatus*, ed. I. BEKKER, Bonn 1838, p. 122-124.

Οὗτος οὖν ὁ προρρηθεὶς σπαθαροκανδιδᾶτος Πετρωνᾶς μετὰ τὸ κτίσαι τὸ κάστρον τὸ Σάρκελ πρὸς τὸν βασιλέα Θεόφιλον εἰσελθών, εἶπεν αὐτῷ, ὅτι· "Εἰ θέλῃς ὅλως τὸ τῆς Χερσῶνος κάστρον καὶ τοὺς ἐν αὐτῇ τόπους κυρίως ἐξουσιάσαι καὶ τούτους μὴ τῆς σῆς ἐκτὸς γενέσθαι χειρός, προβάλλου στρατηγὸν ἴδιον, καὶ μὴ τοῖς ἐκείνων καταπιστεύσῃς πρωτεύουσί τε καὶ ἄρχουσι". Μέχρι γὰρ Θεοφίλου τοῦ βασιλέως οὐκ ἦν στρατηγὸς ἀπὸ τῶν ἐντεῦθεν ἀποστελλόμενος, ἀλλ' ἦν ὁ τὰ πάντα διοικῶν ὁ λεγόμενος πρωτεύων μετὰ καὶ τῶν ἐπονομαζομένων πατέρων τῆς πόλεως. Τοῦ οὖν βασιλέως Θεοφίλου πρὸς ταῦτα βουλευσαμένου τὸν ὁ δεῖνα ἐξαποστεῖλαι στρατηγὸν ἢ τὸν ὁ δεῖνα, ὕστερον ἀποσταλῆναι προέκρινεν τὸν προρρηθέντα σπαθαροκανδιδᾶτον Πετρωνᾶν ὡς ἐν πείρᾳ[86] τοῦ τόπου γεγονότα καὶ τῶν πραγμάτων οὐκ ἀνεπιστήμονα, ὃν καὶ πρωτοσπαθάριον τιμήσας, προεβάλετο στρατηγόν, καὶ εἰς Χερσῶνα ἐξαπέστειλεν, ὁρίσας τὸν τότε πρωτεύοντα καὶ πάντας ὑπείκειν αὐτῷ, ἐξ οὗ καὶ μέχρι τὴν σήμερον ἐπεκράτησεν ἀπὸ τῶν ἐντεῦθεν εἰς Χερσῶνα προβάλλεσθαι στρατηγούς. Ἀλλ' αὕτη μὲν ἡ τοῦ Σάρκελ τοῦ κάστρου κτίσις καθέστηκεν.

μόγις μέν, ἐπεραίου δὲ διὰ πολυχειρίας λαμπρῶς, καὶ πρὸς τὴν βασιλεύουσαν ἐπανέστρεφεν. Ἐδίδου δὲ καὶ περὶ τοῦ Χερσῶνος τῷ βασιλεῖ γνώμην τε καὶ βουλήν, οἷς εἰς πεῖραν τῶν ἀνθρώπων ἦλθεν καὶ τῶν τόπων ὁμοῦ, καὶ "οὐκ ἄλλως ἄρξεις τῆς χώρας καὶ τῶν τόπων ὁλοσχερῶς ἢ στρατηγὸν προχειριζόμενος ἴδιον, ἀλλ' οὐ τοῖς ἐκείνων ἄρχουσί τε καὶ πρωτεύουσι καταπιστεύων σαυτόν". Οὐδὲ γὰρ οὐδ' ἡμέτερός πω τῆς ἐκείνων προνοούμενος ἐξαπεστέλλετο στρατηγός, ἀλλ' ὁ λεγόμενος πρωτεύων μετὰ καὶ τῶν πατέρων τῆς πόλεως τὰ πάντα ἦν διοικῶν. Ἐπὶ τούτῳ ὁ βασιλεὺς Θεόφιλος οὐκ ἄλλον ἀλλὰ τὸν εἰρημένον Πετρωνᾶν, ὡς ἔμπειρον κρίνας τοῦ τόπου, πρωτοσπαθάριόν τε ἐτίμησεν καὶ στρατηγὸν ἐξαπέστειλεν, τόν τε πρωτεύοντα καὶ τοὺς ἄλλους θεσπίσας ὑπείκειν ἀνενδοιάστως αὐτῷ· ἐξ ὅτου περ καὶ μέχρι ἡμῶν ἐκράτησεν ἀπὸ τῶν ἐντεῦθεν εἰς Χερσῶνα προβάλλεσθαι στρατηγούς. Οὕτω μὲν οὖν ἥ τε τοῦ Σάρκελ οἰκοδομὴ ἐγένετο καὶ ἡ πρὸς τοὺς Χερσωνίτας τῶν ἐντεῦθεν ἀποστολὴ στρατηγῶν.

The relationship between the two parallel accounts can be defined – and has indeed been defined – in three ways. Paul Magdalino has recently espoused the uncommon view that the "account (in Chapter 42) [was] reproduced from the contemporary history of *Theophanes Continuatus*".[87] Herbert Hunger was more traditional in his approach, admitting in passing that the text we read in *DAI* was actually the *Continuation*'s source.[88] Warren Treadgold and Juan Signes Codoñer retain, as some before them did, the option of a common source, used independently in each of the two texts. Both scholars believe, moreover, that this source was rather ancient, possibly "an archival document datable to 839 also used in *De administrando imperio*", according to Treadgold,[89] a report

86. † ἔμπειρα † ed. (G. Moravcsik), emended by J. Signes Codoñer, *The Emperor Theophilos and the East, 829-842: Court and Frontier in Byzantium during the Last Phase of Iconoclasm*, Farnham 2014, p. 338.

87. P. Magdalino, Constantine VII and the Historical Geography of Empire, in S. Bazzaz, W. Batsaki, D. Angelov (eds), *Imperial Geographies in Byzantine and Ottoman Space*, Cambridge (MA) 2013, p. 23-42, see p. 33.

88. H. Hunger, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, I, Munich 1978, p. 340.

89. W. Treadgold, *The Middle Byzantine Historians*, New York 2013, p. 193.

going back to "a contemporary witness of events, perhaps the envoy proper", according to Signes Codoñer.[90]

I cannot adhere to Magdalino's view that makes the *DAI* version dependent on the *Continuation of Theophanes*. Since J. B. Bury the two parallel passages have been cited as "an interesting object lesson as to the way in which a writer translated colloquial into literary (but unrhetorical) diction",[91] the Continuator being obviously the translator; the translation from literary into colloquial is hard to imagine. But I must also object to the idea of an ancient source, because the text contains a grave historical error. Byzantine Cherson had never been ran, as it states, by "the so-called primate, with those who were called the fathers of the city". Even before the appointment of a *strategos* to Cherson on Petronas' instigation, there was an imperial official at the head of the local administration, though of a lesser rank, an *archon*. The municipal elite, πρωτεύων and πατέρες τῆς πόλεως, gains in prominence in the tenth century, the only time when these titles appear on seals, but neither then nor a century earlier do they hold executive power.[92] Petronas' remark about delegating the power to πρωτεύουσί τε καὶ ἄρχουσι shows a vague recollection, on the part of the text's author, of the time when archons were in charge, but he considers both πρωτεύοντες and ἄρχοντες to be local officials and, on the whole, views the early-ninth-century reality through a tenth-century prism. The tradition recorded in our text might well be historically valid in the main lines, but this is not a contemporary record.

The hypothesis of a common source which is not ancient would be hard to refute, but it would even be harder to prove its usefulness. The only detail in the *Continuation*, which is excessive as compared to *DAI*, concerns pulling out of the water the ships that Petronas left in Cherson; this was, however, an obvious common practice. What is more, Signes Codoñer makes the pertinent observation that the Continuator's opening lines (as quoted above) sound awkward because the author sought to integrate some information (on the name of Sarkel, its location, its Khazar garrison), which had preceded the passage in his source, just as it does in the parallel text from *DAI*. The Continuator was using the "kind of report [which] tallies well

90. J. Signes Codoñer, *The Emperor Theophilos*, quoted n. 86, p. 340, cf. p. 343.

91. J. B. Bury, The treatise *De administrando imperio*, *BZ* 15, 1906, p. 517-577, on p. 569; cf. I. Ševčenko, Re-reading Constantine Porphyrogenitus, in J. Shepard, S. Franklin (eds), *Byzantine diplomacy*, Aldershot 1992, p. 167-95, on p. 190.

92. See now N. Alekseyenko, *L'administration byzantine de Cherson: catalogue des sceaux* (Occasional Monographs published by the Ukrainian National Committee for Byzantine Studies 4), Paris 2012.

with the aims and scope of works like *De thematibus* or *DAI*, where we find number of historical digressions and etymologies for explaining place names".[93] I should add that this "report" could not be ancient also because it features the Petchenegs, who only appeared anywhere near Sarkel half a century after Petronas' mission.[94] Yet, if we were to admit that the *Continuation* used a source very much like *DAI*, identifying it as *DAI* – or rather as materials in preparation for this diplomatic manual – would be the most economical solution.

These preliminary remarks lead us to the actual subject of this Appendix, which are the καματερὰ καράβια that Petronas obtained at Cherson. Scholars have never doubted that this idiom designates in *DAI* the transports, *Lastschiffe* (cf. *LBG*, *s.v.* καματηρός). This was surely the perception of the Continuator who narrates that Petronas left in Cherson the battleships (τὰς μακρὰς νῆας) that had brought him there, embarking his men on the round boats (ἐν στρογγύλαις εἰσαγαγὼν ναυσί), which is the common term for transports. For instance, in describing the fleet of Thomas the Rebel, the Continuator speaks of him "equipping bireme ships and other, rounded ones, that followed him carrying corn and horses" (ναῦς τε ἐξαρτύων διήρεις καὶ ἑτέρας στρογγύλας σιταγωγοὺς ἑπομένας αὐτῷ καὶ ἱππαγωγούς).[95]

Yet, nearly twenty years ago, I expressed doubts that this was what the author of the *DAI* passage actually had in mind. What Petronas needed to obtain in Cherson were not the regular sea-going transports, which he could have brought from Constantinople, but flat-bottomed barks suitable for sailing into the shallow Strait of Kerch and then a couple of hundred kilometers up the Don River, under oars or by hauling, to the location chosen for constructing Sarkel. I have also suggested that describing these ships by the adjective that makes Petronas' nickname was not a coincidence, but rather translated Byzantine fondness for puns.[96]

The expansion of the *TLG* into the Byzantine domain during the years that have passed allows me to be more assertive. The description of ships by the fairly rare adjective καματηρός (also spelled καματερός), meaning toilsome, tiring, exhausting, (also bowed down with toil, worn out, see *LSJ*),

93. J. Signes Codoñer, *The Emperor Theophilos*, quoted n. 86, p. 342.

94. This point, as well as the one regarding the administrative structure of early-ninth-century Cherson, seem to have escaped J. Signes Codoñer, *op. cit.*, p. 343, who states emphatically that "the excerpt on Sarkel was surely written on behalf of Theophilos and was probably preserved in the imperial chancellery".

95. *Theophanes Continuatus*, ed. I. Bekker, quoted n. 85, p. 55.

96. C. Zuckerman, Two notes on the early history of the *thema* of Cherson, *BMGS* 21, 1997, p. 210-222, see p. 213.

is not a general feature of the Greek (or Byzantine) language. It marks a cluster of tightly related usages, which are the following:

a. The main document relating to the Cretan campaign of 949 in the *Book of Ceremonies* explains the difficulty in transporting some of the mobilized troops to Crete by "the scarcity of the *kamatera karabia*" (τὴν ὀλιγότητα τῶν καματερῶν καραβίων, *De cerim.* II, 45, 101-103).
b. An identical formulation can be found in a gloss on the same topic (*ibidem,* l. 29), which is part of a series of glosses, attributable to Constantine Porphyrogennetos, that are copied in the *Book of Ceremonies* before the main document. This usage only confirms the fact that the glosses' author depended for his information on the main document.
c. Book VI, part 2 of the *Continuation of Theophanes*, which does not belong to the same author as Book III, mentions 307 καράβια καματηρὰ σιτήσεις ἔχοντα καὶ ὅπλα πολεμικά as part of the armada that Nikephoros Phokas led against Crete in 961.[97] *Karabia kamatera* "carrying provisions and military equipment" to Crete are sea transports, and the document of 949 is the plausible source of this idiom in Book VI, part 2 whose author was acquainted with the *Book of Ceremonies*, or with materials that entered into its composition.[98]
d. The Chronicle of pseudo-Symeon, in describing Nikephoros Phokas' expedition,[99] offers a very close paraphrase of the text we read in the *Continuation of Theophanes*.

Thus, all five attested usages of the idiom καματερὰ καράβια (including *DAI*) can be circumscribed to the imperial chancellery and the literary circles gravitating around it in the mid-tenth century. Cases b-d can be plausibly traced back to case a. The problem that remains is of my own making. I believe that the author of the memoir on the northern Pontic steppe in *DAI* was the one who created the idiom as a pun on Petronas' nickname of Kamateros, to designate the barks which were "exhausting" for his people to operate. The interpretation of καματερὰ καράβια as "round ships", regular transports, in Book III of the *Continuation of Theophanes* I consider to be erroneous and unfitting in the context. This would signify that the editor of the Cretan document of 949 had access both to the memoir destined for *DAI*, where he borrowed the idiom, and to Book III, where he borrowed for it the meaning of sea transports. The author of Book III and the editor of the

97. *Theophanes Continuatus*, ed. I. Bekker, quoted n. 85, p. 475.
98. See, recently, J. M. Featherstone, Theophanes Continuatus VI and *De Cerimoniis* I, 96, *BZ* 104, 2011, p. 109-116.
99. In the same volume as *Theophanes Continuatus*, ed. I. Bekker, quoted n. 85, p. 758.

Cretan document could be one and the same person, who found the idiom καματερὰ καράβια unbefitting a literary text yet appropriate in a technical document.

This reasoning has implications on the chronology of the literary production by and in the circle of Constantine Porphyrogennetos. My argument implies that both the memoir on the Pontic steppe and Book III of the *Continuation* were composed before the spring or the early summer of 949, when the document pertaining to the Cretan expedition was submitted to the emperor. To put it shortly, this would signify a return, for the texts named, to the old chronological scheme presented by J. B. Bury, who situated the work on *DAI* between 948 and 952, and the composition of the *Continuation of Theophanes* I-IV "c. 949-950".[100] While admitting this scheme would have implications for the dating of other texts, notably the *Life of Basil* (*Continuation* V), I judge this not to be the place to elaborate any further.

Appendix II. On *De administrando imperio* 51, 40-45

While defending the meaning of the term οὐσία as a ship's complement (cf. above), J. H. Prior and E. M. Jeffreys remind us that this interpretation goes back to R. J. H. Jenkins' translation and commentary of *De administrando imperio*.[101] This may be the place to point out that a correction introduced in the relevant passage by G. Moravcsik is unnecessary:

Πολλάκις γὰρ ἐξερχομένου αὐτοῦ εἰς τὰ πλησίον πρόκενσα, τὴν μίαν οὐσίαν κατελίμπανεν εἰς τὸν ἱππόδρομον πρὸς φύλαξιν τοῦ παλατίου διὰ τὸ τὸ τάγμα τοῦ ἀριθμοῦ κατὰ τὸν ἐπικρατήσαντα παλαιὸν τύπον μετὰ τοῦ δομεστίκου τῶν σχολῶν ταξιδεύειν, καὶ ἐναπομένοντες εἰς τὸν ἱππόδρομον <οὐ> συνεξιοῦσι κατὰ τύπον τοῖς βασιλεῦσιν εἰς τὰ πρόκενσα.

For when he [Leo VI] went out on a short progress, he used often to leave one of the complements behind in the hippodrome to guard the palace; because the brigade of the Arithmos, according to the old rule which has grown into force, goes out on active service under the commander-in-chief, and they, *this complement*, stay behind in the hippodrome and do *not* go out on progress with the emperors in the ordinary way.

Emperor Leo VI had two dromons, but only one of them had a permanent crew consisting of two complements (cf. above). For short excursions the emperor would only use one dromon and would leave one of its complements behind to guard the palace. Why? The emended text, in a straightforward

100. J. B. Bury, The treatise *De administrando*, quoted n. 91, p. 574.
101. J. H. Pryor, E. M. Jeffreys, *The Age of the Dromon*, quoted n. 4, p. 256.

translation, answers this question in the most awkward fashion: “Those who stay behind in the hippodrome do not, according to the rule, go out on progress with emperors”. That those who stay behind do not go out is sheer tautology; and why specify that this situation, which appears self-evident, occurs “according to the rule” (κατὰ τύπον)? The translator’s attempt to attenuate the awkwardness by rendering κατὰ τύπον first, correctly, as “according to the rule” and then “in the ordinary way” is nothing but a subterfuge.

If we read the text as transmitted, it would be syntactically most natural to relate the two stipulations of the *typos* to the same category of soldiers: the *tagma* of the Arithmos. When this unit campaigns with the *domestikos*, those (of its soldiers) who stay behind in the hippodrome (ἐναπομένοντες) are expected to accompany the emperor on his sorties. The double functionality of the Arithmos as a fighting unit and as palace guard and city police[102] explains this arrangement. When the unit pulls out of the capital city in its capacity of the *domestikos*’ close military escort, it leaves a detachment to guard the emperor and the palace. When the emperor quits the palace, this detachment follows the emperor, while the safety of the palace is entrusted to one of the crews of the imperial dromon. Without the correction, the whole phrase translates as: “For it often happened that when he went out on a short progress, he left one of the complements behind in the hippodrome to guard the palace because the brigade of the Arithmos, according to the prevailing old rule, would go out on campaign with the commander-in-chief and those staying behind in the hippodrome go out, according to the rule, on progress with the emperors”. Obviously, when the Arithmos was present in the capital in full strength, it could guard both the palace and the emperor and there was no need to mobilize the dromon’s crew.

Constantin Zuckerman
École pratique des hautes études
Paris

102. R. Guilland, Contribution à l’histoire administrative de l’Empire byzantin. Le Drongaire et le Grand Drongaire de la Veille, *BZ* 43, 1950, p. 340-365, reprinted in Idem, *Recherches sur les institutions byzantines*, I, Berlin-Amsterdam 1967, p. 563-587, see p. 564-566; cf. C. Zuckerman, Squabbling *protospatharioi* and other administrative issues from the first half of the tenth century, *REB* 72, 2014, p. 193-233, on p. 228.

RÉGIONS, POLITIQUE ET RHÉTORIQUE DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU 10e SIÈCLE : LE CAS DES PAPHLAGONIENS *

Charis MESSIS

La note concernant la Paphlagonie dans le *De Thematibus* reprend une idée déjà ancienne, que couronne une constatation morale : « La race des Paphlagoniens est très ancienne et maudite, elle est accusée de comportements honteux et de méchanceté… Les Paphlagoniens sont une race égyptienne, tirant leur origine de Phineus qui, le premier, habita la région ; ce Phineus avait un fils qui s'appelait Paphlagon, d'où la région prit son nom »[1]. Ce même renseignement se trouve dans un texte historiographique, plus ou moins contemporain du *De Thematibus*, l'*Histoire* de Génésios : « La Paphlagonie prit son nom de Paphlagon, le fils de Phineus, qui en était le chef »[2]. La proximité du contenu des deux notes, assez curieuse en soi,

* Je remercie pour leur aide I. Anagnostakis, P. Magdalino et S. Papaioannou, ainsi que M. Aboud et M. Panoryia qui ont amélioré le texte grâce à leurs compétences linguistiques.

1. Constantin Porphyrogénète, *De Thematibus*, éd. A. Pertusi, *Costantino Porfirogenito, De Thematibus*, Vatican 1952, VII$^{1\text{-}2.16\text{-}18}$ (p. 72) : τὸ δὲ θέμα τὸ καλούμενον Παφλαγόνων ἀρχαιότατον ἔθνος ἐστὶ καὶ ἐπίψογον, ἐπὶ ἀναισχυντίᾳ τε καὶ κακοτροπίᾳ διαβαλλόμενον... εἰσὶ δὲ οἱ Παφλαγόνες γένος Αἰγύπτιον, ἀπὸ Φινέως τοῦ πρώτου τὴν Παφλαγονίαν οἰκήσαντος, ὃς ἔσχεν υἱὸν Παφλαγόνα, ἐξ οὗ καὶ ἡ χώρα τὴν προσηγορίαν ἐκληρονόμησεν. Sur le *De Thematibus*, voir P. Lemerle, *Le premier humanisme byzantin. Notes et remarques sur l'enseignement et la culture à Byzance des origines au x*e *siècle*, Paris 1971, p. 278-279 ; H. Ahrweiler, Sur la date du *De Thematibus* de Constantin VII Porphyrogénète, *TM* 8, 1981, p. 1-5. Sur la Paphlagonie, sa perception, ses ressortissants et leur rôle politique et intellectuel : J. Turcevič, Cl. Claudianus und Joannes Lydos. Zur Frage der Herkunft Claudians, *BZ* 34, 1934, p. 1-9 ; P. Magdalino, Paphlagonians in Byzantine High Society, dans S. Lampakis (éd.), *Η Βυζαντινή Μικρά Ασία*, Athènes 1998, p. 141-150 ; J. Schamp, Claudien le « Paphlagonien », poète d'Alexandrie, *Latomus* 60, 2001, p. 971-991.

2. Génésios, *Histoire*, éd. A. Lesmueller-Werner, I. Thurn, *Iosephi Genesii Regum libri quattuor* (CFHB 14), Berlin-New York 1978, p. 40$^{26\text{-}27}$: τῆς Παφλαγονίας, ἥτις ἀπὸ Παφλαγόνος υἱοῦ τοῦ Φινέως τῆς τοιαύτης γῆς ἐγκρατήσαντος ἀγορεύεται. Sur Génésios et

Revue des Études Byzantines 73, 2015, p. 99-122. doi : 10.2143/REB.73.0.3132044

corrobore la thèse d'A. Pertusi qui voyait derrière l'écriture du deuxième livre du *De Thematibus*, et derrière la révision finale de l'ensemble du texte, la personne de Génésios[3]. Tout en reproduisant un *topos* mythico-géographique assez répandu, le *De Thematibus* ajoute cependant un élément absent chez les auteurs qui le précèdent et qui ne sera pas repris par les auteurs suivants, à savoir l'origine égyptienne des Paphlagoniens. En ce qui concerne Phineus, les textes anciens présentent deux figures indépendantes : un Phineus qui participa à l'expédition des Argonautes, et un autre lié à l'histoire de Persée et d'Andromède[4]. Le père du premier, Agénor, était certes originaire d'Égypte, mais il devint par la suite roi de Tyr en Phénicie ; père et fils sont alors désignés comme Phéniciens ou Tyriens[5]. Phineus, devenu plus tard roi d'une ville de Thrace, porte le qualificatif de thrace[6]. L'autre Phineus est une figure active en Éthiopie. Il va de soi que seul le premier des deux est lié à la région de Paphlagonie puisqu'une branche des récits mythologiques lui attribue un fils du nom de Paphlagon[7]. L'attribution d'une origine égyptienne aux Paphlagoniens, si elle existait déjà dans la tradition ancienne[8], est soulignée expressément par le rédacteur du *De Thematibus*. On peut à juste titre se demander si cette précision est due à un souci du détail historique ou si elle n'est qu'un renseignement tendancieux (peuple à la peau foncée), visant à dénoncer cette population d'Asie Mineure qui suscite le mépris du rédacteur du texte[9]. Parmi les traditions qui circulaient

sa datation : H. HUNGER, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, I, Munich 1978, p. 351-354 ; A. KARPOZILOS, *Βυζαντινοί ιστορικοί και χρονογράφοι*. II, *(8ος-10ος αι.)*, Athènes 2002, p. 315-343 ; A. KAZHDAN, *A History of Byzantine Literature (850-1000)*, éd. Ch. ANGELIDI, Athènes 2006, p. 145-152.

3. CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *De Thematibus*, cité n. 1, p. 47-48.

4. Un aperçu général sur Phineus : *Der Neue Pauly. Enzyklopädie der Antike*. Band 9., *Or-Poi*, Stuttgart-Weimar 2000, p. 902-903. Le Phineus de la mythologie pourrait bien se confondre avec la figure biblique de Phinées (Ex 6, 25 ; Nb 25, 6-13 et ailleurs). Cf. aussi J. SCHAMP, Claudien, cité n. 1, p. 988-991.

5. Par ex. *Anonymi Periplus ponti Euxini*, éd. A. DILLER, *The Tradition of the Minor Greek Geographers*, Lancaster-Oxford 1952, p. 102-146, ici p. 120-121 : ὧν δὴ τόπων ἆρξαι Φινέα τοῦ Τυρίου Φοίνικος. Ici, Phineus est considéré comme le fils de Phoenix, le Tyrien.

6. PAUSANIAS, *Description de la Grèce*, éd. M. CASEVITZ, *Pausanias, Description de la Grèce. Livre V, L'Élide*, Paris 1999, 5.17.11 (p. 49) : Φινεύς τε ὁ Θρᾷξ ἔστι.

7. Par ex., ARRIANUS, *Bithynicorum fragmenta*, éd. A. ROOS, G. WIRTH, *Flavii Arriani quae existant omnia*, Leipzig 1968, fr. 20[16-18].

8. J. SCHAMP, Claudien, cité n. 1, p. 990-991, explique le fait que le poète Claudien, un Alexandrin, soit appelé « Paphlagonien » par Jean Lydus en ayant recours aux récits mythologiques sur Phineus et son père Agénor, pour conclure que « 'Paphlagonien' ne signifie rien d'autre ici qu'Égyptien ».

9. Nous pourrions ajouter à cette liste les Cappadociens, dotés des trois épigrammes d'origine classique qui les dénoncent à haute voix, mais ces mêmes Cappadociens sont en même temps exaltés pour leur contribution à la christianisation de l'Empire (CONSTANTIN

sur l'histoire des Paphlagoniens, et qui les présentaient comme le peuple dont étaient issus les Vénitiens[10] ou comme le peuple qui descendait de Pélops[11], le rédacteur choisit les moins flatteuses ou celles pouvant les discréditer ouvertement.

Il est possible que l'hostilité du rédacteur du *De Thematibus* envers les Paphlagoniens soit une manifestation de sa culture classicisante, les attitudes des auteurs chrétiens à l'égard de ce peuple étant, elles, plutôt neutres[12]. L'étude systématique de la culture classique à partir de la seconde

PORPHYROGÉNÈTE, *De Thematibus*, cité n. 1, II, p. 63-66). Nous pourrions aussi ajouter les habitants du thème des Cibyrrhéotes, thème qui tire son nom de la ville de Cibyrra, « un village insignifiant qu'on doit éviter de nommer, parce qu'il fait le blâme et non pas la fierté du thème, puisque ses habitants se montrèrent plusieurs fois impertinents et injurieux envers les ordres impériaux » (*ibidem*, XIV[39-43] [p. 79]) ; cette accusation cependant ne vise pas une population particulière, comme dans le cas des Paphlagoniens ou des Cappadociens, mais dénonce l'attitude politique de certains de ses habitants envers le pouvoir constantinopolitain. La constatation de la slavisation du Péloponnèse n'est pas émise uniquement pour dénoncer la prétendue origine noble de Nicétas Magistros (*ibidem*, VI[33-42] [p. 98]), un personnage impliqué dans le coup d'État des fils de Romain Lécapène contre leur père et Constantin VII. Sur la Cappadoce pendant la période byzantine : F. HILD, M. RESTLE, *Kappadokien (Kappadokia, Charsianon, Sebasteia und Lykandos)* (TIB 2), Vienne 1981 ; N. THIERRY, *La Cappadoce de l'Antiquité au Moyen Âge*, Turnhout 2002 ; S. MÉTIVIER, *La Cappadoce (IVe-VIe siècles). Une histoire provinciale de l'Empire romain d'Orient* (Byzantina Sorbonensia 22), Paris 2005 ; J. COOPER, M. DECKER, *Life and Society in Byzantine Cappadocia*, Chippenham-Eastbourne 2012. Sur le thème naval des Cibyrrhéotes : H. ANTONIADIS-BIBICOU, *Études d'histoire maritime de Byzance. À propos du « Thème des Caravisiens »*, Paris 1966, p. 63-98 ; H. AHRWEILER, *Byzance et la mer. La marine de guerre, la politique et les institutions maritimes de Byzance aux VIIe-XVe siècles*, Paris 1966, p. 51 et passim ; sur Nicétas Magistros : I. ANAGNOSTAKIS, Byzantium and Hellas. Some Lesser Known Aspects of the Helladic Connection (8th-12th Centuries), dans J. ALBANI, G. CHALKIA (éd.), *Heaven and Earth. Cities and Countryside in Byzantine Greece*, II, Athènes 2013, p. 15-29, ici p. 21-25.

10. *Corpus Juris Civilis*. III.1-2, *Novellae*, éd. R. SCHOELL, G. KROLL, Berlin 1959, nº 29 (an 535), III.1, p. 218 : τὸ Παφλαγόνων ἔθνος ἀρχαῖόν τε καὶ οὐκ ἀνώνυμον καθεστώς, ἀλλὰ τοσοῦτον ὡς καὶ ἀποικίας μεγάλας ἐκπέμψαι καὶ τὰς ἐν Ἰταλοῖς συνοικίσαι Βενετίας, ἐν αἷς καὶ Ἀκυληία πόλις τῶν ἐπὶ τῆς ἑσπέρας μεγίστη κατῴκισται καὶ βασιλικὴν πολλάκις δίαιταν δεξαμένη. La disposition de la loi est fondée sur des constatations géographiques et ethnographiques antérieures comme celles de STRABON, *Géographie. Livres V-VI*, éd. F. LASSERRE, Paris 1967, V.I.4, p. 43 : « Quant aux Hénètes, leur origine est expliquée de deux manières. Les uns prétendent qu'ils sont aussi des colons celtes, issus de leurs homonymes les Vénètes, des bords de l'Océan, et les autres qu'il faut les identifier avec certains Hénètes de Paphlagonie, rescapés de la guerre de Troie et venus à cet endroit avec Anténor. Les seconds invoquent comme preuve en faveur de leur opinion le zèle des Hénètes pour l'élevage des chevaux, activité aujourd'hui complètement disparue, mais autrefois très en honneur chez eux, en souvenir de cette antique prédilection pour les juments mulassières à laquelle Homère fait allusion ». Sur la novelle, voir aussi J. SCHAMP, Claudien, cité n. 1, p. 985-988.

11. *Scholies à Apollonios de Rhodes*, éd. et trad. G. LACHENAUD, Paris 2010, chant II, v. 357-359, p. 255 : ἀπὸ τοῦ Πέλοπος γὰρ ἔλεγον κατάγεσθαι οἱ Παφλαγόνες.

12. SOCRATE, *Histoire ecclésiastique*, éd. G. HANSEN, P. MARAVAL, trad. P. PÉRICHON, *Socrate de Constantinople, Histoire ecclésiastique. Livres IV-VI* (SC 505), Paris 2006, IV[28.34-38] (p. 120). Traduction modifiée : « La nation des Paphlagoniens […] n'est pas portée vers

moitié du 9e siècle conduisit à la réinvention de plusieurs thématiques, dont celle de l'invective contre les Paphlagoniens, qui imprègne des textes d'Aristophane et de Lucien[13]. Les œuvres de ce dernier sont corrigées, éditées et annotées pendant la première moitié du 10e siècle par des savants comme Aréthas, Alexandre de Nicée et d'autres, restés anonymes[14]. L'une d'entre elles, intitulée *Alexandre ou le faux prophète*, fournit tout un arsenal d'accusations et de griefs contre les Paphlagoniens, ainsi que, comme nous le verrons par la suite, un terrain propice où ses scholiastes successifs se livreront bataille au sujet des Paphlagoniens, leurs contemporains. La présentation typique de ceux-ci se compose de deux images contradictoires, mais d'importance égale, qui fonctionnent de manière complémentaire : l'une est l'idiotie absolue (du peuple), l'autre la ruse, la perversion et la malignité (d'individus précis).

Mais est-ce uniquement le souci du classicisme qui fait des Paphlagoniens du *De Thematibus* la risée de l'Empire ? Ne pourrait-on voir, derrière ces accusations, comme P. Magdalino le croit fermement pour la plupart des textes de cette période[15], un choix bien ciblé destiné à dénoncer des personnages réels situés au sommet de l'Empire ou dans l'entourage impérial, voire un trope rhétorique pour clouer au pilori certains groupes de pouvoir pendant la première moitié du 10e siècle, comme cela se passe pour les

l'irascibilité et la concupiscence, car aujourd'hui elle n'a même pas en faveur les courses de chevaux ni les théâtres ». L'apport des Cappadociens à la culture chrétienne et leur signification dans l'histoire de la christianisation de la société romaine sont reconnus aussi par Constantin Porphyrogénète, *De Thematibus*, cité n. 1, II$^{78-90}$ (p. 66). Cf. aussi, S. Lampakis, Καππαδοκία, dans B. Blysidou *et alii* (éd.), *Η Μικρά Ασία των Θεμάτων*, Athènes 1998, p. 259-274.

13. Sur l'étude de la culture classique aux 9e-10e siècles, voir en général P. Lemerle, *Le premier humanisme*, cité n. 1.

14. Sur les commentaires à Lucien, H. Rabe, Die Überlieferung der Lukianscholien, *Nachrichten von der Königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen* 1902, p. 718-736 ; Idem, *Scholia in Lucianum*, Leipzig 1906 ; B. Baldwin, The Scholiast's Lucian, *Helikon* 20-21, 1980, p. 219-234 ; sur les commentaires d'Aréthas à Lucien : H. Rabe, Die Lukianstudien des Arethas, *Nachrichten von der Königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen* 1903, p. 643-656 ; S. Kougéas, Αἱ ἐν τοῖς σχολίοις τοῦ Ἀρέθα λαογραφικαὶ εἰδήσεις, *Λαογραφία* 4, 1912-3, p. 203-237 ; J. Bidez, Aréthas de Césarée, éditeur et scholiaste, *Byz.* 9, 1934, p. 391-408 ; D. Christidis, Το άρθρο της Σούδας για τον Λουκιανό και ο Αρέθας, *Ἐπιστημονικὴ ἐπετηρίδα τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης* 16, 1977, p. 417-449 ; G. Russo, *Contestazione e conservazione. Luciano nell'esegesi di Areta*, Berlin-Boston 2012. Sur la fortune d'Aristophane à Byzance, W. Koster, Aristophane dans la tradition byzantine, *REG* 76, 1963, p. 381-96. Plus particulièrement pour les 9e-10e siècles, nous pouvons retenir la figure de Jean de Sardes qui dispose d'un manuscrit commenté d'Aristophane et l'utilise dans son commentaire des *Progymnasmata* d'Aphtonios. Sur la question : K. Alpers, *Untersuchungen zu Johannes Sardianos und seinem Kommentar zu den* Progymnasmata *des Aphthonios*, Braunschweig 2009, p. 73-86.

15. P. Magdalino, Paphlagonians, cité n. 1, p. 145-147.

Cappadociens dans ce même texte[16] ? Nous avancerons une réponse à la fin de notre exposé.

1. – Les régions des textes littéraires

À travers les textes, les Byzantins configuraient une géographie de la périphérie qui ne correspondait pas obligatoirement à la géographie administrative ; elle n'avait ni la précision ni le souci du détail de cette dernière[17]. C'est ainsi que sous le terme « Paphlagonie », les auteurs désignaient généralement une région aux contours fluides, située au centre de l'Asie Mineure et assez proche des frontières orientales de l'Empire[18]. Pendant la période médiobyzantine, les auteurs, souvent bien conscients des différences géographiques réelles, utilisaient les dénominations « Paphlagonien », « Cappadocien » ou « Arménien » pour figurer une unité foncière et représenter une sorte de barbarie intérieure plutôt qu'indiquer une origine géographique précise. Certains scénarios littéraires de caricature régionale se perpétuaient, seul variait le peuple d'Asie Mineure orientale qui en fournissait les protagonistes en fonction des circonstances et des modalités du réquisitoire. Il est très caractéristique que la plus longue des trois épigrammes, celle par laquelle le *De Thematibus* – suivant en cela une tradition bien établie – décrit la malignité des Cappadociens[19], ait été réutilisée par Kassia au 9e siècle pour dénoncer les Arméniens (ou bien les habitants du thème de l'Arméniakon)[20]. Le même jeu d'identifications explique l'usage que

16. S. Lampakis, Καππαδοκία, cité n. 12, p. 267-268. Sur la Paphlagonie, voir la constatation générale de P. Magdalino, Paphlagonians, cité n. 1, p. 141.

17. Sur la perception littéraire du territoire à Byzance : M. Gallina, Centre et périphérie : identité et différences (xie-xiiie siècle), dans *Byzantina – Metabyzantina. La périphérie dans le temps et l'espace* (Dossiers Byzantins 2), Paris 2003, p. 57-76 ; T. Gregory, Narrative of the Byzantine Landscape, dans J. Burke *et alii* (éd.), *Byzantine Narrative. Papers in Honour of Roger Scott*, Melbourne 2006, p. 481-496.

18. Sur la Paphlagonie durant l'époque qui nous intéresse, K. Belke, *Paphlagonien und Honorias* (TIB 9), Vienne 1996, p. 69-82 ; T. Loungis, Παφλαγονία, dans B. Blysidou *et alii*, *Η Μικρά Ασία*, cité n. 12, p. 275-285. Pour une définition géographique de la Paphlagonie, *Chrestomathie de Strabon*, éd. S. Radt, *Strabons Geographika*. Band 9., *Epitome und Chrestomathie*, Göttingen 2010, p. 310[15-16] : ὅτι διορίζει Παφλαγονίαν ὁ μὲν Πόντος ἐκ βορρᾶ, ὁ δ' Ἅλυς ἐξ ἀνατολῶν, ἡ δὲ Φρυγία καὶ Γαλατία πρὸς νότον, ἡ δὲ Βιθυνία πρὸς δυσμάς.

19. Constantin Porphyrogénète, *De Thematibus*, cité n. 1, II[71-74] (p. 66). Le poème fait aussi partie de l'*Anthologie grecque, anthologie palatine. Livre XI*, éd. R. Aubreton, Paris 1972, no 238, p. 155, et est anonyme (ἄδηλον) : Καππαδόκαι φαῦλοι μὲν ἀεί, ζώνης δὲ τυχόντες, / φαυλότεροι, κέρδους δ' εἵνεκα φαυλότατοι. / ἢν δ' ἄρα δὶς καὶ τρὶς μεγάλης δράξωνται ἀπήνης / δὴ τότε γίνονται φαυλεπιφαυλότατοι.

20. Kassia adapta l'épigramme suivant ses objectifs et la rendit plus compréhensible, en changeant les mots rares (K. Krumbacher, Kassia, *Sitzungsberichte der Philosophisch-Philologischen*

Constantin Manassès réserve, au 12e siècle, à l'une des autres épigrammes consacrées aux Cappadociens dans le *De Thematibus*, une poésie qui remonte à un poète obscur du 5e siècle avant J.-C., Démodoque. Dans la version de Manassès, l'épigramme parle d'une vipère morte d'avoir goûté le sang envenimé, non plus d'un homme de Cappadoce comme cela était le cas dans la version consacrée de l'épigramme[21], mais d'un eunuque (« Une fois une vipère porteuse de venin, dit-on, avait mordu un eunuque et elle avait éclaté sur le champ, car elle avait goûté un sang beaucoup plus venimeux et mortel que son propre sang »[22]), selon les équivalences implicites : Cappadocien, à savoir Paphlagonien, donc eunuque.

Une autre constante théorique est que dans les représentations littéraires des régions, à la différence des descriptions figées des villes où l'accent est mis sur un décor le plus souvent privé de toute présence humaine[23], les régions n'étaient pas perçues indépendamment de leurs habitants et l'espace était traité comme un prolongement du groupe humain qui y vivait. Selon une certaine pensée philosophico-scientifique d'origine antique[24], il existait une interrelation déterministe entre paysage, traduit en « climat » dans le vocabulaire scientifique, et population, idée qui perdura à Byzance comme le laisse voir Psellos à propos du caractère brutal des Cappadociens. Dans une lettre adressée au juge de cette région, surpris des réactions de la population, Psellos écrit : « Leur comportement envers toi n'est pas un agissement qui t'est exclusivement réservé, mais leur caractère est ainsi depuis les temps anciens car il a été transmis par le premier ancêtre à ses successeurs

und Historischen Classe der K. B. Akademie der Wissenschaften zu München, 1897, p. 366, v. 33-42, Sammlung des Cod. *Laur*. 87, 16) : Τῶν Ἀρμενίων τὸ δεινότατον γένος / ὕπουλόν ἐστι καὶ φαυλῶδες εἰς ἄγαν, / μανιῶδές τε καὶ τρεπτὸν καὶ βασκαῖνον, / πεφυσιωμένον πάμπλειστα καὶ δόλου πλῆρες· / εἶπέ τις σοφὸς περὶ τούτων εἰκότως· / Ἀρμένιοι φαῦλοι μέν, κἂν ἀδοξῶσι, / φαυλότεροι δὲ γίνονται δοξασθέντες, / πλουτήσαντες δὲ φαυλότατοι καθόλου, / ὑπερπλουτισθέντες <δὲ> καὶ τιμηθέντες / φαυλεπιφαυλότατοι δείκνυνται πᾶσι. Le *De Thematibus*, dans sa petite anthologie de la perversité des Cappadociens, contient une troisième épigramme (Constantin Porphyrogénète, *De Thematibus*, cité n. 1, II$^{69-70}$ [p. 66]), d'origine indéfinie, mais également présente dans la *Souda* (*Suidae Lexicon*, III, éd. A. Adler, Leipzig 1933, κ. 324 : « les trois très méchants kappa : Cappadoce, Crète, Cilicie »).

21. Constantin Porphyrogénète, *De Thematibus*, cité n. 1, II$^{76-77}$ (p. 66) ; *Anthologie grecque*, cité n. 19, nº 237, p. 154 : Καππαδόκην ποτ' ἔχιδνα κακὴ δάκεν· ἀλλὰ καὶ αὐτὴ κάτθανε, γευσαμένη αἵματος ἰοβόλου.

22. Manassès, *Roman*, éd. O. Mazal, *Der Roman des Konstantinos Manasses*, Vienne 1967, fg. 80$^{6-9}$ (p. 184). Cf. aussi fg. 80a (p. 185).

23. Sur les éloges des villes dans la littérature byzantine, voir en dernière instance P. Odorico, Ch. Messis (éd.), *Villes de toute beauté. L'ekphrasis des cités dans les littératures byzantine et byzantino-slaves*, Paris 2012.

24. M. Sassi, *The Science of Man in Ancient Greece*, Chicago-Londres 2001 (1ère édition italienne 1988).

ou parce qu'il a été produit dans leur âme à cause de la différence du climat, comme diraient les astronomes [référence à Ptolémée]. Tu ne dois pas être surpris s'ils ont tiré quelque chose du climat et l'ont ajouté à leur disposition violente ; ainsi, même les comportements les plus doux deviennent des agissements brutaux »[25]. C'est là l'une des raisons pour lesquelles, dans la description globale d'une région, c'est le peuple qui est examiné et catégorisé et plus rarement le paysage géographique. Il existe bien entendu des exceptions notoires, dont l'une concerne de fait la Paphlagonie. Au 11e siècle Jean Mauropous, qui s'attribue le qualificatif de « pur Paphlagonien » (ἀκραιφνεῖς) dans une de ses lettres[26], procède à la description de son pays natal : « Le pays est désert, inhabité, disgracieux, sans arbres ni végétation, sans bois ni ombres, il est plein de sauvagerie et abandonné, privé de réputation et de gloire. Il abonde cependant en produits du blé, obtenus par un grand labeur ; en ce qui concerne en revanche le vin et l'huile, les éléments qui restent, le pays est malheureusement caractérisé par une grande pénurie et par la pauvreté. Je pourrais ajouter aussi le manque de fruits, de poissons, de ce qui apporte du réconfort à des personnes malades comme moi et de tout ce qui est nécessaire à une table bien dressée »[27]. L'aridité du pays n'est que partiellement compensée par une certaine abondance de blé, qui assure la survie mais n'agrémente pas la vie. Outre ce signalement épique de la rudesse de la terre paphlagonienne, sorte de grandeur rhétorique de la désolation, la Paphlagonie, en tant que paysage géographique, oscille entre son identification implicite avec le territoire « scythe » dans les écrits hostiles (παφλαγονική ἐρημία, selon Léon le Diacre[28]), et des références à son apport général dans les écrits plus bienveillants : « La Paphlagonie [...] envoie comme présents à la reine des villes tout ce dont cette dernière a

25. PSELLOS, *Lettres*, no 110, éd. C. SATHAS, *Bibliotheca graeca medii aevi*. V, *Μιχαὴλ Ψελλοῦ ἱστορικοὶ λόγοι, ἐπιστολαὶ καὶ ἄλλα ἀνέκδοτα*, Paris 1876, p. 354-356, ici p. 355.

26. MAUROPOUS, *Lettres*, éd. A. KARPOZILOS, *The Letters of Ioannes Mauropous metropolitan of Euchaita*, Thessalonique 1990, ep. 9[15], p. 62.

27. *Ibidem*, ep. 64[55-62] (p. 173). Sur l'économie de la région, K. BELKE, *Paphlagonien*, cité n. 18, p. 138-151. Une description analogue de l'Asie Mineure centrale, de la région entre Phrygie et Galatie, dans *The Correspondence of Leo, metropolitan of Synada and Syngellus* (CFHB 23), éd. M. POLLARD VINSON, Washington 1985, ep. 43[7-13] (p. 68), adressée à l'empereur : ἔλαιον γὰρ οὐ γεωργοῦμεν· τοῦτο κοινὸν τοῖς Ἀνατολικοῖς ἔχομεν πᾶσιν· οἶνον ἡ καθ' ἡμᾶς οὐ δίδωσιν, ὑψηλῆς καὶ ταχινῆς λαχοῦσα τῆς θέσεως· ἀντὶ ξύλου τῷ ζαρζάνῳ χρώμεθα, ὅπερ ἐστὶν ἐπιμελείας ἀξιωθεῖσα κόπρος, πρᾶγμα καὶ ἀτιμότατον καὶ δυσωδέστατον· τὰ γὰρ ἄλλα ὅσα νοσοῦσιν ἢ ὑγιαίνουσίν εἰσιν ἐπιτήδεια ἀπὸ τοῦ Θρακησίου καὶ τῆς Ἀτταλείας καὶ αὐτῆς τῆς βασιλευούσης ἐρανιζόμεθα.

28. LÉON LE DIACRE, *Histoire*, éd. C. HASE, *Leonis Diaconi Caloensis Historiae Libri decem*, Bonn 1828, p. 40[3].

besoin, elle envoie aussi à toute la terre ses propres biens »[29] écrit le biographe de l'impératrice Théodora. Ce dont la capitale a besoin venant de Paphlagonie, et les biens que l'humanité reçoit de cette région ne pouvaient être, vu son aridité, que ses familles ambitieuses et assoiffées de pouvoir, ses reines pieuses, ses eunuques rusés et tout-puissants, ou ses musiciens ambulants[30].

La représentation des Paphlagoniens durant cette période se fonde sur la constatation fondamentale du danger social qu'ils représentent. Dans un des commentaires qui lui sont attribués sur l'*Alexandre ou le faux prophète* de Lucien, Aréthas formule une critique partagée par plusieurs de ses contemporains ; il rejette l'idée courante selon laquelle les Paphlagoniens seraient des personnes débonnaires, non pas pour leur apporter son soutien, mais pour dévoiler leur véritable disposition d'esprit : « Si j'étais sensé, je ne considérerais pas les Paphlagoniens comme des gens inertes, mais au contraire comme des gens très redoutables, capables et très portés à inventer toutes sortes de méchancetés et, du moment qu'ils les inventent, à les mettre en application sans aucune honte, notamment envers des personnes très légères et prédisposées à être exploitées comme le sont les Byzantins qui habitent à l'embouchure du Pont-Euxin »[31]. La critique vise tout autant les

29. *Vie de Théodora*, éd. A. Markopoulos, Βίος τῆς αὐτοκράτειρας Θεοδώρας (*BHG* 1731), *Σύμμεικτα* 5, 1983, p. 249-285, ici ch. 2[2-3] (p. 257) : Παφλαγονία... ἣ δωροφορεῖ μὲν τὰ ἀναγκαῖα τῇ βασιλίδι τῶν πόλεων, δωροφορεῖ δὲ καὶ πανταχοῦ γῆς τὰ οἰκεῖα καλά. La note des *Patria* de Constantinople (éd. T. Preger, *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, I-II, Leipzig 1901-1902, III.93, p. 248) qui présentait Théodora, la femme de Théophile, comme une pauvre paphlagonienne qui gagnait sa vie en filant la laine dans les rues, est évidemment le résultat d'une confusion. Sur cette note : G. Dagron, *Constantinople imaginaire. Études sur le recueil des* Patria, Paris 1984, p. 319 ; C. Foss, The Empress Theodora, *Byz.* 72, 2002, p. 141-176, ici p. 165.

30. La liaison entre Paphlagonie et l'usage ou le commerce du porc, bien que fondée sur Aristophane et sur une réalité du terrain, apparaît timidement dans les scholies à Lucien du 10e siècle, à propos du mot σαπέρδα (H. Rabe, *Scholia*, cité n. 14, p. 284[14], selon le *Coislinianus* 345 : τὰ ὕεια τεμάχη, ἃ γόνδην Παφλαγόνες φασίν ; pour d'autres occurrences de la même scholie dans les manuscrits tardifs, voir *ibidem*, p. 93[21-23]), mais devient explicite dans les siècles suivants, comme on peut le voir dans le *Timarion* (éd. R. Romano, *Pseudo-Luciano, Timarione*, Naples 1974, p. 92 : τῶν ἐν μακέλλῳ καὶ ῥυπαροδιαίτων Παφλαγόνων, οἳ κέρδος ἡγήσωνται τὸ μετὰ χοιρείου κρέατος καθ' Ἅιδου στέλλεσθαι) et des scholies à Lucien des manuscrits tardifs (H. Rabe, *Scholia*, p. 279[17-18] : νῦν τοὺς Παφλαγόνας φασὶ χοιροκώλους, selon l'*Urbinas gr.* 118 et le *Vaticanus gr.* 1323, du 13e-14e siècle). Sur cette question, voir P. Magdalino, Paphlagonians, cité n. 1, p. 141-142. Pour l'usage du porc à Byzance, voir aussi B. Blysidou, Ο χοίρος ως σύμβολο ευδαιμονίας του βυζαντινού ανθρώπου, dans I. Anagnostakis, T. Kolias, E. Papadopoulou (éd.), *Ζώα και περιβάλλον στο Βυζάντιο (7ος-12ος αι.)*, Athènes 2011, p. 39-50.

31. H. Rabe, *Scholia*, cité n. 14, p. 182[12-18], selon le *Vindobonensis gr.* 123. Sur ce manuscrit, voir aussi Lucien, *Œuvres*, éd. J. Bompaire, I, Paris 1993, p. xciv-xcvi. Voir aussi P. Magdalino, Paphlagonians, cité n. 1, p. 142.

Paphlagoniens que les Constantinopolitains, les premiers ne pouvant espérer trouver meilleur terrain pour exercer leur malice que la légèreté et l'idiotie des seconds. Ailleurs, et dans le même esprit de réquisitoire, Aréthas constate qu'« à ce qu'il semble, partout les Paphlagoniens retournent la bonne réputation en imbécillité »[32]. Le dénigrement se focalise cependant sur deux domaines particuliers : les Paphlagoniens s'illustrent par leur usage de la castration et incarnent l'archétype des musiciens errants. Le premier thème, à savoir le lien entre Paphlagonie et castration, est une création de cette époque, et il est présent ou sous-entendu au moins jusqu'au 12e siècle, tandis que le second, le lien entre Paphlagonie et musiciens errants, est une particularité de certains cercles bien précis du début du 10e siècle.

2. – Paphlagonie et eunuchisme

Le rédacteur du *De Thematibus* fait déjà une allusion figurée au rapport entre Paphlagoniens et castration en parlant de l'invention des mulets, qui leur serait due, un renseignement qu'il légitime en l'attribuant à Homère qui, parlant des Hénètes, caractérise leur pays comme celui « des mulets sauvages »[33]. Les mulets, produits factices de l'activité humaine, créatures qui ne se reproduisent pas, « un indice de la méchanceté et de la malignité » des Paphlagoniens[34], renvoient dans la reconstitution du *De Thematibus* immédiatement aux eunuques. Mais alors que le *De Thematibus* ne fait qu'effleurer le phénomène, un historien du 12e siècle, Kédrénos, en propose une explication historique : les Paphlagoniens ont commencé à châtrer leurs enfants et à les vendre comme esclaves en raison d'une famine pendant le règne de Théodose II[35]. Si la famine fut la cause fondatrice de l'institution de la castration chez eux, leur accès aux postes du palais et le patronage qu'ils exerçaient ont contribué à faire des mots de « Paphlagonie », « castration »

32. H. Rabe, *Scholia*, cité n. 14, p. 223[7-8] (selon le même *Vindobonensis gr.* 123) : ὡς ἔοικε, πανταχοῦ Παφλαγόνες εἰς μωρίαν τὸ εὐδόκιμον ἀποφέροντας.

33. Homère, *Iliade*, éd. et trad. P. Mazon *et alii*, Paris 1967, chant II, v. 852.

34. Constantin Porphyrogénète, *De Thematibus*, cité n. 1, VII[10-11] (p. 72) ; P. Magdalino, Paphlagonians, cité n. 1, p. 141 ; J. Schamp, Claudien, cité n. 1, p. 974, qui reconnaît derrière le passage du *De Thematibus* une influence de Strabon, *Géographie*, V.I.4 (Strabon, *Géographie. Livres V-VI*, éd. F. Lasserre, Paris 1967, p. 43).

35. Kédrénos, *Histoire*, éd. I. Bekker, *Cedrenus Georgius, Compendium Historiarum*, I, Bonn 1838-1839, p. 590[7-8] : Τῷ ιδ′ ἔτει λιμὸς γέγονεν ἐν Πόντῳ, ὥστε τοὺς Παφλαγόνας εὐνουχίσαντας τὰ ἴδια τέκνα πιπράσκειν.

et « pouvoir » (abusif) des quasi synonymes. Dans le contexte de la première moitié du 10e siècle, l'épisode littéraire le plus caractéristique qui fait de l'eunuque paphlagonien un sujet digne d'invective est le litige poétique qui oppose Constantin Rhodios au dénommé « Théodore, eunuque paphlagonien » (Θεόδωρον εὐνοῦχον Παφλαγόνα), et ce avant que les chantres des aristocrates de la fin du siècle, tel Léon le Diacre, ne présentent la lutte qui sévit pour la possession du pouvoir, après la mort de Romain II, comme un combat des hommes braves de la Cappadoce (Nicéphore Phokas, Jean Tzimiskès) contre, entre autres, les eunuques efféminés de la Paphlagonie (Constantin Goggylios, Joseph Briggas). Les oppositions entre Paphlagoniens et Cappadociens, en dépit d'affinités territoriales et culturelles, ou plutôt à cause de celles-ci, sont aussi féroces que celles qui opposent Aréthas, originaire de Patras, à Léon Choirosphaktès, originaire de la péninsule grecque[36], ou encore Nicétas Magistros, « qui avait une grande idée de ses origines nobles » (« Spartiate et Athénien », selon ses propres dires[37]), à Euphémios, d'origine inconnue[38], qui ne voit en Nicétas qu'un vulgaire visage de Slave selon la note du *De Thematibus*[39], qui prend ses distances tant avec les puissants aristocrates de cour d'origine paphlagonienne qu'avec les parvenus qui cherchent une légitimité en se référant à leur origine grecque. Les origines locales de chacun sont manipulées et constituent souvent leur talon d'Achille ; évoquées pour construire une appartenance dont on tire fierté, elles sont détournées et deviennent le prétexte à un blâme discriminatoire. Michel Psellos a beau évoquer à haute voix sa prétendue origine constantinopolitaine[40], il existe toujours un homme jaloux, comme Attaleiatès, pour lui rappeler par deux fois sa probable origine provinciale (Nicomédie)[41].

36. La pièce maîtresse de leur opposition est l'œuvre d'Aréthas, *Χοιροσφάκτης ἢ Μισογόης* (éd. L. Westerink, *Arethae archiepiscopi Caesariensis scripta minora*, I, Leipzig 1968, p. 200-212).

37. Nicétas Magistros, Lettres, éd. L. Westerink, *Nicétas Magistros, Lettres d'un exilé (928-946)*, Paris 1973, ep. 2[10-11] (p. 57) : Σπαρτιᾶται μὲν πρὸς πατρός, Ἀθηναῖοι δὲ πρὸς μητρὸς γεγονότες.

38. M. Lauxtermann, *Byzantine Poetry from Pisides to Geometres*, Vienne 2003, p. 114-115. Euphémios était un personnage doté de « connexions » helladiques, étant le destinataire d'une anthologie poétique composée par une personne originaire d'Ypata, c'est-à-dire de Nouvelle Patras en Phtiotide. Sur cette anthologie : A. Cameron, *The Greek Anthology from Meleager to Planudes*, Oxford 1993, p. 254-277. Sur Euphémios : *PMBZ*, nº 21792.

39. Constantin Porphyrogénète, *De Thematibus*, cité n. 1, VI[36-42] (p. 91).

40. Psellos, *Lettres*, cité n. 25, nº 95, p. 338-339, ici p. 339 : ἀλλ' οὐδὲ ἑτέρας ἔφυν πόλεως ἢ τῆς τοῦ Βύζαντος.

41. Attaleiatès, *Histoire*, éd. E. Tsolakis, *Michaelis Attaliatae Historia*, Athènes 2011, p. 140[2-4] et 228[6-9]. Voir la discussion proposée par S. Papaïoannou, *Michael Psellos. Rhetoric and Authorship in Byzantium*, Cambridge 2013, p. 14 n. 36.

Mais revenons au litige poétique déjà cité. Alors que nous avons des renseignements sur Constantin Rhodios[42], nous ne savons rien de l'identité de Théodore, surnommé βρέφος (« le bébé ») dans le titre de la deuxième composition poétique[43]. On peut penser que cette personne faisait partie de la famille des Choiroboskoi (« gardiens de cochons »), car Constantin revient sur cette thématique (« Tu es d'une famille de cochons »), mais le rapport entre cochons et Paphlagonie, qui remonte à Aristophane, laisse la question ouverte. On peut aussi penser à Théodore, « the tutor of the young Constantine Porphyrogenitus in 919 »[44], ce Théodore qui s'était dressé contre les ambitions d'un autre eunuque paphlagonien, Constantin le *parakoimoménos*[45], car d'après l'invective le personnage est quelqu'un qui prétend être très instruit. Or, aucun texte ne traite Théodore comme un eunuque ou comme quelqu'un originaire de la Paphlagonie. Si l'identification proposée par P. Magdalino est valable, on aurait un eunuque paphlagonien, Théodore, s'érigeant contre un autre eunuque paphlagonien, Constantin. Si rien n'exclut l'éventualité d'« une guerre civile » au sein de la « Paphlagonian connection »[46] de la cour, rien ne la soutient non plus. Un autre candidat, beaucoup plus plausible selon nous, pourrait être Théodore le Mystikos, destinataire de trois lettres du « professeur anonyme »[47]. Lui non plus n'est

42. A. Kazhdan, *A History*, cité n. 2, p. 158-161 ; L. James, The Poet and the Poem, dans Eadem (éd.), *Constantine of Rhodes, On Constantinople and the Church of the Holy Apostles*, Farnham-Burlington 2012, p. 131-144. Sur les rapports entre Constantin et l'*Anthologie Palatine*, voir A. Cameron, *The Greek Anthology*, cité n. 38, p. 300-307 ; Idem, Constantine the Rhodian and the Greek Anthology, *BF* 20, 1994, p. 261-267.

43. *PMBZ*, n° 27710.

44. *Poèmes de Constantin Rhodios et du moine Théodore*, éd. P. Matranga, *Anecdota graeca*, Rome 1850, p. 625-632. Sur cette identification, P. Magdalino, Paphlagonians, cité n. 1, p. 144. Voir *PMBZ*, n° 27684.

45. Théophane Continué, éd. I. Bekker, *Theophanes Continuatus*, Bonn 1838, p. 390^{22}-393^{10} ; Syméon, *Histoire*, éd. S. Wahlgren, *Symeonis Magistri et Logothetae Chronicon* (CFHB 44/1), Berlin-New York 2006, chap. $135^{187-250}$ (p. 306-309) ; (Pseudo)-Syméon, *Histoire*, éd. I. Bekker, *Theophanes Continuatus*, cité *supra*, p. 725^{9}-726^{19}. Sur la carrière de Constantin le *parakoimoménos* : P. Magdalino, Paphlagonians, cité n. 1, p. 143-144 ; E. Chrèstou, *Αυτοκρατορική εξουσία και πολιτική πρακτική. Ο ρόλος του παραδυναστεύοντος στη βυζαντινή διοίκηση (τέλη 8ου-αρχές 11ου αιώνα)*, Athènes 2008, p. 104-105 et p. 199-208.

46. P. Magdalino, Paphlagonians, cité n. 1, p. 145-147, utilise ce terme pour décrire certains rapports de clientélisme à la cour médiobyzantine, et plus précisément le fait que « established Paphlagonian eunuchs recruited and promoted others from their homeland », en signalant le fait que « Paphlagonian eunuchs tended to rise and fall together when regimes changed ». Sur le début de ce phénomène, daté du 9e siècle, *ibidem*, p. 148-149, où figure la conclusion suivante : « insofar as the Paphlagonian connection can be traced back, the probability seems to be that it began with the eunuchs rather than the empresses » (Euphrosyne et Théodora, respectivement mère et épouse de Théophile).

47. Anonyme, *Lettres*, éd. A. Markopoulos, *Anonymi professoris Epistulae* (CFHB 37), Berlin-New York 2000, ep. 71, 94, 112 et 118. Sur l'identité du personnage, *ibidem*, p. 58* ;

pas présenté comme eunuque (aucun de ses correspondants n'est présenté comme tel, mais le titre aulique de certains et nos connaissances nous renseignent sur le statut de plusieurs d'entre eux)[48] ni comme Paphlagonien, mais au moins est-il présenté comme le « père de plusieurs bonnes épigrammes iambiques » (τῷ πολλῶν καὶ καλῶν ἰάμβων πατρί)[49], dont celles, pouvons-nous supposer, qui répondent aux attaques de Rhodios.

Le contenu du dossier se divise en deux compositions poétiques apparemment indépendantes l'une de l'autre : la première consiste en un poème de quarante et un vers, dans lequel Constantin Rhodios insulte Théodore en utilisant les réminiscences anciennes et en reproduisant les accusations qui pèsent sur les Paphlagoniens depuis Aristophane. Afin d'intensifier l'effet comique de l'accusation, Constantin crée une série de mots composés qui couvrent la moitié du poème (par exemple v. 13 : ἐν ἀρτοχανδοψωμολεθροπαμφάγοις). La raison de cette invective n'est pas claire. Constantin n'accuse sa victime que de son origine paphlagonienne et, de fait, il lance une invective contre tous les Paphlagoniens, qui n'appartiennent pas au monde des hommes honnêtes mais à celui « des charlatans (ἀγύρταις[50]) et des damnés, de ceux qui cassent les coquilles et taillent la pierre, des mendiants et de ceux qui font partie des misérables »[51]. S'adressant ensuite à sa cible, il

PMBZ, nº 27692. Ce Théodore peut être identifié à Théodore, protospathaire et mystikos (*PMBZ*, nº 27690), destinataire des lettres 26, 27, 28, 83 et 84 du « professeur », et dissocié de Théodore Daphnopatès. Une autre identification possible du Théodore de l'invective serait l'εὐλαβέστατος Théodore (*PMBZ*, nº 27677), une connaissance des Paphlagoniens dans la capitale, qui apparaît dans la *Vie* de Nicétas le Paphlagonien (B. FLUSIN, Un fragment de la Vie d'Euthyme le patriarche ?, *TM* 9, 1985, p. 119-130, chap. 28, p. 127), mais celui-ci non plus n'est pas présenté comme eunuque.

48. Par exemple Théodote le cubiculaire (lettre 5) et Léon le Sakellarios (lettres 24-25), le détenteur d'un manuscrit luxueux, le *Vaticanus Reginensis gr.* 1. Sur le manuscrit et le personnage, voir en dernier lieu *La Bible du Patrice Léon.* Codex Reginensis Graecus. 1, *Commentaire codicologique, paléographique, philologique et artistique*, éd. P. CANART, Vatican 2011.

49. ANONYME, *Lettres*, cité n. 47, ep. 94⁶ (p. 83). Un autre pédagogue eunuque, qui n'est pas explicitement indiqué comme Paphlagonien, mais comme μιξοβάρβαρος, est présent dans les marges du *Marcianus gr.* 196, f. 177ᵛ, un manuscrit qui fait partie de la « Collection philosophique », et qui est daté de la fin du 9ᵉ siècle. Dans un commentaire à Platon (*Alcibiade* I, 122a-b), à propos de l'incapacité des pédagogues, quelqu'un a ajouté dans la marge les vers : εἰ καὶ μάλιστα δριμὺς εὐνοῦχος τύχοι / ἡφαιστόπους τε μιξοβάρβαρος γένος (C. MAZZUCCHI, Leggere i classici durante la catastrofe [Costantinopoli, maggio-agosto 1204]. Le note marginali al Diodoro Siculo *Vaticano gr.* 130, *Aevum* 69, 1995, p. 200-258, ici p. 201). Si ce pédagogue eunuque peut être identifié à Théodore, nous apprenons que ce dernier était boiteux (ἡφαιστόπους).

50. Le mot renvoie au commentaire d'Aréthas sur les musiciens Paphlagoniens, que nous examinerons par la suite.

51. P. MATRANGA, *Poèmes de Constantin Rhodios*, cité n. 44, v. 10-12 (p. 625). Sur ce litige poétique, voir aussi Ch. MESSIS, *Les eunuques à Byzance, entre réalité et imaginaire*, Paris 2014, p. 218-220.

reprend : « Là où l'on vit une vie pleine d'immondices, là ta race est honorée, toi, monstre mauvais des Paphlagoniens tanneurs (βυρσοδεψοπαφλαγόν) ; alors toi, revendeur, ferme ta bouche [...] tais-toi [...] écoute bien, jeune (ou nouveau ?) cochon-paphlagonien (χοιροπαφλάγων νέε), gardien de cochons, car tu es d'une famille de cochons, mange des glands et goûte des escargots. Gonfle ton estomac tant que tu peux, et n'écris pas sottement des paroles de cochons ; comme le fils d'une truie, apprends à grogner et à mâcher des vers et des immondices. Suis ta mère en grognant continuellement et lorsque le moment de l'abattage des cochons sera venu, tu seras abattu toi aussi, car tu appartiens à la race des cochons »[52].

Ce poème ne semble pas avoir de lien avec la deuxième composition poétique, qui est formée de huit poèmes adressés par Constantin Rhodios au Paphlagonien et de cinq autres qui constituent la réponse de ce dernier. La cause du litige cette fois vient de l'attitude satirique que Rhodios adopte envers les savants de son temps et de la réaction de l'eunuque qui les soutient. Sans entrer dans les détails de cette dispute, il faut ici signaler que reviennent sans cesse des accusations sur l'origine paphlagonienne du personnage : « Toi, Paphlagonien fourbe et très corrompu… n'ose pas mettre tes pattes dans la caverne d'un lion, toi qui es surtout lâche et efféminé » (ὦ Παφλαγὼν πανοῦργε, παντεφθαρμένε [...] μὴ δ' εἰς σπέος λέοντος ἐμβαλεῖν πόδας, ἄνανδρος ὢν μάλιστα καὶ θηλυδρίας)[53], « très impur et transpercé (allusion sexuelle) Paphlagonien » (παμβέβηλε Παφλαγὼν πεπαρμένε)[54], « souillure de la race humaine (ὦ Παφλαγὼν [...] ῥύπασμα τοῦ βροτῶν γένους), gourmand (Παφλαγὼν φάγε), enjôleur (χοιροπαφλαγὼν πλάνε) ». Constantin conclut son exposé insultant en faisant référence au comportement sexuel de sa cible : « Tu subis, efféminé (γύνανδρε), l'acte mauvais, les orgies de Sodome et de Gomorrhe en t'adonnant au miasme horrible d'actes innommables (ἀρρητουργίας), dans les accouplements des impudiques criminels (ἀθέσμων μαχλάδων), dans les orgies et les tromperies de Cybèle, où la race inculte des Galles et la bande mauvaise des efféminés (γυνάνδρων) trouvent leur place »[55].

L'eunuque de Constantin Rhodios réunit dans une même personne les défauts typiques d'un eunuque et les tares « congénitales » d'un Paphlagonien. Même sans raison précise, le seul fait d'être un eunuque paphlagonien constitue une raison pertinente de devenir la cible de la satire et de l'invective.

52. P. Matranga, *Poèmes de Constantin Rhodios*, cité n. 44, v. 26-41 (p. 626).
53. *Ibidem*, v. 36-58 (p. 628-229).
54. *Ibidem*, v. 69 (p. 629) ; 84 (p. 630).
55. *Ibidem*, v. 115-121 (p. 631).

Et bien que le débat sur l'identité du personnage reste ouvert, force est de reconnaître que la seule constante du texte est l'animosité à l'égard des eunuques d'origine paphlagonienne à cause de leur présence au sommet du pouvoir ou de leur implication dans la culture.

3. – La Paphlagonie et les musiciens errants

La scholie d'Aréthas sur l'existence de musiciens errants originaires de Paphlagonie est très connue et a été largement discutée. Commentant le mot ἀγείροντας dans la *Vie d'Apollonius de Tyane* de Philostrate, Aréthas l'explique en ayant recours au terme ἀγύρτας : « [Philostrate] parle de ceux qui reçoivent, c'est-à-dire les mendiants, dont l'exemple actuel sont les maudits Paphlagoniens qui composent des chansons narrant les aventures d'hommes glorieux et qui les chantent en allant de maison en maison moyennant une récompense (obole) »[56].

Aréthas utilise d'abord un mot au long et lourd passé. Le mot ἀγύρτης (ainsi que μητραγύρτης) rappelle l'activité des devins itinérants, des eunuques, des adeptes des religions orientales, des mendiants et des escrocs, tous originaires des régions centrales de l'Asie Mineure qui ont pour nom, suivant les circonstances et le contexte historique, Phrygie, Galatie ou Paphlagonie. Ce mot pousse ensuite le scholiaste à modeler le renseignement sur les musiciens paphlagoniens sur le passage de la *République* de Platon, où il est question des professionnels de l'errance et du gain : « Des prêtres mendiants (ἀγύρται) et des devins (μάντεις) viennent à la porte des riches et les persuadent qu'ils ont obtenu des dieux, par des sacrifices et des

56. S. Kougéas, Αἱ ἐν τοῖς σχολίοις, cité n. 14, p. 239 ; R. Bailey, *Arethas of Caesarea and the Scholia on Philostratus' Vita Apollonii in* Laur. *69.33*, MA Thesis in Medieval Studies, Central European University, Budapest 2012, p. 25 (je cite le texte selon sa lecture) : Τοὺς ἀγείροντας λέγει, ἤτοι ἀγύρτας, ὧν καὶ νῦν δεῖγμα οἱ κατάρατοι Παφλαγόνες (παφιλατῶνες F) ᾠδάς τινας συμπλάσαντες πάθη περιεχούσας ἐνδόξων ἀνδρῶν καὶ πρὸς ὀβολὸν ᾄδοντες καθ' ἑκάστην οἰκίαν. La note a été très commentée et souvent utilisée pour prouver l'existence de la poésie épique à Byzance au 10e siècle. Voir de manière indicative : H. Grégoire, Autour de Digénis Akritas. Les cantilènes et la date de la recension d'Andros-Trébizonde, dans Idem, *Autour de l'épopée byzantine*, Londres 1975, section IV, p. 287-302, ici p. 290-291 ; S. Alexiou, *Βασίλειος Διγενής Ακρίτης και το Άσμα του Αρμούρη*, Athènes 1985, p. ρθ'-ρι' ; G. Sifakis, Looking for the Tracks of Oral Tradition in Medieval and Early Modern Greek Poetic Works, *Journal of the Hellenic Diaspora* 27, 2001, p. 61-86, ici p. 83 n. 29, se demande si Aréthas, par le terme « Paphlagoniens », « means ethnic Paphlagonians or 'barbarians', non-Greek speakers in general, who must have sung in Greek nevertheless ; nor does he locate these singers anywhere specifically, in Cappadocia, for instance, or Constantinople, where he spent much of his life ».

incantations, le pouvoir de réparer au moyen de jeux et de fêtes les crimes qu'un homme ou ses ancêtres ont pu commettre »[57]. L'attitude négative d'Aréthas à propos de l'activité des Paphlagoniens devient plus évidente encore dans le choix des mots qu'il utilise pour transmettre son message. Les Paphlagoniens sont « maudits » (κατάρατοι), le contenu de leurs récits poétiques est fictionnel (συμπλάσαντες), c'est un produit de leur imagination dont le sujet sont les « passions » (πάθη) et non plus les exploits des hommes fameux. L'objet de cette activité n'est pas la louange désintéressée des figures héroïques, mais le gain matériel de misérables chanteurs (πρὸς ὀβολὸν ᾄδοντες).

L'autre témoignage sur les activités musicales des Paphlagoniens durant cette période est moins connu, voire presque inconnu. Il s'agit d'une histoire qui adopte l'allure d'un « récit utile à l'âme » et qui est contenue dans un texte hagiographique assez particulier, la *Vie* de Niphon de Konstantianè. Le texte décrit l'activité d'un marginal qui, converti à la droiture morale, devient évêque d'une ville d'Égypte du nom de Konstantianè sous le règne de Constantin le Grand. Dans sa forme actuelle, le texte est un écrit du 10e siècle[58]. Selon ce récit[59] :

> Une trentaine de personnes originaires du pays qu'on appelle Paphlagonie surgirent et traversèrent la place [du Bœuf, à Constantinople], lorsqu'un démon souffla aux oreilles de la plus importante d'entre elles une parole infâme que celui-ci reçut de bon gré, sans être capable, le misérable, de raisonner et de la rejeter ; il commença à battre le rythme avec ses mains et à adresser des paroles infâmes aux autres, qui lui répondaient avec leur danse et en faisant du bruit avec leurs pieds. Les démons dansaient avec eux […]. Pendant le déroulement de ce spectacle, un homme courbé qui jouait d'une lyre rencontra la compagnie. Une grande foule le suivait et se délectait de sa musique ; le saint [Niphon] voyait que tout ce peuple était invisiblement lié par une corde tenue par un noir et se traînait derrière le musicien. Lorsque les premiers démons

57. Platon, *République* 364b-c (éd. É. Chambry, *Platon République I-III*, Paris 1970, p. 58). Je dois ce rapprochement à A. Kaldellis. Sur le rapport implicite entre les mots « Paphlagonien » et ἀγύρτης, voir aussi Michel Glykas, *Annales*, éd. I. Bekker, *Glycae Michaelis Annales*, Bonn 1836, p. 584[18], à propos de la famille paphlagonienne de Michel V et de Jean l'Orphanotrophe : εὐνοῦχοι ὄντες ἀγυρτικὴν μετῄεσαν τέχνην.

58. Sur la datation de la *Vie* de Niphon de la fin du 10e ou du début du 11e siècle : L. Rydén, The Date of the Life of Saint Niphon, *BHG* 1371z, dans S.-T. Teodorsson (éd.), *Greek and Latin Studies in Memory of Cajus Fabricius*, Göteborg 1990, p. 33-40 ; A. Kazhdan, *A History*, cité n. 2, p. 200-203. Sur une datation encore plus précise entre 965 et 1037 : S. Ivanov, *Holy Fools in Byzantium and Beyond*, Oxford 2006, p. 168-169. Cependant une datation de la première moitié du 10e siècle n'est pas à exclure.

59. *Vie de Niphon de Konstantianè*, éd. A. Rystenko et P. Potapow, *Materialien zur Geschichte der byzantinisch-slavischen Literatur und Sprache*, Odessa 1928, ch. 128-129, p. 142-144.

> virent une telle foule entraînée par l'autre démon, ils ressentirent une joie malsaine et commencèrent, à leur tour, à agiter le peuple, à le rendre turbulent et à le faire danser, tandis que certains parmi eux battaient le rythme avec leurs mains et chantaient. À ce moment, un homme riche vit du haut de sa maison ce qui se passait et, rendu insensible par Satan, il promit de l'argent au musicien ; ce dernier se posta devant lui et joua de la lyre sous les applaudissements de tous les adeptes des démons. Enfin, l'homme riche donna de l'argent pour la musique, que le musicien empocha ; les démons prirent aussitôt l'argent et l'envoyèrent dans les ténèbres, en ordonnant à l'esprit méchant qui le transportait de dire à leur chef détenu là-bas prisonnier par le Nazaréen : « Cet argent t'est offert en guise de sacrifice par un archonte nommé Lazion (Λαζίον), par l'entremise de ton hiérarque Hyptiolos (Ὑπτίολος) ; gloire éternelle à ton pouvoir, notre père ; nous, tes enfants, nous combattons nos ennemis les chrétiens ».

Hormis l'aspect moral de l'épisode, le texte décrit une fête improvisée qui se déroule en deux temps, sur la place centrale de Constantinople. Dans un premier temps, le chef d'un groupe de Paphlagoniens commence à chanter sans aucun instrument musical et en donnant le rythme avec ses mains. Sa compagnie, composée d'une trentaine de personnes, lui répond par une danse vive et bruyante. Sans que le texte précise le contenu de la chanson (il est question de « paroles infâmes », pouvant traiter de thèmes divers), nous supposons que les paroles correspondaient à une sorte de *pyrricheios*, une danse au rythme vif exécutée avec les pieds frappant le sol.

Dans un deuxième temps s'ajoute à cette compagnie un musicien qui joue de la lyre (du Pont, le *kémétzès* moderne, et non pas l'instrument ancien)[60], un instrument très populaire dans les régions orientales d'Asie Mineure, ce qui provoque l'enthousiasme des fêtards qui continuent à chanter et à danser. Un riche habitant de la place, sorti sur son balcon, promet de l'argent au musicien qui, cette fois, joue avec plus d'empressement et d'exaltation, échauffé par la récompense (τὸ λυρίζον ἀργύριον) de l'homme riche et par l'argent ramassé par le peuple (πλείστους ὀβολούς). La fête continue et s'achève, supposons-nous – le texte évite d'en parler – dans l'allégresse générale, tandis que saint Niphon tire sa propre conclusion, en désaccord total avec l'ensemble des fêtards : ὁ δὲ συνέχων ἐν ἡδονῇ κιθάρας καὶ λύρας, οὗτος ἱερεῖς τιμᾷ τοῦ μεγάλου δράκοντος τοῦ ποθοῦντος καταπιεῖν ὅλον τὸν κόσμον.

Les damnés de l'histoire, ceux qui servent Satan et ses cohortes par leur musique et par leur danse, sont un groupe de Paphlagoniens qui circulent au cœur de la ville impériale ; même le riche habitant de la place, qui anime

60. N. MALIARAS, *Βυζαντινά μουσικά όργανα*, Athènes 2007, ignore cette référence et ne dispose pas de témoignages sur une lyre qui rappellerait la lyre actuelle du Pont.

la fête avec son argent, porte le nom évocateur de Lazion, un nom qui renvoie à une région précise, le pays des Lazes, une terre associée au Pont et à la Paphlagonie. En ce qui concerne le musicien, celui-ci demeure sans réelle identité régionale et son nom, Ὑπτίολος, souligne plus une apparence (homme courbé – ἄνθρωπος σκυπτός) qu'une origine locale. Bien que la terminaison – *iolus* – renvoie à une origine latine de ce nom et nous incite à penser qu'un tel épisode devait faire partie d'un récit sur Niphon antérieur à celui dont nous disposons, plus proche de la période de son activité supposée (4e siècle), il serait plus raisonnable de voir derrière cette dénomination le composé grec ὕπτιος ὅλος, « tout incliné » aux ordres de Satan, dénomination qui corroborerait sa description comme ἄνθρωπος σκυπτός plus haut dans le texte.

Si l'on compare la note d'Aréthas et le récit de la *Vie* de Niphon, on constate des affinités indéniables mais aussi certaines différences. Dans les deux cas, les Paphlagoniens sont des personnes maudites, ceci est explicite dans la note d'Aréthas (κατάρατοι) et implicite dans la *Vie* (οἱ δαίμονες συνωρχοῦντο αὐτοῖς σκιρτῶντες). Leur activité divertissante est récompensée par un paiement en « oboles » (Aréthas : πρὸς ὀβολὸν ᾄδοντες ; *Vie* : πλείστους ὀβολούς [...] συνάγων ἐκ τοῦ κοινοῦ λαοῦ), ils exercent dans ou devant les maisons des riches particuliers (Aréthas : καθ' ἑκάστην οἰκίαν ; *Vie* : τις πλούσιος ἄνωθεν τῆς οἰκίας βλέψας), le contenu des chants doit être commun : Aréthas parle explicitement des ᾠδάς τινας πάθη παρεχούσας ἐνδόξων ἀνδρῶν, alors que la *Vie* décrit une danse guerrière accompagnée des chansons correspondantes (ἤρξατο καροῦσθαι καὶ αἰσχρὰ καταλέγειν, οἱ δὲ ἕτεροι αὐτοῦ ἀνταπεκρίναντο αὐτῷ ὀρχούμενοι καὶ τοῖς ποσὶν αὐτῶν ψόφον ἀποτελοῦντες). Il existe, certes, des différences entre les deux textes, comme la référence à la danse et l'identité indéfinie du musicien, mais nous avons la forte impression que l'hagiographie illustre et amplifie la scholie d'Aréthas ou bien que les deux auteurs partagent une idée commune sur l'activité musicale des Paphlagoniens. On peut même imaginer une certaine familiarité et une complicité intellectuelle entre Aréthas et le compositeur de la *Vie*.

Le rapport explicite entre musiciens errants et Paphlagonie est établi pendant la première moitié du 10e siècle, et restera limité à cette seule période[61].

61. Le rapport entre musique épico-lyrique et provinces orientales est bien établi dans les textes de l'époque tardo-byzantine. Théophane, alias Philagathos, Kérameus, évêque de Rossano au 12e siècle, introduit son éloge de saint Procope par une image métaphorique, pour parler des participants à la fête annuelle du saint : « Un homme, tenant une guitare et passant fréquemment par les rues, rencontre en passant un groupe de jeunes hommes, étire les cordes, met sa main sur la touche et commence à jouer un chant mélodieux » (THÉOPHANE KÉRAMEUS,

Il constitue, de toute évidence, une option littéraire servant à dénoncer une réalité gênante pour la cour d'un Léon VI vieillissant ou pour celle du jeune Constantin VII : l'héroïsation de la famille paphlagonienne des Doukas, dont deux figures très puissantes représentent une menace réelle pour les empereurs constantinopolitains, Andronic d'abord, qui se révolta contre Léon VI en 906/7, Constantin ensuite[62], qui se révolta contre la régence qui suivit la mort de Léon VI en 912/913. Autour du nom de la famille Doukas a été créé un mythe populaire, aux accents héroïques, dont les traces sont à peine visibles dans les textes de l'époque et auquel fait allusion Michel Psellos à propos de la descendance de Constantin X : « Sa famille [Doukas] était brillante et fortunée et bien telle que la chantent les histoires (αἱ συγγραφαὶ ᾄδουσι). Ce qui est sûr, c'est que sont dans toutes les bouches (διὰ στόματος), et à notre époque encore, le fameux Andronic (Ἀνδρόνικος ἐκεῖνος) et Constantin »[63]. Dans la *Vie* de Basile le Jeune, texte

Discours 56, *PG* 132, 969[B] ; *Filagatho da Cerami, Omelie per i vangeli domenicali e le feste di tutto l'anno*. I, *Omelie per le feste fisse*, éd. G. Rossi Taibbi, Palerme 1969, hom. 28, chap. 1, p. 183). Sur la transformation de Procope en saint militaire, très familier en Cappadoce : H. Delehaye, *Les légendes grecques des saints militaires*, Paris 1909, p. 77-89 ; N. Thierry, Vision d'Eustathe, vision de Procope. Nouvelles données sur l'iconographie funéraire byzantine, dans *Αρμός. Τιμητικός τόμος στον καθηγητή Ν. Κ. Μουτσόπουλο για τα 25 χρόνια πνευματικής προσφοράς στο Πανεπιστήμιο Θεσσαλονίκης*, III, Thessalonique 1991, p. 1845-1860, ici p. 1855-1859. Sur un autre texte concernant saint Procope, où l'on relève des traces de poésie épique : M. Varvounis, Ενδείξεις για την ύπαρξη βυζαντινών ακριτικών τραγουδιών σε αγιολογικό κείμενο του αγίου Προκοπίου, *Βυζαντινός Δόμος* 5-6, 1992, p. 123-127. Quant à Nicéphore Grégoras, présenté comme un Paphlagonien inculte par son adversaire Philothée Kokkinos (éd. D. Kaïmakis, *Φιλοθέου Κοκκίνου Δογματικά Έργα*, Thessalonique 1983, nº 12[37-46] [p. 480] : Γρηγορᾶς οὑτοσὶ... τῆς γὰρ Παφλαγονίας ὥρμητο γῆς... τὸ μὲν βάρβαρον ἦθος ἀμηγέπη καὶ τὴν φωνὴν ἀποβαλεῖν ἔσχε, τῶν δὲ τρόπων τε καὶ τῆς γνώμης τὸ βάρβαρον οὐ μόνον οὐκ ἔσχεν ἀποβαλεῖν, ἀλλὰ καὶ προσεξειργάσατο καὶ προσέθηκεν ἐκ πάνυ τοι πολλοῦ τοῦ περιόντος τῶν ὁμοφύλων χείρων τὰ τοιαῦτα φανείς), il décrit les habitudes musicales de ses serviteurs pendant son voyage en Serbie : « Certains parlaient à haute voix, entonnaient des chansons tragiques qui célébraient des héros illustres dont 'nous connaissons la gloire, mais que nous n'avons pas vus' [Homère, *Iliade*, chant II, v. 486] » (*Nicephori Gregorae Epistulae*, éd. P. Leone, I-II, Matino 1982, ep. 32b.78-80 [à Andronic Zaridès], trad. R. Guilland, *Correspondance de Nicéphore Grégoras*, Paris 1927, p. 36). L'horoscope de Trébizonde de l'an 1336, enfin, fait une prévision pour une catégorie de professionnels dont le nom est *paigniotès*, que nous pouvons identifier aux poètes populaires (S. Lampros, Τραπεζουντιακὸν ὡροσκόπιον τοῦ ἔτους 1336, *Νέος Ελληνομνήμων* 13, 1916, p. 33-50, ici p. 40[25-26] : τοῖς παιγνιώταις χαρὰν καὶ κέρδος, καὶ ἐκβάλωσιν νέας στιχοπλοκίας, ἵνα φέρωσιν καὶ οἱ ἄνθρωποι τὴν ἀκοὴν αὐτῶν πρὸς αὐτούς).

62. D. Polemis, *The Doukai. A Contribution to Byzantine Prosopography*, Londres 1968, p. 16-21 (Andronic) ; p. 21-25 (Constantin).

63. Psellos, *Histoire*, éd. E. Renauld, *Michel Psellos, Chronographie*, I-II, Paris 1967, Constantin X, VI.1-4 (II, p. 140). Sur l'héroïsation de la famille de Doukas : H. Grégoire, L'âge héroïque de Byzance, dans Idem, *Autour de l'épopée*, cité n. 56, section VII, p. 363-397, ici p. 390-396 ; Idem, Études sur l'épopée byzantine, dans Idem, *Autour de l'épopée*, section VIII, p. 29-69, ici p. 48-63 ; P. Karlin Hayter, The Revolt of Andronicus Ducas,

traditionnellement daté du 10e siècle mais dont l'écriture pourrait bien être replacée au milieu du 11e siècle[64], l'héroïsation épique de Constantin Doukas, qui rappelle les chants populaires du cycle akritique, rencontre l'*exemplum* hagiographique[65] :

> L'homme était en vérité très efficace[66] et redoutable à la guerre ; certains prisonniers avaient demandé à plusieurs reprises aux barbares comment un seul homme pouvait les mettre en fuite, et eux répondaient que : « quand il s'avance vers nous pour nous faire la guerre, nous voyons que son cheval respire le feu, tout comme ses armes, un feu qui nous brûle et nous terrasse ». Constantin lui-même, évoquant ce charisme, a plusieurs fois raconté ceci : « Dans ma jeunesse, un jour que je m'étais endormi, j'aperçus une femme très belle portant un vêtement rouge avec, à ses côtés, un cheval de feu et des armes qui jetaient des flammes. La femme me dit : 'Réveille-toi et monte sur ce cheval', ce que je fis. Elle me dit aussi : 'Porte ces armes', et je les pris. Elle me dit encore : 'Les ennemis de mon fils, ceux qui l'insultent, disparaîtront de ma vue'. Aussitôt après, elle s'enfuit' ».

Ainsi, alors que l'aristocratie militaire paphlagonienne recourait à la verve poétique populaire pour établir ses prérogatives de noblesse impériale, à Constantinople les chantres de la cour, comme Aréthas ou ses amis et complices, comme l'auteur de la *Vie* de Niphon, se sentaient obligés de dénoncer cette héroïsation poétique en tant que produit des maudits Paphlagoniens. C'est ainsi que les Paphlagoniens devinrent les « représentants » des cantilènes populaires qui construisaient, et diffusaient par l'entremise des musiciens ambulants, le portrait héroïque des Andronic ou des Constantin. Durant la période ottomane, dans ce qui correspond aux Balkans et à l'Asie Mineure actuels, ces musiciens errants qui allaient de fête en fête, unifiant l'espace musical et transférant motifs, contenus et modes musicaux

BS 27, 1966, p. 23-25 ; I. ANAGNOSTAKIS, Η διεκδίκηση της πορφύρας και ο Διγενής Ακρίτας, *Διαβάζω* 129, 1985, p. 42-45 ; C. JOUANNO, *Digénis Akritas, le héros des frontières. Une épopée byzantine*, Turnhout 1998, p. 103-106 ; J.-C. CHEYNET, L'aristocratie byzantine (VIIIe-XIIIe siècle), *Journal des Savants* 2000, p. 281-322, ici p. 289 n. 30.

64. Pour une datation de la *Vie* du 10e siècle, voir Ch. ANGELIDI, *Ὁ Βίος τοῦ ὁσίου Βασιλείου τοῦ Νέου*, Ioannina 1980, p. 93-94 (deux stades d'écriture, l'un en 944, l'autre en 955-956) ; L. RYDÉN, The Life of St. Basil the Younger and the date of the Life of St. Andreas Salos, dans *OKEANOS : essays presented to Ihor Ševčenko on his sixthieth birthday* (Harvard Ukrainian studies 7), Cambridge 1983, p. 568-586 (décennie 960) ; A. KAZHDAN, *A History*, cité n. 2, p. 185-192. Pour une datation plus tardive, voir Ch. MESSIS, La famille et ses enjeux dans l'organisation de la cité idéale chrétienne. Le cas des *Lois* des « Homérites », dans B. CASEAU (éd.), *Les réseaux familiaux : Antiquité tardive et Moyen Âge*, Paris 2012, p. 207-240, ici p. 211-212.

65. *Vie de Basile le Jeune*, éd. S. VILINSKIJ, *Житие св. Василия Нового в русской литературе*. II, *Тексты*, Odessa 1911, p. 283-326, ici p. 292[1-14]. Cf. aussi H. GRÉGOIRE, Études sur l'épopée, cité n. 63, p. 62.

66. Le texte a ἀστοχώτατος, mais il faut, à cause du contexte, le corriger en εὐστοχώτατος.

d'une région à l'autre, étaient les Gitans, les Αἰγύπτιοι de plusieurs textes byzantins[67]. Si cette réalité postérieure tire son origine de la période byzantine, ne pourrions-nous pas voir derrière le renseignement fourni par le *De Thematibus* sur l'origine égyptienne des Paphlagoniens, non plus une explication de caractère historique, mais une accusation préjudiciable, une dénonciation supplémentaire de ces maudits Paphlagoniens ? Une étude plus approfondie du rapport entre musique et Gitans à Byzance apporterait une réponse plus sûre à cette interrogation légitime.

4. – La réaction des Paphlagoniens

Quelle pouvait être alors la réaction des Paphlagoniens face à cette recrudescence orchestrée d'une violence politique qui revêtait les caractéristiques d'un antagonisme littéraire ? Tandis que leurs détracteurs, tels Aréthas, Constantin Rhodios ou, dans un autre registre, Nicétas Magistros, tous ressortissants de la péninsule et l'archipel grecs et dont le viatique pour une carrière palatine est une culture classique et élitiste qu'ils tiennent pour leur apanage héréditaire[68], utilisent prioritairement, pour les attaquer, la culture savante, la poésie satirique ou les commentaires des textes anciens, les Paphlagoniens choisissent, eux, le récit hagiographique pour fonder leur légitimation et consolider leurs privilèges, ou encore exploitent le potentiel de la poésie orale, accompagnée de musique, et font de leur héroïsme militaire un mythe aux allures éternelles. Si Constantin Rhodios, au service de Samonas, écrit une invective anonyme contre Léon VI à propos de la réintégration de Constantin le Paphlagonien au palais[69], ce dernier neutralise ses ennemis en écrivant un conte pieux, qu'il insèrera par la suite dans le *Synaxaire* de Constantinople[70], selon lequel sa naissance aurait été annoncée par un ange à Métrios, son père. D'après le récit hagiographique, Constantin

67. Sur les Gitans à Byzance : G. Soulis, The Gypsies in the Byzantine Empire and the Balkans in the Late Middle Ages, *DOP* 15, 1961, p. 141-165. Sur l'usage tardif du terme Αἰγύπτιος pour désigner les Gitans, p. 147-148 et 149-150. La question demande une recherche beaucoup plus approfondie.

68. En ce qui concerne ce groupe et ses agissements à la cour en termes de « connexion » helladique, en opposition implicite à celle « paphlagonienne » de Magdalino, voir les remarques de I. Anagnostakis, Byzantium and Hellas, cité n. 9.

69. Léon le Grammairien, *Histoire*, éd. I. Bekker, *Leonis Grammatici Chronographia*, Bonn 1842, p. 283[10]-284[2] : βλέπων οὖν ὁ Σαμωνᾶς αὐξανομένην τοῦ βασιλέως ἀγάπην ἐπ' αὐτόν, βουλεύεται μετὰ μεγίστου κοιτωνίτου καὶ Μιχαὴλ Στηρήδονος, καὶ ποιοῦσι χάρτην πολυλοίδορον κατὰ τοῦ βασιλέως, γράψαντος καὶ συντάξαντος αὐτὸν τοῦ Ῥοδίου νοταρίου ὄντος τοῦ Σαμωνᾶ.

70. *Syn. CP*, col. 721-722.

est un être dont la carrière est annoncée et programmée par Dieu, dans un contexte paphlagonien où les pères castrent leurs fils pour en faire un investissement familial. Cet effort d'auto-sanctification dut être entrepris assez tôt, pendant la période de réintégration de Constantin au palais et au moment de la fondation du monastère de *Nosiai*, une offrande qui lui fut faite, à lui et à sa famille, de la part de Léon VI[71]. Si, de l'autre côté, Léon le Diacre présente Constantin Goggylios comme un stratège lâche et inexpérimenté, un « chambellan eunuque (τομίου θαλαμηπόλου) et un avorton élevé dans l'ombre (ἀνδραρίου σκιατραφοῦς), originaire de la Paphlagonie »[72], celui-ci et son frère ont un rôle très flatteur dans la *Vie* de Basile le Jeune[73], texte qui procède aussi, comme nous l'avons déjà signalé, à la sanctification implicite de Constantin Doukas en le présentant comme le protégé de la Vierge. Face à l'invitation de Léon VI le Sage à promouvoir les études de philosophie et de rhétorique, se dresse l'intransigeance sainte d'un Paphlagonien qui ne peut être autre que Nicétas David le Paphlagonien[74], l'auteur de la *Vie* du patriarche Ignace, dans laquelle s'opposent une culture classique profonde, une culture de l'esprit, représentée par un « hellène », Photius[75], et une culture chrétienne, une culture du cœur, représentée par Ignace, l'eunuque, ce qui renvoit à la notion de *Paphlagonien*. Leur lutte pour la détention du pouvoir patriarcal illustre celle à laquelle se livrent les *hellénisants* et les *Paphlagoniens* de la cour tout au long de la première moitié du 10e siècle, époque censée être celle de l'écriture de cette pièce

71. Une discussion sur le dossier de Métrios : Ch. MESSIS, *Les eunuques*, cité n. 51, p. 183-186.

72. LÉON LE DIACRE, *Histoire*, cité n. 28, p. 7^3-8^. Sur Goggylioi : R. GUILLAND, Études de titulature byzantine : les titres auliques réservés aux eunuques, *REB* 13, 1955, p. 50-84, ici p. 70 ; P. MAGDALINO, Paphlagonians, cité n. 1, p. 144 ; S. TOUGHER, *The Eunuch in Byzantine History and Society*, Oxon-New York 2008, Appendice B, nº 7 (p. 135) et nº 45 (p. 141).

73. *Vie de Basile le Jeune*, éd. A. VESELOVKIJ, dans *Сборник Отделения русского языка и словесности Императорской академии наук* 46, 1889, p. 10-76, ici p. 57^16-26^, où les frères Goggylioi sont présentés comme voués « à la vertu divine et amoureux des bonnes choses, sincèrement liés à Basile, et très fortement aimés de lui ». Dans une autre version de la *Vie* (S. VILINSKIJ, *Житие св. Василия Нового*, cité n. 65, p. 5-142, ici p. 140^13-33^) un des frères Goggylioi partage la même demeure de sainteté et de splendeur avec Basile après la mort.

74. B. FLUSIN, Un fragment, cité n. 47, chap. 26, p. 125, où Léon VI, pour amadouer David, lui promet une chaire de philosophie ou de rhétorique. Sur l'identification du David de la *Vie* avec Nicétas David le Paphlagonien, B. FLUSIN, Un fragment de la Vie d'Euthyme le patriarche ? II. Vie d'Euthyme ou Vie de Nicétas ?, *TM* 10, 1986, p. 233-260, ici p. 251-260. B. Flusin date la *Vie* d'avant 942-950. Sur le personnage et son œuvre : S. PASCHALIDIS, *Νικήτας Δαβίδ Παφλαγών. Το πρόσωπο και το έργο του*, Thessalonique 1999. Sur la sainteté de Nicétas, voir plus particulièrement *ibidem*, p. 115-117.

75. Sur le portrait de Photius : *Vita Ignatii*, *PG* 105, 509 ; *Nicetas David, The Life of Patriarch Ignatius*, éd. A. SMITHIES (CFHB 51), Washington 2013, p. 32^30^-31^9^.

hagiographique[76]. La *Vie* même de Nicétas le Paphlagonien doit être écrite ou patronnée par un eunuque lié au monastère de Lazare, car cet établissement, construit par Léon VI pour être exclusivement destiné aux eunuques[77], est considéré dans la *Vie* comme « la seule œuvre digne de mémoire » que l'empereur a laissée derrière lui[78].

L'existence d'une telle tension est confirmée par les efforts du pouvoir impérial pour la désamorcer et pour mêler les deux tendances afin d'assurer l'unité idéologique de l'Empire. Des évêques originaires de la péninsule grecque ou des *hellénisants* (Aréthas de Césarée, Alexandre de Nicée, Théodore de Cyzique) se voient obligés de transmettre à leur troupeau asiatique un peu de culture classique, cependant que les moines paphlagoniens ou cappadociens (Nikon le Métanoïète), s'efforcent, dans la seconde moitié du 10e siècle, de rechristianiser la partie sud de la péninsule, infestée d'incroyance et de barbarie[79].

Plus rarement, les ripostes des Paphlagoniens s'articulent sur le même terrain que celui de leurs accusateurs. Rhodios écrit des vers envenimés à l'encontre de Théodore, mais il reçoit de sa victime, qui le traite de monstre de laideur provoquant la terreur, d'idiot (μωρῶν), d'insensé (ἄφρον) et de rustre (ἀγροικίας)[80], une réponse appropriée dans une forme poétique identique. Deux scholiastes byzantins anonymes d'Aristophane reprennent le mythe d'Hérodote, suivant lequel une expérience de l'époque des pharaons aurait démontré que les plus anciens habitants de la terre étaient les Phrygiens, pour substituer à ceux-ci les Paphlagoniens, dont ils faisaient probablement partie, et attribuer ainsi à ce peuple tant décrié l'honneur immense de l'origine de l'humanité (ἀρχαιότεροι ἁπάντων ἀνθρώπων ἦσαν οἱ Παφλαγόνες, selon le *London*, *British Library*, *Harley* 5725)[81]. Si Aréthas

76. Une mise au point sur la question chronologique de la *Vie* : I. TAMARKINA, The Date of the Life of the Patriarch Ignatius reconsidered, *BZ* 99, 2006, p. 615-630.

77. THÉOPHANE CONTINUÉ, éd. I. BEKKER, cité n. 45, p. 364-365 ; PS-SYMÉON, éd. I. BEKKER, cité n. 45, p. 204[3-5] ; *Patria*, ed. T. PREGER, cité n. 29, p. 288.

78. B. FLUSIN, Un fragment, cité n. 47, chap. 30, p. 131.

79. *Vie de Nikon*, éd. D. SULLIVAN, *The Life of Saint Nikon*, Brookline MA 1987. Il est très intéressant de noter que le promoteur principal de la sainteté de Luc de Steiris était un moine eunuque originaire de la Paphlagonie (*Ὅσιος Λουκᾶς*, éd. D. SOPHIANOS, Athènes 1993[2], chap. 80, p. 174).

80. P. MATRANGA, *Poèmes de Constantin Rhodios*, cité n. 44, v. 64-67 (p. 629) ; 78-81 (p. 630) ; 87-90 (p. 630) ; 129 (p. 632).

81. Les deux commentaires qui substituent aux Phrygiens les Paphlagoniens se trouvent dans des manuscrits très tardifs, mais leur origine est beaucoup plus ancienne. Ces commentaires donnent l'impression d'être indépendants l'un de l'autre, car le nom du Pharaon qui a fait l'expérience diffère. Dans le manuscrit *London, British Library, Harley* 5725 du 15e-16e s. (W. KOSTER, *Prolegomena de comoedia. Scholia in Acharnenses, Equites, Nubes* [Scholia in Aristophanem 1.3.2.], Groningen 1974, p. 282-283), le Pharaon était Psammitichos, alors que

et ses semblables dénonçaient en toute occasion, dans les marges des livres qu'ils lisaient et commentaient, la malice ou l'inertie des Paphlagoniens, le scholiaste du *Marcianus gr.* 434 prend leur défense[82] :

> Ô Lucien, Alexandre (le mage) n'était-il pas Paphlagonien ? Comment alors peux-tu qualifier les Paphlagoniens de grossiers et stupides, puisqu'Alexandre était si habile à duper ses victimes avec son talent de persuasion […]. Si tu voulais bien connaître l'esprit, l'intelligence et la capacité dont font preuve de nos jours les Paphlagoniens dans tout domaine, tu le saurais en voyant toutes les nations vaincues par le cerveau des Paphlagoniens et tout le monde savamment gouverné par eux.

Sans savoir exactement à quelle situation précise fait allusion le scholiaste, il faut signaler que l'élément mis en avant n'est pas la force guerrière et masculine des Paphlagoniens, mais leur intelligence profonde qui leur assure la domination du monde. La phrase « les nations vaincues par le cerveau des Paphlagoniens » renvoie plus à la diplomatie qu'à la guerre, et le commentaire doit être mis en rapport avec l'époque qui nous intéresse, le siècle d'or des Paphlagoniens, un siècle qui s'essouffle avec la chute de Jean l'Orphanotrophe, au milieu du 11e siècle[83].

À travers l'image des Paphlagoniens, nous pouvons reconstruire une certaine histoire de la première moitié du 10e siècle, une période qui commence pendant les dernières années du règne de Léon VI et s'achève avec le règne personnel de Constantin VII au milieu du siècle. Cette période est dominée par la présence de puissants eunuques paphlagoniens au sommet du pouvoir politique constantinopolitain : Constantin le Paphlagonien d'abord, qui remplace Samonas en 908 au poste de *parakoimoménos* et est actif jusqu'en 914, avant de disparaître après son échec à couronner empereur son gendre Léon Phokas ; Constantin Goggylios ensuite, qui lie son destin à celui de l'impératrice Zoé, la suit en exil et revient avec elle au palais où il est très puissant jusqu'à sa défaite cuisante en 949 en Crète ; Joseph Briggas enfin,

dans les manuscrits *Modena*, *Estensis* a.U.5.10 (Puntoni 127) et *Napoli*, *BN*, II F 25, tous deux du 15e s. (D. Holwerda, *Prolegomena de comoedia. Scholia in Acharnenses, Equites, Nubes* [Scholia in Aristophanem 1.3.1.], Groningen 1977, p. 97-98), le nom du Pharaon était Sesonchôsis. Malgré cette divergence, le renseignement sur l'antériorité des Paphlagoniens, vu son caractère particulier en raison du degré et de la nature de la manipulation, doit avoir une origine commune.

82. H. Rabe, *Scholia*, cité n. 14, p. 183[7-19]. La scholie se trouve aussi dans les manuscrits *Urbinas gr.* 118 et *Parisinus gr.* 2954.

83. Sur la puissance des eunuques paphlagoniens au 10e siècle, voir aussi A. Timotin, Eunuci paflagonieni in Constantinopol (secolele xo-xio). Realităţi şi ideologie, *Studii şi materiale de istorie medie* 29, 2011, p. 57-69.

qui devient très influent sous le règne personnel de Constantin VII et le règne de Romain II, avant de s'éclipser de la scène politique et de retrouver sa terre natale, comme exilé, après l'avènement de Nicéphore Phokas[84].

L'animosité que ces figures provoquent et les attaques qu'elles subissent, de façon directe ou indirecte, s'inscrivent dans les luttes acharnées livrées par leurs antagonistes, des hommes de cour, pendant la dernière période du règne de Léon VI, pendant celui d'Alexandre et surtout celui de Romain Lécapène, qui s'appuie sur les adversaires de ces eunuques[85]. L'équivalence entre *eunuque* et *Paphlagonien* fait partie du langage politique de la cour constantinopolitaine de cette période, notamment des partisans de Romain Lécapène. La décision impériale de châtrer le fils de Constantin Doukas, après l'échec de sa révolte, et de le renvoyer avec sa mère en Paphlagonie, son pays natal, pourrait bien corroborer cette équivalence insultante : un Paphlagonien ne mérite rien d'autre que la castration et un confinement forcé dans son pays perdu. L'équivalence entre musiciens errants et Paphlagoniens était, en revanche, un langage politique pouvant servir aussi bien les partisans de Romain Ier que ceux de Constantin VII. L'enjeu n'était plus celui d'un antagonisme entre factions auliques et répartition du pouvoir dans l'enceinte du palais, mais celui d'un antagonisme entre forces militaires des provinces orientales et *establishment* politique constantinopolitain.

Personnages réels ou effets de lecture, les Paphlagoniens conditionnent un débat beaucoup plus large. La *Paphlagonie* devient un terrain où se reflète l'équilibre des forces au cœur du pouvoir byzantin, elle est une cible culturelle où le pouvoir se penche sur lui-même, s'explique, se justifie, se fragmente et se répartit.

Charis MESSIS
École des hautes études en sciences sociales
Paris

84. P. MAGDALINO, Paphlagonians, cité n. 1, p. 144-145.
85. *Ibidem*, p. 146.

THE GREEK CULTURE OF THE GENOESE PHOKAIA: THE LIFE AND THE BOOKS OF ANTONIO MALASPINA

Inmaculada PÉREZ MARTÍN*

Although the settlement of Latin families in Byzantium is not an exclusive feature of the later period, the increase in trade relations between East and West as well as the Latin conquest of Byzantine territories did boost the arrival of Latin families to the Eastern Mediterranean. Such was certainly the case for a family with numerous branches, the Malaspina, originating from Fosdinovo, in Lunigiana, a region near La Spezia.[1] As far as we know, they settled in Byzantium from the middle of the 14th century, when a Michele Malaspina served as ambassador of John V Palaiologos to Pope Urban V in Avignon in the autumn of 1364.[2]

* Research funded by the Spanish Ministry of Economy, Project No. FFI2012-37908-C02-02. This article, which began as a piece of palaeographic research, turned into a venture into the history of Genoese colonies in the Aegean that would never have been started or finished without the invaluable help of Raúl Estangüi Gómez and Thierry Ganchou. I must also thank Stephanos Efthymiades, Christopher Wright, Martin Hinterberger and Anthony Kaldellis for sharing their knowledge with me. Felicia Toscano, Paula Caballero, Ernst Gamillscheg, Maria Teresa Rodriquez and Antonio Rollo have made various contributions to the palaeographic part of the research. My thanks also go to them.

1. J. Heers, La vente des Indulgences pour la Croisade, à Gênes et en Lunigiana, en 1456, *Miscellanea storica ligure* 3, 1963, p. 71-101 (reprint J. Heers, *Société et économie à Gênes, XIV-XV*[e] *siècles*, London 1979, XII), at 75.

2. *PLP*, no. 16457. We know the ambassador's name thanks to the Pope's reply to the Emperor (from October the 16th, 1364). See O. Halecki, *Un empereur de Byzance à Rome*, Warsaw 1930 (reprint London 1972), p. 86, 89; T. Bartelè, Necrologio Azzolino Malaspina, *Giornale storico della Lunigiana*, n.s. 7, 1956, p. 58-60; F. Kianka, Byzantine-Papal Diplomacy: the Role of Demetrios Cydones, *The International History Review* 7, 1985, p. 175-213, at 192; S. Mergiali-Sahas, A Byzantine Ambassador to the West and his office during the Fourteenth and Fifteenth Centuries: A profile, *BZ* 94, 2001, p. 588-604, at 594.

Revue des Études Byzantines 73, 2015, p. 123-160. doi : 10.2143/REB.73.0.3132045

In the following century, there are three pieces of evidence for an Antonio Malaspina living in Byzantium:[3] the first one is a letter from John Eugenikos written in 1439 or 1445; the second is the *ex libris* of the Greek MS Bremen, Staats- und Universitätsbibliothek, b. 23; the third is an invocation found in MS Naples, Biblioteca Nazionale, II.E.20.[4] On the one hand, the palaeographic analysis of the texts added to the Bremen and Naples MSS by Antonio Malaspina prevents us from identifying them as the same person, even if they are contemporary namesakes; on the other, the discovery of new testimonies of the handwriting of the Antonio Malaspina who owned the Bremen MS confirms that he was the friend of John Eugenikos and allows us to reconstruct the career of an interesting official working for the Gattilusi family.

1. – The MS Naples, Biblioteca Nazionale, II.E.20

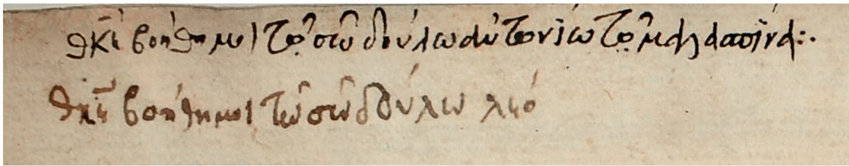
In MS Naples II.E.20, a codex with speeches by Aelius Aristides (ff. 1-282^{v}) and works by Gregory of Cyprus (ff. 283-297),[5] Antonio Malaspina wrote his name in an invocation in the upper margin of f. 312^{v}: Θεοτόκε βοήθη μοι τῷ σῷ δούλῳ Ἀντωνίῳ τῷ Μαλασπίνα (Pl. 1a).[6] His note

3. Instead, in Italy we find at least three contemporary Antonio Malaspinas: the first is the Marquis of Fosdinovo himself, Antonio Alberico Malaspina († 1445); cf. P. Meli, Malaspina, Antonio Alberico, in *Dizionario Biografico degli Italiani* 67, 2007, p. 759-761; P. Meli, *Gabriele Malaspina marchese di Fosdinovo. Condotte, politica e diplomazia nella Lunigiana del Rinascimento*, Florence 2008. The second is the abbot of San Caprasio in Aulla (Lunigiana), who was present at the Council of Florence; cf. G. Hofmann, *Fragmenta protocolli, diaria privata, sermones* (Concilium Florentinum: documenta et scriptores. Ser. A III.2), Rome 1951, § 17.5: *Federicus de Claromonte de Iosaphat et Anthonius de Malaspinis Sancti Caprasii de Mulia, monasteriorum abates* (session of the 11th February 1438, and cf. ser. A I.2, 76.10; II.1, 117.23; II.2, 100.4; VI, 264.12). The third is a canon of the duomo of Verona whose will in 1440 describes him as a *legum doctor, canonicus veronensis, natus quondam bone memorie magnifici et generosi militis domini Leonardi marchionis Malaspine*; cf. P. Brugnoli and M. Vinco, Il canonico Antonio Malaspina, un disegno di Pisanello e l'ancona di Giacomo Moranzone per il duomo di Verona, *Arte veneta. Rivista di storia dell'arte* 65, 2008, p. 179-193, at 184-189, with the publishing of the will.

4. *PLP*, no. 16458.

5. The reading of Aristides as a rhetorical and linguistic model was popularized at the end of the 13th century by Patriarch Gregory of Cyprus. On the MS, see W. Lameere, *La tradition manuscrite de la Correspondance de Grégoire de Chypre, Patriarche de Constantinople*, Brussels-Rome 1937, p. 63-64; M. R. Formentin, *Catalogus codicum graecorum Bibliothecae Nationalis Neapolitanae*, Rome 1995, p. 91-94.

6. A Leo or Leontius added a second invocation on f. 312^{v} below Malaspina's: Θεοτόκε βοήθη μοι τῷ σῷ δοῦλῳ Λέο(ντι) or Λεο(ντίῳ).



Pl. 1a: Naples II.E.20, f. 312v, © Biblioteca Nazionale di Napoli

is doubtless later than the copy of the codex,[7] as is proved not only by the handwriting but also by the paper of this and other folios (ff. I-V, 250-251, 290, 298, 302, 307-312, I') with a *huchet* watermark very similar to Piccard 119565 (Pistoia 1425, 33 × 42 mm). About 1425, the codex was therefore restored with the addition of these folios,[8] of some texts in ff. 307-311,[9] and of a binding now lost, as suggested by the inclusion of the flyleaves ff. I-V and I'.

7. The volume was copied at the end of the 13th century or early 14th in Constantinople, perhaps in the Monastery of Christ of Chora, where it was kept, as we know thanks to the author's indication on f. 291 († Γρηγορίου τοῦ Κυπρίου τοῦ καὶ πατριάρχου γεγονότος), added by Nikephoros Gregoras, who organized the Chora library; see I. Pérez Martín, Elio Aristides en el Monasterio de Cora, in F. Hernández Muñoz (ed.), *La tradición y la transmisión de los oradores y rétores griegos. Tradition and Transmission of Greek Orators and Rhetors*, Berlin 2012, p. 213-238, at 229; Eadem, Gregory of Cyprus and Aelius Aristides. Some Considerations on the Transmission of their works, forthcoming. The old part of the volume (ff. VI + 1-249, 252-297, 299-306) is the work of four copyists. With the main copyist (A: ff. 1-6, 7v-107, 108-290, 291-297 l. 7, 304v-306v) three other hands cooperated briefly (B: ff. 7 and 107v; C: ff. 299-301v; D: ff. 303-304). The presence of these texts and the type of writing shown by the copyists who worked together on the production of the codex allow us to define the Naples MS as a common product, of average quality, of higher education in Constantinople, in the tradition of the study of rhetoric advocated by Gregory of Cyprus. In the case of the brief interventions of copyists B and D, the collaboration is clear from the fact that copyist A continued their work. In the case of copyist C, who copies independently on ff. 299-301v the letters of Basilios and Libanios, the title († Βασίλειος Λιβανίω:-) has been added by copyist A. The selection of letters of Libanios and Basilios (ff. 299-301v) is followed by a series of letters from Brutos (ff. 303-306v).

8. My thanks to Felicia Toscano for the meticulous codicological analysis of the Naples MS. This restoration is subsequent to the numbering of the quires appearing in the lower inside margin of the last page, since the number λϛʹ has been added on the seventh folio of the quire forming ff. 283-290, no doubt because the eighth had lost its lower half, cut off because it contained no text. The restoration also involved the addition of ff. 250-251, in order to complete the text; of f. 298, completing the quaternion ff. 291-298; of ff. 307-312 to complete the selection of Aristides' works. After this restoration, the state of the volume is as follows (the additions from the fifteenth century are in italic): [ff. VI. 312 (+ 261bis). I'] *1 × 5 (I-V)*. 1 × 6 (VI, 1-5). 26 × 8 (6-213). 1 × 10 (214-223). 3 × 8 (224-247). 1 × 2 (248-249). *1 × 2 (250-251)*. 5 × 8 (252-290). 1 × 8-1 (291-297). *1 (298)*. 1 × 3 (299-301). *1 (302)*. 1 × 4 (303-306). *1 × 6 (307-312). 1 (I')*.

9. This was the work of Aristides that achieved the widest circulation, together with the *Panathenaicus*: the *Legatio ad Achillem* (*Or*. 16) followed by the incomplete copy of the *Rhodiaca* (*Or*. 25).

This restoration, which took place in about 1425, was probably prior and linked to the note on f. 306v: ἐν τῷ παρόντι βιβλίῳ εἰσὶ φύλα ὁμοῦ τριακόσια τέσσαρα, counting the folios of the manuscript. Related to the same sales operation or to a description of the original contents is the pinax of f. VIv, on the verso of the first folio of the original volume.[10] It is the work of a Greek hand datable to the early 15th century, whose production of the index establishes him as the organizer of the library in which it was to be found, or as a go-between in the sales operation. The same hand has copied the beginning of *Or.* 16 of Aristides on f. 297, l. 8-3 *ab imo*.[11]

Despite the brevity of the invocation on f. 312v, certain features of Antonio Malaspina's handwriting[12] allow us to identify his hand in several additions:[13]

– The Ἐπίγραμμα εἰς Ἀριστείδην on f. VIv (*AP* XVI 320, inc. Νεῖκος Ἀριστείδης Ἰάδων κατέπαυσε πολήων).[14]
– On f. 250 (part of the bifolium ff. 250-251 incorporated to the volume), he repeats the end of *Περὶ τοῦ παραφθέγματος* (Aristides, *Or.* 28, from 399.26 Jebb): the original copy had suffered some damage, as shown by the cut in the previous pages, still visible.

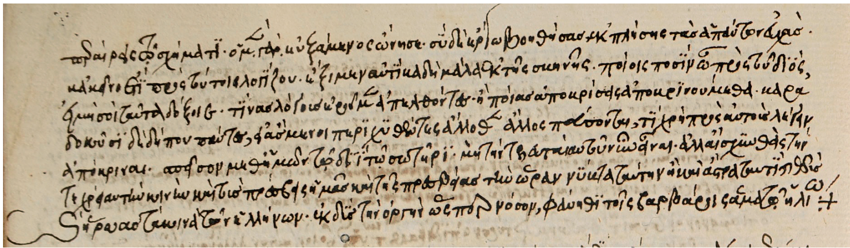
10. The original volume consisted of 40 quires, of which No. 1 and 2 appear numbered as α′ and the last (ff. 303-306) as λθ′. The majority are quaternions, except quire κζ′, a quinion in order to make space for *Or.* 8 on ff. 214-223. Quire λα′ (ff. 248-249) has suffered the loss of its last six folios, partly restored in order to complete the copy of *Or.* 28, but they undoubtedly contained some other speech. Quire λη′ (ff. 299-301) has also lost its last folios, which would have contained a broader selection of the epistolary of Basilios and Libanios. But this part of the codex, completing the corpus of Aristides, appears to have a less organic origin, and to consist of a rather random and unplanned miscellany. The quires retain their original numbering, the work of the copyist of the text on the lower inside margin of the last page, up to f. 282v (quire λε′), but the subsequent quires are no longer numbered.

11. His writing recalls that of Leon Atrapes (*RGK* II, 328, D. HARLFINGER, *Specimina griechischer Kopisten der Renaissance*. I, *Griechen des 15. Jahrhunderts*, Berlin 1974, no. 13 [Venice, Biblioteca Nazionale, Marc. gr. Z 440, a. 1426]). The numbering of the folios does not take into account the ff. 307-312 added by Malaspina and is thus prior to the 1425 restoration.

12. The most individual features of this invocation are: the capital *alpha*, with its diagonal stroke almost vertical (as in the ligatures of that letter and in the letter *lambda*) and the circle attached to it in the middle and not in the lower part; the *delta* with the upper stroke rising and falling almost vertically; the open, angular *theta*, broad at the bottom; the *alpha-lambda* ligature; the *omega* compressed in ligature with *tau*.

13. *Pace* S. KOTZABASSI, Der Kopist des Geschichtswerkes von Dukas, in F. BERGER *et alii* (ed.), *Symbolae Berolinenses für Dieter Harlfinger*, Amsterdam 1993, p. 307-323, at 310: "Es ist mit Sicherheit zu sagen, dass in Neapol. seine (Malaspinas) Hand nicht auftaucht, während für den Brem. die Zuschreibung der Marginalien an unseren Kopisten fraglich ist".

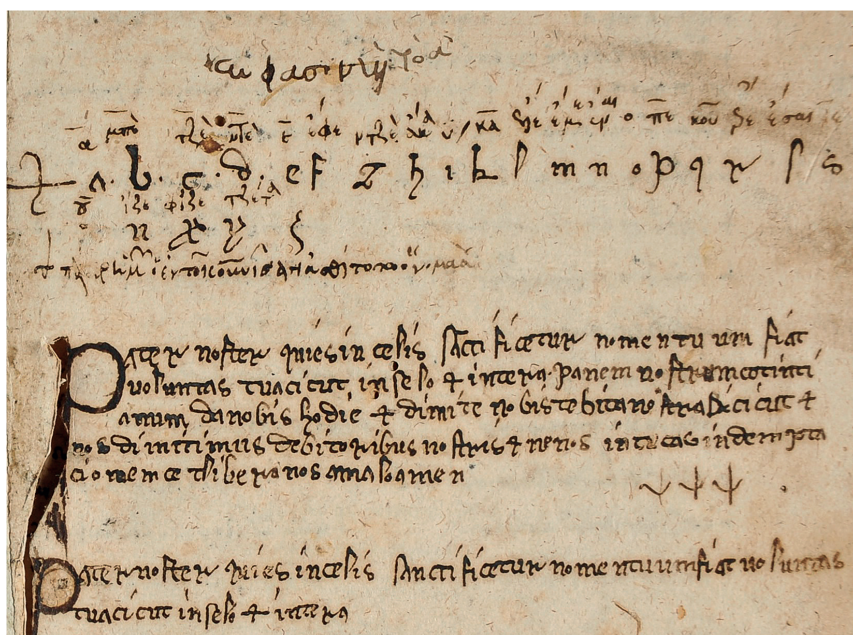
14. To the left of the epigram, the same hand has written in monocondylion φύλλα (?) followed by the figure κθ(α)′, *sc*. 29 leaves: we do not know to what these correspond.



Pl. 1b: Naples II.E.20, f. 309v, l. 1-7, © Biblioteca Nazionale di Napoli

- On f. 290v, the etymology of the name of the Nine Muses: Κλειὼ ἐτυμολογεῖται περὶ τὸ κλείζειν τοὺς ποιητάς. Θάλεια παρὰ τὸ ἀεὶ θάλλειν, οἱ γὰρ λόγοι ἀεὶ θάλλουσιν. Εὐτέρπη (*des. imperf.*).
- On f. 297, l. 3-1 *ab imo*, he continues the copy of Aristides' *Or*. 16 that a contemporary hand had begun after the selection of Gregory of Cyprus' correspondence (f. 297, l. 8-3 *ab imo*).
- On ff. 307-309v, l. 7 (Pl. 1b), Malaspina starts again the copy of *Or*. 16. Afterwards, a contemporary hand began the copy of Aristides' *Or*. 25 (*Rhodiaca*) on ff. 309v, l. 8-311, leaving the work unfinished.
- In the margin of Aristides' speeches Malaspina has written scholia with the intention of completing the commentary that accompanied the original copy. To this end he uses a peculiar system of reference signs, which he also applies to additions between lines. This occurs in the margins of *Or*. 1 (ff. 8-12, 31) and sporadically elsewhere (ff. 1, 81v, 89v-91, 154v-155). Undoubtedly Malaspina had access to another copy of Aristides to complete this task.
- Much less certain is the attribution to his hand on f. VI of the Latin alphabet (together with the letters in Greek), followed by the beginning of the Lord's Prayer in Greek († Πάτερ ἡμῶν ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς αγιάσθίτο τω ὄνομα σου) and the full transcription of the *Pater Noster* in Latin, followed by a second copy, this time incomplete (Pl. 1c). If Malaspina was its author, since the Latin alphabet has been given a Greek transcription of the Italian names of the letters, we would here have the first steps in the learning of Latin; and we would have proof that his mother tongue was Greek.

Malaspina's writing, although somewhat clumsy and stiff, does not show the bad habits common to those who do not have Greek as their mother tongue: the abbreviations and ligatures are standard and in general it is natural, unaffected writing, although the ligature of the delta with the following letter is not very fluid, and the alpha looks a little odd. The



Pl. 1c: Naples II.E.20, f. VI, © Biblioteca Nazionale di Napoli

presentation of the Aristides text on f. 307 is also Byzantine, with the initial letter outside the area of written text and with decorations of small balls and plant motifs that he has drawn himself. All of this, together with his schoolwork on the Aristides text, confirms that this Genoese received a conventional Greek education.

We know of some of the stages of the journey of the codex to the Biblioteca Nazionale. Not long after it was in Malaspina's possession Naples II.E.20 was in Padua, as shown by various clues. In the first place, the *Encomium* of Gregory of Cyprus in the Naples MS was copied in *Paris. gr.* 1310, a miscellanea, famous for being the *codex unicus* of the *Historia Turcobyzantina* of Doukas, dated in the second half of the 15th century.[15] *Paris. gr.* 1310 belonged to Janos Laskaris, who briefly annotated Naples MS[16]

15. S. Kotzabassi, Der Kopist, cited n. 13; S. Kotzabassi, *Die handschriftliche Überlieferung der rhetorischen und hagiographischen Werke des Gregor von Zypern* (Serta Graeca. Beiträge zur Erforschung griechischer Texte 6), Wiesbaden 1998, p. 22, 168-169, 229n, 233-234. *Vat. Ross.* 1023 is also his apograph, copied by Constantine Mesobotes (*RGK* I, 224), active in Padua at the beginning of the 16th century.

16. His hand has been identified by Antonio Rollo (pers. comm.) in the margin of f. 243v, where he has added simple indications of contents: 1. Ἡρόδοτος μεταξὺ ποιητῆς καὶ

and who was a pupil of Demetrios Chalkondiles in Padua.[17] To the pen of Chalkondiles we should also attribute the copying of some individual lines on ff. I and 312v.[18] Thus, Malaspina's Naples MS would have been in Padua in the possession of Chalkondiles, from whom it would pass into the hands of his son-in-law Aulo Giano Parrasio (1470-1522),[19] and with the rest of the latter's library to Antonio Seripando (the note on f. 311: *Antonii Seripandi ex Iani Parrhasii testamento*, confirms this); thence to Cardinal Girolamo Seripando, to the monastery of S. Giovanni in Carbonara, and finally to the Reale Biblioteca di Napoli in 1800.[20]

2. – The MS Bremen b. 23: Antonio Malaspina of Phokaia

The example of the hand of Antonio Malaspina in the Bremen Staats- und Universitätsbibliothek b. 23, a roughly contemporary codex to the Naples MS, is very brief.[21] It consists only of the ex libris on f. 3v: Σὺν Θεῷ κτῆμα

ῥήτορος. 2. Θουκυδίδης. On Lascaris and his writing, see P. Eleuteri and P. Canart, *Scrittura greca nell'Umanesimo italiano*, Milan 1991, p. 76-79 (No. xxv).

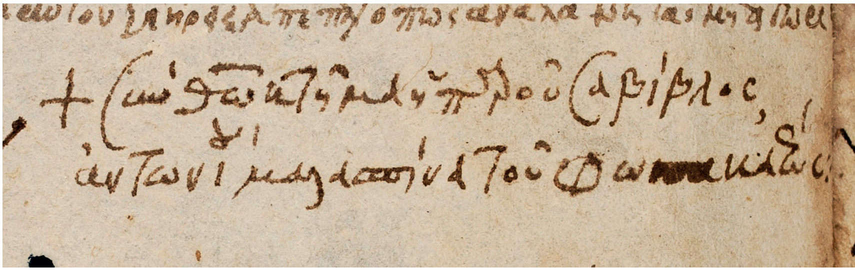
17. S. Bernardinello, *Autografi greci e greco-latini in Occidente, 1423-1511*, Padua 1979, p. 64 (No. 59), P. Eleuteri and P. Canart, *Scrittura greca*, cited n. 16, p. 65-67 (No. xx); *RGK* I, 105; II, 138; III, 171.

18. It is probable that all the texts on this page (f. 312v), except the invocations of Malaspina and of Leo/Leontius, were from his hand, identified by Felicia Toscano. These are *probationes calami*, sometimes without much sense, but we have identified the following texts: ἄμαχον δὲ κρύψαι τὸ συγγενὲς ἦθος (Pi. *Ol.* 13.13), ἐχθρῶν ἄδωρα δῶρα κοὐκ ὀνήσιμα (Soph. *Ai.* 665, = f. I); σοφία γὰρ μόνη τῶν κτημάτων ἀθάνατος (Stob. 2.31.93b, *ex* Isocrates); εἰπὲ πόθεν σὺ μετρεῖς πόντον καὶ πείρατα γέης / ἐξ ὀλίγης γαίης σῶμα φέρων ὀλίγον (*AG* 11.349). With a lighter ductus, Chalkondiles may also have written: στεμάζη καὶ οὐκ; ἔχω μὲν τὴν Χρισηίδα ἀλλ' οὐκ ἔχομαι; and τὸν δ' ἀπαύσετο καὶ εἰς ταλλα. And on f. I: Τίνες οἱ δοῦλοι γένονται κατὰ τὰ αὐτά / γένονται διὰ τοῦτο καὶ ἡμεῖς.

19. It was he who included the two epigrams of Michele Marullo on f. Vv; cf. M. R. Formentin, Aulo Giano Parrasio alla scuola di Giovanni Mosco, *Aion* 27, 2005 [= G. Abbamonte, L. Gualdo Rosa and L. Munzi (ed.), *Parrhasiana III, «Tocchi di uomini dotti», Codici stampati con postille di umanisti*], p. 15-36. Cf. C. Tristano, *La biblioteca di un umanista calabrese: Aulo Giano Parrasio*, Rome 1988, p. 287 n. 503, 352; P. Eleuteri and P. Canart, *Scrittura greca*, cited n. 16, p. xlvii, 123-125, and 15 on the influence of the writing of John Moschos on that of Aulo Giano Parrasio.

20. D. Gutierrez, La Biblioteca di San Giovanni a Carbonara di Napoli, *Analecta Augustiniana* 29, 1966, p. 59-212, at 145 (No. 1151-1156). Felicia Toscano is preparing a study of the history of the Naples MS after its arrival in Italy.

21. On the manuscript, and particularly the letter from Michael Gabras preserved on its f. 2r-v, see D. Reinsch, Ein bisher unbekannter Brief des Michael Gabras, *BZ* 96, 2003, p. 211-215; I. Pérez Martín, The Scribe Isidoros and Michael Gabras' Letter in the MS Bremen b. 23, *BZ* 106, 2013, p. 91-100; S. Valente, Bremen, Staats- und Universitätsbibliothek MSB 0023, in Ch. Brockmann (ed.), *Von Homer und Aristoteles bis zum Neuplatonismus. Griechische Handschriften in norddeutschen Sammlungen. Katalog zur Ausstellung in der Staats- und*



Pl. 2a: Bremen b.23, f. 3^{v}, © Bremen, Staats- und Universitätsbibliothek

ἡ παροῦσα βίβλος Ἀντωνίου Μαλασπίνα τοῦ Φωκαέως (Pl. 2a).[22] But even in such a tiny sample as this, it is possible to perceive not only differences of ductus from the Naples MS but also the use of the different forms of *beta*, *phi* or the large lunate *sigma* which is absent from the Naples MS. Malaspina's writing in the Bremen MS is, without a doubt, quicker, more elegant and more fluent, and the best example of the difference between the two writings can be seen in the letter *alpha*, which presents a similar morphology in both examples[23] but which in the Bremen MS appears to be made with one stroke, and its oblique stroke is slightly curved, while in the Naples MS it is straight and stiff.

These palaeographic differences prevent us from identifying the two namesakes. Of course, changes in the handwriting can be explained by the passing of time, the addition to Naples MS being from about 1425, while other testimonies of Malaspina's handwriting identical to the Bremen *ex libris* are dated in 1446-1458, as we will see. But it is more satisfactory for the sake of truth to be prudent and to separate the two pieces of evidence. Be that as it may, both Antonios may belong to the same Italian family, uprooted and ingrained in Byzantium, and even to the same generation if they were cousins (or uncle and nephew): in fact, as we have seen, the profile of the texts added to the Naples MS suggests the youth of its owner or reader Antonio Malaspina, in about 1425.

Universitätsbibliothek Hamburg Carl von Ossietzky, 24. September-1. Dezember 2013, Hamburg 2013, p. 72-74, with the preceding relevant bibliography.

22. The text preceding the *ex libris* is XENOPHON, *Hellenika* I, 1, 1-5. It was transcribed by a hand not much earlier than Malaspina. Φωκαέως shows a smugde hiding 2/3 letters after Φω.

23. Cf. other forms, such as the ligature *alpha-lambda* and the *tau*, which are similar in both Malaspinas.

All the texts contained in the miscellaneous manuscript preserved in Bremen are typical of schools: at the beginning of the volume we find Sophocles (ff. 4-95^{v}), a conventional author for the study of Attic Greek, accompanied in this case by scholia from Planudes and Moschopoulos; the rest of the volume contains the irregular, incomplete and careless copying of well-established prose works from the 14th century school syllabus: some of these are of a scientific nature (Cleomedes' *De motu circulari* or Symeon Seth's *Synopsis*), but above all of Attic oratory (including Aelius Aristides, *De rhetorica ad Platonem* on ff. 156-206^{v}), Ps.-Libanios' *Characteres Epistolici* and the Book I of *Cyropaedia*. Malaspina's writing does not appear in the margin of any page of these texts.[24]

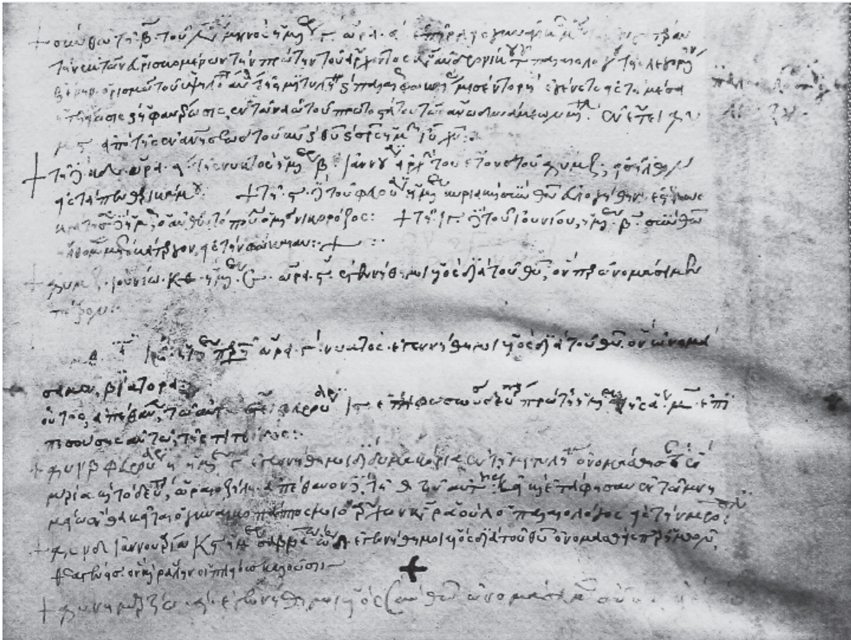
A fundamental piece of information given by the ex libris of Bremen b. 23 is that Antonio Malaspina was Φωκαεύς, in other words, that he came from Phokaia, an ancient Greek city that since the mid-13th century had been under Genoese rule.[25] When Malaspina was alive, in the 15th century, this city was known as Old Phokaia (Foglia Vecchia) to distinguish it from nearby New Phokaia (Foglia Nuova, Yenifoça),[26] founded by the Genoese in about 1320 to act as an industrial enclave, inhabited by slaves and workers from the alum mines, the exploitation of which by the Maona was the main source of wealth for the area.[27] For its part Old Phokaia served as the centre of administration and seat of government until the Ottoman conquest

24. S. Kotzabassi, Der Kopist, cited n. 13, thought that the presence of Malaspina's hand in the margins of the Bremen MS was debatable.

25. C. Wright, *The Gattilusio*, p. 407-411; F. Mannucci, Note sul sito delle due Focee e sulla zecca di Foglia Vecchia, *Quaderni ticinesi di Numismatica e antichità classiche* 8, 1979, p. 335-344; on Foglia Nuova, W. Müller-Wiener, Kuşadası und Yeni-Foça. Zwei italienische Gründungsstädte des Mittelalters, *Istanbuler Mitteilungen* 25, 1975, p. 399-420, at 407-410. Cf. W. Miller, The Zaccaria of Phocaea and Chios (1275-1329), *Journal of Hellenic Studies* 31, 1911, p. 42-55; R. S. Lopez, *Benedetto Zaccaria, ammiraglio e mercante nella Genova del Duecento*, Milan and Messina 1933 (reprint Florence 1996).

26. P. P. Argenti, *The occupation*, p. 370-371, on the Genoese administration in both Phokaia and Chios. There is a survey of the medieval history of Phokaia in S. Efthymiadis, Phocée byzantine et génoise: une croissance urbaine, *Cahiers Balkaniques* 40, 2012 (http://ceb.revues.org/968; doi:10.4000/ceb.968). See now C. Wright, *The Gattilusio*, p. 35-38. On the election of the *podestà* of Foglia Nuova (the authority in charge of the enclave) by the *podestà* of Chios, P. P. Argenti, *The occupation*, p. 168-169; M. Balard, The Genoese in the Aegean (1204-1566), *Mediterranean Historical Review* 4.1, 1989 [= B. Arbel *et alii* (ed.), *Latins and Greeks in the Eastern Mediterranean after 1204*], p. 158-174, at 165.

27. These were the richest alum mines in Anatolia: cf. M.-L. Heers, Les Génois et le commerce de l'alun à la fin du Moyen Âge, *Revue d'histoire économique et sociale* 32, 1954, p. 31-53; P. P. Argenti, *The occupation*, p. 488-489; R. S. Lopez, *Benedetto Zaccaria*, cited n. 25, p. 36-44; M. Balard, *La Romanie*, p. 165-169, 773-782; C. Wright, Florentine alum mining in the Hospitaller islands: the appalto of 1442, *Journal of Medieval History* 36, 2010, p. 175-191, at 179, on the Genoese system of exploiting the mines of Phokaia.



Pl. 2b: *Paris. gr.* 1601, f. A, © Paris, Bibliothèque Nationale de France

in 1455.[28] Only in 1348-1358 did the Byzantines regain control of Old Phokaia,[29] but the Constantinopolitan Church continued to exercise its authority in the city, which was occasionally the seat of the Metropolitan of Smyrna.[30] Mainly inhabited by a population of Greek origin, Old Phokaia was also the place of residence of the Genoese elite, and would thus have been the birthplace of Antonio Malaspina.

28. Foglia Nuova fell into Turkish hands on 31 October 1455, and Foglia Vecchia on 24 December that same year; cf. W. MILLER, Gattilusj, p. 429-431.

29. F. TINNEFELD, Kaiser Ioannes V. Palaiologos und der Gouverneur von Phokaia 1356-1358: ein Beispiel für den Verfall der byzantinischen Zentralgewalt um die Mitte des 14. Jahrhunderts, *Rivista di studi bizantini e slavi* 1, 1981 [= *Miscellanea Agostino Pertusi*], p. 259-271.

30. C. WRIGHT, *The Gattilusio*, p. 411. According to the *PLP*, no. 94167, in 1435-1443 there existed a bishop of Old Phokaia, called Metrophanes, but the text on which this statement is based, published by P. SCHREINER, Eine Obituarnotiz über eine Frühgeburt, *JÖB* 39, 1989, p. 209-216, at 210, 213, is much more ambiguous: a 1435 obituary, after the mention of the emperor and the patriarch, mentions a certain Metrophanes ἐν τῇ ἡμετέρα πατρίδι ἀρχιερατεύοντος. Schreiner translates his function as *Oberhirte* (spiritual leader), which is closer to the original.

In Malaspina's time, Old Phokaia was under the control of the Gattilusi, a Genoese dynasty present in Byzantine politics since the mid-14th century, when Emperor John V had rewarded Francesco Gattilusio for his help in the civil war by giving him the government of the island of Lesbos and the hand of his sister Maria Palaiologina.[31] From 1402/3 these territories included Foglia Vecchia, received by Francesco II Gattilusio of Lesbos, the son of Francesco I, on a lease from the Maona of Chios.[32] In 1416, the αὐθέντης τῆς Φωκαίας mentioned in a short chronicle was undoubtedly Dorino Gattilusio;[33] in the *Short Chronicle of Lesbos* (written about 1420), Dorino Gattilusio is described as Lord of the Old Phokaia;[34] according to an inscription surviving on the wall of a private house in the enclave, in 1423/4 he was still the *authentes* of Phokaia.[35] Dorino retained this fiefdom and combined it with that of Lesbos and Thasos from 1428 until 1455, when he died and Phokaia fell into Turkish hands.[36]

The territorial power exercised by the Gattilusi is not comparable with that of the territories controlled directly by Venice or Genoa in the eastern Mediterranean, since their dominions are the result of a derogation of political power by the Byzantine emperor, obeying a principle of subsidiarity of power, similar to that exercised by some members of the imperial family or

31. On the status of the possessions of the Gattilusi in relation with the Genoese homeland, see G. Olgiati, I Gattilusio, in G. Pistarino (ed.), *Dibattito su famiglie nobili del mondo coloniale genovese nel Levante. Atti del convegno Montoggio, 23 ottobre 1993* (Accademia Ligure di Scienze e Lettere. Collana di monografie 9), Genova 1994, p. 85-99, at 89-92; I. Beldiceanu-Steinherr and T. Ganchou, Tarhaniyat/Menemen, p. 48, 84-85. On the relationship of the lordships of the Gattilusi with the Palaiologan Empire, see C. Wright, Byzantine authority and Latin rule in the Gattilusio lordships, in J. Harris *et alii* (ed.), *Byzantines, Latins, and Turks in the eastern Mediterranean world after 1150*, Oxford 2012, p. 247-263.

32. Doukas, *Istoria turco-bizantină (1341-1462)*, ed. V. Grecu, Bucharest 1958, § 17.5: Ἦν γὰρ ἡ μία (Φωκαία) τῶν Γενουιτῶν, ἡ καὶ Νέα καλουμένη, ἡ δὲ ἑτέρα ὑπὸ τὸν ἡγεμόνα τῆς Μυτιλήνης ἀνέκειτο, ἡ καὶ Παλαιὰ καλουμένη; W. Miller, Gattilusj, p. 415; G. Pistarino, *Chio*, p. 131-132. Foglia Nuova was still managed by the Maona of Chios.

33. Cf. P. Schreiner, *Die byzantinischen kleinchroniken*, Vienna 1975-1979, I, p. 223: *Chr.* 31 No. 2. On Dorino Gattilusio, *PLP*, no. 3589, C. Wright, *The Gattilusio*, p. 56.

34. G. T. Dennis, The short Chronicle of Lesbos (1355-1428), *Λεσβιακά* 5, 1965, p. 3-24; P. Schreiner, *Kleinchroniken*, cited *supra*, I, p. 221, no. 6: ἀφῆκε δὲ διάδοχον καὶ κληρονόμον τῆς αὐθεντείας αὐτοῦ τὸν τρίτον ἀδελφὸν καὶ ὕστατον, τὸν αὐθέντην Ἰάκωβον. Τρεῖς γὰρ ἀδελφοὶ ἦσαν· ὁ πρῶτος Ἰάκωβος, αὐθέντης τῆς Μυτιλήνης, ὁ δεύτερος αὐθέντης Παλαιᾶς Φωκαίας Δωρῖνος, καὶ ὁ τρίτος ὁ Παλαμήδης, ὃν ἀφῆκε ἐν διαθήκῃ ὁ παπποὺς αὐτῶν αὐθέντην Αἴνου (cf. *ibidem*, II, 391).

35. Published by F. Hasluck, Monuments of the Gattilusi, *The Annual at the British School at Athens* 15, 1908-9, p. 248-269, at 257-259, with the monogram and the two-headed eagle next to the emblem of the Gattilusi: † Ντόρις Παλεολόγος ὁ Γατελιοῦζος καὶ αὐθέντης Παλε(ᾶς) Φωκέ(ας), ϛϡλβʹ; cf. W. Miller, Gattilusj, p. 419.

36. G. Pistarino, *Chio*, p. 327-329.

intimates of the emperor. We must bear this phenomenon in mind, because it sheds a good deal of light on the figure of Malaspina.[37]

3. – The Correspondence of John Eugenikos

Since Antonio Malaspina, the owner of the Bremen MS, introduces himself as Φωκαεύς, it is perhaps not too hazardous to identify him with his namesake, present in the correspondence of John Eugenikos, depicting a relationship based on the generosity of Malaspina towards Eugenikos, and on a close friendship between the two.[38] John, the brother of the eminent theologian Mark Eugenikos, was a priest and patriarchal functionary with responsible administrative positions (notary and *nomophylax*) who remained faithful to Orthodoxy during the critical moments of the submission to Rome orchestrated in Ferrara-Florence.[39] This clear taking of sides on the part of Eugenikos suggests, although we cannot be too categorical about it, that he did not move in Catholic circles, unlike other learned churchmen of the time. Indeed, the only Italian that we know of with whom he was friendly was his student Giovanni Tortelli d'Arezzo (who lived in Constantinople from 1435 to October 1437).[40]

Ep. 12 of Eugenikos gives us no precise information about the addressee (Τῷ Μαλασπίνᾳ κυρῷ Ἀντωνίῳ) but at least provides some pieces of information about his own circumstances. This is my translation:[41]

37. R. Estangüi, *Byzance face aux Ottomans (milieu* xiv*e-milieu* xv*e siècle). Exercice du pouvoir et contrôle du territoire sous les derniers Paléologues* (Byzantina Sorbonensia 28), Paris 2014, p. 58-59; cf. *ibidem,* p. 148-149: "le cas de Gattilusio de Lesbos ne diffère guère de celui des autres seigneuries qui s'étaient créées à cette époque aux marges de l'Empire".

38. Ed. *ΠΠ*, I, p. 154-210 and 315-323; É. Legrand, *Cent-dix lettres grecques de Francois Filelfe*, Paris 1892, p. 305-306, from *Paris. gr*. 2075, f. 309v.

39. On John Eugenikos, *PLP*, no. 6189; *ODB*, II, p. 741-742; C. N. Tsirpanlis, John Eugenicos and the Council of Florence, *Byz*. 48, 1978, p. 264-274; E. Rossidou-Koutsou, *John Eugenikos' Antirrhetic of the decree of the Council of Ferrara-Florence. An annotated critical edition*, Nicosia 2006, p. xxxi-xxxviii; M.-H. Blanchet, Les divisions de l'Église byzantine après le concile de Florence (1439) d'après un passage des *Antirrhétiques* de Jean Eugénikos, in B. Doumerc and C. Picard (ed.), *Byzance et ses périphéries (mondes grec, balkanique et musulman). Hommage à Alain Ducellier*, Toulouse 2004, p. 17-39, at 18 and 35.

40. *PLP*, no. 29196. Cf. M. Regoliosi, Nuove ricerche intorno a Giovanni Tortelli. 1. Il Vaticano lat. 3908, *Italia medioevale e umanistica* 9, 1966, p. 123-189, M. Regoliosi, Nuove ricerche intorno a Giovanni Tortelli. 2. La vita di Giovanni Tortelli, *Italia medioevale e umanistica* 12, 1969, p. 126-196; P. Eleuteri and P. Canart, *Scrittura greca*, cited n. 16, p. 184-186, with a plate of Basel F.VIII.3, a Greek grammar copied by him before 1443.

41. Ed. *ΠΠ*, I, p. 169-170.

> To *kyr* Antonio Malaspina.
> Why do we often take refuge in silence before the long silence that awaits us? Not even to delight in each other's company through the cherished images and, as the saying goes, take the second boat, since we have no tail wind? As far as I am concerned, there is justification enough for silence in my absence from the home country, the difficulties encountered there, the deprivation of the great father and guide, and the disturbance of public and private affairs. But for you, who spend the day among your own people and live comfortably in abundance, what could predispose you not to write and reply after my return to the homeland, if it were not the old reasons for silence, once adverse and still not overcome? But I know full well that the benevolent soul and noble good sense of my Antonio and his disposition towards me have not changed, whether he speaks or remains silent, for it is as if a supernatural force opened wide the wings of your heart to see and inspect what lies within. So, noble friend, I do not doubt you or your judgment, nor do I believe that you are going to forget the love that we profess or how each of us is always there for the other. On the contrary, as I know the love I feel for you, my fondness for you, and the fact that I need only breathe to evoke the image of that soul, although I do not write often, you must still write to me even if you can not, since we must cling to friendship against all odds and make ours grow. So be it, for I am satisfied even with the bare minimum: your cherished letters. May God provide me with them until I can in person enjoy your golden presence, delicate and worthy of all.

The "deprivation of the great father and guide" (ἡ τοῦ μεγάλου πατρὸς καὶ καθηγεμόνος στέρησις, p. 169[27]) could refer to the death of Patriarch Joseph II and therefore date the letter soon after 10 June 1439, when the Patriarch died in Florence. Eugenikos refers to the troubles caused by his ἀποδημία (sc. from his motherland or from home), which means that he was absent from Constantinople when the Patriarch died.[42] But he also mentions his return home (μετὰ τὴν ἐπιδημίαν εἰς τὴν πατρίδα, p. 170[3-4]), which leads us to interpret the different circumstances (τὰ τῆς ἀποδημίας καὶ τὰ ἐκεῖσε δυσχερῆ καὶ ἡ τοῦ μεγάλου πατρὸς καὶ καθηγεμόνος στέρησις καὶ ἡ τῶν κοινῶν καὶ τῶν ἰδίων ἀνωμαλία, p. 169[26-28]) as consecutive and not contemporary: Eugenikos went to Ferrara with the rest of the Byzantine retinue (τὰ τῆς ἀποδημίας), abandoning a difficult situation in Constantinople (τὰ ἐκεῖσε δυσχερῆ), then the Patriarch died (ἡ στέρησις) jeopardising the entire situation (ἡ ἀνωμαλία). Therefore, Eugenikos wrote the letter in or soon after June 1439, when he was back in Constantinople.

42. Eugenikos quit the Council in the autumn 1438. See A. Pizzone, Feeling the rhythm of the waves: "castaway rhetoric" in John Eugenikos' *Logos eucharisterios*, *BMGS* 37, 2013, p. 190-207, at 191.

There is a second option, however: the "great father and guide" may not be Patriarch Joseph but John's brother, Mark Eugenikos, who died in June 1445 and who in his synaxary is also called by his brother πατήρ and καθηγεμών.[43] In that case, John would have written the letter in or soon after June 1445 and his ἀποδημία was the exile in the Peloponnese from the early 1440's.[44]

There is nothing in Eugenikos' letters to suggest that Malaspina was younger than him or his disciple (Eugenikos was born between the years 1394 and 1400), but from the tone of the letter we gather that in 1439 or 1445 the relationship between the two friends was comfortably settled in familiar territory. An obscure allusion to τὰ πάλαι προσάντη ἔτι τῆς σιγῆς αἴτια (p. 170[4-5]) suggests that the friendship dated back some time. Over and above the usual chiding of Malaspina for not having written, Eugenikos compares his tense political situation with the comfort and abundance that his friend Antonio enjoyed among his own people (p. 170[1-2]); it is evident that he felt great affection for him and that from Constantinople or the Peloponnese, Old Phokaia was seen as a relatively prosperous and safe enclave.

Some important details about Malaspina emerge from the letter that Eugenikos addresses to John Kanabutzes (ep. 11: Τῷ Καναβούτζῃ)[45] in which Kanabutzes' brother (ὁμαίμων) acts as emissary and has to send Eugenikos' affectionate greetings to the recipient of the letter as well as to an Antonio who is, with little room for doubt, Antonio Malaspina, a Phokaian like Kanabutzes. Indeed, the latter was born and lived in Old Phokaia,[46] where

43. S. PÉTRIDÈS, Le Synaxaire de Marc d'Ephèse, *Revue de l'Orient chrétien* II.5, 1910, p. 97-107, at 106[12-13].

44. This date is proposed by M.-H. Blanchet, *Georges-Gennadios Scholarios (vers 1400-vers 1472). Un intellectuel orthodoxe face à la disparition de l'Empire byzantin* (AOC 20), Paris 2008, p. 354, 398 and n. 75, who indicates that John was still in the Peloponnese in 1445, when his brother Mark died. C. N. TSIRPANLIS, John Eugenicos, cited n. 39, p. 272-273, dates the exile to 1439.

45. Ed. *ΠΠ*, I, p. 168-169.

46. On Kanabutzes, *PLP*, no. 10871, C. WRIGHT, *The Gattilusio*, p. 281-282, 306-308, and M. HINTERBERGER, Ο πεζός λόγος του 15ου αιώνα: το αφήγημα του Ιωάννου Καναβούτζη αφιερωμένο στον αυθέντη της Αίνου και Σαμοθράκης, in P. AGAPITOS and M. PIERIS (ed.), *Τ'ἀδόνιν κεῖνον πού γλυκὰ θλιβᾶται. Εκδοτικά και ερμηνευτικά ζητήματα της δημώδους ελληνικής λογοτεχνίας στο πέρασμα από τον Μεσαίωνα στην Αναγέννηση (1400-1600). Πρακτικά του 4ου Διεθνούς Συνεδρίου Neograeca Medii Aevi (Νοέμβριος 1997, Λευκωσία),* Heraklion 2002, p. 405-425. The first information about Kanabutzes appears in S. LAMPROS, Ὁ Ἰωάννης Καναβούτζης ἦτο Φωκαεύς, *NE* 7, 1910, p. 485, who, however, in *ΠΠ*, I, p. μγ'-μδ', erroneously located Kanabutzes and Malaspina in Ainos (Thrake, present-day Enez). The editor of the only work composed by Kanabutzes, M. LEHNERDT, *Ioannis Canabutzae in Dionysium Halicarnassensem commentarius*, Leipzig 1890, erroneously deduced from the text he edited (2.11ff.) the origin of Kanabutzes in Chios. S. G. MERCATI, Intorno a Giovanni Canabutzes, *SBN* 2, 1927, p. 33-35 [reprint in S. G. MERCATI, *Collectanea byzantina*, Bari

other members of his family (the Italian version of which was Canavuci)[47] had been settled since the 14th century.[48] Consequently, according to ep. 11 of Eugenikos, Malaspina not only was born in Phokaia, but he lived there for at least a part of his life. Eugenikos devotes a few lines to describing him, "our good and noble friend and brother, the excellent Antonio, to whom I confess I owe so many favours, thanks to the old and warm love and pure friendship that he professes for me, and I cannot cease to admire and praise the benevolence and liberality of his judgement, his love for letters and for beauty" (p. 169[14-19]).

The evidence of MS Wien, Österreichische Nationalbibliothek, phil. gr. 183 (once again a 14th-century manuscript with additions from the 15th century) casts new light on Antonio Malaspina since it preserves on f. 258^{r-v} a copy of Eugenikos' ep. 34 with the name of the recipient (Pl. 3).[49] The letter was edited by Lambros in fragmentary form, without epigraph, on the basis of the testimony of the MS Paris, Bibliothèque nationale de France, gr. 2075.[50] We will use here both testimonies in order to give a new critical edition of the letter, followed by an English translation of it:[51]

1970, I, p. 399-405], was unaware of the page published by LAMPROS in 1910 in which it was proved that Kanabutzes came from Old Phokaia, and wrongly followed Lehnerdt's error.

47. T. GANCHOU, Giacomo Badoer et kyr Théodôros Batatzès, 'chomerchier di pesi' à Constantinople (flor. 1401-1449), *REB* 61, 2003, p. 49-95, at 69 n. 72, mentions a document from 1449 where we find the name of a wine-seller from Crete, Georgio Canavuci; cf. the *Michalli Maistro Canavuci di Sio*, witness in a Chiot notarial act from 1349 mentioned by M. HINTERBERGER, Ο πεζός λόγος, cited *supra*, p. 409, who has no doubts about the Italian origin of the family.

48. C. WRIGHT, *The Gattilusio*, p. 280-281.

49. Ernst Gamillscheg has prepared a careful description of the manuscript on the website of the Österreichische nationalbibliothek (http://data.onb.ac.at/rec/AL00233338), which surpasses H. HUNGER, *Katalog der Griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek*. I, *Codices historici, codices philosophici et philologici*, Vienna 1961, p. 291-293. The works of Eugenikos occupy a quaternion, ff. 258-265, of which ff. 259-265^{v}, with the *Monodia in Halosin*, are autographs: cf. A. BRAVO GARCÍA, El Matritensis BN 4636 (N 115), ff. 109-119^{v} del *Ión* platónico; un estudio codicológico, paleográfico y crítico (II): notas de paleografía, *Faventia* 6, 1984, p. 33-78, at 40 n. 18.

50. Ed. *ΠΠ*, I, p. 207-208, 323. In *Paris. gr.* 2075, a miscellaneous manuscript, in part written by Eugenikos and in part dedicated to his correspondence, ep. 34 appears to be an autograph copy, corrected and extended by the author as he wrote. It seems strange that Eugenikos did not continue the transcription on f. 324^{v}, which remained blank. Certainly, the fact that he left no room to include the addressee's name, as in the rest of the letters, shows it to be a draft. *RGK* II, 217, attributes the whole of the copy to Eugenikos, but undoubtedly more than two hands were involved in it as well as that of Eugenikos with different ductus.

51. We collate the text of V[*indob. phil. gr.* 183], f. 258^{r-v} with the edition of *ΠΠ* of P[*aris. gr.* 2075], f. 325^{r-v} + addendum f. 324^{v} marg. inf.].

Pl. 3: *Vindob. phil. gr.* 183, f. 258, © Wien, Österreichische Nationalbibliothek

Τῷ αὐθέντῃ μου τῷ ἀδελφῷ μου τῷ ἐνδοξοτάτῳ καὶ εὐγενεστάτῳ ἄρχοντι κῦρ Ἀντωνίῳ τῷ Μαλασπίνᾳ καὶ βικαρίῳ παλαιᾶς Φωκαίας. Ὁ νομοφύλαξ Ἰωάννης διάκονος ὁ Εὐγενικός.[a]

Ἄριστέ μοι καὶ πολυπόθητε· χρυσῆ καὶ σεμνὴ κεφαλὴ Ἀντώνιε· τοῦτ' ἄρα νῦν ὡς ἀληθῶς ἐπ' ἐμοί, τοῦτο δὴ τὸ ᾀδόμενον, ῥόδον τερπνὸν ἐν χειμῶνι, ἢ λιμὴν εὔδιος, ἐν μέσῳ πελάγει, ἢ χρυσοῦς δίσκος, ἕρμαιόν τι βαρύτιμον, ἐν ἐρήμῳ· τὸ δέ ἐστιν ὁ πάντα χρηστὸς καὶ γενναῖος ἡμῶν ἀδελφός, ὁ καλὸς Μανουήλ·[b] τῆς θαυμαστῆς σου ψυχῆς καὶ γνώμης ἀκριβεῖς φέρων τοὺς χαρακτῆρας· ὥστε, μὴ τοῦ σοῦ τάχα[c] μέλους, τῆς παναρίστης ὁμόζυγος ὁμαίμονα,[d] ἀλλὰ σὸν ἀτεχνῶς καὶ ὀντινοῦν εἰπεῖν ἄλλον τινὰ χρυσοῦν Χρύσανθον· μᾶλλον δὲ κἀκείνης, καὶ σόν, καὶ οὕτω δὴ καὶ ἐμὸν ἐξ ὑμῶν.

Κύριος κατοικίζει μονοτρόπους ἐν οἴκῳ [Ps 67,7], Δαβὶδ ἂν εἶπεν· ἐπὶ γοῦν ταῖς δειναῖς ἀθυμίαις καὶ συμφοραῖς, καὶ τοῖς συχνοῖς τῶν κακῶν[e] θορύβοις, καὶ τῇ φρικτῇ τῆς πατρίδος καταστροφῇ καὶ ζημίᾳ, πάντ' ἐμοὶ σχεδὸν ὁ κοινὸς λοιπὸν ἀδελφὸς καὶ φίλος,[f] ὁ φιλολόγος καὶ φιλόκαλος[g] Παλαιολόγος, ἀναψυχή· λιμήν· πλοῦτος· συνεργὸς τῶν καλῶν· σύμβουλος δεξιός·[h] κρειττόνων[i] ἐλπίδων προοίμιον· τῆς ἐκ λύπης μαρανθείσης σοφίας ζώπυρον· τῆς οὐδέποτ' ἀπολειπομένης ἡμῖν περὶ σοῦ καὶ τῶν σῶν καλῶν μνήμης, ἔξαψις· ἣν γνησίως[j] ἐντηχθεῖσάν μοι πάλαι τῷ νῷ καὶ ἀσφαλῶς ἑδρασθεῖσαν, οὐδεὶς χειμὼν τῆς πικρᾶς αἰχμαλωσίας οὕτως ἄγριος, οὐδεμία συμφορῶν καταιγὶς οὕτω βαρεῖα, οὐδὲν νέφος κακῶν οὕτω παχύ, ὡς κατασεῖσαι, καὶ συγχέαι, καὶ ἀμαυρῶσαι, καὶ τῆς ψυχῆς ἐξελεῖν· ἀλλὰ πρὶν ἐμαυτοῦ, ἢ σοῦ τῆς φιλτάτης, ἐπιλήσομαι, κεφαλῆς.

Δεῦρο δὴ καὶ αὐτός, δεῦρό μοι σπουδαιότατε, τῆς ἀρχαίας ἑταιρείας ἀναμνησθείς, πρὸς τὸ[k] φιλεῖν καὶ τιμᾶν καὶ ποθεῖν[l] καὶ ἐπαινεῖν τὰ ἡμέτερα, καὶ γράμμασιν εὔφραινε· διὰ πολλοῦ μοι νῦν μόλις ὀφθησόμενα· μακραῖς περιόδοις καὶ πλάναις πολλαχοῦ περιαλωμένῳ· καὶ μηδ' ὅπου παρείην τοῖς φίλοις εἰδέναι χρόνον ἤδη συχνὸν διδόντι.

Εἰ δέ τι τῶν ἡμετέρων[m] ποθεῖς, ποθεῖς δέ, τί δ' ἂν ἔχοις ἕτερον[n] ἐκ πτωχῶν καὶ δορυαλώτων, ἀλλ' ὃ μόνον ἡμῖν ἐλεύθερον,[o] καὶ ἐλευθέρῳ προσῆκον, τὸ τοῦ λόγου δώρημα, δέξῃ δὴ[p] τόδε, σὺν χαρᾷ τε ὁμοῦ[q] καὶ λύπῃ· χαρᾷ μέν, ὡς τῆς σῆς χειρὸς καὶ γλώττης καὶ ψυχῆς· κοινὰ γὰρ τὰ τῶν φίλων γεννήματα·[r] καὶ ὅτι τῆς ὑποθέσεως ὁ θρῆνος ἐλάττων, τῷ μεγέθει λογιῇ τῆς πληγῆς·[s] λύπῃ[t] δέ, διὰ τὴν τοῦ γένους καὶ τῆς πατρίδος τῆς μεγάλης Πόλεως καταστροφήν· καὶ συμπενθήσεις[u] ἡμῖν εὖ οἶδα, ὁ συμπαθὴς[v] καὶ φιλόκαλος· καὶ ἀντιπέμψεις εἴ τί σοι παραπλήσιον πεπόνοται, ὡς ἐν τοῖς λόγοις τῷ καλλίστῳ τῶν ὄντων ἀεὶ διατρίβεις, τοῖς φίλοις ἐπιδειξόμενος.[w]

a. Tit. om. P ‖ b. † Ὁ Παλαιολόγος Μανουὴλ οὗτος γυναικάδελφος ἐστὶ τοῦ πρὸς ὃν ἡ ἐπιστολὴ Ἀντωνίου. Ὁ δὲ Χρύσανθος ἀδελφὸς αὐτοῦ γνήσιος in marg. V ‖ c. τάχα om. P ‖ d. ὁμαίμονα V: ὁμαίμονος P ‖ e. τῶν κακῶν om. P ‖ f. καὶ φίλος om. P ‖ g. post φιλόκαλος add. χρηστὸς P ‖ h. συνεργὸς τῶν καλῶν· σύμβουλος δεξιός· om. P ‖ i. κρειττόνων V: πλειόνων P ‖ j. γνησίως om. P ‖ k. τὸ V: τῷ P ‖ l. καὶ ποθεῖν om. P ‖ m. Aliquid non legitur hic in P ‖ n. ἕτερον om. P ‖ o. ἡμῖν ἐλεύθερον non legitur in P ‖ p. δέξῃ δὴ V: δέξαι καὶ P ‖ q. ὁμοῦ P: οἶμαι V ‖ r. γεννήματα P: γέννημα V ‖ s. κοινὰ – πληγῆς om. P et γεννήματα add. in marg. ‖ t. λύπῃ V: λύπης P ‖ u. συμπενθήσεις V et corr. Lampros: συμπενθήσοις P ‖ v. εὖ οἶδα, ὁ συμπαθής: transp. P ‖ w. καὶ ἀντιπέμψεις – ἐπιδειξόμενος non legitur in P.

> *To my lord and brother, the most glorious and most noble archon kyr Antonio Malaspina, vikarios of Old Phokaia. The nomophylax and deacon John Eugenikos.*
> My good and beloved Antonio, golden and venerable head,
> At last I truly have before me this celebrated and delightful winter rose, this calm place on the high seas, this disc of gold – a costly gift – in the desert. I refer to the fact that my ever attentive and noble brother, the good Manuel, has brought me the flawless features of your exceptional soul and understanding. For this reason, Manuel is perhaps no longer so much the brother of your most virtuous wife as simply yours and, so to speak, like a second gilded Chrysanthos – or rather, being her brother, he is yours, and so, being yours, he is also mine.
> *God gives the desolate a home to live in*, according to David (Ps 67,7), which is to say in desperation and terrible calamities, in the frequent tumult of misfortune and in the dreadful catastrophe and damage the homeland is suffering; in these circumstances, the common brother and friend, the lover of letters, the honourable Palaiologos, is everything to me: a breath of fresh air, a haven, wealth, a companion in good things, a wise counsellor, a prelude to better hopes, a spark of the wisdom that withers as grief fades, the light that burns with the memory of you and that goodness of yours that has never failed us. No storm of bitter slavery however savage, no hurricane of calamity however fierce, no cloud of ills however dense, could confuse, disturb, darken or take from my soul this memory, thoroughly imbibed by me in years past and deeply ingrained. I could sooner forget myself than your beloved head.
> And now you, most diligent friend, here at my side, after recalling the old company, as well as loving, honouring, cherishing and praising it, enjoy my letter. It will be a long time before I shall be able to ponder such things while I take long walks and wander through different places, spending much time seeing friends even where I am near them.
> And if you wish anything of me, and you desire it – but what could you get from paupers and captives, apart from the gift of the word, which befits a free man and is the only thing we still have which is free? – you will accept it with joy at the same time as with sorrow: with joy, because it is the offspring of your hand, your tongue, and your soul (gifts that friends share); and although the lamentation does no justice to the matter, you will understand the magnitude of the wound; and you will accept it with sorrow because of the disaster of our people and our homeland, the great Polis. I well know that you will join us in our mourning, you who are an honourable sympathizer with our cause. And if grief and sorrow beset you, you will reply showing to your friends that you spend all your time in your writing, which is the most beautiful thing.

Let us look at the presentation of the text before dealing with its contents. The formulation of the addressee's name, with very formal epithets, gives the impression of being the product of the scribe's pen and not Eugenikos' original, and suggests that the copy of the letter was made in Malaspina's circle. This closeness of the copy to the addressee is a situation confirmed by the marginal note giving personal information about the latter, as we

have seen. In *Vindob. phil. gr.* 183, ep. 34 precedes an autograph copy of Eugenikos' *Monodia in Halosin* on ff. 259-264v,[52] which still bears the signs of having been folded in four for sending. The copy of the *Monodia* is, therefore, a copy written and prepared to be sent by the author to his friend Antonio. The *Monodia* was probably sent with an autograph copy, now lost, of ep. 34, which actually ends with a reference to the θρῆνος, the lament for the loss of Constantinople which follows on the Vienna MS. This enables us to date the letter itself to after May 1453. The heading of the letter, for its part, dates its composition or copy to before December 1455, when Malaspina ceased to be *vicarius* of Old Phokaia because the city was taken by the Turks. We ignore where precisely was Eugenikos in 1453-1455, but doubtless the loss of the Polis put him in a tight spot and encouraged him to write a letter that was a veiled help request.

Malaspina did not only own the autograph of the *Monodia* that Eugenikos had sent to him and the accompanying letter that the Genoese ordered to be copied. On f. 249v of the *Vindob. phil. gr.* 183 he added a fragment of Diodoros' *Bibliotheca historica*, I, 94, 1-2 after the indication: † Ἐκ τῆς ἱστορικῆς βίβλου Διοδώρου Σικελιώτου. Although I have not identified his hand in other parts of the Vienna MS, there is no doubt that this miscellaneous codex, copied for the most part in the first half of the 14th century, belonged to him. It contains, along with copies of contemporary works of Bessarion and Mark Eugenikos, scholarly texts which were widely distributed in the Palaiologan period for learning ancient Greek: Planudes' *Grammar*, Moschopoulos' *Erotemata*, Glykys' and Michael Synkellos' *Syntax*, and the epimerisms to Philostratos' *Imagines*.[53] In short, texts complementary to those of the Bremen MS.

The reading of the version of ep. 34 preserved in the Vienna MS proves to be particularly important to clarify the non-existence of a Manuel Chrysanthos, who could apparently be derived from the version of the letter in the Paris MS.[54] In fact, the text we publish here informs us that the carrier of a letter from Malaspina to Eugenikos was Manuel Palaiologos, Malaspina's

52. The letter occupies the two pages of f. 258, which forms a bifolium with f. 265, now blank and perhaps added by Eugenikos as protection for the copied text. The *Monodia* was edited by S. Lampros in *NE* 5, 1908, p. 219-226.

53. The production of *Vindob. phil. gr.* 183 seems to be basically Constantinopolitan, with an initial nucleus no earlier than 1320 (ff. 1-72v, 107-186v) which has been added to until at least the mid-15th century: first with the four quires forming ff. 73-106 and later, in the second part of the codex, ff. 187-272v, with texts copied in the 15th century. On f. 126v can be read in monocondylion † ὁ Καράνος, a surname which is not attested.

54. *PLP*, no. 31064.

brother-in-law (his wife's brother).[55] We shall see in what follows that his full name was really Manuel Rhaoul Palaiologos. The marginal note appearing in the Vienna MS, and which may be by the copyist of the text, † Ὁ Παλαιολόγος Μανουὴλ οὗτος γυναικάδελφος ἐστὶ τοῦ πρὸς ὃν ἡ ἐπιστολὴ Ἀντωνίου. ὁ δὲ Χρύσανθος ἀδελφὸς αὐτοῦ γνήσιος, also makes it clear that Chrysanthos is Malaspina's brother[56] and that Manuel Palaiologos is like a second brother to Malaspina and to Eugenikos. This Manuel Palaiologos may be the person of the same name to whom Theodoros Agallianos addressed a letter after 1454.[57]

4. – The legal administration in Phokaia

The heading to Eugenikos' ep. 34 shows a Malaspina with responsible positions in the Genoese administration of Phokaia. The term ἄρχων is a generic marker of nobility and is usually applied to the Greek notables who lived in the Gattilusio dominions.[58] In the case of Malaspina, it clearly has a common value as a person with an eminent social and administrative position, while his real position is that of βικάριος/*vicarius*.

55. *PLP*, no. 18109. A Manuel is mentioned in a letter from Cyriac of Ancona to Andreolo Giustiniani, ed. E. W. Bodnar and C. Foss, *Cyriac of Ancona*, p. 236, dated 13 March 1446, as being present in Mytilene and part of the circle of Dorino Gattilusio: *Et ex principe Dorino* [Gattilusio] *et* [Archiepiscopo] *Leonardo* [de Chio] *et nostro Emanuele plurimum salutaris* […].

56. Χρύσανθος, 'chrysanthem', is an extremely rare name in Palaiologan Byzantium, and may be a nickname or an affectionate expression, although perhaps it is no so strange in a refined court such as that of the Gattilusi, whose members could be named after heroes of Antiquity such as Palamedes. Chrysanthos is attested as a surname in MS Florence, *Laur. Plut*. 8.12, a Catena in Evangelios of the 12th century owned by a deacon Ioannes Chrysanthos (*PLP*, no. 31067): † Τοῦ εὐτελοὺς διακόνου καὶ ἱερουμένου Ἰω(άννου) τοῦ Χρυσάνθου ἔστι τὸ παρὸν εὐα(γγέλιον). Καὶ οἱ ἐντυγχάνοντες τὸ τοιοῦτον εὐα(γγέλιον) εὔχεσθε ὑπὲρ τῆς [ψυχ]ῆς? τοῦ ἐμοῦ αὐθέντου (f. 369).

57. This is already suggested in *PLP*, no. 21510. Agallianos' letter was edited by Spyridon Lauriotes and S. Eustratiades, *Κατάλογος τῶν κωδίκων τῆς Μεγίστης Λαύρας (τῆς ἐν Ἁγίῳ ὄρει)*, Paris 1925, p. 421.

58. For S. Efthymiades and A. Mazarakis, La Chronique, p. 618, which refers back to A. Mazarakis, Το νομικό πλαίσιο κυριαρχίας και η Διοίκηση των Γατελούζων στη Μυτιλήνη (1355-1462), *Λεσβιακά* 20, 2004, p. 89-122, ἄρχων means 'member of the City council'. C. Wright, *The Gattilusio*, p. 271-275, defines the Greek *archontes* as the old elite now employed by the Genoese conquerors, such as Leo Kalothetos, an aristocrat from Chios and governor of Old Phokaia; cf. C. Wright, *The Gattilusio*, p. 38 n. 38 and p. 40. In 1346-1349, the governor of Phokaia placed in charge by the Genoese was a Caloiane, Civo/Τζυβός (*PLP*, no. 28075), ἄρχων τῆς Παλαιᾶς Φωκαίας according to Kantakuzenos, III, p. 83.

In the realm of the Genoese colonial administration, the *vicarius* is the right-hand man of the consul, rector, governor or *podestà* and on occasions may take his place before the courts.[59] The position thus involves good legal training and the responsibility of occupying as a substitute the position of the main administrator in the court of justice.[60] The four *vicarii* attested in Mytilene in 1424-1457 are Italians[61] and it was only at a critical moment caused by the appearance of the plague, in 1423, that Jacopo Gattilusio left Mytilene leaving in charge the *vicarius* Antonio de Orvieto and a Greek, Theodoros Theodeges Kolybas, who in fact died shortly after, a victim of the plague.[62] Therefore, thanks to the heading of Eugenikos' letter we now know that not only was there a *vicarius* in Mytilene but also in the other Gattilusi possessions such as Phokaia, whose principal representative appears to have been known as *gubernator*.[63]

We may enquire about the relationship between Malaspina's appointment in Phokaia and the tasks of his contemporary, his fellow Phokaean John Kanabutzes, since we now know that both held positions at the same time relating to the administration of justice. Kanabutzes would have presided over the court of justice of the city, since he was the *krites* (κριτής) and/or *magister* of Phokaia in 1444, as we know thanks to the journey that Cyriac of Ancona made through Lydia in April 1444,[64] in which he was accompanied

59. M. Balard, *La Romanie*, p. 378: "Parmi [les subalternes du podestà de Chios], le vicaire occupe un rang notable; le podestà lui délègue les actes de moindre importance: la sanction des procurations, des reçus et des actes de vente, ainsi que le jugement des différends mineurs"; *ibidem*, p. 435, points out that the *vicarius* acts as an adviser to the podestà. P. P. Argenti, *The occupation*, p. 373: "If (the podestà in Chios) was unable to carry out his duties, then the *vicarius* administered justice, governed the island, and took his seat in the council of Governors until a new podestà was appointed"; cf. *ibidem*, p. 437: "The vicario had to be member of the College of Notaries in Genoa".

60. P. P. Argenti, *The occupation*, p. 379; G. Forcheri, L'ordinamento genovese delle colonie, in G. Pistarino (ed.), *Dibattito*, cited n. 31, p. 26-35, at 27 and 33.

61. C. Wright, *The Gattilusio*, p. 267-268.

62. On Antonio de Orvieto or Ἀντώνιος Οὐρμπαβέτερης, *PLP*, no. 21192, and cf. P. Schreiner, *Kleinchroniken*, cited n. 33, I, p. 224, II, p. 425, and C. Wright, *The Gattilusio*, p. 276-277.

63. G. Pistarino, *Chio*, p. 441; I. Beldiceanu-Steinherr and T. Ganchou, Tarhaniyat/Menemen, p. 90 and 103, who published a document from 1454 relating to a dispute among shopkeepers against an inhabitant of Old Phokaia, Petros Sophianos. Those who denounced him demanded that the podestà of Chios should write a *littera promissionis* […] *directa rectori sive gubernatori dicti loci Folie Veteris.*

64. E. W. Bodnar and C. Foss, *Cyriac of Ancona*, p. 371-372. Cf. *Vita Viri Clarissimi et Famosissimi Kyriaci Anconitani*, in F. Scalamonti, C. Mitchell, and E. W. Bodnar, *Transactions of the American Philological Association* n.s. 86.4, 1996, p. 1-246, § 89: *Inde vero Phocaeas vetustam novamque venerat et ingentes inibi aluminum mineras vidit, ubi Fredericum Iustinianum Andreoli sui socerum eiusdem loci patronum offendit, ac eo iuvante aurea Philippi, Alexandri Lysimachique numismata insignia comparavit.*

by Kanabutzes.[65] The Italian had taken the wise decision (as proved by the rich fruits of the journey) to be accompanied by an educated Greek, an inhabitant of the region. In the letter he addresses to Andreolo Giustiniani to tell him of his discoveries, Cyriac transcribed a Greek inscription from Sardis. Aware that the language might cause difficulty to Giustiniani, he suggested that he should make use of the help of Kanabutzes or some other Greek to read it.[66] Cyriac's letter refers to his fellow traveler as *magistro* and *crytem,* sc. κριτήν. This means that Kanabutzes held a position in the administration of justice in Gattilusio territory, and although the term *magister* has many meanings and it has been understood as 'maître ès-lettres' by Efthymiadis,[67] it is probably a title or position in the magistracy. This title of *magister* is confirmed in Greek by Kanabutzes' commentary to Dionysius of Halicarnassus, dedicated to the Lord of Ainos and Samothrace, Palamede Gattilusio: Ἰωάννου τοῦ Καναβούτζη τοῦ μαγίστρου πρὸς τὸν αὐθέντην τῆς Αἴνου καὶ Σαμοθράκης.[68]

To complete the picture, it is finally worth pointing out the existence in the administration of a small enclave such as Old Phokaia of another administrative position, this time of both of the Phokaias, held by a Greek, Stephanos, *Phocarum scriba,* who carried a letter from Andreolo Giustiniani to Magnesia, where Cyriac of Ancona was staying.[69]

The identification of Malaspina's handwriting on f. 233^{v} of MS Vienna, ÖNB, jur. gr. 7 (Pl. 4)[70] provides us with a last piece of information about

65. The humanist mentions the anecdote that the Greek suggested he collected some sand from the bed of the Paktolos, Croesus' famous river of gold. E. W. Bodnar and C. Foss, *Cyriac of Ancona*, p. 28 (ep. 6.6): *Cuiusce nos harenae partiunculam, Canabuzio magistro Phocense indicante, detulimus, quae sane minutis plerisque atomis enitescere videtur aureis.*

66. E. W. Bodnar and C. Foss, *Cyriac of Ancona*, p. 28 (ep. 6.5): *Habeas Crytem Canabuzium vel Graeci alium quempiam eruditum, ut sibi insignem hanc inscriptionem eximiae intelligentiae tuae faciliorem reddat.*

67. S. Efthymiadis, Phocée byzantine et génoise: une croissance urbaine, *Cahiers Balkaniques* 40, 2012, p. 5 n. 17 (http://ceb.revues.org/968).

68. On the manuscripts in which this work is preserved, see A. Diller, Joannes Canabutzes, *Byz.* 40, 1970, p. 271-275. Cf. M. Hinterberger, Ο πεζός λόγος, cited n. 46. C. Wright, *The Gattilusio*, p. 306 n. 271, places the text's composition in the 1420s or early 1430s.

69. E. W. Bodnar and C. Foss, *Cyriac of Ancona*, p. 246 (ep. 36.1): *vester et Phocarum scriba Stephanus*, where possibly *vester* is equivalent to the *vestiarios* of Andreolo Giustiniani.

70. On the manuscript, see L. Burgmann *et alii*, *Repertorium der Handschriften des byzantinischen Rechts*. I, *Die Handschriften des weltlichen Rechts (No. 1-327)* (Forschungen zur byzantinischen Rechtsgeschichte 20), Frankfurt am Main 1995, p. 359-360 (No. 313). Once again we refer to Ernst Gamillscheg's detailed description on the website of the Österreichische Nationalbibliothek (http://data.onb.ac.at/rec/AL00231282), which completes the printed catalogue and identifies the copyists Manuel Tzykandiles and Makarios Chrysokephalos. The



Pl. 4: *Vindob. jur. gr.* 7, f. 233v, © Wien, Österreichische Nationalbibliothek

the legal education of the Genoese, who transcribed in this manuscript (again from the 14th century) a funerary epigram that must have adorned the tomb of one of his ancestors:[71]

former's writing appears on ff. 1-2 (2v vac), 3-42v (43 vac), 43v-178v, 199-203v (a collaborator completed the copy of the *Prochiron Auctum* on ff. 179-198); that of the latter on ff. 205-223 (223v-224 vac), transcribing contemporary patriarchal and synodal documents.

71. Cf. I. Vassis, *Initia carminum Byzantinorum* (Supplementa Byzantina 8), Berlin-New York 2005, p. 207. The epigram was published by H. Hunger and O. Kresten, *Katalog der griechischen Handschriften der Osterreichischen Nationalbibliothek*. II, *Codices juridici, codices medici*, Vienna 1969, p. 16. U. Kenens and P. Van Deun, Some Unknown Byzantine

Ἐκδὺς τὰ λαμπρὰ τοῦ βίου Μαλασπίνας
ζόφου τὸν πλήρη τοῦτον ὑπέδυ λίθον.
εἰ κρύπτεται φρόνησις οὐκοῦν ἐν τάφῳ,
ἂν συγκαλύπτειν οἶδε σύνεσιν λίθος
ἢ κρίσιν εὐθύβολον ἢ εὐβουλίαν,
ἐνταῦθα ταῦτα πάντα κρυβέντα ἴσθι.

He who took away the illustrious life of Malaspina placed it beneath this darkness-filled stone. If wisdom is hidden in a tomb, if a stone could conceal intelligence, fine judgement and good counsel, know that all these things lie hidden here.

Unfortunately, this beautiful poem gives no clues to put it into context or to identify the Malaspina it honours, but its line 5 (κρίσιν εὐθύβολον ἢ εὐβουλίαν) does suggest that he may have been a jurist. Be this as it may, the manuscript, whose initial nucleus is the copy of the *Prochiron auctum* produced by Manuel Tzykandiles and a collaborator in about 1340-1360, was the property of Antonio Malaspina. Although his hand does not appear in the margin of the manuscript, he is the author of an addition on f. 143 to the juridical summary on the priority of those involved in a contract of sale.[72] This addition apparently takes advantage of a blank space on the page and does not appear in the edition of the *Prochiron auctum* as far as we know.[73]

The 14th- and 15th-century additions on ff. 224-233v have made use of the folios of the original volume which had remained blank. The diverse annotations include the epigram of Malaspina mentioned above on f. 233v,

Poems Preserved in a Manuscript of the Holy Mountain, *MEG* 14, 2014, p. 111-118, at 113-114, disclose the existence of a second, later copy of this poem in the MS Hagion Oros, Mone Dionysiou, 263 (f. 183v). The late dating of the manuscript (17th century) belittles the interest of its textual context.

72. *Vindob. jur. gr.* 7, f. 143: Δύο προφωνήσεις εἰσὶ γινόμεναι πρὸς τὸν προτιμώμενον εἰς τὸ ἀγοράσαι τί. Ὡς ἐκ τῶν ῥωμαικῶν τούτων φαίνεται κεφαλαίων, μία παρὰ τοῦ ἀγοραστοῦ πρὸς αὐτὸν γινομένη τὸν προτιμώμενον παρουσία δηλονότι μαρτύρων. Εἴ τις καὶ τὸ τετράμηνον εἰς διάσκεψιν ἔχει· καὶ μετὰ τὸ τετράμηνον ἀποκλείεται τῆς προτιμήσεως ὁ προτιμώμενος· ἑτέρα δὲ παρὰ τοῦ δικαστοῦ πρὸς αὐτὸν δι' ἐγγράφου σημεώσεως γινομένη· εἴ τις καὶ τὸ τρικονθήμερον τῆς νεαρᾶς, εἰς διάσκεψιν ἔχει· δεῖ γοῦν ἐκ τῶν δύο τούτων ἐπιφωνήσεων θατέραν γένοντα πρὸς τὸν ἔχοντα τὸ τῆς προτιμήσεως δίκαιον. Εἰ δὲ μή γε, ἡ νόμιμος αὐτῶ δεκαετία περισώζεται. Οὐχ ἁπλῶς δὲ καὶ ὡς ἔτυχεν αὕτη ἡ ἐκείνη ἡ προσφώνησις γενομένη ἰσχύει· ἀλλ' ὅταν ἀληθῶς καὶ ἀραδιουργήτως γένηται, τὰ γὰρ προσποιητὰ καὶ τὰς εἰκονικὰς πράσεις, ἀντ' οὐδενὸς οἱ φιλευσεβεῖς νόμοι λογίζονται:†

Καὶ ὁ μάγιστρος ἐν σημειώματι αὐτοῦ, οὕτω φησί· ἐπάγει γὰρ ὁ νόμος ἐξάπαντος παρόντα τὸν προτιμώμενον, διὰ τριακονθημέρου, ἢ καταθεῖναι τὸ τίμημα, ἢ τὴν προτίμησιν ἀπολύειν· τὸ δὲ τετράμηνον, ἐπὶ τῶν ἀπόντων τίθησιν· ὥστε δίδοσθαι τοῖς κουράτορσιν αὐτῶν καὶ διοικηταῖς:†

73. *Prochiron Auctum*, ed. Z. von Lingenthal and K. Eduard, *Jus Graeco-Romanum*, VI, Leipzig 1870, p. 5-361.

a marriage contract between one Georgios son of Leo from Trebizond and Kalogrea, daughter of Georgios Karatzias from Allason/Tzernitza (f. 231ᵛ), three juridical glosses † Φάκτον ἡ πράξις, μονίτα ἡ χαραγῆ, φάμουσον ὑβριστικὸν ἔγκραφον (f. 226ᵛ in a rough hand) and two names: on f. 232 μανουηλ γραματηκος, on f. 230/2ᵛ † καγο παπα ματθεο μαρτηροτα ανοθεν γεγραμενα υπεγραψα.

5. – The 'family chronicle' of *Paris. gr.* 1601

The fact that Malaspina was linked by marriage to a noble Palaiologan woman is confirmed by our identification of his hand in *Paris. gr.* 1601, a copy of Flavius Josephus' *Antiquitates Judaicae* from 1323 – oddly enough, again a manuscript from the early 14th century with texts of authors from Antiquity. A flyleaf added at the beginning of the volume (f. A, Pl. 2b) contains a "family chronicle" collecting a series of family events written by someone who lived in Phokaia and had frequent contact with Mytilene.[74] Although the second editors of the text have identified the writer as John Kanabutzes,[75] there is no doubt of the identity of the hand on f. A of the *Paris. gr.* 1601 (Pl. 2b) with that of the ex libris of the Bremen MS: in other words, with Antonio Malaspina (Pl. 2a). Not only do they share all the same palaeographic features:[76] the ex libris and the family notes also have in common the initial expression Σὺν Θεῷ.

74. S. Efthymiades and A. Mazarakis, La Chronique. On the manuscript, see the notes prepared by M.-O. Germain and C. Förstel, in P. Géhin *et alii*, *Les manuscrits grecs datés des* XIII*e et* XIV*e siècles conservés dans les bibliothèques publiques de France*. II, *Première moitié du* XIV*e siècle*, Paris-Turnhout 2005, p. 58-60, who also edit the chronicle of the f. A.

75. The identification by S. Efthymiades and A. Mazarakis, La Chronique, p. 621-624, is merely hypothetical, with no conclusive evidence, so it is unnecessary to discuss the points of their argument.

76. Taking B = invocation from the Bremen MS (Pl. 2a), P = f. A of the *Paris. gr.* 1601 (Pl. 2b). We may mention capital *alpha* (B l. 1 κτῆμα; P l. 3 *ab imo* διὰ), the narrow uncial *beta* with lengthened vertical stroke (B l. 1 βίβλος; P l. 1 β′), the open *theta* with a broad base (B l. 1 θ(ε)ῶ; P l. 1 *ab imo* θ(ε)ῶ), *ny* (B l. 2 Ἀντωνίου; P l. 3 *ab imo* ὀνομασθεὶς), high *tau* with the upper horizontal stroke rising slightly and ending with an angle (B l. 1 κτῆμα; P l. 1 τοῦ), *phi* (B l. 2 Φωκαεὺς; P l. 4 φανέρωσις), *omega* (B l. 2 Φωκαεὺς; P passim), the αλ ligature (B l. 2 Μαλασπίνα; P l. 2 παλαιολόγου), παρ (B l. 1 παροῦσα; P l. 3 *ab imo* παρ'). *Pace* S. Efthymiades and A. Mazarakis, La Chronique, p. 615, the hand of the private annotations is not the one that adds extracts from Prokopios and Agathias on f. 151ʳ⁻ᵛ and f. 152ʳ⁻ᵛ. These notes are datable to the latter part of the 15th century and may point to the manuscript's remaining in the area, since the text of Agathias – and therefore its chooser and copyist – is connected to Phokaia.

Here is the English translation of the "family chronicle":[77]

1. † By the grace of God, on the second of the month of November, a Tuesday, I took as my wife the daughter of the lord, sir Andronikos Palaiologos,[78] [and she was] the eldest of his available daughters, whose name was Helen; [this was] by decree of the most elevated lord of Mytilene and Old Phokaia, Misé Dorí [Dorino Gattilusio]. The *teleiosis* [contract] and *phanerosis* [introduction] took place at Mesa, in the church of the Commander of the heavenly armies, Michael, in the year 1446 from the incarnation of our Lord and God and saviour Jesus Christ.

2. † On 24 January, the first hour of the night, a Monday, at the beginning of the year 1447, I went to my in-laws.

3. † On 6 February, a Sunday, I was blessed by the grace of God. The lord's son, miser Nicoroso [Nicolas II Gattilusio],[79] placed the marital crowns upon us.

4. † On 13 June, a Monday, we came on a galley to Phokaia, by the grace of God.

5. † 1447, 29 June, a Thursday, a son was born to me by the grace of God, whom we named Petros.[80]

6. † 1449, 7 (?) January, a Friday, at the third hour of the night, a son was born to me by the grace of God, whom we named Viktor.[81] He died in the same year, on 16 February, at dawn on Monday, the first day of Holy Lent, when his wet-nurse fell on him.

7. † 1452, 8 February, a Tuesday, twin girls were born to me in Mytilene; the one was named Maria and the other Horaiozela, but they died on the 9th of the same month. They were buried there too in the tomb where my wife's grandfather lies, the *archon kyr* Raoul Palaiologos, in the metropolis.

8. † 1454, 26 January, a Saturday, in the fourth hour, a son was born to me by the grace of God, and he was named by us Theagenes, and is also called Rhalles by most.

77. Anthony Kaldellis, who is currently working on Kanabutzes, provided me with his translation, and I am very grateful.

78. Several entries in the *PLP* bear the name of Andronikos Palaiologos, but none of them is connected with Mytilene or Chios. On the members of the family attested in Lesbos, S. Efthymiades and A. Mazarakis, La Chronique, p. 617-618.

79. Niccolò Gattilusio, *PLP*, no. 3592.

80. It is probable that, if Malaspina's firstborn was called Petros/Piero, his father would have the same name. Similarly, the fact that Antonio's first daughter was called Maria (see below) leads us to believe that this was the name of Antonio Malaspina's mother. Cf. J.-C. Cheynet, L'anthroponymie aristocratique à Byzance, in M. Bourin, J.-M. Martin and F. Menant (ed.), *L'anthroponymie: document de l'histoire sociale des mondes méditerranéens médiévaux* (Collection de l'École Française de Rome 226), Rome 1996, p. 267-294, at p. 282: "À l'époque protobyzantine, plusieurs systèmes [de dévolution du nom de baptême] étaient en concurrence. Un fils pouvait porter le nom de son père […]. À l'époque médiobyzantine, cette pratique fut abandonnée. Suivant l'autre méthode, déjà en usage à la haute époque, mais devenue exclusive ensuite, l'aîné des garçons reprenait le prénom du grand-père paternel et le second celui du grand-père maternel, et les autres garçons ceux de leurs oncles".

81. Viktor is the Latin equivalent of Andronikos, in fact the father of Helena Palaiologina, in other words, his grandfather.

9. † 1458, 1 (?) March, a son was born to me with the grace of God, and we named [him Alexandros?].[82]

The dates in this brief chronicle are revealing. Its editors have distinguished the eight initial entries, written in 1454 (but whose information goes back to 1446) from the final addition of 1458 – and, indeed, the handwriting confirms that the list was written at two different times. In the first group the most recent date is 26 January 1454, and this suggests that it is the closeness of the Fall of Constantinople and the imminence of the loss of Phokaia that has prompted the author to include this family information, dating back several years. The 1458 addition – a point not noted by the editors – is subsequent to the fall of Phokaia into Turkish hands (it took place on 24 December 1455),[83] so that, as entry No. 7 suggests, the family may already have taken refuge in Mytilene in 1452.[84]

These very personal notes about Malaspina confirm and qualify some of these assumptions: that not only was he born in Phokaia, but that he continued to live there and in nearby Mytilene at least in 1446-1458; that Greek was not only the language in which he had been educated but also the one in which he expressed himself in private, despite his Genoese ancestry and his position in the Gattilusi administration; that he was Orthodox,[85] since he was married by the Greek rite in the church of the Archangel Saint Michael[86] to an Orthodox aristocrat, Helena Palaiologina, who belonged to an extremely prestigious branch of the Byzantine nobility, the Raoul/Rhalles, with a family chapel in the metropolis of Mytilene, perhaps the second or third generation born in Lesbos after the exile of her grandfather Raoul Palaiologos.[87]

82. A detailed commentary on these notes in S. EFTHYMIADES and A. MAZARAKIS, La Chronique, p. 617-620.

83. I. BELDICEANU-STEINHERR and T. GANCHOU, Tarhaniyat/Menemen, p. 80. On the testimony of Piri Reis, G. PISTARINO, *Chio*, p. 317-319, 547.

84. The Turkish conquest did not prevent the presence in Old Phokaia of Paride Giustiniani, an eminent member of the Maona, in 1459; cf. G. OLGIATI, Il commercio dell'allume nei domini dei Gattilusio nel XV secolo, in A. MAZARAKIS (ed.), *Πρακτικά συνεδρίου: Οι Γατελούζοι της Λέσβου* (Μεσαιωνικά Τετράδια 1), Athens 1996, p. 373-398, at 386-387.

85. S. EFTHYMIADES and A. MAZARAKIS, La Chronique, p. 619-620, conclude that the author was a "savant grec unioniste". On the survival on Lesbos of the *more Grecorum* concerning marital links, see G. PISTARINO, *Chio*, p. 329. His friendship with John Eugenikos reminds us that Malaspina had abandoned the Catholicism of his forebears.

86. The wedding took place there and not in the Metropolitan Church, perhaps because the Metropolitan was by then a Catholic, Leonardo of Chios, and Helena and Antonio were Orthodox.

87. As Raúl Estangüi suggests, Helena's grandfather may be the Raoul Palaiologos who lived in Constantinople in about 1360-1375 (*PLP*, no. 24139), an anti-Palamite to whom John Kantakouzenos devotes a treatise in his theological disputes with Isaak Argyros (see G. MERCATI, *Notizie di Procoro e Demetrio Cidone*, Vatican City 1931, p. 277), and who might have

The Gattilusi, indeed, right from the beginning of their presence in Byzantium, had used matrimonial politics to consolidate their position at court and a frequent tool for this purpose was marriage to Byzantine nobles and princesses.[88] A better knowledge of the branch of the family of Raoul/Rhalles Palaiologos would enlighten us about the actual social status of Malaspina.

An affidavit dated in Chios on 2 April 1485, for whose discovery and transcription I am indebted to Thierry Ganchou,[89] confirms the existence of an Antonio Malaspina, *burgensis* or citizen of Chios, a term which would have been equivalent to that of *archon* or dignitary given to him by Eugenikos' letter.[90] It is not impossible that this refers to the same Antonio Malaspina: in 1452 he had already moved his family to Mytilene, the Turkish conquest of which in 1462 could have prompted another emigration to Chios. If the Naples Antonio Malaspina was a young men in about 1425, the oldest testimony about the vicarios Antonio Malaspina is Eugenikos' letter of 1439 or 1445: in 1485 Antonio Malaspina could still have been alive. Strangely enough, the document also mentions a Matheo Kanabutzes,

been exiled as a result of the repression of the patriarchate of Philotheos, like so many other illustrious anti-Palamites. In the study by S. N. PHASSOULAKIS, *The Byzantine family of Raoul-Ral(l)es*, Athens 1973, no Rhalles appears to be attested in Mytilene.

88. On the matrimonial politics of the Gattilusi and their links to the dynasties of Constantinople and Trebizond, see M. BALARD, *La Romanie*, p. 320-322; M. KURŠANSKIS, La descendance d'Alexis IV, empereur de Trébizonde. Contribution à la prosopographie des Grands Comnènes, *REB* 37, 1979, p. 239-247; A. LUTTRELL, John V's Daughters: A Palaiologan Puzzle, *DOP* 40, 1986, p. 103-112; S. ORIGONE, Marriage connections between Byzantium and the West in the age of the Palaiologoi, *Mediterranean historical review* 10, 1995, p. 226-241 [= B. ARBEL *et alii* (ed.), *Intercultural Contacts in the Medieval Mediterranean. Studies in honour of David Jacoby*]; G. OLGIATI, I Gattilusio, cited n. 31, p. 93; T. GANCHOU, Héléna Notara Gateliousaina d'Ainos et le Sankt Peterburg Bibl. Publ. Gr. 243, *REB* 56, 1998, p. 141-168; IDEM, Valentina Doria, épouse de Francesco II Gattilusio seigneur de l'île de Mytilène (1384-1403), et sa parenté. Le Lesbian puzzle résolu, *Nuova Rivista Storica* 38, 2004, p. 619-686; C. WRIGHT, *The Gattilusio*, p. 24, 272-273. Dorino Gattilusio, for example, married his daughter Maria to the heir to the throne of Trebizond, Alexander, son of Alexios IV Komnenos (*ibidem*, p. 62). On the matches made by the Genoese of Chios with the daughters of the Greek dignitary Belotis Sophianos, see I. BELDICEANU-STEINHERR and T. GANCHOU, Tarhaniyat/Menemen, p. 96-97. The Genoese Giacomo di Murta, for example, married the daughter of Paulos Sophianos of Phokaia; cf. A. ROCCATAGLIATA, *Notai genovesi in oltremare. Atti rogati a Pera e Mitilene*. II, *Mitilene, 1454-1460*, Genova 1982, no. 43 (year 1457).

89. ASG, notai ignoti [= Matteo de Porta], b. 63, doc. 103.

90. The term *cives* alludes to a Genoese citizen, while *burgensis* refers to a citizen of the colony (Pera, Caffa, etc.); cf. M. BALARD, *La Romanie*, p. 328-329, who, however, considers (*ibidem*, p. 330) that "le droit de bourgeoisie est un privilège réservé aux Génois d'origine et à quelques Orientaux triés sur le volet". An example from the 14th/15th centuries is *Alamanus Sofiano de Foliis Veteribus*; cf. I. BELDICEANU-STEINHERR and T. GANCHOU, Tarhaniyat/Menemen, p. 95 n. 142-143.

an inhabitant of Chios, of whose Greek name we have another example in Escorial Ψ.IV.21 (see Appendix 1).

In nomine Domini, amen. Antonius Malaspina burgensis Chii, omni iure, via, modo et forma quibus melius potuit et potest, fecit, constituit et ordinavit et loco sui posuit et ponit suum verum, certum et legitimum nuncium et procuratorem et prout melius de iure fieri et esse potest Cesarem Iustinianum domini Iohannis de Rocha, absentem tanquam presentem, specialiter et expresse ad prosequendum quamdam causam cuiusdam appellacionis interposite per Antonium Iustinianum de Rocha domini Iohannis, tanquam procuratorem dicti Antonii Malaspine constituentis, a sentencia lata seu pronunciata facta contra eum per spectabilem dominum Potestatem Chii, in favorem Filipi Paterii, procuratoris Lodixii Frugoni, usque ad finem et diffinitivam sentenciam inclusive… Actum Chii videlicet in suburbiis, in contracta Platura iuxta domus habitacionis domini Antonii Malaspine, anno Dominice Nativitatis M°CCCCLXXXquinto, indicione secunda secundum Ianue cursum, die sabbati secunda aprilis hora vesperarum, presentibus testibus Iohanne de Portufino et Matheo Canavoci burgensibus Chii, ad hec vocatis et rogatis.

6. – The Greek culture in Mytilene and Phokaia

Unlike Chios, where in the 15th century lived the antiques collector and bibliophile Andreolo Giustiniani (1385-1456)[91] whose manuscripts have received the attention of scholars,[92] the information available to us on the Greek culture in Mytilene and Phokaia is still very scattered.[93] However, the

91. C. Braggio, *Giacomo Bracelli e l'umanesimo dei Liguri al suo tempo*, Genoa 1890, p. 39-40, 44-45; S. G. Mercati, Lettera inedita di Giovanni Argiropulo ad Andreolo Giustiniani, *Mélanges d'Archéologie et d'histoire de l'École française de Rome* 39, 1921-1922, p. 153-163, at 154; E. W. Bodnar and C. Foss, *Cyriac of Ancona*, p. 373 *et passim*; E. Basso, Giustiniani, Andreolo, in *Dizionario biografico degli Italiani* 57, 2002, p. 307-310.

92. R. Browning, Greek Manuscripts in Medieval and Renaissance Chios, in J. Boardman and C. E. Vaphopoulou-Richardson (ed.), *Chios: A conference at the Homereion in Chios, 1984*, Oxford 1986, p. 43-53 (reprint in R. Browning, *History, Language and Literacy in the Byzantine world*, London 1989, XIV); A. Tselikas, Χιώτικα χειρόγραφα ἀπὸ τὸν 12ο ὡς τὸν 16ο αἰώνα, in *Πρακτικὰ Δ΄ Διεθνοῦς Συνεδρίου Columbus '92: Αἰγαῖο, Χῶρος Πολιτισμοῦ ἀπὸ τὸν Ὅμηρο στὸν Κολόμβο*, Athens 1990, p. 107-109 [reprint in Idem, *Θέματα ελληνικής παλαιογραφίας*, Athens 2004, p. 243-248]. On the MS Roma, Biblioteca Vallicelliana, gr. 158, with the *Descriptio oppidorum et urbium ab Antiochia usque ad Hierusalem* of John Phokas that Allacci read in Chios and that he found again years later in Rome, see C. Messis, Littérature, voyage et politique au xii[e] siècle, *BS* 69, 2011, p. 146-166. The notable library of Manuel Sophianos accompanied its owner to Chios after the taking of Constantinople in 1453: A. Pontani, La biblioteca di Manuele Sofianòs, in D. Harlfinger and G. Prato (ed.), *Paleografia e codicologia greca. Atti del II Colloquio internazionale, Berlino-Wolfenbüttel, 17-21 ottobre 1983*, Alessandria 1991, p. 551-568, at 555.

93. The Vatican manuscripts collected by G. Mercati, *Notizie*, cited n. 87, p. 68 were copied in Mytilene or at least were temporarily located on the island; in them he has identified

manuscripts studied in these pages, centred on the figure of Antonio Malaspina, are the material proof of a Greek culture already attested in literary compositions and other sources. Although they provide a tiny and probably distorted testimony, they do outline the content of the education and intellectual interests of the cultivated elite of the Gattilusi lordship, whose administration was more Byzantine than Genoese, and whose dynasty in the 15th century was even perceived from the outside as Greek.[94]

As Christopher Wright has explained, the Gattilusi implanted "a Latin regime legitimized by Byzantine authority which afforded Greeks important roles in government and society". These politico-social conditions, the interaction between the Greek and Latin communities in the Gattilusi lands, and the cultural acclimatization of the Latins,[95] enable us to understand the figure of Malaspina, hitherto little more than a name. Writers mentioned in these pages, such as Doukas or Kanabutzes, are exponents of a peculiar manifestation of Greek culture half-way between Byzantium and the West, led by an educated elite at the service of the Latin lords, and whose interests combined the education received from Byzantine teachers with the influence of the Italian humanists fond of Greek history and civilization.

Indeed, in this sense, a very considerable element is the interest shown in Greek Antiquity by Catholics such as Leonardo of Chios, who in 1444 replaced the last Greek Metropolitan of Mytilene,[96] or Cyriac of Ancona, a scholar whose journey through Lesbos and Lydia must have been a fascinating experience for the local people boasting a superior Byzantine education.[97] In their specific interests these Italians cannot be compared with

the writing of Phlamoules Kontostephanos (*RGK* III, 599, *PLP*, no. 13127; cf. C. Wright, *The Gattilusio*, p. 304-305, with references to other manuscripts related to Lesbos). This person included in *Vat. gr.* 876 some notes, personal and relating to the *archon* of Lesbos Theodoros Theodeges Kolybas (P. Schreiner, *Kleinchroniken*, cited n. 33, no. 31), so it is reasonable to situate his activity on the island. In 1413/14 Kontostephanos copied in part *Vat. gr.* 579 (a miscellany mostly of patristic and theological texts) and annotated *Vat. gr.* 1092.

94. C. Wright, *The Gattilusio*, p. 266, 271, 305-310.

95. *Ibidem*, p. 309.

96. The Dominican Leonardo was born in Chios in 1395/6 and died in 1459. He was appointed archbishop of Lesbos, with jurisdiction over Chios and both the Phokaias, in 1444. He undertook many journeys between Chios, Lesbos, Rome and Constantinople, as shown by Doukas, *Hist.* § 25.5. Being a man with intellectual curiosity did not help him to heal the breach with the Orthodox community, with which he increased the conflicts. See G. Pistarino, *Chio*, p. 72-73; E. Basso, Leonardo da Chio, in *Dizionario biografico degli Italiani* 64, 2005, p. 424-427; C. Wright, *The Gattilusio*, p. 314.

97. In a similar expedition around Sparta in 1447, Cyriac had the help of the historian Laonikos Chalkokondyles; A. Kaldellis, The Greek Sources of Laonikos Chalkokondyles' *Histories*, *GRBS* 52, 2012, p. 738-765, at 739. Cyriac visited other Gattilusio possessions, such as Thasos, Ainos and Samothrace; cf. W. Miller, Gattilusj, p. 423-424.

those who settled in Constantinople to learn the Greek language from the very beginning of the fifteenth century, but their interests were those of the humanists, and they no doubt influenced the way that some educated Greeks saw their culture and their past.

To define the specific qualities of the Greek culture in Phokaia and Mytilene[98] may be a risky exercise, given the widely-dispersed nature of the testimonies. However, let us take the risk of pointing out certain features of an education that cannot be considered as a reflection of a specific local culture. Although we only have one concrete piece of information concerning the education in Constantinople of an *archon* of Mytilene,[99] the manuscripts under study, copied in the Polis since the beginning of the 14th century, support the idea that the Greek or Hellenized elite of the Gattilusi were educated in the capital of the Empire. Unfortunately, we do not know how the manuscripts arrived in Phokaia in the 15th century: whether as the legacy of some ancestors who lived in the capital of the Empire, or acquired in Constantinople in the course of his education, perhaps by way of John Eugenikos or whoever acted as his teacher.[100]

If it were necessary to find a further argument in defence of the profound influence of the Byzantine school curriculum on the Greek or Hellenized *archontes*, let us remember that it was characterized by a broad general education, which did not exclude scientific disciplines. As a case in point, MS Oxford, Bodleian Library, Burney 92 contains the time measurements carried out by Kanabutzes with the aid of an astrolabe according to the latitude of Phokaia (38°50').[101] This text is just a normal exercise in the learning of the rudiments of astronomy, part of the routine contents of Palaiologan education. The fact that its production is linked to the

98. Our judgement is based only on books, but Christopher WRIGHT, *The Gattilusio*, p. 310-312, has written some fine paragraphs about the decoration of buildings with statues and other elements inspired by Antiquity, and the *antiquisant* celebrations promoted by the Gattilusi.

99. This was Theodoros Theodeges Kolybas, who studied with John Chortasmenos; see C. WRIGHT, *The Gattilusio*, p. 276, 304.

100. We know that Tortelli received from his master a copy of Thucydides from the 14th century (MS Basel E.III.4) before returning to Italy in 1437: A. CATALDI PALAU, Learning Greek in fifteenth-century Constantinople, in EADEM, *Studies in Greek Manuscripts* (Testi, Studi, Strumenti del CISAM 24), Spoleto 2008, p. 219-234, at 226-227.

101. The codex is dated from the 15th century and was originally held in the library of S. Lorenzo de El Escorial. Cf. A. DILLER, Joannes Canabutzes and Michael Chrysococces, *Byz.* 42, 1972, p. 257-258. The title of f. 105ᵛ reads as follows: Κανόνιον τῶν ὁρῶν τῶν ἡμερῶν τοῦ χρόνου ὅλου ἐκτεθὲν παρὰ Ἰωάννου τοῦ Καναβούττη εἰς τὸ πλάτος τῶν μοιρῶν λη´ λεπτῶν ν´ τοῦ διὰ τῆς Φωκαίας παραλλήλου ὡς ἐκ τοῦ κανονίου τῶν ἐπισήμων πόλεων ἔστι δῆλον· καὶ ὡς ἐτηρήθη διὰ τοῦ ἀστρολάβου.

intellectual output of Constantinople and Mystras is a feature suggested by the correspondence of John Eugenikos with Kanabutzes and by the material evidence of a codex of George Gemistos Plethon, *Marc. gr.* Z 406, which contains on ff. 117-119 the passages from Dionysios of Halikarnassos used by Kanabutzes in his work. These inclusions are reflected by the oldest copies of *Marc. gr.* Z 406 and may be autographs of Kanabutzes himself.[102]

If the acquisition of basic knowledge is a common feature in Byzantine education, the activity of Kanabutzes and Doukas combines with the manuscripts of Malaspina and other cultured people to manifest the use of historical works and an interest in the past not shared by ordinary educated Byzantines. This interest leads to the composition by Doukas of a *Historia* which marks the end of a long period of historiographical drought that began after the *Historia* of John Kantakouzenos. To explain the absence of Byzantine historiography during about a century, the last century of Byzantium, is certainly a complex question, and one we cannot go into here. But, over and above the significance of the four works which deal with the end of Byzantium, and which include that of Doukas, what is characteristic of the situation that interests us here, the classical aspect of some of them and the non-professional interest in the contents of the historical works of Antiquity, may be considered as the influence of Italian humanism on Greek culture, a feedback immediately following the end of Byzantium.

This fondness for ancient history and the history of their own time was shared by other contemporary figures who moved in Genoese circles, such as Andreolo Giustiniani himself, who wrote a *Relazione dell'attacco e difesa di Scio nel 1431*,[103] and who owned a codex of Dionysios that he promised to send to Poggio Bracciolini, although he died before keeping his promise;[104] or Niccolò Ceba, a Genoese who lived in Adrianople and Pera between 1427 and 1446, and who in 1451 had the project of writing a commentary on the wars between Byzantines and Turks.[105] Nor is Byzantine history absent from the picture, for a codex belonging to Petros Kanabutzes, Escorial Ψ.IV.21, contains the *Chronicle* of Constantine Manasses (see Appendix 1).

102. A. Diller, Joannes Canabutzes, cited n. 68.

103. Ed. G. Porro Lambertenghi, *Miscellanea di storia italiana*, VI, Turin 1865, p. 543-558.

104. E. Basso, Giustiniani, Andreolo, cited n. 91, p. 309.

105. C. Braggio, *Giacomo Bracelli e l'umanesimo dei Liguri al suo tempo*, Genoa 1890, p. 28, 37; *Biondo Flavio, Italy illuminated*, ed. and transl. by J. A. White, Cambridge (MA) 2005, p. 36, 386 n. 72; M. Palma, Ceba (Grimaldi), Niccolò, in *Dizionario Biografico degli Italiani* 23, 1979, p. 186-187.

With a modest level of historical production, the simple, short and unambitious work composed by Kanabutzes is less a collection of learned scholia organized according to the work of Dionysios of Halicarnassos (as it is usually defined) than a circumstantial document paraphrasing the parts of the ancient work relating to Samothrace and adding odd pieces of information from different sources. It is the sensitivity reflected by the fact that Doukas included in his *Historia* (§ 25.4-9) an excursus about the recent history of Phokaia, in which he takes time to explain the production of alum.[106] The same concern to know the past of the place in which they were born is reflected in the fragments from Agathias and Prokopios on f. 151^{r-v} and f. 152^{r-v} of *Paris. gr.* 1601;[107] the fragment from Agathias speaks specifically of the Phokaian colony of Marseille; and we should not forget that this book of Malaspina is a copy of the *Antiquitates Iudaicae* of Flavius Josephus. In another book of his, *Vindob. phil. gr.* 183, f. 249^{v}, Malaspina added in his own hand a fragment of Diodoros' *Bibliotheca historica,* I, 94, 1-2. This passage contains information on how the ancient legislators attributed the written law to the gods, which drew the attention of the *vicarius* Malaspina.

In fact, a third feature of the Greek culture that we are trying to define here has much to do with the positions held by the Greek or Hellenized *archontes* of the Gattilusi domains[108] and has its origin in their legal training. Malaspina owned a copy of the *Prochiron Auctum* (*Vindob. jur. gr.* 7) in which he included addenda. This is not the only legal codex found in Phokaia: *Vat. Ottob. gr.* 15, an elegant large-format codex on quality parchment copied in the area of the Strait of Messina in the 12th century, contains the *Synopsis Basilicarum maior*.[109] Thanks to two obituaries written on f. 242 referring respectively to deaths in 1435 and 1443,[110] we know that in

106. As C. Wright, *The Gattilusio*, p. 8, defined him, Doukas was "a person intimately connected with the (Gattilusi) regime", and he was ambassador of Dorino's son Domenico in 1455-1456 (*ibidem*, p. 68-69). We must recall here that *Paris. gr.* 1310 gathers the only copy of Doukas' *Historia* with an antigraphon of Malaspina's Naples II.E.20.

107. Cf. above n. 76.

108. We know the name of another professional in the service of the Lord of Mytilene, this time a doctor, *magister* Zoanes, a friend of Kanabutzes and of Leonardo of Chios; C. Wright, *The Gattilusio*, p. 308.

109. Its text represents a southern Italian branch of the textual transmission. See M. Rodriquez, Riflessioni sui palinsesti giuridici dell'area dello Stretto, in A. Rigo (ed.), *Vie per Bisanzio. VIII Congresso Nazionale dell'Associazione Italiana di Studi Bizantini. Venezia, 25-28 novembre 2009*, Bari 2013, p. 625-645, at 633-636.

110. They have been edited and studied by P. Schreiner, Eine Obituarnotiz, cited n. 30, and P. Danella, Il Lessico Ἀνναλίων dell' Ott. Gr. 15, *Bollettino della Badia greca di Grottaferrata* 46, 1992, p. 263-280.

the 15th century the manuscript was in Phokaia, although the codex would probably have returned to Italy before 1455. The obituaries show that their author belonged to the mixed culture typical of the area (for example, he dates in the Byzantine style, and in the year of Christ) and was connected to a family from Chios, the Kalothetos, which governed Phokaia in the years of Byzantine rule. A third legal codex, with the *Hexabiblos* of Konstantinos Harmenopoulos together with a multitude of material useful for the administration of justice – some in Latin or bilingual – is the Hagion Oros, Mone Panteleimonos, 152. Unlike the previous ones, it was copied in the 15th century, in 1425/6 (f. 301v), but the presence on f. 364 of an ἐπιτροπικόν or "procurement document" written in the name of a generic inhabitant of Old Phokaia (ὁ δεῖνα ἐγκάτοικος Παλαιᾶς Φωκαίας), as well as the copy of Dorino Gattilusio's letter to his daughter's father-in-law Alexios IV of Trebizond (1416/7-1429) on f. 363, suggest the connection between the manuscript and the Greek administration of the Gattilusi of Lesbos.[111]

7. – An attempt to define who Antonio Malaspina was

To end this contribution, let me bring together some information on Antonio Malaspina that we have already mentioned. If the Michele Malaspina who was a confidant of the Emperor John V in about 1364 was an ancestor of Antonio, the link between the Malaspinas and the Gattilusi may date from the very beginning of the alliance between Byzantium and Francesco I. The Greek epigram adorning the tomb of Antonio Malaspina's ancestor, which Antonio transcribes in his copy of the *Prochiron auctum*, proves that Antonio's legal career followed a family tradition, and that the Hellenization of his family was early and thorough. Antonio's Greek handwriting alone, with perfect spelling and a refined and elegant appearance, proves that Greek and not Latin was his mother tongue.[112]

The "family chronicle" in *Paris. gr.* 1601, the ex libris of Bremen MS and a letter written by John Eugenikos enable us to obtain a "geographical

111. S. Lampros, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos*, II, Cambridge 1900, p. 303-306 (edition of the short letter in p. 305-306); J. Darrouzès, *Recherches sur les Ὀφφίκια de l'Église byzantine* (AOC 11), Paris 1970, p. 250; L. Burgmann *et alii*, *Repertorium*, cited n. 70, p. 43-45.

112. His case, therefore, cannot be compared to that of Italians who learnt Greek on reaching Byzantium, such as Francesco I Gattilusio himself (W. Miller, Gattilusj, p. 408 and 410) or the brother of Giuliano di Campi, husband of Nicolosina Sophianina (I. Beldiceanu-Steinherr and T. Ganchou, Tarhaniyat/Menemen, p. 97 n. 146).

identifier" for Malaspina, Old Phokaia, where he was born and held the position of *vicarius* (at least until 1453-1455, the date of the copy of Eugenikos' ep. 34 in *Vindob. phil. gr*. 183). After receiving a legal education (allegedly) in Constantinople, Malaspina married in 1446, left Phokaia for Mytilene before 1455 with his wife and three sons, and in 1458 probably moved his residence to Chios, where he was still living in 1485.

His marriage to a Byzantine noblewoman is one of the most significant facts that we know about Malaspina and, although at a lower social level, is fully in line with the matrimonial politics of the Gattilusi, who from the foundation of the dynasty married into the imperial family and the Byzantine nobility. It must have been most agreeable for Dorino Gattilusio to serve as a witness at the wedding of his *oikeios* Antonio Malaspina to a noblewoman from the Raoul/Rhalles-Palaiologos family, probably a local branch of the family from two generations before. The wedding was Orthodox, and Orthodoxy is perhaps the last marker we needed to define the figure of Antonio Malaspina. The combination clearly shows the complex identity of a social group which is difficult to define but which fits perfectly into the social and cultural mixture created in the heat of Byzantine power by a family of Genoese *condottieri*, the Gattilusi.

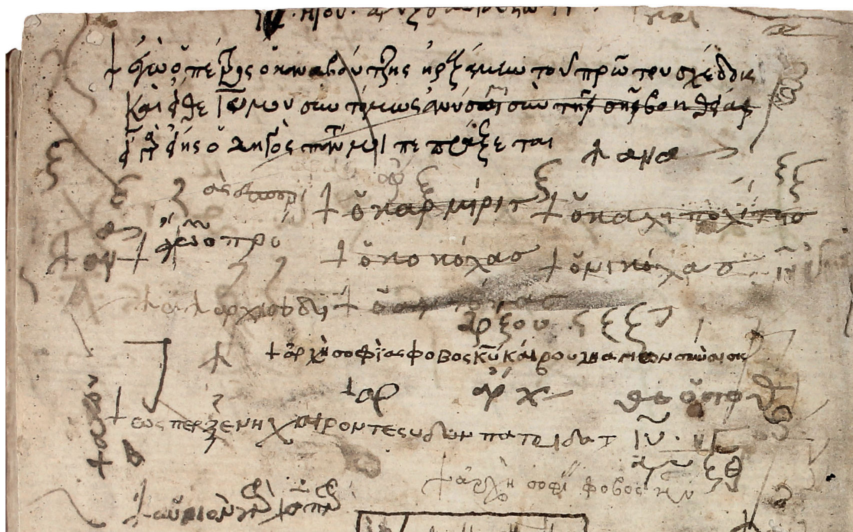
Appendix 1: Petros and Matthaios Kanabutzes in Escorial Ψ.IV.21

Although the connection of this manuscript with Phokaia is far from being proved, it is worth giving some information about it here, albeit in brief, since Escorial Ψ.IV.21 is frequently mentioned in studies about Kanabutzes, but has never been properly studied. It is a modestly-produced codex, on Italian paper, 186/8 × 136/9 mm, with the *Chronicle* of Constantine Manasses (ff. 1-57^{v}) and Manuel Moschopulos, *Schedographia* (ff. 58-167^{v}), which form two separate codicological units, copied by their respective scribes in the third quarter of the 14th century.[113]

The various *provae calami* of a Petros Kanabutzes suggest that he was not the copyist, as has hitherto been claimed,[114] but that he used the man-

113. My thanks to Paula Caballero for the analysis of Escorial Ψ.IV.21 which has shown the existence of these codicological units and has dated the codex with precision based on the watermarks on its paper.

114. E. Miller, *Catalogue des manuscrits grecs de l'Escurial*, Paris 1848, p. 449-450; M. Vogel, V. Gardthausen, *Die griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance*, Leipzig 1909 (reprint Hildesheim 1966), p. 383; G. De Andrés, *Catálogo de los*



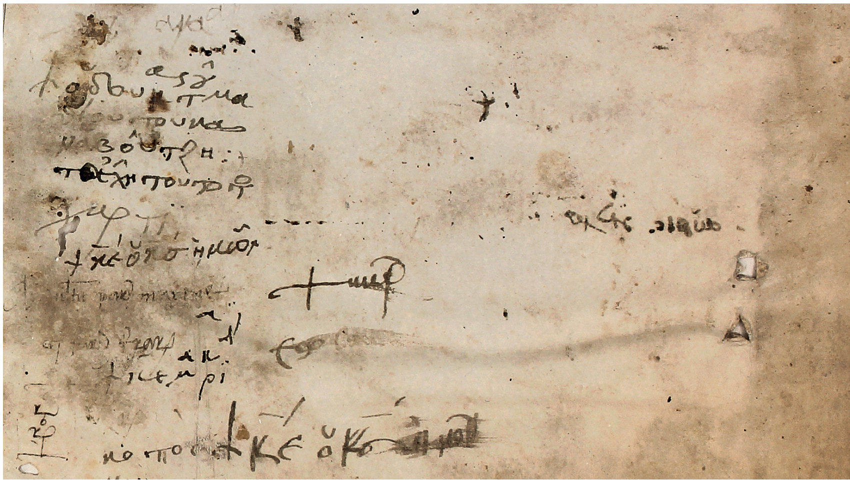
Pl. 5a: Escorial Ψ.IV.21, f. 170v, © Patrimonio Nacional

uscript at a very important stage of his education.[115] Indeed, the note occupying the upper part of f. 170v records the beginnings of his studies (not copying) of the *schede* of Moschopoulos: † Ἐγὼ ὁ Πέτρος ὁ Καναβούτζης ἠρξάμην τοῦ πρῶτου σχέδους | καὶ εἴθε Ἰ(ησο)ῦ μου συντόμως ἀνύσαι[μι s.l.] σὺν τῇ σῇ βοηθείᾳ (τῆς σῆς βοηθείας a.c.) | εἰ γὰρ εἴης ὁδηγὸς πάντ(α) μοι πεπράξεται (Pl. 5a).[116] The style of Petros' writing advises against a date prior to the 15th century; this, therefore, is a Kanabutzes who is a contemporary of John, beginning the study of Greek at an early age with the *Schedographia* of Manuel Moschopoulos, a very popular grammar. On the same page (f. 170v) a hand different from that of Kanabutzes has noted the date 1469 (αυξθ′), after adding, with very bad spelling, the frequent colophon † ωσπερ ξενη χαιροντες υδυν πατριδα […].

códices griegos del monasterio de El Escorial, III, Madrid 1967, p. 105-106, dated the manuscript to the 15th century and erroneously considered Petros Kanabutzes to be the copyist of the second part. Cf. *PLP*, no. 10872.

115. For example, on f. 168v, he combines numerous doodles with the list of the types of accent: † εὐχὶ τῆς ιπεραγιας θ(εοτό)κου καὶ | † ὀξία | † βαρία | † περισπομενη.

116. On f. 169 there is the invocation † ὦ Χ(ριστ)έ πάν βασιλεὺ βωήθησον τὸν δούλων τοῦ Θ(ε)οῦ Πέτρον:- Also from his hand are, on f. 170v, the repetition of Ps. 110,10: Ἀρχὴ σοφίας φόβος κυ(ρίου) and his name: † Ἐγὼ ὁ Πέτρος ὁ Καναβούτζης. On the same page we find other names added, perhaps by another hand: † ὁ καρμιρίτης † ὁ καληπολίτης | † ὁ κοκόλας (Κωκαλᾶς is a well-attested surname) † ὁ νικόλας.



Pl. 5b: Escorial Ψ.IV.21, f. 171, © Patrimonio Nacional

An addition on f. 171, which has also passed unnoticed until now, provides us with the name of a third Kanabutzes, Matthew, who is not apparently mentioned elsewhere (Pl. 5b): † ὁ δου(κ?)ας τοῦ μα|θίου τοῦ καναβούτζη: | το ἔχη τουτο το | χαρτι, where *doukas* may be a generic name or the surname Doukas linked with that of Kanabutzes, like the Demetrios Doukas Kanabutzes of Old Phokaia attested in a document of 1448.[117] But we are inclined to think that the note indicates that Doukas was the owner of this book which formerly belonged to Matthew Kanabutzes.[118] On both pages, mixed with the Greek notes, we find brief additions in Latin which suggest, yet again, a mixed Greco-Latin background which it would be risky to place with greater accuracy in Lesbos, Chios or the near coast of the Aegean.

List of abbreviations

P. P. Argenti, *The occupation* = P. P. Argenti, *The occupation of Chios by the Genovese and their administration of the island 1346-1566*, Cambridge 1958.

M. Balard, *La Romanie* = M. Balard, *La Romanie génoise (XIIe-début du XVe siècle)*, Rome 1978.

117. C. Wright, *The Gattilusio*, p. 280-281.

118. Χαρτί may have the meaning of 'book'; B. Atsalos, *La terminologie du livre-manuscrit à l'époque byzantine*. I, *Termes désignant le livre-manuscrit et l'écriture*, Thessalonike 2001^{2}, p. 138-139.

I. Beldiceanu-Steinherr and T. Ganchou, Tarhaniyat/Menemen = I. Beldiceanu-Steinherr and T. Ganchou, Tarhaniyat/Menemen, de Byzance à l'Empire ottoman, *Turcica* 38, 2006, p. 47-122.
E. W. Bodnar and C. Foss, *Cyriac of Ancona* = E. W. Bodnar and C. Foss, *Cyriac of Ancona, Later travels*, Cambridge MA 2003.
S. Efthymiades and A. Mazarakis, La Chronique = S. Efthymiades and A. Mazarakis, La Chronique familiale du *Parisinus gr.* 1601 et l'identité de son rédacteur, *BZ* 102, 2010, p. 615-624.
W. Miller, Gattilusj = W. Miller, The Gattilusj of Lesbos, *BZ* 22, 1913, p. 406-447.
G. Pistarino, *Chio* = G. Pistarino, *Chio dei Genovesi nel tempo di Cristoforo Colombo*, Rome 1995.
ΠΠ = S. Lampros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, I, Athens 1912.
C. Wright, *The Gattilusio* = C. Wright, *The Gattilusio Lordships and the Aegean World 1355-1462* (The Medieval Mediterranean 100), Leiden-Boston 2014.

Inmaculada Pérez Martín
Instituto de Lenguas y Culturas
CSIC-Madrid

SCHOLARII *EXCERPTA EX THEODORETI EPISCOPI CYRENSIS 'GRAECARUM AFFECTIONUM CURATIONE'*: EDITIO PRINCEPS

Panagiotis C. ATHANASOPOULOS

1. – Introduction

The *Graecarum Affectionum Curatio*[1] of Theodoret of Cyrus (393-*ca* 466 AD)[2] was written by all probability before the Council of Ephesus (431 AD)[3] "in the milieu of the monastery of Nikertai, very close to Apamea, geographically at the very heart of Platonism and paganism in Syria".[4] Its compilation coincides with the most intense Christianization of Antioch (*ca* 365-425 AD).[5] At that time paganism one way or another could still resist the Christian attacks, as is indicated by the existence of an educated pagan elite consisting of military and administrative officials, sophists and philosophers. Moreover, certain Neoplatonic philosophers constituted the

* I would like to thank Prof. Paul Kalligas (University of Athens) and Dr. Marie-Hélène Blanchet (CNRS) for their useful remarks.

1. Theodoret, *Graecarum Affectionum Curatio* (= *Ἑλληνικῶν θεραπευτικὴ παθημάτων*), ed. P. Canivet, *Théodoret de Cyr. Thérapeutique des maladies helléniques* (SC 57/1-2), Paris 1958 (from now on abbreviated as *GAC* for the text, and as P. Canivet, *Théodoret de Cyr*, for the comments).

2. For the life and the works of Theodoret, see O. Bardenhewer, *Patrologie*, Freiburg 1894, p. 345-350; P. Canivet, *Théodoret de Cyr*, p. 7-23; T. Urbainczyk, *Theodoret of Cyrrhus. The Bishop and the Holy Man*, Michigan 2005[4] (2002[1]); I. Pásztori-Kupán, *Theodoret of Cyrus*, London-New York 2006.

3. P. Canivet, *Théodoret*, p. 28-29; I. Pásztori-Kupán, *Theodoret of Cyrus*, cited *supra*, p. 86.

4. N. Siniossoglou, *Plato and Theodoret. The Christian Appropriation of Platonic Philosophy and the Hellenic Intellectual Resistance*, Cambridge Classical Studies, Cambridge 2008, p. 39 (from now on: N. Siniossoglou, *Plato and Theodoret*).

5. F. R. Trombley, *Hellenic Religion and Christianization c. 370-529*, II, Leiden 1993, p. 34; N. Siniossoglou, *Plato and Theodoret*, p. 34.

Revue des Études Byzantines 73, 2015, p. 161-188. doi : 10.2143/REB.73.0.3132046

spearhead of paganism in its confrontation to Christianity.[6] These philosophers were the target of Theodoret's polemics,[7] whom he had to "cure" of their illness,[8] i.e. the mocking at the Christian faith.[9]

To achieve his aim, Theodoret largely utilized passages from Plato and other Greek philosophers,[10] which he interpreted in such a way that these passages were shown to be compatible with Christianity.[11] Moreover, he accused the pagan readers of Greek philosophical texts of misinterpretation.[12] Apparently, this charge turns against Neoplatonists such as Porphyry, who produced some exegetical commentaries on Plato's works and certain Greek myths. True, Theodoret doesn't share the Neoplatonists' interest in explaining or systematizing Plato's philosophy; his main objective is rather to deconstruct the Greek identity[13] and, of course, to convert the pagan Hellenes.[14] Therefore, he chooses to adapt selected Platonic passages to Christianity, regarding each specific issue under discussion, while he omits some others;[15] "the apologetic synthesis of Christian and Platonic elements […] emerges *per contrapositionem* to the Neoplatonic project as a contradiction in terms".[16]

In the context of this selective adaptation of Plato to Christianity,[17] Theodoret denounces the enemies of Christian faith, addressing the main controversial issues in the Christianity-paganism debate in twelve lectures. Indeed, he deals with the Christian faith and the illiteracy of the Apostles, the provenance of the Greek wisdom, the Greek religion and mythology, the creation of the world, the human nature, the divine providence, the Greek and Judaic sacrifices, the veneration of martyrs, the comparison of Greek with Christian law, the divine oracles, the purpose of life and the final Judgment, and finally practical virtue.[18]

6. N. Siniossoglou, *Plato and Theodoret*, p. 34-43; 43-47.
7. *Ibidem*, p. 40.
8. *GAC* pr. 17, 1-3.
9. *Ibidem*, pr. 1, 1-12.
10. *Ibidem*, pr. 3, 3-7.
11. N. Siniossoglou, *Plato and Theodoret*, p. 4.
12. *GAC* IX, 48, 1-2; *ibidem*, III, 79, 1.
13. For the deconstruction of Greek identity by Christian intellectuals, see N. Siniossoglou, *Plato and Theodoret*, p. 47-56.
14. *Ibidem*, p. 21-22.
15. *GAC* I, 127, 3-12; cf. N. Siniossoglou, *Plato and Theodoret*, p. 23.
16. N. Siniossoglou, *Plato and Theodoret*, p. 6.
17. For the appropriation strategies utilized by the Apologists, see *ibidem*, p. 11-13.
18. *GAC* pr. 4, 1-3; pr. 5, 1-6; pr. 6, 1-6; pr. 7, 1-3; pr. 8, 1-3; pr. 9, 1-9; pr. 10, 1-4; pr. 11, 1-7; pr. 12, 1-8; pr. 13, 1-7; pr. 14, 1-4; pr. 15, 1-9.

The plenitude of contents justifies the high esteem held for *GAC* among Christians. Since *GAC* was a brief and easily accessible patristic apology (thanks to its abundant manuscript tradition), a specific value was still ascribed to this text ten centuries later. Indeed, some excerpts from *GAC*[19] under the title *Σημειώσεις ἀναγκαῖαι ἐκ τοῦ βιβλίου τοῦ μακαρίου Θεοδωρίτου* (sic), *ἐπισκόπου Κύρου, ᾧ ἐπιγέγραπται· Θεραπευτικὴ ἑλληνικῶν παθημάτων* are preserved in ms. *Parisinus gr.* 1289, f. 195v-197v. This ms. is an autograph of Scholarios[20] (*ca* 1400-*ca* 1472), one of the most significant authors of late Byzantium, who, as will be shown later, had recourse to Theodoret's work in the context of his confrontation to Pletho.[21] Of course, this case is not a *unicum*. Scholarios made quite a lot of excerpts from certain authors.[22]

Thus, the aim of this paper is i) to produce the *editio princeps* of these *Excerpta*, ii) to detect the relation of this text to the ms. tradition of *GAC*, iii) to delineate the content of the *Excerpta*, and iv) to examine this text as part of Scholarios' anti-pagan arsenal.

A brief description of the ms.:[23]

P *Paris*, *Bibliothèque nationale de France*, *gr.* 1289, 1472 AD. Paper, 215 mm × 155 mm, 284 f. Scholarios' autograph. Contents: various texts of Scholarios (e.g. epistles, sermons to the emperor Constantine, festival sermons, lament of the fall of Constantinople, *Contra Graecos* [= *Πρὸς Πλήθωνα ἐπὶ τῇ πρὸς τὸ ὑπὲρ Λατίνων βιβλίον αὐτοῦ ἀπαντήσει, ἢ κατὰ Ἑλλήνων*], two chronographies, and various *quaestiones* and *responsiones*). As regards the dating of P, we should note the following.

19. Nevertheless, as will be shown, Scholarios included also some quotations from Plotinus' *Enneads*.

20. For Scholarios, see *PLP*, no. 27304; F. Tinnefeld, Georgios Gennadios Scholarios, in C. G. Conticello, V. Conticello (eds.), *La théologie byzantine et sa tradition*. II, *XIIIe-XIXe s.*, Turnhout 2002, p. 477-549; M.-H. Blanchet, *Georges-Gennadios Scholarios (vers 1400-vers 1472). Un intellectuel orthodoxe face à la disparition de l'Empire byzantin* (AOC 20), Paris 2008.

21. For Pletho, see J. P. Mamalakis, *Γεώργιος-Γεμιστὸς Πλήθων* (Texte und Forschungen zur byzantinisch-neugriechischen Philologie 32), Athens 1939; *PLP*, no. 3630.

22. F. Tinnefeld, Georgios Gennadios Scholarios, cited n. 20, p. 517-518. Other instances are Scholarios' florilegia from Thomas Aquinas' works, for which see J. A. Demetracopoulos, Georgios Gennadios II-Scholarios' *Florilegium Thomisticum*. His Early Abridgement of Various Chapters and *Quaestiones* of Thomas Aquinas' *Summae* and His anti-Plethonism, *Recherches de théologie et philosophie médiévales* 69/1, 2002, p. 117-171; Idem, Georgios Gennadios II-Scholarios' *Florilegium Thomisticum II* (*De Fato*) and its anti-Plethonic Tenor, *Recherches de théologie et philosophie médiévales* 74/2, 2007, p. 301-376.

23. For a detailed description of the ms., see L. Petit, X. A. Sidéridès, M. Jugie, *Γενναδίου τοῦ Σχολαρίου ἅπαντα τὰ εὑρισκόμενα – Œuvres complètes de Gennade Scholarios*, I-VIII, 1928-1936, I, p. xiv-xxi. Cf. H. Omont, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale*, I (Ancien Fonds Grec), Paris 1886, p. 288-289.

F. 193^{r}-194^{v} preserve a *Chronography* of Scholarios (*Χρονογραφία… καὶ ἐξ ἄλλων ἀκριβεστάτων ἀναγραφῶν*). In the upper margin of f. 194^{v}, Scholarios has noted the year ͵ςϡπʹ (= 6980), which corresponds to the period September 1471-August 1472 and thus indicates the dating of the ms. in this period.[24] This note is Scholarios' last trace, which proves that he was still alive in that time[25] and died – unknown when exactly – after 1472.[26]

2. – Editorial principles

The text division into twenty-four excerpts is mostly based on Scholarios' own division, who usually stated the outset of each excerpt by using the term Ὅτι. In several cases though it is the content that indicates the appropriate division into excerpts and paragraphs.

Two apparatuses are placed under the text. The first one is an *apparatus fontium*, which exhibits the correspondence of the *Excerpta* to *GAC* and other sources.[27]

The second one is a positive *apparatus criticus*. Errors in accentuation or the lack of iota subscriptum (e.g. Tit., 2 ᾧ nos: ὦ P) are corrected tacitly.

3. – Sigla – text

Sigla

P	= *Parisinus gr.* 1289 (1472 AD)
P^{ac}	= P ante correctionem a Scholarii manu
P^{pc}	= P post correctionem a Scholarii manu
add.	= addidit

24. T. Dorandi (Préliminaires de Georges Scholarios, in L. Brisson, P. Chiron [eds.], *Rhetorica philosophans. Mélanges offerts à Michel Patillon* [Textes et traditions 20], Paris 2010, p. 307 n. 44) disputed the redaction of this *Chronography* in the year 1472. Obviously, this has to do only with the year of the redaction of the *Chronography*, not the dating of the entire ms.

25. L. Petit *et alii*, *Œuvres complètes de Gennade Scholarios*, cited n. 23, I, p. xx; F. Tinnefeld, Georgios Gennadios Scholarios, cited n. 20, p. 491 (and n. 117).

26. M.-H. Blanchet, *Georges-Gennadios Scholarios*, cited n. 20, p. 16.

27. The indirectly quoted passages and their provenance are not mentioned in the *apparatus fontium*. For these passages and Theodoret's sources, see P. Canivet, *Théodoret de Cyr*, p. 55-59 and his *apparatus fontium*, *passim*. See also paragraph 6 and the Appendix in the end of the present paper.

ib.	=	ibidem
in marg.	=	in margine
in ras.	=	in rasura
l.	=	linea
om.	=	omisit
trad.	=	tradit
s. l.	=	supra lineam

Fontes

GAC: Theodoreti *Graecarum Affectionum Curatio*, ed. P. Canivet, *Théodoret de Cyr. Thérapeutique des maladies helléniques* (SC 57/1-2), Paris 1958 (lines are quoted according to the *Thesaurus Linguae Graecae*).

Georg. Mon. *Chron.*: Georgii Monachi *Chronicon*, ed. C. de Boor, *Georgii monachi Chronicon*, I, Leipzig 1904.

Plot. *Enn. III*: Plotini *Enneas III*, ed. P. Kalligas, *Πλωτίνου "Ἐννεὰς τρίτη"*. Ἀρχαῖο κείμενο – μετάφραση – σχόλια Παῦλος Καλλιγᾶς (Ἀκαδημία Ἀθηνῶν, Βιβλιοθήκη Ἀ. Μανούση 5), Athens 2004.

Plot. *Enn. V*: Plotini *Enneas V*, ed. P. Kalligas, *Πλωτίνου "Ἐννεὰς πέμπτη"*. Ἀρχαῖο κείμενο – μετάφραση – σχόλια Παῦλος Καλλιγᾶς (Ἀκαδημία Ἀθηνῶν, Βιβλιοθήκη Ἀ. Μανούση 12), Athens 2013.

Σημειώσεις ἀναγκαῖαι ἐκ τοῦ βιβλίου τοῦ μακαρίου Θεοδωρήτου ἐπισκόπου Κύρου, ᾧ ἐπιγέγραπται Θεραπευτικὴ ἑλληνικῶν παθημάτων

I. | Πυθαγόρας Μνησάρχου μὲν υἱός, Φερεκύδου δὲ φοιτητής, τὴν Ἰταλικὴν f. 195v αἵρεσιν ἄρχων.

II. Φερεκύδης ὁ Σύριος καὶ Πυθαγόρας ὁ Σάμιος καὶ Θαλῆς ὁ Μιλήσιος καὶ Σόλων ὁ Ἀθηναῖος καὶ Πλάτων εἰς Αἴγυπτον ἦλθον ὑπὸ φιλομαθίας, ὅπου περὶ τοῦ ὄντως Θεοῦ ἐδιδάχθησαν παρὰ τῶν Ἑβραίων καὶ Αἰγυπτίων, ὡς Πλούταρχος καὶ Πορφύριος καὶ Νουμήνιος ὁ Πυθαγόρειος λέγουσιν. Φασὶ δὲ τὸν Πυθαγόραν καὶ περιτομῆς ἀνασχέσθαι παρ᾽ Αἰγυπτίων μεμαθηκότα, οἳ παρ᾽ Ἰουδαίων ἦσαν παρειληφότες τόνδε τὸν νόμον οἰκούντων μέχρι πολλοῦ τὴν Αἴγυπτον, οὐκ ἔχοντες αὐτὸν πάτριον.

III. Ὅτι αὐτοὶ ἱστοροῦσιν Ἕλληνες ὡς παρὰ βαρβάρων γενῶν, ἅπερ οὕτως ἐκάλουν Ἕλληνες, τὰς πλείστας τῶν ἐπιστημῶν ἔμαθον. Γεωμετρίαν μὲν γὰρ καὶ ἀστρονομίαν πρώτους Αἰγυπτίους εὑρηκέναι φασίν, ἀστρολογίαν δὲ καὶ γενεθλιαλογίαν Χαλδαίους, τὰ δὲ γράμματα πρώτους Φοίνικας εὑρηκέναι, Κάδμον δὲ πρῶτον εἰς τὴν Ἑλλάδα κομίσαι, ἰατρικῆς δὲ ἄρξαι Ἆπιν τὸν Αἰγύπτιον, εἶτα Ἀσκληπιὸν αὐξῆσαι τὴν τέχνην.

IV. Ὅτι καὶ Ζάμολξιν τὸν Θρᾶκα καὶ Ἀνάχαρσιν τὸν Σκύθην ἐπὶ σοφίᾳ θαυμάζουσιν Ἕλληνες.

V. Ὅτι ὁ Σωφρονίσκου Σωκράτης, ὡς Πορφύριός φησιν ἐν τῷ τρίτῳ τῆς *Φιλοσόφου ἱστορίας* αὐτοῦ, τὴν λιθουργικὴν τέχνην τῷ πατρὶ τοιούτῳ ὄντι συνεξέργει νέος ὤν, εἶτα πολιτικῶν καὶ ῥητορικῶν ἠράσθη λόγων. Λέγει δὲ αὐτῇ λέξει Πορφύριος περὶ αὐτοῦ· «Εἶναι δὲ αὐτὸν πρὸς οὐδὲν μὲν εὐφυῆ, ἀπαίδευτον δὲ περὶ ἅπαντα, ὡς ἁπλῶς εἰπεῖν· σχεδὸν γὰρ οὐδὲ γράμματα πάνυ τι ἐπίστασθαι, ἀλλ᾽ εἶναι γελοῖον, ὁπότε τι δέοι γράψαι ἢ ἀναγνῶναι, βατταρίζοντα ὥσπερ τὰ παιδία».

I. 1-2 Πυθαγόρας – ἄρχων: *GAC* I, 55, 1-3 || **II.** 1-2 Φερεκύδης – φιλομαθίας: *ib.* I, 12, 2-7 || 2-7 ὅπου – πάτριον: *ib.* I, 14, 1-16, 2 || **III.** 1-4 Ὅτι – Χαλδαίους: *ib.* I, 19, 1-6 || 4-6 τὰ – τέχνην: *ib.* I, 20, 2-6 || **IV.** 1-2 Ὅτι – Ἕλληνες: *ib.* I, 25, 4-5 || **V.** 1-3 Ὅτι – ὤν: *ib.* I, 26, 2-27, 3 (cf. *ib.* I, 28, 1-3) || 3 εἶτα – λόγων: *ib.* I, 28, 4 || 3-7 Λέγει – παιδία: *ib.* I, 29, 1-6

Tit. 1 Θεοδωρήτου] correxi: -ρίτου P || **I.** 1 ἂν ante Πυθαγόρας add. P || 1-2 Πυθαγόρας… ἄρχων in immo marg. P

VI. Ὅτι ὁ Σωκράτης τὴν Διοτίμαν διδάσκαλον προσηγόρευσε καὶ παρὰ τὴν Ἀσπασίαν διετέλει θαμίζων.

VII. Ὅτι Πορφύριος ἔφησεν αὖ εἰπεῖν αὐτῷ τὸν Ἀπόλλω· «Χαλκόδετος ἡ πρὸς θεοὺς ὁδός, αἰπεινή τε καὶ τραχεῖα· ἧς πολλὰς ἀτραποὺς βάρβαροι μὲν ἐξεῦρον, Ἕλληνες δὲ ἀπεπλανήθησαν· οἱ δὲ κρατοῦντες ἤδη καὶ διέφθειραν· ἡ δὲ εὕρεσις Φοινίκων τε καὶ Χαλδαίων, Λυδῶν τε καὶ Ἑβραίων ἦν».

VIII. Ὅτι Φοίνικες, πρόσχωροι Ἰουδαίοις ὄντες, παρ᾽ αὐτῶν ὠφέληνται· καὶ Αἰγύπτιοι πλεῖστον τῆς αὐτῶν μετοικίας ἀπώναντο πλεῖστον χρόνον παρ᾽ αὐτοῖς οἰκησάντων. Καὶ Χαλδαῖοι, ἐπεὶ ἀνδραποδίσαντες Ἰουδαίους εἰς Βαβυλῶνα κατῴκισαν, ἐκ τῶν αὐτόθι γενομένων θαυμάτων περί τε τὴν κάμινον καὶ τοὺς λέοντας καὶ Δανιὴλ ὄναρ, πολλοὺς εἰς τὴν περὶ τῶν θείων ἀλήθειαν αὐτοῖς προσέσχον. Καὶ Κῦρος ὁ Καμβύσου, τῷ Δανιὴλ συνδιαιτώμενος, τῶν τῆς θεοσεβείας τῶν Ἑβραίων μετέλαβε μαθημάτων, καὶ αὐτὸς Λυδοῖς καὶ Πέρσαις μετέδωκεν.

| Πορφύριος ἐν τοῖς *Πρὸς Βόηθον περὶ ψυχῆς* οὕτω φησίν· «Τίς μὲν λόγος f. 196r τῶν ἐν φιλοσοφίᾳ οὐκ ἀμφισβητήσιμος;» Καὶ αὖθις· «Περὶ θεῶν καὶ δαιμόνων καὶ τῶν συγγενῶν φιλοσοφημάτων εἴρηται μὲν πλεῖστα καὶ παρὰ τοῖς Ἑλλήνων φιλοσόφοις, εἴρηται δὲ ἐκ στοχασμοῦ τὸ πλέον». Καὶ αὖθις· «Παρὰ μὲν γὰρ ἡμῖν λογομαχία τίς ἐστι πολλή, ἅτε ἐξ ἀνθρωπίνων λογισμῶν τοῦ ἀγαθοῦ εἰκαζομένου· οἷς δὲ μεμηχάνηται πρὸς τὸ κρεῖττον συνουσία, ἀεὶ παρεῖται τὸ μέρος τοῦτο εἰς ἐξέτασιν».

IX. Ὅτι ὁ Πλάτων ἐν τῷ *Τιμαίῳ* λέγει τὸν Αἰγύπτιον ἱερέα εἰπεῖν πρὸς τὸν Σόλωνα· «Ἕλληνες ὑμεῖς ἀεὶ παῖδές ἐστε, γέρων δὲ Ἕλλην οὐδείς· οὐ γὰρ ἔχετε χρόνῳ μάθημα πολιόν».

X. Ὅτι ὁ Πλάτων φησὶ<ν> ἐν *Τιμαίῳ*· «Περὶ δὲ τῶν ἄλλων δαιμόνων εἰπεῖν καὶ γνῶναι τὴν γένεσιν μεῖζον ἢ καθ᾽ ἡμᾶς· πιστευτέον δὲ τοῖς εἰρηκόσιν ἔμπροσθεν, ἐκγόνοις μὲν θεῶν οὖσιν, ὡς ἔφασαν, σαφῶς δέ πως τοὺς ἑαυτῶν

VI. 1-2 Ὅτι – θαμίζων: *ib.* I, 17, 4-8 ‖ **VII.** 1-4 Ὅτι – ἦν: *ib.* I, 42, 1-7 ‖ **VIII.** 1-15 Ὅτι – ἐξέτασιν: *ib.* I, 44, 2-48, 11 ‖ **IX.** 1-3 Ὅτι – πολιόν: *ib.* I, 51, 1-5 ‖ **X.** 1-6 Ὅτι – πιστευτέον: *ib.* III, 34, 2-9

VI. 2 Ἀσπασίαν] correxi: Ἐσπ- P ‖ **VII.** 1 εἰπεῖν] correxi: εἰεῖν P ‖ **VIII.** 3 οἰκησάντων] correxi: ὠκησάντων P ‖ 5 ὄναρ vix legitur ‖ **X.** 1 φησὶν] ν supplevi: φησὶ P ‖ ἐν Τιμαίῳ in marg. P

προγόνους εἰδόσιν. Ἀδύνατον δὲ θεῶν παισὶν ἀπιστεῖν, καίπερ ἄνευ εἰκότων καὶ ἀναγκαίων ἀποδείξεων λέγουσιν, ἀλλ' ὡς οἰκεῖα φασκόντων ἀπαγγέλλειν ἑπομένους τῷ νόμῳ πιστευτέον».

Ἐν *Γοργίᾳ* ὁ Σωκράτης· «Ταῦτά ἐστιν, ὦ Καλλίκλεις, ἃ ἐγὼ ἀκηκοὼς πιστεύω ἀληθῆ εἶναι».

Ἐν τῷ πρώτῳ τῶν *Νόμων* ὁ Πλάτων· «Ὑμῖν μέν, εἰ καὶ μετρίως κατεσκεύασται τὰ τῶν νόμων, εἷς τῶν καλλίστων ἂν εἴη νόμων, μὴ ζητεῖν νέων μηδένα ἐᾶν, ποῖα καλῶς αὐτῶν ἢ μὴ καλῶς ἔχει, μιᾷ δὲ φωνῇ καὶ ἐξ ἑνὸς στόματος πάντας ξυμφωνεῖν, ὡς πάντα καλῶς κεῖται».

XI. Ὅτι πρῶτος Ἀναξαγόρας νοῦν εἶπεν ἐφεστάναι τῷ κόσμῳ, καὶ τοῦτον εἰς τάξιν ἐκ τῆς ἀταξίας ἀγαγεῖν τὰ στοιχεῖα. Πυθαγόρας αὐτῷ σύγχρονος ἀρχὴν πάντων εἶπε τὴν μονάδα. Πλάτων ἐν *Κρατύλῳ* «Φαίνονται γάρ μοι» φησὶν «οἱ πρῶτοι τῶν ἀνθρώπων περὶ τὴν Ἑλλάδα τούτους μόνους ἡγεῖσθαι θεούς, οὕσπερ νῦν οἱ πολλοὶ τῶν βαρβάρων, ἥλιον καὶ σελήνην καὶ γῆν καὶ ἄστρα καὶ οὐρανόν· ἅτε οὖν αὐτὰ ὁρῶντες ἰόντα δρόμῳ καὶ θέοντα, ἀπὸ τῆς φύσεως τῆς τοῦ θέειν θεοὺς αὐτοὺς ἐπωνόμασαν».

XII. Ὅτι ὁ Ὀρφεύς, καὶ αὐτὸς εἰς Αἴγυπτον ἀφικόμενος, οὕτω φησίν· «Εἷς ἔστ' αὐτοτελής, αὐτοῦ δὲ ὕπο πάντα τελεῖται· ἐν δὲ αὐτοῖς αὐτὸς περινίσσεται, οὐδέ τις αὐτὸν εἰσορᾷ θνητῶν, αὐτὸς δέ γε πάντας ὁρᾷ, αὐτὸν δ' οὐχ ὁρῶσιν· περὶ γὰρ νέφος ἐστήρικται. Πᾶσι δὲ θνητοῖσι θνηταὶ κόραι εἰσὶν ἐν ὄσσοις, μικραί, ἐπεὶ σάρκες τε καὶ ὀστέα ἐμπεφύκασιν».

Καὶ πάλιν· «Αὐτὸς δ' αὖ μέγαν ἐπ' οὐρανὸν ἐστήρικται χρυσέῳ ἐνὶ θρόνῳ, γαίη δ' ὑπὸ ποσὶ βέβηκε· | χεῖρα δὲ δεξιτερὴν περὶ τέρμασιν f. 196v Ὠκεανοῖο ἐκτέτακεν· ὀρέων δὲ τρέμει βάσις ἔνδοθι θυμῷ· οὐδὲ φέρειν δύναται καρτερὸν μένος· ἔστι δὲ παντὶ αὐτὸς ἐπουράνιος καὶ ἐπὶ χθονὶ πάντα τελευτᾷ, ἀρχὴν αὐτὸς ἔχων καὶ μέσσον ἠδὲ καὶ τελευτήν».

XIII. Ὅτι Πλάτων ἐν *Κρίτωνι* ὡς ἀπὸ Σωκράτους ἕνα πάντων ὀπτῆρα λέγει, «ὃν δεῖ καὶ αἰσχύνεσθαι καὶ φοβεῖσθαι μᾶλλον ἢ ξύμπαντας τοὺς ἄλλους». Καὶ αὖθις· «Οὐκ ἄρα γε, ὦ βέλτιστε, πάνυ ἡμῖν οὕτω φροντιστέον τί ἐροῦσιν

X. 7-8 Ἐν – εἶναι: *ib*. I, 65, 1-5 ‖ 9-12 Ἐν – κεῖται: *ib*. I, 67, 1-6 ‖ **XI.** 1-3 Ὅτι – μονάδα: *ib*. II, 22, 4-23, 1 ‖ 3-7 Πλάτων – ἐπωνόμασαν: *ib*. II, 27, 3-8 ‖ **XII.** 1-10 Ὅτι – τελευτήν: *ib*. II, 30, 3-31, 8 ‖ **XIII**. 1-5 Ὅτι – ἀλήθεια: *ib*. II, 36, 2-37, 4

X. 8 tria-quattuor erasa verba post εἶναι, quae non legi possunt P ‖ **XII.** 8 φέρειν] correxi: φέρει P ‖ 9 παντὶ] fort. legendum πάντῃ ‖ **XIII.** 1 Ὅτι] τι in ras. P

οἱ πολλοὶ ἡμᾶς, ἀλλὰ τί ὁ ἐπαΐων τῶν δικαίων καὶ ἀδίκων, ὁ εἷς καὶ αὐτὴ <ἡ> ἀλήθεια».

XIV. Ὅτι ὁ αὐτὸς Διονυσίῳ γράφων προστίθησιν· «Περὶ δὲ δὴ τοῦ ξυμβόλου τοῦ περὶ τὰς ἐπιστολάς, ὅσας τε ἐπιστέλλω σπουδῇ καὶ ὅσας μή, οἶμαι μέν σε μεμνῆσθαι, ὅμως δὲ νόει καὶ πρόσεχε τὸν νοῦν· πολλοὶ γὰρ οἱ κελεύοντες γράφειν, οὓς οὐ ῥᾴδιον φανερῶς διωθεῖσθαι. Τῆς μὲν οὖν σπουδαίας ἐπιστολῆς θεὸς ἄρχει, θεοὶ δὲ τῆς ἧττον».

Καὶ ἐν ἑτέρῳ· «Τὸν γὰρ πατέρα καὶ ποιητὴν τοῦ παντὸς τοῦδε εὑρεῖν τε ἔργον καὶ εὑρόντα εἰς πάντας ἐξειπεῖν ἀδύνατον».

XV. Ὁ Μωϋσῆς τῶν Τρωϊκῶν πρεσβύτερος πολλοῖς ἔτεσιν· Ὀρφεὺς δὲ μιᾷ γενεᾷ πρεσβύτερος αὐτῶν· Ὅμηρος δὲ καὶ Ἡσίοδος μετὰ τὰ Τρωϊκά· Λῖνος δὲ καὶ Μουσαῖος περὶ αὐτά. Οὗτοι δὲ πάντες τῶν φιλοσόφων ἀρχαιότεροι.

XVI. Ὅτι Πλάτων πρὸς Κορίσκον ἐπιστέλλων φησίν· «Ἐπομνύντας σπουδῇ τε ἅμα μὴ ἀμούσῳ καὶ τῇ τῆς σπουδῆς ἀδελφῇ παιδείᾳ καὶ τὸν πάντων θεῶν ἡγεμόνα τῶν τε ὄντων καὶ τῶν μελλόντων τοῦ τε ἡγεμόνος καὶ αἰτίου πατέρα καὶ κύριον ἐπομνύντας, ὅν, ἐὰν ὀρθῶς φιλοσοφῆτε, εἴσεσθε». «Μελλόντων» δέ φησι τοὺς πεπλανημένους σημαινόμενος. Οὐ γὰρ ἐλάνθανεν αὐτόν, ὡς ὁ μήπω γεγονὼς μηδὲ ὢν οὐκ ἂν εἴη Θεός· ὥστε κατὰ τὸ πλῆθος ὑποκρινόμενος ἔφη. Τὰ δὲ θεῖα λόγια ὀνόματος ψιλοῦ θειοτάτου μεταδίδωσι τοῖς δικάζειν πεπιστευμένοις, ἢ καὶ τοῖς τὴν θείαν εἰκόνα τετηρηκόσιν ἐν αὐτοῖς ὡς οἷόν τε γνησίως.

Ὁ αὐτὸς ἐν τῇ *Ἐπινομίδι* φησὶν ὅτι «λόγος ὁ πάντων θειότατος τὸν χρόνον ἔταξε τὸν πόλον ἀποτελεῖν» καὶ ὅτι ὁ λόγος τὰ πάντα διεκόσμησεν.

Καὶ Διονυσίῳ γράφων τοιάδε φησίν· «Φραστέον δή σοι δι᾽ αἰνιγμάτων, ἵν᾽ ἄν τι ἡ δέλτος ἢ πόντου ἢ γῆς ἐν πτυχαῖς πάθῃ, ὁ ἀναγνοὺς μὴ γνῷ. Ὧδε γὰρ ἔχει. Περὶ τὸν πάντων βασιλέα πάντα ἐστί, καὶ ἐκείνου γε εἵνεκα, καὶ ἐκεῖνόν γε αἴτιον πάντων καλῶν· δεύτερον δὲ περὶ τὰ δεύτερα, καὶ τρίτον περὶ τὰ τρίτα».

XIV. 1-5 Ὅτι – ἧττον: *ib.* II, 39, 4-40, 6 ‖ 6-7 Καὶ[1] – ἀδύνατον: *ib.* II, 42, 1-4 ‖ **XV.** 1-3 Ὁ – ἀρχαιότεροι: *ib.* II, 46, 1-50, 5 ‖ **XVI.** 1-4 Ὅτι – εἴσεσθε: *ib.* II, 71, 1-6 ‖ 4-9 Μελλόντων – γνησίως: *ib.* II, 74, 1-76, 3 ‖ 10-11 Ὁ[1] – διεκόσμησεν: *ib.* II, 77, 1-8 ‖ 12-16 Καὶ – τρίτα: *ib.* II, 78, 1-6

XIII. 5 ἡ supplevi: om. P ‖ **XVI.** 3 καὶ αἰτίου ante πατέρα transposui: post πατέρα trad. P ‖ 6 κατὰ] correxi: καὶ P

Ὁ αὐτὸς ἐν τῷ *Τιμαίῳ*· «Τὴν μὲν οὖν πάντων εἴτε ἀρχὴν εἴτε ἀρχάς, εἴτε ὅπῃ δοκεῖ τούτου πέρι, νῦν οὐ ῥητέον, δι’ ἄλλο μὲν οὐδέν, διὰ δὲ τὸ χαλεπὸν εἶναι κατὰ τὸν παρόντα λόγον τῆς διεξόδου τὰ δοκοῦντα δηλῶσαι».

| Νουμήνιος ὁ Πυθαγόρειος ἐν τοῖς *Περὶ τἀγαθοῦ* φησι· «Τοῦ δημιουρ- f. 197r γοῦντος θεοῦ δεῖ εἶναι νομίζειν πατέρα τὸν πρῶτον θεόν».

Καὶ Πλωτῖνος *Περὶ τῶν τριῶν ἀρχικῶν ὑποστάσεων* βιβλίον συνέγραψεν, ἐν ᾧ εἰκόνα τοῦ γε γεννήσαντος θεοῦ λέγει τὸν γεννηθέντα νοῦν.

Οὗτοι τοίνυν, ὅ τε Νουμήνιος καὶ ὁ Πλωτῖνος, τὴν πλατωνικὴν διάνοιαν ἀναπτύσσοντες, τρία φασὶν αὐτὸν εἰρηκέναι ὑπάρχοντα καὶ ἀίδια, τἀγαθὸν καὶ νοῦν καὶ τὴν τοῦ παντὸς ψυχήν, τὴν πρὸ τῆς θείας οἰκονομίας Πλάτωνος καὶ τὴν ἑαυτῶν καλῶς ἐφαρμόζοντες δόξαν τῶν μετὰ τὴν χριστιανικὴν θεολογίαν νόμων, καὶ τἀγαθὸν μετονομάζοντες τὸν Πατέρα, νοῦν δὲ τὸν Λόγον καὶ Υἱόν, ψυχὴν δὲ τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον, τὴν πάντα ψυχοῦσαν καὶ ζωοποιοῦσαν δύναμιν. Ἤκουον γὰρ καὶ τοῦ θείου εὐαγγελίου Κυρίου καὶ πρὸ αὐτοῦ Μωσέως τε καὶ Δαυὶδ εἰς Κύριόν γε ἕτερον λέγοντος· «Τῷ λόγῳ Κυρίου οἱ οὐρανοὶ ἐστερεώθησαν, καὶ τῷ πνεύματι τοῦ στόματος αὐτοῦ πᾶσα ἡ δύναμις αὐτῶν».

XVII. Ὅτι Ἀμέλιος, τῆς Πορφυρίου πρωτεύσας διατριβῆς, θαυμάζων τὸ τῆς Ἰωάννου θεολογίας προοίμιόν φησιν· «Οὗτος ἄρα ἦν ὁ λόγος, καθ’ ὃν ἀεὶ ὄντα τὰ γιγνόμενα ἐγίγνετο, ὡς ἂν καὶ Ἡράκλειτος ἀξιώσειε, καὶ νὴ Δία καὶ ὁ βάρβαρος ἀξιοῖ ἐν τῇ τῆς ἀρχῆς τάξει τε καὶ ἀξίᾳ καθεστηκότα πρὸς θεὸν εἶναι καὶ θεὸν εἶναι, δι’ οὗ τὰ πάντα ἁπλῶς γεγενῆσθαι, καὶ ἐν ᾧ τὸ γενόμενον ζῶν καὶ ζωὴν εἶναι καὶ ὂν πεφυκέναι, εἴς τε σῶμα πίπτειν καὶ σάρκα ἐνδυσάμενον φαντάζεσθαι ἄνθρωπον, μετὰ τοῦ καὶ τηνικαῦτα δεικνύειν τῆς φύσεως τὸ μεγαλεῖον, ἀμέλει καὶ ἀναλυθέντα πάλιν ἀποθεοῦσθαι καὶ θεὸν εἶναι, οἷος ἦν πρὸ τοῦ εἰς τὸ σῶμα καὶ τὴν σάρκα καὶ τὸν ἄνθρωπον καταχθῆναι».

Δῆλον οὖν ἐντεῦθεν ὅτι καὶ οἱ τῇ ἀληθείᾳ μυθουργίας περιτεθειμένοι – ἄλλος δι’ ἄλλην αἰτίαν ἢ δι’ ἄγνοιαν, ὡς οἱ ἀρχαιότεροι, ἢ δι’ ἀβουλίαν ἢ δι’ ἐθελοκακίαν, ὡς οἱ νεώτεροι – τῷ τῆς ἀληθείας γράμματι, βραχέα τινὰ

XVI. 17-19 Ὁ – δηλῶσαι: *ib.* II, 79, 3-80, 5 ‖ 20-21 Νουμήνιος – θεόν: *ib.* II, 81, 1-5 ‖ 22 Καὶ – συνέγραψεν *ib.* II, 82, 1-2 ‖ 23 ἐν – νοῦν: *ib.* II, 83, 5-6 ‖ 24-33 Οὗτοι – αὐτῶν: *ib.* II, 85, 1-87, 2 ‖ **XVII.** 1-10 Ὅτι – καταχθῆναι: *ib.* II, 87, 2-88, 10 ‖ 11 Δῆλον – περιτεθειμένοι: cf. *ib.* II, 91, 1-2 ‖ 13 ἐθελοκακίαν: cf. Georg. Mon. *Chron.* 2, 15 ‖ 13-17 τῷ – Γραφαῖς: *GAC* II, 91, 2-92, 2

XVI. 22 βιβλίον] correxi: βιβλίων P ‖ **XVII.** 11 μυθουργίας vix legitur P

συλοῦντες ἀπ' αὐτῆς, καλλύνουσι τὰ οἰκεῖα συγγράμματα· ἀλλ' οὐ μὲν ἧττον καὶ ἡ ἀλήθεια μένει περικαλλὴς καὶ ἐν τοιούτοις συγγράμμασιν, ὡς οἱ μαργαρῖται λίαν ἀστράπτουσι καὶ ἐν φορυτῷ κείμενοι, ἀλλὰ μᾶλλον ἐν διαδήμασι λάμπουσιν ἐν ταῖς ἱεραῖς Γραφαῖς.

XVIII. Ὅτι Νουμήνιός φησιν· «Τί γάρ ἐστι Πλάτων ἢ Μωϋσῆς ἀττικίζων;» Ἤγουν ὅσα Πλάτων εἴρηκεν, ἐκ τῆς Μωσέως θεολογίας σεσύληκεν.

Κατὰ Πορφύριον ὁ Μωσῆς πλέον ἢ χιλίοις ἔτεσι τῶν Τρωϊκῶν πρότερος ἦν.

XIX. | Ὅτι τὴν Ἑλληνικὴν μυθολογίαν οὐδὲ Ῥωμαῖοι ἐδέχοντο. Φησὶ γὰρ ὁ Ἁλικαρνασσεὺς Διονύσιος ἐν τῇ *Ῥωμαϊκῇ ἀρχαιολογίᾳ* οὑτωσί· «Οὔτε γὰρ Οὐρανὸς ἐκτεμνόμενος ὑπὸ τῶν ἑαυτοῦ παίδων παρὰ Ῥωμαίοις λέγεται, οὔτε Κρόνος ἀφανίζων τὰς ἑαυτοῦ γονὰς φόβῳ τῆς ἐξ αὐτῶν ἐπιθέσεως, οὔτε Ζεὺς καταλύων τὴν Κρόνου δυναστείαν καὶ κατακλείων ἐν τῷ δεσμωτηρίῳ τοῦ Ταρτάρου τὸν ἑαυτοῦ πατέρα». f. 197ᵛ

XX. Ὅτι Πλάτων ἐν *Ἐπινομίδι* φησίν· «Θεολογίαν τοίνυν καὶ ζῳογονίαν ἀναγκαῖον, ὡς ἔοικε, πρῶτον ἐμοί, κακῶς ἀπεικασάντων τῶν ἔμπροσθεν, βέλτιον ἀπεικάσαι κατὰ τὸν ὑστέρων λόγον, ἀναλαβόντα καὶ πρὸς τοὺς εὐσεβεῖς ἐληλυθότα λόγους».

XXI. Ὅτι Ξενοφάνης ὁ Κολοφώνιός φησιν· «Ἀλλ' εἴ τοι χεῖρας εἶχον βόες ἢ ἐλέφαντες ἢ γράψαι χείρεσσι καὶ ἔργα τελεῖν ἃ ποιοῦσιν ἄνδρες, ἵπποι μὲν μεθ' ἵπποισι, βόες δέ τε βουσὶν ὁμοίας θεῶν ἰδέας ἔγραφον ἂν καὶ σώματ' ἐποίουν τοιαῦθ' οἷόνπερ καὶ αὐτοὶ δέμας εἶχον ὅμοιον. Οὕτω γὰρ βροτοὶ δοκοῦσι γεννᾶσθαι θεούς, καὶ ἴσην τ' αἴσθησιν ἔχειν φωνήν τε δέμας τε».

Καὶ αὖθις Αἰθίοπας μέν φησι μέλανας καὶ σιμοὺς γράφειν τοὺς οἰκείους θεούς, ὁποῖοι δὴ καὶ αὐτοὶ πεφύκασι, τοὺς δέ γε Θρᾷκας γλαυκούς τε καὶ ἐρυθρούς, καὶ μέντοι καὶ Μήδους καὶ Πέρσας σφίσιν αὐτοῖς ἐοικότας, καὶ Αἰγυπτίους ὡσαύτως αὐτοὺς διαμορφοῦν πρὸς τὴν οἰκείαν μορφήν.

XVIII. 1-2 Ὅτι – σεσύληκεν: *ib*. II, 114, 6-115, 3 ‖ 3-4 Κατὰ – ἦν: *ib*. II, 50, 1-2 ‖ **XIX.** 1-6 Ὅτι – πατέρα: *ib*. III, 46, 4-47, 7 ‖ **XX.** 1-4 Ὅτι – λόγους: *ib*. III, 55, 1-5 ‖ **XXI.** 1-9 Ὅτι – μορφήν: *ib*. III, 72, 1-73, 7

XVIII. 3 πλέον] correxi: πλέων P ‖ **XIX.** 1 Ὅτι in marg. P ‖ **XX.** 3 ὑστέρων s. l. P[pc]: ὕστερον P[ac] ‖ **XXI.** 1 Ὅτι in marg. P ‖ 4 τοιαῦθ'] correxi: τοιαῦτ P

XXII. Ὅτι Πλωτῖνος ἐν τοῖς *Περὶ προνοίας*· «Οὕτω δὴ ἐξ ἑνὸς νοῦ καὶ τοῦ ἀπ' αὐτοῦ λόγου ἀνέστη τόδε τὸ πᾶν καὶ διέστη». Ἦν δὲ ἐπὶ Ἀμμωνίου Πλωτῖνος, Πορφυρίου καθηγεμών.

Ἔτι φησὶν ἐκεῖ· «Ἐπεὶ οὖν τὸ γενόμενον ὁ κόσμος ἐστὶ σύμπας, ὁ τοῦτον θεωρῶν τάχ' ἂν ἀκούσειε παρ' αὐτοῦ, ὡς ἐμὲ πεποίηκεν ὁ θεός, κἀγὼ ἐκεῖθεν ἐγενόμην», συνῳδὰ τῷ Δαυὶδ λέγοντι· «Οἱ οὐρανοὶ διηγοῦνται δόξαν Θεοῦ, ποίησιν δὲ χειρῶν αὐτοῦ ἀναγγέλλει τὸ στερέωμα».

Ἔτι φησὶν αὐτῇ λέξει· «Ὁ λόγος ἐκ νοῦ ῥυεὶς καὶ ἀεὶ ἀπορρεῖ ἐξ αὐτοῦ. Ἐκ τούτου οὖν τοῦ νοῦ καὶ τοῦ ἀπ' αὐτοῦ ῥυέντος λόγου ἀνέστη τόδε τὸ πᾶν καὶ διέστη, τοῦ λόγου ἐπ' αὐτοῖς τὴν ἁρμονίαν καὶ τὴν σύνταξιν μίαν εἰς τὰ ὅλα ποιουμένου· ὅθεν καὶ τὸ πᾶν τόδε, εἰ μὴ νοῦς ἐστι καὶ λόγος, ἀλλὰ νοῦ καὶ λόγου μετέχει».

Καὶ αὖθις· «Ὁ λόγος νοῦ γέννημα καὶ ὑπόστασις μετὰ νοῦν, ὁμοῦ μὲν ὄντα, τάξει δὲ ἢ δυνάμει διεστῶτα».

XXIII. Ὅτι κατὰ Πλάτωνα τριχῶς ἅπαντα δέδασται. Λέγει δὲ καὶ τοῦ αἰτίου εἶναι πατέρα, αἴτιον μὲν τὸν νοῦν λέγων· δημιουργὸς γὰρ ὁ νοῦς αὐτῷ· τουτονί φησι τὰς ψυχὰς ποιεῖν ἐν τῷ κρατῆρι ἐκείνῳ. Τοῦ αἰτίου δὲ νοῦ ὄντος πατέρα φησὶ τὸ ἀγαθὸν καὶ τὸ ἐπέκεινα νοῦ καὶ ἐπέκεινα οὐσίας.

XXIV. Πλάτων· «Χρόνος οὖν μετ' οὐρανοῦ γεγένηται, ἵνα ἅμα γεννηθέντες, ἅμα καὶ λυθῶσιν, ἄν ποτε λύσις τις αὐτῶν γένηται».

Καὶ περὶ οὐρανοῦ αὖθις· «Ὁ μὲν γὰρ κάλλιστος τῶν γεγονότων, ὁ δὲ ἄριστος τῶν αἰτίων».

XXII. 1 Ὅτι – προνοίας: *ib.* VI, 59, 1-3 ‖ 1-2 Οὕτω – διέστη: *ib.* VI, 59, 8-9 ‖ 2-3 Ἦν – καθηγεμών: *ib.* VI, 60, 9-13 ‖ 4-6 Ἔτι – ἐγενόμην: *ib.* VI, 62, 13-15 ‖ 6-7 τῷ – στερέωμα: *ib.* VI, 63, 2-4 ‖ 8 Ἔτι – αὐτοῦ: Plot. *Enn. III*, 2, 2, 16-18 ‖ 9-10 Ἐκ – διέστη: *ib.* 2, 2, 23-24 ‖ 10-12 τοῦ – μετέχει: *ib.* 2, 2, 30-33 ‖ 13 Ὁ – νοῦν: *ib.* 5, 9, 19-20 ‖ 13-14 ὁμοῦ – διεστῶτα: *ib.* 5, 9, 26 ‖ **XXIII.** 1-4 Ὅτι – οὐσίας: Plot. *Enn. V*, 1, 8, 1-8 ‖ **XXIV.** 1-2 Πλάτων – γένηται: *GAC* IV, 42, 6-8 ‖ 3-4 Καὶ – αἰτίων: *ib.* IV, 42, 3-5

XXII. 6 συνῳδὰ ante τῷ transposui: post λέγοντι trad. P ‖ 7 ἀναγγέλλει] correxi: ἀναγγελεῖ P ‖ 14 ἢ s. l. P^{pc}: καὶ P^{ac} ‖ **XXIV.** 1-4 Πλάτων – αἰτίων: in immo marg. P

4. – The sources of the *Excerpta*

To turn the *apparatus fontium* into a table, there follows a full list of the passages of *GAC* included in the *Excerpta*. The following Index (Table I) exhibits the direct[28] sources of Scholarios' *Excerpta*. In the second column, indications to Theodoret's text are made, unless otherwise mentioned.

Table I

Scholarios, *Excerpta*	Theodoret, *GAC*
I, 1-2	I, 55, 1-3
II, 1-2	I, 12, 2-7
II, 2-7	I, 14, 1-16, 2
III, 1-4	I, 19, 1-6
III, 4-6	I, 20, 2-6
IV, 1-2	I, 25, 4-5
V, 1-3	I, 26, 2-27, 3 (cf. I, 28, 1-3)
V, 3	I, 28, 4
V, 3-7	I, 29, 1-6
VI, 1-2	I, 17, 4-8
VII, 1-4	I, 42, 1-7
VIII, 1-15	I, 44, 2-48, 11
IX, 1-3	I, 51, 1-5
X, 1-6	III, 34, 2-9
X, 7-8	I, 65, 1-5
X, 9-12	I, 67, 1-6
XI, 1-3	II, 22, 4-23, 1
XI, 3-7	II, 27, 3-8
XII, 1-10	II, 30, 3-31, 8
XIII, 1-5	II, 36, 2-37, 4
XIV, 1-5	II, 39, 4-40, 6
XIV, 6-7	II, 42, 1-4
XV, 1-3	II, 46, 1-50, 5
XVI, 1-4	II, 71, 1-6
XVI, 4-9	II, 74, 1-76, 3
XVI, 10-11	II, 77, 1-8
XVI, 12-16	II, 78, 1-6
XVI, 17-19	II, 79, 3-80, 5
XVI, 20-21	II, 81, 1-5
XVI, 22	II, 82, 1-2
XVI, 23	II, 83, 5-6
XVI, 24-33	II, 85, 1-87, 2
XVII, 1-10	II, 87, 2-88, 10

28. For the indirect sources of the *Excerpta*, see n. 27.

XVII, 11	cf. II, 91, 1-2
XVII, 13	cf. Georg. Mon. *Chron*. 2, 15
XVII, 13-17	II, 91, 2-92, 2
XVIII, 1-2	II, 114, 6-115, 3
XVIII, 3-4	II, 50, 1-2
XIX, 1-6	III, 46, 4-47, 7
XX, 1-4	III, 55, 1-5
XXI, 1-9	III, 72, 1-73, 7
XXII, 1	VI, 59, 1-3
XXII, 1-2	VI, 59, 8-9
XXII, 2-3	VI, 60, 9-13
XXII, 4-6	VI, 62, 13-15
XXII, 6-7	VI, 63, 2-4
XXII, 8	Plot. *Enn. III*, 2, 2, 16-18
XXII, 9-10	Plot. *Enn. III*, 2, 2, 23-24
XXII, 10-12	Plot. *Enn. III*, 2, 2, 30-33
XXII, 13	Plot. *Enn. III*, 5, 9, 19-20
XXII, 13-14	Plot. *Enn. III*, 5, 9, 26
XXIII, 1-4	Plot. *Enn. V*, 1, 8, 1-8
XXIV, 1-2	IV, 42, 6-8
XXIV, 3-4	IV, 42, 3-5

5. – The *Excerpta* as part of the ms. tradition of *GAC*

Canivet's edition of *GAC* is based on a selection of only eight mss. among an abundant tradition. The mss. used in his edition are the following:[29]

K = *Vaticanus gr*. 2249 (saec. x)
B = *Bodleianus Auct*. E. II. 14 (saec. xi)
L = *Laurentianus* X 18 (saec. xi)
M = *Marcianus gr*. 559 (saec. xii)
S = *Scorialensis* X. II. 15 (saec. xi)
C = *Parisinus Coislinianus* 250 (saec. xi)
V = *Vaticanus gr*. 626 (anno 1307)
D = *Bodleianus Canonicianus gr*. 27 (saec. xvi)

According to Canivet, KBL form a family, which offers the basic text of *GAC*. M usually agrees with KBL, but shares in common interpolations with C (especially in Book III), which is remote from KBL. S exhibits certain common readings with C in the last books of *GAC*, but has not the interpolations of M. V is close to C regarding Books I-VII, but is in agreement with KBL regarding Books VIII-XII. Moreover, C in general agrees with

29. P. Canivet, *Théodoret de Cyr*, p. 68-69, 88-89.

certain readings of the "second hand" of L and the readings *in margine* of M (Mγρ.).[30]

J. Raeder considered the family KBL as the best testimony of *GAC*.[31] Nevertheless, N. Festa supposes that errors absent from MSCV have crept into the archetype of KBL.[32]

MSC usually provide a more accurate text than BL, as regards quotations from the *Old Testament*, but a good reading is sometimes offered only by K. Finally, the text of KBL is often developed in the form of glosses in MSC.[33]

If anything else, the above conclusions reveal a contaminated tradition. Anyway, a collation of P with the mss. preserving *GAC* (on the basis of the *apparatus criticus* of Canivet's edition) provides the following data.

> *GAC* I. 27, 3 τοῦτο] αὐτοῦ BLM: αὐτοῦ, quod post ἱστορίας transp., P ‖ I. 51, 4-5 μάθημα χρόνῳ πολιόν] χρόνῳ μάθημα πολιόν BLMP ‖ II. 27, 8 ταύτης om. MCVP ‖ θεῖν] θέειν CVMγρ.P ‖ II. 30, 8 ὁρᾶται] ὁρᾷ MCP ‖ II. 31, 6 κρατερὸν] κάρτερον SVMγρ.: καρτερὸν P ‖ II. 37, 3 ὅ τι] τί CVP ‖ II. 71, 3 παιδιᾷ cj. Ruhnken: παιδείᾳ codd. P ‖ III. 34, 7 εἰδότων] εἰδόσιν BLMCP ‖ III. 72, 6 ἠὲ λέοντες] ἢ ἐλέφαντες MSCVP ‖ III. 72, 8 θ'] μεθ' MSCP

This *apparatus criticus* shows that in concordance with the contaminated ms. tradition of *GAC*, P shares in common errors or various readings with most of the mss. utilized in Canivet's edition. Thus, P is in agreement with BLM in Book I. Moreover, in Book II the contamination seems to be more extensive, since P either agrees with MCV (or just MC or CV) or CVMγρ. or is very close to SVMγρ. Accordingly, P is in agreement with BLMC or MSCV (or just MSC) in Book III.

Since the manuscript tradition of *GAC* is abundant, the attempt to classify the text of P utilizing Canivet's edition is based on too narrow a basis to be really fruitful. Nevertheless, the frequency of common readings or errors between M and P implies that the ms. Scholarios used for the redaction of the *Excerpta* is more or less related to M branch. However, M exhibits its own significant error (*GAC* III, 34, 9 πιστευτέον] πιστεύων M), which proves that M and the source of P are not identical, unless Scholarios utilized another source for this specific passage, which is rather improbable.

As regards the relation of the *Excerpta* to the ms. tradition of Plotinus' and Georgius Monachus' text, no useful data are provided, because of the briefness of the passages quoted by Scholarios.

30. *Ibidem*, p. 70.
31. J. Raeder, Analecta Theodoretiana, *Rheinisches Museum* 62, 1902, p. 449-459.
32. N. Festa, *Teodoreto. Terapia dei morbi pagani*. I, *Libri I-VI*, Florence 1931, p. 44.
33. P. Canivet, *Théodoret de Cyr*, p. 71.

6. – The content of the *Excerpta*

As has been shown in Table I, Scholarios was taking some notes, while reading *GAC*. The main topic is the barbarian provenance of Greek wisdom, but also some other topics can be discerned.[34]

Excerpt I refers briefly to Pythagoras' origin, his teacher and his school, while Excerpts II and III deal with the Hebraic and Egyptian origin of Greek wisdom. Excerpt IV refers to the high esteem Zamolxis and Anacharses held among Greeks. In the same vein, Excerpt V offends Socrates on the basis of his illiteracy according to Porphyry's *Historia philosophiae* fr. 214F, 1-8 (Smith). Likewise, Excerpt VI undergrades Socrates because of his high esteem of women.

Excerpt VII quotes Porphyry's *De philosophia ex oraculis* fr. 324F, 4-9 (Smith) to exhibit again the barbarian provenance of wisdom. Moreover, Excerpt VIII, l. 1-8 deals with the influence of Hebrews upon Phoenicians, Chaldeans, Lydians, and Persians, while l. 9-15 refer to the relativity of philosophical systems on the basis of some references to Porphyry, i.e. i) *Epistula Ad Boethum* fr. 246F, 7 (Smith), ii) *Epistula Ad Anebonem* 1.1a, 1-3 (Sodano),[35] and iii) *Epistula Ad Anebonem* 2.19a, 3-5 (Sodano).[36] Excerpt XVIII, l. 1 states the influence of Moses upon Plato on the basis of Numenius fr. 8, 14 (des Places)[37] and Excerpt XXIV quotes Plato's references to the Heavens in *Timaeus* 38b6-7 and 29a5-6, influenced by Hebrew cosmology.

Excerpt IX emphasizes the novicity of Greek wisdom in comparison with the oldest Hebraic one, on the basis of Plato's *Timaeus* 22b3-8. Excerpt X is a collection of passages from Plato's *Timaeus* 40d6-e3, *Gorgias* 524a8-9, and *Leges* 634d7-e2, which reveal his views on faith to divinity and law. Excerpt XI, l. 1-3 focuses on the dependence of Anaxagoras and Pythagoras on the Egyptians, while l. 3-7 quote Plato's *Cratylus* 397c8-d4, where it is stated that the first Greeks had the same gods as the barbarians of Plato's era.

Another major topic, which falls under the issue of the dependence of Greeks upon Hebrews and Egyptians, is the monotheism of Greek philosophers. Thus, Excerpt XII exhibits Orphica fr. 246-247 (Kern)[38] which, according to

34. The catalog follows in general Scholarios' text. A few exceptions are indicated by the relevance of topics.

35. For Theodoret's source, see P. Canivet, *Théodoret de Cyr*, p. 117.

36. *Ibidem*.

37. *Ibidem*, p. 169.

38. *Ibidem*, p. 146.

Theodoret, reveal what Orpheus has learned in Egypt regarding the Supreme Being. As regards Hebrews' and Egyptians' influence upon Greek philosophers, Excerpt XIII reveals Plato's confidence in the connoisseurs of truth, on the basis of *Crito* 47d1-3 and 48a5-7. In the same vein, Excerpt XIV quotes Plato's *Epistula XIII* 363b1-6 and *Timaeus* 28c3-5, which exhibit Plato's veiled monotheism.

Certainly, the Hebrew origin of the Greek wisdom presupposes the antecedence of Hebrew wise men to the Greeks. Thus, Excerpt XV states that Moses preceded Trojan War. Therefore, he is older than Orpheus, Homer, Hesiod, Linus and Musaeus, i.e. the most ancient Greek philosophers. Also, Excerpt XVIII, l. 3-4 adds that Trojan War broke out a thousand years after Moses.

Relative to the dependence of Greeks upon Hebrews are also the allusions of Greek philosophers to the Trinity. Regarding this issue, Excerpt XVI reveals Plato's, Numenius' and Plotinus' views on the Trinity on the basis of the following texts: Plato's *Epistula VI* 323d1-5, *Epistula II* 312d7-e4, *Timaeus* 48c2-6, Ps.-Plato's *Epinomis* 986c4-5, Numenius' fr. 12, 3-4 (des Places),[39] Plotinus' *Ennead* V, 1, 6, 39-42 and *Psalm* 32:6.

Similarly, Excerpt XVII exhibits the influence of the Holy Scriptures upon the Neoplatonists. For instance, Amelius' hints at the Trinity in his fr. B.1 (Zoumpos)[40] are influenced by *John* 1:1-5, as the text quoted in Eusebius' *Praeparatio Evangelica* XI, 19, 1, 1-8 reveals.

Moreover, Scholarios states that οἱ τῇ ἀληθείᾳ μυθουργίας περιτεθειμένοι, ἄλλος δι' ἄλλην αἰτίαν ἢ δι' ἄγνοιαν, ὡς οἱ ἀρχαιότεροι, ἢ δι' ἀβουλίαν ἢ δι' ἐθελοκακίαν, ὡς οἱ νεώτεροι, draw material from the Holy Scriptures.[41] It seems that Scholarios' reference is a hint at Pletho (and maybe his admirers, as the plural *νεώτεροι* may imply). On the one hand, Scholarios, drawing by all probability upon Georgius Monachus' (9th cent. AD) *Chronicon*,[42] accuses in general those of his contemporaries who mix *δι' ἀβουλίαν ἢ δι' ἐθελοκακίαν* the truth of the Holy Scriptures with the ancient Greek myths. This charge is compatible with Scholarios' statement that Pletho's

39. *Ibidem*, p. 160.
40. For this fr., see H. Dörrie, Une exégèse néoplatonicienne du Prologue de l'Évangile selon Saint Jean, in J. Fontaine, C. Kannengiesser (eds.), *Epektasis: mélanges patristiques offerts au cardinal Jean Daniélou*, Paris 1972, p. 75-87.
41. Excerpt XVII, l. 11-14.
42. Georgius Monachus, *Chronicon*, ed. C. de Boor, *Georgii monachi Chronicon*, I, Leipzig 1904, p. 2[15]. Scholarios' recourse to Georgius Monachus' *Chronicon* in the context of a selection of passages from Theodoret's *GAC* indicates that Scholarios was by all probability aware of the fact that Georgius drew material from Theodoret (cf. the *apparatus fontium* in P. Canivet, *Théodoret de Cyr*, *passim*).

Laws[43] contain elements of Christian doctrine.[44] On the other hand, the context of the Prooemium of Georgius Monachus' *Chronicon*,[45] upon which Scholarios draws, is a fierce attack against paganism and Plato,[46] and hence compatible with Scholarios' anti-Plethonism. Scholarios states that many passages from the *Laws* are *τῆς παλαιᾶς τῶν Ἑλλήνων ἀνάπλεω φλυαρίας*[47] and also denounces Pletho's paganism and anti-Christianism in several cases.[48] Considering all the above, we could assume that the *νεώτεροι*, charged of *ἀβουλία* and *ἐθελοκακία*, are in fact Pletho himself and, perhaps, his followers.

Interestingly enough, Scholarios expresses a similar view in his *De Beatitudine*, possibly dated ca. 1446-1450:[49] καὶ ἃ γάρ τινες μετ' αὐτὸν (i.e. Aristotle) γεγονότες θειότερά τε καὶ ὑψηλότερα γεγράφασιν, οὔτε τῇ πατρίῳ δόξῃ αὐτῶν οἰκεῖα, οὔθ' ὑφ' αὐτῶν εὑρημένα ἦν, ἀλλ' ἐκ τῶν τῆς ἱερᾶς σοφίας καὶ θεολογίας καθηγεμόνων ἁρπάσαντες, ὡς μετ' αὐτοὺς ἐγγὺς γεγονότες τούτοις τὴν σφῶν αὐτῶν ἐπικοσμοῦσι περὶ ἄλλα δεινότητα, ἐν οἷς καὶ Πλωτῖνος ἐστίν.[50] Moreover, there is a concordance of

43. Georgios Gemistos Plethon, *Leges*, ed. C. Alexandre, *Pléthon, Traité des lois*, Amsterdam 1858 (repr. 1966).

44. Scholarios, *Contra Plethonis difficultates de Aristotele* (= *Κατὰ τῶν Πλήθωνος ἀποριῶν ἐπ' Ἀριστοτέλει*), IV, p. 154$^{14-19}$; Scholarios, *De Gemisti Plethonis libro* (= *Ἐπιστολὴ τῇ βασιλίσσῃ περὶ τοῦ βιβλίου τοῦ Γεμιστοῦ*), IV, p. 161$^{12-18}$ (from the edition cited n. 23).

45. Georgius Monachus, *Chronicon*, cited n. 42, p. 1^{1}-3^{6}.

46. Georgios Monachos considered Plato as the worst philosopher, as the phrase *μετὰ ψεύδους πλατωνίζειν* (*ibidem*, p. 2$^{9-10}$) indicates.

47. Scholarios, *Contra Plethonis difficultates de Aristotele*, IV, p. 114$^{21-22}$.

48. For Scholarios' references against Pletho's paganism and anti-Christianism, see J. A. Demetracopoulos, Hermonymos Christonymos Charitonymos' *Capita decem pro divinitate Christi*: A posthumous Reaction to Plethon's anti-Christianism, in J. Matula, P. R. Blum (eds.), *Georgios Gemistos Plethon: The Byzantine and the Latin Renaissance*, Olomouc, p. 214-219. Suffice it to quote two of them: Scholarios, *De Gemisti Plethonis libro*, IV, p. 154$^{26-28}$: Ἀμέτρως δὲ ἀσεβέστερα, ἅπερ εἰς τοὺς τῇ χριστιανικῇ διδασκαλίᾳ ἑπομένους βλασφημεῖ [i.e. Pletho] ἀναιδῶς, σοφιστὰς ὀνομάζων καὶ γόητας καὶ τὰ χριστιανικὰ πάντα ψεύδη τε καὶ σοφίσματα, ὁσάκις ἂν κατὰ τοὺς δογμάτων γένοιτο τόπους, οἷς τὰ ἡμέτερα καὶ ἀληθῆ ἀντιφθέγγεται. Scholarios, *Contra Graecos*, IV, p. 125$^{13-23}$: Ἀλλ' εἴ τινες νῦν τὰ σαπρὰ Ἑλλήνων ἀνανεοῖεν ληρήματα, τούτους φασὶν ἐν ἀσυγγνώστῳ καλινδεῖσθαι τῷ ψεύδει. Μετὰ γὰρ τὴν λαμπρὰν τῆς μοναρχίας ἀπόδειξιν, ἣν ἐκεῖνοι μέν, ταῖς ἐπεισαγωγαῖς τῶν ψευδωνύμων ἀναιροῦντες θεῶν, τοῖς λόγοις μόνοις ἐτίμων, ὁ δὲ τοῦ Θεοῦ συμφυὴς καὶ οὐσιώδης Λόγος, μετὰ τῶν ἀνθρώπων γεγενημένος, ἀναμφισβητήτως καὶ καθαρῶς πιστεύειν ἐδίδαξε, ποῦ νῦν ὅσιον αὖθις θεοποιεῖν καὶ τὴν ἀλόγιστον ἐκείνην θεοποιΐαν ἀναζωπυρεῖν ἀπεσβεσμένην πειρᾶσθαι, καὶ θεῶν τινων ἀναγνωρισμοὺς ἐκ φιλοσοφίας ὑπὲρ τῶν ποιητῶν διάστροφον γνώμην καὶ ἀγιστείας εὐσταλεῖς, ὡς αὐτοί φασι, καὶ νόμους ἠθῶν καὶ διαίτης ὑφ' ἡγεμόνι Ζωροάστρῃ καὶ Πλάτωνι καὶ τοῖς ἐκ Στοᾶς, καὶ τοιαύτην τινὰ λόγων ὁμίχλην αὖθις συνάγειν;

49. F. Tinnefeld, Georgios Gennadios Scholarios, cited n. 20, p. 516.

50. Scholarios, *De Beatitudine* (*Τοῦ αὐτοῦ Γεωργίου, νῦν δὲ Γενναδίου, τοῦ Σχολαρίου, περὶ ἀνθρωπίνης εὐδαιμονίας· Ἀριστοτέλους καὶ Πλωτίνου συμβιβαστικόν*), VIII, p. 499$^{28-33}$.

terms between the passage above and Excerpt XVII, l. 13-14. Indeed, οἰκεῖα appears in both texts, ἁρπάσαντες corresponds to συλοῦντες and ἐπικοσμοῦσι to καλλύνουσι.

Scholarios was also interested in the condemnation of some aspects of Greek theology. Thus, passage XIX is a condemnation of the mythical theology of the Greeks, on the basis of Dionysius Halicarnassensis' *Antiquitates Romanae* II, 19, 1, 1-6. Excerpt XX deals with "Plato's" view on allegorical interpretation, as exhibited in Ps.-Plato's *Epinomis* 980c7-d1. Additionally, the denouncement of the vanity of idols by the Greek philosophers themselves is the theme of Excerpt XXI, which quotes fr. 14-16 (DK)[51] of Xenophanes.

Lastly, Scholarios seems to have paid much attention to Plotinus' views on the Divine Providence. Thus, Excerpt XXII, l. 1-2 is a quotation of *Ennead III*, 2, 2, 23-24 supplemented by a brief reference to Plotinus' teacher, Ammonius, and his disciple, Porphyry. In l. 4-6 *Ennead III*, 2, 3, 19-21 is quoted, followed in l. 6-7 by *Psalm* 18:2, which, according to Theodoret, was Plotinus' source. Interestingly enough, Scholarios seems to turn then to Plotinus' text itself to quote some useful passages to explain or to supplement l. 1-7. Thus, l. 8-14 consist of certain quotations from *Ennead III*, 2, 2, 16-18; 23-24; 30-33 and *Ennead III*, 5, 9, 19-20; 26. In the same vein Excerpt XXIII is a quotation from *Ennead V*, 1, 8, 1-8. The data indicate that Plotinus' reception in the *Excerpta* is direct, since these specific passages are not quoted (at least in their entirety) by Eusebius, Theodoret, Georgius Monachus or any other author except Scholarios.

Scholarios' recourse to Plotinus' text[52] is no surprise, since he was interested in Plotinus, as his *De Beatitudine* indicates[53]. Consequently, Scholarios' circle was interested in the works of Plotinus. Indeed, Matthaios Camariotes,[54] a gifted disciple and friend of Scholarios,[55] had transcribed Plotinus'

51. For Theodoret's source, see P. Canivet, *Théodoret de Cyr*, p. 191.

52. For the manuscript tradition and the *testimonia* on Plotinus' works, see P. Henry, *Études plotiniennes*. I, *Les États du texte de Plotin* (Museum Lessianum, Section Philosophique 20), Paris-Bruxelles 1938 and II, *Les manuscrits des Ennéades* (Museum Lessianum, Section Philosophique 21), Paris-Bruxelles 1940.

53. See n. 50.

54. For Matthaios Camariotes, see A. Biedl, Matthaeus Camariotes. Specimen Prosopographiae Byzantinae, *BZ* 35, 1935, p. 335-337; *PLP*, no. 10776; D. K. Chatzimichael, *Ματθαῖος Καμαριώτης. Συμβολὴ στὴ μελέτη τοῦ βίου, τοῦ ἔργου καὶ τῆς ἐποχῆς του* (PhD dissertation), Department of Philology of the Aristotelian University of Thessaloniki 2005.

55. F. Tinnefeld, Georgios Gennadios Scholarios, cited n. 20, p. 479 n. 19; J. A. Demetracopoulos, Georgios Gennadios II-Scholarios' *Florilegium Thomisticum II*, cited n. 22, p. 326 and 365.

Enneads in ms. *Parisinus gr.* 2082, f. 15-257[56]. Moreover, Camariotes seems to have shared Scholarios' esteem for Theodoret's *GAC*, which he also utilized in the context of his polemics against Pletho, in his *In Plethonem de Fato I*[57].

7. – The *Excerpta* as part of Scholarios' anti-pagan arsenal

As already noted,[58] Scholarios used to confect excerpts or florilegia for polemical and other purposes. Why did he set out to produce a florilegium from *GAC*? As will be shown, Scholarios took some notes from *GAC* in the context of his anti-Plethonic polemics. Thus, the redaction of the *Excerpta* may be placed in the period 1439-1453/54.

In 1439, on the sidelines of the Council of Ferrara-Florence, Pletho delivered his famous lecture known as *De differentiis*.[59] This can be considered as the trigger of Scholarios-Pletho debate. Pletho's arguments for the inferiority of Aristotle to Plato caused Scholarios' reaction, i.e. his lengthy *Contra Plethonis difficultates de Aristotele* (1443/44),[60] where Scholarios defended Aristotle both *per se* and also in relation to Christianity.

But there was another aspect of this controversy. Scholarios, after having some time ago read Pletho's *Laws*,[61] identified the anti-Christian character of Pletho's work. Therefore, he decided to defend the Christian faith against it[62] and in the same year, right after Plethon's lecture,[63] he started preparing his

56. D. K. Chatzimichael, *Ματθαῖος Καμαριώτης*, cited n. 54, p. 288. Camariotes had also produced ms. Athos, Iviron 209. Its f. 231r-240v preserve *Ennead* IV, 7, 1-8, which by all probability derives from the ms. tradition of Eusebius' *Praeparatio Evangelica* (D. K. Chatzimichael, *op. cit.*, p. 272; P. Kalligas, *Πλωτίνου "Ἐννεὰς Τετάρτη"*. Ἀρχαῖο Κείμενο – Μετάφραση – Σχόλια Παῦλος Καλλιγᾶς [Ἀκαδημία Ἀθηνῶν, Βιβλιοθήκη Ἀ. Μανούση 10], Athens 2009, p. 565).

57. Matthaeus Camariotes, *Πρὸς Πλήθωνα περὶ εἱμαρμένης λόγος πρῶτος*, ed. H. S. Reimarus, *Plethonis Libellus De Fato… una cum Matthaei Camariotae Orationibus II in Plethonem de Fato*, Lugduni Batavorum [Leiden] 1722, p. 84[16-21] (= *GAC* X, 26, 1-5; 30, 8). Regarding this dependence, see J. A. Demetracopoulos, Georgios Gennadios II-Scholarios' *Florilegium Thomisticum II*, cited n. 22, p. 367-368 n. 304b.

58. See n. 22.

59. Georgios Gemistos Plethon, *Περὶ ὧν Ἀριστοτέλης πρὸς Πλάτωνα διαφέρεται*, ed. B. Lagarde, Le 'De differentiis' de Pléthon d'après l'autographe de la Marcienne, *Byz.* 43, 1973, p. 312-343.

60. L. Petit *et alii*, *Œuvres complètes de Gennade Scholarios*, cited n. 23, IV, p. iv.

61. According to B. Tambrun (*Pléthon, le retour de Platon* [Philologie et Mercure], Paris 2006, p. 45), Pletho started the redaction of his *Laws* before his transition to the Ferrara-Florence Council (1438/39).

62. Scholarios, *Contra Plethonis difficultates de Aristotele*, IV, p. 114[17-20].

63. F. Masai, *Pléthon et le platonisme de Mistra*, Paris 1956, p. 406.

reaction. Although the sources Scholarios utilized are mostly unknown, it seems that he made a careful selection of arguments from several pieces of Christian anti-pagan literature,[64] including *GAC*.

There follow three instances in Scholarios' *Contra Plethonis difficultates de Aristotele*,[65] which show clearly the reception of *GAC* in Scholarios' text and the way he worked in this direction. The first column contains passages from Theodoret's text, the second one the corresponding excerpt and the third one the reception of Theodoret in Scholarios' text.

TABLE IIa[66]

THEODORET, *GAC* I, 12, 1-7	*Excerpta* II, 1-4	SCHOLARIOS, *Contra Plethonis difficultates de Aristotele*, IV, p. 12^{3-10}
Οἱ δὲ τῶν Ἑλληνικῶν φιλοσόφων περιφανέστατοι, ὧν ἡ μνήμη παρὰ τοῖς ἐλλογίμοις μέχρι καὶ τήμερον πολυθρύλητος, Φερεκύδης ὁ Σύριος καὶ Πυθαγόρας ὁ Σάμιος καὶ Θαλῆς ὁ Μιλήσιος καὶ Σόλων ὁ Ἀθηναῖος, καὶ μέντοι καὶ Πλάτων ἐκεῖνος, ὁ Ἀρίστωνος μὲν υἱός, Σωκράτους δὲ φοιτητής, εὐστομίᾳ δὲ πάντας ἀποκρύψας, οὐκ ὤκνησαν ἕνεκα τοῦ τἀληθὲς ἐξευρεῖν καὶ Αἴγυπτον περινοστῆσαι καὶ Θήβας τὰς Αἰγυπτίας...	Φερεκύδης ὁ Σύριος καὶ Πυθαγόρας ὁ Σάμιος καὶ Θαλῆς ὁ Μιλήσιος καὶ Σόλων ὁ Ἀθηναῖος καὶ Πλάτων εἰς Αἴγυπτον ἦλθον ὑπὸ φιλομαθίας, ὅπου περὶ τοῦ ὄντως Θεοῦ ἐδιδάχθησαν παρὰ τῶν Ἑβραίων καὶ Αἰγυπτίων, ὡς Πλούταρχος καὶ Πορφύριος καὶ Νουμήνιος ὁ Πυθαγόρειος λέγουσιν.	Ἀναξαγόρας δὲ μόνον καὶ Πυθαγόρας, τοῖς Αἰγυπτίων σοφοῖς συγγενόμενοι, πολλὰ παρ' Ἰουδαίων τῆς ἀληθείας μαθήματα δεξαμένοις ἠδυνήθησάν τι ἐπέκεινα τῶν ἄλλων περὶ τῆς ἀφανοῦς τῶν ὄντων ἀρχῆς ἀποφήνασθαι· Πλάτων δὲ σπουδαιότατος τῶν πρὸ αὐτοῦ πάντων γεγενημένος καὶ ἅμα ἐκ τῶν Ἀναξαγόρου καὶ Πυθαγόρου ἀμυδράς τινας τῆς ὑψηλοτέρας ἀληθείας ἐμφάσεις δεξάμενος, πλεύσας εἰς Αἴγυπτον, ὡς Ἱερώνυμος[67] λέγει καὶ Πλούταρχος καὶ πρὸ αὐτῶν Ξενοφῶν καὶ αὐτὸς δ' ὑπὲρ ἑαυτοῦ, ἐκεῖθεν πολλὰ τῆς ἱερᾶς ἀληθείας ἐδέξατο σπέρματα.
Ibidem, I, 14, 1-5		
Φασὶ δὲ αὐτοὺς ἐν Αἰγύπτῳ οὐ μόνον παρ' Αἰγυπτίων, ἀλλὰ καὶ παρ' Ἑβραίων τὰ περὶ τοῦ ὄντος διδαχθῆναι Θεοῦ. Καὶ ταῦτα διδάσκει		

64. See n. 22.

65. For the reception of *GAC* by Scholarios, see P. C. ATHANASOPOULOS (forthcoming), Scholarios vs. Pletho on Philosophy vs. Myth, in M. KNEŽEVIČ (ed.), *The Ways of Byzantine Philosophy*, Kosovska Mitrovica-Los Angeles, *passim*.

66. The double underline highlights the cases which indicate Scholarios' dependence on the text of *GAC* itself.

67. For the use of Jerome as a source in Scholarios' *Contra Plethonis difficultates de Aristotele*, see P. C. ATHANASOPOULOS, Scholarios vs. Pletho, cited n. 65, n. 47.

μὲν Πλούταρχος ὁ Βοιώτιος, διδάσκει δὲ καὶ Πορφύριος ὁ κατὰ τῆς ἀληθείας λυττήσας, καὶ μέντοι καὶ Νουμήνιος ὁ Πυθαγόρειος καὶ ἕτεροι πλεῖστοι.

Ibidem, II, 24, 1-25, 5

Χρόνῳ δὲ ὕστερον καὶ ὁ Πλάτων τήνδε τὴν ἀποδημίαν ἐστείλατο· καὶ τοῦτο λέγει μὲν ἐν τοῖς *Παραλλήλοις* ὁ Πλούταρχος, λέγει δὲ καὶ Ξενοφῶν ὁ Γρύλλου, ἐν οἷς πρὸς τὸν Σωκρατικὸν Αἰσχίνην ἐπέστειλε· γράφει δὲ ὧδε· «Αἰγύπτου γὰρ ἠράσθησαν καὶ τῆς Πυθαγόρου τερατώδους σοφίας· ὧν τὸ περιττὸν καὶ μὴ μόνιμον ἐπὶ Σωκράτει διήλεγχεν ἔρως τυραννίδος, καὶ ἀντὶ διαίτης λιτῆς Σικελιῶτις γαστρὸς ἀμέτρου τράπεζα». Τοιαῦτα περὶ τοῦ Πλάτωνος ὁ Ξενοφῶν ἔγραψεν, ὅτι τῆς Σωκράτους διδασκαλίας ὑπεριδών, τὴν τερατώδη Πυθαγόρου σοφίαν ἐζήλωσε καὶ Διονυσίῳ τῷ Σικελίας τυράννῳ ξυνῆν, Συρακουσίας ἀπολαύων χλιδῆς· ἔφη δὲ αὐτὸν καὶ τῆς Αἰγυπτίων ἐρασθῆναι σοφίας.

Ibidem, II, 26, 1-3

Οὐκοῦν καὶ Πυθαγόρας καὶ Ἀναξαγόρας καὶ Πλάτων αἰνίγματά τινα περὶ τοῦ ὄντος παρ' Αἰγυπτίων καὶ Ἑβραίων ξυνέλεξαν·

Moreover, it seems that in *Contra Plethonis difficultates de Aristotele*, p. $12^{3\text{-}10}$ Scholarios has utilized Georgius Monachus' *Chronicon*,[68] as indicated by the next Table.

68. GEORGIUS MONACHUS, *Chronicon*, cited n. 42, p. $76^{4\text{-}8}$.

TABLE IIb

GEORGIUS MONACHUS, *Chronicon*, p. $76^{4\text{-}8}$	SCHOLARIOS, *Contra Plethonis difficultates de Aristotele*, IV, p. $12^{3\text{-}10}$
Ἀναξαγόρας δὲ καὶ Πυθαγόρας εἰς Αἴγυπτον ἀφικόμενοι καὶ τοῖς Αἰγυπτίων καὶ Ἑβραίων αὐτόθι σοφοῖς προσομιλήσαντες τὴν περὶ τῶν ὄντων γνῶσιν ἠκουτίσθησαν, ὥσπερ δὴ μετὰ ταῦτα καὶ Πλάτων ἐμυήθη μᾶλλον, καθὼς ἐν τοῖς *Παραλλήλοις* ἔφη Πλούταρχος.	Ἀναξαγόρας δὲ μόνον καὶ Πυθαγόρας, τοῖς Αἰγυπτίων σοφοῖς συγγενόμενοι, πολλὰ παρ' Ἰουδαίων τῆς ἀληθείας μαθήματα δεξαμένοις ἠδυνήθησάν τι ἐπέκεινα τῶν ἄλλων περὶ τῆς ἀφανοῦς τῶν ὄντων ἀρχῆς ἀποφήνασθαι· Πλάτων δὲ σπουδαιότατος τῶν πρὸ αὐτοῦ πάντων γεγενημένος καὶ ἅμα ἐκ τῶν Ἀναξαγόρου καὶ Πυθαγόρου ἀμυδράς τινας τῆς ὑψηλοτέρας ἀληθείας ἐμφάσεις δεξάμενος, πλεύσας εἰς Αἴγυπτον, ὡς Ἱερώνυμος[69] λέγει καὶ Πλούταρχος καὶ πρὸ αὐτῶν Ξενοφῶν καὶ αὐτὸς δ' ὑπὲρ ἑαυτοῦ, ἐκεῖθεν πολλὰ τῆς ἱερᾶς ἀληθείας ἐδέξατο σπέρματα.

Scholarios' focus both on Anaxagoras and Pythagoras as teachers of Plato and the similarity in the wording of the two passages indicate that Scholarios utilized also Georgius Monachus' text.

TABLE III

THEODORET, *GAC* II, 49, 1-50, 9	*Excerpta* XV, 1-3	SCHOLARIOS, *Contra Plethonis difficultates de Aristotele*, IV, p. $12^{14\text{-}25}$
Ταῦτα δὲ οὐκ ἀδολεσχῶν διεξῆλθον, ἀλλὰ σαφῶς ἐπιδεῖξαι βουλόμενος, ὡς Ὀρφεὺς γενεᾷ μιᾷ πρεσβύτερος ἐγεγόνει τῶν Τρωϊκῶν. Λῖνος δὲ καὶ Μουσαῖος ἀμφὶ τὰ Τρωϊκὰ ἐγενέσθην, καὶ Θάμυρις μετὰ τούτων, καὶ Φιλάμμων ὡσαύτως. Εἰ τοίνυν τούτων μὲν κατὰ τὸν Πορφύριον ὁ Μωϋσῆς πλείοσιν ἢ χιλίοις πρεσβύτερος ἔτεσιν, οὗτοι δὲ παλαιότατοι τῶν ποιητῶν ἐγένοντο – μετὰ γὰρ τούτους καὶ Ὅμηρος καὶ Ἡσίοδος ἐγενέσθην, καὶ οὗτοι δ' αὖ πάλιν Θαλοῦ	Ὁ Μωϋσῆς τῶν Τρωϊκῶν πρεσβύτερος πολλοῖς ἔτεσιν· Ὀρφεὺς δὲ μιᾷ γενεᾷ πρεσβύτερος αὐτῶν· Ὅμηρος δὲ καὶ Ἡσίοδος μετὰ τὰ Τρωϊκά· Λῖνος δὲ καὶ Μουσαῖος περὶ αὐτά. Οὗτοι δὲ πάντες τῶν φιλοσόφων ἀρχαιότεροι. *Excerpta* XVIII, 3-4 Κατὰ Πορφύριον ὁ Μωσῆς πλέον ἢ χιλίοις ἔτεσι τῶν Τρωϊκῶν πρότερος ἦν.	ὅθεν οὐ μόνον Αἰγυπτίων τοιαῦτα ἀπώνατο, ἀλλὰ καὶ τοῖς παρ' Ἕλλησι ποιηταῖς αὐτός τε πολλὰ πείθεται καὶ τοῖς ἄλλοις οὕτω ποιεῖν συμβουλεύει, ὡς ἱερά τινα καὶ θεῖα προτιθεῖσι διδάγματα, Μουσαίῳ τε δηλονότι καὶ Λίνῳ περὶ τὰ Τρωϊκὰ γενομένοις, καὶ Ἡσιόδῳ καὶ Ὁμήρῳ ὕστερον τούτων ἀκμάσασι, καὶ Ὀρφεῖ γενεᾷ μιᾷ ταῦτα προειληφότι, καίτοι ἄνευ εἰκότων καὶ ἀναγκαίων λέγειν αὐτούς φησιν. […] Μωσέα μὲν ἀρχαιότερον εἰδότα τῶν παλαιοτέρων

69. See n. 67.

καὶ τῶν ἄλλων φιλοσόφων πολλοῖς ἔτεσιν ἀρχαιότεροι, καὶ οἱ ἀμφὶ Θαλῆν τῶν μετ' αὐτοὺς πεφιλοσοφηκότων –, τί δήποτε μὴ τούτους πάντας καταλιπόντες πρὸς Μωϋσέα τὸν τῆς θεολογίας ὠκεανὸν μεταβαίνομεν, «ἐξ οὗπερ», ποιητικῶς εἰπεῖν, «πάντες ποταμοὶ καὶ πᾶσα θάλασσα»;		ποιητῶν πλεῖν ἢ χιλίοις ἔτεσι, τῆς δὲ ἐκείνου θεολογίας καὶ τῆς αὐτῶν φλυαρίας πολὺ τὸ διάφορον ἐγνωκότα…

Table IV

Theodoret, *GAC* II, 85, 1-86, 2	*Excerpta* XVI, 22-30	Scholarios, *Contra Plethonis difficultates de Aristotele*, IV, p. 13^{4-6}
Αὐτίκα τοίνυν τὴν Πλάτωνος διάνοιαν ἀναπτύσσοντες, καὶ ὁ Πλωτῖνος καὶ ὁ Νουμήνιος τρία φασὶν αὐτὸν εἰρηκέναι ὑπέρχρονα καὶ ἀΐδια, τἀγαθὸν καὶ νοῦν καὶ τοῦ παντὸς τὴν ψυχήν, ὃν μὲν ἡμεῖς Πατέρα καλοῦμεν, Τἀγαθὸν ὀνομάζοντα, Νοῦν δέ, ὃν ἡμεῖς Υἱὸν καὶ Λόγον προσαγορεύομεν, τὴν δὲ τὰ πάντα ψυχοῦσαν καὶ ζωοποιοῦσαν δύναμιν Ψυχὴν καλοῦντα, ἣν Πνεῦμα ἅγιον οἱ θεῖοι προσαγορεύουσι λόγοι. Καὶ ταῦτα δέ, ὡς ἔφην, ἐκ τῆς τῶν Ἑβραίων φιλοσοφίας τε καὶ θεολογίας σεσύληται.	Καὶ Πλωτῖνος *Περὶ τῶν τριῶν ἀρχικῶν ὑποστάσεων* βιβλίον συνέγραψεν, ἐν ᾧ εἰκόνα τοῦ γε γεννήσαντος θεοῦ λέγει τὸν γεννηθέντα νοῦν. Οὗτοι τοίνυν, ὅ τε Νουμήνιος καὶ ὁ Πλωτῖνος, τὴν πλατωνικὴν διάνοιαν ἀναπτύσσοντες, τρία φασὶν αὐτὸν εἰρηκέναι ὑπάρχοντα καὶ ἀίδια, τἀγαθὸν καὶ νοῦν καὶ τὴν τοῦ παντὸς ψυχήν, τὴν πρὸ τῆς θείας οἰκονομίας Πλάτωνος καὶ τὴν ἑαυτῶν καλῶς ἐφαρμόζοντες δόξαν τῶν μετὰ τὴν χριστιανικὴν θεολογίαν νόμων, καὶ τἀγαθὸν μετονομάζοντες τὸν Πατέρα, νοῦν δὲ τὸν Λόγον καὶ Υἱόν, ψυχὴν δὲ τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον, τὴν πάντα ψυχοῦσαν καὶ ζωοποιοῦσαν δύναμιν.	ὡς δὲ καὶ τὰ περὶ τῆς ἀϊδίου Τριάδος, ἥτις ἐστὶ τἀγαθὸν καὶ νοῦς καὶ ἡ τοῦ παντὸς ψυχή, ὡς Πλωτῖνος καὶ Νουμήνιος τὰ τοιαῦτα εἰς Πλάτωνα ἀναφέρουσι.

A thorough examination of Tables II-IV indicates that the *Excerpta* should be useful for the drafting of Scholarios' *Contra Plethonis difficultates de Aristotele*. Nevertheless, Scholarios had recourse to the entire text of Theodoret, as indicated by Scholarios' reference to Ξενοφῶν (Table IIa) and the use of the word ποιητῶν (Table III). Regarding this dependence, another illuminating example is the following.

Table V

THEODORET, *GAC* II, 32, 1-33, 2

Ἀλλ᾽ ὅμως καὶ ταῦτα παρ᾽ Αἰγυπτίων μεμαθηκώς, οἳ παρ᾽ Ἑβραίων μαθήματά τινα τῆς ἀληθείας παρέλαβον, παρέμιξε τοῦ πλάνου τῇ θεολογίᾳ τινὰ καὶ τῶν Διονυσίων καὶ Θεσμοφορίων τὰ δυσαγῆ παραδέδωκεν ὄργια, καὶ οἷόν τινι μέλιτι περιχρίσας τὴν κύλικα, τὸ δηλητήριον πόμα τοῖς ἐξαπατωμένοις προσφέρει. Ταὐτὸ δὲ τοῦτο καὶ Πλάτων πεποίηκεν· ἀξιάγαστα γὰρ αὐτοῦ τῷ ὄντι τὰ περὶ τοῦ ὄντος ἐν τῷ *Τιμαίῳ* ξυγγεγραμμένα.

Ibidem, II, 35, 1-5

Τίς οὖν οὕτω φιλαίτιος καὶ μεμψίμοιρος, ὡς νεμεσῆσαι τοῖς εἰρημένοις καὶ μὴ πᾶσαν αὐτοῖς προσμαρτυρῆσαι ἀλήθειαν; Τὸ γὰρ ὂν ἀεὶ γενέσεώς ἐστιν ἁπάσης ὑπέρτερον, τὸ δὲ γινόμενον, ἀλλοιώσεις παμπόλλους ἐπιδεχόμενον, εἰκότως ἔφη οὐδέποτε εἶναι…

Ibidem, II, 36, 2-3

Καὶ τῷ *Κρίτωνι* δὲ διαλεγόμενος ὁ Σωκράτης ἕνα πάντων ὀπτῆρά φησιν…

Ibidem, II, 41, 1-8

Πῶς ἄν τις σαφέστερον τὸν οἰκεῖον ἐπιδείξειε σκοπόν; Γυμνὴν γὰρ ἔδειξεν, ἣν εἶχε περὶ τῶνδε τῶν ὀνομάτων διαφοράν, μονονουχὶ λέγων· τῆς τῶν πολλῶν εἵνεκα δόξης τὸ πληθυντικὸν ὄνομα περὶ τοῦ Θεοῦ τίθημι, τὰς ἐξηπατημένας προλήψεις τῶν πολιτῶν ὑφορώμενος· σπουδαίως γὰρ ἐπιστέλλων καὶ θαρρῶν τῷ τε κομίζοντι καὶ τῷ δεχομένῳ τὰ γράμματα, ἑνικῶς τὸν Θεὸν ὀνομάζω καὶ τοῦτον ἀρχὴν ποιοῦμαι τῶν λόγων.

Ibidem, II, 42, 4-43, 4

Ἀλλ᾽ ὅ γε ἐν τούτοις ἀκριβῶς οὕτω θεολογήσας, ἐν ἄλλοις, ἢ τοὺς πολλοὺς ὀρρωδήσας ἢ τῷ ὄντι γε ἀγνοήσας, πολλῶν ἐποιήσατο μνήμην θεῶν καὶ πολλὴν ἐνεργάζεται τοῖς ἐντυγχάνουσι λώβην. Ἀνθ᾽ ὅτου δὴ οὖν, ὦ

SCHOLARIOS, *Contra Plethonis difficultates de Aristotele*, IV, p. 12^{33}-13^{2}

Ἀλλ᾽ εἴτε δεδιὼς τὰς ὑποψίας τοῦ ὑπερόριον σοφίαν ἐς Ἕλληνας μετακομίσαι, εἴτε καὶ βουλόμενος Ἑλληνισμόν τινα μεταπεπλασμένον ἐνστήσασθαι, εἴτε καὶ οὕτω κρίνων κακῶς, οὐ πάντα ἐπείθετο Μωϋσεῖ, ἀλλὰ τῷ καθαρῷ τῆς ἐκείνου θεολογίας πολλὰ τῶν ποιητικῶν συνεκέρασε λήρων, οὐκ ἂν εἴη ῥᾴδιον ἀποφήνασθαι. Τοῦτο μέντοι γε δῆλόν ἐστιν, ὅτι Πλάτωνι τὸ πρὸς τοὺς ἄλλους διαφέρον ἐν ταῖς περὶ τοῦ ὄντος γνώμαις καὶ αὐτοῦ Θεοῦ καὶ τῆς τῶν ὄντων παραγωγῆς ἐκ τῆς ἱερᾶς προσεγένετο τοῦ Μωσέως διδασκαλίας…

φίλοι, τὸ θολερὸν καὶ γεῶδες ἀρυόμεθα νᾶμα, καὶ μὴ τὴν πηγὴν ἐκείνην ζητοῦμεν τὴν διαυγῆ καὶ διαφανῆ, ἐξ ἧς οὗτος λαβὼν τῆς θεολογίας τὰς ἀφορμάς, τὸ ἰλυῶδες αὐτοῖς καὶ γεῶδες ἀνέμιξεν;

Indeed, Scholarios' reference to Plato's differentiation from the other Greeks *ἐν ταῖς περὶ τοῦ ὄντος γνώμαις καὶ αὐτοῦ Θεοῦ καὶ τῆς τῶν ὄντων παραγωγῆς* includes details that derive from Theodoret's text itself.[70] Moreover, there is a similarity in the wording of the two texts.

The fact that Scholarios kept utilizing *GAC* itself in the preparation of his *Contra Plethonis difficultates de Aristotele* supports the case that the *Excerpta* were conducted after 1443/1444, as part of his preparation to refute Pletho's *Laws*. Indeed, Scholarios was preparing a refutation of Pletho's *Laws*, but this project was abandoned before 1453/1454, when he conducted *De Gemisti Plethonis Libro*.[71] Moreover, Scholarios considered it important to copy, at an advanced age, these *Excerpta* in *Parisinus gr.* 1289. This may imply that the project returned (or still was) in Scholarios' mind. If that's the case, the *Excerpta* should be placed after Scholarios' *Contra Plethonis difficultates de Aristotele* (1443/1444) and before his *De Gemisti Plethonis Libro* (1453/1454). Otherwise, we should assume that Scholarios' conducted the *Excerpta* as a guide in his preparation against Pletho's *De differentiis*, just to facilitate his recourse to *GAC*, which seems less probable. In this case the redaction of the *Excerpta* should be placed after *De differentiis* (1439) and before *Contra Plethonis difficultates de Aristotele* (1443/1444).

8. – Conclusion

The inner core of the Scholarios-Pletho debate was in fact religious[72]. Pletho's *De differentiis* and *Laws* would cause, in Scholarios' view, the

70. Regarding the phrase *τῆς τῶν ὄντων παραγωγῆς*, cf. Thomas Aquinas, *ST*, I[a], q. 44 pr., ed. *Sancti Thomae Aquinatis Opera omnia iussu impensaque Leonis XIII P. M. edita*, IV (Pars prima *Summae theologiae*, a quaestione I ad quaestionem XLIX), Rome 1888, p. 455: Post considerationem divinarum personarum, considerandum restat *de processione creaturarum* a Deo.

71. Scholarios, *De Gemisti Plethonis libro*, IV, p. 154[31-33]: Τοιοῦτον μὲν ὡς ἐν βραχεῖ τὸ βιβλίον [i.e. Pletho's *Laws*] ἐστίν. Ὅθεν εἰ καὶ ἀντιγράφειν αὐτῷ παρεσκευαζόμεθα πρότερον, νῦν γε οὐδεμιᾶς ἀντιλογίας ἡμῖν ἄξιον φαίνεται.

72. Cf. n. 48 and Scholarios' statement (Scholarios, *De Gemisti Plethonis libro*, IV, p. 156[2-4]) which proves that he had identified the implicitly anti-Christian character of Pletho's *De Differentiis*: ἐκεῖνός τε γὰρ θρασύτερον ἐπῄει τῷ Φιλοσόφῳ, πολλὴν εἰδὼς ἐκ τῆς ἐκείνου

resurfacing of the ancient debate between Christianity and paganism.[73] In order to cope with Pletho's paganism, Scholarios had recourse to some arguments from the polemical literature of ancient Christianity,[74] including Theodoret's *GAC*.

Appendix
Testimonia apud Scholarii *Excerpta*

The following index exhibits the other sources (except Theodoret's *GAC*) directly or indirectly utilized in Scholarios' *Excerpta*.

Source	*Excerpta*
Amelius, fr. B.1 Zoumpos	XVII, 1-10
Dionysius Halicarnassensis, *Antiquitates Romanae* II, 19, 1, 1-6	XIX, 1-6
Georgius Monachus, *Chronicon* 2, 15	XVII, 13
Numenius, fr. 8, 14 des Places	XVIII, 1
Numenius, fr. 12, 3-4 des Places	XVI, 20-21
Orphica, fr. 246 Kern	XII, 1-5
Orphica, fr. 247 Kern	XII, 6-10
Plato, *Cratylus* 397c8-d4	XI, 3-7
Plato, *Crito* 47d1-3	XIII, 1-2
Plato, *Crito* 48a5-7	XIII, 3-5
Plato, *Epistula II* 312d7-e4	XVI, 12-16
Plato, *Epistula VI* 323d1-5	XVI, 1-4
Plato, *Epistula XIII* 363b1-6	XIV, 1-5
Plato, *Gorgias* 524a8-9	X, 7-8
Plato, *Leges* 634d7-e2	X, 9-12
Plato, *Timaeus* 22b3-8	IX, 1-3
Plato, *Timaeus* 28c3-5	XIV, 6-7
Plato, *Timaeus* 29a5-6	XXIV, 3-4
Plato, *Timaeus* 38b6-7	XXIV, 1-2
Plato, *Timaeus* 40d6-e3	X, 1-6
Plato, *Timaeus* 48c2-6	XVI, 17-19

φιλοσοφίας καὶ ὧν ἀντέστη τῷ Πλάτωνι συνηγορίαν τῇ δόξῃ τῆς ἀληθείας [i.e. Christian faith] προσγινομένην. See also J. A. Demetracopoulos, *Ἀπὸ τὴν ἱστορία τοῦ Βυζαντινοῦ Θωμισμοῦ: Πλήθων καὶ Θωμᾶς Ἀκυινάτης*, Athens 2004, p. 34.

73. Cf. Scholarios, *Contra Graecos*, IV, p. 125$^{13\text{-}23}$.

74. For these sources, see J. A. Demetracopoulos, Hermonymos, cited n. 48, p. 214-219.

Panagiotis C. ATHANASOPOULOS
Laboratory of Humanities and Social Studies,
School of Humanities and Social Sciences,
University of Patras, Greece

THE AUTHENTICITY OF ANASTASIUS SINAITA'S *HEXAEMERON* (*CPG* 7770)*

Dimitrios ZAGANAS

Scholars, since the 17th century, have been debating the authenticity of numerous works that have been traditionally assigned to Anastasius of Sinai. Opinions have differed widely as to the identity of the author: from those who identified one and the same person, Anastasius I patriarch of Antioch, to those who postulated the existence of three, four or more Anastasioi.[1] The same problem arises with regard to the *Spiritual Anagogy of the Hexaemeral Creation* (hereafter: *Hexaemeron*), which is ascribed to "saint Anastasius, presbyter and monk at holy mount Sinai and archbishop of Antioch".[2] This commentary has been made available in Greek as recently as 2007, yet the fundamental issue of its authenticity and authorship is still a matter of controversy. In the present article, I will first review the recent hypotheses regarding the authenticity of the *Hexaemeron* and challenge the late dating and the title given to the commentary. I will then reassess its relationship with the two *Homilies on the making of man* (hereafter: *Sermones*) and show affinities and striking parallels with the aforementioned *Homilies*, the *Hodegos* and the *Questions and Answers* – works which are attributed to Anastasius of Sinai and considered authentic –, in order to answer to the

* This article is a revised and expanded version of a paper presented at the Fifth British Patristics Conference, London, September 2014. It was written as a part of an interdisciplinary research project entitled "From Chaos to Order – the Creation of the World. New Views on the Reception of Platonic Cosmogony in Later Greek Thought, Pagan and Christian" funded by the KU Leuven.

1. For an overview of the research, see S. N. SAKKOS, *Περὶ Ἀναστασίων Σιναϊτῶν*, Thessaloniki 1964, p. 23-38; more recently, C. A. KUEHN, J. D. BAGGARLY (eds.), *Anastasius of Sinai: Hexaemeron* (OCA 278), Rome 2007, p. XIV-XXIII.

2. ANASTASIUS OF SINAI, *Hexaemeron*, ed. C. A. KUEHN, J. D. BAGGARLY, cited *supra* (hereafter: *Hex.*), p. 2: Τοῦ ἁγίου Ἀναστασίου πρεσβυτέρου καὶ μοναχοῦ τοῦ ἁγίου ὄρους Σινᾶ καὶ ἀρχιεπισκόπου Ἀντιοχείας εἰς τὴν πνευματικὴν ἀναγωγὴν τῆς ἑξαημέρου κτίσεως.

Revue des Études Byzantines 73, 2015, p. 189-201. doi : 10.2143/REB.73.0.3132047

thorny question whether this commentary is to be attributed to Anastasius Sinaita, the author of *Hodegos*, or not.

1. – The state of the art

In 1964, Stergios Sakkos published his "diatriba de Anastasiis", where he claimed that the *Hodegos* in its present form is a compilation which can be dated to the late 9th century, and that together with the *Hexaemeron* and other works, was penned by a certain "presbyter Anastasius the allegorist". Lacking historical evidence, his theory received ample criticism and has been generally rejected. However, Sakkos' research provided valuable information about common features within the *Corpus Anastasianum*. Whilst the spiritual exegesis of the *Hexaemeron* induced Sakkos to invent Anastasius the allegorist and to transpose his literary *œuvre* two centuries later, a parallel between Michael Psellus and the *Hexaemeron*, discovered by John Baggarly, gave rise to a new hypothesis in 1970: Ps.-Anastasius, the author of the *Hexaemeron*, would have copied from Psellus' *De omnifaria doctrina* (*Διδασκαλία παντοδαπή*), for the simple reason that a talented writer like Psellus had no need to draw on the *Hexaemeron*, and that no common source has been found. Baggarly then dated the composition of the *Hexaemeron* between 1042 – the *terminus ante quem non* of redaction I of the *De omnifaria doctrina* – and *ca* 1164, the time that Michael Glycas composed his *Annales*, making use of the *Hexaemeron*.[3] One year later, Baggarly, a future editor of the *Hexaemeron*, suggested that Ps.-Anastasius' commentary would have been composed in about 1156; this late date would also explain the absence of any (surviving) manuscript copied before the end of the 15th century.[4] Based on Sakkos and Baggarly's contributions, in 1979 Maurice Geerard placed our *Hexaemeron* as first among the "Anastasiana incertae originis" (*CPG* 7770).[5]

In the following years, Karl-Henz Uthemann, editor of *Hodegos* and a collection of ten other works ascribed to Anastasius of Sinai,[6] demonstrated in a relatively convincing way that the *Hodegos* is a collection of *opera*

3. J. D. Baggarly, A Parallel between Michael Psellus and the *Hexaemeron* of Anastasius of Sinai, *OCP* 36, 1970, p. 337-347.

4. J. D. Baggarly, Hexaplaric Readings on Genesis 4:1 in the Ps.-Anastasian *Hexaemeron*, *OCP* 37, 1971, p. 242-243; Idem, *The Conjugates Christ-Church in the Hexaemeron of Ps.-Anastasius of Sinai: Textual Foundations and Theological Context*, Rome 1974, p. 22.

5. M. Geerard (ed.), *Clavis Patrum Graecorum*, III, Turnhout 1979, p. 462-463.

6. K.-H. Uthemann (ed.), *Anastasii Sinaitae: Viae dux* (CCSG 8), Turnhout 1981 (hereafter: *Hod.*); Idem (ed.), *Anastasii Sinaitae Sermones duo in constitutionem hominis secundum imaginem Dei necnon opuscula adversus monotheletas* (CCSG 12), Turnhout 1985 (hereafter: *Sermo*).

minora, which had gone through two redactions in the life of its author, Anastasius monk of Sinai. Furthermore, based upon traditional ascriptions and similarities in style and content, Uthemann argued in support of the authenticity of both the *Sermones* and the antimonothelite chapters: they both belong to a single author, who is identical with the author of the *Hodegos*, i.e. Anastasius monk and presbyter in Sinai in the 7th century. However, a scholium in the margin of the second *Sermo* in the 10th-century ms. *Laurentianus* VII, 1 (Τούτων αἱ λύσεις τῶν κεφαλαίων κεῖνται ἐν τῇ βίβλῳ τῆς ἐξαημέρου ἡμῶν)[7] raised the issue of the relationship between the two *Sermones* and the *Hexaemeron*, which Uthemann considers as inauthentic. In his Introduction,[8] Uthemann acknowledged, on the one hand, that the scholium seems to come from the author of the *Sermo*, referring to another of his works, the *Hexaemeron*; such an impression otherwise is supported by an explicit reference in the *Hexaemeron* to Anastasius' two *Sermones*.[9] While considering the contents of the commentary – not yet available in Greek – he postulated, on the other hand, the existence of two different authors. Without excluding the possibility that the *Hexaemeron* comes from the author of the *Hodegos* and the so-called *Sermons on the image of God in man*, Uthemann preferred not to identify the author of the commentary with Anastasius of Sinai and thus to consider their shared authorship as not genuine.

Although Uthemann also doubted the authenticity of the *Hexaemeron*, Baggarly was then forced to reconsider his position in the light of the scholium found in *Laurentianus* VII, 1. In his review of Uthemann's edition,[10] the latter overemphasized the theological differences between the *Hexaemeron* and the *Sermones*, then suggested a parallel between the *Homilies on Psalms* attributed to a certain Asterius,[11] Anastasius of Sinai's *Questions and Answers* as they appear in the *Patrologia Graeca*, and the *Hexaemeron*, in order to formulate a new proposal: Ps.-Anastasius, the author of the *Hexaemeron*, seems to draw on Anastasius of Sinai's *Questions and Answers* rather than on Asterius' *Homilies*, and likewise, he seems to have read and reworked parts of Anastasius of Sinai's *Sermones*. In this way, Baggarly attempted to defend the existence of Ps.-Anastasius, whose *Hexaemeron*

7. In *Sermo* II, 3, 59/69.

8. *Sermo*, intr. by K.-H. UTHEMANN, p. CXXXIX-CXL.

9. *Hex.* VI, 370-372.

10. J. D. BAGGARLY, review of *Anastasii Sinaitae: Sermones duo* (CCSG 12), ed. K.-H. UTHEMANN, *OCP* 54, 1988, p. 253-255.

11. The identity of Asterius has been much debated and remains uncertain. See *CPG CPGS* 2815; M. P. CICCARESE, La composizione del "corpus" asteriano sui *Salmi*, *Annali di storia dell'esegesi* 3, 1986, p. 7-42; ASTERIUS, *Psalmenhomilien*, ed. and transl. W. KINZIG, I-II (Bibliothek der griechischen Literatur. Abteilung Patristik, 56-57), Stuttgart 2002.

would now have been composed at some point between the 9th or early 10th century – the date of redaction of the *Questions and Answers* containing a florilegium – and the second half of the 10th century, the latest possible date of *Laurentianus* VII, 1. In the following years, Uthemann became also more categorical about the inauthenticity of the *Hexaemeron*: in an article for the *Patrologia* of A. Di Berardino,[12] he stated, for example, that the *Hexaemeron* "con certezza non appartiene all'autore dell'*Hodegos*".[13] However, it is noteworthy that J. Baggarly and C. Kuehn published the *Hexaemeron* under the name of Anastasius of Sinai, though without discussing the contentious issue of its authenticity.[14] Whilst the edition princeps left open the possibility that the *Hexaemeron* might have come from the author of the *Hodegos*, in 2010 Kuehn assumed that "nothing in the surviving text makes it impossible that Anastasius was the author".[15] Was he the author? Let's examine in more detail the main arguments against its authenticity.

2. – Of a late date?

With regard to the date of the *Hexaemeron*, one must say first that the lack of any manuscript copied before the end of the 15th century is not *per se* an argument against its authenticity, neither a reason for a late dating. Second, the latest date of the *Hexaemeron* suggested by Baggarly – some time during the 11th-12th century – was based on an erroneous assessment of the parallel with Psellus, as Uthemann has rightly pointed out.[16] Indeed, a close reading of the corresponding texts[17] makes it highly probable that the author of the *Hexaemeron* and Michael Psellus drew independently on a common doxographical source. To mention but two obvious differences between them,[18] the

12. K.-H. Uthemann, Anastasio Sinaita, in A. Di Berardino (ed.), *Patrologia*. V, *Dal Concilio di Calcedonia (451) a Giovanni Damasceno (†750): I padri orientali*, Genova 2000, p. 338.

13. According to a personal communication, Uthemann maintained this opinion after the edition princeps of the *Hexaemeron* in 2007 and in his forthcoming monograph (*Anastasios Sinaites: Byzantinisches Christentum in den ersten Jahrzehnten unter arabischer Herrschaft*).

14. Similarly, in his review of Uthemann's contribution in A. Di Berardino's *Patrology*, C. Kuehn (*BZ* 101, 2008, p. 813-815) attributed the *Hexaemeron* to Anastasius of Sinai, bypassing the fact that Uthemann had treated it as spurious.

15. C. Kuehn, Anastasius of Sinai: Biblical Scholar, *BZ* 103, 2010, p. 56-57.

16. K.-H. Uthemann, intr. in *Sermones*, p. cxlvii n. 289, postulated the existence of a common third source.

17. *Hex*. I, 194-214; Michael Psellus, *De omnifaria doctrina* 82-83, ed. L. G. Westerink, Nijmegen 1948 (hereafter: *De omnif*.). For the Greek text with an English translation, see J. D. Baggarly, A Parallel between Michael Psellus, cited n. 3, p. 339-345.

18. For a detailed comparison, see D. Zaganas, Debating the Principle(s) According to Anastasius Sinaita's *Hexaemeron* (on Gn 1:1a), to appear in the proceedings of the

Hexaemeron reports a materialist account of the origin of the world, according to which the prime "matter is the principle of the whole" (ἔστι δ' ὕλη πάντων ἀρχή) and thus prior to the "form" (εἶδος), whereas Psellus' *De omnifaria doctrina* presents a rather hylomorphic version.[19] Furthermore, in the *Hexaemeron*, Plato's ideal form is regarded as "vain" (ματαία ἰδέα) and his philosophical system as a deviation from the truth, whilst in Psellus' miscellaneous work it is fully justified.[20] Third, the scholium preserved in the codex *Laurentianus* evidently implies that the *Hexaemeron* was composed before the 10th century. However, Baggarly's hypothesis that the author of the *Hexaemeron* copied from the works of Anastasius Sinaita again relies upon a false parallel between Asterius, Anastasius of Sinai's *Questions and Answers* and the *Hexaemeron*. An examination of the relevant texts[21] reveals that Asterius' twenty-first *Homily on Psalms* is the source on which the compiler of the florilegium in Anastasius' *Question* 5 and the author of the *Hexaemeron* drew, though independently of one another. Except that the excerpt is not identical in content and in length, *Hexaemeron* adapts Asterius' demonstration on seven ages, whereas the florilegium simply quotes it. Fourth, Sakkos' theory that Anastasius the allegorist, the author of the *Hexaemeron*, lived in the second half of the 9th century has been based on a very problematic text, the *Disputatio Anastasii*, which is an anti-jewish pamphlet compiled in the 9th century from different sources.[22] Fifth, the fact that the 10th-century ms. *Laurentianus* VII, 1 is the earliest testimony to the *Hexaemeron* does not imply that the commentary was composed shortly before that this ms. had been copied. In reality, the scholium in *Laurentianus* provides no more than a *terminus ante quem*.

international conference "Light on Creation: Ancient Commentators in Dialogue and Debate on the Origin of the World" (Leuven, 4-6 February 2015).

19. Compare *Hex*. I, 194-198: Ἡ μὲν γὰρ ἀρχὴ οὐκ ἔχει τι πρότερον ἑαυτῆς, ὥσπερ ἐπὶ τῆς ὕλης καὶ τοῦ εἴδους γίνεται· προτέρα γὰρ ἡ ὕλη τοῦ εἴδους. [...] Ἔστι δ' ὕλη πάντων ἀρχή, φασί, πρᾶγμα οὖσα ἀσώματον ἄποιον, with *De omnif.* 82: Ἡ μὲν ἀρχὴ οὐκ ἔχει τι πρότερον ἑαυτῆς, ὥσπερ ἡ ὕλη καὶ τὸ εἶδος· [...] Ἔστι δὲ ἡ ὕλη πρᾶγμα ἀσώματον.

20. Compare *Hex*. I, 212-214: Πλάτων δὲ τὸν Θεὸν καὶ τὴν ὕλην εἴρηκεν ἀρχάς, τὸν μὲν ὡς θεὸν καὶ πατέρα, τὴν δὲ ὡς δεχομένην τὴν δημιουργίαν, καὶ τὴν ὡς ἔφησε ματαίαν ἰδέαν, παρεκκλίνων τῆς ἀληθείας καὶ τὸ πᾶν μὴ διδοὺς τῷ Θεῷ, with *De omnif.* 83: Πλάτων δὲ ἀρχὰς εἴρηκε τὸν θεὸν ὡς πατέρα καὶ ποιητήν, τὴν ὕλην ὡς δεχομένην τὴν δημιουργίαν, καὶ τὴν ἰδέαν. Ἰδέαν δὲ λέγει Πλάτων τὴν πρώτην ἔννοιαν τοῦ θεοῦ καὶ τὴν ἄρρητον ἐκείνην φαντασίαν καὶ ἀνατύπωσιν καθ' ἣν τὸν κόσμον ἐδημιούργησεν.

21. Asterius the Sophist (?), *Homily on Psalms* 21, 9-10, ed. M. Richard, Oslo 1956; Ps.-Anastasius of Sinai, *Quaestio V*, *PG* 89, 368^{C}-369^{C}; *Hex*. VII, 469-493.

22. Cf. C. Schiano, Dal dialogo al trattato nella polemica antigiudaica. Il *Dialogo di Papisco e Filone* e la *Disputa contro i giudei* di Anastasio abate, *Vetera Christianorum* 41, 2004, p. 121-150.

3. – By Anastasius, "archbishop of Antioch"?

Besides the date of the *Hexaemeron*, some clarification is needed regarding the title given by its editors. In his dissertation,[23] Baggarly argued that the archetype of the manuscripts read: "by saint Anastasius, presbyter and monk at holy mount Sinai and archbishop of Antioch, on the spiritual anagogy of the six-day creation". Although Uthemann doubted the phrase "and archbishop of Antioch", which seems to be not as original as "Anastasius, presbyter and monk at holy mount Sinai", [24] Baggarly and Kuehn published in 2007 the *Hexaemeron* under that title. However, since the edition princeps is a collation of only three mss., [25] this unlikely and somehow misleading title should not be taken for granted. On the contrary, at least four mss. of the so-called family IIIc[26] include: "by (our saint father) Anastasius of mount Sinai, monk and presbyter, on the spiritual anagogy of the six-day creation", which agrees with the 16th-century Latin translation of Gentien Hervet (Paris 1579): "Anastasii Sinaitae monachi et presbyteri, in spiritualem anagogen sex dierum creationis". In addition, Michael Glycas, the only Byzantine writer (12th c.) who expressly refers to the *Hexaemeron*, is ascribing it to "divine Anastasius Sinaita". [27] On the basis of these data, the phrase "and archbishop of Antioch" seems to result from the usual confusion of Anastasius Sinaita with Anastasius patriarch of Antioch in late Byzantium, and therefore, it must be dismissed as an interpolation.

4. – Relationship with the *Homilies on the making of man*

Given that the *Hexaemeron* is ascribed to "Anastasius monk and presbyter at holy mount Sinai", it is important to assess its relationship with other works, which are assigned to the same author and considered authentic. As mentioned above, a scholium appears in the second *Sermo*, where Anastasius is arguing that the whole narrative of Gn 2-3 has a mystical sense and thus it is to be taken as prefiguring the incarnation of Christ. The scholium establishes then a clear connection with both the *Hexaemeron* and its author,

23. J. D. Baggarly, *The Conjugates Christ-Church*, cited. n. 4, p. 22.
24. *Sermones*, intr. by K.-H. Uthemann, p. cxlix-cl.
25. *Oxoniensis Collegii Novi* 139; *Vaticanus Palatinus gr.* 372; *Monacensis gr.* 145.
26. *Matritensis Bibliothecae Nationalis* 4773; *Vallicellanus* 99; *Vaticanus gr. Reginae Pii* II 12; *Musaei Britannici Additionalis* 21061. On the family IIIc, see *Hex.*, intr. by C. A. Kuehn, J. D. Baggarly, p. xliii-xlvii.
27. E.g. Michael Glycas, *Annales*, ed. I. Bekker, Bonn 1836, p. 30 (ὁ θειότατος Ἀναστάσιος ὁ Σιναΐτης ἐν τῇ ἑξαημέρῳ αὐτοῦ), 340 (ὥς φησιν ὁ Σιναΐτης θεῖος Ἀναστάσιος).

since it indicates: "the solution to these chapters lies in the book of *our* hexaemeron". Indeed, the second half of the *Hexaemeron* (books VIIb-XII) offers a radically typological exegesis of Gn 2-3, in which the listed *kephalaia* are discussed in depth. Moreover, the *Hexaemeron* itself contains a cross-reference to the two *Sermones*: καθὰ καὶ ἐν τοῖς προονομασθεῖσι δύο ἐνομίσαμεν λόγοις τοῖς ἰδίᾳ ἐκδοθεῖσι περὶ τῆς τοῦ ἀνθρώπου κατασκευῆς.[28] Except that the reference agrees with the title of the two homilies in the ms. tradition, the Trinitarian typology of man – *psyche*, *logos* and *nous* regarded as an image of the Father, the Logos and the Holy Spirit – is found in the first *Sermo*.[29] Despite this evidence, Uthemann postulated the existence of two different authors on the basis of the *Hexaemeron*'s contents. More specifically, he alleged that the Christ-Church typology which pervades the commentary on Gn 1-3 cannot be found in the *Hodegos*, nor in the two *Sermones*. However, Uthemann's objection seems to arise from a misunderstanding of two other scholia in the *Sermones*,[30] which suggest that the creation of Eve from Adam can also be read as related to Christ and the Church. Although Uthemann considers both scholia to be dubious, it seems that only the scholium in the first *Sermo* referring to Anastasius as a third person (ὁ ἐξηγητής) is due to a copyist,[31] because it reproduces the original scholium found in the second *Sermo* about the same topic, i.e. the creation of Eve from Adam. Furthermore, it is noteworthy to observe that the second *Sermo* itself marks a step from a Trinitarian account of the creation of man to a Christological one; this change is justified *a posteriori* through another longer scholium added by Anastasius in the beginning of his *Sermo*.[32] Hence, it is not a surprise that the *Hexaemeron*, composed after the second *Sermo*, lays great emphasis on the mystery of Christ and that it includes a Church typology as well. Rather, it should be regarded as an organic evolution of Anastasius' thought.

28. *Hex.* VI, 370-372.

29. Compare *Hex.* VI, 367-374, with *Sermo* I, 3, 1-40.

30. In *Sermo* I, 1, 83/85: Οὐκ ἀγνοῶν ὁ ἐξηγητὴς ὅτι ὁ Ἀδὰμ καὶ ἡ Εὔα εἰς Χριστὸν καὶ εἰς τὴν ἐκκλησίαν λαμβάνονται, ἐξηγεῖται τοῦτο; in *Sermo* II, 2, 14: Ταῦτα καὶ εἰς Χριστὸν καὶ εἰς τὴν ἐκκλησίαν ἀναφέρονται.

31. This copyist is apparently the same who added an introductory scholium to the third *Homily on the making of man* (*Sermones*, p. 55[1-5]), for two reasons: first, the scholium is also referring to Anastasius as a third person (ὁ ἐξηγητής); second, it summarizes the explanation given by Anastasius himself in the middle of his *Sermo* (III, 3, 1-16). On this scholium, see J. Declerck, review of *Anastasii Sinaitae: Sermones duo* (CCSG 12), ed. K.-H. Uthemann, *Byz.* 57, 1987, p. 287-288. It is noteworthy that similar scholia appear as chapter titles in *Hod.* XI (ια´ Κεφάλαιον, ἐν ᾧ σημαίνει ὁ ἐξηγητής…) and XXI, 4 (Ἀνακεφαλαίωσις κατ'ἐπιτομὴν δηλοῦσα τὸν σκοπὸν τοῦ ἐξηγητοῦ…).

32. In *Sermo* II, 1, 1s., p. 51[1-6].

Besides the scholia and the cross-references, there is abundant evidence to identify the author of the *Hexaemeron* with the author of the two *Sermones*. To give but a few examples: both works share the idea that God speaks to Adam and Eve "as a single individual" (μονοπροσώπως);[33] that, unlike the beasts and birds, man was created naked by God, not by "clothing himself" (αὐτένδυτος);[34] that the angels were not created according to the image of God;[35] and that the completion of the creation in seven days displays the Trinity as uncreated, since the number ten completes all numbers.[36] Both works regard Methodius of Olympus as "the great wise man" (ὁ πολὺς ἐν σοφίᾳ Μεθόδιος);[37] they dispute similarly with Jews (εἰ δὲ ἀντιλέγει ὁ Ἰουδαῖος)[38] and they refute the ditheism of Manicheans;[39] they defend a positive view of Adam's fall, as prefiguring the Incarnation;[40] they apply the same exegetical method to the creation narrative. Furthermore, it is evident that the *Hexaemeron* is an *opus magnum*, where Anastasius incorporates elements of the two *Sermones*, as well as of other of his works which are lost and otherwise unknown.[41]

5. – Affinities with the *Hodegos*

Now one might suggest, as Sakkos partially did, that the *Hexaemeron* and the *Sermones* come from a single author, who is not identical with the author of the *Hodegos*. But such an assumption is not valid, since the *Hexaemeron* shows so many affinities with the *Hodegos* as well. First, like the *Hexaemeron*, different pieces of the *Hodegos* are traditionally assigned to "Anastasius monk or presbyter (of mount Sinai)",[42] while in chapter X.3 the author of the *Hodegos* introduces himself as "Anastasius

33. *Sermo* II, 2, 61-63; *Hex*. X, 153-156.
34. *Sermo* II, 3, 12-13; *Hex*. X, 223-230.
35. *Sermo* I, 1, 37-40; *Sermo* II, 4, 9-16 and scholium; *Hex*. VIIb, 35-36.
36. *Sermo* II, 2, 30-33; *Hex*. VII, 505-508.
37. *Sermo* II, 1, 63-64; *Hex*. XI, 935-936.
38. *Sermo* II, 4, 8; *Hex*. IV, 196, VIIb, 28, X, 33.
39. *Sermo* II, 3, 29-43; *Hex*. I, 727-729.
40. See for example the identical exegesis of Gn 3:22 (Ἰδοὺ γέγονεν Ἀδὰμ ὡς εἷς ἐξ ἡμῶν) in *Sermo* II, 2, 50-70 and in *Hex*. XII, 65-88, where God's statement is taken as not abusive (ὀνειδιστικόν) to Adam.
41. Namely: *Treatise Against the Jews* (cf. *Hex*. VI, 462-463), *Mystical Contemplation of the Passion* (cf. *Hex*. VII, 237-239), *Encomia to Egypt* (cf. *Hex*. VIII, 351-352).
42. *Hod*. III, 1, 9 (Ἀναστασίου ἐλαχίστου μοναχοῦ), IV, 1, 3 (Ἀναστασίου ἐλαχίστου πρεσβυτέρου τοῦ ἁγίου ὄρους Σινᾶ). See also the apparatus, *Hod*., p. 3 and 18.

monk of holy mount Sinai".[43] Second, both works refer to the Fifth Ecumenical Council and the condemnation of Origenism, whilst articulating anti-origenistic positions.[44] Third, the two works rely on a vast corpus of patristic authors, show preference for early Greek fathers (like Justin the martyr, Irenaeus of Lyon, Clement of Alexandria),[45] claim the authority of Gregory of Nazianzus,[46] demonstrate sound knowledge of Alexandrian authors (from Philo to Olympiodorus), regard Cyril of Alexandria as "revealing God" (θεοφάντωρ)[47] and praise Ammonius of Alexandria.[48] Fourth, both works suggest that their author had been involved in disputes with Jews[49] and Monophysites,[50] and that he used to number his arguments.[51] Fifth, with respect to language and style, both works contain *hapax legomena*,[52] similar phrases,[53] characteristic sets of similar words,[54] and same etymologies.[55]

43. *Hod.* X.3, 37: Ἐγὼ Ἀναστάσιος μοναχὸς τοῦ ἁγίου ὄρους Σινᾶ…

44. *Hod.* V, 1, 68-74, XXII, 3, 52-63; *Hex.* VIIb, 683-694, VIII, 14-18, XI, 929-930 etc.

45. *Hod.* I, 3, 73-79, II, 1, 1-3, VII, 1, 88-91; *Hex.* I, 321-324, VII, 170-171, VIIb, 469-475.

46. See e.g. the extensive use of Gregory's *Oration 38* in both the *Hod.*, p. 417, and the *Hex.* I, 364-366, II, 62-64, VI, 646-647, VIIb, 48-9, 628-630 etc.

47. *Hod.* IX, 2, 43, X.2, 6, 39; *Hex.* VIIb, 701.

48. *Hod.* XIII, 10, 1-3 (ὁ περὶ πάντα πολυπειρότατος τῶν ἐξηγητῶν Ἀμμώνιος ὁ Ἀλεξανδρεύς); *Hex.* I, 150 (Ἀμμώνιος ὁ δοκιμώτατος τῆς Ἀλεξανδρέων ἐξηγητής), 323 (Ἀμμωνίου τοῦ σοφωτάτου).

49. Compare e.g. *Hod.* XIV, 1, 37-67, with *Hex.* VI, 415-467.

50. For example, both works offer the same anti-monophysite reading of GREGORY OF NAZIANZUS' *Oration* 39, 16, ed. C. MORESCHINI, *Discours 38-41* (SC 358), Paris 1990, p. 184 (τὸ σῶμα… τῇ θεώσει Θεός): *Hod.* XIII, 1, 30 (οὐ τῇ φύσει, ἀλλὰ τῇ θεώσει καὶ ἑνώσει); *Hex.* II, 70-71 (τῇ θεώσει καὶ τῇ ἑνώσει λέγεται Θεός, ἀλλ' οὐ τῇ φύσει).

51. See e.g. *Hod.* VI, 2, 60-65, VII, 1, 24-39, X.2, 2, 1-40; *Hex.* IX, 127-148, XI, 426-434, 940-973.

52. Σημειοποιεῖν, σημειοποιΐας (*Hod.* XIV, 1, 35-36; *Hex.* VI, 557); ὀμματίζουσα (*Hod.* I, 1, 1; *Hex.* XII, 470); θεόστομος (*Hod.* I, 2, 123; *Hex.* X, 430, cf. *Sermo* II, 4, 50, III, 4, 72), πτωχοπρεπής (*Hod.* XIII, 8, 108, XXI, 1, 8 and 22; *Hex.* I, 18, II, 179). Occurrences of πτωχοπρεπής in PS.-ORIGEN's *Fragmenta in Psalmos* (ed. J.-B. PITRA, Venice 1883, p. 465) and in the *Doctrina Patrum* (ed. F. DIEKAMP, Münster 1907, p. 245) come respectively from a quotation of the *Hex.* and the *Hod.* Outside the *Corpus Anastasianum*, θεόστομος and ὀμματίζων only occur later in the southern Italian hymnography (*AHG* V, canon 34; VII, canon 31), whilst the adverb πτωχοπρεπῶς is found once in the *Life of Theophanes* attributed to Methodius the Confessor.

53. E.g. προασφαλίζεσθαι τὸν ἀκροατήν (*Hod.* I, 2, 29-30), προασφαλίζεται τὸν ἄνθρωπον (*Hex.* IX, 210); μανθανέτω ὁ ἀπαίδευτος (*Hod.* XIII, 3, 47, XVIII, 1, 59), μανθανέτωσαν οἱ ἀπαίδευτοι (*Hex.* VII, 378).

54. E.g. ἔνθεον καὶ σύνθεον (*Hod.* XIII, 4, 52), ὁλόθεος καὶ ἔνθεος καὶ σύνθεος (*Hod.* XXI, 4, 15); σύνθετον καὶ ἔνθεον καὶ ὁμόθεον (*Hex.* XII, 56-57). Cf. ἔνθεον καὶ σύνθεον καὶ ὁμόθεον (*Sermo* III, 5, 18).

55. E.g. ἀηδών (*Hod.* II, 4, 156; *Hex.* XII, 463); σελήνη (*Hod.* II, 8, 64-65; *Hex.* IV, 435-437); Κύριος, Θεός (*Hod.* II, 8, 62 and 87-93; *Hex.* VIIb, 111-115).

6. – Within the genuine Anastasian writings

Moreover, the *Hexaemeron* offers three striking parallels with the *Hodegos*, as well as with the *Sermones* and the *Questions and Answers*, which are considered authentic. The first one concerns the distinction between *typos* and divine reality. According to Anastasius' refutation of Monophysitism in the *Hodegos*,[56] the anthropological model and any other pattern which is employed to explain the mystery of Christ or the mystery of the Trinity has to be considered "as a symbolic image" (εἰς εἰκόνα τυπικήν), not "as natural equality" (εἰς ἰσότητα φυσικήν) to Christ or to the Trinity. This distinction permits, in the *Hexaemeron*,[57] to regard the creation of the firmament called heaven (Gn 1, 6-8) as foreshadowing the Incarnation: the upper and invisible heaven symbolizes the divinity of Logos, the firmament from below is a type of Christ's flesh, while the water between the first and the second heaven images Christ's soul. The reason is that such a reading relies on "symbolic and not natural patterns of things" (τυπικοῖς ἀλλ' οὐ φυσικοῖς πραγμάτων παραδείγμασι). The same distinction appears in the first *Sermo*,[58] where the creation of man in the image and the likeness of God is always understood as "in the symbolic image and likeness" (κατ' εἰκόνα καὶ ὁμοίωσιν τυπικήν) of the Trinity, not as "in a natural equality" (κατ' ἰσότητα φυσικήν) to the Trinity. Likewise, in Anastasius' *Question* 19, the divine nature is compared to the human soul, since the latter, created in the image of God, foreshadows the divine nature "as in an image and sketch by grace, not by nature".[59]

The second parallel refers to the account of the hypostatic union of Christ. In the *Hodegos*,[60] Anastasius defines this union as "the coexistent concurrence (ἀμφύπαρκτος συνδρομή) of the two natures in the womb of the saint mother of God". By the adjective ἀμφύπαρκτος, which is an *hapax*

56. *Hod.* VIII, 4, 37-52; XVIII.

57. *Hex.* II, 48-73.

58. *Sermo* I, 1, 48-57 (ὥσπερ ἐν ἐσόπτρῳ τινὶ καὶ σκιαγραφίᾳ τυπικῇ, οὐ φυσικῇ) and 96-98; 2, 9-11; 3, 85-86; 4, 92; 5, 35-36 and 65-66 (τυπικῶς… ἀλλ' οὐκ ἰσοφυῶς); 6, 10-14. Cf. *Sermo* II, 1, 12-13 and 38-48 (κατ' εἰκόνα λέγω, οὐ κατ' ἰσότητα).

59. *Anastasii Sinaitae: Quaestiones et responsiones* 19, 12-16, eds. M. Richard, J. A. Munitiz (CCSG 59), Turnhout 2006 (hereafter: *Quaest.*) (ὡς ἐν εἰκόνι τινὶ καὶ τύπῳ κατὰ χάριν, ἀλλ' οὐ κατὰ φύσιν). For an English translation, see J. A. Munitiz (intr., tr. and notes), *Anastasios of Sinai: Questions and Answers* (Corpus Christianorum in translation 7), Turnhout 2011, p. 90.

60. *Hod.* II, 5, 9-18. Cf. Ps.-Athanasius of Alexandria, *Liber de definitionibus*, *PG* 28, 544D-545A; Ps.-Zonaras, *Lexicon*, ed. J.A.H. Tittmann, Leipzig 1808, repr. Amsterdam 1967, p. 731.

legomenon,[61] Anastasius indicates that the divine Logos did not assume a pre-existing body or soul, but existed at the same time with an animated and intellectual flesh, similarly to man's conception.[62] The analogy between Christ and man is expounded in the second *Sermo*,[63] where man's conception is described in very similar terms as the soul-body union in the woman's womb through a coexistent concurrence (ἀμφυπάρκτῳ συνδρομῇ) and a twofold combination (συνόδῳ διδύμῳ), excluding any pre-creation or pre-existence both of the body and of the soul. On these grounds, the commentary on Gn 3:21,[64] regarding the clothing of Adam with skins as a prefiguration of the Incarnation in the light of Jn 1:14 ("The Word became flesh and dwelt among us"), provides a close yet more sophisticated account of the hypostatic union: "in the virgin Mary as in some intellectual dwelling, the Word of God, in a coexistent concurrence and instantaneous combination (ἐν ἀμφυπάρκτῳ συνδρομῇ καὶ συνόδῳ ἀκαριαίᾳ), has been intertwined and co-moulded in twofold nature in the hypostasis, but he has not pre-moulded the bodily nature".[65]

61. Often confused with αὐθύπαρκτος in mss., the term ἀμφύπαρκτος occurs for the first time in the writings of and seems to have been coined by Anastasius of Sinai as more appropriate than συνύπαρκτος (cf. *Sermo* I, 4, 54) in a Christological context. Otherwise, ἀμφύπαρκτος only appears later in MICHAEL GLYCAS' (*Annales*, ed. I. BEKKER, Bonn 1836, p. 132 and 139; *Quaestiones in sacram scripturam* 48, ed. S. EUSTRATIADES, Athens 1906, p. 51) stereotypical definition of the human soul-body union as a hypostatic union (ἡ καθ' ὑπόστασιν ἕνωσις, τουτέστιν ἡ ἀμφύπαρκτος τῶν ἑτερουσίων [ἐν τῇ μήτρᾳ] κατὰ ταὐτὸν συνδρομή), which combines elements from three existing definitions: ANASTASIUS I OF ANTIOCH, *Capita philosophica* 139, ed. K.-H. UTHEMANN, *OCP* 46, 1980, p. 358; MAXIMUS THE CONFESSOR (?), *Unionum definitiones*, ed. P. VAN DEUN, *REB* 58, 2000, p. 145; ANASTASIUS OF SINAI, *Hod.* II, 5, 9-11. With regard to the term ἀμφύπαρκτος, in *Quaest.* 48 Glycas acknowledges his debt to Anastasius of Sinai.

62. For earlier patristic discussions, see Uthemann's substantial apparatus *ad locum*, to which we can add: THEODORE OF SCYTHOPOLIS, *Libellus de erroribus Origenianis*, *PG* 86.1, 233[B], 236[A]; ANASTASIUS I OF ANTIOCH (ed. S. N. SAKKOS, Thessaloniki 1976), *De orthodoxa fide* III, 14-20; IDEM, *Adversos eos qui in divinis dicunt tres essentias*, 47; IDEM, *De operationibus*, fragm. II, 4; MAXIMUS THE CONFESSOR, *Ambigua ad Iohannem*, *PG* 91, 1325[ABC] and 1341[ABC].

63. *Sermo* II, 2, 34-47.

64. *Hex.* XII, 29-47.

65. *Hex.* XII, 38-41: ἐν ᾗ (sc. παρθένῳ Μαρίᾳ) ὥσπερ τινὶ σκηνῇ λογικῇ ἐν ἀμφυπάρκτῳ συνδρομῇ καὶ συνόδῳ ἀκαριαίᾳ διδυμοφυῶς συνεπλάκη καὶ συνεπλάσθη καθ' ὑπόστασιν, ἀλλ' οὐ προεπλάσθη ὁ τοῦ Θεοῦ Λόγος τὴν σκηνόδημον φύσιν. I have emended αὐθυπάρκτῳ to ἀμφυπάρκτῳ on the grounds of the *Hodegos* and the second *Sermo*. This reading is otherwise supported by the *Hexaemeron*, which describes the incarnate Christ as ἀμφύπαρκτος (rather than αὐθύπαρκτος) καὶ ἀμφιγενὴς σύνθετος δερματοφόρος (*Hex.* XII, 42). I have also corrected the *hapax legomenon* σκηνώδημον to σκηνόδημον, which I translated as "bodily", instead of Lampe's "dwelling in a body", because προεπλάσθη can only refer to the human body/flesh assumed by the divine Logos.

The third parallel comprises a hermeneutical principle for the interpretation of Scripture. In his *Letter on the Faith* as preserved in the *Hodegos*,[66] Anastasius, although he alludes to the mystical meaning of the Genesis fall story, argues that "we don't have to pry into what has been kept silent in the divine Scripture (οὐ γὰρ δεῖ ἡμᾶς περιεργάζεσθαι τὰ σεσιωπημένα τῇ θείᾳ γραφῇ), I mean about paradise, the tree, the nudity, the garments and other similar questions, which have not been clearly made known in the sacred books". The same approach is applied at the start of the eighth book of the *Hexaemeron*, where the interpreter warns in quite similar terms against delving into what has been kept silent in the divine Scripture (Καὶ ὅτι μὲν οὐ δεῖ τὰ σεσιωπημένα τῇ θείᾳ γραφῇ διερευνᾶν, δῆλον)[67] with regard to the essence of the two trees in paradise (Gn 2:9). Apart from the similarity in wording and scope with the *Hodegos*, the *Hexaemeron*'s phrase occurs almost verbatim in Anastasius' *Question* 19,[68] which discusses the nature of the human soul.

There is abundant evidence to object to the inauthenticity of the *Hexaemeron*. However, is this evidence sufficient to ascribe with certainty the *Hexaemeron* to Anastasius Sinaita, the author of the *Hodegos*, and thus to regard it as authentic? For an answer, we shall go back to late 7th-century Egypt, when the monk Anastasius was fighting against Monophysitism. In that period, he seems to have visited often the library of the Patriarchate of Alexandria. As he narrates in the *Hodegos*,[69] he noted there with regret that the doctrinal writings of St. Cyril had been "corrupted and falsified" (νενοθευμένας καὶ διεστραμμένας) by the Severians. Therefore, he was advising to argue against the Monophysites on the basis of the Bible, which is "genuine and indisputable" (ἀνόθευτος καὶ ἀναντίρρητος).[70] Surprisingly, this is what Anastasius frequently does in the *Hexaemeron*: he defends the Chalcedonian doctrine while explaining the creation narrative. For instance, he comments extensively on the double name "Lord God" (Κύριος ὁ Θεός) in support of the double nature of Christ (Θεὸς καὶ ἄνθρωπος).[71] The doubling of name occurs, as he states, after the creation of man, not once

66. *Hod.* IV, 30-36. The same principle appears also in the short *Progymnasia* which opens the *Hodegos* (I, 1, 15-16: ὅτι οὐ δεῖ τὰ βαθύτερα ἡμῶν ψηλαφᾶν, οὐδὲ τὰ σεσιωπημένα τῇ θείᾳ γραφῇ).
67. *Hex.* VIII, 6-8. Cf. *ibidem*, 19-22.
68. *Quaest.* 19, 6-7 (Ὅτι μὲν οὐ δεῖ τὰ σεσιωπημένα τῇ θείᾳ γραφῇ ἐρευνᾶν, πρόδηλον).
69. *Hod.* X.1, 1, 3-9; X.1, 2, 16-17; X.2, 7, 176-190.
70. *Hod.* VI, 2, 54-66.
71. *Hex.* VIIb, 1-278.

or twice, but in seventeen passages in a row. To reinforce his argument, Anastasius quotes then the beginnings of the biblical sections of Gn 2:8 to 3:23, according to what he found "in the most accurate, genuine and ancient (ἀκριβῆ καὶ ἀνόθευτα καὶ ἀρχαῖα) copies of the Scripture, among the texts of Clement, Irenaeus, Philo the philosopher and the compiler of the annotated Hexapla".[72] The pro-Chalcedonian reading of Genesis as well as the recourse to the authority of genuine Bible manuscripts and early Alexandrian masters – whose writings seem to have been preserved in the library of the Patriarchate of Alexandria – make it highly probable that the interpreter of the *Hexaemeron* was addressing the Christians of Egypt in a period when forgery was very common (7th c.), and that he was thus identical with the polemicist of the *Hodegos*, Anastasius monk of mount Sinai.

Dimitrios Zaganas
Faculty of Theology
KU Leuven

72. *Hex.* VIIb, 231-252. Cf. *Hex.* VIII, 72 (εὕρομεν ἐν τοῖς ἀνοθεύτοις τῶν Ἑξαπλῶν ἀντιγράφων).

ELIAS EKDIKOS AS THE AUTHOR OF THE *ANTHOLOGIUM GNOMICUM* (*CPG* 7716): A RESEARCH UPDATE

Eva DE RIDDER

Πηγὴν νάουσαν, ἠθικῶν δρόσον λόγων,
ἐνταῦθ' ἐφεύροις εἰ μετέλθῃς γνησίως.
Anthologium gnomicum, 1st distich

In its opening distich, the *Anthologium gnomicum* (*CPG* 7716),[1] a collection of ascetic and gnomic chapters,[2] promises a flowing source, a dew of moral words to its readers, on the condition that they genuinely follow their path. With its approximately 240-253 chapters,[3] the *Anthologium* mainly focuses on the two inextricably linked concepts of *praxis* and *theoria* in combination with the act of praying. Moral guidelines, thoughts and reflections on these concepts are formulated in a generic style with an impersonal voice, showing the reader how to walk the spiritual path up to its destination of imperturbability (ἀπάθεια). The collection is divided into four parts, each

1. A critical edition of this text is in preparation by the present author at The Institute for Early Christian and Byzantine Studies (KU Leuven). Text of the *Anthologium* is cited from *Φιλοκαλία τῶν Ἱερῶν Νηπτικῶν συνερανισθεῖσα παρὰ τῶν Ἁγίων και Θεοφόρων Πατέρων*, I-V, Athens 1974-1976[4], more precisely from II, p. 289-314.

2. For more information on general characteristics of chapter literature and for further references to relevant bibliography, see P. GÉHIN, Les collections de kephalaia monastiques: naissance et succès d'un genre entre création originale, plagiat et florilège, in A. RIGO, P. ERMILOV (ed.), *Theologica minora. The Minor Genres of Byzantine Theological Literature* (Βυζάντιος. Studies in Byzantine History and Civilization 8), Turnhout 2013, p. 1-50. See also P. VAN DEUN, Exploration du genre byzantin des Kephalaia. La collection attribuée à Théognoste, in the same volume, p. 51-72 and E. DE RIDDER, K. LEVRIE, Capita literature in Byzantium, in R. CEULEMANS, P. DE LEEMANS (ed.), *Florilegia from Antiquity to the Renaissance. The Construction of Authority* (LECTIO Studies on the Transmission of Texts and Ideas 3), Turnhout [forthcoming].

3. The number of chapters differs in the manuscripts, depending on the omission and on the merging or splitting of some chapters in the tradition.

Revue des Études Byzantines 73, 2015, p. 203-227. doi : 10.2143/REB.73.0.3132048

of which contain 30 to over a 100 chapters and are prefaced by either a distich or an introductory subtitle.

In 1932, the authorship of the *Anthologium* was thoroughly discussed by the French Byzantinist M.-Th. Disdier.[4] In his article, Disdier carefully assessed the different attributions of the *Anthologium* to Elias Ekdikos, Maximos the Confessor, and John of Karpathos.[5] He reached the conclusion that only Elias can be regarded as the collection's true author. The value of Disdier's work can hardly be overestimated seeing that many of his conclusions (of which some are discussed below) stood the test of time. And although Disdier's article was certainly not the last publication on Elias Ekdikos and the *Anthologium*, it can be regarded as the most systematic study when compared to other articles on the chapter collection[6] and the several dictionary entries on Elias[7] that have since appeared.

Disdier's analysis was to a certain extent crippled by its limitation to manuscript information derived from catalogues. He did not consult (reproductions of) the manuscripts himself and noted that his inventory was probably incomplete.[8] Most of the catalogues on which he based his information are now outdated and/or have been replaced.

This article aims to update the information on Elias Ekdikos as the author of the *Anthologium*. The structure of this article resembles that of Disdier in the way that I will first survey the several names to which the *Anthologium* was affixed through time (*viz*. Maximos the Confessor and John of Karpathos,

4. M.-Th. Disdier, Élie l'Ecdicos et les Ἕτερα κεφάλαια, attribués à saint Maxime le Confesseur et à Jean de Carpathos, *EO* 31, 1932, p. 17-43.

5. The attribution of the *Anthologium* to Maximos the Confessor was questioned earlier by M.-Th. Disdier, Une œuvre douteuse de saint Maxime le Confesseur, *EO* 30, 1931, p. 160-178 (160), and P. Viller, Aux sources de la spiritualité de s. Maxime: les œuvres d'Évagre le Pontique, *Revue d'ascétique et de mystique* 11, 1930, p. 156-184 (158-159 n. 8), although further on in his article, Viller cites part of chapter II. ρκθʹ (Οὔπω ἔφθασεν εἰς ἁπλότητα) to illustrate Evagrios Pontikos' possible influence on Maximos (p. 177).

6. See J. McGuckin, The Shaping of the Soul's Perceptions in the Byzantine Ascetic Elias Ekdikos, *St Vladimir's Theological Quarterly* 55/3, 2011, p. 343-363; N. G. Politis, Ἡ πρὸς τὴν θεωρίαν ὁδὸς Ἠλία τοῦ Ἐκδίκου, *EEBS* 43, 1977-1978, p. 345-364; M.-Th. Disdier, La vie spirituelle selon Élie l'Ecdicos, *EO* 31, 1932, p. 114-164.

7. See E. De Ridder, Elias Ekdikos, *Lexikon byzantinischer Autoren*, Leipzig [forthcoming]; G. Luznycky, Elias Ekdikos, *New Catholic Encyclopedia* 5, 2003², p. 156; H. M. Biedermann, E. Ekdikos, *Lexikon des Mittelalters* 3, 2002, c. 1824-1825; K.-H. Uthemann, Elias Ekdikos, *LTK* 3, 1995, c. 592; A. Kazhdan, Elias Ekdikos, *ODB* 1, 1991, p. 686; P. G. Nikolopoulos, Ἠλίας. Ὁ ἔκδικος, *ThEE* 6, 1965, c. 30-31; V. Laurent, Élie l'Ecdicos, *DHGE* 15, 1963, c. 187-188; J. Darrouzès, 5. Élie l'Ecdicos, *Dictionnaire de Spiritualité* 4, 1960, c. 576-578; K. Baus, Elias Ekdikos, *LTK* 3, 1959, c. 811; V. Grumel, Élie l'Ecdicos, *Catholicisme hier aujourd'hui demain* 4, 1956, c. 16.

8. M.-Th. Disdier, Élie l'Ecdicos, cited n. 4, p. 18: "… et nul en la matière ne peut se promettre d'avoir fait un inventaire complet…".

but also Neilos of Ankyra, Symeon the New Theologian, Theodore of Edessa, Gregory of Nazianzos, and of course Elias Ekdikos),[9] before bringing the person behind the name Elias Ekdikos into focus in hopes of identifying this figure more precisely. Research on the author of the *Anthologium* turns out to be a path with crossroads that lead to different traditions and theories, most of which, however, soon go up a cul-de-sac.

Information on the topic was gathered from two kinds of sources. The first and most important is the manuscript tradition, which counts 51 direct and 30 indirect witnesses spanning a period of time from the 12th to the 19th century. They provide firsthand information on the several attributions of the *Anthologium* during its transmission over the centuries, which is why the analysis of the textual witnesses forms the backbone of this article. A second source of information is provided by Byzantine authors who quoted or integrated chapters of the *Anthologium* into their own works. In the present article I only mention the cases in which these authors refer to their source. In addition, some attention will be given to scholars such as F. Combefis, Nikodemos of the Holy Mountain, but also more recently L. Petit and M.-Th. Disdier. Basing themselves on certain manuscripts, their catalogues, or on the research of scholars before them, they have often formulated hypotheses on the authorship of the *Anthologium* that would steer the research in a certain direction – be it closer to or farther from our final conclusions. These kinds of sources enable us to sketch an overall picture of the *Anthologium*'s different attributions and their reverberations in the collection's reception and of the person behind the chapter collection.

1. – Attributions of the *Anthologium gnomicum*

The discussion of the several attributions of the *Anthologium* is structured as follows: I will first address the attributions of the *Anthologium* in descending order of impact they had on scholarly research and on the collection's

9. J. McGuckin, The Shaping of the Soul's Perceptions, cited n. 6, p. 343 n. 2, and A. Kazhdan, Elias Ekdikos, cited n. 7, p. 686, mistakenly add the name of Nikephoros Moschopoulos to this list, the Metropolitan of Crete who died between A.D. 1322-1332 (*PLP*, no. 19376). Kazhdan refers to a review by N. B. Tomadakis in *Ἀθηνᾶ* 78, 1980-1982, p. 284-285, of an article by E. Papaeliopoulou-Fotopoulou, Ἄγνωστη ἀκολουθία στὸν ἅγιο Κασσιανὸ τὸν Ῥωμαῖον. Ποίημα τοῦ "Κρήτης", *Δίπτυχα* 2, 1980-1981, p. 119-144. In her article, Papaeliopoulou-Fotopoulou discussed a certain *Κανών* and linked it to Moschopoulos (p. 131-132), a name which was corrected by Tomadakis in his review to "'Ηλίας ὁ Ἔκδικος (καὶ εἶτα) μητροπολίτης Κρήτης" (p. 285). Kazhdan referred to Moschopoulos in his lemma on Elias Ekdikos; McGuckin incorrectly added Moschopoulos' name to the several attributions of the *Anthologium*.

reception (sections 1.1-1.6), before concluding with the *Anthologium*'s true author, Elias Ekdikos (section 1.7).

1.1. *Attributions to Maximos the Confessor*

Of all the author names with which the *Anthologium* came to be associated, if not Elias, the one of Maximos the Confessor (580-662) was indubitably the most persistent. The name of Maximos who, amongst other theological and spiritual works, authored chapter collections such as the *Capita de caritate* (*CPG* 7693) and the *Capita theologica et oeconomica* (*CPG* 7694), has had a long lasting impact on scholarly research on the *Anthologium* up to 1932. Crucial in this respect was the edition of Maximos' œuvre by the French patrologist and philologist F. Combefis (1605-1679) in 1675.[10] The first volume of the *Opera omnia* included the *Anthologium* as the *Capita alia* by Maximos the Confessor.[11] Combefis' source manuscript for the title, attribution, and Greek text of the *Anthologium* was the 14th-century *Vaticanus gr*. 703 (B1),[12] which transmits the *Anthologium* as the Ἕτερα κεφάλαια τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Μαξίμου. The *Opera omnia* were subsequently reprinted in volumes 90 and 91 (both published in 1860) of J.-P. Migne's *Patrologia Graeca*, the *Anthologium* more precisely on c. 1401-1461 of volume 90.[13] As a result of

10. F. Combefis, *S. Maximi Confessoris, Graecorum Theologi eximiique Philosophi operum Tomus primus (secundus). Ex probatissimis quaeque mss. Codicibus, Regiis, Card. Mazarini, Seguierianis, Vaticanis, Barberinis, Magni Ducis Florentinis, Venetis, etc. eruta, nova Versione subacta, Notisque illustrata*, I-II, Paris 1675.

11. See *ibidem*, I, p. 640-672.

12. R. Devreesse, *Codices Vaticani Graeci. Tomus III, Codices 604-866* (Bibliothecae Apostolicae Vaticanae codices manu scripti rencensiti), Città del Vaticano 1950, p. 181-186. Combefis explicitly mentions the *Vaticanus* in his list of manuscripts published in 1660 (full title: *Elenchus operum Sancti Maximi R. Patri Francisco Combefis, hactenus quaesitorum, ejusque curâ ad eorum proximam Editionem, Cleri Gallicani jussu et auspiciis, paratorum*). For further information on the *Elenchus* and its relation to the *Opera Maximi*, see B. Janssens, François Combefis and the Edition of Maximus the Confessor's Complete Works, *An. Boll.* 119, 2001, p. 357-362.

13. In 1864, the *Anthologium* was included for a second time in the *PG*, more precisely in volume 127, c. 1127-1176. The Greek text of the *Anthologium* in *PG* 127 is a reprint of that from the *Philokalia*, the famous collection by Nikodemos of the Holy Mountain and Makarios of Corinth which was printed in 1782 in Venice. See E. Citterio, Nicodemo Agiorita, in C. G. Conticello, V. Conticello (ed.), *La théologie byzantine et sa tradition. Vol. II, XIIIe-XIXe s.* (Centre d'études des religions du livre, Corpus Christianorum), Turnhout 2002, p. 905-978, here p. 919-921, no. 5. See also C. Baur, *Initia Patrum Graecorum*, I-II (Studi e Testi 180-181), Città del Vaticano 1955, where the *incipits* of the two editions in the *PG* (vols. 90 and 127) have led to two different entries: "Ἔξεστι παντὶ Χριστιανῷ τῷ ὀρθῶς πιστ. Elias Exiguus, Anthologium gnomicum" (p. 323) *vs* "Ἔπεστι παντὶ Χριστιανῷ τῷ ὀρθῶς πιστεύοντι S. Maximi Abb., Capitula" (p. 373).

the widespread circulation of Migne's publication, the *Anthologium* was often referred to as the *Capita alia* of Maximos the Confessor, and sometimes still is.[14] Even in the first half of the 20th century, Maximos was sometimes considered to be the author of the collection: chapters were even used as examples in analyses of his spiritual doctrines.[15]

As mentioned above, Disdier's article of 1932 on the authorship of the *Anthologium* repudiated the attribution to Maximos the Confessor and settled the dispute by advancing convincing arguments one could not overlook. On a text-external level, Disdier brought up the silence of Photios: had the *Anthologium* really been an important chapter collection by the hand of Maximos the Confessor, Photios would have probably listed it in his *Bibliotheca*, as he did with similar works such as the *Capita de caritate*.[16] Furthermore, Disdier pointed out the significant gap between the period in which the Confessor lived (6th-7th century) and the earliest witnesses of the *Anthologium* (12th century). In addition, the *Anthologium* is absent from some important manuscripts that exclusively transmit the literary production of Maximos the Confessor.[17] Yet the most deciding factor to exclude the authorship of the Confessor are the text-internal arguments: the *Anthologium* shows not only significant differences in vocabulary compared to Maximos' œuvre, but also essential dissimilarities in spiritual doctrine that

14. Even in the cases where the attribution to Maximos is rejected, it is observed that the title *Capita alia* is regularly preferred to that of the *Anthologium*. See, for instance, the entry in *CPG* 7716: the collection is found under the *Spuria* of Maximos the Confessor, although a note indicates Elias as the author. The title Ἀνθολόγιον γνωμικόν is not mentioned. Likewise, H.-G. Beck, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich* (Handbuch der Altertumswissenschaft 12, II.1), Munich 1977 [= 1959], p. 363, 440, 452, and G. Mahieu, *Travaux préparatoires à une édition critique des œuvres de S. Maxime le Confesseur*, Diss., Leuven 1957, p. 229-230, only refer to the title *Ἕτερα κεφάλαια*, not to that of *Anthologium gnomicum*.

15. Examples are F. Cayré, *Précis de patrologie. Histoire et doctrine des pères et docteurs de l'Église. Tome deuxième: Livres III et IV*, Paris-Tournai-Rome 1930-1931, p. 307-309 and M. A. Saudreau, *La vie d'union à Dieu et les moyens d'y arriver d'après les grands maîtres de la spiritualité*, Angers 1921, p. 67-76.

16. See the index in *Photius. Bibliothèque. Tome IX: index*, ed. by J. Schamp (Collection des universités de France), Paris 1991, p. 474-475 for the list of Maximos' writings present in the *Bibliotheca*; see *Photius. Bibliothèque. Tome III, "codices" 186-222*, ed. by R. Henry (Collection byzantine), Paris 1962, p. 74-89 for the Greek text of the section on Maximos.

17. See M.-Th. Disdier, Élie l'Ecdicos et les Ἕτερα κεφάλαια, cited n. 4, p. 29-30. The exception is the *Ferrarensis, Biblioteca Comunale Ariostea* 144 (A3), a 14th-century manuscript fully dedicated to the works of Maximos the Confessor. Since the manuscript also contains the *Anthologium*, it might be regarded as an argument in favour of an attribution to the Confessor. Nevertheless, as the exception proving the rule, the *Ferrarensis* demonstrates that no trace can be found of the *Anthologium* before the 12th century. Its attribution to Maximos can be explained by the manuscript's inclusion in group A, of which all members contain this attribution (see below).

make the attribution to Maximos highly problematic to downright impossible.[18]

Despite the significance of the attribution to Maximos in years of scholarly research, the manuscript tradition sketches a somewhat different picture. In the direct tradition, one finds the *Anthologium* attributed to Maximos the Confessor in the ten manuscripts[19] listed below. They are arranged on the basis of their siglum:[20]

Atheniensis, Bibliothecae Nationalis 517 (A1) – 14th century[21]
Τοῦ ἁγίου καὶ ὁμολογητοῦ Μαξίμου κεφάλαια ἀσκητικὰ πράξεως εὐχῆς καὶ θεωρίας σμδʹ

Vaticanus gr. 730 (A2) – 14th century[22]
Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Μαξίμου τοῦ ὁμολογητοῦ κεφάλαια ἀσκητικὰ πράξεως εὐχῆς καὶ θεωρίας σμδʹ

Ferrarensis, Biblioteca Comunale Ariostea 144 (A3) – 14th century[23]
Ἕτερα κεφάλαια τοῦ αὐτοῦ (= Maximos) ἀσκητικὰ πράξεως εὐχῆς καὶ θεωρίας σμδʹ

18. E.g. the preference for εὐχή or προσευχή; the interpretation of the word λογισμός; the division of the spiritual life; the conception and aim of the active life; the tripartite division of sin. For a detailed analysis, see M.-Th. Disdier, Élie l'Ecdicos et les Ἕτερα κεφάλαια, cited n. 4, p. 30-37.

19. Or eleven manuscripts, depending on where to place the *Athous, Lavras* Γ 40 (*Eustratiadis* 280) (B2), a manuscript that in all likelihood changed Maximos' name to Neilos in its attribution (Ἕτερα κεφάλαια τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Νείλου). The attribution of B2 is further discussed below in section 1.3.

20. The sigla presented in this article are mine. The letters refer to the stemmatological group in which they are placed: for instance, manuscripts whose siglum begin with the letter A (such as A1 A2 A3 A4 A5) are related and belong to the same group in the stemma of the *Anthologium*.

21. Because the catalogue description of J. Sakkelion, A. Sakkelion, *Κατάλογος χειρογράφων τῆς Ἐθνικῆς Βιβλιοθήκης τῆς Ἑλλάδος*, Athens 1892, p. 102, dated this manuscript to the 12th century, the *Atheniensis* was for a long time considered to be one of the earliest textual witnesses of the *Anthologium*. As a result, the attribution to Maximos, too, was assumed to have occurred since the earliest copies of the collection. However, the Athenian manuscript cannot be dated to the 12th century as it was written on bombycine paper. It was G.-M. de Durand, La tradition des œuvres de Marc le Moine, *Revue de l'histoire des textes* 29, 1999, p. 1-37 (16), who dated the manuscript two centuries later. Indeed, independently from each other G. Parpulov (University of Oxford), J. Noret (KU Leuven), and B. Markesinis (KU Leuven), whom I thank for their advice, dated the handwriting to the early 14th century. The catalogue's mistaken dating can be explained by the archaising elements in the handwriting; see H. Hunger, Archaiserende Minuskel und Gebrauchsschrift zur Blütezeit der Fettaugenmode. Der Schreiber des Cod. Vindob. Theol. gr. 303, in J. Glénisson, J. Bompaire, J. Irigoin (ed.), *La paléographie grecque et byzantine. Paris 21-25 octobre 1974* (Colloques internationaux du Centre national de la recherche scientifique 559), Paris 1977, p. 283-290. I. De Vos (King's College London) kindly confirmed the use of bombycine paper to me when she consulted the manuscript *in situ* (March 2014).

22. R. Devreesse, *Codices Vaticani Graeci*, cited n. 12, p. 232-235.

23. E. Martini, *Catalogo di manoscritti greci esistenti nelle biblioteche italiane*, I.2, Milan 1896, p. 342-345.

Athous, Dionysiou 626 (A5) – 17th century[24]
Τοῦ αὐτοῦ (= Maximos) κεφάλαια ἀσκητικὰ πράξεως εὐχῆς καὶ θεωρίας
Vaticanus gr. 703 (B1) – third quarter of the 14th century[25]
Ἕτερα κεφάλαια τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Μαξίμου
Tyrnavensis (Tyrnavo) 30 (B3) – beginning of the 14th century[26]
Ἕτερα κεφάλαια τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Μαξίμου
Scorialensis Y.III.19 (*gr.* 289) (C3) – A.D. 1359-1360[27]
<Τοῦ αὐτοῦ κεφάλαια ἀσκητικά?>[28] πράξεως εὐχῆς καὶ θεωρίας
Romanus, Vallicellianus gr. 67 (E 21) (H2) – 14th century[29]
Κεφάλαια τοῦ ἁγίου Μαξίμου
Mosquensis, Bibliothecae Synodalis gr. 405 (*Vladimir* 416) (K1) – A.D. 1289[30]
Τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Μαξίμου τοῦ ὁμολογητοῦ
Athous, Batopediou 605 (L1) – 13th century[31]
Τοῦ ὁσίου καὶ θεοφόρου πατρὸς ἡμῶν Μαξίμου

With ten witnesses accounting for one fifth of the direct tradition, the attribution to Maximos cannot be overlooked. Yet, the *recensio codicum* reveals that the attribution is centred in one particular family of the stemma (Family 1),[32] more specifically in members of groups A B C,[33] which are related

24. E. Dionysiatis, Συμπληρωματικὸς κατάλογος Ἑλληνικῶν χειρογράφων Ἱερᾶς Μονῆς Διονυσίου Ἁγίου Ὄρους, *EEBS* 27, 1957, p. 233-271 (241), but especially see *Maximi Confessoris Liber Asceticus,* adiectis tribus interpretationibus latinis sat antiquis editis a Steven Gysens, ed. by P. Van Deun (CCSG 40), Turnhout-Leuven 2000, p. xxxviii-xxxix.

25. See note 12.

26. Z. Melissakis, *Κατάλογος τῶν κωδίκων τῆς Δημοτικῆς Βιβλιοθήκης Τυρνάβου* (Ἰνστιτοῦτο Βυζαντινῶν Ἐρευνῶν, Πηγές 8), Athens 2007, p. 170-183.

27. G. De Andrés, *Catálogo de los Códices Griegos de la Real Biblioteca de el Escorial*. II, *Codices 179-420*, Madrid 1965, p. 169-172.

28. I completed the attribution after those found in manuscripts A1 A2 A3 A5, to which the remaining words of C3 resemble. I wrote Τοῦ αὐτοῦ instead of Maximos' full name because the *Anthologium* is copied immediately after works by Maximos.

29. E. Martini, *Catalogo di manoscritti greci esistenti nelle biblioteche italiane*. II, *Catalogus codicum Graecorum qui in bibliotheca Vallicelliana Romae adservantur*, Milan 1902, p. 98-108, but see *Marci Monachi opera ascetica. Florilegium et sermones tres*, ed. by P. Roelli (CCSG 72), Turnhout 2009, p. xxxiii-xxxiv, or *Évagre le Pontique, Traité pratique ou Le moine*, ed. by A. Guillaumont, C. Guillaumont, I (SC 170), Paris 1971, p. 297-300.

30. B. Fonkič, F. Poljakov, *Греческие рукописи Московской синодальной библиотеки. Палеографические, кодикологические и библиографические дополнения к каталогу архимандрита Владимира (Филантропова)*, Moscow 1993, p. 136 (no. 416); A. Vladimir, *Систематическое описание рукописей Московской Синодальной (Патриаршей) библиотеки.* IV: *Рукописи греческие*, Moscow 1894, p. 621-624 (no. 416).

31. S. Kadas, *Τὰ σημειώματα τῶν χειρογράφων τῆς Ἱερᾶς Μεγίστης Μονῆς Βατοπαιδίου*, Mount Athos 2000, p. 109-110; S. Eustratiadis, Arkadios, *Catalogue of the Greek Manuscripts in the Library of the Monastery of Vatopedi on Mt. Athos* (Harvard Theological Studies 11), New York 1969 [= Cambridge-Paris-London 1924], p. 119-120.

32. Family 1 consists of groups A B C D E F G H I J K L.

33. See their sigla, of which the letter refers to the stemmatological group in which they are placed (cf. n. 20).

through a reconstructed parental manuscript. What is more, manuscripts K1 and L1 (both from the 13th century) are to a certain extent related to both each other and groups A B C.[34] The origin of the attribution to Maximos is likely to be situated near the parental manuscript of groups A B C in the 13th century. Manuscript H2 is a singular case seeing that it is the only witness from group H to contain an attribution to Maximos.[35] It is not known what led to this attribution. The conclusions drawn from the *recensio* justify rejecting Maximos the Confessor as the author of the *Anthologium*.

When the hesychast monk Gregory of Sinai (*ca* 1255 or 1265?-after 1337) quoted chapter II. ιβʹ (Οὐδὲν οὔτε ἐννοίας θανάτου) of the *Anthologium* in his *De quietudine et duobus orationis modis capita quindecim*,[36] he ascribed the words to Maximos. It is plausible yet unproven that he used one of the aforementioned manuscripts: "Οὐκ ἔστι", φησιν ὁ ἅγιος Μάξιμος, "ἐννοίας θανάτου φοβερώτερον· οὐδὲ μνήμης Θεοῦ μεγαλοπρεπέστερον"· τὸ ὑπερέχον τοῦ ἔργου παραδηλῶν.[37]

1.2. *Attributions to John of Karpathos*

In his dictionary entry on Elias Ekdikos from 1924,[38] the French scholar L. Petit advanced the thesis that John of Karpathos, the 6th-century[39] author of two chapter collections entitled the *Capita hortatoria ad monachos in India* (*CPG* 7855) and the *Capita theologica et gnostica* (*CPG* 7856), was the author of the *Anthologium*, whereas Elias could only be considered as the composer of the distichs that precede some of the collection's parts.[40] Even though Petit was aware of the attribution to Elias, he categorically refused it and declared it "sans doute fausse". To support his thesis of John

34. Some strong variants indicate that manuscript K1 was influenced by the parental manuscript of groups A B C. Manuscript L1, on its turn, seems to depend partially on K1.

35. Other members of group H are manuscripts *Vaticanus gr*. 694 (H1); *Athous, Koutloumousiou* 116 (*Lambros* 3189) (H3); *Chiovensis, Akademija Nauk Ukraïny, Central'na Naukova Biblioteka im. V.I. Vernadskogo gr*. 149 (H4); *Athous, Iviron* 493 (*Lambros* 4613) (H5). Manuscript H2 also preserves a *florilegium patristicum*, in which chapters quoted from the *Anthologium* are attributed to Maximos (see *Marci Monachi opera ascetica*, cited n. 29).

36. A. Rigo, Gregorio il Sinaita, in *La théologie byzantine*, cited n. 13, p. 35-130 (86, no. 4: Εἴδησις μικρὰ περὶ ἡσυχίας).

37. *PG* 150, 1313-1330, ch. ϛʹ. The remarkable variant μεγαλοπρεπέστερον for θαυμασιώτερον is not attested in the extant members of the manuscript tradition.

38. L. Petit, Jean de Carpathos, *DTC* 8.1, Paris 1924, c. 753-754.

39. I follow the date settled by D. Krausmüller, Dating John of Carpathus to the 6th century. A textual parallel between his Capita hortatoria and the Pandectes of Antiochus of St. Sabas, *Gouden Hoorn* 7/1, 1999, p. 7-13.

40. The distich of Part IV is only present in certain stemmatological groups.

of Karpathos as the authentic author, he referred to two manuscripts, *viz.* the direct witnesses

Vindobonensis, theologicus gr. 315 (J1) – 13th century[41]
Τοῦ μακαρίου Ἰωάννου ἐπισκόπου Καρπαθίου κεφάλαια ἠθικά
Oxoniensis, Bodleianus, Baroccianus 133 (J2) – 13th century[42]
Τοῦ μακαρίου Ἰωάννου ἐπισκόπου Καρπάθου κεφάλαια ἠθικά

Manuscripts J1 and J2 (both 13th century) are the only ones of the entire direct manuscript tradition to attribute the *Anthologium* to John of Karpathos. Collation work has further revealed that manuscripts J1 J2 stem from the same parent. As the parental manuscript of group J is unknown, the origin of the attribution to John of Karpathos could not be retraced.[43]

In his article on the *Anthologium*'s authorship, Disdier did not encounter any difficulties countering Petit's thesis.[44] To refute the latter's assertion, Disdier again used the *argumentum ex silentio*, this time not only with reference to Photios but also to the authors of catenae on John. Through an analysis of text-internal elements such as vocabulary and the interpretation of spiritual conceptions, Disdier highlighted the irreconcilable differences between the *Anthologium* and the works by John of Karpathos. Even though the case has long been settled, the *Anthologium* is still occasionally associated with John of Karpathos.[45]

It should also be mentioned that John of Karpathos is referred to as the author of chapter II. ργʹ (Πάντας μὲν ὁρᾷ ὁ Θεός) (Τοῦ ἁγίου Ἰωάννου

41. H. HUNGER, W. LACKNER, C. HANNICK, *Katalog der Griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek. Teil 3/3: Codices Theologici 201-337* (Museion. N. F., Reihe 4 Band I Teil 4), Vienna 1992, p. 413-418.

42. F. MADAN, *A Summary Catalogue of Western Manuscripts in the Bodleian Library at Oxford*, Munich 1980 [= 1895-1953], II.1, p. 7; H. O. COXE, *Bodleian Library. Quarto Catalogues.* I, *Greek Manuscripts*, Oxford 1969 [= 1853], c. 232-235.

43. M.-Th. DISDIER, Élie l'Ecdicos et les Ἕτερα κεφάλαια, cited n. 4, p. 39, hypothesises that such an attribution can be caused by an inattentive or all too enthusiastic reader: "Un manuscrit anonyme lu et reproduit par un lecteur fervent du moine Jean, lecteur qui, peut-être, comme dans le *Vindobonensis*, vient de recopier les œuvres authentiques de l'évêque de Carpathos, peut bien avoir donné occasion à la formation de cette légende".

44. M.-Th. DISDIER, Élie l'Ecdicos et les Ἕτερα κεφάλαια, cited n. 4, p. 38-40.

45. Sometimes the *Anthologium* is mentioned among spurious works of John of Karpathos (e.g. in the contribution on this author in A. DI BERARDINO (ed.), *Patrologia. Vol. V: Dal concilio di Calcedonia (451) a Giovanni Damasceno († 750): I Padri orientali* (Institutum Patristicum Augustinianum), Genova 2000, p. 156; A. KAZHDAN, John of Karpathos, *ODB* 2, 1991, p. 1065; or H.-G. BECK, *Kirche und theologische Literatur*, cited n. 14, p. 452. The distichs of Parts II and III of the *Anthologium* were still attributed to John of Karpathos by I. VASSIS, *Initia carminum Byzantinorum* (Supplementa byzantina. Texte und Untersuchungen 8), Berlin-New York 2005, p. 878, 848, whereas the distichs of Part I (p. 616) and Part IV (p. 429) were linked to the *Anthologium* and to Maximos the Confessor, respectively.

ἐπισκόπου Καρπαθίων) in an anti-Palamite florilegium recorded in the *Romanus, Vallicellianus gr.* 90 (F 30), ff. 2ʳ-297ᵛ[46], more precisely in the 25th fragment (on προσευχή) on ff. 240ʳ-246ᵛ[47]. It is not known whether the *Vallicellianus* is in any way related to a manuscript of group J.

1.3. *Attributions to Neilos of Ankyra*

Attributions to Neilos of Ankyra (died *ca* 430), the abbot to whose name several inauthentic works (including chapter collections) came to be attached in the course of time,[48] are found in no less than 14 manuscripts. Save one, however, these manuscripts all belong to the indirect tradition of the *Anthologium*: 1. the *Parisinus gr.* 1076 (1st half of the 14th century) selects 13 chapters of the *Anthologium* under the lemma Τοῦ ἁγίου Νείλου;[49] 2. the *Athous, Batopediou* 57 copies chapter II. κδʹ (Ψιλοὶ μὲν λογισμοί) under the name of Νείλου;[50] 3. ten manuscripts are witnesses of the *Capita de ieiunio* (*CPG* 6080), a specific selection of the *Anthologium* that is generally transmitted under Neilos' name.[51] The witnesses of the *Capita de ieiunio* ultimately stem from one common ancestor dated no later than to the 13th century;[52]

46. E. Martini, *Catalogo di manoscritti greci*, cited n. 29, p. 156-157.

47. A. Rigo, De l'apologie à l'évocation de l'expérience mystique. Évagre le Pontique, Isaac le Syrien et Diadoque de Photicé dans les œuvres de Grégoire Palamas (et dans la controverse palamite), in A. Speer, P. Steinkrüger (ed.), *Knotenpunkt Byzanz. Wissensformen und kulturelle Wechselbeziehungen* (Miscellanea Mediaevalia 36), Berlin, 2012, p. 85-108 (104-108).

48. The frequent and well-known attribution to Neilos of writings of Evagrios needs not be insisted upon.

49. P. Van Deun (KU Leuven) is currently working on a detailed description of the manuscript that is to replace H. Omont, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale et des autres Bibliothèques de Paris et des Départements* (Bibliothèque Nationale), Paris 1898, p. 216. For the meantime, see *Maximi Confessoris Liber Asceticus*, cited n. 24, p. lxxiv-lxxv. The order in which the selected chapters of the *Parisinus* are put differs from that of in the *Anthologium*.

50. E. Lamberz, *Katalog der griechischen Handschriften des Athosklosters Vatopedi*. I, *Codices 1-102* (Κατάλογοι ἑλληνικῶν χειρογράφων Ἁγίου Ὄρους 2), Thessaloniki 2006, p. 248-276.

51. The witnesses of the *Capita de ieiunio* (with sigla in Greek letters) are *Athous, Batopediou* 57 (α1); *Vaticanus, Barberinianus gr.* 419 (α2); *Chiovensis, Akademija Nauk Ukraïny, Central'na Naukova Biblioteka im. V.I. Vernadskogo gr.* Φ 72 N6 (β1); *Oxoniensis, Bodleianus, Auctarium* T. inf. 2.10 (*Miscell.* 318) (β2); *Parisinus gr.* 1091 (γ1); *Parisinus gr.* 1037 (γ2); *Parisinus gr.* 2221 (γ3); *Mosquensis, Bibliotheca Synodalis gr.* 307 (*Vladimir* 419) (δ1); *Athous, Lavras* Ω 35 (δ2); *Athous, Lavras* Λ 68 (δ3); *Vaticanus gr.* 735 (ε1). The *Capita de ieiunio* are transmitted once under the name of Theodore of Edessa (manuscript *Vaticanus, Barberinianus gr.* 419 [α2]), on which see below.

52. The oldest witness of the *Capita de ieiunio*, the *Athous, Batopediou* 57 (α1), is from the second half of the 13th century.

4. In the same anti-Palamite florilegium of the abovementioned *Vallicellianus*, Neilos' name is attached to chapter II. οβʹ (Ἡ μὲν ψιλὴ εὐχή) (attribution: Τοῦ ἁγίου Νείλου). Not unimportantly, although the sources of the *Vallicellianus* are unknown, I call to mind that chapter II. οβʹ also forms part of the *Capita de ieiunio*.

The single witness of the direct tradition is the 13th-century manuscript *Athous, Lavras* Γ 40 (*Eustratiadis* 280) (B2),[53] which transmits the *Anthologium* under the title and attribution Ἕτερα κεφάλαια τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Νείλου. Noteworthy in the attribution, however, is Neilos' name itself: Νείλου is written in ink that is slightly darker than the rest of the title, which gives reason to speculate that the attribution was altered by a later reader, all the more since the manuscript belongs to the same stemmatological group as the abovementioned manuscripts *Vaticanus gr.* 703 (B1) and *Tyrnavensis* (Tyrnavo) 30 (B3) and has – except for the word Νείλου – a title nearly identical to those of B1 and B3.[54] It is highly plausible if not certain that the attribution originally read Μαξίμου, but was later corrected to Neilos.[55]

Counting 14 witnesses, the attribution to Neilos of Ankyra seems substantial on paper. Yet, when these witnesses are further examined in practice, the catch turns out meagre.

1.4. *Attribution to Symeon the New Theologian*

The 14th-century manuscript *Vaticanus, Reginensis gr.* 48[56] contains a total selection of 68 chapters of the *Anthologium* that are integrated in a larger series of excerpts (108) on ff. 148^{r}-162^{v}. The series is attributed to Τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Συμεὼν τοῦ νέου θεολόγου. Being an indirect witness of the 14th century, a period which saw a proliferation of copies of the *Anthologium*, the *Reginensis* enjoys little to no credibility. What is more, the manuscript presents numerous variant readings and is related to a stemmatological family, of which all members contain the original title and attribution to Elias.[57] The attribution to Symeon the New Theologian

53. Spyridon, S. Eustratiadis, *Catalogue of the Greek Manuscripts in the Library of the Laura on Mount Athos. With Notices from Other Libraries* (Harvard Theological Studies 12), Cambridge-Paris-London 1925, p. 37-38.

54. See section 1.1.

55. Whether this reader wrongly corrected the attribution from Maximos to Neilos because he was influenced by the tradition of the *Capita de ieiunio* is open to discussion.

56. See M. Vandecasteele, P. Van Deun, Le Vaticanus, Reginensis gr. 48. Découverte de quelques trésors inconnus, *Byz.* 82, 2012, p. 423-435.

57. More precisely Family 3, which includes the groups O P Q. The original title of the *Anthologium* will be discussed below in sections 1.7 and 2.1.

(949-1022)[58] is perhaps to be explained by influences of Symeon some scholars have noticed in the *Anthologium* and by the fact that Symeon authored chapter collections himself such as the *Capita theologica, gnostica et practica*.[59]

1.5. *Attribution to Theodore of Edessa*

Manuscript *Vaticanus, Barberinianus* gr. 419[60] is a textual witness of the *Capita de ieiunio*, the spin-off in the manuscript tradition of the *Anthologium* that is generally transmitted under the name of Neilos of Ankyra (see above). The *Barberinianus* inserts the *Capita de ieiunio* (ff. 126v-128v) in the *Capita ascetica* (ff. 111r-129v) of the 9th-century bishop Theodore of Edessa. The title and attribution on f. 111r reading Τοῦ ὁσίου Θεοδώρου ἐπισκόπου Ἐδέσσης κεφάλαια πρακτικὰ ρμ′ strictly speaking only relate to Theodore's *Capita ascetica*, not specifically to the chapters of the *Capita de ieiunio*. One does not need to enter this path any further to know that it will unmistakably lead to another cul-de-sac in the research on the *Anthologium*'s authorship.

1.6. *Attribution to Gregory of Nazianzos*

The *Serdicensis, C'rkovno-istoričeskija i archiven Institut, gr.* 839,[61] a manuscript from the 13th-14th century, contains an untitled ascetic and patristic florilegium on ff. 41r-70v. Folios 51v-52r contain a section on Gregory of

58. See also P. Géhin, Les collections de kephalaia monastiques, cited n. 2, p. 24-25.

59. See for instance J. McGuckin, The Shaping of the Soul's Perceptions, cited n. 6, p. 344; A. Rigo, *Mistici bizantini*, Turin 2008, p. xlii-xliii; A. Kazhdan, G. Constable, *People and Power in Byzantium. An Introduction to Modern Byzantine Studies*, Dumbarton Oaks 1996³, p. 171; A. Kazhdan, *Das System der Bilder und Metaphern in den Werken Symeons des "Neuen" Theologen*, in *Unser ganzes Leben Christus unserm Gott überantworten. Studien zur ostkirchlichen Spiritualität. Fairy v. Lilienfeld zum 65. Geburtstag*, ed. by P. Hauptmann (Kirche im Osten 17), Göttingen 1982, p. 221-239 (226, 228); N. G. Politis, Ἡ πρὸς τὴν θεωρίαν ὁδός, cited n. 6, *passim*; M.-Th. Disdier, Élie l'Ecdicos et les Ἕτερα κεφάλαια, cited n. 4, p. 43. The supposed influence of Symeon on Elias is often mentioned in dictionary entries on Elias Ekdikos, see e.g. A. Kazhdan, Elias Ekdikos, cited n. 7, p. 686; K. Baus, Elias Ekdikos, cited n. 7; V. Grumel, Élie l'Ecdicos, cited n. 7.

60. S. de Ricci, Liste sommaire des MSS grecs de la Bibliotheca Barberina, *Revue des bibliothèques* 17, 1907, p. 81-125 (112-113), but especially see *Maximi Confessoris Liber Asceticus*, cited n. 24, p. cix-cxiii.

61. For a description of the manuscript, see D. Getov, *A Catalogue of the Greek Manuscripts at the Ecclesiastical Historical and Archival Institute of the Patriarchate of Bulgaria*. I, *Bačkovo Monastery*, Turnhout 2014, p. 142-157. I warmly thank D. Getov (Bulgarian Academy of Sciences) for having allowed me to consult his volume prior to publication.

Nazianzos (*ca* 329-389/390) attributed to Τοῦ ἁγίου Γρηγορίου τοῦ θεολόγου, in which two chapters from the *Anthologium* are copied under the lemma Τοῦ αὐτοῦ (= Gregory). With the model manuscript of the *Serdicensis* being unknown, the attribution to Gregory cannot be traced back. However, it might be related to an identification of Elias Ekdikos with Elias of Crete II, the latter of whom commented on Gregory's *Orationes* (on which see below). Being an isolated incident in the indirect tradition, the attribution to Gregory is considered irrelevant to our research.

1.7. *Attributions to Elias Ekdikos*

The previous sections have shown that the attributions of the *Anthologium* to either Maximos the Confessor, John of Karpathos, Neilos of Ankyra, Symeon the New Theologian, Theodore of Edessa, or Gregory of Nazianzos do not stand up to scrutiny.

By contrast, the manuscript tradition clearly favours an attribution to Elias Ekdikos: even when limiting oneself to the manuscripts of the direct tradition, one finds 27 manuscripts attributing the *Anthologium* to Elias, 17 of which contain the original title and attribution of Ἀνθολόγιον γνωμικὸν φιλοσόφων σπουδαίων σπουδασθὲν καὶ πονηθὲν Ἠλίᾳ ἐλαχίστῳ πρεσβυτέρῳ καὶ ἐκδίκῳ, while 10 other manuscripts use a different choice of words.[62] The results from the *recensio codicum* prove that the attribution to Elias is attested in several groups and families of the stemma and goes back to the archetype. In addition, the standard title and attribution are already attested in one of the two oldest witnesses of the entire tradition, to wit the 12th-century manuscript *Hierosolymitanus, Sabaiticus* 66 (O1).[63]

62. E.g. Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Ἠλία ἐκδίκου κεφάλαια σμγʹ in the *Oxoniensis, Bodleianus, Baroccianus* 69 (F3) (16th c.); Ἠλία ἐκδίκου κεφάλαια σμδʹ in the *Vindobonensis, theologicus gr.* 192 (F5) (14th c.); Ἠλία μοναχοῦ in the *Chiovensis, Akademija Nauk Ukraïny, Central'na Naukova Biblioteka im. V.I. Vernadskogo gr.* 149 (H4) (14th c.); Ἀπανθίσματα γνωμικὰ συναθροισθέντα παρὰ τοῦ ἐλαχίστου ἐν μοναχοῖς Ἠλία καὶ πρεσβυτέρου in the *Athous, Iviron* 344 (*Lambros* 4464) (K2) (14th c.). Two manuscripts have seen their original attribution to Maximos change in favour of the lesser known Elias: the *Scorialensis* Y.III.19 (*gr.* 289) (C3) (14th c.) transmits the words πράξεως εὐχῆς καὶ θεωρίας, but a Latin hand wrote the name Elia Presbyteri atque Ecdici around it; the *Athous, Koutloumousiou* 14 (*Lambros* 3083) (14th c.) (A4) adds Ποίημα Ἠλία ἐκδίκου τινος, for which also see n. 65.

63. A. I. Papadopoulos-Kerameus, *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη ἤτοι κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ ἁγιωτάτου ἀποστολικοῦ τε καὶ καθολικοῦ ὀρθοδόξου πατριαρχικοῦ θρόνου τῶν Ἱεροσολύμων καὶ πάσης Παλαιστίνης ἀποκειμένων ἑλληνικῶν κωδίκων*, II, Bruxelles 1963 [= 1891-1915], p. 113-114. The other one is the anonymous manuscript *Florentinus, Mediceus-Laurentianus plut.* X, 3 (I1).

For the sake of completeness, it should be noted that some manuscripts name the *Anthologium* after the first two words of the opening distich, *viz.* Πηγὴ νάουσα. These manuscripts, however, all turn out to be members of group F and are dependent on manuscript *Oxoniensis, Bodleianus, Canonicianus gr.* 16 (F1) (13th-15th c.), the parental manuscript of the group.[64]

2. – Further Identification of Elias Ekdikos

2.1. *Elias' Life*

In contrast to the more than eighty extant witnesses testifying to the continuing popularity of the *Anthologium* from the 12th to the 19th century, little is known of the author behind the chapter collection.[65]

Information on the life of Elias Ekdikos is scarce or virtually non-existent. Questions about, for example, the date and place of his birth and death, his social standing, the education he received, or his friends and intellectual contacts are left unanswered. Research on the person behind Elias therefore remains highly dependent on the manuscript tradition of the *Anthologium*. Further details on Elias cannot be gleaned from the text of the *Anthologium* itself because of the collection's generic and impersonal nature.

64. At the beginning of the *Anthologium*, manuscript *Oxoniensis, Bodleianus, Canonicianus gr.* 16 (F1) (13-15th c.) names the collection Ἠλία ἐκδίκου κεφάλαια σμʹ, but at the end of the final chapter adds the following words: Τέλος ὧδε τῶν κεφαλαίων τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Ἠλία ἐκδίκου *τὰ λεγόμενα Πηγὴν νάουσα<ν>* ὁμοῦ τὰ πάντα κεφάλαια σʹ τεσσαράκοντα (italics mine). This ending is found to be almost identical to those in manuscripts *Vindobonensis, theologicus gr.* 274 (F2) (14th c.), *Oxoniensis, Bodleianus, Baroccianus* 69 (F3) (16th c.), and *Athous, Skètès Hagias Annès* 18 (*Lambros* 99) (F4) (17th c.). The title Πηγὴ νάουσα is mentioned in the encyclopaedia entries by J. A. Fabricius, *Bibliothecae Graecae volumen decimum, sive reliqua partis ultimae libri V*, Hamburg 1721, p. 508 and G. Cave, *Scriptorum ecclesiasticorum Historia Literaria. Pars altera: qua plusquam DC. Scriptores novi, Editi, MSS. Deperditi recensentur; Prioribus plurima adduntur; breviter, aut obscurè dicta illustrantur; rectè afferta vindicantur. Accedit ad finem cujusvis Saeculi Conciliorum Omnium, Tùm Generalium tùm Particularium, Historica Notitia. Ad calcem verò Operis Dissertationes tres*, London 1698, dissertatio I, 11, who both based themselves on the *Vindobonensis*. Both scholars also refer to the title *Capita ascetica CCXLIV*, whereas that of the *Anthologium* is not attested. The title Πηγὴ νάουσα is also mentioned in the catalogue description of the *Oxoniensis, Bodleianus, Auctarium T. inf.* 2.10 (*Miscell.* 318) (O3) (14th c.), cf. F. Madan, *A Summary Catalogue*, cited n. 42, V, p. 580.

65. Some manuscripts reflect the scribe's unfamiliarity with Elias: for instance, the *Athous, Koutloumousiou* 14 (*Lambros* 3083) (A4) (14th c.) originally transmitted the *Anthologium* anonymously, but added the words Ποίημα Ἠλία ἐκδίκου *τινος* (italics mine) after the first distich. The indefinite pronoun τις is also found in the attribution of the *Parisinus gr.* 362 (G1) (14th c.): Ἀνθολόγιον πονηθὲν Ἠλίᾳ *τινι* πρεσβυτέρῳ καὶ ἐκδίκῳ (italics mine).

As a result, dates concerning the period in which Elias lived are based solely on the dating of his chapter collection. The *terminus ante quem* is fixed by the *Vita* of the Byzantine monk Cyril Phileotes (d. 1110). This work, written by Nicholas Kataskepenos,[66] cites the larger part of chapter I. ογʹ (Ἐμπαθὴς ἐστιν, ὁ τὸ ἁμαρτητικόν) of the *Anthologium*.[67] Dated to the 1120s or 1130s, the *Vita* offers a date more precise than the oldest surviving manuscripts can. The *terminus post quem* is usually assessed in view of certain passages in the *Anthologium* that are possibly influenced by the works of Symeon the New Theologian.[68] Both authors share a preference for metaphors and imagery in order to illustrate and elucidate the message conveyed in their chapters.[69] Despite the fact that nowhere in the *Anthologium* Symeon is cited explicitly (nor is any other source except the Bible), Symeon's influence on Elias is implied in a marginal note on f. 316v of the 14th-century manuscript *Matsouki, Ecclesiae S. Parasceuae* (*olim monasterii Bylizas* 5) (N1),[70] more precisely at the opening of the *Anthologium*. The note suggests that Elias was a disciple of Symeon: Φασί τινες καὶ οὗτος ὁ ἅγιος μαθητὴς ἦν Συμεὼν τοῦ νέου θεολόγου. Whether the word μαθητής is to be interpreted literally or figuratively is difficult to distinguish, which is why the importance of this note is restricted to the confirmation of the influence of Symeon's writings on Elias. On the basis of these elements, the *Anthologium gnomicum* is generally accepted to have been written at the end of the 11th or beginning of the 12th century.[71]

66. For detailed information on this *vita*, see F. De Nicola, Incursioni nella Vita di s. Cirillo il Fileota di Nicola Kataskepenòs, *Νέα Ῥώμη* 6, 2009, p. 337-388.

67. "Ἐμπαθὴς δέ ἐστιν ὁ τὸ ἁμαρτητικὸν ἔχων τοῦ λογισμοῦ βιαιότερον, κἂν τέως μὴ ἁμαρτάνῃ ἐκτός", ἤγουν ὁ δυναστευόμενος ὑπὸ τῶν λογισμῶν τῆς ἁμαρτίας, οὐ μὴν καταδυναστευόμενος. "Καὶ ἡδυπαθὴς ὁ τὴν ἐνέργειαν τῆς ἁμαρτίας ἔχων ἀσθενεστέραν τοῦ λογισμοῦ, κἂν πάσχῃ ἐντός· ἀπροσπαθὴς δὲ ὁ τῇ ἐλευθερίᾳ μᾶλλον ἢ τῇ δουλείᾳ τῶν μέσων προσκείμενος". Μέσα δέ εἰσι βρώματα, χρήματα καὶ δόξα (cited from E. Sargologos, *La Vie de saint Cyrille le Philéote, moine byzantin [† 1110]* [Subsidia hagiographica 39], Bruxelles 1964, p. 222, ch. 46, 14).

68. See n. 59.

69. For instance, both Elias and Symeon inserted agrarian and military images in their works, although Elias was more elaborate in his imagery (A. Kazhdan, *Das System der Bilder*, cited n. 59, p. 226, 228).

70. G. N. Giannakis, G. P. Sabbantidis, Τὸ χειρόγραφο της Βύλιζας στο Ματσούκι Ιωαννίνων, *Δωδώνη* 12, 1983, p. 253-361, but especially see A. Rigo, Θεολογικά κείμενα από τον κώδικα 5 της Βύλιζας, in *Ἡ Ἱερὰ Μονὴ Βύλιζας στὸν Τόπο καὶ τὸν Χρόνο. Πρακτικὰ Συνεδρίου*, ed. by K. N. Konstantinidis, I. Nesserès, Ioannina 2014, p. 129-136 and A. Rigo, *Il monaco, la chiesa e la liturgia. I capitoli sulle gerarchie di Gregorio il Sinaita* (La mistica cristiana tra oriente e occidente 4), Firenze 2005, p. xxi-xxiv.

71. Surprising is the date suggested by B. Tatakis. He placed Elias in the 8th century, "comme un pont, liant la spiritualité du viie à celle des derniers siècles byzantins" (B. Tatakis, *La philosophie byzantine* [Histoire de la philosophie supplémentaire 2], Paris 1959², p. 58-59). No credence should be attached to this date.

The title and attribution Ἀνθολόγιον γνωμικὸν φιλοσόφων σπουδαίων σπουδασθὲν καὶ πονηθὲν Ἠλίᾳ ἐλαχίστῳ πρεσβυτέρῳ καὶ ἐκδίκῳ, which are considered to be the original ones, distinguish Elias as an ἐλάχιστος πρεσβύτερος καὶ ἔκδικος: a low-ranked presbyter and an *ekdikos*. *(Ekklesi) ekdikoi* held an office at an ecclesiastic tribunal under the direction of a πρωτέκδικος.[72] Seeing that the tribunal of the Hagia Sophia is perhaps the most known, Elias is sometimes specifically linked to the *ekdikeion* of Constantinople.[73] Yet, one must bear in mind that the office of *ekdikos* also existed in other metropolises or episcopates[74] and that the manuscript tradition gives no further information on the church Elias was attached to.

In their English translation of the *Philokalia*,[75] G. E. H. Palmer, P. Sherrard and K. Ware argue that Elias held his post as an ecclesiastical judge before entering the clergy and becoming a presbyter. This, however, is an unnecessary condition to impose, seeing that ἔκδικοι in fact usually were presbyters.[76] Besides, to be a member of the ecclesiastic tribunal implied a strong level of expertise regarding church matters as well as a certain amount of prestige which Elias would have easily enjoyed as a presbyter. In addition, there is reason to believe that Elias was familiar with monastic circles as well, as is supported by a reading of the *Anthologium*, which is a reflection of the monastic, spiritual, and Biblical literature Elias was well-acquainted with.[77]

In what can be called the variant titles and attributions of the *Anthologium*, i.e. those differing from that of Ἀνθολόγιον γνωμικὸν φιλοσόφων σπουδαίων

72. More information on this function can be found in e.g. R. J. MACRIOTES, Protekdikos, *ODB* 3, 1991, p. 1742-1743; J. M. HUSSEY, *The Orthodox Church in the Byzantine Empire* (Oxford history of the Christian Church), Oxford 1986, p. 317; but especially in J. DARROUZÈS, *Recherches sur les ὀφφίκια de l'Église byzantine* (AOC 11), Paris 1970, p. 323-332; K. M. RALLE, Ἐκκλησιαστικὸν δίκαιον. – Περὶ τοῦ ἐκκλησιαστικοῦ ἀξιώματος τοῦ πρωτεκδίκου, *Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν* 11, 1936, p. 286-291; J. ZHISHMAN, *Die Synoden und die Episkopal-ämter in der morgenländischen Kirche*, Vienna 1867, p. 129 f.

73. J. MCGUCKIN, The Shaping of the Soul's Perceptions, cited n. 6, p. 344-345; *The Philokalia. The Complete Text Compiled by St Nikodimos of the Holy Mountain and St Makarios of Corinth*, translated from the Greek and edited by G. E.H. PALMER, P. SHERRARD, K. WARE, III, London-Boston, 1986, p. 32.

74. Such as Smyrna, Chios, Methymne, etc. (K. M. RALLE, Ἐκκλησιαστικὸν δίκαιον, cited n. 72, p. 287-288).

75. PALMER e.a., *The Philokalia*, cited n. 73, p. 32; V. LAURENT, Le rituel de la proscomidie et le métropolite de Crète Élie, *REB* 16, 1958, p. 116-126 (122).

76. Καθίστατο πρεσβύτερος, ἔστι δ' ὅτε καὶ διάκονος σπανιώτερον δὲ καὶ λαϊκοί (K. M. RALLE, Ἐκκλησιαστικὸν δίκαιον, cited n. 72, p. 288). Examples can be found in J. ZHISHMAN, *Die Synoden*, cited n. 72, p. 130 n. 3, who names a Ἰωάννης, ὁ θεοσεβέστατος πρεσβύτερος καὶ ἐκκλησιέκδικος, a Φωτεινὸς ὁ θεοφιλέστατος πρεσβύτερος καὶ ἐκκλησιέκδικος, etc. See also J. MCGUCKIN, The Shaping of the Soul's Perceptions, cited n. 6, p. 344-345.

77. *Ibidem*, p. 345.

etc., Elias is presented as a μοναχός,[78] an ἀββᾶς,[79] and an ὅσιος[80]/ἅγιος.[81] Most of the manuscripts in which these descriptions occur are rather recent. The Byzantine authors Kallistos and Ignatios Xanthopouloi (late 14th century), who quoted some chapters of the *Anthologium* in their *Methodus et regula*,[82] considered Elias to be a ἅγιος:

> Καὶ ὁ Ἅγιος Ἠλίας ὁ ἔκδικος· "ἔξεστι παντὶ Χριστιανῷ…"
> (*Φιλοκαλία τῶν Ἱερῶν Νηπτικῶν*, cited n. 1, IV, 1976, p. 217, ch. ιε′, I)
> Καὶ ὁ Ἅγιος Ἠλίας ὁ ἔκδικος· "ὁπόταν ἀπὸ τῶν ἔξωθεν σχολάσασα…"
> (*Ibidem*, p. 254, ch. νδ′)
> Λέγει δὲ καὶ Ἅγιος Ἠλίας ὁ ἔκδικος· "ὕλη πονηρά…"
> (*Ibidem*, p. 282, ch. πη′)

In his *Consolatio ad monachos Cretenses*, the monk and orthodox missionary Joseph Bryennios (*ca* 1350-probably 1430/1)[83] described the author of the *Anthologium* vaguely as "one of the Saints":

> Ὥς φησί τις τῶν ἁγίων "ἔξεστι παντὶ χριστιανῷ…"
> (N.B. TOMADAKIS, Ἰωσὴφ Βρυεννίου ἀνέκδοτα ἔργα Κρητικά, *EEBS* 19, 1949, p. 139-154 [140, l. 48-53])

Despite these attestations, no trace of Elias can found in the official calendar of saints.[84]

78. Manuscripts *Chiovensis, Akademija Nauk Ukraïny, Central'na Naukova Biblioteka im. V.I. Vernadskogo gr.* 149 (H4) (14th c.); *Athous, Iviron* 493 (*Lambros 4613*) (H5) (17th c.); *Athous, Iviron* 344 (*Lambros 4464*) (K2) (14th c.).

79. Abbas is only attested in the indirect witness *Athous, Batopediou* 48 (17th c.), f. 156v.

80. Not in the attribution, but in the concluding formula: *Oxoniensis, Bodleianus, Canonicianus gr.* 16 (F1) (13th-15th c.); *Vindobonensis, theologicus gr.* 274 (F2) (14th c.); *Oxoniensis, Bodleianus, Baroccianus* 69 (F3) (16th c.); *Athous, Skètès Hagias Annès* 18 (*Lambros* 99) (F4) (17th c.). Manuscripts F2 F3 F4 depend (indirectly) on F1.

81. The *Oxoniensis, Bodleianus, Baroccianus* 69 (F3) (16th c.) and its copy *Athous, Skètès Hagias Annès* 18 (*Lambros* 99) (F4) (17th c.); the *Athous, Iviron* 493 (*Lambros* 4613) (H5) (17th c.); and the indirect witnesses *Athous, Lavras* Λ 181 (*Eustratiadis* 1672) (18th c.); *Leidensis, Bibliothecae Universitatis, Vossianus, Miscellaneus* 4 (17th c.); *Lesbiacus, Leimonos* 152 (16th c.); *Vaticanus gr.* 573 (14-15th c.).

82. On the Xanthopouloi and the *Methodus et regula*, see A. RIGO, Une summa ou un florilège commenté pour la vie spirituelle? L'œuvre Μέθοδος καὶ κανών de Calliste et Ignace Xanthopouloi, in *Encyclopedic trends in Byzantium? Proceedings of the International Conference held in Leuven, 6-8 May 2009*, ed. by P. VAN DEUN, C. MACÉ (Orientalia Lovaniensia Analecta 212), Leuven-Paris-Walpole Ma. 2011, p. 387-437; A. RIGO, *Mistici bizantini*, cited n. 59, p. 665-786; *PLP*, nos. 20801, 20818, 20820.

83. On Bryennios, see e.g. F. TINNEFELD, Bryennios, Joseph, *LTK* 2, 2006, c. 737; *PLP*, no. 3257; P. MEYER, Des Joseph Bryennios Schriften, Leben und Bildung, *BZ* 5, 1896, p. 74-111.

84. Elias Ekdikos is not mentioned in the list with Saints in the *Synaxarium* of Constantinople (cf. P. G. NIKOLOPOULOS, Ἠλίας. Ὁ ἔκδικος, cited n. 7, c. 30; M.-Th. DISDIER, Élie l'Ecdicos et les Ἕτερα κεφάλαια, cited n. 4, p. 41).

In his article on the shaping of the soul's perceptions in the *Anthologium*, J. McGuckin hypothesises that Elias probably was the *higoumenos* of an ascetic community,[85] but although possible, there is no actual proof thereof.

The pieces of information retrieved from the manuscript tradition, scanty as they are, steer toward the conclusion that the author of the *Anthologium* lived and wrote around the turn of the 12th century. Not only was Elias a man of faith, a presbyter with an intimate knowledge of the spiritual and monastic literature before or contemporary to him, he was also well-versed in ecclesiastical jurisdiction in his function of *ekdikos*.

2.2. *Other Works Attributed to Elias*

Secondary literature on Elias Ekdikos[86] often refers to one or two other works, besides the *Anthologium*, associated with him. Their claims to authenticity, however, are either refuted or strongly questioned.

The first is an opuscule of minor size (about a folio) entitled Περὶ ἐργασίας νοός.[87] The reason why this opuscule came to be included in Elias' œuvre is because Disdier devoted half a page to this work in his article from 1932, more specifically in his discussion on the 14th-century manuscript *Athous, Koutloumousiou* 14 (*Lambros* 3083) (A4).[88] Relying on the catalogue description by S. Lambros, Disdier assumed that the Περὶ ἐργασίας νοός followed immediately after the *Anthologium*, and thus interpreted the attribution Τοῦ αὐτοῦ as referring to Elias Ekdikos. He concluded: "Nous serions donc ici en présence d'un petit opuscule de l'Ecdicos dont l'*Athous* 3083 serait, à notre connaissance, le seul témoin".[89] What Disdier did not know, however, was that Lambros' description brimmed with errors

85. J. McGuckin, The Shaping of the Soul's Perceptions, cited n. 6, p. 345. More information on the title of *higoumenos* can be found in e.g. M. G. Bianco, Egumeno, *Nuovo dizionario patristico e di antichità cristiane*, Geneva 2008, c. 1616-1617.

86. E.g. H. M. Biedermann, E. Ekdikos, cited n. 7; K.-H. Uthemann, Elias Ekdikos, cited n. 7, c. 592; H.-G. Beck, *Kirche und theologische Literatur*, cited n. 14, p. 588; P. G. Nikolopoulos, Ἠλίας. Ὁ ἔκδικος, cited n. 7; V. Laurent, Élie l'Ecdicos, cited n. 7; M.-Th. Disdier, La vie spirituelle, cited n. 6, p. 144.

87. *Inc.* Τὴν ἀρχὴν τῆς κατὰ Θεὸν ὠφελείας ποιεῖσθαι. *Des.* καὶ τῆς πάλαι δουλείας ἠλευθέρωσαν.

88. M.-Th. Disdier, Élie l'Ecdicos et les Ἕτερα κεφάλαια, cited n. 4, p. 24. Disdier considered the *Koutloumousiou* to be one of the earliest witnesses of the manuscript tradition, basing himself on the dating of the manuscript to the 12th century by S. Lambros, *Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ Ἁγίου Ὄρους ἑλληνικῶν κωδίκων*, I, Cambridge 1895, p. 272. J. Darrouzès, 5. Élie l'Ecdicos, cited n. 7, rightfully corrected this date to the 14th century: "L'*Athous* 3083, que Lambros date du 12e siècle, se termine par du Grégoire le Sinaïte (1255-1346) et est sans doute une copie du 14e siècle".

89. M.-Th. Disdier, Élie l'Ecdicos et les Ἕτερα κεφάλαια, cited n. 4, p. 24.

regarding the division and contents of the *Anthologium* as well as the works it precedes and follows. The *desinit* of the *Anthologium* as it is recorded in the catalogue is in fact that of an opuscule Περὶ προσευχῆς that is attributed to Neilos of Ankyra.[90] Therefore, the attribution of the Περὶ ἐργασίας νοός to Τοῦ αὐτοῦ actually refers to Neilos instead of Elias. The Περὶ ἐργασίας νοός, which is in fact a *cento* of older writings taken from Ps.-Mark the Hermit and Ephraem Graecus,[91] is found (following the Περὶ προσευχῆς[92]) in manuscripts *Atheniensis, Bibliothecae Nationalis* 517 (A1), around ff. 310r-311r,[93] *Vaticanus gr.* 730 (A2), f. 185r-v, *Athous, Koutloumousiou* 14 (*Lambros* 3083) (A4), p. 319-320.

The second work is a *Hymnus in Deiparam*[94] found in the *Calabrytensis* (Kalavryta)*, Agias Lavras, Agiou Athanasiou* 494 (Beis 2;[95] Orlandos 4[96]). The 17th-century codex was partially burnt by the fire lit by the German occupying forces in the year 1943: only 164 from the original 259 folios survived.[97] In the manuscript, the hymn forms part of a large *Theotokarion*

90. *Inc.* Τέλος πασῶν ἐντολῶν, προσευχή. *Des.* ἧς χωρὶς καὶ ἡ προσευχὴ ἀκάθαρτος εὑρίσκεται διὸ καὶ ἀπρόσδεκτος. The opuscule is in fact a short cento of excerpts taken from works such as (Ps.-) Mark the Hermit's *De ieiunio* (CPG [6099]) and *Disputatio cum quodam causidico* (*CPG* 6097), and the *Liber asceticus* (*CPG* 7692) by Maximos the Confessor.

91. A. Rigo, *Mistici bizantini*, cited n. 59, p. 188 n. 4

92. According to the catalogue by Mikragiannanitis (see below), the Περὶ προσευχῆς is found without the Περὶ ἐργασίας νοός in *Athous, Skètès Hagias Annès* 57, ff. 499v-502r, a witness from the 18th century (A.D. 1750). Yet, looking at the number of folios (three instead of usually one), I wonder if the beginning of the Περὶ ἐργασίας νοός perhaps escaped Mikragiannanitis' attention. I was not able to obtain any reproduction of this recent manuscript, but more information can be found in the catalogues of G. Mikragiannanitis, Κατάλογος χειρογράφων κωδίκων τοῦ Κυριακοῦ τῆς ἐν Ἄθῳ Σκήτης τῆς Ἁγίας Ἄννας, *EEBS* 30, 1961, p. 453-560 (496-504) and E. Kourilas, Κατάλογος ἁγιορειτικῶν χειρογράφων, *Θεολογία* 15, 1937, p. 239-248 (240-241, nº 458). See also A. Rigo, I Versi sulla hesychia del monaco Teofane (fine 14º secolo), *REB* 70, 2012, p. 133-147 (136).

93. I have but a partial reproduction of the manuscript and the catalogue description of J. Sakkelion, A. Sakkelion, *Κατάλογος*, cited n. 21, is imprecise. The Περὶ προσευχῆς begins on f. 309v.

94. *Inc.* Ἡ μονὴ ἐν πειρασμοῖς καὶ θλίψεσιν. *Des.* μὴ βυθός με τῶν θλίψεων, καταπίῃ τὸν δείλαιον.

95. N. Beis, Κατάλογος τῶν χειρογράφων κωδίκων τῆς ἐν Λευκασίῳ μονῆς τοῦ Ἁγίου Ἀθανασίου, *Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος* 9, 1926, p. 66-88 (68-72).

96. The catalogue by A. Orlandos, who visited the site in 1946, records the state of the manuscript archive after the catastrophe of WW2 and is published in P. G. Nikolopoulos, Τὰ χειρόγραφα τῆς Ἱερᾶς Μονῆς Ἁγίας Λαύρας Καλαβρύτων, *Σύμμεικτα* 2, 1970, p. 399-415 (409-414). Nikolopoulos' article also records the history of the Agias Lavras monastery and the cataloguing process of the libraries. The manuscript is also listed in L. Politis, Χειρόγραφα μοναστηρίων Αἰγίου καὶ Καλαβρύτων, *Ἑλληνικά* 11, 1939, p. 81-108 (94).

97. The condition of the surviving folios is poor (P. G. Nikolopoulos, Τὰ χειρόγραφα, cited n. 96, p. 409). It is unknown whether the folios containing the *Hymnus in Deiparam* were among those saved.

that includes authors such as John of Damascus, Andrew of Crete, and Metrophanes of Smyrna.[98] N. Beis attributes the hymn to Ἠλίου τοῦ Ἐκδίκου.[99] The authenticity of that attribution, however, is highly doubtful for a number of reasons. First, the *Calabrytensis* is the hymn's sole witness known to us. Its uniqueness stands in marked contrast with the substantial popularity of the *Anthologium*.[100] Even if the hymn were an older or later work by Elias that failed to rival with the popularity of the chapter collection, the question would be why it was never transmitted nor mentioned in the same manuscripts as the *Anthologium*. Second, the gap between the *Calabrytensis* (a fairly young manuscript from the 17th century) and the oldest witnesses of the *Anthologium* (dated to the 12th century) seems too large to bridge. Third, the acrostic at the beginning of the hymn, spelling Η-Λ-Ι-Η, sharply contrasts with the impersonal tone of the *Anthologium*, in which the person of the author is kept entirely in the background. Fourth, and most important, in his article on orthodox poets and hymnographers, S. Eustratiadis[101] situated the author of the *Hymnus in Deiparam* at the beginning of the 9th century, more specifically referring to the years 823-824, when Crete was captured by the Arabs. According to Eustratiadis, the hymn contains references to the Arabic assault. If the dating by Eustratiadis is correct, then the *Hymnus in Deiparam* cannot be attributed to Elias, who in consequence should be distinguished once and for all from Elias the Hymnographer.[102]

Since the attributions of the Περὶ ἐργασίας νοός and the *Hymnus in Deiparam* rest on shaky ground, the *Anthologium* is concluded to be the only known work authored by Elias Ekdikos. The manuscript tradition of the *Anthologium* records no references to other works by Elias.

98. The authors are listed in N. Beis, Κατάλογος, cited n. 95, p. 70-71.

99. *Ibidem*, p. 71.

100. The catalogue of A. I. Papadopoulos-Kerameus, *Μαυρογορδάτειος Βιβλιοθήκη, ἤτοι γενικὸς περιγραφικὸς κατάλογος τῶν ἐν ταῖς ἀνὰ τὴν Ἀνατολὴν βιβλιοθήκαις εὑρισκομένων ἑλληνικῶν χειρογράφων*, I, Constantinople 1884, p. 166, records a hymn dedicated to the Θεοτόκος written by Ἠλίου Ἐκδίκου in the *Lesbiacus, Taxiarchôn* 6 (*Papadopoulos-Kerameus* 26), f. 45r. In the *Lesbiacus*, the hymn is part of the *Theotokarion* assembled by Luke of Nicaea in 1732. Seeing that I have not been able to obtain a reproduction of this manuscript, the information cannot be verified nor the hymn identified.

101. S. Eustratiadis, Ποιηταὶ καὶ ὑμνογράφοι τῆς Ὀρθοδόξου Ἐκκλησίας, *Νέα Σιών* 53, 1958, p. 290-307 (290-292).

102. Because M.-Th. Disdier, Élie l'Ecdicos et les Ἕτερα κεφάλαια, cited n. 4, p. 43, in the final conclusion of his article, supported an identification of Elias Ekdikos with Elias the Hymnographer, Elias Ekdikos is referred to as a melodist in the dictionary entries of e.g. G. Luznycky, Elias Ekdikos, cited n. 7, p. 156, and P. G. Nikolopoulos, Ἠλίας. Ὁ ἔκδικος, cited n. 7.

2.3. *Identifications of Elias with Namesakes*

Being the enigmatic author of a popular chapter collection, Elias was – and sometimes still is – identified with either better or lesser known namesakes.[103]

The most relevant identification is that with Elias of Crete II,[104] the archbishop who commented on the *Orationes* of Gregory of Nazianzos and the *Scala Paradisi* of John Klimax. With his episcopate being dated between 1120-1130,[105] Elias of Crete is an approximate contemporary of Elias Ekdikos, but is possibly some decades younger. Elias of Crete should not be confused with the archbishop of the same name who was present at the Second Council of Nicaea in 787 (= Elias of Crete I).[106] The identification of Elias Ekdikos with Elias of Crete is primarily based on manuscripts *Hierosolymitanus, Sabaiticus* 66 (O1) and *Athous, Lavras* Λ 38 (*Eustratiadis* 1528),[107] and on a printed edition of the *Hymnus in Deiparam*. I will now glance through these three witnesses and assess their authority:

103. Some of these namesakes will not be discussed in the present chapter: 1. Elias Charax, author of a work on versification entitled *De metris* (cf. J. A. Fabricius, *Bibliothecae Graecae*, cited n. 64, p. 508); 2. Elias the Monk, author of a Λόγος προεόρτιος τῇ Κυριακῇ πρὸ τῆς Χριστοῦ γεννήσεως (cf. A. Papadopoulos-Kerameus, *Κατάλογος τῶν χειρογράφων τῆς ἐν Σμύρνῃ βιβλιοθήκης τῆς Εὐαγγελικῆς Σχολῆς* [Βιβλιοθήκη Ἱστορικῶν Μελετῶν 21], Smyrna 1877, p. 40); 3. a few scribes named Elias (see M.-Th. Disdier, Élie l'Ecdicos et les Ἕτερα κεφάλαια, cited n. 4, p. 43 for all these characters). Except for the name they share, there seems to be no link with the author of the *Anthologium*.

104. For this figure, see e.g. J. Mossay, Elias v. Kreta, in *LTK* 3, 1995, c. 594; S. G. Papadopoulos, Ἠλίας. Μητροπολίτης Κρήτης, *ThEE* 6, 1965, c. 31-32; B. Kotter, Elias v. Kreta, *LTK* 3, 1959, c. 811; S. Salaville, Élie de Crète, *DTC* 4.2, 1920, c. 2331-2333.

105. G. Fedalto, *Hierarchia Ecclesiastica Orientalis. Series episcoporum ecclesiarum christianarum orientalium*. I, *Patriarchatus constantinopolitanus*, Padova 1988, p. 536 (Provincia Cretae insulae, no. 48.1.2 Gortyna); V. Laurent, Le synodicon de Sybrita et les métropolites de Crète aux xe-xiiie siècles, *EO* 32, 1933, p. 385-412 (400-401); C. Oudin, *Commentarius de scriptoribus ecclesiae antiquis illorumque scriptis tam impressis quam…, cum multis dissertationibus, in quibus insigniorum ecclesiae autorum opuscula atque alia argumenta notabiliora accurate et prolixe examinantur, Tomus secundus cum indicibus necessariis*, Leipzig 1722, c. 1066-1069.

106. This is argued by N. G. Politis, Ἡ πρὸς τὴν θεωρίαν ὁδός, cited n. 6, p. 346; J. Darrouzès, 5. Élie l'Ecdicos, cited n. 7; V. Laurent, Le rituel, cited n. 75; N. B. Tomadakis, Ἡ Ἀποστολικὴ Ἐκκλησία τῆς Κρήτης κατὰ τοὺς αἰ. Η'-ΙΓ', *EEBS* 24, 1954, p. 67-107 (77); C. Oudin, *Commentarius*, cited n. 105, c. 1066-1070. For an identification of Elias of Crete I and II (and Elias Ekdikos!), see e.g. G. Papadopoulos, *Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς παρ' ἡμῖν ἐκκλησιαστικῆς μουσικῆς*, Athens 2001 [= 1890], p. 235.

107. The manuscripts from Jerusalem and Kalavryta were the grounds on which Laurent based his arguments for the identification of Elias Ekdikos and Elias of Crete II (cf. V. Laurent, Le rituel, cited n. 75, p. 121-123, and V. Laurent, Le synodicon, cited n. 105, p. 402). He suggested that Elias was an *ekdikos* before being promoted to archbishop. Later on, he showed himself slightly more cautious in this matter (cf. V. Laurent, Élie l'Ecdicos, cited n. 7). Other scholars who identified Elias Ekdikos with the archbishop of Crete are

1. Dated to the 12th century, the *Hierosolymitanus, Sabaiticus* 66 (O1) is one of the oldest codices of the tradition. The manuscript contains the original title and attribution of the *Anthologium* (Ἀνθολόγιον γνωμικὸν φιλοσόφων σπουδαίων etc.), but has a reader's note in the margin stating that Elias Ekdikos was the archbishop of the island of Crete who commented on John Klimax: Οὗτος ὁ πάνσοφος ἀνὴρ ὃς καὶ Ἠλίας τοὔνομα γέγονεν, τῆς τῶν Κρητῶν νήσου ἀρχιεπίσκοπος, ὃς τὴν βίβλον τοῦ τρισμάκαρος Ἰωάννου τῆς Κλίμακος ἡρμήνευσεν.[108] Yet, dated to the 14th century by J. Sajdak,[109] thus postdating the actual text of the *Anthologium* by two centuries, the marginal note loses much of its value as an early witness of the identification of Elias Ekdikos with the archbishop of Crete. Seeing that no other manuscripts dated to the 14th century or before identify these two figures, the cause of this identification is left unexplained. In conclusion, the identification of Elias Ekdikos with Elias of Crete seems to be a mistake on behalf of a single reader of the *Anthologium*.

2. The 16th-century manuscript *Athous, Lavras* Λ 38 (*Eustratiadis* 1528)[110] transmits a selection of 70 chapters of the *Anthologium*. With the title and attribution being illegible on the reproduction, one is dependent on the information conveyed by the catalogue, which reads Ἠλία ἐκδίκου μητροπολίτου Κρήτης πρακτικὰ καὶ θεωρητικὰ Κεφάλαια ιγ΄. Does this prove that Elias Ekdikos is to be identified with Elias of Crete? The accuracy of the manuscript is highly questionable for three reasons. First, of the more than eighty extant witnesses – both direct and indirect – of the manuscript

P. G. Nikolopoulos, Ἠλίας. Ὁ ἔκδικος, cited n. 7, and K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur von Justinian bis zum Ende des Oströmischen Reiches (527-1453), Zweite Auflage bearbeitet unter Mitwirkung von* A. Ehrhard-H. Gelzer (Byzantine Series 27, Burt Franklin: Bibliography & Reference Series 13), New York 1970 [= München 1897], p. 218. The identification by Nikolopoulos is curious, seeing that it is refuted in the entry on Elias the archbishop of Crete II in the same dictionary by S. G. Papadopoulos, Ἠλίας. Μητροπολίτης Κρήτης, cited n. 104.

108. See A. I. Papadopoulos-Kerameus, *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη ἤτοι κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ ἁγιωτάτου ἀποστολικοῦ τε καὶ καθολικοῦ ὀρθοδόξου πατριαρχικοῦ θρόνου τῶν Ἱεροσολύμων καὶ πάσης Παλαιστίνης ἀποκειμένων ἑλληνικῶν κωδίκων*, II, Bruxelles 1963 [= 1891-1915], p. 113-115. Some words at the end of the marginal note, however, were never transcribed. I have tried to check the transcription of the note as well as possible, but I only have photocopies at my disposal and the note is quite difficult to read: the letters are small and piled up and the far right side of the folio is rendered illegible. As difficult as it is to read, I think the following letters can be discerned: […]ως (or -σω?) φιλή […] του τάλα?[…].

109. J. Sajdak, *Historia critica scholiastarum et commentatorum Gregorii Nazianzeni*. I, *De codicibus scholiastarum… Accedit appendix de Pseudogregorianis et Gregorii encomiis* (Meletemata patristica 1), Kraków 1914, p. 119-120.

110. Spyridon, S. Eustratiadis, *Catalogue*, cited n. 53, p. 269-270.

tradition, the *Lavras* manuscript is the only one to contain this identification. Its uniqueness in such a large corpus at any rate undermines its credibility. Second, and in addition to the previous reason, the *Lavras* manuscript is one of the younger codices of the tradition and postdates the oldest witnesses by four centuries. Its identification of Elias Ekdikos with Elias of Crete would be more credible if it was either an early witness or an established copy thereof. Unfortunately, in spite of our efforts, its exact place in the *stemma codicum* cannot be properly assessed.[111] Third, the manuscript is but a selective witness of the *Anthologium*.

3. As already discussed, the *Hymnus in Deiparam* preserved in the *Calabrytensis (Kalavryta), Agias Lavras, Agiou Athanasiou* 494 (*Beis* 2; *Orlandos* 4) is attributed by the manuscript catalogue to Elias Ekdikos. Of interest now is the publication of the hymn in the *Theotokarion*, a compilation of 62 canons to the Mother of God published in the year 1796.[112] This publication was produced by Nikodemos of the Holy Mountain, whom we know to have been one of the two editors (besides Makarios of Corinth) of the *Philokalia*. The latter work, published for the first time in 1782 in Venice, included the *Anthologium*.[113] In the *Theotokarion*, the *Hymnus in Deiparam* is entitled Ποίημα Ἠλίου *Κρήτης* τοῦ ἐκδίκου (italics mine). With regard to the identification of Elias Ekdikos with Elias of Crete, it is unclear whether Nikodemos based himself on a codex and, if so, on which one (the *Calabrytensis*? the *Lesbiacus*?). Noteworthy, however, is that several years before, when writing the introductions to the authors included in the *Philokalia*, Nikodemos showed himself more careful on the identification of Elias Ekdikos with Elias of Crete: Ἠλίας ὁ θεῖος οὗτος Πατήρ, ὁ καὶ Ἔκδικος ἐπονομαζόμενος, πότερον Ἠλίας ὁ Κρήτης, ὁ καὶ τῶν τοῦ Γρηγορίου θεολογικῶν λόγων σχολιαστής, οὗτός ἐστιν, ἢ ἕτερός τις, ἡμῖν ἄδηλον.[114] Importantly, if Eustratiadis' assessment of the hymn to the 9th century is

111. The manuscript shares features with groups from two different stemmatological families.

112. The hymn is printed on p. 99 ff. Later editions of the *Theotokarion* were published in 1849 (p. 87 ff.), 1863, 1864, 1898 (p. 51 ff.), 1906, and 1959. See E. CITTERIO, Nicodemo Agiorita, cited n. 13, p. 936-937, no. 22; G. E. MARNELLOS, *Saint Nicodème l'hagiorite (1749-1809). Maître et pédagogue de la nation grecque et de l'église orthodoxe* (Ἀνάλεκτα Βλατάδων 64), Thessaloniki 2002, p. 118-120 (no. 4); THEOKLETOS DIONYSIATOS, *Ἅγιος Νικόδημος ὁ Ἁγιορείτης. Ὁ βίος καὶ τὰ ἔργα του (1749-1809)*, Athens 1959, p. 186-190. For a history of the 1796-edition, see N. B. TOMADAKIS, Ἐπίμετρον περὶ τοῦ Θεοτοκαρίου τοῦ Νικοδήμου, *EEBS* 32, 1963, p. 15-25, in which the *Hymnus in Deiparam* is mentioned as no. 26. In the prologue of the *Theotokarion*, Elias is described as a delightful sambuca (Ἠλίας ἔκδικος, ἡ τερπνὴ Σαμβύκη τῆς χάριτος).

113. See n. 13.

114. *Φιλοκαλία τῶν Ἱερῶν Νηπτικῶν*, cited n. 1, II, 1975, p. 288.

correct (see above, section 2.2), then it is self-evident that neither Elias Ekdikos nor Elias of Crete II could have authored the hymn.[115]

The only conclusion to draw from the present analysis is that Elias Ekdikos should not be identified with the archbishop of Crete from the early 12th century nor with the author of the *Hymnus in Deiparam*.[116] Despite the fact that such identifications are occasionally found in secondary literature, especially that which deals with Byzantine hymnography,[117] the authority of the manuscripts that form the basis of these identifications does not stand up to scrutiny.

Concluding Remarks

In this article I surveyed the identifications given to the *Anthologium gnomicum* and to Elias Ekdikos in the manuscript tradition, in later Byzantine treatises, and in scholarly literature. Even though most of these figures were known authors of chapter collections themselves, the attributions to Maximos the Confessor, John of Karpathos, Neilos of Ankyra, Symeon the New Theologian, Theodore of Edessa, and Gregory of Nazianzos proved to be insufficiently supported by the manuscript tradition.

Puzzling together all the pieces of information on the life of Elias unfortunately does not take us any further than the period in which he must have lived, the titles given to him in the manuscripts, and his sole work known to us: the *Anthologium gnomicum*. We can, however, safely assume that Elias Ekdikos should not be identified with Elias the archbishop of Crete II nor with Elias the Hymnographer. As far as one can tell, the *Anthologium* was the only product of his pen.

115. Perhaps the author was Elias of Crete I, who was present at the Second Council of Nicaea in 787? For Elias Theotokariographus, Bishop of Crete (8th century), see E. Wellesz, *A History of Byzantine Music and Hymnography. Second Edition Revised and Enlarged*, Oxford 1961, p. 442.

116. The same conclusion has been previously reached by e.g. N. G. Politis, Ἡ πρὸς τὴν θεωρίαν ὁδός, cited n. 6, p. 346; N. B. Tomadakis, Ἡ Ἀποστολικὴ Ἐκκλησία, cited n. 106, p. 77; S. Salaville, Élie de Crète, cited n. 104, c. 2333. M.-Th. Disdier, Élie l'Ecdicos et les Ἕτερα κεφάλαια, cited n. 4, p. 42-43, though refuting the identification of Elias Ekdikos with Elias of Crete II, considered the former to be the author of the *Hymnus in Deiparam*.

117. See for example G. Gharib, E. M. Toniolo, *Testi Mariani del Secondo millennio*. 1, *Autori orientali (secc. xi-xx)*, Città Nuova 2008, p. 138-142; N. B. Tomadakis, review cited n. 9; J. Szövérffy, *A Guide to Byzantine Hymnography. A Classified Bibliography of Texts and Studies*. II, *Κανών and Στιχηρόν* (Medieval Classics: Texts and Studies 12) Brookline (Mass.)-Leiden 1979, p. 64, 184; E. Follieri, *Initia hymnorum ecclesiae graecae* (Studi e Testi 215), V.I, Vatican City 1960-1966, p. 266; S. Eustratiadis, Ποιηταί, cited n. 101, p. 290-292; C. Émereau, Hymnographi Byzantini, *EO* 22, 1923, p. 419-439 (420).

In the end, Elias Ekdikos stays the same enigmatic figure as he was before. This is partly explained by the very nature of the *Anthologium* and the generic, impersonal style it was written in. The author chose not to commit to paper personal outpourings of his life nor to express his own spiritual experiences,[118] but instead to write down general rules for an ascetic lifestyle. This approach has led to a situation in which the person behind Elias Ekdikos is of minor importance compared to the broad, essential and transcending character of his *Anthologium*.

Eva DE RIDDER
KU Leuven, Belgium

118. In contrast with Symeon the New Theologian, cf. A. RIGO, *Mistici bizantini*, cited n. 59, p. XLIII: "Sin da un primo momento, e sopratutto dopo la lettura delle infiammate pagine autobiografiche del Nuovo Teologo, l'opera di Elia colpisce per il tono impersonale e per la forma laconica e concisa, senz' altro favoriti dall' utilizzo del genere dei capitoli (kephalaia), che qui raggiungono l'incisività e la pregnanza dei grandi autori dei secoli passati, Evagrio il Pontico, Massimo il Confessore, Talassio", and P. GÉHIN, Les collections de kephalaia monastiques, cited n. 2, p. 25: "Avec son Anthologie gnomique (…), Élie l'Ecdicos (2e moitié du 11e s.) retrouve le ton impersonnel et la forme laconique et concise des grands ancêtres, Évagre, Maxime et Thalassius".

RECONSTRUCTING THE BYZANTINE FRONTIER ON THE BALKANS (LATE 8th-10th C.)

Alexandra-Kyriaki WASSILIOU-SEIBT

The establishment of the new military districts (*themata*) of Makedonia, Mesopotamia, Strymon and Thessaloniki in the Balkan Peninsula became necessary to better protect Byzantine territories against the growing Bulgarian threat during the last two decades of the 8th century. The literary sources are not adequately informative to determine the exact date of these administrative reforms, but the sigillographic evidence can make up this deficiency[1].

Concerning the Thema of Mesopotamia Werner Seibt has already proved that it was established around 800 based upon a closely datable seal of the year 810/811, as well as other bullae that seem to be even a little bit earlier.[2] On the other hand Alkmini Stauridou-Zaphraka has proposed a similar chronological framework for the creation of the Themata of Makedonia, Strymon, and Thessaloniki, based on scanty hints (*ex eventu*) in the literary sources.[3] Leslie Brubaker and John Haldon suggested the creation of these Themata primarily under Nicephoros I, but did not exclude an earlier date.[4]

1. Jean-Claude Cheynet made available to us better photos of seals than we had before. We thank him very much.

2. W. Seibt, Το θέμα Μεσοποταμίας στα Βαλκάνια τον πρώιμο 9ο αιώνα, in Th. Korres *et alii* (ed.), *Φιλοτιμία. Τιμητικός τόμος για την ομότιμη καθηγήτρια Αλκμήνη Σταυρίδου-Ζαφράκα*, Thessaloniki 2011, p. 563-568 (English abstract on p. 569-570).

3. A. Stauridou-Zaphraka, Τα θέματα του Μακεδονικού χώρου. Το θέμα Στρυμόνος, in *Διεθνές Συμπόσιο Βυζαντινή Μακεδονία, 324-1430 μ. Χ. (Θεσσαλονίκη 29-31 Οκτωβρίου 1992)*, Thessaloniki 1995, p. 307-319; Eadem, Τὰ θέματα τοῦ Μακεδονικοῦ Χώρου. Τὸ θέμα Θεσσαλονίκης ὡς τὶς ἀρχὲς τοῦ 10ου αι., *Βυζαντινά* 19, 1998, p. 157-170.

4. L. Brubaker, J. Haldon, *Byzantium in the Iconoclast Era, c. 680-850: a History*, Cambridge 2011, p. 757-759. The μονοστράτηγος Θρᾴκης καὶ Μακεδονίας mentioned for 802 (Theophanes Confessor, ed. C. de Boor, repr. Hildesheim 1980, p. 475[22-23]) was the

Revue des Études Byzantines 73, 2015, p. 229-239. doi : 10.2143/REB.73.0.3132049

Let us briefly reconsider some important events during the last two decades of the 8th century. The Logothete of the Dromos (λογοθέτης τοῦ δρόμου) Staurakios made a campaign against Slavonic tribes (κατὰ τῶν Σκλαβηνῶν ἐθνῶν) in the year 783, and then empress Eirene and her son, emperor Constantine VI, visited Thrake. The next year Byzantine-Bulgarian relations seemed to improve, at least for a short time. For already in 789 a Bulgarian army invaded the region of the Upper Strymon and killed the military commander of Thrake, the Strategos Philetos.[5] In 791 Constantine VI started a campaign against the Bulgars, fortified Markellai in the southeastern part of the pass of Beregaba (κλεισούρα Βερεγάβων) in 792,[6] wherefrom the Bulgarians had invaded Byzantine territory, and assaulted the Bulgars in turn, but was heavily defeated.[7] At this time at the latest, if not already shortly after 789, a military district of Makedonia was created, embracing the western parts of the old Thema Thrake, the region between the rivers Hebros/Maritsa and Strymon.

A seal type dating from the end of the 8th century offers the earliest evidence of the establishment of the Thema of Makedonia. It mentions a certain David as Strategos Makedonias with the low title of β(ασιλικὸς) σπαθάριος. On the obverse appears the invocative monogram of the Laurent type V (Θεοτόκε βοήθει), with the tetragram τῷ - σῷ | δού-λῳ. The reverse legend reads (fig. 1):[8]

+̣ΔΑṾ|Ḥ̣Δ.ΣΠẠ|SCTPATH|Γ⁄ΜΑΚЄḌ|.Ṇ̣Ị̣Ạ.

Δα(β)(ὶ)δ [β(ασιλικῷ)] σπα(θαρίῳ) (καὶ) στρατηγ(ῷ) Μακεδ<ο>νία<ς>.



Fig. 1: Seal of David imperial spatharios and strategos of Makedonia (d. 22 mm)

superior commander of the whole army during this expedition, and not an "officer in charge of these regions before Macedonia existed as a theme" (p. 758, with n. 113).

5. THEOPHANES, p. 463^{28}-464^{2}. Cf. A. STAURIDOU-ZAPHRAKA, Θέμα Στρυμόνος, p. 316.

6. P. SOUSTAL, *Thrakien (Thrākе, Rodopē und Haimimontos)* (TIB 6), Vienna 1991, p. 202 (Beregaba) and p. 348-349 (Markellai).

7. THEOPHANES, p. 467^{7-12}, 467^{28}-468^{7}. Cf. A. STAURIDOU-ZAPHRAKA, Θέμα Στρυμόνος, p. 316.

8. G. ZACOS, A. VEGLERY, *Byzantine Lead Seals*, I, Basel 1972, no. 3100 (dated to 8th-9th. c.) ; A parallel seal in A.-K. WASSILIOU, W. SEIBT, *Die byzantinischen Bleisiegel in Österreich. 2. Teil. Zentral- und Provinzialverwaltung*, Vienna 2004, no. 322 (in the following *Österreich* II).

A little bit later (end of the 8th/beginning of the 9th century) are two seals from Dumbarton Oaks, mentioning a Strategos of Makedonia, though name and title are lost.[9] From the beginning of the 9th century stems a bulla of a Georgios βεστίτωρ καὶ πρωτονοτάριος Μακεδονίας,[10] the highest civil dignitary at this time. The Protonotarios was subordinate to the Strategos and was responsible for civil and fiscal administration.[11] Literary sources on the other hand first mention a Strategos of Makedonia only as late as 813.[12]

After the creation of the Thema of Makedonia in the later 8th century the κλεισούρα Στρυμόνος, which had existed since 688 onward as a strategically key position from which to defend Byzantine territories against Bulgarian invasions, probably extending from the Rupel pass up to the valley of the Upper Strymon,[13] was upgraded to a *thema*, covering the parts of the Thema of Makedonia between Nestos and Strymon.[14] Since the middle of the 7th century the term κλεισούρα means the settlement of military troops in the areas of defiles under the command of an officer called initially κλεισουροφύλαξ and later on κλεισουράρχης.[15] The oldest literary hint pointing at least indirectly to the existence of the Thema of Strymon is a passage in the Chronography of Theophanes about a sudden Bulgarian raid ἐν τῷ Στρυμῶνι in 809. A considerable part of the local Byzantine army was annihilated, including the highest military commander, the Strategos, as well as other high ranking officers of the other (neighboring?) Themata participating in the battle (σὺν τῷ στρατηγῷ καὶ τοῖς ἄρχουσι. Ἦσαν γὰρ καὶ τῶν λοιπῶν θεμάτων ταξάτοι ἄρχοντες οὐκ ὀλίγοι).[16] The earliest seal

9. J. Nesbitt, N. Oikonomides, *Catalogue of Byzantine Seals at Dumbarton Oaks and in the Fogg Museum of Art. Volume 1. Italy, North of the Balkans, North of the Black Sea*, Washington D.C. 1991, no. 43.36 and 43.37 (in the following *DOSeals* I).

10. *DOSeals* I, no. 43.22 (dated generally to the 9th c.).

11. N. Oikonomidès, *Les listes de préséance byzantines des IXe et Xe siècles*, Paris 1972, p. 315; L. Brubaker, J. Haldon, *Iconoclast Era*, p. 352.

12. Theophanes, p. 501[1-2] (Ioannes Aplakes πατρίκιος καὶ στρατηγὸς Μακεδονίας); *PMBZ*, no. 3197.

13. A. Pertusi (ed.), *Costantino Porfirogenito, De thematibus*, Vaticano 1972, p. 38-39: Τὸ δὲ θέμα τοῦ Στρυμόνος τῇ Μακεδονίᾳ συντέτακται καὶ οὐδαμοῦ τούτου λόγος ἐστὶ περὶ θέματος, ἀλλ' εἰς κλεισούρας τάξιν λελόγισται· καὶ Σκύθαι αὐτὸ ἀντὶ Μακεδόνων διανέμονται, Ἰουστινιανοῦ τοῦ Ῥινοτμήτου ἐν τοῖς ὄρεσι τοῦ Στρυμόνος καὶ ταῖς διαβάθραις τῶν κλεισούρων τούτους ἐγκατοικίσαντος. Cf. A. Stauridou-Zaphraka, Θέμα Στρυμόνος, p. 314 ff.

14. *Ibidem*, p. 315. We cannot follow L. Brubaker, J. Haldon, *Iconoclast Era*, p. 758 f., who suggested "the corps later to became the *thema* of Strymon, operating between the Byzantine districts of Macedonia and Thessaloniki, may have been a *kleisoura* of Macedonia in the eight century, and had possibly established as such as early as the time of Justinian II".

15. M. Gregoriou-Ioannidou, Οι βυζαντινές κλεισούρες και κλεισουρχίες, *Βυζαντιακά* 9, 1989, p. 181-202, here p. 188-189.

16. Theophanes, p. 484[29]-485[3]. Cf. A. Stauridou-Zaphraka, Θέμα Στρυμόνος, p. 317, with n. 86. P. Lemerle, *Philippes et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et*

of a Strategos of Strymon stems from a period significantly earlier than the middle of the 9th century (800/840)[17] (fig. 2).



Fig. 2: Seal of Leon (?) imperial spatharios and strategos of Strymon (d. 21 mm)

Only Philotheos (899) is the first literary source specifically mentioning a Strategos of Strymon.[18] The Taktikon Uspenskij (843-845) does not mention Strategoi of Makedonia or Strymon because the manuscript is full of gaps. Concerning the date of this *taktikon* Ewald Kislinger[19] argued convincingly that it was not revised "after June 812 and before July 813" as Tibor Žircović had proposed.[20]

For the date of the creation of the Thema of Thessaloniki we may accept the year 797 as *terminus post quem*, because literary sources mention for this year the last definitely known Eparch of Thessaloniki. This information comes from a letter of Theodoros Studites to his spiritual father, his uncle Platon. Theodoros was exiled because he had opposed the second marriage of the emperor Constantine VI with his mistress Theodote (795). He arrived in Thessaloniki on March 25, 797. At the eastern entrance of the city he was received by a higher ranking collaborator of the Eparch, accompanied by soldiers. Then he met the Eparch personally (in the text only ἄρχων), who

byzantine: recherches d'histoire et d'archéologie (Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome 158), I, Paris 1945, p. 126-127, and other scholars had in mind the Strategos of Makedonia, because the Taktikon Uspenskij (842/843) does not mention a Strategos of Strymon; but the sigillographic material proofs the existence of the Thema of Strymon definitely before the middle of the 9th century.

17. *DOSeals* I, no. 37.3 (Leon? β. σπαθάριος και στρατηγός Στρομόνος instead of Στυμόνος, "before the mid-ninth century"). For the form Στρομόνος, cf. Καταστρόμονον and Παραστρόμονον in J. LEFORT, N. OIKONOMIDÈS, D. PAPACHRYSSANTHOU, V. KRAVARI et H. MÉTRÉVÉLI, *Actes d'Iviron*. III, *De 1204 à 1328* (Archives de l'Athos 18), Paris 1994, no. 59, p. 102[106], 103[119].

18. N. OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 101[25], 105[17], 139[13] (Kletorologion of Philotheos).

19. E. KISLINGER, Dyrrachion und die Küsten von Epirus und Dalmatien im frühen Mittelalter – Beobachtungen zur Entwicklung der byzantinischen Oberhoheit, *Millennium* 8, 2011, p. 338 ("gemeinhin ca. 850"), p. 342 with n. 164-344 with n. 177.

20. T. ŽIRCOVIĆ, *Uspenskijs' Taktikon* and the *theme* of Dalmatia, *Σύμμεικτα* 17, 2005, p. 49-85, accepted by L. BRUBAKER, J. HALDON, *Iconoclast Era*, p. 752.

sent him (with others) to the metropolitan.[21] Seals of Eparchoi of Thessaloniki date from the 8th century, the latest mentions an Agallianos β. σπαθάριος (end of the 8th/beginning of the 9th century at the latest).[22]

The end of the office of the Eparchos of Thessaloniki[23] coincides with the creation of the Thema of Thessaloniki, apparently at the end of the 8th/ beginning of the 9th century. A seal in Vienna seemingly supports this hypothesis. On the obverse we find again an invocative monogram of the Laurent type V (Θεοτόκε βοήθει), with the tetragram τῷ - σῷ | δού-λῳ. The reverse legend reads (fig. 3):[24]

+ΓΡΗ|ΓΟΡΙѠΒ⁄C|ΠΑΛCΤΡΑ⁄|ΘЄCΑΛΟΝ⁄

Γρηγορίῳ β(ασιλικῷ) σπα(θαρίῳ) (καὶ) στρα(τηγῷ) Θεσ(σ)αλον(ίκης)



Fig. 3: Seal of Gregorios imperial spatharios and strategos of Thessaloniki (d. *ca* 24 mm)

The sign looking like Lambda (Λ) instead of S (the sign for καί) is to be interpreted as a mistake or a peculiar feature of the die-cutter. At the bottom there is a vegetable ornament. Modern research has not taken much notice of this bulla. Only a little bit later is the seal of Gregorios β. σπαθάριος καὶ στρατηγὸς Θεσσαλονίκης (beginning of the 9th century),[25] probably the same person. For this time also the highest civil administrator is documented on a seal: Niketas β. στράτωρ καὶ πρωτονοτάριος Θεσσαλονίκης. On the obverse there is again the invocative monogram of the Laurent type V

21. G. Fatouros, *Theodori Studitae Epistulae* (CFHB 31/1), Berlin 1992, no. 3, p. 15$^{106\text{-}113}$: Προπεμφθεὶς τοίνυν παρὰ τοῦ ὑπάρχου τῶν ἐξόχων εἷς μετὰ στρατιωτῶν προσέμενεν ἐν τῇ ἀνατολικῇ πόρτῃ… καὶ ἀπαγαγόντες εἰσήγαγον πρὸς τὸν ἄρχοντα… παρέπεμψέν τε (scil. ὁ ἄρχων) πρὸς τὸν ἀρχιεπίσκοπον. Concerning Theodoros Studites, see *PMBZ*, no. 7574.

22. *DOSeals* I, no. 18.18. Cf. *Österreich* II, no. 136. – Differently *DOSeals* I no. 18.21-18.23 are dated to "viii/ix c.", no. 18.18 to "ix c.".

23. For the Eparchos of Thessaloniki see A. Gkoutzioukostas, The prefect of Illyricum and the prefect of Thessaloniki, *Βυζαντιακά* 30, 2013, p. 45-80.

24. *Österreich* II, no. 308.

25. M. Braunlin, J. Nesbitt, Thirteen seals and an unpublished revolt coin from an American private collection, *Byz.* 59, 1999, p. 197, no. 9; fig. 12 (p. 203) (not in the *PMBZ*).

(Θεοτόκε βοήθει), with the tetragram τῷ - σῷ | δού-λῳ. On the reverse we read (fig. 4 and 5, respectively):[26]

+NIKH|TAB⁄CTPA|Ṭ⁄SA⁄NOTA|ΘЄCC⁄

Νικήτᾳ β(ασιλικῷ) στράτ(ωρι) (καὶ) (πρωτο)νοτα(ρίῳ) Θεσσ(αλονίκης)



Fig. 4-5: Seals of Niketas imperial strator and protonotarios of Thessaloniki (d. 26 mm)

In other sources the Strategos of Thessaloniki is first mentioned definitely in the Taktikon Uspenskij (843-845). Concerning his hierarchal rank he finds his place under the relatively humble Strategoi in fourth place from the end, between the Strategoi of Kephallenia (Κεφαλωνία) and Dyrrachion.[27] In contrast his colleague for Makedonia has a high rank, immediately after the Strategos of Thrake.[28] But in the *Vita of Gregorios Dekapolites* (between 831 und 838) the deputy of the Strategos (κατὰ πρόσωπον τοῦ ἐκεῖσε στρατηγοῦντος) is mentioned,[29] and in a letter to Louis the Pious (824) Michael II writes that Thomas the Slav recruited soldiers from Thrake, Makedonia, Thessaloniki, and the neighboring Sklaviniai.[30] The seal of

26. DO 58.106.1682; DO 58.106.2561, last time edited in *DOSeals* I, no. 18.59.

27. N. Oikonomidès, *Listes*, p. 49[16]. – The Strategoi of the Themata are listed here with the title of πατρίκιος.

28. *Ibidem*, p. 49[9].

29. F. Dvornik, *La vie de Saint Grégoire le Décapolite et les Slaves macédoniens au IX[e] siècle*, Paris 1926, p. 62[22-24]: Ἰδού τις Γεώργιος ἀξίᾳ τῇ κατὰ πρόσωπον τοῦ ἐκεῖσε στρατηγοῦντος τιμώμενος, ὃν πρωτοκαγκελάριον ἐκάλουν. Cf. G. Theocharides, *Ἱστορία τῆς Μακεδονίας κατὰ τοὺς μέσους χρόνους (285-1354)*, Thessaloniki 1980, p. 221; A. Stauridou-Zaphraka, Θέμα Θεσσαλονίκης, p. 159.

30. Mansi XIV, p. 418 (Thraciae, Macedoniae, Thessaloniae et circumjacentibus Sclaviniis); F. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches. 1. Teil: Regesten*

Εὐγένιος ὕπατος καὶ κόμης τῆς κόρτης Θεσσαλονίκης (chief of staff of the commander) (*ca* end of the 8th century) was in the past only with strong reservations accepted as a possible hint to the creation of the Thema of Thessaloniki so early.[31] But the other seals mentioned above strengthen this hypothesis.

The military district of Thessaloniki was created most probably during the autocracy of empress Eirene (797-802), or immediately in the beginning of Nikephoros' reign (802) at the latest; we would prefer the first variant. During Eirene's reign (after the blinding of Constantine VI in August 797) Byzantine-Bulgarian relations had become less problematic, primarily because of internal struggles in Bulgaria. But as soon as Krum had overcome his rivals and assumed full power in Bulgaria (803-814) he started a harsh policy against Byzantium. Nevertheless I think that the Themata of Makedonia, Strymon, and Thessaloniki were created before Krum had emerged as victor in Bulgaria.

Problems arise with a well-known seal in the former Zacos collection of a Theodotos β. σπαθαροκανδιδᾶτος καὶ κλεισουριάρχης Στρυμόνος, because it stems from a time when there had already been set up a Thema Strymon with a Strategos at the top. On the obverse there is a cross potent on three steps, with tendrils springing from base, with remnants of the usual invocation Κ(ύρι)ε βοήθ(ει) τῷ σῷ δούλῳ. The reverse has the legend:

+ΘΕΟΔΩ|ΤΩṚCΠΑΘ|ΡΚΑ̂Ν̂ϨΚ..|CȣΡΙΑΡΧ̣.|CΤΡΥΜΟΝ

Θεοδ(ό)τῳ β(ασιλικῷ) σπαθ(α)ρ(ο)κανδ(ι)δ(άτῳ) (καὶ)
κ[λ(ει)]σουριάρχ[ῃ] Στρυμόν(ος).



Fig. 6: Seal of Theodotos imperial spatharokandidatos
and kleisourarches of Strymon (d. 20 mm)

von 565-1025, Munich 1924, no. 408. Cf. A. Stauridou-Zaphraka, Θέμα Θεσσαλονίκης, p. 159, with n. 11.

31. *DOSeals* I, no. 18.27; cf. *ibidem*, p. 50; A. Stauridou-Zaphraka, Θέμα Θεσσαλονίκης, p. 165; A. Gkoutzioukostas, The prefect, p. 73.

The seal was dated to the late 9th century,[32] but it comes surely from the 10th century, probably from the time of Romanos I Lekapenos (920-944) (fig. 6). Already Martha Gregoriou-Ioannidou and Alkmini Stauridou-Zaphraka had reservations concerning a date in the late 9th century, from an administrative historical point of view, and considered a chronology stretching back before the establishment of the Thema of Strymon,[33] but that is not possible. We assume that the region around the Rupel pass was reinforced by a Kleisuraches to prevent Bulgarian invasions through this pass und consider a relation between the establishment of this Kleisura Strymonos and internal Bulgarian troubles after Symeon had passed away in May 27, 927. Symeon had appointed Peter, his son from a second marriage, as successor, and not Ioannes or Michael. Byzantium was concerned in this altercation, because Peter had married Maria, a granddaughter of Romanos I Lekapenos.[34] Ioannes started a conspiracy against Peter in 929, but was imprisoned. With Byzantine aid he escaped, came to Constantinople, was lavishly showered with gifts and married to a Byzantine lady.[35]

His brother Michael took possession of a Bulgarian fortress and organized also a conspiracy against Peter in 929/930. When he was killed his partisans invaded Byzantine territories avoiding Peter's revenge and plundered the regions ἀπὸ Μακέτιδος (scil. Makedonia) διὰ Στρυμόνος up to Hellas and Nikopolis.[36] Probably they entered the Byzantine Empire through the Rupel pass, and consequently this region was further fortified by the addition of a Kleisurarches. And we would like to argue that later on this region became the nucleus of the Thema of Neos Strymon, mentioned only in the Taktikon Escorial (971-975).[37]

32. G. Zacos, *Byzantine Lead Seals*, II, ed. J. W. Nesbitt, Bern 1984, no. 318 (late 9th c.).

33. M. Gregoriou-Ioannidou, Κλεισούρες, p. 190; A. Stauridou-Zaphraka, Θέμα Στρυμόνος, p. 315.

34. I. E. Karagiannopoulos, *Ἱστορία τοῦ Βυζαντινοῦ Κράτους*. II, *Ἱστορία Μέσης Βυζαντινῆς περιόδου (565-1081)*, Thessaloniki 1979, p. 357-358.

35. Theophanes Continuatus, p. 419[28]; cf. *PMBZ*, no. 22903.

36. Theophanes Continuatus, p. 420[29]: Ἀλλὰ καὶ Μιχαὴλ μοναχός, αὐτὸς ὁ ἀδελφὸς Πέτρου, κατὰ σπουδῆς ἔχων τῆς Βουλγαρικῆς ἐξουσίας ἐπιλαβέσθαι, ἰδιοστασίασεν ἔν τινι Βουλγαρικῷ κάστρῳ· καὶ τούτῳ προσερρύησαν οἱ τῆς τοῦ Πέτρου ἀρχῆς διεστηκότες Σκύθαι· οὗ μετὰ τὴν τοῦ βίου καταστροφὴν ἐπῆλθον οὗτοι ταῖς Ῥωμαϊκαῖς χώραις ὥστε συμβῆναι τούτους ἀπὸ Μακέτιδος διὰ Στρυμόνος πρὸς Ἑλλάδα καὶ τὴν Νικόπολιν προσχωρῆσαι καὶ τὰ ἐκεῖσε πάντα ληΐσασθαι; Skylitzes, p. 226[11-19]: καὶ Μιχαὴλ δέ, ὁ τοῦ Πέτρου ἕτερος ἀδελφός, τὴν Βουλγαρικὴν ἱμειρόμενος κατασχεῖν ἐξουσίαν, φρούριον καταλαβὼν ἐρυμνὸν ἀνέσειε τὰ Βουλγάρων, καὶ πολλοὶ προσερρύησαν αὐτῷ. Μετὰ μικρὸν δὲ τούτου ἀποθανόντος δεδιότες οἱ προσρυέντες τὴν τοῦ Πέτρου ἀγανάκτησιν ἐπῆλθαν ταῖς Ῥωμαϊκαῖς χώραις διὰ Μακεδονίας καὶ Στρυμόνος καὶ Ἑλλάδος, καταλαβόντες τὴν Νικόπολιν, πάντα τὰ ἐν ποσὶ ληϊσάμενοι καὶ τέλος ἐν αὐτῇ σαββατίσαντες· οἵτινες ὕστερον διαφόρως καταπολεμηθέντες ὑποχείριοι Ῥωμαίων ἐγένοντο. Cf. *PMBZ*, no. 25151.

37. N. Oikonomidès, *Listes*, p. 269[4].

Till now the geographical position of this Thema of Neos Strymon has not been determined sufficiently. Some favored a region to the east of the river Nestos, to the south of the Rhodopes (in the 11th century there was the Thema of Boleron),[38] while others preferred a region north of the modern village of Achladochori (to the northeast of Siderokastron and north of Serres), in the Upper Strymon valley.[39] We refuse to accept the first hypothesis, because there is already another river, the Nestos, but accept partially the latter; Ioannes Tzimiskes (969-976) could conquer these territories to the north and keep control at least for some time,[40] till the Kometopouloi included them again in the Bulgarian domain in the late 10th century. When Basil II had subdued Bulgaria in 1018, there was established the Thema of Bulgaria.

As we find in the Taktikon Escorial both the old Thema of Strymon, and the new Thema of Neos Strymon, both of them under a Stategos, we propose to search for the latter in the newly conquered territories. This hypothesis becomes more plausible in light of the aforementioned seal of the Kleisurarches Strymonos, who was installed to defend the Rupel pass on the Upper Strymon river. We would like to assign to Neos Strymon the region from the Rupel pass to the north, and to the old Thema of Strymon the region south of the Rupel pass up to the Aegean sea.

In the Taktikon Escorial (971-975) the Strategos of Neos Strymon is of much lower rank than his colleague of Strymon, who is titled here – and only here – as στρατηγὸς Στρυμόνος ἤτοι Χρυσάβας.[41] Till now scholars thought that Χρυσάβα was the headquarters of the Strategos of Strymon. I feel some scepticism, because:

1. We do not know a fortress Chrysaba in the sources and there are not any archaeological remains in the region of Strymon pointing to that; there is only one fortified town, Serres, probably the residence of the Strategos.

2. All the seals – with a single exception – call the commander of Strymon στρατηγὸς Στρυμόνος; only one bulla (from the last quarter of the 10th century) mentions a στρατηγὸς Χρυσάβας.[42]

38. *Ibidem*, p. 357. Cf. B. Krsmanović, *The Byzantine Province in Change (On the Threshold Between the 10th and the 11th Century)*, Athens 2000, p. 158 ("east of the River Nestos, i.e. in the region that would be organized as the district of Boleron").

39. *Ibidem*, cf. Pl. I, map II. Cf. V. Tăpkova-Zaimova, Les frontières occidentales des territoires conquis par Tzimiscès, *Studia Balcanica* 10, 1975, p. 114; B. Krsmanović, Das Problem der sogenannten zusammengesetzten Bezirke auf dem Balkan im 11. Jahrhundert – Zwei Fallbeispiele, *ZRVI* 46, 2009, p. 73-74, with n. 48.

40. *Ibidem*, p. 261.

41. *Ibidem*, p. 265[33] (Strymon) and 269[4].

42. *DOSeals* I, no. 40.1. – On the obverse there is a bust of St. Nikolaos, and the reverse reads: Νικόλ(αος) – β(ασιλικὸς) (πρωτο)σπαθ(άριος) – (καὶ) στρατ(ηγὸς) – Χρυσά-βας. The

3. It is not absolutely sure that the place-name Chrysava derives etymologically from Slavic *kruša* ("pear").[43] Even if that should be right, the identification of Χρυσάβα with Κρούσοβον (the modern village of Achladochori, "pears-village")[44] must not be accepted, as this Κρούσοβον is attested only for modern times.

4. In the southern districts of Makedonia we can find more toponyms that could be combined with *kruša*: Χρούσεβα near Hierissos (on Mount Athos) (documented for 1017),[45] Ἄνω and Κάτω Κρούσοβος (also Κρούσουβος, Κρούσοβον, Κρούσσωβα) (for the 13th and 14th centuries) in the Lower Strymon valley (Katepanikion Strymonos), not far from the mouth of the Strymon where it flows into the Aegaean (today Kerdyllia).[46] Also for late Byzantine times (1322) a χώρα Κρασοβᾶς is mentioned in connection with the struggle of the monastery of St. Ioannes Prodromos on the Menoikios with the neighboring monastery of the Holy Anargyroi, which should be settled by arbitration of Andronikos Kantakuzenos as governor (κεφαλή) of the administrative unit of Boleron, Mosynopolis, Serres, Strymon, as well as the region of Krasova. The latter was also identified with Κρούσοβον (Achladochori).[47] In addition we would like to mention a town Kruševo in the southeast of F.Y.R.O.M., and a τοποθεσία Χρυσόβης in a note at the end of a manuscript in the monastery of St. Ioannes Theologos on Patmos (AD 1297).[48] Achibald Dunn proposed an identification of Χρυσάβα with the fortress of Kricuva near Kirtsovo (modern Karydochori, "Walnuts-village"), not far east of Achladochori, which was constructed in the early 13th century, but he wanted to move back the building of the original structure to the 10th century and postulated a restoration in the 13th century.[49]

As ἤτοι has in Greek the meaning of "respectively" and "or", in the case of the στρατηγὸς Στρυμόνος ἤτοι Χρυσάβας the first alternative is the

editors transcribed the legend in the dative, but I would prefer the nominative, because there is no invocation like Κύριε βοήθει.

43. We thank Angeliki Delikari (Aristoteles University of Thessaloniki) for this information.

44. N. Oikonomidès, *Listes*, p. 357, with n. 386.

45. P. Lemerle, A. Guillou, N. Svoronos, D. Papachryssanthou, *Actes de Lavra. Première partie. Des origines à 1204* (Archives de l'Athos 5), Paris 1970, no. 22, p. 167[10]; cf. the commentary on p. 166.

46. J. Lefort, *Actes d'Esphigménou* (Archives de l'Athos 6), Paris 1973, no. 6 (1258-1259), p. 61-62; no. 14 (1318), p. 99. Cf. also the general index p. 223 (Κρούσοβος).

47. A. Guillou, *Les archives de Saint-Jean-Prodrome sur le mont Ménécée* (Bibliothèque byzantine. Documents 3), Paris 1955, p. 60-61.

48. A. Kominis, *Πίνακες χρονολογημένων πατμιακών κωδίκων*, Athens 1968, no. 790, pl. 27.

49. A. Dunn, The Byzantine Topography of Southeastern Macedonia: A Contribution, in *Μνήμη Δ. Λαζαρίδη. Πόλις και Χώρα στην Αρχαία Μακεδονία και Θράκη*, Thessaloniki 1990, p. 319-322.

better choice. So Χρυσάβα is only another term for the administrative unit of Στρυμών and was used only for a limited period of time. This hypothesis is strengthened by the fact, that we find two similar constructions in the Taktikon Escorial: The *themata* of Soteroupolis/Bourzo and of Tephrike/Leontokome, whose commanders are called στρατηγὸς Τεφρικῆς ἤτοι Λεοντοκώμης and στρατηγὸς Σωτηρουπόλεως ἤτοι Βουρζώ.[50]

To sum up: The Thema of Makedonia was created at the end of the 8th century, similar to the Thema of Strymon, when the region between Nestos and Strymon was separated to form a special district. The Thema of Thessaloniki was established at the turning point of the 8th to the 9th century and involved a lower rank than the two others. During the reign of Romanos I Lekapenos the region around the Rupel pass, formerly part of the Thema of Strymon, was strengthened by the addition of a Kleisurarch to blunt more efficiently Bulgarian assaults, especially in the early years of tsar Peter. When the emperor Ioannes Tzimiskes had conquered territories north of the Rupel pass there was established the new Thema Neos Strymon, a kind of prolongation of the old Thema of Strymon, which expanded south of the Rupel pass up to the Aegaean. For a short time the latter Thema was called Στρυμὼν ἤτοι Χρυσάβα. The identification of Χρυσάβα with Achladochori respectively Karydochori as headquarters of the Strategos of Strymon in the later 10th century should be dismissed, because there are neither any literary sources nor archaeological remains supporting it. The simple fact remains that Serres was the fortified center and already in 997 also a metropolis.[51]

Alexandra-Kyriaki Wassiliou-Seibt
Austrian Academy of Sciences
Institute for Medieval Research
Division of Byzantine Research
Vienna

50. N. Oikonomidès, *Listes*, p. 267[13], 269[3]. Cf. W. Seibt, Soteropolis or Soteropoleis in the East?, *Georgian Diplomacy* 17, 2014 (in print).

51. D. Agoritsas, Η εκκλησιαστική οργάνωση της περιοχής του Στρυμόνα (7ος-12ος αι.), *Βυζαντιακά* 24, 2004, p. 40 f. – A seal from the first half of the 9th century proofs that Serres had been an archbishopric before (*DOSeals* I, no. 42.1) (commonly dated to the 9th century).

LA TRANSCRIPTION SIGILLAIRE DU *VATICANUS GR.* 923 : TRACE INÉDITE D'UN SCEAU GREC DE THÉODORE Ier DE MONTFERRAT*

Morgane CARIOU

Au sein de la foisonnante tradition manuscrite des *Halieutiques*, poème scientifique composé par Oppien de Cilicie entre 176 et 180 après J.-C., le petit témoin[1] de papier oriental qu'est le *Vaticanus gr.* 923 est passé relativement inaperçu. Signalé pour la première fois par Rezsö Vári[2], qui lui attribua le sigle r_6, il fut ensuite brièvement décrit et analysé par Fritz Fajen puis Diana Robin[3]. La description la plus complète est due à Peter Schreiner, qui a relevé méticuleusement les annotations marginales[4]. L'une d'entre elles en particulier, qui mentionne le sceau d'un prince Paléologue, a retenu mon attention, lorsque j'ai étudié ce *codex* à la Bibliothèque vaticane. Cette note, quelque peu obscure, intrigue dans la mesure où les quelques transcriptions sigillaires que l'on connaît se rencontrent dans des documents relevant de la diplomatique[5] et non dans des manuscrits portant des textes littéraires. Ce témoignage unique est en outre riche d'enseignements sur le

* Je tiens à remercier Brigitte Mondrain ainsi que Marie-Hélène Blanchet et Guillaume Saint-Guillain qui ont bien voulu me donner leur sentiment sur la note ici étudiée. Les remarques des relecteurs anonymes m'ont été fort utiles et je les en remercie. Je demeure bien entendu seule responsable des inexactitudes de ce texte.

1. 205/192 mm × 140/132 mm.

2. R. VÁRI, *A ciliciai Oppianus Halieutikájának kézirati hagyománya*, Budapest 1908, p. 16.

3. F. FAJEN, *Überlieferungsgeschichtliche Untersuchungen zu den Halieutika des Oppian*, Meisenheim 1969, p. 16 et 44-46 ; D. ROBIN, The Manuscript Tradition of Oppian's *Halieutica*, *Bolletino dei Classici* 3, 1981, p. 28-94, ici p. 76-77.

4. P. SCHREINER, *Bibliothecae Apostolicae Vaticanae codices manu scripti recensiti* […]. *Codices Vaticani graeci. Codices 867-932*, Cité du Vatican 1988, p. 151-152.

5. Pour une étude de la tradition indirecte des sceaux byzantins, voir A. K. WASSILIOU, Zur indirekten Überlieferung von Siegeln in byzantinischen Urkunden, *SBS* 7, 2002, p. 137-160.

Revue des Études Byzantines 73, 2015, p. 241-257. doi : 10.2143/REB.73.0.3132050

milieu dans lequel ce manuscrit du début du 14e siècle a été produit et c'est à son élucidation que sont consacrées ces pages.

Les vingt cahiers de ce manuscrit de 157 folios regroupent quatre des cinq chants des *Halieutiques*. L'œuvre est ainsi amputée de son dernier livre qui forme pourtant un tout avec les chants III et IV, consacrés au recensement des différentes techniques de pêche, par opposition aux chants I et II dont le propos est zoologique et éthologique. L'absence du dernier volet de la description halieutique est peut-être en partie due aux différents accidents qu'a connus ce *codex* au cours du temps : les folios 1 à 5 ont été un temps reliés par erreur dans le *Vaticanus gr.* 1892, aux f. 25-29, avant de retrouver leur juste place au début du *Vaticanus gr.* 923, où ils forment désormais un ternion avec le f. 6[6]. Leur papier, très endommagé, ne permet plus la lecture. On devine simplement la présence d'une *Vie* d'Oppien, au f. 1r-v, et des premiers vers du chant I, aux f. 1v-5v. Les 19 cahiers suivants sont tous des quaternions, à l'exception du neuvième (f. 71-77), qui est un quaternion amputé d'un folio sans que cela n'entraîne de perte de texte. Le premier chant occupe les f. 1v-53v, le second les f. 54r-91r, le troisième les f. 91v-131v et le quatrième les f. 131v-157v. Il manque à cet ultime chant, qui s'interrompt sur le vers 628, 64 hexamètres qui, au vu de la mise en page des derniers folios, devaient occuper trois folios supplémentaires. Le manuscrit originel se poursuivait-il sur le cinquième chant d'Oppien ? Il est difficile d'apporter une réponse à cette question dans la mesure où l'on a des exemples contemporains de circulation de formes lacunaires des *Halieutiques*, que cela soit dû à un accident[7] ou non. Dans le *Marcianus gr.* 466 par exemple, témoin du deuxième tiers du 14e siècle, le scribe a interrompu son travail à la fin du quatrième chant de propos délibéré, semble-t-il[8].

Deux scribes interviennent à tour de rôle dans le *Vaticanus gr.* 923. Le copiste A est responsable des f. 1r-27v, 29v-30v, 56r-66r, 94r-157v, soit des

6. La première foliotation, visible dans l'angle supérieur externe, a été apposée à l'époque où les cinq premiers folios faisaient partie du *Vaticanus gr.* 1892, ce qui explique qu'ils portent les chiffres 25 à 29 tandis que le sixième folio a le chiffre 1. La seconde foliotation, apposée à l'aide d'un tampon dans l'angle inférieur externe, est postérieure au rétablissement des premiers folios et numérote régulièrement les 157 folios de ce *codex*. C'est ce second système que j'utilise.

7. Dans le *Neapolitanus* II.F.18, témoin du deuxième quart du 14e siècle, le chant IV s'arrête au vers 46, à la suite de la chute d'un cahier au moins ; dans le *Vaticanus gr.* 119, copié à la fin du 14e siècle, la copie s'interrompt au vers 262 du chant IV.

8. Cette particularité se retrouve dans ses apographes du 15e siècle, le *Berolinensis gr.* 156, l'*Athous Iberorum* 128 et le *Londiniensis add.* 11890 (voir F. Fajen, *Überlieferungsgeschichtliche Untersuchungen*, cité n. 3, p. 65-66).

deux tiers du manuscrit, tandis que le copiste B commence son travail dans la partie inférieure du f. 27v (planche 1, à partir de la fin de la ligne 14) et complète les intervalles de texte que le premier scribe ne prend pas en charge. L'écriture du copiste principal (planche 1, l. 1-14), avec ses lettres qui donnent l'impression d'être plus juxtaposées que liées, a quelque chose d'un peu irrégulier et maladroit. Le manque d'assurance qu'elle dégage contraste avec l'élégance et le professionnalisme de l'écriture de B, qui se caractérise par le retour régulier de *sigmas* lunaires, d'*iotas* et d'*alphas* de taille bien supérieure au reste des lettres. Cette différence de compétence, suggérée par l'examen paléographique, est confirmée par l'analyse philologique. La collation du chant I montre que le scribe B assiste et relit le scribe A tout en supervisant son travail. C'est ainsi que, par exemple, lorsque A fait un saut du même au même entre le πομπῇ du vers 187 et le πομπῆες du vers 189, deux termes situés avant la césure, B s'en avise et ajoute dans la marge inférieure, au f. 17r, l'hexamètre et les hémistiches manquants. Au total, tout se passe comme si l'on avait affaire à un maître et à son élève.

Cette hypothèse, que je formule sur la base d'analyses paléographiques et philologiques, repose aussi sur l'observation du texte choisi, à savoir le poème d'Oppien. La grande fortune de ce texte, chez les Byzantins puis à la Renaissance, est en partie liée à son intégration dans le canon des œuvres lues et enseignées à Byzance. Au 12e siècle, le grammairien Jean Tzetzès, à en juger par le manuscrit d'un de ses élèves, le célèbre *Ambrosianus* C 222 inf.[9], a consacré beaucoup de temps au commentaire des *Halieutiques*. Plusieurs poèmes, une *Vie* et une paraphrase semblent avoir été composés par le *grammatikos* dans le cadre de ses enseignements[10]. Bien plus tard, dans le dernier tiers du 15e siècle, les *Halieutiques* feront partie du programme des enseignements de grec dispensés par Constantin Lascaris à Messine[11]. Ce succès universitaire du poème d'Oppien, qui s'explique par le fait que les Byzantins en tiraient tout à la fois des enseignements linguistiques,

9. Sur le copiste de ce *codex*, voir C. M. Mazzucchi, *Ambrosianus* C 222 inf. (*Graecus* 886) : Il codice e il suo autore, *Aevum* 77, 2003, p. 263-275 ; Idem, *Ambrosianus* C 222 inf. (*Graecus* 886) : Il codice e il suo autore. Parte seconda : l'autore, *Aevum* 78, 2004, p. 411-440.

10. Les poèmes et la *Vie* ont été édités par A. Colonna, Il Commento di Giovanni Tzetzes agli 'Halieutica' di Oppiano, *Lanx Satura, Nicolao Terzaghi oblata*, Gênes 1963, p. 101-104 ; Idem, De Oppiani vita antiquissima, *Bollettino del Comitato per la preparazione dell'edizione nazionale dei classici greci e latini* 12, 1964, p. 32-40. La paraphrase qui pourrait remonter à Tzetzès se trouve dans le *Neapolitanus* II.D.22. Sur cette dernière, voir F. Napolitano, Esegesi bizantina degli 'Halieutica' di Oppiano, *Rendiconti dell'Accademia di Archeologia, Lettere e Belle Arti di Napoli* 48, 1973, p. 237-254.

11. Voir M. Cariou, Constantin Lascaris et les *Halieutiques* : du brouillon à l'édition, *Revue d'Histoire des Textes* 10, 2015, p. 25-48.

scientifiques et moraux, peut conforter l'hypothèse selon laquelle le *Vaticanus gr.* 923 serait un petit livre dans lequel un élève se serait familiarisé avec la poésie grecque, sous l'égide d'un maître.

Est-il possible de préciser le milieu et l'époque des deux scribes du manuscrit 923 du fonds des *Vaticani graeci* ? Un premier élément de réponse est apporté par la philologie et l'étude des *marginalia* : les collations que j'ai effectuées dans l'ensemble des témoins manuscrits des *Halieutiques* m'ont permis de préciser la place de ce *codex* dans le *stemma* général. La classe dans laquelle il s'insère, aux côtés de l'*Oxoniensis Auct.* T.4.5 (o), a été nommée γ par Fritz Fajen[12]. Elle présente, à mon sens, des affinités avec une autre classe, ν[13], formée majoritairement de témoins du 14e siècle. Sur la foi de fautes ou de leçons propres, γ et ν doivent être rapprochées du *Vaticanus gr.* 922 (r_5), livre rassemblant les *Halieutiques* et la *Périégèse* de Denys[14]. On peut en fait faire descendre γ, ν et r_5 d'un même prototype perdu, que j'appelle Π et qui se manifeste non seulement dans le texte des manuscrits mais aussi dans leurs marges : tous ces témoins, à l'exception du *recentior* qu'est l'*Oxoniensis Auct.* T.4.5, présentent en face de l'hymne à Zeus des schémas sur le rapport des quatre éléments que sont la terre, l'éther, l'eau et l'air[15]. Ces diagrammes, formés de quatre cercles concentriques, sont relativement rares dans la tradition manuscrite des *Halieutiques*, pourtant riche en schémas marginaux, et cette similitude ne fait que renforcer la reconstitution de Π. Quelques folios plus loin, en face du passage consacré à la migration des poissons vers le Pont-Euxin[16], les marges portent un autre indice important : au sein des quelque 70 manuscrits transmettant le poème d'Oppien, j'ai pu recenser huit cartes[17]. Situées en face de ces vers, elles sont centrées sur le Bosphore et illustrent le trajet qu'effectuent les poissons au printemps, de la mer Méditerranée vers la mer

12. F. Fajen, *Überlieferungsgeschichtliche Untersuchungen*, cité n. 3, p. 44-46.

13. Voir F. Fajen, Zur Überlieferungsgeschichte der Halieutika des Oppian, *Hermes* 107, 1979, p. 286-310, ici p. 303-304. Cette classe comprend le *Marcianus gr.* 478 (v_3), les *Vaticani gr.* 119 (x) et 562 (x_1) et le *Vindobonensis phil. gr.* 241 (w).

14. Pour le chant I (sachant que v_3 commence au vers 91 et que x_1 n'a plus que les vers 398-632) : 78 καὶ *om.* r_5, r_6, o, w || 99 καὶ *add.* r_5, r_6, o, x, v_3, w || 242 πέδην *om.* r_6, w || 284 γεραίτατον r_5, r_6, o, x, v_3, w : γεραίτερον *cett.* || 545 θάνηται r_6, o, x_1 : θάνησι *cett.*

15. L'hymne à Zeus occupe les vers I, 409-420. Ce schéma se rencontre au f. 34r du *Vaticanus gr.* 923, au f. 20r du *Vindobonensis phil. gr.* 241, au f. 88v du *Vaticanus gr.* 119, au f. 277v du *Vaticanus gr.* 562, au f. 8v du *Marcianus gr.* 478 et, sous une forme un peu différente, au f. 21v du *Vaticanus gr.* 922.

16. I, 595-637.

17. L'une d'entre elles, celle du *Parisinus gr.* 2735, a été décrite par D. Marcotte, Une carte inédite dans les scholies aux *Halieutiques* d'Oppien. Contribution à l'histoire de la géographie sous les premiers Paléologues, *REG* 123, 2010, p. 641-659.

Noire. Or il se trouve que quatre d'entre elles se rencontrent dans les descendants de Π[18]. Il y a donc de fortes chances pour que, dans les marges du prototype Π, le poème d'Oppien ait été illustré par un diagramme et une carte.

Quoi qu'il en soit, la proximité philologique entre le *Vaticanus gr*. 922 et le *Vaticanus gr*. 923 nous donne indirectement des renseignements sur le milieu dans lequel ce dernier *codex* a été produit. On sait en effet, grâce à la souscription du f. 154^r, que le *Vaticanus gr*. 922 est l'œuvre d'un certain Théodore Méliténiote[19] dont on peut, depuis l'identification de sa main par Nadezhda Kavrus-Hoffmann dans d'autres témoins, situer l'activité dans les toutes dernières années du 13e siècle[20]. Il y a de fortes chances pour que ce copiste spécialisé dans les manuscrits scientifiques ait été un élève de Grégoire Chioniadès et, de surcroît, un personnage important des cercles érudits de la Constantinople de la fin du 13e siècle et du début du 14e siècle. Le fait que les deux manuscrits, aujourd'hui voisins dans les magasins de la Bibliothèque vaticane, dérivent d'un ancêtre commun laisse penser que la Constantinople de la fin du 13e siècle peut être le milieu des copistes A et B. Ce dernier manifeste en outre une bonne connaissance des rives du Pont-Euxin puisqu'il ajoute sur la carte qu'il dessine, au f. 44^r, le nom du cap Carambis, promontoire de Paphlagonie.

L'étude du texte du *Vaticanus gr*. 923 fournit un autre indice important pour l'esquisse du milieu historique et culturel. Entre la fin du premier chant et le début du second, après un décompte stichométrique, le scribe B a copié deux épigrammes à la tradition manuscrite très réduite. L'une s'intitule Εἰς τὸν ἀρχιστράτηγον ἑστῶτα πρὸ τῶν πυλῶν καὶ σπάθην ἐπιφερόμενον, l'autre Εἰς τὸν ἄγγελον. Or il se trouve que, fait unique dans la tradition des *Halieutiques*, on retrouve ces deux mêmes poèmes, précédés de la même indication stichométrique, à la même place, dans le *Laurentianus*

18. On peut observer ce schéma au f. 28^v du *Vindobonensis phil. gr*. 241, au f. 29^r du *Vaticanus gr*. 922, au f. 44^r du *Vaticanus gr*. 923 et au f. 283^v du *Vaticanus gr*. 562. De toutes ces cartes, la plus complète est celle du *Vaticanus gr*. 562 qui présente un certain nombre de toponymes supplémentaires par rapport à la carte du *Parisinus gr*. 2735, tels que les colonnes d'Héraclès, la mer Égée, Abydos, Jérusalem et Trébizonde. Je compte étudier en détail ces huit cartes dans une prochaine contribution.

19. *RGK* III, 213. Ce copiste ne doit pas être confondu avec l'auteur de la *Tribiblos astronomique*, un peu plus tardif (*RGK* III, 214).

20. N. Kavrus-Hoffmann, Theodore Meliteniotes and the Production of Scientific Manuscripts in the Late 13th and Early 14th Century, dans *XXe Congrès International des Études Byzantines. Pré-actes*, III, Paris 2001, p. 15. Cette main se retrouve notamment dans le *Vaticanus gr*. 191, manuscrit scientifique important que Brigitte Mondrain a attribué aux années 1296-1298 (B. Mondrain, La constitution de corpus d'Aristote et de ses commentateurs aux xiiie-xive siècles, *Codices Manuscripti* 29, 2000, p. 11-33, ici p. 19).

plut. 31.3, au f. 26v[21]. Ce *codex* de papier oriental qui rassemble les *Halieutiques*, les *Cynégétiques* du pseudo-Oppien et deux tragédies d'Eschyle peut être situé très précisément dans le temps grâce à la souscription du f. 100v dans laquelle le copiste, Manuel Sphénéas[22], se nomme et indique le mois au cours duquel il a terminé sa copie des cinq chants du poème d'Oppien, soit mai 1287. Ce scribe, dont l'écriture rappelle un peu celle de B, semble avoir été actif en Orient, peut-être au Mont Galésion, dans les toutes dernières années du 13e siècle[23]. En dépit du fait que le *Laurentianus plut.* 31.3 et le *Vaticanus gr.* 923 ne s'inscrivent pas dans la même branche du *stemma* des *Halieutiques*, cette coïncidence textuelle peut sans doute s'expliquer par le fait que tous deux dérivent d'un modèle commun pour les scholies, dans la mesure où ces épigrammes sont prises dans l'abondant appareil de scholies qui accompagne les vers d'Oppien et qui possède une tradition indépendante.

Ainsi, les rapprochements philologiques que l'on peut opérer avec les manuscrits des *Halieutiques* copiés par Théodore Méliténiote et Manuel Sphénéas constituent un faisceau d'indices qui fait signe vers la Constantinople des années 1290-1300. Ces premières conclusions doivent être prises en compte dans l'étude de la note qui occupe la marge inférieure du f. 50v (planche 2) et qui se présente comme suit :

σφραγὶς ἀνακτόπαιδος παλαιολόγου· † ἄγχοῦς ὁ † ῥηγὸς
ἰσπανῶν ἀπεγγόνου· θυγατρὸς Ἰούντε Μουφαρὰ μαρκέσι.

Telle quelle, cette formule, qui s'avère être une transcription sigillaire, est problématique et ne se laisse pas complètement construire. On comprend qu'il s'agit du « sceau d'un prince Paléologue » qui est en même temps un

21. Éd. E. Cougny, *Epigrammatum anthologia Palatina cum Planudeis et appendice nova*, III, Paris 1890, p. 426, épigrammes 142 et 143. Edme Cougny, parlant du *Laurentianus plut.* 31.3, dit ne pas connaître d'autres témoins de ces deux épigrammes. En réalité, on les rencontre aussi dans le *Salamanticensis* M 31, apographe du manuscrit préservé à Florence, au f. 22r-v (non identifiées dans le catalogue d'A. Tovar, *Catalogus codicum graecorum Universitatis Salamantinae*, Salamanque 1963, p. 21), et dans une partie des manuscrits de scholies aux *Halieutiques* copiés par Andreas Darmarios en Espagne, autour de 1570-1580 (sur ces apographes du *Salamanticensis* M 31, voir L. Leverenz, Four manuscripts of unattached scholia on Oppian's *Halieutica* by Andreas Darmarios, *GRBS* 36, 1995, p. 101-114, et Two Darmarios manuscripts of scholia on Oppian's Halieutica, *Rheinisches Museum für Philologie* 142, 1999, p. 345-358 ; T. Martínez Manzano, Die Aufenthalte des Andreas Darmarios in Madrid und Salamanca und ihre Bedeutung für die *recensio* der Philostrat- und Oppianscholien, *Rheinisches Museum für Philologie* 151, 2008, p. 400-424), notamment dans le *Monacensis gr.* 134, au f. 25r-v.

22. *PLP*, no 27256.

23. Voir A. Turyn, *Dated Greek Manuscripts of the XIIIth and XIVth centuries in the libraries of Great Britain*, Washingtin D.C. 1980, p. 35.

« descendant du roi d'Espagne ». Les quatre derniers termes font allusion à « Yolande, fille du marquis de Montferrat », comme l'avait déjà bien vu Peter Schreiner[24]. L'expression ἄγχοῦς ὁ, qui ne peut être lue autrement, nécessite un travail de conjecture car le double accent du mot ἄγχοῦς et l'utilisation de l'article ὁ devant le génitif ῥηγὸς trahissent les difficultés de lecture du scribe. Un poème contemporain de Manuel Philès, poète de cour actif sous les empereurs Andronic II et Andronic III, présente un parallèle qui constitue en réalité la clef de cette difficulté textuelle. Le septième poème des *Carmina inedita* édités par Emidio Martini[25] relate la vie de Yolande/Violante de Montferrat, devenue l'impératrice Irène après son mariage avec Andronic II, en 1284[26]. Le poète insiste sur la cruauté du temps qui enlève à l'impératrice tous ses proches un à un, parents et enfants. Les vers 14 à 16 sont particulièrement intéressants pour nous :

Ποῦ γὰρ ὁ πατὴρ Μουφαρᾶς Γουλιέλμων,
ὃς ἐκ προπάππων Ἰταλῶν ῥὴξ ἦν μέγας,
μήτηρ δὲ ῥηγὸς Ἰσπανῶν παῖς Ἀλφούσου;

Dans ces trimètres iambiques, le poète demande « où est le père » d'Irène, Guillaume VII de Montferrat, arrière-petit fils de Boniface de Montferrat, « grand roi des Italiens » qui, au début du 13e siècle, fut un des chefs de la quatrième croisade et l'éphémère roi de Thessalonique. Il mentionne aussi sa mère, Béatrice de Castille, « fille d'Alphonse, roi des Espagnols ». Béatrice de Castille, épouse de Guillaume VII, était en effet la fille d'Alphonse X de Castille et de Violante d'Aragon. La formule appliquée à Béatrice de Castille, ῥηγὸς Ἰσπανῶν παῖς Ἀλφούσου, est d'une telle proximité avec la note du *Vaticanus gr*. 923, † ἄγχοῦς ὁ † ῥηγὸς Ἰσπανῶν ἀπεγγόνου, qu'elle invite à corriger l'erreur du scribe, contemporain de Manuel Philès, en lisant le prénom d'Alphonse, Ἀλφούσου à la place d'ἄγχοῦς ὁ[27]. Sa méprise peut venir de sa méconnaissance des prénoms latins, qui se manifeste aussi dans la graphie du prénom Yolande, Ἰούντε. Elle a pu être accentuée par le fait que son modèle, c'est là l'hypothèse la plus probable,

24. P. SCHREINER, *Bibliothecae Apostolicae Vaticanae*, cité n. 4, p. 152.

25. E. MARTINI, *Manuelis Philae Carmina inedita*, Naples 1900. Ce poème a été composé après la mort du despote Jean Paléologue (1307), évoquée au vers 39, et avant celle de l'impératrice, intervenue en 1317.

26. W. HABERSTUMPF, *Regesto dei marchesi di Monferrato di stirpe aleramica e paleologa per l'Outremer e l'Oriente*, Turin 1989, p. 78.

27. Une autre conjecture envisageable, qui m'a été proposée par A. K. Wassiliou-Seibt, est le participe αὐχοῦντος dont on trouve quelques occurrences dans les bulles métriques (voir par exemple le no 264, sceau d'un Paléologue du 12e siècle, dans A. K. WASSILIOU-SEIBT, *Corpus der byzantinischen Siegel mit metrischen Legenden*, I, Vienne 2011).

Planche 1. *Vaticanus gr*. 923, f. 27v : copistes A (l. 1-14) et B (l. 14-20)

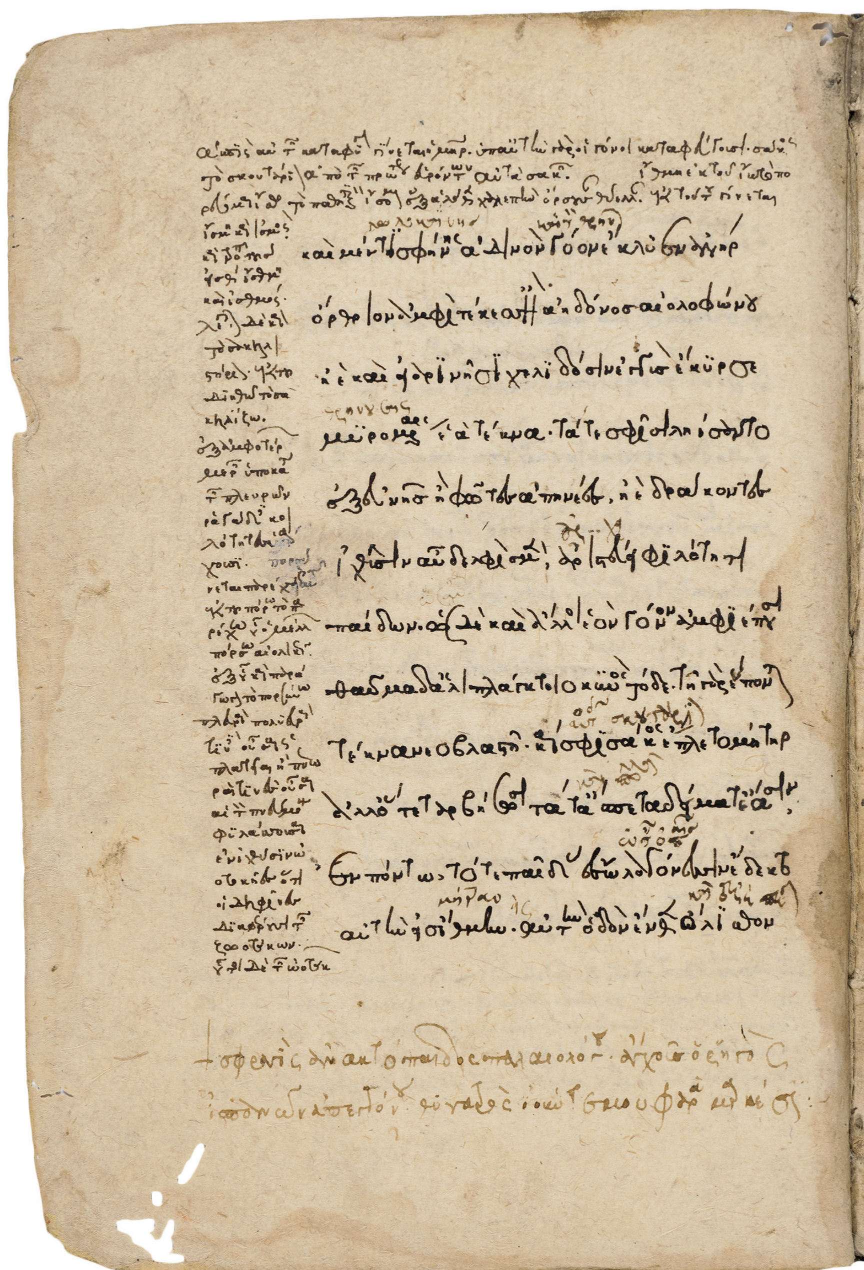


Planche 2. *Vaticanus gr.* 923, f. 50[v] (marge inférieure) : transcription sigillaire

était un sceau. Le déchiffrement des bulles byzantines, écrites en majuscules, était parfois malaisé et leur transcription souvent fautive et incomplète[28]. L'esprit rude au dessus de l'article ὁ serait alors la trace d'une lettre supralinéaire mal interprétée.

Grâce au poème de Manuel Philès, on comprend donc que la note du manuscrit d'Oppien renvoie au « sceau du prince Paléologue arrière-petit-fils » – c'est là le sens précis du terme ἀπέγγονος[29] – « du roi d'Espagne Alphonse par Yolande, fille du marquis de Montferrat ». On trouve des formules parallèles chez Jean VI Cantacuzène pour désigner l'impératrice Irène, qu'il présente comme la « fille du marquis de Montferrat, chef de Lombardie », τῆς θυγατρὸς μαρκέσῃ Μουμφαρὰ ἄρχοντος Λουμπαρδίας[30]. L'inscription du manuscrit d'Oppien désigne donc un fils d'Irène de Montferrat et d'Andronic II. Le même poème de Manuel Philès nous apprend que le couple impérial a eu sept enfants dont cinq garçons, dans l'ordre, Jean, Théodore, Isaac, Démétrios et Bartholomée. Dans la mesure où Isaac et Bartholomée sont morts en bas âge[31], le prince Paléologue ainsi désigné ne peut être que Jean, Théodore ou Démétrios. Plusieurs éléments plaident en faveur de Théodore, le second fils d'Irène et d'Andronic II. La note du f. 50v insiste fortement sur l'ascendance occidentale du prince Paléologue, qui est présenté comme l'héritier des grands d'Espagne et d'Italie. Comment, dès lors, ne pas reconnaître en cet ἀνακτόπαις Théodore à qui l'impératrice transmit, après la mort de son propre frère Jean Ier de Montferrat en 1305, le marquisat ? Elle avait, il est vrai, d'abord pensé à son aîné Jean. Mais c'était sans compter sur le patriarche de Constantinople Athanase Ier qui s'opposa à ce choix en représentant à l'empereur qu'il était plus prudent de garder à ses côtés l'aîné des fils qu'il avait eus avec Irène, pour le cas où il arriverait malheur aux deux fils nés de sa première épouse Anne de Hongrie, Michel IX Paléologue et Constantin Porphyrogénète[32]. Le choix du couple

28. Sur la difficulté de lecture des sceaux produits à l'époque des Paléologues, voir G. Schlumberger, *Sigillographie de l'empire byzantin*, Paris 1884, p. 67-69 ; sur le caractère fautif des transmissions indirectes de sceaux, voir A. K. Wassiliou, Zur indirekten Überlieferung von Siegeln, cité n. 5, p. 160.

29. Voir *LBG*, *s.v.* ἀπέγγονος.

30. Jean VI Cantacuzène, *Histoires*, éd. L. Schopen, I, Bonn 1828, *praefatio*, p. 11 ; voir aussi I, 51, p. 256.

31. *Manuelis Philae Carmina inedita*, cité n. 25, poème 7, v. 45-47 et 50-51. Voir aussi Nicéphore Grégoras, *Histoire romaine*, éd. I. Bekker, L. Schopen, *Nicephori Gregorae historiae Byzantinae*, I, Bonn 1829, p. 234. Sur l'impératrice Irène, voir H. Constantinidi-Bibicou, Yolande de Montferrat, impératrice de Byzance, *L'Hellénisme contemporain* 4, 1950, p. 425-442 ; cf. *PLP*, no 21361.

32. Cette lettre du patriarche a été éditée et traduite par A. E. Laiou, A Byzantine prince latinized : Theodore Palaeologus, marquis of Montferrat, *Byz.* 38, 1968, p. 386-410, ici p. 404-410.

impérial s'était finalement porté sur Théodore. Prince byzantin rapidement latinisé, il s'installa sur ses terres du Piémont en 1306 et fonda la branche Paléologue des Montferrat, qui succéda à celle des Alérame[33]. Un autre indice important pour l'identification du « prince Paléologue » se trouve dans la marge inférieure du f. 48r, soit quelques folios avant notre note : on peut y lire le nom de Théodore tracé en monocondyle[34].

Que penser, à présent, du contenu sigillographique de cette note ? Est-elle la transcription unique du sceau byzantin d'un prince dont on ne connaît à ce jour que le sceau latin ? Le nom ἀνακτόπαις – que l'on rencontre en outre dans un poème de Manuel Philès évoquant un Théodore Παλαιολόγος σύγγονος βασιλέως / Κομνηνοφυὴς εὐσεβὴς ἀνακτόπαις[35] – fait bel et bien partie du vocabulaire des sceaux impériaux. On le trouve dans les sceaux des empereurs Théodore Ier Lascaris et Théodore II Lascaris[36]. Le second, qui prend la forme d'une bulle métrique en dodécasyllabes, se présente comme suit[37] :

Ἀνακτόπαιδα Δούκαν, ἀθλητά, σκέποις
Θεόδωρον Λάσκαριν τὸν βασιλέα.

Plus proche encore dans le temps est le sceau de Constantin Porphyrogénète, le demi-frère de Théodore Paléologue.

Σφραγὶς ὁ Χριστὸς καὶ φυλακτὴρ καὶ σκέπη
ἀνακτόπαιδος δεσπότου Κωνσταντίνου
καὶ πορφυρανθοῦς Δούκα Παλαιολόγου.

Dans cette bulle métrique, que l'on peut dater des dernières années du 13e siècle ou du tout début du 14e siècle[38], on retrouve plusieurs des termes qui apparaissent dans la note du *Vaticanus gr.* 923. La proximité formulaire, chronologique et contextuelle de ce sceau montre bien que la note du

33. Voir A. Kiesewetter, Markgraf Theodoros Palaiologos von Monferrat (1306-1338), seine *Enseignemens* und Byzanz, *MEG* 3, 2003, p. 121-180 ; cf. *PLP*, no 21465.

34. Comme c'est souvent le cas avec les monocondyles, la main ne peut être identifiée avec certitude.

35. Poème III, 126, v. 9-10, éd. E. Miller, *Manuelis Philae Carmina*, Paris 1855-1857. D'après E. Martini, il pourrait s'agir de Théodore Paléologue, le fils de l'empereur Michel VIII et le frère d'Andronic II (*Manuelis Philae Carmina inedita*, cité n. 25, p. 39).

36. Sceaux 2753 et 2755 a-c dans G. Zacos, A. Veglery, *Byzantine Lead Seals*, III, Bâle 1972, p. 1570-1571 et 1576.

37. Ce sceau porte en outre le no 19 dans le catalogue de V. Laurent (*Les bulles métriques dans la sigillographie byzantine* [AOC 2], Athènes 1932) et le no 96 dans celui d'A. K. Wassiliou-Seibt (*Corpus der byzantinischen Siegel*, I, cité n. 27).

38. Sceaux 2758 a-b dans G. Zacos, A. Veglery, *Byzantine Lead Seals*, cité n. 36, p. 1586 (= no 424 dans V. Laurent, *Les bulles métriques*, cité *supra*) ; sur Constantin, cf. *PLP*, no 21499.

manuscrit d'Oppien est la transcription d'une bulle métrique. On observe en effet que les sceaux métriques, rédigés soit en dodécasyllabes soit en vers politiques, se multiplient dans l'entourage impérial à partir des empereurs Comnènes. Une étude des sceaux rassemblés par Vitalien Laurent dans *Les Bulles métriques dans la sigillographie byzantine* montre bien que la plupart de ceux qui commencent par la formule courante σφραγίς – qui s'oppose à la formule reposant sur une invocation[39] – sont en dodécasyllabes[40]. Si l'on observe bien la note du manuscrit de la Bibliothèque vaticane, l'on se rend compte que le copiste a pris le soin de dessiner un point en haut après les termes παλαιολόγου et ἀπεγγόνου. En m'appuyant sur ces respirations, qui marquent en fait la fin de dodécasyllabes, je propose donc de restituer la bulle métrique suivante :

Σφραγὶς ἀνακτόπαιδος Παλαιολόγου
Ἀλφούσου ῥηγὸς Ἰσπανῶν ἀπεγγόνου
θυγατρὸς Ἰολάντε Μουφαρὰ μαρκέσῃ.

Ainsi reconstitué, ce sceau conserve tout de même quelques aspects problématiques. Premièrement, il s'agit d'un sceau anonyme : le prénom Théodore n'est pas présent dans la formule. La chose, un peu surprenante pour un prince porphyrogénète, n'est cependant pas unique à Byzance[41]. Et dans la mesure où la légende est très explicite sur les liens familiaux, l'énigme du propriétaire du sceau ne devait pas résister bien longtemps aux contemporains. Deuxièmement, le fait que l'impératrice soit désignée par son nom latin, Yolande, est remarquable : tous les textes contemporains de langue grecque la nomment Irène. Il en va de même dans son propre sceau, dont nous sont parvenus quelques spécimens[42]. Seuls les Occidentaux usent encore de son ancien prénom, comme on peut le voir dans le testament de son frère Jean qui, en 1305, transmet le marquisat en premier lieu aux éventuels enfants que pourrait porter son épouse et, en second lieu, à « sa sœur

39. Sur les différentes typologies des légendes dans les sceaux byzantins, voir G. Schlumberger, *Sigillographie de l'empire byzantin*, cité n. 28, p. 30.

40. Sceaux nos 377 à 468. Seuls les nos 572 à 580 sont des vers politiques commençant par le nom σφραγίς. Le second tome du catalogue des sceaux à légende métrique préparé par A. K. Wassiliou-Seibt recense tous les sceaux dont la légende commence par une lettre comprise entre nu et sigma (jusqu'à σφραγίς inclus). Il est actuellement sous presse.

41. Sur les légendes de sceaux anonymes, voir A. K. Wassiliou-Seibt, *Corpus der byzantinischen Siegel*, I, cité n. 27, p. 38-45.

42. Voir les nos 107.1 c et d dans J. Nesbitt, *Catalogue of Byzantine Seals at Dumbarton Oaks and in the Fogg museum of art*, Washington 2009, p. 198-199. Le même sceau avait déjà été publié sous le no 125 a-d dans G. Zacos, A. Veglery, *Byzantine Lead Seals*, cité n. 36. Sa formulation est la suivante : Εἰρήνη εὐσεβεστάτη αὐγούστα Κομνηνὴ Δούκαινα ἡ Παλαιολογίνα.

Violante impératrice des Grecs », *dominam Violantem sororem suam imperatricem Graecorum*[43]. Le choix inattendu du prénom latin Yolande, dans la note grecque du manuscrit d'Oppien, est tout de même cohérent avec le texte de ce sceau, qui insiste sur les origines occidentales du prince Paléologue en question.

La transcription du sceau byzantin de Théodore Ier de Montferrat nous apporte des éléments particulièrement intéressants pour la datation de la copie mais aussi des enseignements sur le milieu dans lequel notre *codex* a été produit et, enfin, sur l'unicité du statut du prince byzantino-latin que fut Théodore. Pour tirer toutes les conclusions qui s'imposent, il convient encore de se poser la question de l'identité du scribe qui a recopié le sceau. Qui est l'auteur de la note du f. 50^v^ ? Certainement pas le scribe A, qui n'a pas cette maîtrise. S'agit-il alors de B ? La réponse n'est pas évidente[44] car cette transcription, apposée dans une encre brune alors que les *Halieutiques* et leurs scholies ont été copiés à l'encre noire, est manifestement un ajout postérieur. Le calame utilisé est plus fin que celui auquel a eu recours le scribe B et l'écriture plus rapide. En dépit de cela, on relève une grande proximité de tracés individuels entre l'écriture de B, notamment dans les scholies, et l'écriture de la transcription. Quelques menues différences – au nombre desquelles les ligatures *tau-rhô*, *alpha-rhô* ou l'écriture du double *gamma* – et le caractère sérieusement fautif de la note, difficilement compatible avec l'érudit que semble être B, invitent toutefois à la prudence. Une troisième main, contemporaine, à en juger par son écriture, est donc intervenue dans le *Vaticanus gr.* 923. À quel moment cette note a-t-elle été apposée ? Il est difficile de répondre à cette question mais on observe que, même si le titre de marquis n'est pas directement appliqué à Théodore, il peut se déduire de l'énoncé de sa filiation, qui de plus insiste sur ses origines occidentales. Dès lors, cette note a de fortes chances d'être postérieure à l'accession officielle de Théodore au marquisat. 1306 constitue donc un *terminus post quem* pour cet ajout, qui a pu être fait à l'occasion, par exemple, de la vente du *codex*. Quoi qu'il en soit, le choix que cet annotateur fait de recopier le sceau de Théodore laisse penser qu'il estimait qu'il y avait là un élément important, inséparable même de l'histoire de ce *codex*. Dans la mesure où l'essence même d'un sceau est de certifier et de sceller l'authenticité d'un écrit, il est tentant de penser que notre annotateur a voulu

43. Éd. D. MULETTI, *Memorie storico-diplomatiche appartenenti alla città ed ai marchesi di Saluzzo*, III, Saluces 1830, p. 60.
44. *Forsitan* a écrit P. Schreiner dans sa notice, citée n. 4.

suppléer à l'absence de colophon par cette transcription d'un sceau qui désignerait alors non pas seulement le possesseur du manuscrit mais aussi son illustre scribe.

Il convient de se souvenir ici de l'hypothèse que nous a permis d'avancer l'étude philologique, à savoir que B faisait penser à un maître qui assistait son élève A dans son travail de copie. Ne pourrait-on pas imaginer, dès lors, que derrière A se cache en réalité le jeune Théodore et derrière B le pédagogue chargé par le couple impérial de son éducation ? Cette hypothèse, invérifiable en l'espèce, permettrait de rendre compte de l'aspect tremblant et malhabile de cette écriture dont le manque de professionnalisme pourrait s'expliquer par le jeune âge du scribe, qui ne serait autre que le prince Paléologue. Si l'on suit cette conjecture, il devient possible de situer la copie du *Vaticanus gr.* 923 dans l'enfance de Théodore, né en 1291, et, la chose est plus probable, avant son transfert en Lombardie, c'est-à-dire entre 1300 et 1306.

L'interprétation que l'on peut faire de la note du *Vaticanus gr.* 923 va dans le sens de Małgorzata Dąbrowska qui a attiré l'attention des spécialistes sur le fait que la vision de Théodore Paléologue comme prince complètement latinisé n'est pas tout à fait exacte : « […] he seems to be equally devoted to Byzantium and to the West. He inhabits both worlds, and he is not troubled by the schism »[45]. Il est en effet ce prince qui, en Orient, insiste sur sa latinité, mais, en Occident, souligne son statut de porphyrogénète. Ainsi, sur les pièces qu'il fit frapper à son nom, à Chivasso, capitale des terres des Montferrat, il se fit désigner par l'expression *Theodorus excelle[n] ti[s] imp[er]atoris gr[a]ecor[um] filius*[46]. Et son sceau latin, que l'on peut observer sur un hommage rendu au roi de France en 1335, est ainsi formulé : *S[igillum] Theodo[ri por]fi[r]ogeniti com[.....]logis er[....] march[ionis] Mo[n]ti[sferr]ati*[47]. La dualité de ce prince est symbolisée par ce

45. M. Dąbrowska, Family Ethos at the imperial court of the Palaiologos in the light of the Testimony by Theodore of Montferrat, *Byzantina et slavica Cracoviensia* 2, 1994, p. 73-81, ici p. 80.

46. Planche XVII, 14, dans le *Corpus nummorum Italicorum.* II, *Piemonte, Sardegna*, Rome 1911, p. 203-204. Les autres monnaies frappées au nom de Théodore Ier de Montferrat mentionnent simplement son prénom et le titre de marquis ; voir aussi D. Promis, *Monete dei Paleologi marchesi di Monferrato*, Turin 1858, p. 11-13 et table I, 1-2 ; W. R. Day, I fiorini piemontesi nel Trecento. Il fiorino del Marchese Teodoro I Paleologo di Monferrato (1306-1338) nel contesto regionale, italiano ed europeo, dans L. Gianazza (éd.), *La Moneta in Monferrato tra Medioevo ed Età moderna*, Turin 2009, p. 59-86.

47. No 11 667 dans L. Douët d'Arcq, *Collection de sceaux*, III, Paris 1868, p. 498. Pour une reproduction de ce sceau et de son contre-sceau, voir L. C. Gentile, Sigilli dei marchesi di Monferrato, *Monferrato. Arte e Storia* 18, 2006, p. 5-26, planches VI (et non III comme indiqué dans les légendes) et IV. Pour la partie manquante du texte, peut-être faut-il lire

sceau même qui d'un côté a un cavalier aux armes et au gonfanon, selon la tradition des marquis de Montferrat[48], mais de l'autre un aigle bicéphale, insigne de la dynastie des Paléologues. Le sceau latin de Théodore représente à lui seul les deux facettes de ce prince, véritable Janus qui fut un trait d'union singulier entre Occident et Orient dans le premier tiers du 14e siècle, comme on peut encore le voir dans les *Enseignements* qui lui sont dus. Théodore composa ce court recueil de conseils militaires à Constantinople, où il avait été appelé à l'occasion du conflit qui opposait Andronic II à son petit-fils Andronic III. Il le rédigea en grec avant de le traduire lui-même en latin lorsqu'il fut de retour sur ses terres[49]. Il le fit précéder d'un prologue de tonalité autobiographique dont nous avons aujourd'hui perdu la version grecque mais que nous pouvons encore lire dans ses traductions latine et française[50]. Dans ce texte, Théodore rappelle sa double ascendance en précisant qu'il est un fils légitime de l'empereur byzantin, « né […] et élevé selon la coutume des autres fils des Grecs dudit empire », et que dans le même temps il appartient « au parti des Latins et, précisément, au gouvernement d'Espagne et d'Aragon et au parti d'Italie » par « madame l'impératrice [sa] mère », petite-fille « d'Alphonse roi d'Espagne »[51].

Si la personne de Théodore Ier de Montferrat illustre les échanges entre Orient et Occident, le *codex* qui porte son souvenir, le *Vaticanus gr.* 923 (r_6) en est lui aussi une illustration. *L'Oxoniensis Auct.* T.4.5 (o), présenté comme un proche parent par Fritz Fajen, partage avec r_6 suffisamment de leçons rares[52] et, surtout, d'erreurs uniques dans la tradition[53], pour être considéré comme un apographe. Les divergences textuelles que l'on peut observer peuvent toutes s'expliquer par un recours, d'ailleurs assez superficiel, à la contamination. L'utilisation de plusieurs modèles, processus extrêmement courant dans l'histoire de la transmission du poème d'Oppien, est d'ailleurs avérée dans ce *codex* puisqu'une partie du chant IV s'inscrit dans une autre branche du *stemma*, celle des descendants de l'*Ambrosianus*

com[itis paleo]logis [h]er[edis]. Au vu du petit nombre de lettres lisibles, aucune conjecture n'est assurée cependant.

48. Voir par exemple les sceaux de Guillaume VII ou de Jean Ier ; reproductions dans L. C. Gentile, Sigilli dei marchesi di Monferrato, cité *supra*, p. 10-11.

49. Voir C. Knowles, *Les Enseignements de Théodore Paléologue*, Londres 1983, p. 4-5, 20. C. Knowles situe la composition du traité en 1326 et sa traduction latine en 1330.

50. *Ibidem*. La traduction française a été faite par Jean de Vignay dans la première moitié du 14e siècle.

51. *Ibidem*, p. 25-27.

52. Pour le chant I : 64 φέρβονται r_6, o : φέρβεται *al.* || 545 θάνηται r_6, o : θάνῃσι *al.* || 788 αὖτε r_6, o : εὖτε *al.* || 793 ζεφύρου r_6, o : ζεφύροιο *al.*

53. Pour le chant I : 314 δὲ r_6, o : δ' ἐν *cett.* || 426 τ' *om.* r_6, o || 447 δὲ r_6, o : τε *cett.* || 691 αὐτῆς ἐπὶ $r_6^{a.c.}$, o : αὐτοῦ ἐνὶ *cett.*

C 222 inf.[54]. Or il se trouve que la copie du manuscrit conservé à la Bodleian Library, intervenue dans les toutes dernières années du 15e siècle, est due à Giovanni Francesco Burana, érudit originaire de Vérone et actif à Bologne, à Padoue et à Venise[55]. L'existence de cet apographe produit en Italie du Nord pose la question des modalités d'arrivée du *codex* constantinopolitain en Occident : serait-ce par le biais de Théodore Ier de Montferrat ? Si c'était le cas, il s'agirait là d'un produit particulièrement précoce de la *translatio studiorum* et l'histoire du *Vaticanus gr.* 923 serait tout à fait originale. Cependant, il est impossible de prouver la présence en Italie de ce manuscrit avant les dernières années du 15e siècle[56]. On ne peut tirer aucune conclusion de l'examen des folios de garde en parchemin et ce bien qu'ils contiennent un texte latin copié au 14e siècle, qui pourrait suggérer un environnement occidental : ce binion peut avoir été ajouté postérieurement.

En dépit de toutes les incertitudes qui demeurent, quelques conclusions s'imposent néanmoins. L'étude philologique du *Vaticanus gr.* 923 le rapproche de témoins orientaux des années 1290-1300 tandis que l'examen paléographique suggère un exercice scolaire. La curieuse note marginale du f. 50v prend tout son sens si on la rapproche du monocondyle tracé dans le même cahier ainsi que du poème de Manuel Philès composé en l'honneur d'Irène de Montferrat : elle s'avère être une transcription d'un sceau grec inédit de Théodore Ier de Montferrat. Ce sceau, dont il ne subsiste aucun exemplaire, est une bulle métrique qui a toutes les chances d'être postérieure au départ pour la Lombardie de ce prince byzantin. Cette note, apposée après 1306 donc, et l'étude paléographique du *codex* nous apportent deux enseignements principaux. Elles nous permettent de placer cette copie des *Halieutiques* dans les toutes premières années du 14e siècle et de la situer à Constantinople ou à Thessalonique, ville dans laquelle l'impératrice, en conflit avec son mari, s'était exilée, à partir de 1303[57]. Elles nous incitent ensuite à penser que le jeune Théodore Paléologue n'était pas simplement le possesseur de ce *codex* : il en était peut-être aussi le copiste

54. Voir F. Fajen, Zur Überlieferungsgeschichte der Halieutika, cité n. 13, p. 308-309.

55. *RGK* I, 161. Le filigrane est un oiseau proche du numéro 12 130 dans le répertoire de Briquet (marque attestée en Italie du Nord en 1475). Sur Burana (environ 1475-1536), voir G. Stabile, Burana, Giovanni Francesco, *Dizionario Biografico degli Italiani*, 15, Rome 1972, *s.v.*

56. Sa présence dans les collections de la Bibliothèque vaticane est attestée pour la première fois dans l'inventaire de 1518. Voir M. L. Sosower, D. F. Jackson, A. Manfredi, *Index seu inventarium bibliothecae vaticanae divi leonis pontificis optimi, anno 1518 C.* (Studi e testi 427), Cité du Vatican 2006, no 479.30.

57. Voir A. E. Laiou, A Byzantine prince latinized, cité n. 32, p. 391.

principal. Cette hypothèse est corroborée par l'aspect hésitant et malhabile de la main du scribe A. On pourrait s'étonner de cette proposition d'identification dans la mesure où Théodore est plutôt connu pour ses exploits guerriers sur les terres des Montferrat. Il n'en demeure pas moins un prince Paléologue, ayant bénéficié, de son aveu même, de l'éducation des « fils des Grecs » et l'auteur des *Enseignements* ainsi que d'un traité dans lequel il dénonce les méfaits de la richesse, les *Divisions*[58]. Le poème d'Oppien de Cilicie – si bien intégré dans l'enseignement universitaire byzantin qu'on le retrouvera, aux côtés des œuvres d'Hésiode, d'Homère et de Pindare, parmi les rares textes poétiques grecs copiés pour le sultan Mehmed II, dans une tentative de sauvegarde de l'héritage littéraire de Byzance[59] – a ainsi pu accompagner le fils de l'empereur dans sa découverte des lettres grecques.

Morgane CARIOU
Fondation Thiers – Centre de Recherches humanistes
Paris

58. L'édition *princeps* de ce texte vient d'être donnée par M. DI BRANCO et A. IZZO, *L'elogio della sconfitta. Un Trattato inedito di Teodoro Paleologo marchese di Monferrato*, Rome 2015.

59. Le *codex* 33 du palais de Topkapı, à Istanbul, est un témoin des *Halieutiques* qui a été copié, peu de temps après la prise de Constantinople, dans le *scriptorium* de Mehmed II ; voir J. RABY, Mehmed the Conqueror's Greek Scriptorium, *DOP* 37, 1983, p. 15-34.

LE « PSAUTIER CHLUDOV », LE « BARLAAM DE PARIS » ET LA BIBLIOTHÈQUE DE LA SAINTE-TRINITÉ DE CHALKI*

Alexis CHRYSSOSTALIS

Manuscrits bien connus des historiens de l'art en raison de leur riche décoration, le « Psautier Chludov »[1] et le « Barlaam de Paris »[2] ont connu, par le hasard de l'histoire des livres, une période de vie commune au 17e siècle dans la bibliothèque du monastère de la Sainte-Trinité sur l'île de Chalki, au large de Constantinople.

Ces deux manuscrits de parchemin, attribués respectivement au milieu du 9e et au début du 14e siècle, contiennent chacun un grand nombre de miniatures d'époque byzantine qui illustrent leur contenu : le livre des Psaumes (avec plusieurs images inspirées de la crise iconoclaste) pour le manuscrit de Moscou, l'histoire de Barlaam et Joasaph pour celui de Paris. Si, de ce fait, ces deux témoins ont fait l'objet de plusieurs études de la part des historiens de l'art ou des paléographes, leur propre histoire et cheminement dans les bibliothèques byzantines et post-byzantines ont peu occupé les spécialistes de l'histoire du livre byzantin. Aussi, quelques détails, en l'occurrence quelques notes apposées dans les deux manuscrits, ont-ils pu échapper à l'attention de ces derniers bien qu'ils aient déjà été relevés par leurs collègues de l'histoire de l'art.

C'est ainsi que, dans le cadre du programme de recherche concernant l'histoire et la reconstitution de la bibliothèque fondée au 16e siècle par

* Mes vifs remerciements à Pierre Benic, Jeanne Devoges, Serguei Kim, Anatole Negruta et Konstantin Vetochnikov pour la lecture des sources russes, ainsi qu'à mes collègues de la section grecque de l'Institut de recherche et d'histoire des textes (IRHT).

1. Москва, Государственный Исторический Музей (ГИМ), Собрание Хлудова, 129 д.

2. Paris, Bibliothèque nationale de France (BnF), gr. 1128.

Revue des Études Byzantines 73, 2015, p. 259-266. doi : 10.2143/REB.73.0.3132051

Métrophane, higoumène du monastère de la Sainte-Trinité de Chalki[3], devenu ensuite métropolite de Philadelphie, puis patriarche de Constantinople sous le nom de Métrophane III (1565-1572, 1579-1580), je me suis aperçu que la note de donation apposée au folio 169^{r} du Psautier Chludov faisait de ce livre un des joyaux ayant appartenu à cette bibliothèque à un moment de son histoire. Pourtant, cette information précieuse pour l'histoire de la bibliothèque de Chalki n'est mentionnée dans aucun des travaux qui lui ont été consacrés à ce jour[4], pas plus d'ailleurs que les notes qu'on trouve dans le Barlaam de Paris.

1. – Le Psautier Chludov[5]

De facture sans doute constantinopolitaine[6], le Psautier Chludov, qui est considéré comme un des témoins les plus représentatifs de l'art byzantin du 9e siècle, ne contient aucune souscription indiquant le lieu et la date de sa confection. En revanche, la note écrite au folio 169^{r} nous renseigne avec grande précision sur la date à laquelle ce livre a été offert par le hiéromoine Nectarios à la bibliothèque de la Sainte-Trinité de Chalki, à savoir le

3. Programme de la section grecque de l'IRHT. Site du projet : i-stamboul.irht.cnrs.fr.

4. É. Legrand, *Notice biographique sur Jean et Théodose Zygomalas*, Paris 1889 ; Athénagoras <de Paramythia>, *Αἱ ἱστορικαὶ μοναὶ τῆς νήσου Χάλκης, Ἡ μονὴ τῆς Ἁγίας Τριάδος*, Istanbul 1921 ; É. Tsakopoulos, *Περιγραφικὸς κατάλογος τῶν χειρογράφων τῆς βιβλιοθήκης τοῦ Οἰκουμενικοῦ Πατριαρχείου*. Β′, *Ἁγ. Τριάδος Χάλκης*, Istanbul 1956 ; G. Papazoglou, *Βιβλιοθῆκες στὴν Κωνσταντινούπολη τοῦ ις′ αἰώνα (Κωδ. Vind. hist. gr. 98)*, Thessalonique 1983, p. 231-245.

5. Quelques titres essentiels parmi la riche bibliographie de ce manuscrit : N. Kondakov, Миниатюры греческой рукописи Псалтири IX века из собрания А. И. Хлудова в Москве [Les miniatures du Psautier grec du 9e siècle de la collection A. I. Chludov de Moscou], *Труды МАО*, VII, 3, 1878, p. 162-183; A. Grabar, Quelques notes sur les psautiers illustrés byzantins du IXe siècle, *Cahiers archéologiques* 15, 1965, p. 61-82, fig. 75-82 ; M. Chepkina, *Миниатюры Хлудовской псалтыри* [*Les miniatures du Psautier Chludov*], Moscou 1977 (fac-simile partiel utilisé pour l'élaboration de cet article) ; K. Corrigan, *Visual Polemics in the Ninth-Century Byzantine Psalters*, Cambridge 1992, p. 140-144, 205-208 ; B. Fonkič, Хлудовская псалтырь [Le psautier Chludov], dans A. Zakharova (éd.), *Образ Византии. Сборник статей в честь О. С. Поповой* [*Image de Byzance : recueil d'articles en l'honneur d'O. S. Popova*], Moscou 2008, p. 577-586 (= Fonkič, 2008) ; E. Dobrynina, New Findings on the Khludov Psalter revealed during Restoration, *Νέα Ῥώμη* 7, 2010, p. 57-72 ; E. Dobrynina, *Corpus of Greek Illuminated Manuscripts in Russian Collections*. I, *Manuscripts of the 9th-10th cc. at the State Historical Museum*, 1, Moscou 2013, p. 14, 15, 20, 21, 44 ; G. Parpulov, *Toward a History of Byzantine Psalters ca. 850-1350 AD*, Plovdiv 2014, p. 86-93.

6. L'hypothèse d'une origine athonite semble assez peu vraisemblable.

21 juillet 1648[7]. La rédaction de cette note, à l'orthographe très fautive, montre bien que son auteur connaît le contenu des notes de possession de cette bibliothèque écrites en vers politiques, dont il reproduit les quatre premiers avec quelques variantes et sans se soucier de la métrique. Voici le texte de cette note :

> † κατὰ τὸ ,αχμη´ ἐν μηνὶ ἰουλίῳ - 21 | † ἀφηερώθ(η) τὸ παρόν ψαλτήριον παρ᾽ ἐμοῦ νεκταρίου ἱερομόναχου εἰς τὸν πανσεβάσμιον | ναόν τῆς παντουργού τριάδος τῆς ἐν τῆ νίσῳ χάλκης τε μονής τε τοῦ ἐσώ-|πτρου· καὶ εἶ τις βουλη-θ(ῇ) ταῦτην ἐξηλαιόσαι [*lege* ἐξελάσαι ?] κ(αὶ) χωρισμένος ἔσεστε τῆς | αἰωνίου δόξης :–

Ce manuscrit contient également dans la marge inférieure du folio 31^{v} une note précédée de l'indication « 1667 », suivie d'une seconde, écrite de la même main, qui commence par la mention d'une autre date, « 1669 », et se prolonge dans la marge inférieure du folio 32^{r}. Leur auteur, Anthimos, se dit προεστώς de Sainte-Paraskevi, c'est-à-dire « supérieur », ce qui permet de penser qu'il s'agit sans doute du recteur d'une paroisse ou d'une institution ecclésiastique mise sous ce vocable. D'aspect désordonné et d'orthographe assez fantaisiste, son écriture devient parfois incompréhensible. Voici ce que l'on peut y lire :

> (f. 31^{v}) 1667 ήλθα εἰς στη<α>ν αγιἄν παρασκαιβή προ-| εστὼς ἄνθιμος ιερο(μον)α(χ)ος ανθινέος: | 1669 ἐδιαβαζαίτο * *** τα εγκενια και ηχα καὶ την ε-|(f. 32^{r})κλησία καὶ η χάρις: πολή στα ** χορια | καὶ η ευχη της νὰ έναι ** κιβερνισι

Nous pouvons résumer ainsi les informations contenues dans ces deux notes : le livre a été donné par le hiéromoine Nectarios le 21 juillet 1648 à la bibliothèque de la Sainte-Trinité. Il est annoté une vingtaine d'années plus tard – en 1667 et 1669 – par un autre hiéromoine, Anthimos.

2. – Le Barlaam de Paris[8]

Il est particulièrement intéressant de constater que deux notes, similaires à celles qui ont été relevées dans le Psautier Chludov, se retrouvent également

7. B. Fonkič émet l'hypothèse que le livre s'est trouvé au Mont Athos vers le 13e-14e siècle et qu'il y est resté jusqu'en 1648, date à laquelle il serait entré à la bibliothèque de la Sainte-Trinité (voir Fonkič 2008, p. 585).

8. Voir H. Bordier, *Description des peintures et autres ornements contenus dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, Paris 1883, p. 246-253 ; S. Der Nersessian,

Fig. 1. Psautier Chludov, f. 169r : note de Nectarios, 21 juillet 1648
© Москва, ГИМ

Fig. 2. Psautier Chludov, f. 31v-32r : notes d'Anthimos, a. 1667 et 1669
© Москва, ГИМ

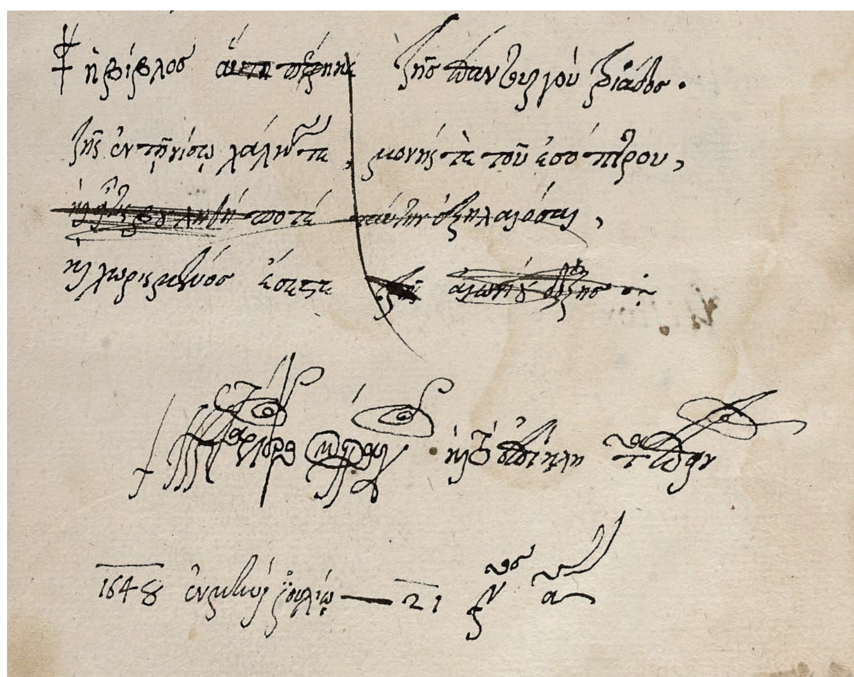


Fig. 3. Barlaam de Paris, f. I : note de Nectarios, 21 juillet 1648

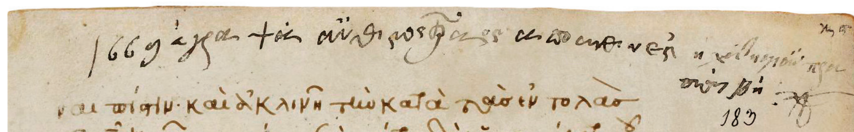


Fig. 4. Barlaam de Paris, f. 183[r] : note d'Anthimos, a. 1669

dans le Barlaam de Paris. Elles nous permettent d'établir la relation entre ces deux livres.

En effet, le Par. gr. 1128 contient à son tour deux notes, apposées respectivement aux folios I et 183r, que nous pouvons aisément attribuer aux deux mêmes mains (Nectarios et Anthimos), responsables de celles écrites dans le Psautier Chludov. Nectarios écrit au milieu d'une garde en papier (folio I) une note de possession du monastère de la Sainte Trinité. Il s'agit d'une variante de la forme classique des notes de possession de cette bibliothèque[9], bien connue par de nombreux manuscrits qui lui ont appartenu, et qui respecte parfaitement la rédaction en quatre vers politiques. La note est suivie de la signature de son auteur, puis de l'indication d'une date, 21 juillet 1648, c'est-à-dire exactement la même que celle de la donation par Nectarios du Psautier Chludov au monastère de la Trinité. Faut-il conclure que le Barlaam est également offert par lui à la Sainte Trinité ? En tout cas, Nectarios se montre un donateur déjà bien averti des usages de la bibliothèque de la Sainte-Trinité, et non un simple pourvoyeur extérieur. Voici le texte de cette note de possession :

> † ἡ βίβλος αὕτη πέφηκε τῆς παντουργοὺ τριάδος· | τῆς ἐν τῆ νίσῳ χάλκ(ης) τε, μονῆς τὲ τοῦ ἐσόπτρου, | κ(αὶ) εἶ τις β(ου)ληθή ποτέ ταύτην ἐξηλαιόσαι | κ(αὶ) χωρισμένος ἔσεστε τῆς αἰωνί(ου) δόξης :- | † Νεκτάριος ἱερομόναχος κ(αὶ) τὸ ἐπὶκλη ταπεινός | 1648 ἐν μηνὶ ἰουλίῳ – 21 ἰν(δικτιῶν)ος α^ης^

Le deuxième personnage que nous avons rencontré dans le manuscrit de Moscou, Anthimos, est également intervenu dans le Barlaam de Paris. En effet, il est responsable d'une note de lecture écrite dans la marge supérieure du folio 183r, précédée, elle aussi, d'une date, la même que la seconde qu'il a indiquée dans le Psautier Chludov : 1669. Cette fois-ci encore, l'écriture d'Anthimos n'est pas d'une lecture aisée[10].

> 1669 ἔγραψα ἄνθιμος ιερο(μοναχ)ος απο ανθηνὲς ἤχα τη αγιἄν πρα-|σκαιβή :

Il nous est difficile de définir, en l'état actuel de la recherche, le poste qu'occupe Anthimos mais, en faisant la synthèse des informations tirées des

L'illustration du roman de Barlaam et Joasaph, Paris 1937, p. 236 ; R. Volk, *Die Schriften des Johannes von Damaskos.* VI.1, *Historia animae utilis de Barlaam et Ioasaph (spuria)* (PTS 61), Berlin-New York 2009, p. 254, 406-408 (= Volk) ; C. Förstel, Barlaam and Joasaph, dans H. Evans (éd.), *Byzantium, Faith and Power*, New York 2004, p. 61-62.

9. Sur ces notes, voir M. Cassin, Notes de possession du monastère de la Sainte-Trinité de Chalki : un monastère patriarcal ?, dans Ch. Brockmann (éd.), *VIIIe colloque international de paléographie grecque (Hambourg, 22-28 septembre 2013)*, Berlin, à paraître.

10. Anthimos a porté un essai de plume, sans intérêt direct pour notre recherche, sur une feuille intercalaire en papier (f. 182-183), qui contient les vingt-quatre lettres de l'alphabet grec.

notes qu'il a apposées dans les deux livres, on peut suggérer qu'il est originaire de la ville d'Athènes, qu'il fut le supérieur d'Aghia-Paraskevi à partir de l'année 1667 et qu'il est toujours en fonction en 1669. Ces éléments nous conduisent à proposer l'identification de ce moine avec le métropolite Anthime de Sélymbria (Thrace orientale). Celui-ci obtint, comme en témoigne un acte du patriarche Dionysios IV daté de juillet 1677, la restitution de l'église d'Aghia-Paraskevi à Épivates (métropole de Sélymbria) en tant que paroisse de son diocèse après une période pendant laquelle celle-ci fonctionna, sans fondement canonique, comme une dépendance du monastère de la Panaghia de Chalki[11].

Nous ne connaissons pas la fin de l'histoire commune de ces deux livres[12]. En tout cas, il faut considérer qu'ils sont toujours à Chalki en 1669 (notes d'Anthimos), puisque le Barlaam y est encore en 1729, lorsque François Sevin[13] emporte ce livre qui fit désormais partie de la bibliothèque du roi de France. En revanche, aucun indice ne permet de dire si le Psautier Chludov se trouve encore à cette date à Chalki. Il aurait certainement été repéré par l'érudit français si ce dernier l'avait vu au moment de sa visite dans cette bibliothèque à moins que, considéré comme un trésor liturgique, ce manuscrit ne lui ait pas été présenté par les moines de la Sainte-Trinité.

On peut également supposer que le psautier était déjà parti à l'Athos, au monastère d'Iviron, où il aurait été acquis par le savant russe Victor Grigorovitch en 1844/45, selon l'interprétation de l'initiale « I » indiquée comme lieu d'acquisition du livre par ce dernier, dans une lettre envoyée le 14 avril 1845 par Vladimir P. Pavlov, ambassadeur de Russie à Constantinople, au comte Mikhaïl Moussini-Pouchkine, fonctionnaire chargé de l'éducation publique à Saint-Petersbourg et initiateur de l'enseignement des langues orientales en Russie[14]. Cette interprétation peut paraître étonnante, puisque la liste des manuscrits énumérés par Grigorovitch lors de sa visite au monastère

11. Voir dans A. Papadopoulos-Kérameus (éd.), Ἔκθεσις παλαιογραφικῶν καὶ φιλολογικῶν ἐρευνῶν ἐν Θράκῃ καὶ Μακεδονίᾳ γενομένων κατὰ τὸ ἔτος 1885 διὰ τὴν Μαυρογορδάτειον Βιβλιοθήκην, *Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος*, complément au volume 17, 1886, p. 71-72.

12. Une enquête menée sur les reliures de ces deux manuscrits, grâce aux informations communiquées par François Vinourd et Konstantinos Choulis, n'a pas été concluante.

13. Lettre de François Sevin au comte de Maurepas datée du 27 juillet 1729, dans H. Omont, *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVIIe et XVIIIe siècles*, I, Paris 1902, p. 488-489. C'est sur l'identification du livre par Henri Omont que s'est fondée son attribution par les chercheurs modernes à la bibliothèque de la Sainte-Trinité et pas sur la note de possession écrite par Nectarios (voir Volk, p. 406 n. 223).

14. Voir B. Fonkič, Греческие рукописи Одессы [Les manuscrits grecs d'Odessa], *VV* 39, 1978, p. 189, qui reprend l'interprétation faite par F. Petroun', Рукописна збірка В. І. Григоровича. Бібліографічні заметки [Recueil manuscrit de Grigorovič, Notes

d'Iviron du 20 au 24 octobre 1844 ne contient pas de psautier illustré qui pourrait correspondre au Psautier Chludov[15]. Cependant, la présence de ce livre au monastère athonite pourrait être expliquée par la décision du patriarche Dionysios IV de léguer à cette institution l'ensemble de sa bibliothèque en juillet 1678[16]. Un autre livre, l'actuel Iviron 2, qui contient au f. 16ʳ la note de possession du monastère de la Sainte-Trinité de Chalki ainsi que celles du patriarche Dionysios IV (f. 18ʳ et 265ʳ)[17], atteste que des livres sont passés de la bibliothèque de la Sainte-Trinité à celle d'Iviron par l'intermédiaire de ce dernier.

En conclusion de cette courte enquête concernant deux témoins importants pour l'histoire de l'art byzantin, le célèbre Psautier Chludov et le Barlaam illustré de Paris, nous pouvons affirmer que ces deux manuscrits se sont trouvés au monastère de la Sainte Trinité de Chalki à partir de 1648 et qu'ils s'y trouvent toujours tous deux au moins jusqu'en 1669. Une attestation supplémentaire du grand intérêt que présente pour les historiens du livre byzantin le fonds réuni à partir du 16ᵉ siècle dans ce monastère des îles des Princes, dont une partie est actuellement conservée à Istanbul (Patriarcat de Constantinople), tandis que d'autres manuscrits qui ont un jour appartenu à cette collection font aujourd'hui partie de diverses bibliothèques à travers le monde.

Alexis CHRYSSOSTALIS
IRHT-CNRS, Paris
ANR i-Stamboul (ANR-12-CORP-002)

bibliographiques], dans *Праці Одеської Центральної наукової бібліотеки* [*Travaux de la Bibliothèque centrale d'Odessa*], I, Odessa 1927, c. 13, p. 139-140.

15. V. GRIGOROVIČ, *Очеркъ путешествія по Европейской Турціи* [*Description du voyage en Turquie européenne*], Moscou 1877, p. 16-17.

16. Voir l'acte de donation dans M. GÉDÉON (éd.), Λόγιοι καὶ βιβλιοθῆκαι τῆς ἐν Ἄθῳ Μονῆς τῶν Ἰβήρων, *Ἐκκλησιαστικὴ ἀλήθεια*, 4ᵉ année, 1883-1884, p. 480-481. Comme le note M. Gédéon, la liste des livres qui ont fait l'objet de cette donation n'a pas pu être retrouvée.

17. P. SOTÉROUDÈS, *Ἱερὰ Μονὴ Ἰβήρων, Κατάλογος ἑλληνικῶν χειρογράφων. Τόμος Α' (1-100)*, Mont Athos 1998, p. 3-5.

LA LOCALISATION DU SANCTUAIRE DE SAINTE EUPHÉMIE À KADIKÖY, L'ANCIENNE CHALCÉDOINE

Yves PLUNIAN

En dépit de la grande célébrité que le sanctuaire de sainte Euphémie à Chalcédoine s'était acquise dès avant la fin du 4e siècle[1], l'histoire n'a enregistré ni l'époque ni les circonstances de sa disparition. « Il est impossible de dire d'une façon précise à quelle époque il fut détruit », constate Raymond Janin. « Tout porte à croire qu'il ne présentait plus que des ruines quand les Turcs s'établirent à Chalcédoine au cours du XIVe siècle. » Si ces incertitudes n'empêchent pas le même auteur d'assurer que « l'emplacement approximatif de la basilique est relativement facile à déterminer »[2], force est, cependant, de constater que, aux époques moderne et contemporaine, cette détermination a varié.

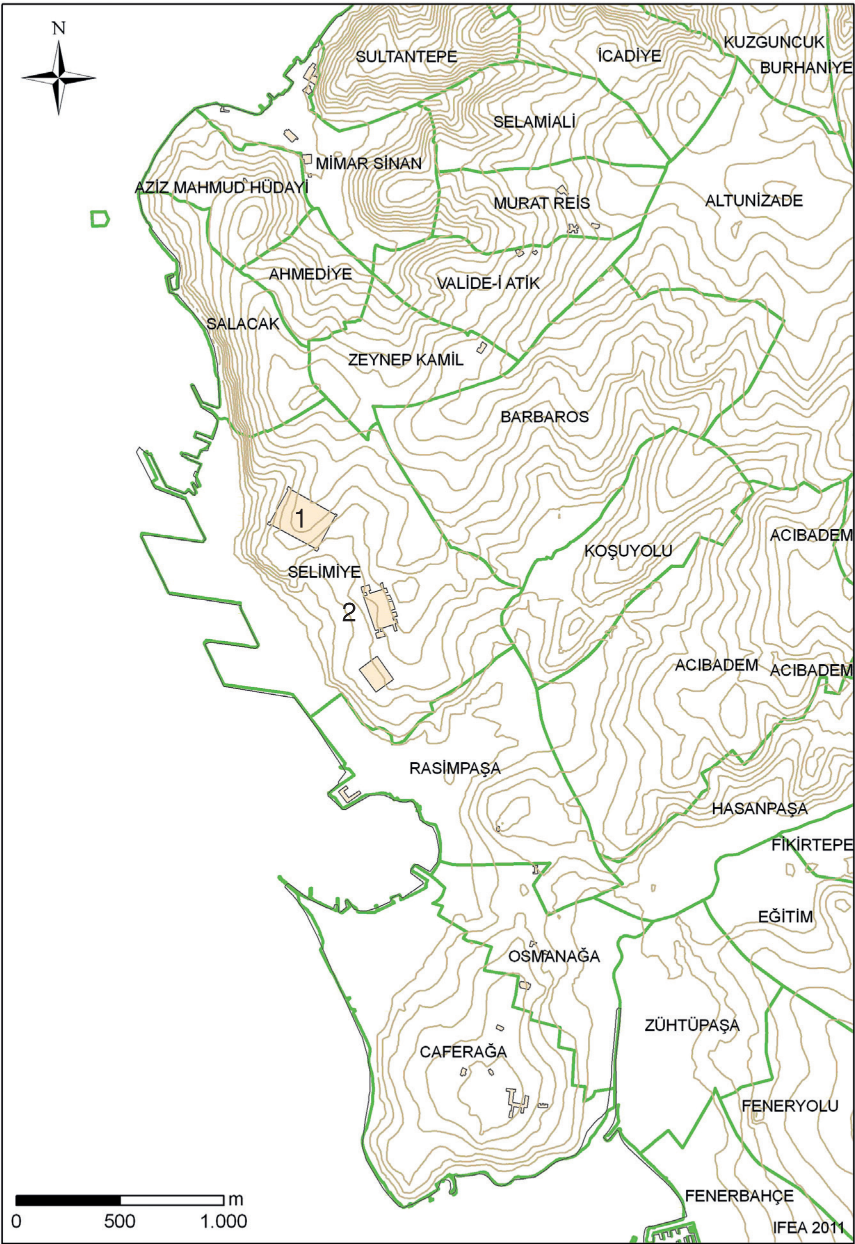
Du 16e à l'extrême fin du 19e siècle, une série de témoignages[3] place le monument, sur la zone côtière, au débouché de la vallée fluviale située dans

1. Égérie, revenant de Terre sainte, tint à s'arrêter au tombeau de sainte Euphémie, sans doute en 384 ; cf. ÉGÉRIE, *Journal de voyage (Itinéraire)*, éd. P. MARAVAL (SC 296), Paris 1997, p. 34 et 231. Gaïnas, le général rebelle, et l'empereur Arcadius s'y rencontrèrent en 399 ; cf. SOCRATE, *Histoire ecclésiastique*, VI, 6. À la fin du 4e siècle encore, Astérius, le futur évêque d'Amasée, s'y rendit en promenade depuis la ville et y admira une fresque ornementale dont il a laissé une précieuse description ; cf. F. HALKIN, *Euphémie de Chalcédoine. Légendes byzantines* (Subsidia hagiographica 41), Bruxelles 1965, p. XIV et 1-8. La célébration en ses murs, en 451, du IVe concile œcuménique a inscrit le sanctuaire dans l'histoire de l'Église universelle.

2. R. JANIN, La banlieue asiatique de Constantinople, *EO* 21, 1922, p. 379-380 et 381.

3. Ainsi Pierre Gilles, à Constantinople entre 1545 et 1551, qui transmet une information reçue d'une tradition locale (P. GILLES, *De Bosporo Thracio*, III, 10 ; trad. J.-P. GRÉLOIS, *Pierre Gilles. Itinéraires byzantins*, Paris 2007, p. 244) ; l'orientaliste autrichien, Joseph von Hammer-Purgstall, qui attribue même à Constantin la transformation du temple d'Aphrodite en sanctuaire dédié à sainte Euphémie (J. VON HAMMER-PURGSTALL, *Constantinopel und der Bosporos*, II, Pesth 1822, p. 347) ; Scarlatos Byzantios (cf. R. JANIN, La banlieue asiatique,

Revue des Études Byzantines 73, 2015, p. 267-291. doi : 10.2143/REB.73.0.3132052



Carte I. (Service cartographique – IFEA – Istanbul)
Divisions administratives actuelles de la région (Haydar Paşa Chalcédoine)
1 Caserne Sélimiye 2 Faculté de Médecine

la partie septentrionale de l'actuel quartier de Haydar Paşa, à Kadıköy[4]. Dans l'antiquité, y coulait le petit cours d'eau dénommé Himéros : là avait été édifié le temple d'Aphrodite[5], là aussi fut installée, à la fin du 19e siècle, la gare de départ du réseau ferré anatolien[6].

En 1900, engagé dans une controverse sur des problèmes de topographie antique avec un érudit local, J. Miliopoulos, le P. Jules Pargoire, rédacteur aux *Échos d'Orient*, fait litière du site jusqu'alors largement reçu : on ne peut situer dans cette plaine côtière de Haydar Paşa, dénonce-t-il, un site que l'historien de l'Église Évagre, au 6e siècle, place sur une hauteur qui domine les alentours. Cela dit, prenant en compte la distance du sanctuaire au Bosphore relevée par Évagre (« quelque chose comme deux stades »), il jette sa conclusion : « L'église du IVe concile général était debout, non pas aux abords de la gare de Haïdar-Pacha, mais sur la petite colline, aujourd'hui couverte de maisons, qui s'élève entre la voie ferrée et Kadiköy »[7] : soit, donc, entre la plaine littorale au nord, et l'isthme de la presqu'île de Chalcédoine au sud. R. Janin, en 1922, dans son étude déjà citée[8], adopte la localisation pointée par J. Pargoire[9]. Reprise élaguée de cet article de 1922

cité n. 2, p. 379 n. 4) ; Charles Texier (Ch. TEXIER, *Description de l'Asie Mineure*, Paris 1862, p. 73-74). Dans un article aux allures romanesques, publié en 1900, Jules Pargoire, sous le pseudonyme de O. Saint-Pons, met en scène un instituteur hellène retiré à Phanaraki (Fenerbahçe) : « Le temple de la déesse servit tout de même à quelque chose, dit l'homme. Constantin, dès sa victoire sur Licinius, en fit l'église de sainte Euphémie, vierge et martyre » ; cf. O. SAINT-PONS, Hiéria, la presqu'île des empereurs, *EO* 3, 1900, p. 370.

4. Voir Carte I. Divisions administratives actuelles de la région. Le quartier de Haydar Paşa recouvre l'actuelle division administrative de Rasim Paşa, à l'exception de son extrémité orientale. Au nord de cette division, les courbes de niveau dessinent la vallée fluviale de l'antique Himéros, ce « ruisseau » évoqué, au 2e siècle de notre ère, par Denys de Byzance ; voir *infra*, n. 5 et 6.

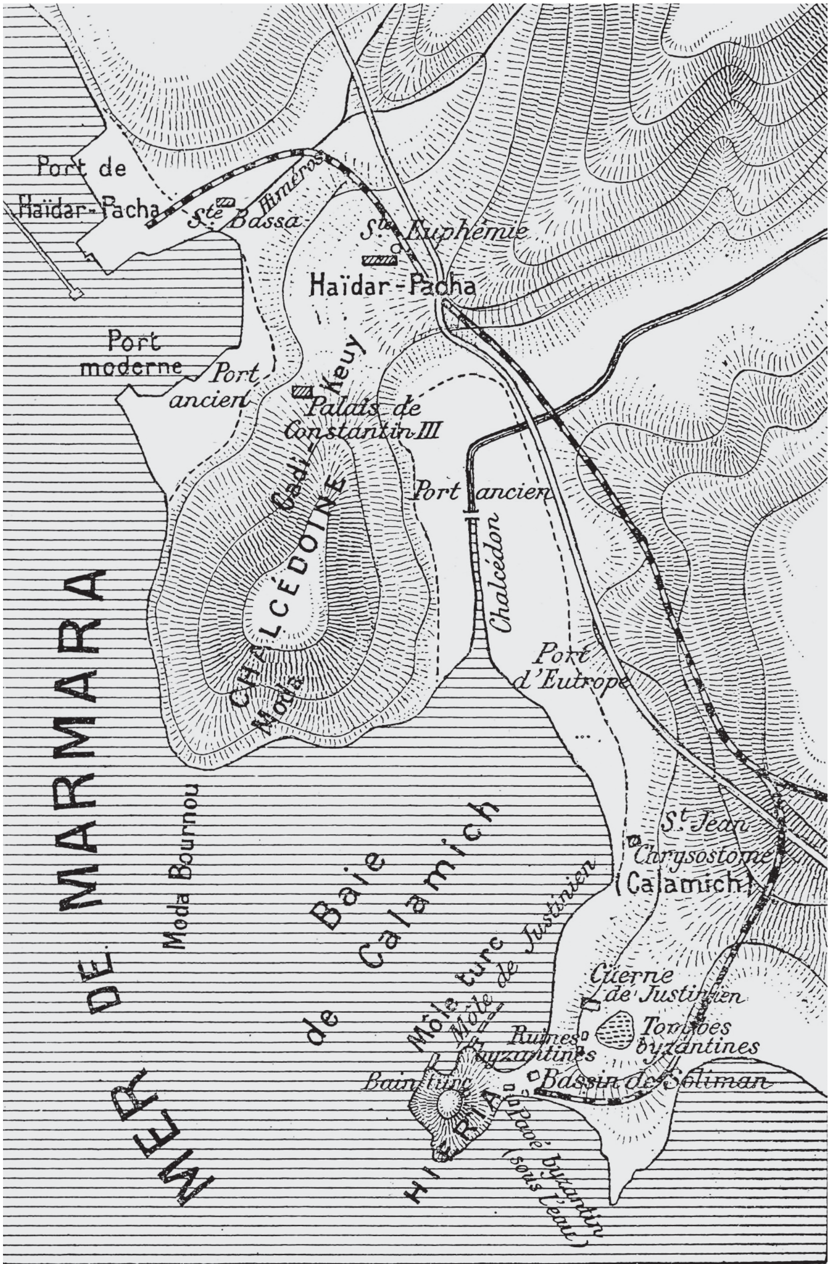
5. Au 2e siècle après J.-C., Denys de Byzance avait présenté cette vallée côtière sous ces termes : « S'élève en pente douce une grève plane, arrosée par un ruisseau… très tranquille, et là un sanctuaire d'Aphrodite » (DENYS DE BYZANCE, *Navigation du Bosphore*, 111, cité par Pierre Gilles ; voir J.-P. GRÉLOIS, *Pierre Gilles*, cité n. 3, p. 243).

6. Pour la vallée de l'Himéros, à Haydar Paşa, voir J. PARGOIRE, Sainte Bassa de Chalcédoine, *EO* 6, 1903, p. 315-317. Quant à la gare, tête de ligne, de Haydar Paşa, à l'emplacement de laquelle J. Miliopoulos situe approximativement le sanctuaire euphémien, notons que la première fut achevée en 1903 ; celle-ci, détruite en 1917 par un incendie, fut remplacée par une nouvelle gare établie sur un emplacement gagné sur le Bosphore. La première gare se trouvait « à 500 mètres à l'intérieur » (E. MAMBOURY, *Istanbul touristique*, Istanbul 1951, p. 560).

7. J. PARGOIRE, Topographie byzantine, article publié dans le *Servet*, journal français de Constantinople, en date du 11 juillet 1900, et réédité dans *EO* 14, 1911, p. 107-110, ici p. 108, sous le titre suivant : L'église Sainte-Euphémie et Rufinianes à Chalcédoine.

8. R. JANIN, La banlieue asiatique, cité n. 2, p. 381-382.

9. Voir Carte II, carte accompagnant l'article de R. JANIN, La banlieue asiatique, cité n. 2, p. 353.



Carte II. (*EO* 21, 1922, p. 353)

– et, sauf erreur, ultime étude parue sur le sujet –, l'ouvrage posthume du même auteur, *Les églises et les monastères des grands centres byzantins* (1975), l'affirme une fois de plus et sans surprise : « la petite colline » de Haydar Paşa est le site du sanctuaire de sainte Euphémie.

Les historiens antérieurs au 20e siècle n'avaient pas su – ou pu – exploiter les informations disponibles pour déterminer de manière recevable l'emplacement de la basilique. Ceux du 20e siècle le font-ils plus judicieusement, quand ils proposent, pour site de la basilique, cette colline de Haydar Paşa ? L'étude se propose de reprendre l'examen de la question. Les sources anciennes à la disposition de l'historien sont bien connues. Leur rappel, d'entrée, n'est cependant pas inutile : certaines ont fait l'objet d'études nouvelles et, par ailleurs, des examens à nouveaux frais, entre autres des données de la géographie des lieux, semblent aussi justifiés. Les enseignements de ce retour aux sources seront ensuite confrontés, pour vérification, à des considérations nouvelles et à des témoignages complémentaires jusqu'ici inexploités. Enfin, pour mémoire, et sans remettre en cause un résultat déjà acquis, sera évoquée une localisation de l'antique sanctuaire un temps proposée à la piété populaire dans l'Église locale, mais délibérément ignorée par les historiens. Devrait être ainsi défini – avec le plus grand coefficient possible d'exactitude, on veut le croire – l'emplacement approximatif où s'élevait jadis l'antique sanctuaire de sainte Euphémie, tout à la fois son *martyrion*, haut-lieu de pèlerinages, et sa basilique, adjacente, qui abrita la célébration du IVe concile œcuménique.

1. – Les sources

En l'absence de tout vestige archéologique[10], les documents écrits anciens demeurent les seules sources d'information sur le site du sanctuaire. En 1896, le P. Edmond Bouvy, l'un des fondateurs assomptionnistes du centre d'études orientales à Kadıköy, où sera lancée, en 1897, la revue des *Échos d'Orient*, publie ses *Souvenirs chrétiens de Constantinople et des environs*. Dans ce petit livre d'initiation et de découverte, nourri de réminiscences classiques, il consacre quelques pages à la basilique de sainte Euphémie.

10. Déjà au 16e siècle, Pierre Gilles constatait la disparition de tout vestige du sanctuaire, y compris, affirmait-il, de ses substructions ; voir J.-P. Grélois, *Pierre Gilles*, cité n. 3, p. 244. Un constat nullement étonnant, puisque, dans la pensée du voyageur, l'édifice s'élevait dans la plaine de Haydar Paşa, un endroit où il ne fut jamais, comme l'a démontré J. Pargoire. Il reste vrai que, dans le Kadıköy d'aujourd'hui, ne subsiste aucun vestige apparent de l'antique sanctuaire.

Faut-il y voir un nouvel état d'esprit ? En tout cas, il n'accepte pas de faire d'une localisation alors communément admise une localisation assurée. Dans sa tentative de situer le sanctuaire, il en appelle aux seuls témoignages écrits anciens : celui des « historiens byzantins qui racontent le martyre [de sainte Euphémie] », selon son expression, et celui d'un historien reconnu, Évagre le Scholastique[11]. Ce dossier établi par l'auteur est constitué d'une part d'œuvres hagiographiques, les Passions de sainte Euphémie, et d'autre part d'un extrait d'une œuvre à caractère historique et recueille ainsi l'ensemble des sources anciennes qui informent sur l'emplacement de l'antique sanctuaire.

Le témoignage d'Évagre le Scholastique

Quand, dans son *Histoire ecclésiastique* achevée vers 595, il en arrive au récit du concile de 451, Évagre le Scholastique agrémente son récit d'une description du site du sanctuaire qui abrita l'assemblée. Voici le passage[12] :

> [Les Pères] se rassemblent, donc, au sanctuaire sacré de la martyre Euphémie, édifié sur le territoire de Chalcédoine dans la province de Bithynie. Il est établi à deux stades, tout au plus, du Bosphore, dans un lieu fort agréable en pente si douce que ceux qui se rendent au temple de la martyre font le parcours sans s'en rendre compte et se retrouvent en quelques instants sur la hauteur, dans l'aire du sanctuaire. De sorte qu'en promenant le regard à l'entour depuis ce belvédère, ils contemplent tous les champs étalés plus bas, unis et en pente, se colorant du vert des germinations, ondulant au mouvement des moissons et,

11. E. Bouvy, *Souvenirs chrétiens de Constantinople et des environs*, Paris, s.d. (Avant-Propos daté du 27 mars 1896), 132 p., ici p. 101 et 103 : « Les historiens byzantins qui racontent son martyre nous disent qu'elle fut ensevelie *non loin* de Chalcédoine ; les plus précis indiquent même une distance de mille pas » ; par ailleurs, « cette église, dit [Évagre], est distante du Bosphore de deux stades tout au plus ». Voici sa conclusion : « L'église se trouvait donc à 1 000 pas de Chalcédoine et à 350 mètres environ de la mer. Ces indications correspondent au bourg actuel de Haydar-Pacha, mais il est difficile de préciser davantage ». Comme on l'a vu, J. Pargoire précisera : « sur la petite colline de Haydar-Pacha ».

12. Évagre le Scholastique, *Histoire ecclésiastique*, II, 3, éd. J. Bidez, L. Parmentier et *alii* (SC 542), Paris 2011, p. 226-228 : Ἁλίζονται τοίνυν ἀνὰ τὸ ἱερὸν τέμενος Εὐφημίας τῆς μάρτυρος, ὅπερ ἵδρυται μὲν ἐπὶ τῆς Καλχηδοναίων τοῦ Βιθυνῶν ἔθνους, ἀπῴκισται δὲ τοῦ Βοσπόρου σταδίοις οὐ πλείοσι δύο, ἔν τινι τῶν εὐφυῶν χωρίων ἠρέμα προσάντει, ὥστε τοὺς περιπάτους ἀνεπαισθήτους εἶναι τοῖς ἐς τὸν νεὼν ἀπιοῦσι τῆς μάρτυρος, ἐξαπίνης τε μετεώρους εἶναι εἴσω τῶν ἀνακτόρων γενομένους, ὥστε τὰς ὄψεις ἐκχέοντας ἐκ περιωπῆς, ἅπαντα θεωρεῖν, ὑπεστρωμένα πεδία ὁμαλῆ καὶ ὕπτια, τῇ πόᾳ χλοάζοντα ληΐοις τε κυμαινόμενα καὶ παντοδαπῶν δένδρων τῇ θέᾳ ὡραϊζόμενα, ὄρη τε λάσια ἐς ὕψος εὐπρεπῶς μετεωριζόμενά τε καὶ κυρτούμενα, ἄταρ καὶ πελάγη διάφορα, τὰ μὲν τῇ γαλήνῃ πορφυρούμενα καὶ ταῖς ἀκταῖς προσπαίζοντα ἡδύ τι καὶ ἥμερον, ἔνθα νήνεμα τὰ χωρία καθεστᾶσι, τὰ δὲ παφλάζοντά τε καὶ τοῖς κύμασιν ἀγριαίνοντα, κάχληκάς τε καὶ φυκία καὶ τῶν ὀστρακοδέρμων τὰ κουφότερα μετὰ τῆς ἀντανακλάσεως τῶν κυμάτων αὐτῆς ἀνασειράζοντα. Ἀντικρὺ δὲ τῆς Κωνσταντίνου τὸ τέμενος, ὥστε καὶ τῇ θέᾳ τῆς τοσαύτης πόλεως τὸν νεὼν ὡραΐζεσθαι.

pour la vue, se parant d'arbres de toute essence ; des monts boisés qui prennent agréablement de la hauteur et s'incurvent ; mais aussi des eaux marines changeantes, qui, tantôt, se teignent de pourpre dans le calme et badinent agréablement et paisiblement sur les rivages abrupts là où les lieux sont sans vent, et, tantôt, bouillonnent, farouches, de leurs flots en furie roulant les cailloux et les algues et les coquillages les plus légers dans la violence même de leurs vagues. Le sanctuaire fait face à la cité de Constantin, de sorte que le temple est aussi agrémenté par le spectacle d'une telle ville.

La description est l'œuvre d'un témoin ; l'art, nourri de réalisme et de précision, fournit ici plusieurs renseignements. La distance du sanctuaire au Bosphore est de « deux stades, tout au plus ». Le sanctuaire se trouve sur une élévation : une élévation modeste et à faible pente, puisque, pour s'y rendre, le parcours se fait très aisément et rapidement, mais une élévation quand même, puisque, de l'enceinte du sanctuaire, on peut contempler les alentours immédiats, les pentes douces en culture et, plus éloignées, les collines boisées, et les eaux aux humeurs versatiles, celles du Bosphore qui, ici, s'unissent à celles de la Propontide. De par sa position géographique, la colline du sanctuaire fait face à la ville de Constantinople, par-dessus le Bosphore. Le tableau présente ainsi remarquablement le lieu, indiquant, tout à la fois, sa distance au Bosphore, les caractéristiques de son relief et sa position géographique en face de la ville impériale.

Les Passions byzantines de la martyre (5e-8e s.)

La grande popularité qu'a connue le culte de la mégalomartyre de Chalcédoine a produit, à des époques et dans des traditions diverses, de nombreux récits anonymes de son martyre. Ces écrits hagiographiques, comme tant d'autres, visaient essentiellement à édifier et se souciaient moins de la véracité des faits. Ce qui ne les rend pas pour autant dénués d'intérêt au regard de la raison historique. Il y a une cinquantaine d'années, les divers récits du martyre de sainte Euphémie, hérités de la tradition byzantine, ont été étudiés et classés, après identification, en quatre Passions et éditées par le bollandiste François Halkin[13] : la Passion ancienne, la Passion abrégée et la Passion prémétaphrastique, dénommée « vulgate » par l'auteur, pour avoir été la plus usitée avant Métaphraste, et qui se présente en deux recensions, l'une longue et l'autre brève.

« La Passion ancienne ne peut guère être postérieure au ve siècle, puisque sa traduction en latin a déjà été utilisée par Ennodius de Pavie († 521), voire

13. F. Halkin, *Euphémie de Chalcédoine*, cité n. 1, p. 9-79.

par Eusèbe de Milan († 462) », affirme le bollandiste, qui continue : « La Passion abrégée et les deux recensions de la “vulgate” prémétaphrastique, plus difficiles à dater, ne semblent pas avoir été rédigées après le VIIIe siècle »[14]. La Passion ancienne est donc contemporaine du *martyrion* élevé sur la tombe de la martyre. Les datations, plus incertaines, des deux autres Passions – abrégée et vulgate prémétaphrastique –, au plus tard du 8e siècle donc, en font des documents soit contemporains du sanctuaire, soit de peu postérieurs à sa destruction.

Écrites en vue de l'édification, voire pour un usage liturgique, les Passions des martyrs n'en sont pas moins crédibles dans les faits quand elles donnent des informations encore facilement vérifiables au moment où le peuple croyant les lit ou les écoute. Tel est le cas de ces Passions byzantines anciennes et tout particulièrement de la Passion ancienne, lorsqu'elles précisent le lieu de la tombe de la martyre, devenu le lieu de son *martyrion*, et de l'église voisine, où affluent les pèlerins. Or toutes, comme un écho qui se répète, relatent que sa mère et son père recueillirent, après sa mort, le corps de la martyre et lui donnèrent une sépulture, soit « à *environ* un mille de Chalcédoine », pour la Passion ancienne et les deux recensions, longue et courte, de la Passion prémétaphrastique, soit « à un mille de Chalcédoine » pour la Passion abrégée[15]. La distance d'environ un mille entre le tombeau de la martyre et la ville de Chalcédoine est donc une information d'autant plus importante qu'elle est désormais rendue fiable par l'étude critique de F. Halkin[16].

Ainsi les sources anciennes, historiques et hagiographiques, nous donnent les informations essentielles : le sanctuaire de sainte Euphémie se trouvait « à environ un mille de Chalcédoine » et « à deux stades au maximum » du Bosphore, sur une modeste hauteur à faible pente, offrant une vaste vue panoramique sur les alentours et, en face, de la ville de Constantinople.

14. *Ibidem*, p. XIV.

15. La Passion ancienne, 18, *ibidem*, p. 33 : Καὶ ἐλθοῦσα ἡ μήτηρ αὐτῆς Θεοδοσιανὴ καὶ ὁ πατὴρ αὐτῆς Φιλόφρων ἔλαβον αὐτῆς τὸ σῶμα καὶ ἔθαψαν ὡς ἀπὸ μιλίου Καλχηδόνος ἐν τόπῳ καινῷ. – La Passion abrégée, 18, *ibidem*, p. 49 : Καὶ ἐλθοῦσα ἡ μήτηρ αὐτῆς Θεοδωριανὴ καὶ ὁ πατὴρ αὐτῆς Φιλόφρων ἔλαβον αὐτῆς τὸ ἅγιον σῶμα καὶ κηδεύσαντες ἐπιμελῶς ἔθαψαν ἀπὸ μιλίου ἑνὸς Καλχηδόνος. – La « vulgate » prémétaphrastique, 18, *ibidem*, p. 78 : Καὶ ἐλθοῦσα ἡ μήτηρ αὐτῆς Θεοδωρησιανὴ καὶ ὁ πατὴρ αὐτῆς Φιλόφρων ἔλαβον τὸ σῶμα αὐτῆς καὶ ἔθαψαν αὐτὸ ὡς ἀπὸ μιλίου Καλχηδόνος ἐν τόπῳ καινῷ.

16. On a vu que, dans sa localisation du sanctuaire de sainte Euphémie, J. Pargoire a pris en compte l'information d'Évagre, mais ne s'est nullement référé aux « historiens byzantins qui ont raconté le martyre » de la sainte, qu'avait cependant déjà mentionnés E. Bouvy. Quant à R. Janin, il mentionne bien l'information des Passions, mais, au moment de situer le *martyrion*, il ne la prend pas en compte, peut-être par manque de crédibilité des récits anonymes, plus hagiographiques qu'historiques. L'étude de R. Janin sera reprise ci-après.

Les conclusions

Les informations recueillies sur les distances du sanctuaire à la ville et au Bosphore permettent d'établir la position géographique sinon du sanctuaire lui-même, du moins de la zone où il s'élevait. S'imposera alors, sur la zone reconnue, la vérification des caractéristiques du site décrit par Évagre.

Le relevé du « mille », de la ville au *martyrion*, reporte sur le terrain la distance de quelque 1 480 mètres en direction du nord, selon un axe parallèle au Bosphore. Celui des « deux stades, tout au plus », du Bosphore à l'église du concile attenante au *martyrion* amène à reporter sur le terrain une distance de 370 mètres au maximum, à l'est du Bosphore. L'antique sanctuaire ne peut qu'être situé dans une zone circonscrite autour du point de jonction de ces deux relevés.

Denys de Byzance a déjà décrit, au 2e siècle, le site très caractéristique de la ville de Chalcédoine : « Près de lui [le temple d'Aphrodite] un petit isthme détermine une importante… péninsule sur laquelle est située la ville de Chalcédoine, un peu au-dessus du ruisseau appelé Chalkèdôn. Elle a des ports des deux côtés, dans les rentrants de l'isthme, l'un… qui regarde vers l'ouest, l'autre… vers l'est »[17].

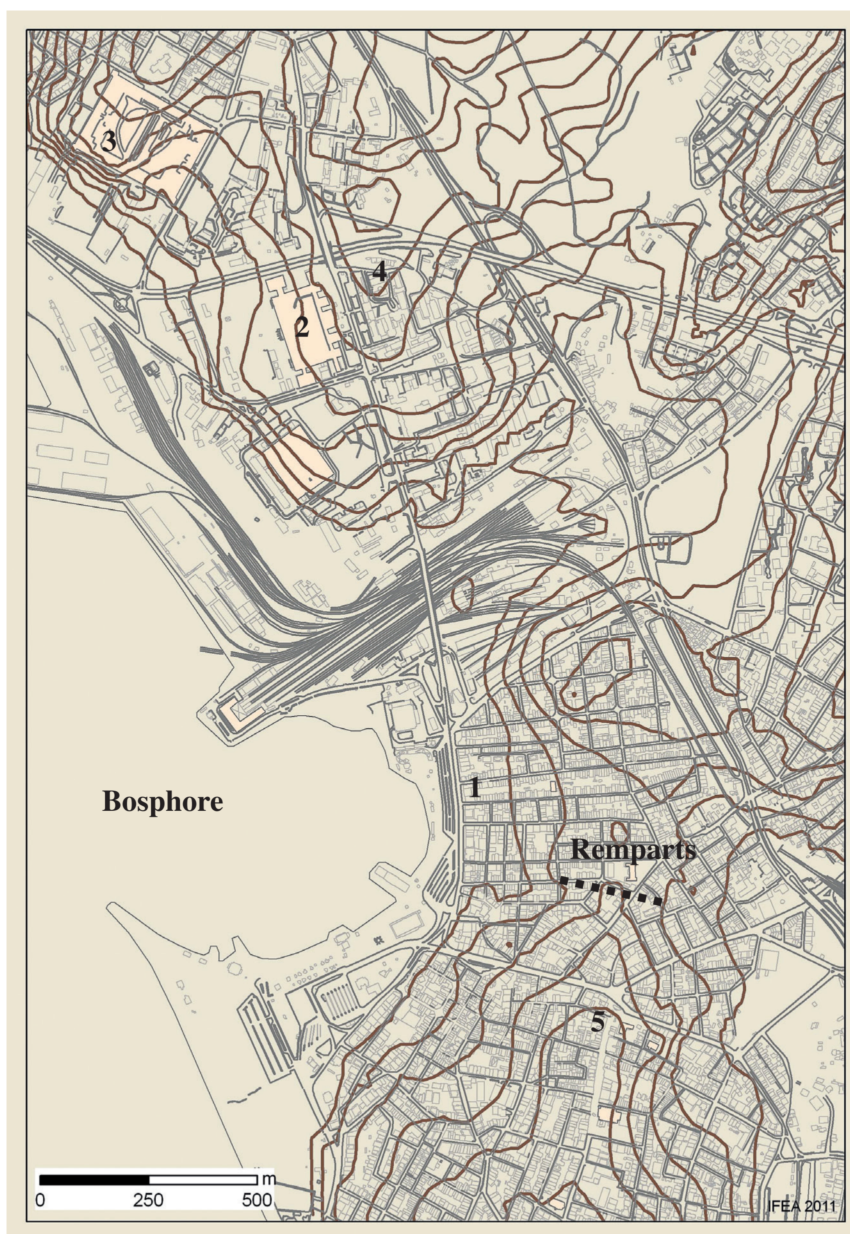
On admet, avec R. Janin, que la mesure du mille à partir de la ville de Chalcédoine peut légitimement se prendre à partir de ses remparts, puisque nous savons que la cité était, au moins au nord, dotée de remparts terrestres[18]. Où passaient-ils ? Aucune donnée, archéologique ou autre, ne nous en informe. En 1903, cependant, en commentant la description de Chalcédoine par Denys de Byzance, J. Pargoire n'hésitait pas à situer ces remparts sur l'isthme qui fermait la péninsule chalcédonienne : « Le petit isthme, pas autrement nommé [par Denys], est l'étranglement de terre qui s'ébauchait le long des murs de Chalcédoine du côté nord »[19]. En 1922, R. Janin ne dira pas autre chose : « La ville ancienne se terminait probablement au nord du petit col de Altı Yol »[20], ce qui nous ramène à hauteur de l'isthme. Cet étranglement terrestre de l'isthme apparaît, en effet, le lieu idéal pour faire de la péninsule urbanisée un « éperon barré », tel qu'on en trouve dans nombre de sites défensifs antiques, tout spécialement sur les côtes en falaises, comme ici.

17. Texte cité par Pierre Gilles dans son *De Bosporo Thracio*, III, 10 ; trad. J.-P. GRÉLOIS, *Pierre Gilles*, cité n. 3, p. 243. Pour l'isthme et la péninsule sur laquelle se trouve la ville, voir Carte III, avec les courbes de niveau.

18. Voir R. JANIN, La banlieue asiatique, cité n. 2, p. 372-373.

19. J. PARGOIRE, Sainte Bassa, cité n. 6, p. 316.

20. R. JANIN, *Les églises et les monastères des grands centres byzantins*, Paris 1975, p. 33.



Carte III. (Service cartographique – IFEA – Istanbul)
L'écart des courbes de niveau est de 5 mètres, à partir du niveau inférieur à 5 mètres
1 Zone portuaire – 2 Faculté de Médecine – 3 Caserne Sélimiye –
4 Numune Hastanesi – 5 Carrefour d'Altı Yol

Si, comme tout y invite, est accepté cet emplacement du rempart nord de la ville, c'est de là, aussi, que doit se prendre, en direction du nord, la distance d'un mille environ qui mène au *martyrion*. La faible distance autorise une mesure en ligne droite, à vol d'oiseau.

L'église du concile, voisine du *martyrion*, est, elle, à 370 mètres tout au plus du Bosphore. La rive asiatique antique du détroit est facile à localiser, même là où, dans une époque récente, les ouvrages de l'homme l'ont déplacée par leurs remblais, voies sur berge, infrastructures portuaires.

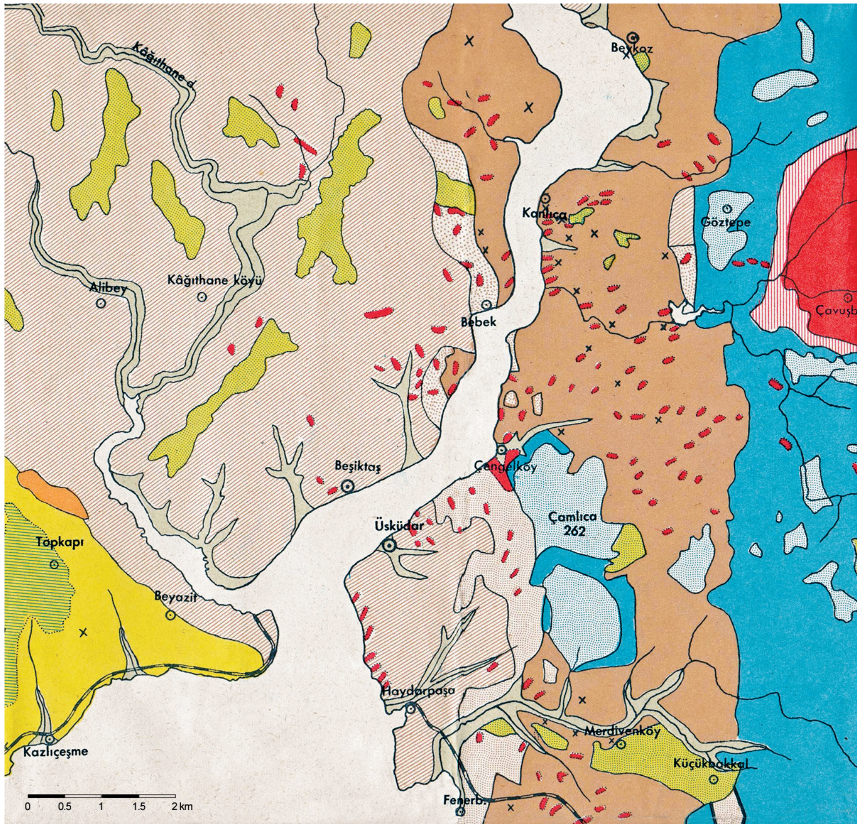
Pierre Gilles en a noté le découpé en falaises : « Depuis le promontoire de Damalis, à un peu moins de 3 milles de Chalcédoine, le rivage est pratiquement inaccessible aux embarcations et abrupt… Le bas du rivage s'élève en escarpement sur plus de 50 pas, au point que la montée est raide et abrupte… jusqu'à un petit vallon qui forme une baie ». Puis de nouveau, « le rivage est pratiquement rocheux et abrupt jusqu'à la plaine suburbaine de Chalcédoine, là où était jadis le temple d'Aphrodite, puis où fut l'église Sainte-Euphémie »[21]. Ces falaises du rivage, relevées par Pierre Gilles, sont aujourd'hui des falaises mortes, toujours inscrites dans le paysage. La carte géologique de la zone[22] révèle que la couche superficielle du carbonifère, composée essentiellement de marne et d'argile, est traversée par des filons volcaniques d'andésite. Ces derniers affleurent, au sud de Damalis, selon un alignement d'orientation nord-sud, le long de la rive asiatique du Bosphore. La résistance de cette andésite à l'érosion, supérieure à celle du carbonifère environnant, a entraîné la constitution de ce rivage en falaise, une falaise encore vive au 16e siècle. Ce vestige fossile permet de localiser l'antique rivage, à 370 mètres duquel, tout au plus, s'élevait la basilique.

Les relevés, d'une part, des quelque 1 480 mètres à partir du rempart nord sur l'isthme de Chalcédoine et, d'autre part, des 370 mètres à partir de la falaise morte du Bosphore, amènent à situer la jonction des deux mesures aux environs de l'actuelle Faculté de Médecine de l'Université de Marmara et de l'Hôpital Numune (Numune Hastanesi), à très petite distance au sud-est de la caserne Sélimiye. Selon ce premier et déterminant constat, l'emplacement approximatif de l'ancien sanctuaire devrait donc être dans une zone aux environs de ces édifices.

La recevabilité de la zone ainsi approximativement déterminée par ces coordonnées métriques se trouve confirmée par le fait qu'elle présente effectivement les caractéristiques du relief décrit par Évagre.

21. P. GILLES, *De Bosporo Thracio*, III, 10 ; trad. J.-P. GRÉLOIS, *Pierre Gilles*, cité n. 3, p. 243-244.

22. Voir Carte IV, carte géologique Bosphore Sud.



 Carte IV. (Service cartographique – IFEA – Istanbul, 1976)
Carte géologique Bosphore Sud : carbonifère traversé par des filons d'andésite

Le relief, à quelque 35 mètres au-dessus du Bosphore et de la mer de Marmara, est peu élevé. Sur cette faible élévation, la zone se présente comme un promontoire avancé, orienté au sud. De la hauteur, s'offre au regard un panorama largement ouvert sur les environs, depuis le nord-ouest jusqu'au nord-est, en passant par le midi, embrassant les terres, aujourd'hui urbanisées, le relief des collines à l'est et, tout proches, le Bosphore et la mer de Marmara. La disposition des lieux est celle d'un belvédère, parfaitement semblable à celui d'où les contemporains d'Évagre pouvaient admirer les cultures sur les pentes, les collines boisées dans les lointains vers l'est et le Bosphore débouchant dans la mer de Marmara, étalée à perte de vue au sud.

Pour qui vient de Chalcédoine ou de son port, l'ascension vers la zone du sanctuaire se fait à partir de la petite plaine côtière de l'Himéros antique, donc du sud vers le nord, sans avoir à franchir l'abrupte barrière d'andésite d'orientation nord-sud et dressée face à l'ouest. La montée en pente douce qui donne accès au sanctuaire, bien notée par Évagre, se vérifie ici. La carte donne, de nos jours, un dénivelé de 30 mètres pour une distance horizontale inférieure à 700 mètres, soit une pente moyenne d'environ 4 % dans l'état actuel des reliefs.

L'actuelle Faculté de Médecine de l'Université de Marmara et l'ancienne église Sainte-Sophie au cœur même de l'ancienne ville de Constantinople se font parfaitement face par-dessus le Bosphore : l'une et l'autre se trouvent pratiquement sur le même parallèle : 41° 00' de latitude nord. De cette zone élevée, le regard embrasse donc, bien en face, par-dessus le Bosphore, la ville de Constantin et sa « Grande Église ».

La conclusion paraît sans conteste s'imposer : le sanctuaire de sainte Euphémie, *martyrion* et église, se situait dans une zone relativement restreinte, aux environs de la Faculté de Médecine de l'Université de Marmara et de l'hôpital Numune voisin, à faible distance au sud-est de la caserne Sélimiye.

Or il se trouve, si besoin en était, que des témoignages viennent encore, directement ou indirectement, conforter ce résultat de la recherche.

2. – Les témoignages modernes

Paradoxalement, ce sont surtout, mais pas seulement, des auteurs déjà cités qui apportent eux-mêmes à la barre leurs témoignages en soutiens inattendus à cette conclusion. Si le voyageur allemand du 16e siècle Reinhold Lubenau étaie en effet par des informations nouvelles une conclusion déjà acquise, Pierre Gilles, Jules Pargoire et Raymond Janin, de manière surprenante, fournissent aussi, à cet effet, d'éclairantes constatations et réflexions.

Dans sa description du littoral oriental du Bosphore, Pierre Gilles relève, en une incise, la distance entre la pointe de Damalis et Chalcédoine : « Depuis le promontoire de Damalis, distant de Chalcédoine d'un peu moins de trois milles, presque tout le littoral est privé de port et escarpé... »[23]. Le *martyrion*, à faible distance du rivage, se trouve pratiquement sur l'axe Chalcédoine-Damalis. À un mille de la cité, il doit donc se situer à un peu

23. J.-P. Grélois, *Pierre Gilles*, cité n. 3, p. 243. Pour la position de l'actuelle Faculté de Médecine entre Chalcédoine et le promontoire de Damalis, voir Carte I.

plus du tiers de la distance de Chalcédoine à Damalis. C'est approximativement la position de la zone de l'actuelle Faculté de Médecine. Rapprochons encore une information de Pierre Gilles d'une autre du 16e siècle.

Pierre Gilles a fait allusion à des jardins de Soliman à Chalcédoine. En descendant de Damalis, à un endroit – avant d'arriver à la plaine de l'Himéros –, le rivage, jusque-là en falaise, change : « un petit vallon… forme une baie, décrit le voyageur. Là, la rive est basse, le rivage en pente douce, et non abrupt, la mer accessible aux embarcations. On y distingue les ruines d'un ancien môle qui protégeait jadis un port, ou plutôt un mouillage, qui sert aujourd'hui d'accès vers une source pérenne sur le rivage proche, celle que Denys appelle d'Hermagoras. J'ai vu qu'on l'a depuis peu menée vers les jardins qu'au-dessus d'Hèragoras Sultan Soliman a fait enclore de longs murs, tandis que l'on a aussi dérivé d'autres sources par un ouvrage souterrain, au point que leur trop-plein, superflu pour les jardins, doit rendre le débit d'Hèragoras bien plus abondant »[24].

La précision de cette description du voyageur albigeois ne laisse aucun doute : ces jardins de Soliman se trouvent dans la zone de l'actuelle caserne Sélimiye. Il ne peut donc s'agir que des jardins du palais que le même Soliman fit édifier en son temps, et dont la localisation nous est connue, puisque, à son emplacement, au tout début du 19e siècle, le sultan Sélim III fit construire la caserne qui porte aujourd'hui encore son nom, la caserne Sélimiye, toute proche – et au nord-ouest – de la Faculté de Médecine[25].

Une quarantaine d'années après Pierre Gilles, en 1588, le voyageur allemand Reinhold Lubenau décrit ce qui est alors le village de Chalcédoine. Il donne, au passage, une nouvelle information sur le site de la basilique euphémienne : « L'endroit où a eu lieu le synode [le concile de 451] est enfermé dans un jardin, afin que l'on ne puisse pas y entrer facilement ». Et quelques lignes plus loin, il reprend : « Le *Templum Euphemiae*, qui avait été autrefois une construction splendide, a été transformé en écurie à chevaux pour l'empereur turc. Là aussi s'est tenu le concile en présence de l'empereur Marcien »[26].

24. J.-P. Grélois, *Pierre Gilles*, cité n. 3, p. 244. Le môle se trouvait à l'endroit du moderne Harem Iskelesi, et c'est donc au-dessus de cette *échelle* qu'étaient la source d'Hermagoras et les jardins.

25. Pour ces transformations du palais de Soliman, connu sous le nom de Kavak Sarayı, voir R. Janin, La banlieue asiatique, cité n. 2, p. 351-352.

26. *Beschreibung der Reisen des Reinhold Lubenau*, éd. W. Sahm, II/1, Königsberg i. Pr. 1915, ch. XX, Beschreibung der Stadt Calcedonia, p. 117 (trad. X. Jacob) ; V. Laurent a rendu compte de l'ouvrage en deux volumes de W. Sahm et de l'œuvre de R. Lubenau dans *EO* 28, 1929, p. 244-247.

L'emplacement de l'église dédiée à sainte Euphémie est donc, en 1588, selon une tradition rapportée par Lubenau, enfermé dans un jardin, et il l'est afin que l'on ne puisse pas s'y rendre facilement. Il s'agit certainement d'un jardin impérial, puisque, notons l'insistance, dans « l'endroit où eut lieu le *synode* », maintenant enclos, le « *Templum Euphemiae*… où s'est tenu le concile en présence de l'empereur Marcien… a été transformé en écurie à chevaux pour le sultan ». Il est difficile de penser que ce jardin impérial de Lubenau ne s'identifie pas avec ceux évoqués par Pierre Gilles. Il faudrait admettre qu'au petit village de Chalcédoine le sultan disposait d'au moins deux résidences, ce qui paraît peu vraisemblable. L'identification amène à conclure que, selon cette tradition rapportée par Lubenau, le temple d'Euphémie se trouvait dans la zone de l'actuelle caserne Sélimiye, toute proche de la Faculté de Médecine, et non plus dans la plaine suburbaine, où la situait Pierre Gilles, mais plus au nord, sur la hauteur qui domine celle-ci. Une précision : si, selon Lubenau, le site du sanctuaire, inséré dans un jardin, a été transformé en écurie, cette transformation, selon V. Laurent[27], fut opérée par le sultan Murat III (1574-1595), soit à l'époque du voyage de Lubenau réalisé en 1588.

Il est ainsi intéressant de constater qu'il existait, au 16e siècle, concernant la localisation de l'ancien sanctuaire de sainte Euphémie, une tradition autre que celle rapportée par P. Gilles. La tradition d'une église ancienne sise dans la plaine, recueillie par Pierre Gilles, s'est imposée jusqu'à l'aube du 20e siècle aussi indûment que fut enfouie dans l'oubli celle rapportée par Lubenau[28].

27. V. Laurent, Une nouvelle inscription grecque de Chalcédoine, *EO* 27, 1928, p. 25 n. 1. La mise en place de cette clôture est-elle une simple mesure de préservation de lieux désormais privés, ou bien a-t-elle pour but d'empêcher l'accès à un lieu trop fréquenté ? Par les chrétiens en particulier, attirés par ce lieu chargé d'histoire sainte et éventuellement marqué par un *haghiasma*, comme il arrive souvent aujourd'hui encore, dans la tradition byzantine, pour les lieux insignes, ainsi aux Blachernes. Serait-ce alors une première mesure d'éloignement, avant que Murat III ne transforme le lieu en « écurie à chevaux » ? Décision autrement radicale, dans le droit fil de la politique religieuse de ce sultan, caractérisée par la haine des infidèles de certains de ses conseillers et relevant d'une volonté arrêtée de jeter sur le site une suprême désacralisation. Pure conjecture, évidemment, mais qui pourrait expliquer le surprenant effacement, de la mémoire collective du peuple grec – encore majoritaire dans la zone de l'actuelle Kadıköy au premier quart du 20e siècle –, d'un lieu qui fut pour lui si vénérable. Est-ce la transformation du lieu en écurie qui réveilla dans les esprits une tradition concernant la localisation du sanctuaire, que Pierre Gilles n'a pas mentionnée et dont Lubenau fait état quelque quarante ans plus tard ?

28. « Depuis la source d'Hèragoras, écrit Pierre Gilles, le rivage est pratiquement rocheux et abrupt jusqu'à la plaine suburbaine de Chalcédoine, là où était jadis le temple d'Aphrodite, puis où fut l'église Sainte-Euphémie, dont il ne reste rien au-dessus du sol, non plus que des substructions déblayées, sauf une galerie souterraine d'où jaillit encore une source » ; trad. J.-P. Grélois, *Pierre Gilles*, cité n. 3, p. 244.

Jules Pargoire lui-même reconnaîtrait finalement la localisation approximative identifiée, tant elle s'impose au terme des calculs qu'il fit lui-même pour asséner, lors d'un débat, une évidence topographique concernant Rufinianes. Dans le compte-rendu d'un article de J. Miliopoulos paru dans la *Byzantinische Zeitschrift*, il établit, à deux reprises, une équivalence entre une distance géographique et le temps nécessaire pour la parcourir. Il interprète une indication fournie par Kallinikos dans sa *Vie* de saint Hypatios : « Callinique (...) déclare en toutes lettres que Rufinianes se trouvait à *trois milles*, c'est-à-dire à une heure, à l'est de Chalcédoine »[29]. C'est J. Pargoire qui souligne et qui établit le rapport entre la distance des trois milles et l'heure nécessaire pour la parcourir. Quelques lignes avant, il a déjà établi une autre équivalence de même nature : « Il [J. Miliopoulos] nous place Rufinianes entre Haïdar-Pacha et la caserne Sélimié, c'est-à-dire *au nord de Chalcédoine, à quinze petites minutes de la ville* ». C'est encore J. Pargoire qui souligne et établit le rapport distance-temps. En estimant, dans le premier rapport, que trois milles, soit quelque 4 440 mètres, équivalent à « une heure » de marche, J. Pargoire admet donc que « *les quinze petites minutes* » nécessaires pour se rendre de la ville de Chalcédoine au Rufinianes supposé, sis « *entre Haïdar-Pacha et la caserne Sélimié* », équivalent à une distance quatre fois moindre, soit environ 1 100 mètres.

Un regard sur la carte le montre : Chalcédoine, Haydar Paşa et la caserne Sélimiye se succèdent sur un même axe d'orientation sud-nord. J. Pargoire admet qu'un point localisé à 1 100 mètres de la ville est à situer « entre Haydar Paşa et la caserne Sélimiye », au-delà de Haydar Paşa. A fortiori, la distance d'environ 1 470 mètres (le mille de la ville à la sépulture) conduit à éloigner encore plus de Haydar Paşa en direction du nord, vers la caserne Sélimiye, le *martyrion,* situé pratiquement sur le même axe sud-nord. Le monument ne peut donc absolument pas être localisé sur « la petite colline de Haïdar-Pacha », comme l'a écrit J. Pargoire lui-même. Par contre, il peut très bien – selon ces mêmes calculs de J. Pargoire – être localisé aux environs de la Faculté de Médecine, proche voisine de la caserne Sélimiye, et à la distance requise du Bosphore.

Dans son étude sur Chalcédoine, en 1922, alors qu'il entreprend de démontrer que « la petite colline de Haïdar-Pacha » est le site où s'élevait l'ancienne basilique de sainte Euphémie, R. Janin fait un aveu : il reconnaît explicitement que ce site pourrait être cherché « à côté de l'emplacement de

29. J. Pargoire, Compte-rendu de l'article de J. Miliopoulos, dans *EO* 3, 1900, p. 255.

la Faculté de Médecine». Relisons son argumentation[30]. «Il faut donc, écrit-il, chercher l'emplacement de la basilique (Sainte-Euphémie) à un mille environ de Chalcédoine, à deux stades du Bosphore, sur une colline légèrement inclinée et d'où l'on puisse apercevoir facilement Constantinople, la mer, la campagne et les collines environnantes.»[31] Ainsi présente-t-il fort justement les deux sources anciennes, le texte d'Évagre et le récit des Passions, comme bases de sa recherche. «Quant à la colline de faible altitude, située à deux stades de la mer, continue-t-il peu après, on pourrait à la rigueur la chercher à l'emplacement de la Faculté de Médecine, qui répond jusqu'à un certain point aux données d'Évagre. Nous ne croyons pas cependant qu'il faille la mettre si loin. On peut difficilement admettre, en effet, que les Pères du concile de 451 pussent trouver à se loger, avec leur suite, à l'entour du sanctuaire, ou qu'ils fussent obligés de rentrer chaque soir à Chalcédoine. Il ne reste plus que les environs de la petite plaine de Haydar-Pacha. Elle est formée d'alluvions… À un peu plus de 300 mètres de là, nous pouvons hésiter entre le quartier qui est bâti au sud de la tranchée du chemin de fer d'Anatolie, le terrain cultivé qui est à gauche de la route de Bagdad et du petit cimetière turc, et un peu plus haut un petit mamelon occupé par une propriété privée.»[32] L'auteur désigne ici trois endroits précis au choix, mais tous trois sont très voisins sur la même colline de Haydar Paşa, au sud de la plaine côtière (voir Carte II). R. Janin identifie donc, d'entrée, deux collines susceptibles d'être la colline du sanctuaire: celle de la Faculté de Médecine et celle de Haydar Paşa.

La première surprise est de voir l'auteur envisager l'une et l'autre de ces deux hauteurs comme possibles emplacements du sanctuaire. La ville de Chalcédoine, la colline de Haydar Paşa et la hauteur de la Faculté de Médecine se succèdent sur un même axe sud-nord; cela étant, quand on recherche un site distant de la ville de quelque 1 500 mètres (le mille qui sépare le *martyrion* de la ville), il n'est pas acceptable de proposer comme possibles deux sites distants l'un de l'autre de quelque 1 000 mètres. Avant de définir l'emplacement recherché, l'auteur a bien pris soin de rappeler les caractéristiques que lui reconnaissent les documents anciens: «à un mille environ

30. Nous n'examinons ici que l'étude sur l'emplacement de la basilique Sainte-Euphémie que R. Janin a développée, en 1922, dans son article déjà mentionné (R. Janin, La banlieue asiatique, cité n. 2, p. 381-383). Dans son ouvrage posthume (*Les églises et les monastères*, cité n. 20), une grande partie de son argumentation a en effet été omise pour n'en garder que la conclusion reconnaissant sur la colline de Haydar Paşa, comme en 1922, l'emplacement du sanctuaire.

31. R. Janin, La banlieue asiatique, cité n. 2, p. 381.

32. *Ibidem*, p. 382. Pour la localisation du sanctuaire proposée par l'auteur, voir Carte II.

de Chalcédoine, à deux stades du Bosphore, sur une hauteur légèrement inclinée et d'où l'on puisse apercevoir facilement Constantinople, la mer, la campagne et les collines environnantes ». Ensuite, curieusement, quand il envisage l'un et l'autre emplacement possible à ses yeux, tant pour la colline de Haydar Paşa, qu'il adopte, que pour la hauteur de la Faculté de Médecine, qu'il élimine, il ne prend en compte que les caractéristiques de la colline (petite hauteur à faible pente, avec panorama sur l'environnement) et la distance au Bosphore, autrement dit les seules informations d'Évagre. Il omet, pour l'un et l'autre site, la troisième vérification qui s'imposait : la distance à la ville. S'il l'avait faite, il se serait aperçu que le site qu'il propose n'est qu'à quelque 500 mètres du rempart nord de la ville, qu'il a lui-même, comme J. Pargoire, localisé à hauteur de l'isthme ; il se serait aperçu encore qu'il se trouve ainsi quasiment à égale distance et du Bosphore et de la ville, alors que les documents établissent entre ces deux distances un rapport de 1 à 4 (370 mètres / 1 480 mètres) ; il se serait aperçu enfin que l'emplacement de la Faculté de Médecine, par contre, n'était pas trop loin de la cité, mais répondait au contraire à la distance indiquée par les Passions.

Le traitement réservé par l'auteur à l'élévation de la Faculté de Médecine est surprenant. Il constate qu'elle répond « jusqu'à un certain point aux données d'Évagre ». Il est regrettable que l'auteur ne s'explique pas sur la réticence de ce « jusqu'à un certain point » et qu'il ne dise pas ce qu'il manque à ce site pour répondre parfaitement aux données d'Évagre. Quoi qu'il en soit, là n'est pas le motif du rejet de cet emplacement. Le motif en est un problème de distance du site à la ville. Parce qu'il ne répond pas à la distance rapportée par les Passions ? Non pas ! Mais pour un insoluble problème de logistique, celui du logement des Pères, jugé impossible près du sanctuaire ! C'est donc sur cette élimination d'un des deux sites en compétition que repose le choix, par l'auteur, de la colline de Haydar Paşa. Si les environs de la Faculté de Médecine – et eux seuls – répondent aux critères exigés par les documents anciens, comme il a été démontré, là s'est donc célébré le concile de 451. Et si là s'est célébré le concile, c'est qu'ont été réglés les problèmes d'hébergement des quelque 350 Pères[33] et de leurs suites, que l'événement imposait. Refuser à ce lieu de permettre l'hébergement des Pères, comme le fait R. Janin, semble bien relever d'un a priori infondé.

Les circonstances qui ont conduit au choix de la basilique Sainte-Euphémie de Chalcédoine pour abriter le concile pourraient, d'ailleurs, amener à

33. C'est le chiffre approximatif accepté par R. METZ, *Histoire des Conciles*, Paris 1968², p. 28.

ne pas y voir nécessairement le lieu idéal pour une telle célébration. La ville initialement choisie pour l'événement, on le sait, était Nicée, au point que, dès le 1er septembre 451, de nombreux Pères s'y trouvaient déjà. Ce n'est que dans l'urgence et pour satisfaire à la volonté de l'empereur, désireux de suivre les débats de l'assemblée conciliaire, mais retenu à Constantinople par les affaires de l'État, que fut prise, tardivement, la décision de transférer le siège du concile de Nicée à Chalcédoine. Proche de la ville impériale, cette cité était, à la fois, facile d'accès pour l'empereur et ses courriers et dotée d'un édifice susceptible d'abriter une assemblée de 300 à 400 personnes. Ce transfert, dans l'urgence, d'une ville à une autre suffirait à expliquer l'acceptation de certains désagréments, tel que celui de déplacements.

Si, du moins, désagréments il y eut... Car, nous ignorons tout des capacités d'accueil, tant du lieu même de pèlerinage, cent vingt-cinq ans après l'établissement de la paix constantinienne, que des quartiers suburbains de Chalcédoine et voisins du sanctuaire, comme le quartier de l'Himéros[34]. D'ailleurs, très curieusement, quand il émet cette objection contre la colline de la Faculté de Médecine, R. Janin vient lui-même, quelques lignes plus haut dans le même article, de le reconnaître explicitement : « On dut bâtir de bonne heure, autour de la basilique, des habitations pour le clergé qui la desservait et pour les pèlerins qui venaient en grand nombre au tombeau de la sainte »[35]. Il y avait enfin à Chalcédoine une résidence impériale, puisque, en 446, Théodose II y demeurait quand l'eunuque Chrysaphius intrigua auprès de lui contre Flavien, l'évêque de Constantinople[36]. Sa localisation est inconnue ; mais le concile de Nicée, en 325, avait déjà vu un palais impérial mis à la disposition des Pères conciliaires. En tout état de cause, les services impériaux étaient-ils incapables, si nécessaire, d'assurer les transports requis, sur un tel trajet et pendant trois semaines, la durée du concile ?

Au bout du compte, l'étude de Raymond Janin ne semblerait-elle pas, dans le cas, moins une recherche du site du sanctuaire de la mégalomartyre qu'une tentative de justification d'un choix préétabli en faveur de « la petite colline de Haydar-Pacha », celle-là même vers laquelle avait déjà regardé, au passage d'un compte-rendu, son illustre ancien aux *Échos d'Orient*, Jules Pargoire ?

34. Sur ce quartier maritime, voir l'étude de J. PARGOIRE, Sainte Bassa de Chalcédoine, cité n. 6, p. 315-316.

35. R. JANIN, La banlieue asiatique, cité n. 2, p. 381.

36. THÉOPHANE LE CONFESSEUR, *Chronographie*, *PG* 108, 256.

3. – Des récits de voyage aux informations surprenantes

Pour mémoire et avant de clore cette étude – sans nullement en remettre en cause les conclusions –, il ne semble pas inintéressant, dans un détour, d'entendre certaines voix de l'Église locale, les *papas* du lieu, s'exprimer, à une époque tardive, sur le sanctuaire antique de sainte Euphémie et sa localisation. Plus préoccupé d'alimenter la piété populaire dans la mémoire de la mégalomartyre et du concile qui illustrèrent la cité qu'attentif à l'histoire, leur propos, maladroit et ingénu, n'a guère retenu l'attention des historiens. Des récits de voyageurs l'ont recueilli, certains donnant, par ailleurs, des précisions topographiques qui dépassent l'anecdote et appellent examen.

À la fin du 19e et au début du 20e siècle, aucun des membres éminents du *Syllogue littéraire* grec de Constantinople ni aucun des rédacteurs des *Échos d'Orient* n'a pris au sérieux cette identification, mais la petite église du village de Chalcédoine, dédiée elle aussi à la martyre locale, en vint à être présentée comme un vestige du célèbre sanctuaire du concile. Plusieurs voyageurs occidentaux, du 17e au 19e siècle, se sont fait l'écho de cette opinion soutenue par le clergé du lieu. Corneille Le Bruyn, qui fut à Istanbul en 1678-1680, reproduit sur la même planche deux vues – l'une intérieure, l'autre extérieure qui montrent une toiture fort délabrée – de cette église qu'il se contente de présenter comme « Templo de Chalcedonia ». Mais Aubry de La Motraye, à Istanbul en 1699-1700, et Jacob Jonas Björnstâhl, suédois, à Istanbul en 1777-1778, sont plus explicites[37]. On pourrait leur adjoindre sans doute d'autres voyageurs, tel Charles Pertuisier, attaché à l'Ambassade de France à Constantinople de 1812 à 1814[38]. Ce dernier se

37. Je dois la communication et les références de ces trois auteurs à l'obligeance de J.-P. Grélois. Voir *Voyages de Corneille Le Bruyn au Levant*…, I, La Haye 1732, p. 174. – A. de La Motraye écrit : « Cette église est le seul reste d'Antiquité *Payenne* ou *Chrétienne*, que l'on y trouve (dans le « village »), si les opinions des Voyageurs à cet égard sont bien fondées. Car les uns en font un Temple de *Vénus* ou d'*Apollon* : les autres qui pénètrent moins avant dans l'Antiquité, la regardent comme la Sacristie, ou comme une partie de l'Église consacrée à *Sainte Euphémie*, où se tint le quatrième Concile Œcuménique » ; A. de La Motraye, *Voyages du Sr A. de la Motraye en Europe, en Asie et en Afrique, en deux volumes*, I, La Haye 1727, p. 209. – J. J. Björnstâhl détaille : « Le 22 avril [1778] je fis la traversée vers Chalcédoine et visitai l'église grecque du lieu, dont on affirme que s'y soit tenu le quatrième Concile œcuménique. On ne trouve pas là de vestiges de l'Antiquité, sauf une colonne de marbre… On (y) montre aussi une pièce de fer, ou broche, sur laquelle sainte Euphémie aurait subi le martyre » ; J. J. Björnstâhl, *Resa til Frankrike, Italien, Sweitz, Tyksland, Holland, England, Turkiet, och Grekland*…, femte delen, Stockholm 1783. Trad. allemande : *Jakob Jonas Björnstâhls Briefe auf seinen ausländischen Reisen*…, aus dem Schwedischen übersetzt von Christian Heinrich Groskurd, sechster Band, Leipzig-Rostock 1783, p. 123-124.

38. C. Pertuisier, *Promenades pittoresques dans Constantinople et sur les rives du Bosphore*, I, Paris 1815, p. 347-348 et surtout 368-370.

rendit en cette église ; il raconte : « Le *papas* qui me sert de guide proteste que c'est bien là le lieu où se tint le synode [de 451] et s'appuie du témoignage d'autres *papas* pour donner du poids à son assertion ; mais ceci est aussi vrai que nombre de reliques auquel le charlatanisme a imprimé un caractère sacré »[39].

Cette modeste église Sainte-Euphémie est l'église paroissiale du village de Chalcédoine, un nom conservé par l'usage et par les Grecs, mais devenu « Kadıköy » pour les Ottomans, soit «le village du juge », depuis que Mehmet II Fatih fit concession de la localité à Hıdır Bey, premier juge d'Istanbul[40]. Au cours de l'histoire, sous l'effet de facteurs divers (invasions, déchéance politique et administrative, etc.), l'ancienne ville de Chalcédoine s'est réduite au point de ne plus présenter aux yeux des voyageurs des temps modernes que cet aspect d'un simple bourg, voire d'un village[41]. La dépopulation s'est accompagnée d'un glissement du lieu de peuplement : des parties hautes de la presqu'île, devenues terre de culture et de vignobles, vers la zone côtière de l'ancienne ville, près de l'« iskele », petite *échelle* maritime assurant la liaison avec Constantinople, au nord-nord-ouest de la presqu'île. L'église s'est donc implantée au cœur de ce village et pour le service de son culte[42].

Point n'est besoin de longs développements pour mettre en évidence l'égarement de la croyance en une telle localisation ou, pour le dire avec les mots de Charles Pertuisier, pour en dégonfler la supercherie : cette petite église ne peut absolument pas être au lieu où se trouvait le sanctuaire de 451, pour la simple raison que ce dernier était à environ un mille de la ville de Chalcédoine, alors que cette église se situe en périphérie certes, mais à l'intérieur du périmètre de l'antique cité. Il faut noter, de plus, que l'église du concile était à environ deux stades du Bosphore et sur une colline, alors

39. *Ibidem*, p. 369.

40. Voir R. Janin, La banlieue asiatique, cité n. 2, p. 369 ; E. Mamboury, *Istanbul touristique*, cité n. 6, p. 561. « Les Turcs appellent [Calcédoine] *Cadikoy*, *Village des Juges*, nom qu'ils lui ont apparemment donné, sur ce qu'ils ont entendu dire qu'il s'y était tenu des Conciles sous l'Empire des *Grecs* », rapporte A. de La Motraye, *Voyages*, cité n. 37, p. 209.

41. « D'après Melling, l'architecte du sultan Sélim III, qui dessina en 1715 une vue de Cadi-Keuï, ce village ne possédait alors que 400 maisons », écrit R. Janin, La banlieue asiatique, cité n. 2, p. 369 n. 6, qui renvoie à Djelal Essad, *Constantinople*, Paris 1909, p. 51. Cependant, A. de La Motraye écrit : « [Cadikoy] mérite à peine le nom de Village : il y a très peu de maisons, qui encore sont d'une fort chétive apparence, avec une petite Église *Grecque* » (A. de La Motraye, *Voyages*, cité n. 37, p. 209). Pour ce qui a trait au village de Kadıköy à l'époque et à ce qu'il en est dit ici, voir R. Janin, La banlieue asiatique, cité n. 2, p. 369-370.

42. Notons qu'il ne se trouve, dans le périmètre de l'ancienne cité de Chalcédoine, aucun vestige d'église de l'époque paléochrétienne ou byzantine.

que celle du village se trouvait, avant les remblais urbains récents, à quelques dizaines de mètres de la rive et fort peu au-dessus du niveau de la mer.

Deux voyageurs ont avancé, dans leur relation de voyage, des informations topographiques relatives au sanctuaire du concile de 451 qui appellent un examen plus attentif. J. J. Björnstâhl, d'abord, raconte sa visite à Chalcédoine, précisément à cette église Sainte-Euphémie, qui vient de lui être présentée par « les moines » comme « l'église du quatrième concile œcuménique ». Le visiteur suédois fait état de son incrédulité : cette église, de taille si petite et d'apparence si récente, ne peut être le temple qui abrita le concile de 451, et il conclut : « L'un de ces hommes d'Église dut aussi convenir, à la fin, que le concile avait été célébré à une petite lieue de là, près de Haydarpaşa, où se trouve – là où s'était dressée l'ancienne cathédrale de Chalcédoine – un *hagiasma* »[43]. Que représente la distance « à une petite lieue de là », c'est-à-dire de la petite église du village où eut lieu l'entretien ? La traduction allemande dit « eine kleine Meile ». Les germanistes avouent la difficulté à exprimer l'équivalence en mètres de la lieue germanique, qui peut varier à l'époque, d'une région à l'autre, de 1 000 à 10 000 mètres et plus. L'expression originale suédoise serait-elle plus claire ? Ce « eine kleine Meile » traduit le suédois « en liten mil ». À l'époque où J. J. Björnstâhl écrit, le « en mil » suédois équivalait environ à 10 688,54 mètres[44]. Le texte localise donc l'église du concile à un peu moins de 10 688 mètres de la petite église paroissiale et près de Haydar Paşa. La contradiction est flagrante, quand on sait que ce quartier de Haydar Paşa, au nord de l'ancien village de Chalcédoine, s'étend jusqu'à environ 1 000 mètres de l'église. À quelque 9 000 ou 10 000 mètres, l'emplacement ne se trouve plus « près de Haydarpaşa », il en est même fort éloigné, bien au-delà de la ville de Scutari, aujourd'hui Üsküdar : le concile de Chalcédoine ne serait plus à placer à Chalcédoine. L'information ainsi donnée devient donc, dans l'état de nos connaissances, irrecevable.

43. « Einer dieser Geitslichen mußte auch am Ende gestehen, das Concilium sey eine kleine Meile von hier bey Heider-Pascha gehalten, wo auf der Stelle, da die alte Kathedralkirche von Chalcedonien gestanden hat, ein Hagiasma ist » ; *Jakob Jonas Björnstâhls Briefe*…, cité n. 37, p. 125.

44. Je dois ces renseignements concernant le texte original suédois, sa traduction et l'équivalence métrique du *mil* suédois à l'époque, à l'obligeance bienveillante de Mme Miranda Lindelöw, de la Bibliothèque Nordique, Paris 1. Elle m'écrit : « L'expression exacte en suédois est "en liten mil". À cette époque-là, "en mil" égale environ 10 688,54 mètres, "en liten" "un petit". Probablement il [l'auteur] n'est pas sûr de la distance exacte, mais il estime que c'est à peu près 10 688,54 mètres ». Et Mme Miranda Lindelöw me précise la référence du passage dans l'original suédois : « p. 88, (del 5) ».

Par contre, si l'on pouvait accepter « en mil » comme équivalent à environ 1 000 mètres, et « en liten mil », conséquemment, comme un peu moins, l'*hagiasma* que signale le moine pourrait parfaitement être celui déjà signalé par Pierre Gilles dans « la plaine suburbaine de Chalcédoine », la vallée de l'Himéros, là même où le voyageur albigeois plaçait aussi l'église du concile[45]. La distance de la petite église à cette vallée n'est, en effet, que d'environ 800 à 900 mètres.

Osons une hypothèse plus audacieuse encore : si le « eine kleine Meile » de la traduction allemande et le « en liten mil » de l'original suédois avaient la mesure du mille romain, environ 1 488 mètres, cet *hagiasma* serait à localiser, à la fois, près de Haydar Paşa et, au-delà de la vallée de l'ancien Himéros, dans la zone de la Faculté de Médecine et de l'hôpital Numune. En réalité, redisons-le, l'incertitude où nous laisse le texte empêche d'en tirer quelque conclusion que ce soit.

Un autre récit, celui-ci d'une voyageuse, donne aussi une intrigante précision topographique, d'un autre ordre et en un autre temps. Mary A. Walker, dans son ouvrage paru à Londres en 1897[46], décrit, en un premier moment, un tableau qu'elle présente au regard du lecteur : « Voici un petit croquis, apparemment insignifiant daté de 1857, mais c'est probablement la seule trace encore existante d'une construction liée à la célèbre église de Sainte-Euphémie, complètement détruite il y a quatre siècles… L'endroit s'appelle Haïdar Pasha »[47]. Puis la description de l'œuvre, peu après, présente « un petit chemin en pente conduisant à une porte métallique qui ouvre sur une petite pièce sombre, voûtée, dans laquelle on trouve un *ayasma*, ou puits sacré, qui était autrefois inclus dans l'enceinte de la sainte église de Sainte-Euphémie, le théâtre du célèbre concile de Chalcédoine »[48]. Et vient, enfin, la précision : « La colline qui s'élève à gauche de la vallée est le site supposé de l'ancienne église de Sainte-Euphémie, construite par

45. Voir *supra* n. 28.

46. M. A. WALKER, *Old tracks and new landmarks*, Londres 1897, p. 2-8. Une gravure, insérée entre les pages 2 et 3, intitulée « Entrance to the holy fountain in 1857 », présente l'*hagiasma* et son cadre en 1857. Une autre, entre les p. 4 et 5, intitulée « Haïdar Pasha in 1857 », présente quelques maisons sur un fond de collines. Je dois encore à la bienveillance de J.-P. Grélois la communication de cette œuvre et ses références.

47. « Here is a small and apparently quite insignificant sketch, dated 1857, but it is probably the only existing record of any construction connected with the celebrated Church of St. Euphemia, which was utterly destroyed more than four centuries ago… The place is Haïdar Pasha... » (*ibidem*, p. 2-3).

48. « … with a rough descent, leading, by an iron doorway, into a small, dark, vaulted chamber, in which is found an "ayasma", or holy well, that was once enclosed in the precincts of the great Church of St. Euphemia, the scene of the celebrated Council of Chalcedon » (*ibidem*, p. 3).

Constantin sur le site du temple d'Apollon »[49]. Sont ainsi données deux précisions intéressantes : la description de l'*hagiasma* en 1857 et la localisation – supposée – du sanctuaire ancien, les deux monuments étant estimés relativement proches, puisque l'*hagiasma* est dit avoir été inclus dans l'enclos du sanctuaire.

Or l'auteur poursuit en dévoilant la localisation précise de l'*hagiasma*, quand elle en découvre *de visu* le site vingt-trois ans plus tard : « Nous sommes maintenant en 1880, écrit-elle. La beauté sereine de cette scène [celle de l'*hagiasma* présentée dans le croquis de 1857] a disparu, cédant la place au bruit et à l'agitation d'une petite gare de chemin de fer abritant en son enceinte sombre le puits sacré de Sainte-Euphémie. Il n'a pas été détruit (un *ayasma*, ou fontaine sacrée, n'est jamais détruit dans ce pays), mais il est bien caché dans la partie inférieure de ces bâtiments isolés »[50]. Le monument est donc bien dans la vallée de l'ancien Himéros, où s'était élevé le temple d'Aphrodite, et précisément au lieu où fut construite la première gare ferroviaire de Haydar Paşa[51]. On y reconnaît aussi, selon toute vraisemblance, l'*hagiasma* signalé déjà par Pierre Gilles au 16e siècle.

La basse vallée de l'Himéros où est située cette gare descend d'est en ouest vers le Bosphore, enclavéee entre, au sud, la colline de Haydar Paşa et, au nord, la hauteur sur laquelle sont aujourd'hui bâtis la Faculté de Médecine et l'hôpital Numune. « La colline qui s'élève à gauche de la vallée » et qui est « le site supposé de l'emplacement de l'ancienne église Sainte-Euphémie », selon les termes de Mary Walker, ne peut donc être, en descendant l'axe de la vallée, que la colline de Haydar Paşa, celle précisément sur laquelle Edmond Bouvy, en 1896, un an avant la publication de l'auteur anglaise, puis Jules Pargoire et Raymond Janin ont localisé le sanctuaire du concile. La restriction de l'auteur, parlant de « site supposé », était, constatons-le, fort judicieuse : la présente étude a démontré l'irrecevabilité de cette proposition, « la petite colline de Haydar Paşa » ne remplit pas les critères requis pour s'imposer comme le site de la basilique du 5e siècle.

49. « The hill rising on the left hand of the valley is the supposed site of the ancient Church of St. Euphemia, built by Constantine on the site of a temple of Apollo » ; *ibidem*, p. 5.

50. « We are now in 1880. The calm beauty of the scene has vanished, and in its place the noise and bustle of a small, though as yet insignificant, railway-station has enclosed in its grim precincts the holy well of St. Euphemia. It is not destroyed (an "ayasma", or holy fountain, is never in this country destroyed), but it is lost to view somewhere in the lower parts of the straggling building » ; *ibidem*, p. 7.

51. Voir *supra*, n. 6. Cette gare, de construction encore très modeste, est, en 1880, tête d'une ligne ferroviaire qui ne va que jusqu'à Izmit, l'ancienne Nicomédie, à une centaine de kilomètres.

Conclusion

Raymond Janin a eu le mérite d'avoir, le premier, en 1922, attiré l'attention sur un site dont il a, un instant, soupçonné l'importance. Il est regrettable qu'il n'ait pas opéré la seule vérification qui lui restait à faire et qui s'imposait : mesurer la distance entre cet « emplacement de la Faculté de Médecine », ainsi désigné par lui-même, et la ville ancienne de Chalcédoine. L'eût-il fait, qu'il eût abouti à la conclusion même de cette étude. Le relevé sur le terrain des deux distances, de la ville de Chalcédoine au tombeau de sainte Euphémie et du Bosphore à la basilique du concile adjacente au *martyrion*, amène à situer l'emplacement de l'ancien sanctuaire de sainte Euphémie dans la zone de leur intersection, celle même de la Faculté de Médecine de l'Université de Marmara et de son tout proche voisin, l'hôpital Numune. S'il en était besoin, un faisceau de preuves et de forts indices trouvés dans les mesures relevées par Pierre Gilles et les informations rapportées par Reinhold Lubenau, dans les calculs établis par Jules Pargoire et même dans l'aveu maladroit et l'irrecevable proposition de Raymond Janin, confirme cette localisation.

Il n'est même pas invraisemblable que, sur cette élévation du terrain, le tombeau de la martyre se soit trouvé, au-delà du quartier de l'Himéros, en bordure de la route reliant Chalcédoine à Chrysopolis, sur le tracé de l'actuelle avenue Tıbbiye, la *Tıbbiye Caddesi*, qui relie Kadıköy à Üsküdar, l'ancienne Chrysopolis. Mais ceci est une autre question[52].

Yves Plunian, A.A.
Communauté de Valpré
Écully

52. J'adresse mes sincères remerciements au P. Xavier Jacob, A.A., pour sa collaboration dans la traduction des textes de R. Lubenau et de J. von Hammer ; à M. Pascal Lebouteiller, responsable de l'atelier de cartographie à l'I.F.E.A., à Istanbul, pour l'établissement des Cartes I et III et la fourniture de la Carte IV ; à M. Jean-Pierre Grélois pour ses obligeantes communications relatives aux publications de plusieurs voyageurs occidentaux de l'époque moderne.

LOUIS PETIT, HENRI OMONT ET LE MÉTOCHION DU SAINT-SÉPULCRE À CONSTANTINOPLE

Matthieu CASSIN

Après les nombreux émissaires de la Bibliothèque royale de France en Orient, chargés d'acheter des manuscrits grecs et orientaux, dont Henri Omont a magistralement retracé l'histoire dans les *Missions archéologiques françaises en Orient aux* XVII[e] *et* XVIII[e] *siècles* (Paris, 1902), d'autres Français jouèrent dans ces mêmes régions, jusqu'au début du 20[e] siècle, le rôle de fournisseurs officieux de la Bibliothèque nationale. Deux lettres d'Henri Omont à Louis Petit, A.A., conduisent à ajouter ce dernier à la liste : L. Petit prit ainsi ponctuellement la suite du père Athanase, du marquis de Nointel ou de l'abbé Sevin et fournit à la Bibliothèque nationale, en 1905, un manuscrit acquis par son intermédiaire à Constantinople. Le parallèle peut même être poussé plus loin, puisque ce livre provenait de la bibliothèque

Liste des abréviations :
AAR : Archives de la maison généralice des Assomptionnistes, Rome.
CROCE, *Kniga* : G. M. CROCE (éd.), *C. Korolevskij, Kniga Bytija Moego (Le livre de ma vie), Mémoires autobiographiques* (Collectanea Archivi Vaticani 45), I-V, Cité du Vatican 2007.
ÈLIOU : Ph. ÈLIOU, *Ελληνική βιβλιογραφία του 19ου αιώνα, Βιβλία-Φυλλάδια. Τόμος Β′ (1819-1832)*, Athènes 2011.
LEGRAND, *BH* 17 : É. LEGRAND, *Bibliographie hellénique ou Description raisonnée des ouvrages publiés par des Grecs au dix-septième siècle*, I-V, Paris 1894-1903.
LEGRAND, *BH* 18 : É. LEGRAND, L. PETIT, H. PERNOT, *Bibliographie hellénique ou Description raisonnée des ouvrages publiés par des Grecs au dix-huitième siècle*, I-II, Paris 1918 et 1928.
Πατμιακή : E. M. FRANKISKOS, Ch. FLORENTIS, *Πατμιακὴ βιβλιοθήκη, Κατάλογος τῶν ἐντύπων (15ος-19ος αἰ.)*, I-III, Athènes 1993-1996.

Je remercie l'équipe de la Bibliothèque Jean de Vernon (Institut catholique de Paris) pour son accueil et son aide, et en particulier Marie-Dominique Le Gall, ainsi que le P. Julio Navarro, archiviste de la maison généralice des Assomptionnistes à Rome. À la Bibliothèque nationale de France, Christian Förstel et Maxence Hermant m'ont également été d'une aide précieuse. Je remercie enfin Albert Failler et Olivier Delouis qui m'ont aidé à éclairer plusieurs points demeurés obscurs.

Revue des Études Byzantines 73, 2015, p. 293-318. doi : 10.2143/REB.73.0.3132053

d'une institution religieuse de la Ville, dont les dysfonctionnements permettaient alors l'acquisition de volumes qui, au vu des intentions de ses fondateurs, n'auraient jamais dû la quitter. Il s'agit donc, *mutatis mutandis*, des mêmes conditions d'acquisition que lorsque l'abbé Sevin, en 1729, acheta neuf manuscrits qu'il avait trouvés dans un monastère des Îles des Princes, la Sainte-Trinité de Chalki, lesquels portaient pour la plupart une note de possession du monastère qui rappelle la mémoire du fondateur, Métrophane III, et comporte une malédiction contre quiconque emporterait ces livres[1].

1. – Manuscrits du Métochion du Saint-Sépulcre à Constantinople et Bibliothèque nationale de France

Dans le quartier du Phanar à Constantinople, tout près du Patriarcat œcuménique, un Métochion du Saint-Sépulcre, dépendant du Patriarcat de Jérusalem, fut fondé par le patriarche Théophane III (1608-1644). Son développement fut progressif, mais il était appelé à jouer un rôle ecclésial et intellectuel de grande importance dans les siècles suivants, puisque les patriarches de Jérusalem y résidèrent de manière très régulière au 18e siècle[2]. S'il ne constituait que l'un des relais du Patriarcat de Jérusalem à Constantinople – le Patriarcat possède encore deux autres métochia, Saint-Georges du Précipice à Chalki, récemment restauré, et Saint-Georges de Néochôri – le Métochion du Phanar était encore, au début du 20e siècle, la plus importante de ces fondations.

La bibliothèque de ce Métochion fut richement fournie en livres, entre autres grâce aux apports décisifs de Dosithée de Jérusalem puis de Chrysanthe Notaras. On sait depuis longtemps déjà qu'une partie de cette bibliothèque fut dispersée dans les années 1920, du fait d'un personnel indélicat, et que

1. Voir H. Omont, *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris 1902, I, p. 487-491 ; II, p. 1113.

2. D. Stamatopoulos, *Το αγιοταφικό μετόχι Κωνσταντινουπόλεως. Καταγραφή μέρους του Αρχείου του Αγιοταφικού Μετοχίου* (Κέντρο Νεοελληνικών Ερευνών Εθνικού Ιδρύματος Ερευνών, Τετράδια εργασίας 32), Athènes 2010. Voir également P. Stathis, *Χρύσανθος Νοταράς, Πατριάρχης Ιεροσολύμων· πρόδρομος του Νεοελληνικού Διαφωτισμού*, Athènes 1999, en particulier p. 118-119, avec la bibliographie antérieure, et p. 228-238 pour le sort de ses livres ; Eadem, Αλληλογραφία : Ένας αδιάψευστος μάρτυρας των ιστορικών γεγονότων. Αλληλογραφία από τη Συλλογή του Μετοχίου του Παναγίου Τάφου Κωνσταντινούπολης, dans E. Close, M. Tsianikas et G. Couvalis (éd.), *Greek Research in Australia : Proceedings of the Sixth Biennial International Conference of Greek Studies, Flinders University June 2005*, Adélaïde 2007, p. 389-400, ici p. 390-392.

des manuscrits, en particulier, mais aussi des imprimés, furent vendus. Le plus célèbre des livres que posséda jadis cette bibliothèque est sans conteste le palimpseste d'Archimède, aujourd'hui déposé à la Walter Arts Gallery de Baltimore par le collectionneur qui l'a acquis en 1998[3]. L'histoire récente de ce livre d'exception a été reconstituée avec beaucoup de détails par J. Lowden[4]. Ce n'est pas le seul manuscrit, cependant, qui quitta ainsi la bibliothèque, et une liste de six manuscrits a été récemment dressée, à propos d'un livre dont il a été prouvé qu'il provenait de la même bibliothèque et qui a été acquis en 2011 par l'Université McGill de Toronto après être passé en vente à Paris[5] ; il faut encore y ajouter un manuscrit aujourd'hui à Bucarest, acquis à Iaşi en 1951[6].

L'étude de la genèse d'une autre bibliothèque constantinopolitaine, celle de l'actuel Institut français d'études byzantines, a fait ressurgir des éléments qui contribuent à éclairer sous un autre angle l'histoire de la bibliothèque du Métochion. Fondée sur la rive asiatique du Bosphore, à Kadiköy, en 1895 par les pères assomptionnistes de l'École des hautes études orientales, la bibliothèque de l'IFEB s'est en effet constituée pour une part non négligeable à partir de livres achetés sur place à Constantinople. Louis Petit[7], fondateur de l'institut assomptionniste et grand bibliophile, fut le principal artisan de cette création. Or deux lettres du conservateur du département des

3. Sur la procédure judiciaire et les enjeux juridiques du procès qui a opposé le Patriarcat et Sotheby's juste avant la vente, voir K. J. Carver, The Legal Implications and Mysteries Surrounding the Archimedes Palimpsest, *The American Journal of Legal History* 47, 2005, p. 119-160.

4. Voir en particulier J. Lowden, Archimedes into Icon : Forging an image of Byzantium, dans *Icon & Word. The Power of Images in Byzantium. Studies presented to Robin Cormack*, Aldershot-Burlington 2003, p. 233-260 ; Idem, The Strange and Eventful History of the Archimedes Palimpsest, dans R. Netz, W. Noel, N. Tchernetska, N. Wilson (éd.), *The Archimedes Palimpsest* (The Archimedes Palimpsest Publications), I, Cambridge 2011, p. 97-117.

5. Toronto, University Library, The Thomas Fisher Rare Book Library, 5316. Sur ce manuscrit, voir A. Binggeli, M. Cronier, D. Lafleur, À propos d'un évangéliaire byzantin (Aland l 793) récemment mis en vente à Paris, *Scriptorium* 66, 2012, p. 89-108, et en particulier p. 99-104, une liste des manuscrits dispersés du Métochion. Voir déjà la liste de J.-M. Olivier, dans *Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits grecs de Marcel Richard*, Turnhout 1995, p. 387.

6. Bucureşti, Biblioteca Academiei Române, 1287 : voir D. G. Apostolopoulos, Η τύχη του χειρογράφου 827 του Μετοχίου του Παναγίου Τάφου στην Κωνσταντινούπολη, *Ο Ερανιστής* 25, 2005, p. 441-445. Voir aussi M. Carataşu, *Κατάλογος των Ελληνικών χειρογράφων*, *BAR 1067-1350*, III, Bucarest 2005, p. 299-305, qui mentionne en passant la provenance du manuscrit sans identifier sa cote d'origine.

7. Voir, outre S. Vailhé, *Monseigneur Louis Petit, archevêque d'Athènes, 1868-1927*, Paris 1944, les différentes contributions du colloque qui lui a été consacré : B. Holzer (éd.), *Mgr Petit, assomptionniste, fondateur des « Échos d'Orient », archevêque latin d'Athènes (1868-1927). Actes du colloque, Rome 15-17 décembre 1997* (OCA 266), Rome 2002.

manuscrits de la Bibliothèque nationale de l'époque, Henri Omont (1857-1940), à Louis Petit montrent que ce dernier joua un rôle décisif dans l'acquisition par la Bibliothèque nationale, en 1905, d'un manuscrit qui provenait précisément du Métochion (n° 370)[8] : c'est l'actuel Supplément grec 1317. Le livre est essentiel, puisque c'est le témoin unique des *Catéchèses* de Néophyte le Reclus[9], copié par l'un des scribes de son entourage, Basile (*RGK* I 36, II 56, III), et annoté par Néophyte lui-même ; il vint rejoindre dans le fonds parisien d'autres livres importants de cet auteur, en particulier le Paris. gr. 1189, et plus largement d'assez nombreux manuscrits de l'*Enkleistra*[10].

Son catalogueur, Ch. Astruc, notait en 1960, avec une prudence non exempte d'ironie, que le manuscrit de Paris était en tout point semblable, y compris pour les notes qu'il portait, au n° 370 du Métochion, lequel devait en être une copie particulièrement fidèle ; il signalait également que M. Richard tenait pour acquis, dès 1958, qu'il s'agissait d'un seul et même manuscrit[11]. Au vu du fichier bibliographique de la BnF, c'est en 1974 que

8. A. Papadopoulos-Kérameus, *Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη ἤτοι Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ ἁγιωτάτου ἀποστολικοῦ τε καὶ καθολικοῦ ὀρθοδόξου πατριαρχικοῦ θρόνου τῶν Ἱεροσολύμων καὶ πάσης Παλαιστίνης ἀποκειμένων ἑλληνικῶν κωδίκων*, IV, Saint-Pétersbourg 1899 (Bruxelles 1963), p. 338-345. Le manuscrit porte une cote ancienne (n° 578), qui n'était pas signalée dans le tableau du 4e volume mais est présente dans le 5e (*ibidem*, p. 478 n. 1 et Idem, *Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη*…, V, Saint-Pétersbourg 1915, p. 552) ; il ne figure pas dans les inventaires édités par Papadopoulos. Il est arrivé au Métochion en tout cas avant 1891, date à laquelle l'auteur catalogua les cotes 168-400.

9. Pour l'intérêt précoce de Petit pour cet auteur, voir L. Petit, Vie et ouvrages de Néophyte le Reclus, *EO* 2, 1899, p. 257-268, et Idem, Les ouvrages de Néophyte le Reclus, *EO* 2, 1899, p. 372.

10. Sur ce point, voir par exemple C. Mango, E. J. W. Hawkins, The Hermitage of St. Neophytos and Its Wall Paintings, *DOP* 20, 1966, p. 119-206, ici p. 128. Voir également A. Sakellaridou, Τὰ χειρόγραφα τῆς βιβλιοθήκης τῆς Ἐγκλείστρας τὴν ἐποχὴ τοῦ Ἁγίου Νεοφύτου, dans *Πρακτικά Α΄ Διεθνούς Συνεδρίου Άγιος Νεόφυτος ο Έγκλειστος, Ιστορία – Θεολογία – Πολιτισμός, 22-26 Απριλίου 2009* (Εγκλειστριωτικά Ανάλεκτα 1), Paphos 2010, p. 739-748.

11. Ch. Astruc, *Bibliothèque nationale, Département des manuscrits. Catalogue des manuscrits grecs*. III, *Le Supplément grec*. 3, *n° 901-1371*, Paris 1960, p. 602-603 : « Ce ms., lacuneux en plus d'un point, offre, page par page, une similitude si complète – compte tenu de quelques déplacements dus à des relieurs – avec un ms. de Constantinople (Métochion du Saint-Sépulcre, n° 370, décrit par A. Papadopoulos-Kérameus, *Ἱεροσολυμιτικὴ Βιϐλιοθήκη*, t. IV, Saint-Pétersbourg 1899, pp. 338-345) qu'il faut voir en ce dernier (si, du moins, il ne s'agit pas d'un seul et même volume) une copie du ms. de Paris, copie reproduisant fidèlement les lacunes de notre codex, et même un obit du f. 1v : voir ci-dessous ; cf. également les observations de J. Darrouzès dans la *Revue des Études Byzantines*, VIII, 1950, pp. 185-186 ; A. Ehrhard, qui a donné (*Überlieferung und Bestand*…, III, 5, Leipzig 1943, pp. 685-686) une description du contenu de notre ms., notait déjà (p. 684, n. 2) la surprenante similitude que l'on relève entre ce *Parisinus* et le ms. du Métochion du Saint-Sépulcre (lui aussi ne connaissait ce dernier que par la notice de Papadopoulos-Kérameus) ; enfin, M. Richard, dans

la Bibliothèque acquit la certitude qu'il s'agissait bien du manuscrit du Métochion[12]. On notera également, *cum grano salis*, que Jean Darrouzès, en 1950, ironisait quelque peu sur l'identité des deux manuscrits et la facilité qu'il y aurait à vérifier si le manuscrit du Métochion était encore en place – savait-il que le fonds avait été transféré à Athènes dès 1939 ? Il rappelait, d'un même mouvement, que Louis Petit n'avait pas connu ce manuscrit, « situé à Constantinople, à deux pas de sa résidence », lors de la rédaction de son article sur Néophyte[13] : Jean Darrouzès ignorait très certainement le rôle joué par Louis Petit dans l'affaire, ses contacts précoces avec le Métochion, et les témoignages qui dormaient dans les archives de son propre institut.

Les deux lettres de l'automne 1905 envoyées par Henri Omont à Louis Petit, publiées ci-après, montrent que Louis Petit joua le rôle d'intermédiaire et mit en contact le vendeur et Henri Omont ; il est même probable que c'est lui qui suggéra au vendeur de se tourner vers la Bibliothèque nationale. La seconde lettre, où Henri Omont rassure son correspondant sur la discrétion qui entourera la provenance de la nouvelle acquisition, conduit à penser que le vendeur est intéressé à cette discrétion, et qu'il s'agit donc du bibliothécaire lui-même ; cette hypothèse est confirmée par la lettre de Petit à Jugie de 1914 (voir *infra*). Dans la mesure où les lettres de L. Petit n'ont pu être retrouvées à ce jour[14], il est impossible de dire s'il dévoila à

la 2[e] édition de son *Répertoire des Bibliothèques et des Catalogues de manuscrits grecs*, Paris 1958, p. 114, tient pour acquis que notre manuscrit n'est autre que l'ancien n° 370 du Métochion du Saint-Sépulcre » ; voir également (p. 607-608) : « ms. 370 du Métochion du Saint-Sépulcre […] (à supposer qu'il soit distinct du nôtre) » et (p. 608) « qu'il s'agisse des feuillets de ce ms. de CP. qui serait distinct, mais jumeau du nôtre, ou bien, ce qui semble plus vraisemblable, des feuillets d'un seul et même ms., le nôtre, passé de CP. à Paris dans des conditions qui restent obscures ». L'information mit cependant du temps à se diffuser ; en 1977, P. Schreiner (*Die byzantinischen Kleinchroniken* [CFHB 12.2], II, Vienne 1977, p. 608) cite encore côte à côte les deux cotes comme deux témoins du même texte. Voir depuis sur le manuscrit C. N. Constantinides, R. Browning, *Dated Greek Manuscripts from Cyprus to the Year 1570*, Washington D.C.-Nicosie 1993, p. 96-99, avec la bibliographie.

12. 1[ère] fiche concernant le manuscrit : « Il est maintenant certain que le *Paris. Suppl. gr.* 1317 n'est autre que l'ancien ms. n° 370 du Métochion du Saint-Sépulcre (communication orale du Prof. Alex. Turyn, 26 octobre 1974, qui avait demandé à M. P. Nikolopoulos de faire les vérifications nécessaires) ». Les vérifications en question consistaient certainement à confirmer l'absence du ms. 370 parmi les manuscrits du Métochion transférés à Athènes en 1939 et conservés depuis à l'Ethnikè bibliothèkè. L'information a été utilisée pour la description des manuscrits copiés par Basile et des mentions autographes de Néophyte par A. Turyn, *Dated Greek Manuscripts of the Thirteenth and Fourteenth centuries in the Libraries of Great Britain*, Washington D.C. 1980, p. 5-6 et n. 6.

13. J. Darrouzès, Les manuscrits originaires de Chypre à la Bibliothèque nationale de Paris, *REB* 8, 1950, p. 162-196, ici p. 185. Pour le travail de Petit, voir *supra*, n. 9.

14. Elles ne figurent pas dans les dossiers de correspondance d'H. Omont qui sont aujourd'hui rassemblés à la BnF, NAF 13012-13015. D'après une communication personnelle de Maxence Hermant, conservateur à la BnF (12.2014), elles ne figurent pas non plus au

H. Omont l'identité de son fournisseur et la provenance du manuscrit. La discrétion demandée a été tenue, puisqu'il n'y a pas trace, dans les archives de la Bibliothèque nationale, de la provenance du manuscrit ; H. Omont a joint le livre à d'autres volumes acquis chez un libraire parisien, M. M. Paul et Cie, 28 rue des Bons-Enfants, à la même date, dans le registre de Propositions d'achats de la Bibliothèque[15], ce qui conduit à dissimuler toute trace de sa provenance réelle et de l'intervention de L. Petit. Il est possible, comme le parallèle avec l'autre acquisition présentée ci-dessous semble l'indiquer, que le libraire intervenait de manière régulière pour les achats de livres auprès de particuliers à l'étranger, comme intermédiaire bancaire en quelque sorte ; mais ce procédé a aussi pour conséquence directe d'effacer toute trace de la provenance réelle du livre. La disparition apparente des lettres de Louis Petit relatives à cette affaire est en revanche anormale, comme le montre la conservation de la correspondance de 1909 afférente à l'acquisition des deux manuscrits évoqués dans la partie suivante et pourrait donc être liée à une volonté délibérée de discrétion de la part d'H. Omont.

Il ressort des deux lettres de 1905 que Louis Petit proposa également à l'achat un autre manuscrit, pour lequel l'affaire ne fut pas conclue. Il s'agissait d'un palimpseste, dont le texte inférieur n'était pas identifié, et dont le texte supérieur était un euchologe. On aura reconnu, sans l'ombre d'un doute, le palimpseste d'Archimède (n° 355 du Métochion). En effet, le manuscrit avait été repéré dès 1846 par Constantin Tischendorf[16], qui en avait emporté un feuillet (aujourd'hui Cambridge, University Library, add. 1879.23)[17] ; Athanasios Papadopoulos-Kérameus, dans son catalogue publié

carton Archives modernes 526, qui contient les correspondances et pièces afférentes aux acquisitions de manuscrits pour la période 1898-1907 ; je n'ai pu consulter personnellement ce carton, actuellement en traitement pour conservation.

15. Registre conservé dans le fonds des Archives modernes de la Bibliothèque nationale, n° 512, 21 novembre 1905, approuvé par l'administrateur général le 19 décembre 1905 (je remercie vivement Christian Förstel qui m'a signalé cette pièce et m'en a communiqué une photographie).

16. C. TISCHENDORF, *Reise in der Orient*, Leipzig 1846, p. 290-291. Pour l'activité de collecte de manuscrits de Tischendorf, voir par exemple les éléments et la bibliographie rassemblés par N. TCHERNESKA, The Tischendorf Greek Palimpsests, *Appunti romani di filologia* 2, 2000, p. 107-126, en particulier p. 123 pour le palimpseste d'Archimède. L'auteur montre clairement les principes qui sous-tendent l'activité de Tischendorf (achat ou vol de livres) ; ils sont largement similaires aux remarques de L. Petit à propos des bibliothèques d'Orient. Tischendorf, toutefois, a clairement dérobé des livres, ou du moins des feuillets isolés ; on n'a pas trace d'une telle conduite chez l'Assomptionniste, qui semble s'en être tenu à des achats, parfois effectués auprès de bibliothécaires ou d'intermédiaires peu scrupuleux, sans l'aval de l'autorité dont dépendait la bibliothèque.

17. Sur ce feuillet, voir N. TCHERNETSKA, Hand-list of the Greek Palimpsests in Cambridge Libraries, dans G. PRATO (éd.), *I manoscritti greci tra riflessione e dibattito. Atti del V*

en 1899 (mais rédigé en 1891 pour cette tranche), indiquait que le manuscrit était palimpseste et comportait dans sa couche inférieure un texte mathématique, dont il citait quelques lignes et pour lequel il mentionnait la présence de schémas[18]. Ce n'est que lors de sa visite en 1906 que Johan Ludvig Heiberg put vérifier l'hypothèse qu'il avait émise à partir des indications fournies par le catalogue et identifier formellement les traités d'Archimède[19]. Au moment où L. Petit examina le manuscrit, le texte sous-jacent n'avait donc pas encore été clairement identifié, mais la valeur du manuscrit était déjà reconnue : c'est donc ainsi qu'il semble avoir présenté le livre à son correspondant parisien. Les seules remarques d'Omont concernent le réactif qu'il conviendrait d'utiliser, le sulfhydrate d'ammoniaque, afin de mieux faire apparaître l'écriture sous-jacente[20] ; le conservateur conseille également de transférer momentanément le manuscrit en France, pour qu'il puisse l'examiner lui-même. La transaction n'aboutit pas, ne serait-ce sans doute que du fait de la visite d'Heiberg dès 1906 ; ce fut la première d'une série d'occasions ratées qu'eut la Bibliothèque nationale d'acquérir le célèbre manuscrit[21]. Le palimpseste ne quitta finalement le Métochion qu'au début des années 1920, et par la voie d'antiquaires qui furent responsables de la plupart des autres exfiltrations de manuscrits de cette bibliothèque connues à ce jour[22].

Dans la seconde des deux lettres de 1905, H. Omont mentionne un troisième manuscrit proposé à l'achat par L. Petit, sans qu'on sache s'il avait même provenance : il s'agit d'un *Nomocanon*, de date assez récente. En l'absence d'éléments plus précis, qu'auraient pu fournir les lettres de Petit, il est impossible d'identifier ce manuscrit parmi les très nombreux nomocanons copiés à la période récente[23]. On voit également apparaître, dans la

Colloquio Internazionale di Paleografia Greca (Cremona, 4-10 ottobre 1998) (Papyrologia Florentina 31), Florence 2000, p. 733-739, ici p. 735-736.

18. A. PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, *Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη*, cité n. 8, IV, p. 329.

19. J. L. HEIBERG, Eine neue Archimedeshandschrift, *Hermes* 42, 1907, p. 235-303.

20. Pour l'utilisation de ce réactif, voir par exemple V. GARDTHAUSEN, *Griechische Palaeographie*, Leipzig 1879, p. 47-48.

21. Le palimpseste fut présenté à H. Omont par Salomon Guerson vers 1934 ; voir J. LOWDEN, The Strange and Eventful History, cité n. 4, p. 102. Il fut de nouveau examiné par la Bibliothèque nationale en 1993 et l'achat envisagé, mais le Ministère de la culture de l'époque donna finalement l'autorisation d'export car les collections françaises auraient déjà possédé un nombre suffisant d'œuvres comparables (*ibidem*, p. 112, s'appuyant sur des pièces présentées au procès de 1998).

22. Voir *supra* n. 4.

23. Par exemple, dans le fonds du Métochion, Papadopoulos recense 53 manuscrits qui sont en tout ou partie des nomocanons, et dans l'actuel fonds de l'IFEB, on en relève 9, sur 56 manuscrits grecs.

première lettre, un autre élément fondamental des échanges entre les deux hommes : L. Petit interroge le savant conservateur sur des éléments propres à éclairer certains points de ses propres recherches, ici les *sigillia* de l'Archipel[24].

Voici les deux lettres de 1905, toutes deux sur papier à en-tête de la Bibliothèque nationale ; elles sont aujourd'hui conservées aux archives de l'Institut français d'études byzantines (voir Fig. 1a et b pour la première d'entre elles). L'orthographe et la ponctuation d'origine ont été respectées.

> Paris, le 17 octobre 1905
>
> Mon Révérend Père,
>
> Vous me permettrez de vous remercier et de vous féliciter de l'heureuse conclusion des négociations qui ont abouti à nous enrichir du ms. de Néophyte, que vous avez bien voulu m'envoyer et qui tiendra une place fort honorable dans notre fonds grec, où il va recevoir le n° 1317, et où nous allons le faire revêtir d'un habit digne de lui.
>
> L'eucologe, dont vous voulez bien me parler et dans lequel vous avez remarqué des feuillets palimpsestes, contient peut-être des morceaux précieux. Avez-vous essayé d'un réactif qui donne souvent, employé avec précaution, de bons résultats ? Le sulphydrate d'ammoniaque, qu'on peut facilement se procurer chez un pharmacien, donne d'excellents résultats, et, si vous pouvez faire envoyer le ms. à Paris je ferai volontiers quelques essais, si vous n'y procédez vous-même à Constantinople.
>
> Je voudrais bien avoir une réponse affirmative à vous faire au sujet des sigillia de l'Archipel ; mais j'en apprends l'existence par votre lettre. Nous n'avons rien malheureusement de semblable ; l'an dernier nous avons seulement acquis tout le fonds d'archives latines d'un petit couvent de Sicile, dans lequel se trouvaient 14 chartes grecques, actes de donations et ventes de terres et de vignes, du XIIe au XIVe siècle, en faveur de l'abbaye des Bénédictines de Ste Marie de Messine (Suppl. gr. 1315)[25].
>
> Si vous voulez bien défendre nos intérêts en Orient, comme vous venez de le faire avec tant de succès, nous serons toujours, je l'espère, en mesure de consacrer, une année ou l'autre, quelque argent à l'accroissement du fonds grec, pour lequel vous ne m'accuserez pas d'avoir un faible particulier. Il vous

24. L'intérêt de Petit pour les actes de l'Archipel doit sans doute être mis en relation avec ses éditions des actes de l'Athos (*Actes de Xénophon*, *VV* supplément, 1903 ; *Actes du Pantocrator*, *ibidem* ; *Actes d'Esphigménou*, avec W. Regel, *VV* supplément, 1906 ; *Actes de Chilandar*, avec B. Korablev, *VV* supplément, 1911). Il semble que l'acquisition d'archives de l'Archipel par Petit soit plus tardive : voir D. P. Karampoula, G. E. Rodolakis (éd.), *Ο κώδικας Vaticanus graecus 2639. Ναξιακά νοταριακά έγγραφα του δουκάτου του Αιγαίου και της τουρκοκρατίας (1472-1598 και 1702-1798)* (Επετηρίς του Κέντρου ερεύνης της ιστορίας του ελληνικού δικαίου. Τόμος 44. Παράρτημα 12), Athènes 2012-2013, et le compte rendu d'A. Failler, *REB* 72, 2014, p. 385-386.

25. Voir Ch. Astruc, *Bibliothèque nationale*, cité n. 1, p. 598-601, et A. Guillou, *Les actes grecs de S. Maria di Messina. Enquête sur les populations grecques d'Italie du Sud (XIe et XIIe s.)* (Testi e monumenti, Testi 8), Palerme 1963.

compte désormais au nombre de ses bienfaiteurs et je vous suis très reconnaissant de vos bons offices.

Quant à la somme de 650 fr., notre libraire va faire dès demain le nécessaire pour le chèque sur le Crédit Lyonnais[26].

L'ouvrage de Lebret n'existe pas dans nos collections[27] ; ne pourriez-vous pas l'avoir par Welter, qui nous en fournirait aussi un ex. pour nos collections ?

Veuillez agréer encore, mon Révérend Père, l'hommage de ma reconnaissance et de mes sentiments très sincèrement dévoués,

H. Omont.

Paris, le 8 nov. 1905

Mon Révérend Père,

Le vendeur de Néophyte peut être rassuré sur notre discrétion ; le volume est inscrit dans le fonds du Supplément grec, mais il est en ce moment chez le relieur et il n'en reviendra que pour prendre tranquillement place sur nos rayons[28].

Permettez-moi de vous remercier de votre nouvelle proposition de ce *Nomocanon* qui, comme à vous, me semble de date bien récente pour nous tenter. Quant au ms. palimpseste, je ne doute pas qu'il vous soit possible de déterminer le possesseur à vous le confier et j'essaierai délicatement de voir s'il y a quelque chose de bon sous le texte nouveau.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'expression de mes sentiments reconnaissants et très sincèrement dévoués.

H. Omont.

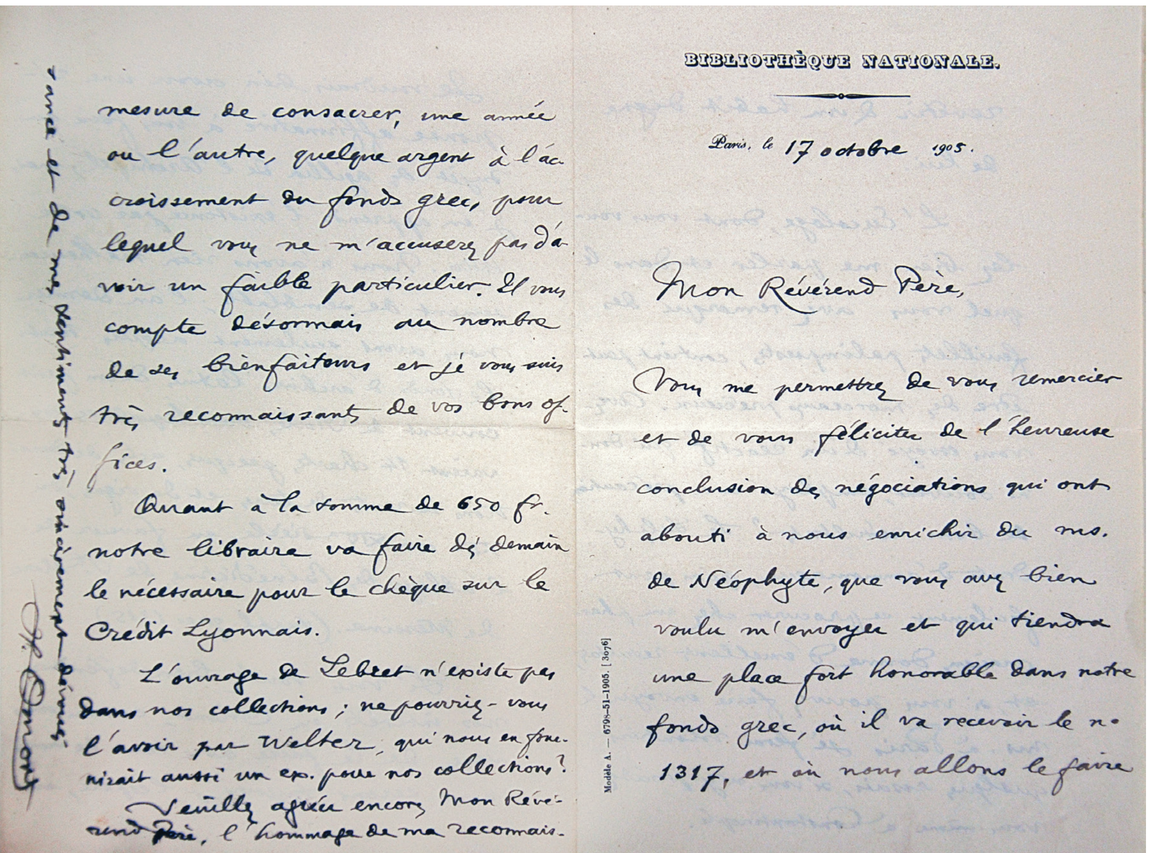
Le manuscrit de Néophyte le Reclus, acquis par la Bibliothèque nationale grâce à Louis Petit, reparaît dans la correspondance de l'archevêque d'Athènes avec Martin Jugie au mois de juillet 1914, alors que ce dernier se prépare à éditer des textes de Néophyte[29]. Petit ne montre aucun remords

26. Il s'agit probablement du prix d'achat du manuscrit Suppl. gr. 1317. Cependant, le registre des Propositions d'achats (cité n. 15) mentionne un prix de 590 francs. La mention du « libraire » comme intermédiaire confirme le rôle d'intermédiaire financier supposé pour ce dernier à partir de la mention du registre d'achat.

27. Il pourrait s'agir d'un ouvrage de J. F. Le Bret (1732-1807), par exemple *Staatsgeschichte der Republik Venedig*, I-III, Leipzig 1769-1777, ou encore *Dissertatio historico ecclesiastica, de statu praesenti ecclesiae Graecae in Dalmatia*, Stuttgart <1762> ; aucun de ces deux volumes n'est de fait présent à la BnF.

28. Voir Paris, BnF, Archives modernes 623.2, n° 8429 : le Suppl. gr. 1317 a été ajouté *a posteriori* à un train de reliure confié le 19 octobre 1905 à M. Canape, le relieur alors le plus actif pour le département des manuscrits ; le retour du train est certifié le 20 décembre 1905. La reliure, résolument moderne et qui a supprimé toute garde ancienne, a fait disparaître les éléments qui auraient pu aider à reconstituer l'histoire du manuscrit.

29. M. Jugie, Le témoignage de Néophyte le Reclus (= vers 1320) sur l'Immaculée Conception, *Bessarione* 35, 1919, p. 17-20 ; Idem, *Homélies mariales byzantines* (*PO* 16.3 [79]), Paris 1922, p. 526-538 ; Idem, Un opuscule inédit de Néophyte le Reclus sur l'incorruptibilité du corps du Christ dans l'Eucharistie, *REB* 7, 1949, p. 1-11. Toutes ces publications, cependant, s'appuient sur le manuscrit Paris, BnF, gr. 1189, et non sur le Suppl. gr. 1317.



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

Paris, le 17 octobre 1905.

Mon Révérend Père,

Vous me permettrez de vous remercier et de vous féliciter de l'heureuse conclusion des négociations qui ont abouti à nous enrichir du ms. de Néophyte, que vous avez bien voulu m'envoyer et qui tiendra une place fort honorable dans notre fonds grec, où il va recevoir le n° 1317, et où nous allons le faire

Modèle A. — 6798-51-1905. [3076]

mesure de consacrer, une année ou l'autre, quelque argent à l'accroissement du fonds grec, pour lequel vous ne m'accuserez pas d'avoir un faible particulier. Il vous compte désormais au nombre de ses bienfaiteurs et je vous suis très reconnaissant de vos bons offices.

Quant à la somme de 650 fr. notre libraire va faire dès demain le nécessaire pour le chèque sur le Crédit Lyonnais.

L'ouvrage de Lebeer n'existe pas dans nos collections; ne pourriez-vous l'avoir par Welter, qui nous en fournirait aussi un ex. pour nos collections?

Veuillez agréer encore, Mon Révérend Père, l'hommage de ma reconnaissance et de mes sentiments très sincèrement dévoués.

H. Omont

Fig. 1a : Lettre de H. Omont à L. Petit du 17.10.1905 © IFEB, Paris

revêtir d'un habit digne de lui.

L'Eucologe, dont vous voulez bien me parler et dans lequel vous avez remarqué des feuillets palimpsestes, contient peut-être des morceaux précieux. Avez-vous essayé d'un réactif qui donne souvent, employé avec précaution, de bons résultats ? Le sulfhydrate d'ammoniaque, qu'on peut facilement se procurer chez un pharmacien, donne d'excellents résultats, et, si vous pouvez faire envoyer le ms. à Paris je ferai volontiers quelques essais, si vous n'y procédez vous-même à Constantinople.

Je voudrais bien avoir une réponse affirmative à vous faire au sujet des sigillia de l'Archipel ; mais j'en apprends l'existence par votre lettre. Nous n'avons rien malheureusement de semblable ; l'an dernier nous avons seulement acquis tout le fonds d'archives latines d'un petit couvent de Sicile, dans lequel se trouvaient 14 chartes grecques, actes de donations et ventes de terres et de vignes, du XIIe au XIVe siècle, en faveur de l'abbaye des Bénédictines de Ste Marie de Messine. (suppl. grec 1315.)

Si vous voulez bien défendre nos intérêts en Orient, comme vous venez de le faire avec tant de succès, nous serons toujours, je l'espère, en

Fig. 1b : Lettre de H. Omont à L. Petit du 17.10.1905 (suite) © IFEB, Paris

pour son rôle passé ; au contraire, il réaffirme clairement une position énoncée à plusieurs reprises par les différents Assomptionnistes : les bibliothèques d'Orient sont de bien moindre valeur et bien moins pratiques que celles d'Occident, y compris pour les manuscrits, ce qui justifie au moins indirectement son action[30]. L. Petit signale rapidement à son interlocuteur que le manuscrit ne présente pas d'intérêt pour lui car il ne recoupe pas le contenu du Paris gr. 1189 sur lequel Jugie travaille alors. La mention du fait que Jugie « a tout ce qu'il veut chez lui » renvoie probablement à la pratique du prêt de manuscrits de la BnF, y compris à l'étranger, encore en usage à cette période : les Assomptionnistes ont régulièrement fait venir à l'Ambassade des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

Voici la section de la lettre qui concerne Néophyte[31] :

> Sachez en outre que je n'ai copié que le manuscrit du Métochion, lequel manuscrit n'est plus au Métochion, mais à Paris, où il a été vendu par le bibliothécaire du Métochion. C'est son affaire, et non pas la mienne, bien que je lui aie, peut-être à tort, donné l'adresse. Quand tous les manuscrits de Constantinople seront à Paris, il sera bien plus facile pour nous de les consulter. La preuve, c'est que vous avez ce que vous voulez chez vous, tandis que s'il vous fallait aller au Phanar, ce serait autre chose. *Experto crede*. Vous avez d'ailleurs raison en disant que ce ne sont pas les mêmes discours, comme vous pourrez vous en convaincre en consultant la première partie des manuscrits du Métochion dans le catalogue de Kerameus.

Un des Assomptionnistes au moins, outre Louis Petit, avait donc eu connaissance du rôle joué par le fondateur dans l'achat du Métochion 370 par la BnF ; mais cette mémoire s'est probablement perdue avec Martin Jugie, tôt séparé du reste de l'équipe.

30. Voir par exemple une lettre de Louis Petit à Casimir Émereau, envoyée d'Athènes à Paris le 23 décembre 1917 (AAR, 2DO126) : « Quelle chance vous avez de vivre à Paris où l'on trouve tout, même des bibliothèques chauffées en hiver, et des manuscrits renfermant des richesses encore inexplorées ». Lettre de Louis Petit à l'ambassadeur de France à Constantinople, 29 juin 1898 (AAR, 2DT190) : « Votre Excellence connaît trop bien l'Orient pour ne point savoir le tourment qu'y éprouvent les travailleurs, faute de bibliothèques assez complètes ou de communications aisées ». On trouve encore, sous la plume de Vitalien Laurent cette fois, une réflexion similaire pour la valeur des fonds de manuscrits en Orient, dans une lettre à la curie généralice du 11 février 1935 (AAR, 2DC232) : « Les bibliothèques de manuscrits grecs de Jérusalem, comme celles de l'Orient en général, sont loin de valoir en qualité le plus petit fonds d'Europe ».

31. Extrait d'une lettre (tapuscrit) non datée de L. Petit à M. Jugie (AAR, 2DT453), portant une mention manuscrite de ce dernier situant ladite lettre à la fin de juin ou au début de juillet 1914 : « Cette lettre doit être de 1914, sûrement avant le 8 juillet 1914. Réponse sans doute à une lettre de souhaits pour la St Louis (21 juin) ». Le reste de la missive évoque plusieurs autres sujets scientifiques et en particulier des informations bibliographiques demandées par M. Jugie à L. Petit, sans lien avec la question présente.

2. – Louis Petit, fournisseur de livres depuis Rome

Dès 1900-1902, Louis Petit avait fourni à la Bibliothèque nationale un autre manuscrit grec, l'actuel Suppl. gr. 1296 (Démétrios Pépanos, 17e s.), qu'il avait acquis auprès d'un confrère, lequel l'avait lui-même trouvé à Rome. Le chemin suivi par ce volume semble cependant plus complexe, dans la mesure où il transita par Émile Legrand, qui l'a sans doute cédé ou vendu dans un second temps à la Bibliothèque nationale[32].

Des éléments de même nature, proposition de manuscrit et demande de renseignements, apparaissent dans un autre échange épistolaire entre H. Omont et L. Petit, datant de l'été 1909. L. Petit, installé à Rome en 1908, poursuivait dans l'autre Ville ses recherches bibliophiliques et servit de nouveau d'intermédiaire avec la Bibliothèque nationale, pour proposer cette fois une série d'actes médiévaux latins et un petit manuscrit italien du 14e siècle, sans rapport avec les études byzantines, mais fruit une nouvelle fois de ses contacts personnels.

Cet échange fournit de nouveau l'occasion à L. Petit d'interroger sur un manuscrit de son fonds (Baluze 5)[33] le savant bibliothécaire parisien, pour ses recherches sur les conciles orientaux, en vue des volumes du supplément de Mansi dont la rédaction lui avait été confiée dès 1900[34]. L'échange n'est pas sans intérêt non plus en ce qu'il éclaire les conditions de travail dans les archives ecclésiastiques romaines et leur difficulté d'accès ; on pense par exemple aux remarques de Cyril Korolevskij, qui notait combien le privilège d'accéder aux Archives de la Propagande accordé alors à Louis Petit avait suscité de convoitises[35].

Les deux lettres de L. Petit sont conservées à la Bibliothèque nationale (Archives modernes 527, feuillets non classés ; tapuscrit) ; une seule lettre d'Henri Omont est conservée aux Archives de la maison généralice assomptionniste à Rome (2EL151 ; manuscrite, papier à en-tête de la BnF) : elle suit les deux lettres de Louis Petit, tandis que celle qui s'intercalait entre les deux lettres de l'Assomptionniste n'a pas été retrouvée.

32. Lettres inédites de L. Petit à Émile Legrand (conservées à la Bibliothèque néo-hellénique, Université Paris-Sorbonne), 1er février 1900, 20 février 1900, 25 mai 1902, 6 juin 1902. L'étude de ce dossier sera menée conjointement avec la publication de la correspondance Petit-Legrand.

33. Voir la description donnée postérieurement à cet échange dans L. Auvray, R. Poupardin, *Catalogue des manuscrits de la collection Baluze*, Paris 1921, p. 8-9.

34. Les négociations avec Welter ont commencé dès la fin de l'année 1900 ; voir la lettre de L. Petit au P. Picard du 29 décembre 1900 (AAR, 2CY495).

35. Voir par exemple Croce, *Kniga*, I, p. 342 ; II, p. 419-420.

7 juin 1909, Piazza d'Ara Coeli, nº 11[36]

Monsieur,

Ayant pris l'engagement de vous signaler les pièces intéressantes qui pourraient me tomber sous la main au risque de vous importuner, je viens aujourd'hui vous proposer dix morceaux de choix : d'abord un petit manuscrit en parchemin contenant les règles jusqu'ici inédites du tiers-ordre de S. François promulguées par un pape du nom de Nicolas, que je crois être presque sûrement le pape Nicolas IV (1288) qui avait été franciscain. Il compte 21 feuillets. Le procureur de l'ordre m'a assuré que le morceau était inconnu, car on n'a publié jusqu'ici que deux règles de tiers-ordre données par des évêques du nord de l'Italie, mais aucune d'un pape. Il y a ensuite 7 chartes de la reine Jeanne de Naples et du roi Ladislas, toutes originales, et l'une avec la bulle, malheureusement ébréchée en partie, plus un diplôme original de Joseph Bonaparte, roi de Naples, celui-là récent !, et enfin une copie authentiquée datant du 13e siècle d'une bulle d'un pape Alexandre, je crois. Soit en tout dix morceaux, pour lesquelles on demande 350 fr., dont 200 pour le manuscrit dont j'ai parlé au début. Je n'ai naturellement rien promis, me réservant seulement les dits morceaux jusqu'à l'arrivée de votre réponse pour le cas où ces pièces vous conviendraient. Le franciscain à qui j'ai demandé des renseignements m'a tout de suite manifesté le désir d'avoir le manuscrit, mais j'ai dit d'attendre à lui aussi. Si vous voulez bien me faire savoir le plus tôt possible ce que vous en pensez, vous m'obligerez beaucoup, car tous les vendeurs sont pressés, en Italie comme à Constantinople. Naturellement, je me suis réservé le droit de pouvoir vous faire adresser les pièces en examen : c'est pour cela que je ne les décris pas plus longuement.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes respectueux sentiments.

L. Petit.

Rome, Piazza d'Ara Coeli, 11, le 6 juillet 1909[37]

Monsieur,

Le retard que j'ai mis à répondre à votre obligeante lettre du 24 juin vous montre qu'il ne m'a pas été facile de persuader le possesseur des dix documents que j'ai pris la liberté de vous adresser à accepter vos propositions. Il avait payé lui-même le petit manuscrit 100 fr, et il aurait voulu pour ne pas trop subir de dommages recevoir au moins 250 fr pour le tout. Votre lettre ne lui laissant guère d'espoir de vous amener à ses conditions, il ne serait pas éloigné d'en rester là : sur mes instances, il accepte votre offre, en insistant cependant pour avoir 250 fr. À vous de voir ce que vous pouvez lui accorder

36. La lettre comporte deux mentions marginales d'Omont : une indication de réponse et de proposition de prix pour l'ensemble : « 9 juin envoyer. Offert 200 fr (150 fr barré) pour le tout », et une indication d'édition : « *Bullarium franciscanum*, 1768, t. IV, p. 9 suiv. » ; il s'agit d'un renvoi à la promulgation de la règle en question par Nicolas IV, le 18 août 1289, telle qu'elle est éditée dans G. G. Sbaraglia, *Bullarium Franciscanum romanorum pontificum constitutiones epistolas…*, IV, Rome 1768, p. 94-97.

37. La lettre porte de nouveau une mention marginale d'Omont : « 200 fr envoyés par Paul le 13 jt 09 ». L'information est corroborée par le registre des Propositions d'acquisitions cité n. 15 (Paris, BnF, Archives modernes 512, nº 1584).

en plus. Il s'est un peu aventuré sur la foi d'un bon Père franciscain qui lui avait assuré que le document était inédit. Le P. Paolini, postulateur, m'a dit à moi-même qu'il croyait le document inédit : cela prouve que vous savez mieux que les intéressés eux-mêmes à quoi vous en tenir. Quoi qu'il en soit vous trouverez ci-inclus l'adresse du possesseur[38] : vous pourrez lui adresser l'argent ou me l'adresser à moi-même, comme il vous plaira.

Je profite de cette occasion pour vous remercier de l'intérêt que vous voulez bien prendre à mes recherches. J'ai un peu laissé dormir Cantacuzène cette année[39] parce que l'on m'a ouvert les archives de la Propagande, chose tout à fait exceptionnelle : j'en ai profité pour en tirer une foule de conciles inédits de l'Orient pour notre continuation de Mansi. Et je désire profiter de mon séjour à Rome pour pousser le plus possible cette collection. J'ai lu à ce propos que le tome 5 des manuscrits de Baluze, page 146, contient une liste des conciles contenus dans les archives de la congrégation du concile envoyée à Baluze[40] par le Cardinal Casanate[41]. Seriez-vous assez bon, non pour me la copier toute entière (vous avez mieux à faire) mais pour me dire s'il s'y trouve des conciles orientaux, en particulier des conciles de Goa. Je sais que ceux-ci ont été examinés par la congrégation du concile avant l'institution de la Propagande, et avant de faire une démarche définitive auprès du cardinal préfet, je voudrais pouvoir dire en toute sûreté que les archives en question contiennent bien ce que je cherche. Avec l'indolence propre aux Romains, ces précautions ne sont pas superflues. On vous dit souvent qu'il n'y a rien, quand il y a quelque chose, surtout dans ces archives fermées au public, où les moyens de contrôle font absolument défaut. J'aurais échoué à la Propagande sans cette modeste précaution. Il me suffira de l'indication, et si le renvoi aux volumes des archives a été fourni par le cardinal Casanate, je serais heureux de l'avoir aussi.

Je vous demande mille excuses de vous demander à Paris des renseignements sur des documents romains, mais l'obligeance française est chose plus rare que l'on ne pense, et ici en particulier il faut lutter très fort contre l'inertie. J'ai du reste l'intention de retourner à Paris pour dépouiller plus complètement ces manuscrits de Baluze, mais en attendant, je voudrais pouvoir emporter de Rome le plus possible.

38. Est jointe à la lettre une petite feuille de papier portant la mention suivante, sans doute autographe : M. Alexandre Ricchi, 53 Piazza S. Nicola Cesarini, Rome.

39. Il s'agit du projet d'édition des textes de la famille Cantacuzène, suggéré et financé par le Prince Cantacuzène. L'entreprise n'aboutit jamais et une partie des dossiers préparatoires sont encore conservés à l'IFEB. Pour la première mention dans la correspondance avec Hippolyte Delehaye, voir B. Joassart, *De Constantinople à Athènes, Louis Petit et les Bollandistes : correspondance d'un archevêque savant, 1902-1926* (Tabularium hagiographicum 6), Bruxelles 2010, p. 75. L'étude du dossier est en cours par O. Delouis (voir « Les princes Alexandre et Georges Cantacuzène, Louis Petit, Vitalien Laurent et Rodolphe Guilland », communication à la journée d'étude *Jean VI Cantacuzène : Byzance entre Islam et Occident*, Paris, 6 juin 2014, à paraître).

40. Étienne Baluze (1630-1718), érudit français ; voir G. Mollat, Étienne Baluze, *DHGE*, VI, Paris 1932, col. 439-452.

41. Girolamo Casanate (1620-1700), célèbre bibliothécaire de l'Église romaine, fut également consulteur de la congrégation du concile, dont il devint préfet en 1698 : L. Ceyssens, Casanate, Girolamo, *Dizionario biografico degli Italiani* 21, Rome 1978, p. 144-147.

En vous remerciant d'avance, je vous prie, Monsieur, d'agréer l'hommage de mes plus respectueux et dévoués sentiments.

L. Petit.

Paris, le 13 juillet 1909

Mon Révérend Père,

Vous me permettrez de vous remercier encore de tous vos bons offices pour les documents et le petit ms. de la règle du Tiers Ordre de S. François, que nous vous devons. Notre libraire enverra dans trois ou quatre jours les 200 fr. à M. Ricchi, directement et sans aucun frais.

J'aurais souhaité pouvoir vous donner quelques indications pour vos recherches aux archives de la Propagande ; mais si notre ms. 5 de Baluze contient bien aux f. 149-152 (146 est tout autre chose) une liste, d'une main italienne : « Catalogus synodorum provincialium et dioecesanorum aliarumque ad concilia pertinentium, quae mss. servantur in archivio sacrae congregationis Concilii Tridentini ». C'est une simple liste de conciles avec l'indication seule des dates. Je viens de la lire attentivement sans y trouver aucune mention de conciles orientaux, non plus que de Goa ; il ne s'y trouve que trois conciles américains : Limanum, 1584[42] ; Mexicanum, 1585[43] et Peruanum, 1581[44].

J'espère que nous aurons le plaisir de vous voir revenir à Paris cet automne et vous prie d'agréer, mon Révérend Père, l'expression de ma gratitude et de mes sentiments très sincèrement dévoués,

H. Omont.

Les deux manuscrits en question ont bien été acquis par la Bibliothèque nationale : il s'agit de l'Italien 2179, « Regula e modo dello vivere de li frati e sore de la Penitencia de lo Terzo Ordine di S. Francesco », et du Nouvelles acquisitions latines 2427, « Recueil de pièces originales relatives à Ponte-Corvo, au royaume de Naples (1255-1431). On y a joint l'acte de nomination du notaire Ant. Tripaldi de Molfetta, par le roi Joseph Napoléon (1807) »[45]. Les deux manuscrits figurent au registre d'achat en date du 27 juillet 1909, approuvé par l'administrateur général le 30 juillet 1909[46]. Comme dans le cas du manuscrit de Néophyte évoqué plus haut, les deux

42. Second concile de Lima (1584) ; voir la notice dans L. Petit, J.-B. Martin, *Conciliorum recentiorum Ecclesiae universae. Tomus praeliminaris bis (Amplissimae collectionis conciliorum a Mansi et continuatoribus editae)*, 36bis, Paris 1913, col. 267-268.

43. Troisième concile de Mexico (1585), voir *ibidem*, col. 317-318 et 1015-1228.

44. Je n'ai pu identifier de concile tenu au Pérou (ou dans un pays proche) en 1581.

45. H. Omont, *Nouvelles acquisitions du Département des manuscrits pendant les années 1891-1910 : Répertoire alphabétique des manuscrits latins et français*, Paris 1912, p. cx, et, dans le même volume, Nouvelles acquisitions du département des manuscrits pendant les années 1909-1910, Inventaire sommaire, repris de *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1911, p. 5-56, ici p. 23.

46. Paris, Bibliothèque nationale de France, Archives modernes 512, nº 1584. Les deux livres sont groupés également dans le Registre d'entrées (acquisitions) du département des manuscrits, C 11479.

livres sont intégrés dans un groupe de volumes acquis auprès de « MM. Paul & Fils & Guillemin, 28 rue des Bons Enfants, Paris » : le libraire servait visiblement de relais pour les paiements à l'étranger, moyennant sans doute une commission[47]. Ce second dossier confirme donc le rôle d'intermédiaire que Louis Petit joua dans les acquisitions effectuées par des bibliothèques occidentales ; on en trouve d'ailleurs d'autres témoignages à propos de la Bibliothèque vaticane dans sa correspondance avec Giovanni Mercati[48]. Il montre également que les procédés d'acquisition et d'inscription sur les registres qui pouvaient paraître, dans le cas du manuscrit du Métochion, correspondre à une volonté d'effacer toute trace de l'origine du manuscrit, étaient en fait courants, puisqu'on les retrouve à l'identique pour le lot italien, dont jamais L. Petit n'indique qu'il fallût taire l'origine. Les modalités de paiement, en particulier, semblent être usuelles pour l'acquisition d'un manuscrit à un particulier à l'étranger.

3. – D'une bibliothèque constantinopolitaine à l'autre : le Métochion et l'IFEB

Lorsqu'il était encore à Kadiköy, cependant, Louis Petit ne semble pas s'être contenté de fournir un manuscrit du Métochion à la Bibliothèque nationale et de lui en proposer deux autres. En effet, le fonds actuel de l'IFEB comprend un manuscrit et un certain nombre d'imprimés qui proviennent également de la fondation hiérosolymitaine. Il faut dire que les contacts avec cette institution ont été précoces dans l'histoire de l'institut assomptionniste : ils étaient déjà bien établis fin 1897, à en croire une lettre inédite de Louis Petit à Émile Legrand[49]. L'actuel IFEB 25, copie du « Cartulaire A » du monastère de Saint-Jean Prodrome sur le Mont Ménécée, dite de Chrysanthe Notaras, était conservé au Métochion et fut acquis par L. Petit à une date indéterminée[50]. Ce manuscrit était assez célèbre pour qu'on

47. Le prix porté sur le registre (voir *supra* n. 45) est de 212 fr, alors que la correspondance indique un prix de 200 fr. La différence doit correspondre aux frais de transfert et de change, et peut-être à une commission du libraire lui-même.

48. Voir AAR, 2DO128-129, 2EL278, 282-283.

49. Lettre de Louis Petit à Émile Legrand, 12 décembre 1897 (Université Paris Sorbonne, Bibliothèque néo-hellénique, fonds Legrand) : « Vous a-t-on fourni les notices des livres qui pourraient se trouver au Métochion du S. Sépulcre, près du Phanar ? Là je puis aller facilement, et mes confrères s'y rendent presque chaque semaine » (cf. *supra* n. 32).

50. Pour la description du manuscrit, son histoire et la bibliographie afférente, voir A. Binggeli, M. Cassin, V. Kontouma, Inventaire des manuscrits de l'Institut français d'études byzantines, *REB* 72, 2014, p. 5-128, ici p. 47-48 ; voir aussi V. Laurent, Remarques

connaisse son lieu de conservation antérieur – il ne figure d'ailleurs pas dans le catalogue de Papadopoulos-Kérameus, soit qu'il eût déjà quitté la bibliothèque à cette date, soit plutôt qu'il ait été conservé au sein des archives. Il n'est pas impossible que d'autres parmi les manuscrits de l'Institut français d'études byzantines aient même provenance, même si S. Salaville était d'avis, en 1928, que la collection de manuscrits n'avait été commencée que dans les années 1920[51] – l'IFEB 25 n'a rejoint le fonds que plus tard, après avoir séjourné dans les papiers Petit, et ne fait pas partie des acquisitions évoquées par Salaville.

Outre les manuscrits, plusieurs imprimés de l'IFEB portent également des traces claires de leur provenance du Métochion, cachet et/ou notes de possession. L'un de ces volumes, le tome second de la *Graecia orthodoxa* de Leone Allacci, avait déjà été repéré lors de l'exposition organisée à la Bibliothèque Jean de Vernon en 2005 : il porte non seulement le cachet du Métochion mais une note de possession de Chrysanthe Notaras et une note de don du même au Métochion du Saint-Sépulcre, datée de 1728[52]. Une enquête sommaire menée parmi les livres grecs anciens de la réserve a permis d'en identifier vingt-quatre autres, qui portent soit le cachet du Métochion, soit des notes de possession, soit qui peuvent y être rattachés par leur reliure[53]. Il est probable que d'autres imprimés encore ont même origine. La bibliothèque du Métochion fut donc l'une des sources où puisèrent les premiers Assomptionnistes de Kadiköy, et en particulier L. Petit, pour constituer la bibliothèque de l'Institut et la fournir en livres anciens – le

sur le cartulaire de Saint-Jean Prodrome sur le mont Ménécée. Le codex A et la copie dite de Chrysanthe Notaras, *REB* 18, 1960, p. 293-299, en particulier p. 295-298. Il faut probablement corriger l'hypothèse accommodante de V. Laurent (« Mgr L. Petit, qui l'a certainement acquise sur le marché d'Athènes », p. 295) : on a vu que les achats de Petit au Métochion commençaient au plus tard en 1905, et probablement avant ; or on sait simplement que l'IFEB 25 était encore en place en 1872, lorsqu'il fut utilisé par Sathas (je ne vois pas quelle est la source utilisée par V. Laurent pour affirmer que la copie était encore en place en 1904, *ibidem*, p. 295. L'édition du *Προσκυνητάριον* de Christophore date bien de 1904 et mentionne la copie du Métochion, p. 6 n. α, mais ne la connaît que par l'édition de Sathas de 1872 et ne témoigne en rien de sa présence au Métochion en 1904). Il est fort probable que L. Petit a acquis ce manuscrit avec les autres livres du Métochion, à Constantinople.

51. Voir AAR, 2DC213, du 8 mai 1928 : « Nous avons même, depuis 5 ou 6 ans – ce qui n'avait jamais été fait jusque-là, ou du moins ce qui n'avait pas laissé de traces – réuni à Cadi-Keuï une trentaine de *manuscrits grecs* qui, augmentés de ceux cédés au Vatican et des quelques rares *codices* du fonds Petit, constitueraient un ensemble appréciable et mériteraient un catalogue descriptif. Mais tout cela demeure à l'état de chaos et de fragments dispersés ».

52. IFEB R II 8388. Voir la notice de C. G. Conticello, dans *Orients, Jérusalem – Constantinople, du document à la recherche*, Paris 2005, p. 26-27.

53. Voir la liste *infra*, annexe 2.

volume le plus ancien date de 1527, le plus récent, de 1819 ; la majorité des livres (13) est du 18e siècle. Il semble que la mémoire de ces achats se soit perdue à la génération suivante : V. Laurent, au moment de reconstituer l'histoire de la copie Notaras du cartulaire A du Prodrome du Mont Ménécée, ne suggère aucun lien entre L. Petit et le Métochion[54] ; J. Darrouzès n'envisage à aucun moment les relations que pouvait avoir L. Petit avec la bibliothèque stambouliote. Était-ce pour protéger la mémoire du fondateur ? Il semble plutôt que ce soit par extinction de la tradition interne, du simple fait des nombreux changements de personnels qu'a subis l'institut depuis sa création.

4. – La mission vaticane de 1923 et le Métochion

Un peu plus tard, d'autres catholiques se virent proposer d'acheter, cette fois en masse, la bibliothèque du Métochion. Sans prétendre indiquer tous les témoignages existant à ce propos, on en relèvera cependant une trace très nette, lors de la mission d'Eugène Tisserant et Cyrille Korolevskij, en 1923. Les documents afférents sont aujourd'hui aisément accessibles grâce au travail monumental de Monseigneur Croce, qui a publié, en annexe à l'autobiographie de Korolevskij, de nombreuses pièces d'archives essentielles. Du fait même de la masse des sources, elles n'ont pour la plupart pas encore été exploitées : deux extraits de lettres sont ici d'un intérêt direct pour l'histoire de la bibliothèque du Métochion. En effet, lors de leur passage à Constantinople, les deux envoyés de la Vaticane se virent proposer d'acquérir des manuscrits du Métochion, fonds dont la valeur était bien connue ; toutefois, d'autres propositions avaient déjà été faites en ce sens à Monseigneur Georges Calavassi, exarque des catholiques de rite grec à Constantinople (1920-1932)[55], et à Monseigneur Andrea Cesarano, délégué apostolique et vicaire général de la communauté turque (1914-1928)[56]. Ces premières propositions, dont les prélats avaient bien pressenti qu'elles venaient d'un individu qui n'avait pas la propriété de la bibliothèque et en disposait sans en avertir sa tutelle, en l'occurrence le Patriarcat de Jérusalem, furent repoussées par le biais d'une demande de garanties que le vendeur ne pouvait fournir. Ces interlocuteurs catholiques craignaient visiblement que les

54. Voir *supra*, n. 50.
55. Sur Georges Calavassi (1881-1957), voir les références données par Croce, *Kniga*, I, p. 113 n. 161.
56. Sur Andrea Cesarano (1880-1969), voir les références données par Croce, *Kniga*, III, p. 329 n. 576.

propositions ne soient un piège, destiné à les déconsidérer, au vu des relations déjà plus que tendues avec le clergé grec orthodoxe. Les craintes du clergé grec catholique ne semblent pas avoir été fondées ; le but du vendeur était exclusivement pécuniaire. Voici le passage pertinent de la lettre d'E. Tisserant à Pie XI envoyée de Constantinople le 22 mai 1923, telle qu'elle est éditée par Monseigneur G. Croce[57] :

> Une autre opération a retenu notre attention, c'est l'achat des manuscrits appartenant au métochion de la congrégation des Hagiotaphites. La collection, dont un catalogue a été publié, serait intéressante, même après que le manuscrit unique de la Didachè en a été retiré[58]. Mais à notre arrivée, la situation n'était plus intacte. Un des moines avait fait à Mgr Calavassi des propositions que celui-ci avait transmises à Mgr Cesarano. Considérant que le moine en question disposait d'un bien qui ne lui appartenait pas, et redoutant qu'il n'y eût là un piège en vue de provoquer un scandale au détriment du catholicisme, ces prélats avaient posé comme conditions la production de titres de propriété et un contrat en forme. Il nous était impossible de reprendre l'affaire en d'autres termes, mais nous avons fait savoir que nous pourrions nous porter acquéreurs, au cas où arriverait de Jérusalem une autorisation de cession. Il est certain d'ailleurs que la bibliothèque est en cours de dilapidation, nous avons acheté de-ci de-là des imprimés qui en proviennent et, au moment de mon départ, le P. Cyrille était sur une piste intéressante à ce sujet.

On notera également qu'Eugène Tisserant indique que, à défaut de manuscrits, des imprimés du Métochion ont été achetés par la mission de la Vaticane ; la formulation employée, « de-ci de-là », est suffisamment vague pour qu'il soit impossible de savoir en l'état si les achats ont été effectués directement auprès du Métochion ou via des intermédiaires qui avaient déjà acquis des imprimés en provenance de cette bibliothèque. Le rapport de Korolevskij à Pie XI sur les mêmes faits, plus bref, donne toutefois deux indications supplémentaires : les négociations pour les manuscrits se sont faites par l'intermédiaire d'un libraire grec, non nommé, et un byzantiniste français fit également des propositions aux envoyés de la Vaticane pour ce fonds. Il est impossible, en l'état, de préciser qui pouvait être ce byzantiniste : on pense bien évidemment à l'un des Assomptionnistes de Kadiköy, mais il aurait sans doute été désigné comme tel par Korolevskij, qui les connaissait de longue date. Voici l'extrait du rapport de Korolevskij à Pie XI, daté de Belgrade, le 22 juillet 1923[59] :

57. Croce, *Kniga*, III, nº 135, p. 357.

58. Le manuscrit en question, aujourd'hui Jérusalem, Patriarchikè bibliothèkè, Panaghiou Taphou 54, a été transféré de Constantinople à Jérusalem en 1887, suite à sa redécouverte par Philothée Bryennios, premier éditeur de la *Didachè* (1883).

59. Croce, *Kniga*, III, nº 180, p. 460.

Un momento, ebbi la speranza di poter acquistare alcuni libri del Metochion del S. Sepolcro, vicino al Fanar, per mezzo di un libraio greco, il quale mi fece una discreta proposta, la quale però non ebbe seguito. Evidentemente il monaco, custode di quel deposito, cerca di venderlo alla spicciolata. Nonostante una altra proposta di un bizantinista francese, mi rifiutai ad ogni combinazione, per i motivi di prudenza già esposti da Mons. Tisserant nella sua relazione del 22 maggio.

Une étude des imprimés rapportés de Constantinople par la mission Tisserant-Korolevskij et aujourd'hui conservés pour partie à la Vaticane, pour partie dans d'autres institutions romaines (Pontificio Istituto Orientale, Collegio greco, etc.), permettrait sans doute de retrouver trace des volumes qui proviennent du Métochion.

Derrière le grand arbre que constitue le palimpseste d'Archimède, et derrière la noble forêt des manuscrits du Métochion du Saint-Sépulcre à Constantinople, une masse plus humble d'imprimés a également été vendue par le(s) gardien(s) indélicat(s) de cette institution. L'étude des inventaires de cette bibliothèque, commencée par Athanasios Papadopoulos-Kérameus[60] et actuellement poursuivie à l'Institut de recherche et d'histoire des textes, croisée avec la mise au jour des filières de dispersion, permettra sûrement de mieux saisir l'histoire de cette bibliothèque essentielle dans le paysage constantinopolitain moderne, intellectuel et ecclésial. Les informations ici présentées ouvrent une fenêtre étroite sur sa dispersion partielle : Louis Petit, et par lui les Assomptionnistes de Kadiköy, ont bénéficié d'une première phase de dilapidation, dès la fin du 19e siècle et le début du 20e, et le futur archevêque d'Athènes n'a pas hésité à servir d'intermédiaire avec la Bibliothèque nationale, d'une part, à se fournir lui-même en imprimés anciens, d'autre part. De telles démarches entrent pleinement dans la conception qu'avait Louis Petit des bibliothèques d'Orient. Réservoir irremplaçable de documents inconnus, elles sont également pour lui si mal administrées et si difficiles d'accès qu'il est légitime de leur soustraire des livres pour les placer en des lieux plus sûrs. Plus largement, le grand bibliophile que fut Louis Petit ne se contenta jamais d'acheter des livres pour lui-même : il fit toujours profiter des institutions de ses relations et de ses découvertes, la Bibliothèque nationale de France, la Bibliothèque vaticane, et d'autres encore sans doute. Paradoxalement, alors que Louis Petit insistait auprès de son correspondant, Henri Omont, pour qu'il observe la plus grande discrétion sur la provenance du manuscrit stambouliote – discrétion respectée – ce

60. A. Papadopoulos-Kérameus, *Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη*, cité n. 8, IV, p. 421-477.

sont les archives assomptionnistes, celles de Petit, qui permettent de reconstituer les modalités de l'achat. L'intermédiaire qui demandait la discrétion pour son fournisseur n'a heureusement pas effacé lui-même ses traces, qui nous permettent aujourd'hui de saisir son rôle en cette affaire peu reluisante.

Les renseignements apportés par Eugène Tisserant et Cyrille Korolevskij éclairent à leur tour l'histoire de la dispersion du fonds du Métochion dans le courant des années 1920 ; on connaissait déjà le rôle d'au moins deux libraires et antiquaires, un arménien, Dikran Kelekian, et un juif, Salomon Guerson, auquel il faut maintenant ajouter un libraire grec, pour le moment demeuré anonyme, qui servirent l'un et l'autre de relais au personnel du Métochion. La mystérieuse figure d'un byzantiniste français rôde également dans l'ombre et demande encore à être identifiée. D'autres documents inédits viendront sans doute par la suite éclairer les pans de cette intrigue qui demeurent obscurs. L'étude des fonds d'imprimés, et en particulier d'imprimés anciens, des bibliothèques qui ont directement profité du Métochion, comme c'est le cas de celle de l'IFEB, pourra également apporter d'autres informations.

Annexe 1
Autres lettres d'Henri Omont aux Assomptionnistes de Kadiköy

Deux autres lettres d'Henri Omont sont conservées dans les archives de l'IFEB. La première, adressée à un Assomptionniste qui n'est pas nommé mais qui est probablement Sévérien Salaville, alors supérieur de Kadiköy, est une simple lettre de remerciement pour l'envoi de l'oraison funèbre de Louis Petit (sur papier à en-tête de la Bibliothèque nationale).

> Paris, ce 10 janvier 1928
>
> Mon Révérend Père,
>
> Permettez-moi de vous remercier de l'oraison funèbre de Monseigneur Louis Petit, que vous avez bien voulu m'offrir et dont je vous suis très reconnaissant[61]. En ce savant prélat l'Église et la science font une perte également irréparable, et ses nombreux amis n'ont pas été moins douloureusement frappés par sa disparition prématurée. *Pendent opera interrupta* ! Mais de vaillantes

61. S. Salaville, *Éloge funèbre de Mgr Louis Petit, archevêque titulaire de Corinthe, ancien archevêque d'Athènes et Délégué du Saint-Siège en Grèce, prononcé dans l'église de l'Assomption à Cadi-Keuy, Constantinople, le 18 novembre 1927*, Constantinople 1927. Sur cet éloge et les réactions qu'il a suscitées, voir par exemple la lettre de D. L. Varuhas à C. Korolevkij du 19 décembre 1927, publiée par Croce, *Kniga*, IV, nº 435, p. 1386.

mains continueront son œuvre et son souvenir comme son exemple subsisteront longtemps.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'expression de mes très vives condoléances et de mes sentiments les plus distingués.

H. Omont.

La seconde lettre (sur papier à en-tête de l'Institut de France), qui n'est qu'indirectement adressée aux Assomptionnistes, montre la continuité des relations de l'équipe de Kadiköy avec Henri Omont, à qui ils s'adressent encore à la veille de sa retraite, ici par l'intermédiaire de la veuve de Paul Tannery (1843-1904), pour obtenir des renseignements détaillés sur les témoins du *Quadriuium* de Georges Pachymère conservés parmi les manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale, afin d'acquérir les reproductions nécessaires à la préparation d'une édition de texte. L'édition fut publiée sept ans plus tard par le Père Elpide Stéphanou, à partir de travaux antérieurs de Paul Tannery, d'où le rôle d'intermédiaire joué par sa veuve.

45 rue St Ferdinand, XVIIe. 1er mai 1933.

Madame,

Vous voudrez bien excuser le retard que j'aurai mis à vous témoigner toute ma très vive gratitude du beau volume, le premier de la correspondance du P. Mersenne, que vous avez bien voulu m'offrir. Je n'ai pu encore que le parcourir ; mais les historiens des sciences mathématiques vous auront une particulière reconnaissance, ainsi qu'à MM. de Waard et Pintard, de cette nouvelle et précieuse contribution à l'œuvre si considérable du très regretté Paul Tannery[62].

Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu aller à la Bibliothèque, fermée comme vous le savez jusqu'au 8 mai, pour examiner les manuscrits qui intéressent le P. Stephanou[63]. Mais, dès maintenant, je crains que le P. Stephanou n'ait qu'un médiocre profit à tirer de nos sept manuscrits, qui tous semblent avoir été copiés au XVIe siècle sur les manuscrits conservés soit à Venise à la Marcienne, soit à Rome au Vatican, ou à l'Ambrosienne de Milan, par des copistes connus : Ange Vergèce, Constantin Paleocappa et Jean de Ste Maure ; le dernier sur un ms. de Munich peut-être par l'un des plus médiocres copistes de la Renaissance, Jacques Diassorinos[64].

62. Il s'agit du premier volume de l'édition de la correspondance du P. Marin Mersenne, à l'initiative de Mme Paul Tannery, par C. de Waard et R. Pintard, paru chez Beauchesne en 1932.

63. Elpide Stéphanou (1896-1978) : voir J.-P. Périer-Muzet, *Notices biographiques des religieux de l'Assomption, 1850-2000. Contribution à l'histoire de l'Assomption*, IV, Rome 2001, p. 2929-2930.

64. Il s'agit des manuscrits du *Quadriuium* de Georges Pachymérès, dont Elpide Stéphanou publia, à partir du travail de Paul Tannery, l'édition en 1940 : *Quadrivium de Georges Pachymère ou Σύνταγμα τῶν τεσσάρων μαθημάτων : ἀριθμητικῆς, μουσικῆς, γεωμετρίας καὶ ἀστρονομίας* (Studi e testi 94), Cité du Vatican, 1940. Les sept manuscrits sont : Paris, BnF, gr. 2338 (copié par Bartolomeo Zanetti [*RGK* I 31, II 45, III 56]) ; 2339 (copié par

Je garde en tout cas la note des renseignements, et après vérification le R. P. Laurent n'aura sans doute que bien peu de photographies à demander à la Bibliothèque nationale.

Veuillez agréer, Madame, l'hommage de mes sentiments reconnaissants et respectueusement dévoués.

H. Omont.

Annexe 2
Liste provisoire des imprimés provenant du Métochion du Saint-Sépulcre à Constantinople conservés à l'IFEB

Les volumes ont été repérés à partir du cachet, des notes de possession et, dans un cas, de la reliure. Le relevé n'est sûrement pas exhaustif. Les livres sont présentés par ordre chronologique, avec renvoi aux répertoires usuels, et indication de leur cote IFEB (R II ou R III).

Συμπλικίου ὑπομνήματα εἰς τέσσαρα βιβλία Ἀριστοτέλους περὶ οὐρανοῦ…, Alde Manuce, Venezia 1526 ; R III 344-345 (note de possession)[65].

Ἰωάννου Γραμματικοῦ τοῦ Φιλοπόνου ὑπόμνημα εἰς τὰ περὶ Φυσικῆς τέσσερα πρῶτα βιβλία τοῦ Ἀριστοτέλους, Bartolomeo Zanetti, Venezia 1535 : *Πατμιακή* nº 54 ; R III 264 (estampille)[66].

Τοῦ μακαριωτάτου πατρὸς ἡμῶν Μελετίου ἀρχιεπισκόπου Ἀλεξανδρείας… Περὶ τῆς ἀρχῆς τοῦ Πάπα, <Constantinople, 1627> : Legrand, *BH* 17, nº 168 (2 exemplaires, « de la plus grande rareté »), *Πατμιακή* nº 240 ; R II 8457 (estampille et note de don de Chrysanthe Notaras).

Πράξεις τῶν ἁγίων ἀποστόλων, sans page de titre : R II 8383/2 (Estampille). Serait le 2nd tome de *Ἡ καινὴ διαθήκη τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ*, Genève 1638 ; Legrand, *BH* 17, nº 267, *Πατμιακή* nº 258.

<L. Allacci>, *Graeciae orthodoxae tomus secundus in quo continentur Scriptores…*, Roma 1659 : R II 8388 (estampille et note de Chrysanthe Notaras)[67].

Συνοδικόν, siue Pandectae canonum ss. Apostolorum et conciliorum…, II, Oxford 1672 ; R III 404 (estampille)[68].

Ange Vergèce [*RGK* I-III 3] et Constantin Paleocappa [*RGK* I 225, II 316, III 364]) ; 2340 ; 2341 (Nicolas de Nancel [*RGK* II 448]) ; 2438 (Jean de Sainte-Maure [*RGK* I 179, II 238, III 299]) ; 2536 ; suppl. gr. 51 (Jacques Diassorinos [*RGK* I 143, II 191, III 241]).

65. Voir par exemple *A Catalogue of the Ahmanson-Murphy Aldine Collection at UCLA*. II, *The Publications of Aldus the Elder's Heirs 1515-1529*, Los Angeles 1991, nº 208, p. 118-120, et la notice de l'Universal Short Title Catalogue : http://ustc.ac.uk/index.php/record/856492.

66. Voir aussi Universal Short Title Catalogue : http://ustc.ac.uk/index.php/record/836419.

67. Voir la description citée *supra*, n. 52.

68. Le volume n'est pas rare ; voir par exemple http://data.onb.ac.at/rec/AC09707368.

Κατήχησις ἱερά, ἤτοι τῆς Θείας καὶ ἱερᾶς λειτουργίας ἐξήγησις… παρὰ δὲ Νικολάου Βούλγαρι… συντεθέντα…, Venise 1681 : LEGRAND, *BH* 17, nº 559 (2 exemplaires), *Πατμιακή* nº 320 ; R II 8216 (estampille).

Τοῦ μακαριωτάτου καὶ σοφωτάτου πατριάρχου τῆς… πόλεως Ἱερουσαλὴμ… Νεκταρίου πρὸς τὰς προσκομισθείσας θέσεις παρὰ τῶν ἐν Ἱεροσολύμοις φρατόρων διὰ Πέτρου τοῦ αὐτῶν μαΐστορος περὶ τῆς ἀρχῆς τοῦ πάπα ἀντίρρησις, Iaşi 1682 ; LEGRAND, *BH* 17, nº 568, *Πατμιακή* nº 325 ; R III 365 (note de possession).

Τόμος Ἀγάπης κατὰ Λατίνων συλλεγεὶς καὶ τυποθεὶς παρὰ Δοσιθέου πατριάρχου Ἱεροσολύμων, <Iaşi> 1698 : LEGRAND, *BH* 17, nº 681 (2 exemplaires, rare), *Πατμιακή* nº 376 ; R III 169 (note de donation, Dosithée)[69].

Τόμος Χαρᾶς… τυπωθεὶς… τοῦ μακαριωτάτου καὶ ἁγιωτάτου πατριάρχου Ἱεροσολύμων… Δοσιθέου, 1705 : LEGRAND, *BH* 18, nº 37 (7 exemplaires cités), *Πατμιακή* nº 407 ; R III 171 (estampille et note de don de Chrysanthe au Métochion ἐν Ἀδριάνου).

Πανοπλία δογματικὴ Ἀλεξίου βασιλέως τοῦ Κομνηνοῦ… παρὰ Εὐθυμίου μοναχοῦ τοῦ Ζιγαδηνοῦ τεθέντα…, νῦν πρῶτον τετύπωται… ἐπιμελείᾳ καὶ διορθώσει Μητροφάνους Ἱερομονάχου Γρηγορᾶ τοῦ ἐκ Δωδώνης, 1710 : LEGRAND, *BH* 18, nº 70 (6 exemplaires), *Πατμιακή* nº 422 ; R III 366 (estampille).

Χρυσάνθου τοῦ μακαριωτάτου πατριάρχου τῶν Ἱεροσολύμων συνταγμάτιον περὶ τῶν Ὀφφικίων, 1715 : LEGRAND, *BH* 18, nº 101 (6 exemplaires), *Πατμιακή* nº 433 ; R III 367 (note de possession).

Ἱστορία ἱερὰ ἤτοι τὰ ἰουδαϊκὰ… παρὰ… Ἀλεξάνδρου Μαυροκορδάτου, Bucarest 1716 : *BH* 18, nº 105 (8 exemplaires, « très rare ») : III 296 (reliure).

Περὶ καθηκόντων βίβλος ξυγγραφεῖσα παρὰ… Ἰωάννου Νικολάου Ἀλεξάνδρου Μαυροκορδάτου Βοεβόδα, Leipzig 1722 : LEGRAND, *BH* 18, nº 146 (6 exemplaires cités), *Πατμιακή* nº 448 ; R II 8366 (estampille).

Ἐγχειρίδιον περὶ τῆς ἐκπορεύσεως τοῦ παναγίου Πνεύματος…, 1728 : LEGRAND, *BH* 18, nº 177 (« Rarissime », 3 exemplaires cités, dont BnF Inv. D 3509[70]) ; R II 8264 (note de possession).

Λατίνων θρησκείας ἔλεγχοι 36… συλλεγχθεῖσα παρὰ τοῦ Διαμαντὴ Ῥυσίου… καὶ… διορθωθεῖσα παρὰ Ἰωάννου Μανολάκη…, Venise 1748 : LEGRAND, *BH* 18, n° 364 (5 exemplaires, « grande rareté »), cf. *Πατμιακή* nº 535 ; R II 8310 (note de possession).

Βιβλίον καλούμενον Κριτὴς τῆς Ἀληθείας…, I, Leipzig 1758 : LEGRAND, *BH* 18, nº 509 (3 exemplaires), *Πατμιακή* nº 591 : R II 8462 (estampille).

Διαταγαὶ γάμων, <Constantinople> 1767 : LEGRAND, *BH* 18, nº 657 (7 exemplaires dont IFEB), *Πατμιακή* nº 638 ; R II 8245 (note de possession).

Ἐγχειρίδιον Χρυσάνθου πατριάρχου Ἱεροσολύμων περὶ τῆς κατ᾽ ἐξοχὴν ὑπεροχῆς τῆς Ἁγίας Πόλεως Ἱερουσαλήμ…, Bucarest 1768 : LEGRAND, *BH* 18, nº 676 (4 exemplaires cités, dont IFEB) ; R II 8253 (note de possession).

69. Voir la notice de V. KONTOUMA, dans *Orients, Jérusalem – Constantinople*, cité n. 52, p. 29. Il est possible que le cachet de Dosithée conservé à l'IFEB (voir V. KONTOUMA, *ibid.*, nº 20bis) provienne également du Métochion.

70. D'après la notice (LEGRAND, *BH* 18, I, p. 209), l'exemplaire de la BnF (D-3509) porterait la mention suivante : νὰ παρέχωνται ἐκ μέρους τοῦ παναγίου τάφου δωρεάν. Or l'exemplaire de l'IFEB porte la note suivante : παρέχεσθαι ἐκ μέρους τοῦ παναγίου τάφου δωρεάν. La coïncidence est troublante, d'autant que le volume est manquant à la BnF.

Περὶ τῶν διχονοιῶν τῶν ἐν ταῖς ἐκκλησίαις τῆς Πολονίας…, <Leipzig> 1768 : Legrand, *BH* 18, nº 691 (7 exemplaires cités), *Πατμιακή* nº 646 ; R II 8250 (estampille).

Εἴσοδος φυσικῆς ἀκροάσεως κατ' Ἀριστοτέλην… Θεοφίλου τοῦ Κορυδαλέως, Venise 1779 : Legrand, *BH* 18, nº 956 (3 exemplaires, « rarissime ») ; R II 8401 (estampille).

Λόγοι πανηγυρικοὶ ιδ′ τοῦ… Μακαρίου τοῦ Χρυσοκεφάλου…, <Vienne 1793> : Papadopoulos[71] nº 1665, *Πατμιακή* nº 831 ; R II 8398 (estampille et note de possession).

Ἑρμηνεία εἰς τοὺς ἑκατὸν πεντήκοντα Ψαλμοὺς τοῦ Προφητάνακτος καὶ Θεοπάτωρος Δαβὶδ… παρὰ τοῦ… Εὐθυμίου τοῦ Ζυγαδηνοῦ…, Constantinople 1819 : Èliou 1819.63 (exemplaire cité), *Πατμιακή* nº 1179 : R II 8349 (note de possession).

Κῆπος χαρίτων, ἤτοι ἑρμηνεία γλαφυρὰ εἰς τὰ θ′ ᾠδὰς τῆς στιχολογίας… παρὰ… Νικοδήμου Ἁγιορείτου…, Venise 1819 : Èliou 1819.76 (exemplaire cité), *Πατμιακή* nº 1183 : R II 8353 (estampille).

Νέον Λειμωνάριον… παρὰ τοῦ… Μακαρίου Νοταρᾶ, Venise 1819 : Èliou 1819.87 (exemplaire cité) : R II 8362 (estampille).

On trouve aussi un imprimé qui porte un cachet du Patriarcat de Jérusalem daté de 1865, et qui est peut-être passé par le Métochion :

Χρυσάνθου τοῦ μακαριωτάτου πατριάρχου Ἱεροσολύμων ὁμιλίαι ὀλίγαι…, Venise 1734 : Legrand, *BH* 18, nº 228 (1 exemplaire, « rarissime ») ; R II 8215 (estampille datée de 1865).

Matthieu Cassin
IRHT-CNRS, Paris
ANR i-Stamboul (ANR-12-CORP-0002)

71. Th. I. Papadopoulos, *Ἑλληνικὴ βιβλιογραφία (1466 ci-1800)* (Πραγματεῖαι τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν 48), I, Athènes 1984.

STÉPHANE BINON ET LE MONT ATHOS

Olivier DELOUIS et Bernard JOASSART

Stéphane Binon connut une carrière scientifique féconde, encore que trop brève. Originaire de Wanfercée-Baulet, commune proche de Charleroi (Hainaut belge) où il naît le 11 avril 1908, il obtient le doctorat en philosophie et lettres avec grande distinction à l'Université catholique de Louvain en juillet 1930. Il fait son service militaire à Namur au 13e régiment de ligne, dont il sort officier de réserve. En 1931, il est le deuxième lauréat d'un concours interuniversitaire et reçoit une bourse de voyage qui lui permet d'étudier deux ans à Paris à l'École pratique des hautes études (Section des sciences religieuses), dont il sort diplômé en juillet 1933. Suit une année et demie d'enseignement à la section d'Athénée de Neufchâteau (Luxembourg belge). En décembre 1935, il se rend pour un an en Grèce comme membre étranger de l'École française d'Athènes et voit son séjour renouvelé deux

Liste des abréviations

AAR : Archives de la maison généralice des Augustins de l'Assomption, Rome.

BINON, Andronic II – Monembasie : S. BINON, L'histoire et la légende de deux chrysobulles d'Andronic II en faveur de Monembasie. Macaire ou Phrantzès ?, *EO* 27, 1938, p. 274-311.

BINON, Prostagma inédit : S. BINON, À propos d'un prostagma inédit d'Andronic III Paléologue. Les sens de θεῖος et de γαμβρός, la vie mouvementée de Syrgiannès Paléologue Philanthropénos (env. 1290-1334), et un curieux exemple de procédure byzantine au début du XIVe siècle, *BZ* 38, 1938, p. 133-155 et 377-407.

BINON, *Xéropotamou* : S. BINON, *Les origines légendaires et l'histoire de Xéropotamou et de Saint-Paul de l'Athos. Étude diplomatique et critique* [éd. F. HALKIN] (Bibliothèque du Muséon 13), Louvain 1942.

JOASSART, Binon byzantiniste : B. JOASSART, Stéphane Binon byzantiniste, *An. Boll.* 122, 2004, p. 389-409.

PÉRIER-MUZET, *Notices biographiques* : J.-P. PÉRIER-MUZET, *Notices biographiques des religieux de l'Assomption, 1850-2000 : contribution à l'histoire de l'Assomption*, Rome 2000, 5 vol. ; *ibidem*, *2000-2010*, Rome 2010, 1 vol.

Le signe → suivi d'un chiffre renvoie au document édité.

Revue des Études Byzantines 73, 2015, p. 319-374. doi : 10.2143/REB.73.0.3132054

fois, jusqu'en août 1938. De retour en Belgique, il entame l'année scolaire 1938-1939 comme professeur à l'athénée d'Ixelles et l'achève à celui de Bruxelles. Il est mobilisé dans l'armée belge comme lieutenant de réserve le 2 septembre 1939 et nommé commandant de la 4e compagnie du 19e régiment de ligne en janvier 1940. Il est tué au front le 26 mai, dans le village de Wakken (Flandre occidentale)[1].

Stéphane Binon laissait, à 32 ans à peine, une œuvre importante en histoire byzantine, vivement appréciée dans le monde scientifique qui avait décelé en lui un talent prometteur[2]. Le bollandiste Hippolyte Delehaye[3] accueillit ainsi avec beaucoup d'éloges les travaux du jeune chercheur, en particulier ses deux ouvrages relevant de l'hagiographie byzantine et consacrés à saint Mercure[4]. La correspondance que Binon entretint avec Delehaye atteste que le premier nourrissait une profonde admiration à l'égard des hagiographes belges et que le bollandiste éprouvait une réelle sympathie à son endroit, au point de confier à son jeune collègue, François Halkin, la préparation pour l'impression de l'ouvrage que Binon laissa en manuscrit,

1. Nous remercions Mme Noëlla Binon de nous avoir communiqué des informations sur son père ainsi qu'un mémoire sur l'histoire de sa famille. – Voir la notice documentée de R. Marée, Stéphane Binon, 1908-1940, *Au pays de Rièzes* 51, 2011, p. 164-183, qui a eu accès à ces mêmes archives familiales.

2. On trouvera sa bibliographie établie par F. Halkin aux p. XIII-XV de l'ouvrage posthume de Binon, *Xéropotamou*, ainsi qu'une esquisse biographique p. XII. – Robert Demangel, directeur de l'École française d'Athènes, lui rendit hommage dans le *Bulletin de correspondance hellénique* 64, 1940, p. 1-4. Paul Lemerle donna une notice élogieuse dans la *Revue archéologique* 17, 1941, p. 243, et dédia à Binon son *Histoire de Byzance*, parue deux ans plus tard dans la collection « Que sais-je ? » (Paris 1943). Venance Grumel exprima des regrets marqués dans une longue recension de *Xéropotamou* sous le titre : Légende et histoire à l'Athos. Un cas typique : les monastères de Xéropotamou et de Saint-Paul, *[R]EB* 2, 1944, p. 248-254 (voir aussi p. 275). De même, Vitalien Laurent publia un compte rendu très favorable du même livre : Xéropotamou et Saint-Paul. Histoire et légende à l'Athos, *Revue historique du sud-est européen* 22, 1945, p. 267-287. D'autres témoignages favorables sont recensés par Joassart, Binon byzantiniste, p. 391 n. 7.

3. Au sujet de la carrière d'Hippolyte Delehaye (1859-1941), qui fut tout à la fois un byzantiniste réputé et un théoricien de la méthode hagiographique, cf. B. Joassart, *Hippolyte Delehaye. Hagiographie critique et modernisme* (Subsidia hagiographica 81), Bruxelles 2000.

4. S. Binon, *Documents grecs inédits relatifs à S. Mercure de Césarée. Tradition littéraire – Tradition liturgique* (Recueil des travaux publiés par les membres des Conférences d'Histoire et de Philologie, 2e série, 41), Louvain 1937 ; Idem, *Essai sur le cycle de saint Mercure, martyr de Dèce et meurtrier de l'empereur Julien* (Bibliothèque de l'École des hautes études – Sciences religieuses 53), Paris 1937. Publiés simultanément, ces deux mémoires n'en formaient à l'origine qu'un seul, déposé en 1933, lequel valut à Binon le titre d'élève diplômé de l'École pratique des hautes études en janvier 1934. Delehaye présenta ces ouvrages lors de la séance de l'Académie royale de Belgique tenue le 6 décembre 1937 (cf. *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques*, 5e série, 23, 1937, p. 460-461). Dans les *An. Boll.* 56, 1938, p. 146-148, ce fut W. Derouaux, apprenti bollandiste placé sous la direction de Delehaye, qui rendit compte de ces travaux.

consacré aux monastères de Xéropotamou et de Saint-Paul au Mont Athos[5]. Cette correspondance avec Delehaye fut publiée en 2004[6].

En 2014 et 2015, il a été possible de retrouver dans les archives de plusieurs institutions – d'abord à la Société des Bollandistes à Bruxelles, puis à l'Institut français d'études byzantines (IFEB) à Paris, à la maison généralice des Augustins de l'Assomption à Rome, à l'École pratique des hautes études (EPHE, Centre Gabriel Millet) à Paris – des lettres échangées entre Stéphane Binon, Gabriel Millet, Vitalien Laurent et Franz Dölger. La collection n'est pas complète et plusieurs pièces manquent dans la correspondance entre Laurent et Binon, de même que toutes les lettres envoyées par Binon à Dölger et par Millet à Binon. Malgré tout, ces documents forment un dossier cohérent qui concerne la documentation préservée dans les monastères du Mont Athos en Grèce[7].

Né en 1867 à Saint-Louis du Sénégal, Gabriel Millet est l'aîné de ces correspondants. Agrégé d'histoire en 1891, il partit à Athènes comme membre de l'École française d'Athènes (1891-1895) et commença dès lors des missions documentaires qui devaient le mener en Grèce, dans les Balkans et l'Empire ottoman. À Paris, il fut nommé maître de conférences (1899) puis directeur d'études (1906) à l'École pratique des hautes études où il occupa la chaire de « Christianisme byzantin et archéologie chrétienne ». Élu à l'Académie des inscriptions et belles lettres en 1925, il entra au Collège de France en 1926 où il enseigna, sans quitter l'École pratique, jusqu'en 1937. Il visita les monastères de l'Athos à cinq reprises en 1894, 1898, 1918, 1919 et 1920, et il amassa, aidé des photographes de l'Armée d'Orient, non seulement un abondant matériel utile à ses monographies d'histoire de l'art mais aussi des photographies d'archives byzantines conservées dans sept monastères. Il put dès lors fonder la collection des Archives de l'Athos dont il confia les premiers dossiers à G. Rouillard (Lavra), V. Laurent (Xénophon et Pantocrator), P. Lemerle (Kutlumus) et peut-être S. Binon (Prôtaton)[8]. Il

5. Cf. Binon, *Xéropotamou*. Cette mutuelle estime se lit dans une lettre du 19 février 1937, où Binon écrit : « Les Bollandistes me sont tout acquis » (→ 7), et dans une autre du 10 décembre 1938 : « les Bollandistes, en particulier, toujours bienveillants à mon égard, m'ont libéralement ouvert leur bibliothèque » (→ 28).

6. Joassart, Binon byzantiniste (12 lettres).

7. Nous remercions le P. Julio Navarro, archiviste des Augustins de l'Assomption à Rome ; Mme Marie-Dominique Le Gall, de l'Institut catholique de Paris (Bibliothèque Jean de Vernon) ; Catherine Jolivet-Lévy (directrice d'études émérite) et Élodie Guilhem (assistante de conservation) de l'École pratique des hautes études à Paris ; enfin Peter Schreiner, professeur émérite de l'Université de Cologne, qui a bien voulu consulter pour nous l'inventaire de la correspondance de Dölger, hélas fort lacunaire, conservée à Munich.

8. On lira le témoignage de G. Millet, en préface de G. Rouillard et P. Collomp, d'après les descriptions de G. Millet et Spyridon de Lavra, *Actes de Lavra. Tome Ier*

mourut à Paris en 1953, léguant à l'École pratique des hautes études un fonds documentaire d'exception, la « Collection chrétienne et byzantine »[9].

Le second interlocuteur de ces lettres est Vitalien Laurent. Né à Sené (Morbihan) en 1896, Louis-Philippe Laurent entra chez les Assomptionnistes en 1918 et prit en religion le nom de Vitalien. Il compléta la formation traditionnelle propre à son Ordre par des études à l'Institut des hautes études orientales de Kadıköy, fondé et dirigé par Louis Petit[10], et à l'Institut pontifical oriental de Rome. Il rejoignit définitivement l'établissement de Kadıköy en 1927, en devint le directeur en 1930 et dirigea à ce titre les *Échos d'Orient* puis la *Revue des études byzantines*. Il assuma ces charges jusqu'en 1964, à la tête de ce qui était devenu l'Institut français d'études byzantines, transféré d'abord à Bucarest en 1937, puis à Paris en 1949, tout en assurant d'autres tâches, comme celle de conservateur du médaillier pontifical (1925-1959), et en tant que maître (1953) puis directeur (1963) de recherche au CNRS. Il s'illustra dans tous les champs de sa discipline, notamment dans l'édition de documents et la sigillographie. Il mourut à Paris en 1973[11].

Le troisième et dernier correspondant est Franz Dölger. Né en 1891 à Kleinwallstadt (Basse-Franconie), il se forma à la philologie classique et aux études byzantines à l'Université de Munich. Après la première guerre, il devint bibliothécaire dans la même université (1922-1931) puis fut promu, à la mort prématurée d'August Heisenberg, à la chaire de byzantinologie qu'il occupa de 1931 à 1959. Spécialiste de diplomatique byzantine, il se

(897-1178) (Archives de l'Athos 1), I, Paris 1937, p. x, et celui de P. Lemerle, en préface de D. Papachryssanthou, *Actes de Xénophon* (Archives de l'Athos 15), Paris 1986, p. ix. Pour le Prôtaton, le projet se déduit d'une lettre éditée ci-après (→ 21 et n. 117).

9. Voir par exemple C. Jolivet-Lévy, Gabriel Millet (1867-1953), le Mont-Athos et la « Collection chrétienne et byzantine » de l'École pratique des hautes études, dans *Το Άγιον Όρος στα χρόνια της Απελευθέρωσης. Αγιορειτική Εστία, ζ' Διεθνές επιστημονικό συνέδριο* [Thessalonique, 23-25 novembre 2012], Thessalonique 2013, p. 335-341 ; D. Couson-Desreumaux, C. Jolivet-Lévy, I. Lagou, Les missions de Gabriel Millet au Mont-Athos (1894-1920), dans *Thessalonique et le Mont Athos à l'aube du xxe siècle*, Thessalonique 2012, p. 78-79 ; C. Lepage, Gabriel Millet, esprit élégant et moderne, *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 149, 2005, p. 1097-1110.

10. L'établissement fut créé en 1895 à la demande de Léon XIII afin de favoriser le retour des orthodoxes vers l'Église catholique romaine (voir A. Failler, Le centenaire de l'Institut byzantin des Assomptionnistes, *REB* 53, 1995, p. 5-40 ; D. Stiernon, Institut français d'études byzantines, *DHGE* 25, 1995, c. 1313-1317). – Un colloque tenu du 25 au 27 septembre 2014 à Bucarest sur le thème : *L'apport des Assomptionnistes français aux études byzantines* (dir. M.-H. Blanchet et I. A. Tudorie) apportera de nouveaux éléments sur son histoire (actes annoncés dans la série des AOC). Sur Louis Petit, voir *infra* n. 25.

11. Cf. Périer-Muzet, *Notices biographiques*, III, p. 1757-1758 ; J. Darrouzès, Le Père Vitalien Laurent, *REB* 32, 1974, p. iii-xiv, bibliographie p. 343-379, avec un complément dans *REB* 49, 1991, p. 348, et dans *RESEE* 51, 2013, p. 23-26.



Stéphane Binon (1908-1940) (coll. part.)

consacra aux actes de la chancellerie impériale et livra sur ces sources d'importants outils de travail, à défaut d'un corpus édité : les *Facsimiles byzantinischer Kaiserurkunden* (1931), le recueil *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges* (1948), les *Regesten der Kaiserurkunden* (1924-1965) et un manuel, *Byzantinische Urkundenlehre* (actes impériaux seuls, avec I. Karayannopoulos), qui parut l'année de sa mort, en 1968. Il assuma durant 35 ans la lourde charge de directeur-adjoint (1928) puis de directeur de la *Byzantinische Zeitschrift* (1931-1963), où il développa notamment la section bibliographique[12].

Les lettres de Binon à Delehaye traitaient principalement d'hagiographie, chose logique dans le cadre des travaux du premier sur saint Mercure, achevés en 1933. Toutefois, dès février de cette même année, Binon avertissait Laurent d'un projet neuf, celui d'écrire « l'histoire des débuts du monachisme sur le Mont Athos, d'après les sources hagiographiques »[13]. Il est probable que cette ambition ait germé dans le cadre des séminaires de Gabriel Millet et de Germaine Rouillard que Binon suivit à l'École pratique durant son séjour parisien. Chez cette dernière, il présenta ainsi « un remarquable exposé sur la critique des sources des Vies de Saint Pierre l'Athonite » et « une étude sérieusement approfondie sur les sources hagiographiques du préambule du chrysobulle de Nicéphore Phocas pour Lavra (964) »[14]. Dès lors, la candidature de Binon au poste de membre étranger de l'École française d'Athènes, acceptée par le gouvernement français en novembre 1935, s'explique mieux : loin d'avoir entraîné un changement d'orientation dans ses recherches, le séjour de Grèce était la condition de réalisation d'un projet scientifique antérieurement mûri.

Les trois années passées à Athènes furent extrêmement fécondes et riches d'une moisson que Binon consacra tout entière aux documents préservés

12. Voir M. Hose, Franz Dölger (1891-1968). Ein Leben für die byzantinische Diplomatik, dans D. Willoweit (éd.), *Denker, Forscher und Entdecker : eine Geschichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften in historischen Portraits*, Munich 2009, p. 307-321. Parmi de nombreuses nécrologies, celle de V. Laurent, *REB* 28, 1970, p. 324-328, intéresse particulièrement l'histoire de la discipline et révèle l'« amitié féconde » qui lia les deux hommes.

13. Lettre à Laurent du 9 février 1933 (→ 1). Ce projet n'est annoncé à Delehaye que deux ans plus tard, dans une lettre du 29 novembre 1935 (cf. Joassart, Binon byzantiniste, p. 395).

14. Voir G. Millet, J. Mécérian puis A. Grabar, Christianisme byzantin et archéologie chrétienne, *École pratique des hautes études. Section des sciences religieuses, Annuaire 1932-1933*, 1932, p. 61-63 ; *Annuaire 1933-1934*, 1933, p. 51-55 ; G. Rouillard, Philologie byzantine, *École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques, Annuaire 1932-1933*, 1932, p. 75-76 ; *Annuaire 1933-1934*, 1933, p. 44-45 (cit. p. 45). Sur Germaine Rouillard, voir *infra* n. 19. – Binon dit encore avoir assisté aux cours de Millet au Collège de France (→ 3).

dans les monastères du Mont Athos. Lancé à corps perdu dans cette exploration – Laurent plaisantera sur « la fièvre de la découverte [qui] vous harcèlera dans la brousse athonite »[15] –, Binon séjourne sur la Sainte Montagne en avril 1936, en mars et juillet 1937, et en mai-juin 1938. Non content d'assembler des informations pour lui-même, il comble les *desiderata* de ses correspondants et partage avec eux ses découvertes lorsqu'il accède à des pièces rares. L'abondance du matériau lui fait élargir son projet initial : à la seule hagiographie athonite, il joint la diplomatique et relève, grâce à ses analyses critiques, les falsifications et les supercheries qui pavent les légendes athonites. Son livre posthume, *Les origines légendaires et l'histoire de Xéropotamou et de Saint-Paul de l'Athos. Étude diplomatique et critique*, réunit comme en gerbe ses multiples découvertes. Dans les 31 lettres et le mémoire qui suivent, le lecteur rencontrera nombre d'informations sur ces documents mais aussi sur d'autres que Binon n'eut pas le temps d'étudier.

Les savants que réunit ce dossier étaient des maîtres exigeants, qui n'avaient pas l'éloge facile. Dölger se réjouissait pourtant « que la diplomatique byzantine ait trouvé un collaborateur si consciencieux et qui a si profondément pénétré ses inextricables secrets »[16], tandis que Laurent déplorait, pour « la science dont il était l'un des plus grands espoirs », que la mort de Binon ait été « la ruine du plus beau plan d'études qui ait été conçu au sujet de l'Athos monastique »[17]. La correspondance savante que l'on va lire appuie ce jugement et complète le portrait de Stéphane Binon byzantiniste[18].

1. – Binon à Laurent (AAR, 2DT785)

Paris, 9 février 1933

Très Révérend Père,

Connaissant, par Mademoiselle Rouillard, dont je suis présentement les cours à l'École des hautes études, votre abondante documentation sur tout ce qui touche l'histoire religieuse à l'époque byzantine, je me permets de faire appel à votre bienveillance, que je sais grande[19].

15. Voir *infra* (→ 18).

16. Voir *infra* (→ 20). Dölger réserve ainsi la meilleure place à Binon dans son Bulletin diplomatique, *REB* 7, 1949, p. 69-90, *passim*.

17. V. Laurent, Xéropotamou et Saint-Paul, cité n. 2, p. 267.

18. Note sur le principe d'édition : l'annotation des lettres a été limitée d'une part au contexte scientifique du début du 20e siècle (et principalement à la recherche sur le Mont Athos), et de l'autre au strict nécessaire pour la compréhension des lettres qui suivent. La présentation des dates des documents a été harmonisée.

19. Germaine Rouillard (1888-1946). Elle obtint son doctorat ès lettres en 1923 et fut la première femme à occuper une chaire (philologie byzantine) à l'École pratique des hautes études à Paris. Après une thèse publiée sous le titre *L'administration civile de l'Égypte*

Je m'intéresse beaucoup à l'histoire des débuts du monachisme sur le Mont Athos, d'après les sources hagiographiques (Vies des SS. Pierre l'Athonite, Euthyme le Jeune et Athanase l'Athonite). Or, des trois miracles qui font suite à certain éloge de S. Nicolas (Inc. : Οἱ τῶν ἀρετῶν τῇ μεγαλειότητι), le troisième – chose que les historiens de l'Athos ont paru ignorer jusqu'ici – a servi de source directe à l'auteur de la première Vie de Pierre (éditée par K. Lake)[20]. Éloge et miracle sont l'œuvre, pour cinq mss., de Méthode, patriarche de Constantinople. La tradition athonite, au contraire, représentée par cinq autres mss. (Iviron 175 [XII], Vatop. 636 [1417] et 444 [XVIII], Lavra I 124 [XVII] et I 34 [1777]) les attribue à Basile, évêque ou archevêque de Lacédémone, auteur resté inconnu à G. Anrich qui, dans son œuvre monumentale « Hagios Nikolaos », publia cet éloge[21]. Le Quien, en effet, n'en dit rien dans sa liste – incomplète d'ailleurs – des évêques de Lacédémone[22]. Après de longues et patientes recherches, j'ai vu que le cod. 352 de la Bibl[iothèque] nat[ionale] d'Athènes (XVIIe s.) contenait un éloge (inédit) de l'empereur Constantin (Inc. : Τὸ βασιλικῆς κατατολμᾶν ἀνατάξεως τοῦ μακαριωτάτου Βασιλέως [*sic*] ἐπισκόπου Λακεδαιμονίας). L'auteur du catalogue Sakkélion[23] remarque, p. 59 : Πρῶτον δὲ ἤδη γνωρίζεται ὡς συγγραφεὺς ὁ ἱεράρχης οὗτος. Il semble bien que l'auteur des éloges de S. Nicolas et de l'empereur Constantin soit un même personnage[24]. C'est

byzantine (Paris 1923), elle se consacra à l'étude des documents athonites et inaugura la collection des Archives de l'Athos en 1937 par un volume sur le monastère de Lavra (cité n. 8). Sa carrière fut interrompue par une mort précoce, à 58 ans (cf. J. LONGNON, *Byz.* 20, 1950, p. 327-336 ; L. ROBERT, Postface, dans G. ROUILLARD †, *La vie rurale dans l'Empire byzantin*, Paris 1953, p. 203-205). – Sur Paul Collomp, son collaborateur pour l'édition des archives de Lavra, voir *infra* n. 59.

20. Kirsopp Lake (1872-1946). Il accomplit ses études de théologie à Oxford, exerça le ministère paroissial jusqu'en 1904, puis enseigna la littérature chrétienne et l'exégèse du Nouveau Testament à l'Université de Leyde jusqu'en 1914. De 1914 à 1938, il fut professeur de littérature chrétienne primitive, d'histoire ecclésiastique et d'histoire générale à l'Université de Harvard (cf. M. WELTE, *Biographisch-Bibliographisches Kirchenlexikon* 4, 1992, c. 1002-1003). – Lake publia la *Vie de Pierre l'Athonite* (*BHG* 1505) dans son ouvrage *The Early Days of Monasticism on Mount Athos*, Oxford 1909, p. 18-39, dont Binon donna une étude en 1939 (voir *infra* n. 30). Lake avait par ailleurs eu le projet, grâce aux copies faites par le Spyridon Lavriôtès (sur lequel voir *infra* n. 114), de publier un large recueil des archives du monastère de Lavra. Il y renonça en apprenant les projets de Millet et lui communiqua ses dossiers : cf. G. MILLET, Préface, dans G. ROUILLARD et P. COLLOMP, *Actes de Lavra*, cité n. 8, p. XI.

21. Gustav Anrich (1867-1930). Après avoir accompli ses études à Strasbourg et exercé le ministère de pasteur protestant, il fut successivement directeur du séminaire protestant de Strasbourg (1901-1903) et professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de cette même ville (« Privatdozent » en 1894, professeur en 1903), à l'Université de Bonn (1919) et à celle de Tübingen (1924) (cf. J. ROTT, in B. VOGLER [dir.], *L'Alsace* [= *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine* 2], Paris 1987, p. 47-49). – C'est dans son ouvrage *Hagios Nikolaos. Der heilige Nikolaus in der griechischen Kirche*, I-II, Leipzig 1913-1917, qu'Anrich publia cet éloge de saint Nicolas attibué à Méthode (*BHG* 1352z, ici I, p. 153-182).

22. M. LE QUIEN, *Oriens christianus*, Paris 1740, réimp. 1958, col. 189-192.

23. Cf. J. et A. SAKKÉLION, *Κατάλογος τῶν χειρογράφων τῆς Ἐθνικῆς Βιβλιοθήκης τῆς Ἑλλάδος*, Athènes 1892.

24. Basile, évêque de Lacédémone (fin 9e/début 10e siècle) est en effet connu comme l'auteur d'un éloge de Constantin le Grand (*BHG* 369b, resté inédit) et d'un autre relatif à S. Nicolas de Myre (*BHG* 1352z, voir *supra* n. 21) (cf. *PMBZ*, n° 958/corr).

tout ce que je sais. Des détails sur la chronologie, la personnalité de Basile de Lacédémone offrent d'autant plus d'intérêt pour l'histoire de S. Pierre et de l'Athos, que G. Anrich a prouvé que l'Éloge de S. Nicolas et partant, le miracle de Pierre, ne pouvaient être l'œuvre du patriarche Méthode. Ce sont ces détails que je me permets de vous demander, avec l'espoir que vous voudrez bien m'aider de vos lumières.

Avec mes remerciements anticipés, je vous prie d'agréer, très Révérend Père, l'hommage de mon respect.

Stéphane Binon.

Docteur en philosophie et lettres de l'Université de Louvain

(30, rue Guilleminot, Paris XIV).

2. – Binon à Laurent (AAR, 2DT786)

Paris, 30 mars 1933

Très Révérend Père,

Mademoiselle G. Rouillard m'a communiqué la lettre que, malgré vos lourdes préoccupations, vous aviez pris la peine de m'adresser. Je vous en remercie très sincèrement.

Les renseignements que vous me donnez sont très précieux. Nul doute que je ne tire le plus grand profit de vos suggestions. L'hypothèse de l'identité de Basile, arch[evêque] de Thessalonique, et de Basile, évêque de Lacédémone, m'avait déjà préoccupé, mais je l'avais rejetée, et un peu prématurément sans doute, puisque vous la proposez à nouveau, avec toutes les réserves qui s'imposent. En tout cas, rien ne s'oppose – a priori – à cette identification. Comme Monseigneur L. Petit l'a montré[25], Basile de Thessalonique naquit au plus tard vers 860 ; de 875 – date à laquelle il fut tonsuré par S. Euthyme – à 905 – il ne peut accéder au siège de Thessalonique avant cette date –, nous perdons toute trace de son activité[26]. Entre 875 et 905, après avoir passé quelque temps sur l'Athos et y avoir fondé le monastère qui porte son nom, il a pu siéger sur le trône épiscopal de Lacédémone et écrire un Éloge de S. Nicolas. Or, nous savons que cet Éloge fut écrit peu après que Samara fut devenue la capitale des Califes abassides (de 836 à la fin du IX[e] siècle), et que

25. Louis Petit (1868-1927 ; assomptionniste en 1885). Il dirigea l'Institut de Kadıköy à sa création en 1895, fonda les *Échos d'Orient*, avant d'être nommé archevêque catholique latin d'Athènes en 1912, charge à laquelle il renonça en 1926. Petit a fait l'objet de deux publications récentes : B. Holzer (éd.), *Mgr Petit, assomptionniste, fondateur des « Échos d'Orient », archevêque latin d'Athènes (1868-1927). Actes du Colloque, Rome, 15-17 décembre 1997* (OCA 266), Rome 2002, et B. Joassart, *De Constantinople à Athènes. Louis Petit et les Bollandistes. Correspondance d'un archevêque savant (1902-1926)* (Tabularium hagiographicum 6), Bruxelles 2010. Voir également V. Laurent, L'œuvre scientifique de Mgr Louis Petit (1868-1927), dans *Mémorial Louis Petit. Mélanges d'histoire et d'archéologie byzantines* (AOC 1), Bucarest 1948, p. VII-XXVIII ; S. Vailhé, *Monseigneur Louis Petit, archevêque d'Athènes, 1868-1927*, Paris 1944 ; Périer-Muzet, *Notices biographiques*, IV, p. 2427-2428.

26. Cf. L. Petit, *Vie et office de saint Euthyme le Jeune* (Bibliothèque hagiographique orientale 5), Paris 1905, p. 4-8. – On sait aujourd'hui que Basile, auteur de la *Vie d'Euthyme le Jeune* (*BHG* 655), ne fut pas évêque de Thessalonique mais peut-être un évêque suffragant de cette métropole (cf. *PMBZ*, n° 20858).

ce soit entre 875 et 905, cela se comprendrait fort bien. Une étude approfondie de la forme des Vies des SS. Nicolas et Euthyme dira si cette hypothèse alléchante est fondée.

Avec mes remerciements renouvelés, je vous prie d'agréer, très Révérend Père, l'hommage de mon profond respect.

Stéphane Binon.

Docteur en phil[osophie] et lettres.

3. – Binon à Millet (EPHE – Centre Gabriel Millet)

Neufchâteau (Belgique), 14 décembre 1933

Monsieur le Professeur et cher Maître,

Mon long silence aura dû vous paraître bien étrange. Peut-être même aurez-vous considéré mon mutisme obstiné comme une marque de négligence, et l'aurez-vous jugé sévèrement… Ce fut d'abord une longue période de rappel sous les armes ; je craignais que cette lettre ne vous trouvât pas à Paris, et j'évitai de vous écrire avant le début de novembre. Puis vint ma nomination de professeur d'humanités anciennes à la section d'Athénée de Neufchâteau (Ardennes), la préparation de vingt-trois heures de cours par semaine, et les charges inhérentes à un début de professorat m'ont laissé, jusqu'à ce jour, peu de temps à consacrer à mes chères études hagiographiques. Des nécessités matérielles m'ont forcé à accepter cette situation qui, je l'espère, ne sera que passagère. Ainsi, depuis mon retour en Belgique, après avoir eu le bonheur de passer deux trop brèves années à l'Université de Paris, je n'ai guère eu les loisirs que réclament les travaux scientifiques.

Je n'en continue pas moins à me tenir au courant des nouvelles publications sur le byzantinisme en général, avec l'espoir que, la prospérité une fois revenue, le budget de l'Université de Louvain permettra la création d'une chaire de byzantinisme[27].

La pensée que vous avez terminé, peut-être, la lecture de mon mémoire, ne laisse pas de m'impressionner, et je crains d'avoir, en plus d'un endroit, encouru vos reproches. Je me ferai un devoir de tenir compte des conseils que vous jugerez bon de me donner et j'espère que, sous sa forme définitive, mon « Essai sur le cycle de S. Mercure » trouvera grâce devant vos yeux, avant d'être accepté par le jury de l'École.

Qu'il me soit permis, une fois encore, de vous remercier pour l'accueil empressé que vous n'avez cessé de me réserver, lors de mon séjour à Paris, et pour les leçons dont j'ai tiré profit tant au Collège [de France] qu'à l'École des hautes études, et dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Je vous prie de transmettre mes hommages respectueux à Madame Millet et dans l'attente d'un mot de votre main, je vous prie d'agréer, Monsieur le Professeur, l'assurance de mon respectueux et entier dévouement.

Stéphane Binon.

Docteur en philosophie et lettres

13, rue de Longlier,

Neufchâteau (Belgique).

27. Sur les espoirs de Binon à Louvain, voir *infra* (→ 24, 26, 28).

4. – Binon à Laurent (AAR, 2DT789)

Athènes, 1er février 1936

Révérend Père,

J'apprends par M. Lemerle[28] que vous êtes rentré à Kadi-Köi. Je sais quelles sont vos occupations, nombreuses et absorbantes, surtout aujourd'hui, où il vous faut tout prévoir en vue d'un prochain déménagement[29]. Mais j'ai pu apprécier, au dernier Congrès de Rome, votre grande bienveillance[30]. Je n'hésite donc pas plus longtemps, et je me permets de vous écrire.

Vous savez que, si tout le byzantinisme m'intéresse également, l'histoire de l'Athos retient pour l'instant plus spécialement mon attention. Mes recherches s'annoncent fructueuses, et je puis même vous dire le titre exact du livre que je prépare : « L'Athos monastique, des origines au milieu du xie siècle – Histoire et légendes ». Il va de soi que je publierai, en appendice ou dans un second volume, les textes inédits sur lesquels je base mes conclusions. De ces textes, je possède déjà une Vie et l'office de Pierre l'Athonite, un synaxaire de S. Athanase, sans compter un Éloge de Constantin et une Vie de S. Onuphre dont l'intérêt est grand pour établir l'authenticité de la Vie de Pierre. Je voudrais aussi publier l'*Éloge de S. Athanase l'Athonite* connu sous le numéro *BHG* 189. Mgr Petit s'était promis de le faire, dans les *A[nalecta] B[ollandiana]*, XXV (1906), mais comme il arrive souvent en pareil cas, il n'en a rien fait[31]. Si dans les papiers de Mgr Petit que vous devez posséder, se trouvait la copie de cet ἐγκώμιον (Inc. : Οὐδὲ τῆς τῶν ὁσίων μνήμης…), voudriez-vous me la confier, pour que je puisse en prendre note, et, au lieu de photographier inutilement de nombreux feuillets de mss., d'en collationner le texte sur quelques copies athonites[32] ?

28. Paul Lemerle (1903-1989). Agrégé de grammaire (1928) et docteur ès lettres (1945), il fut membre puis secrétaire général de l'École française d'Athènes (1931-1941), maître de conférences à la Faculté des lettres de Dijon (1942-1947), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 4e section (1947-1968), professeur à la Faculté des lettres et sciences humaines de Paris (1958-1967), puis professeur au Collège de France (1967-1973) (cf. *TM* 11, 1991, p. 1-15). – Binon et Lemerle séjournèrent trois ans ensemble à l'École française d'Athènes (1935-1938) ; ils installèrent à l'étage de la bibliothèque une « salle byzantine » qu'ont longtemps connue les lecteurs (cf. C. Delvoye, L'École française d'Athènes et les études byzantines [à l'occasion du centenaire], *REB* 6, 1948, p. 86-93, ici p. 91).

29. Les Assomptionnistes se préparaient alors à quitter Kadıköy pour Bucarest.

30. Le 5e Congrès international des études byzantines se tint à Rome du 20 au 27 septembre 1936. Les actes parurent dans les *SBN* 5, 1939 et 6, 1940 (= *Atti del V Congresso internazionale di studi bizantini. Roma 20-26 settembre 1936*), où l'on trouve, au premier volume, l'article de S. Binon, La Vie de St Pierre l'Athonite, p. 41-53. Sur la réception de cette étude, voir les remarques de Halkin dans Binon, *Xéropotamou*, p. xiv n. 21.

31. Ce texte a été édité par Pantéléèmôn Lavriôtès, *Ἐγκώμιον εἰς τὸν ὅσιον Ἀθανάσιον τὸν ἐν τῷ Ἄθῳ*, Volos 1948, p. 7-16.

32. Le Vatican avait acquis l'ensemble du fonds Louis Petit (livres et manuscrits) lors du départ de l'archevêque d'Athènes en 1926 : A. Wenger, Comment le fonds Petit est entré à la Bibliothèque vaticane, dans B. Holzer (éd.), *Mgr Petit, assomptionniste*, cité n. 25, p. 131-147. Mais les « papiers laissés par Mgr Petit » à sa mort en novembre 1927 eurent un statut moins clair (→ 7). Un inventaire (« Dossiers laissés par Mgr Louis Petit ») fut dressé dès février 1928 et est conservé en plusieurs copies (Rome, AAR, 2DT528 ; archives de l'IFEB, Paris, où l'on trouve aussi une « liste sommaire »). D'après l'inventaire, Petit avait en effet des

Voilà le premier objet de cette lettre. Il n'est pas le seul, comme vous allez le voir. J'ai attendu d'ailleurs d'avoir un brelan de demandes à vous faire… Vous m'enverrez sûrement à la lune… puis vous vous direz qu'une seule lettre suffira pour me satisfaire et vous pardonnerez mon audace.

J'ai sur le métier une note prosopographique sur la famille des *Tarchaneiotes*[33] ; je l'avais poussée assez loin déjà, mais j'ai pris connaissance de votre note sur un membre de cette famille à propos d'une bulle métrique, dans les *Ἑλληνικά*[34]. Vous comptez, dites-vous, consacrer prochainement un article à ladite famille. Si vous persistez dans cette intention, je me désiste évidemment en votre faveur et cesse aussitôt mes recherches. Si même vous le croyez nécessaire, je vous offre la documentation que j'ai réunie sur le sujet. Je vous prie donc d'éclairer sur ce point ma lanterne.

Dans les mêmes *Ἑλληνικά*, t. IV (1931), p. 332, vous vous référez à la *Vie de S. Cyrille le Philéote* par Nicolas Katasképènos (*BHG* 468)[35]. Cette Vie offre justement un grand intérêt pour ruiner l'attribution, proposée par certains, de la Vie de Pierre l'Athonite à ce même Nicolas. Je me proposais donc de photographier le Caracallou 42, daté de 1341, contenant cette Vie. Si vous en possédiez une copie, en n'ayant aucune intention de la publier vous-même, voudriez-vous me la confier, dans le même but que l'Éloge de S. Athanase ? Je vous en serais très reconnaissant.

J'ai eu l'occasion déjà de vous parler de *Basilée de Lacédémone*, évêque inconnu – du moins pour moi. D'après des renseignements que je tire de la critique de la Vie de Pierre, je crois qu'il vécut à la fin du IXe-début du Xe siècle. Avant de vous confier, avec votre permission, pour les *É[chos] [d']O[rient]*, une petite note sur Basilée et ses œuvres (Éloge de S. Nicolas, Éloge de Constantin le Grand), je voudrais savoir si, de votre côté, vous n'aviez rien trouvé sur son compte. Pour ma part, malgré mes multiples recherches, je ne sais sur lui que ce que je viens de dire. C'est peu.

Voilà tout ce que j'avais à vous demander… Permettez-moi de vous entretenir maintenant de mes travaux et de mes intentions. D'abord, j'ai à l'impression à Paris (Bibl[iothèque] de l'École des hautes études. Sciences religieuses) mon « Essai sur le cycle de S. Mercure », et à Louvain (Bibliothèque de la Faculté des Lettres) mes « Documents inédits sur S. Mercure. Tradition littéraire. Tradition liturgique ».

À Athènes (Bibl[iothèque] de la Chambre des Députés), j'ai trouvé tout récemment un prostagma d'Andronic III (1330) que je crois inédit, relatif à la querelle qui mit aux prises les Esphigménites et les gens de Rendina, à propos du métoque de S. Nicolas. Le texte en a été copié à la fin du siècle dernier par M. Gédéon[36] en même temps

dossiers (copies, photographies) sur le *Panégyrique d'Athanase l'Athonite* (*BHG* 189), la *Vie de Cyrille le Philéote* (*BHG* 468) et la *Vie d'Onuphre* (*BHG* 1381).

33. Les archives bollandiennes conservent un brouillon d'article écrit par Binon sur le sujet, ainsi que diverses notes (voir aussi *infra* → 29). – Sur les Tarchaneiotes, famille dont plusieurs membres occupèrent d'importantes fonctions militaires au 11e siècle et qui joua un rôle de premier plan aux 14e et 15e siècles, voir I. G. LEONTIADES, *Die Tarchaneiotai. Eine prosopographisch-sigillographische Studie* (Βυζαντινά κείμενα και μελέται 27), Thessalonique 1998.

34. Cf. V. LAURENT, Les bulles métriques dans la sigillographie byzantine, *Ἑλληνικά* 7, 1934, p. 63-71, 277-300, ici p. 68, n° 577.

35. V. LAURENT, Les bulles métriques dans la sigillographie byzantine, *Ἑλληνικά* 4, 1931, p. 191-228, 321-360. – Sur la *Vie de Cyrille le Philéote*, voir *infra* n. 147.

36. Manuel Gédéon (1851-1943). Grand chartophylax de la Grande Église et historiographe officiel du patriarcat de Constantinople, il rédigea notamment un catalogue de notices historiques sur les patriarches de Constantinople sous le titre *Πατριαρχικοὶ Πίνακες*, Athènes 1890,

que quatre autres, des archives d'Esphigménou, et ne figure pas dans les Actes de ce couvent publiés dans les « Vizantijskij Vremenik » par Mgr Petit[37]. L'Incipit : « Τριπόθητε (pour περιπόθητε sans doute) γαμβρὲ τῆς βασιλείας μου, κεφαλὴ τῶν κατὰ δύσιν κάστρων καὶ χωρῶν αὐτῆς Συργιάννη Παλαιολόγε Φιλανθρωπινέ » est assez intéressant. Ce texte est le seul, à ma connaissance, qui apprenne les surnoms de Syrgiannès, le seul aussi qui en fasse le γαμβρός d'Andronic (à traduire par « beau-père » puisqu'au témoignage de Grégoras VIII, 10, Bonn, p. 440, la mère de l'empereur l'adopta au moment où, nouveau stratège d'Occident, il résidait à Thessalonique)[38]. Je serais curieux d'avoir votre opinion sur ce document. Mais voilà encore une demande, et j'avais dit que la précédente était la dernière.

M. Millet vous a-t-il parlé de son désir de publier bientôt un livre de mélanges athonites, et a-t-il demandé votre collaboration ? J'ai été pour ma part sollicité par lui, et je prépare à son intention une étude – que je crois intéressante (hum !) – sur la Διήγησις d'Alexis Commène (Meyer, *Haupturkunden*, p. 163-184)[39]. Mais qui sait quand paraîtra encore ce livre[40] ?...

Les temporisations et hésitations de M. Millet me désemparent. Il sait que M. Lemerle et moi, nous entreprendrons très prochainement une première tournée athonite, en vue de la publication du 2nd fascicule des « Inscriptions », et il ne nous a pas encore fait parvenir le reste des notes qu'il possède sur la matière[41]… M. Lemerle me dit que vous du moins, vous avez été plus heureux. Laissez-moi vous en féliciter…

Recevez-vous la « Revue d'histoire ecclésiastique » ? Si oui, je propose à votre attention le compte rendu que j'y ai fait du livre récent de Mgr Chrysanthe, « L'Église de Trébizonde »[42].

Mais il est temps que je termine. J'ai abusé suffisamment de votre temps et de votre patience. Je me réjouis de vous revoir, soit que j'aille avant l'été vous saluer à Kadikoï, soit que vous-même, vous ne veniez prochainement à Louvain… C'est

et il publia un recueil de documents sur l'Athos : *Ὁ Ἄθως. Ἀναμνήσεις, ἔγγραφα, σημειώσεις*, Constantinople 1885 (cf. Ch. G. Patrinélès, *ThEE* 4, 1964, c. 241-243).

37. La publication fut réalisée en collaboration : L. Petit, W. Regel, *Actes de l'Athos*. III, *Actes d'Esphigménou* (Византийский временник. Приложенiе къ 12 тому), Saint-Pétersbourg 1906.

38. Cette recherche pionnière sur le sens de *gambros* où l'auteur confronte sources historique et documentaire mènera à l'article de Binon, Prostagma inédit. – Sur Syrgiannès (*ca* 1290-1334), voir *PLP*, nº 27167.

39. Le titre complet est : Ph. Meyer, *Die Haupturkunden für die Geschichte der Athosklöster*, Leipzig 1894. – Sur ce dossier, voir *infra* n. 145.

40. Ce projet ne vit pas le jour (voir *infra* → 6).

41. L'initiative du projet d'un second volume d'édition des inscriptions athonites (qui devait faire suite à G. Millet, J. Pargoire et L. Petit, *Recueil des inscriptions chrétiennes de l'Athos* [Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome 91], Paris 1904) revient à Binon et Lemerle, mais celui-ci n'aboutit pas. Les assomptionnistes Pargoire et Petit, collaborateurs de Millet, étaient morts respectivement en 1907 et 1927. Sur ce projet, abandonné dès la fin 1937, voir encore *infra* (→ 5, 6, 11, 13). – Des notes peut-être inédites de Millet sur les inscriptions de l'Athos sont aujourd'hui conservées au Collège de France à Paris.

42. Cf. la recension de Chrysanthe (métropolite de Trébizonde), *Ἡ Ἐκκλησία Τραπεζοῦντος* (*Ἀρχεῖον Πόντου* 4-5), Athènes 1933, dans *Revue d'histoire ecclésiastique* 33, 1937, p. 98-106. L'auteur adressa une réponse au recenseur dans *Byz.* 13, 1938, p. 363-370, Binon répliqua à la suite (p. 370-375), l'auteur répondant une seconde fois aux p. 375-377.

avec cet espoir que je vous prie d'agréer, Révérend Père, avec mes remerciements anticipés, l'hommage respectueux de ma haute considération et l'assurance de mes sentiments entièrement dévoués.

S. Binon.

Membre belge de l'École française

6, Rue Didot, Athènes.

5. – Binon à Millet (EPHE – Centre Gabriel Millet)

Athènes, 19 avril 1936

Cher Maître,

Une fois de plus, j'ai recours à votre bienveillance à mon égard – que je sais grande – et je ne crains pas de vous importuner, au milieu de vos doctes travaux. Vous n'ignorez pas que mon « Essai sur le cycle de S. Mercure » n'a jamais eu les honneurs de l'impression, bien que, à votre initiative – et je ne saurais trop vous en remercier –, le jury de l'École des hautes études en eût décidé l'insertion dans la « Bibliothèque » de l'École, dès 1933.

Je sais que ce retard est dû, pour une grande part, à la diminution massive des crédits affectés par le gouvernement à l'édition des travaux. Je sais aussi, hélas, que mon étude est trop importante – du point de vue volume – pour qu'il soit permis d'en faire, dès cette année, une publication *intégrale*. Pourtant, pour toutes sortes de raisons que vous imaginez aisément, je souhaite qu'elle ne reste pas plus longtemps dans mes tiroirs et que, pour des motifs financiers, on ne continue pas à envoyer à l'impression, comme il est arrivé au moins une fois à ma connaissance, des mémoires présentés après le mien, mais moins volumineux.

Aussi, sur le conseil de Monsieur Puech[43], ai-je décidé de scinder mon travail et de proposer au jury de l'École l'impression de la *première partie* seulement du mémoire, celle qui a trait à la discussion des documents et au procès de S. Mercure (vous vous souvenez sans doute du titre des deux principaux chapitres : tradition littéraire et tradition liturgique). Il s'agit simplement de 185 pages, écrites sur papier de format commercial, avec grande marge : quelques citations, mais pas de texte grec suivi. Je pense que semblable mémoire ne dépasse pas les possibilités financières actuelles de l'École des hautes études, et je vous serais très reconnaissant d'en faire ratifier l'impression à la prochaine réunion du Conseil de l'École ; je crois, et en tout cas, avoir la priorité sur toute étude présentée.

Il est évidemment malheureux de séparer de l'exposé les textes que j'avais réunis sur S. Mercure (Vie et martyre, Éloge par Nicéphore Grégoras, Complément de synaxaire et Office complet), tous inédits et relativement importants. Dans ma transcription, le 1er compte 34 pages dont 13 de grec ; le 2nd compte 77 pages dont 13 de

43. Henri-Charles Puech (1902-1986). Agrégé de philosophie (1924), élève de Léon Robin et d'Émile Bréhier, il fut élu à seulement 27 ans directeur d'études à l'École pratique des hautes études à la chaire de « Littérature chrétienne et histoire de l'Église » (1929). Il fut également professeur au Collège de France à partir de 1952. Ayant débuté sa carrière par l'étude de la philosophie grecque postclassique, il se consacra plus spécialement aux rapports entre pensée antique et religion chrétienne, au manichéisme et aux écrits gnostiques de Nag Hammadi (voir A. Guillaumont, Notice sur la vie et les travaux de M. Henri-Charles Puech, *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 132, 1988, p. 764-776).

grec ; le 3e, 7 pages dont 1 de grec ; le 4e, 85 pages dont 53 de grec (vers de 3 ou 4 mots seulement) ; en tout 203 pages, dont 27 de texte grec suivi, quelques-unes d'apparat critique et 53 de vers fort courts, comme on en rencontre dans les acolouthies. Peut-être, par une subvention spéciale de l'*Institut* que vous pourriez provoquer, serait-il possible de publier ces documents à la suite du texte. S'il y avait de ce côté quelque espoir, je vous laisse juge de l'opportunité de pareille demande. Une chose en tout cas est certaine : l'École des hautes études n'en peut supporter les frais, seule.

La bienveillance que vous m'avez toujours témoignée m'invite à croire que vous ne m'oublierez pas à la prochaine séance de Comité, et que vous m'obtiendrez l'impression immédiate de la première partie au moins de mon mémoire. Je vous en serais très reconnaissant.

Mes présentes recherches sur les origines du monachisme athonite vont bon train et je crois qu'après ma nouvelle visite au Mont Athos, en octobre prochain, je serai en mesure d'écrire une œuvre durable. Pour le reste, Monsieur Lemerle vous parlera bientôt du projet que nous avons formé de publier le second tome des Inscriptions de l'Athos.

Avec mes remerciements anticipés, je vous prie d'agréer, cher Maître, l'hommage sincère de mon profond respect.

S. Binon.

Membre de l'École française.

6. – Binon à Millet (EPHE – Centre Gabriel Millet)

Athènes, 31 janvier 1937

Cher Maître,

Je réponds aussitôt que possible à votre demande, car le temps presse ; vous m'excuserez donc si je n'ai pas voulu remettre au net mon manuscrit pour gagner un courrier. J'espère que, malgré ses imperfections inévitables, le brouillon que je vous adresse trouvera grâce devant vos yeux et aura les honneurs du discours prononcé bientôt en Champagne par le Père Alexis.

Puis-je vous demander une seule chose : de me retourner si possible mon texte ? La petite revue du Collège belge où j'ai fait mes humanités me demande un petit article[44]. Il me suffirait de peu de travail pour satisfaire ainsi mes premiers professeurs…

Vous ne me parlez plus, dans votre lettre, de votre projet d'un recueil de mélanges athonites. Je tiens à redire ici que ma collaboration vous est acquise. Vous savez le titre de l'article que je vous réserve. Je vous prie donc de me faire savoir si je dois poursuivre, dès maintenant, mes recherches en vue de cet article.

Nous avions, M. Lemerle et moi, fixé notre voyage à l'Athos aux trois premières semaines de mars. Mais M. Demangel nous fait aujourd'hui savoir qu'il participera, le 8 de ce mois, à un Congrès qui se tient au Caire[45]. Force nous sera donc, ou

44. Voir S. Binon, Pitié pour les archéologues (impression de Grèce), *Bulletin trimestriel de l'Association des anciens élèves du collège épiscopal de Chimay*, nº 5, janvier 1937, p. 3-9. – Binon était entré en 4e latine au Collège Saint-Joseph de Chimay en septembre 1922. Classé régulièrement premier, il reçut une médaille d'or des mains du Prince de Chimay (cf. R. Marée, Stéphane Binon, cité n. 1, p. 166).

45. Robert Demangel (1891-1952). Ancien élève de l'École française d'Athènes, il fut notamment secrétaire général (1924-1927), directeur (1936-1950) de cette institution et professeur d'archéologie et d'histoire de l'art à Montpellier (cf. H. Temerson, *Dictionnaire de*

d'avancer notre voyage à la seconde quinzaine de février, ou de le retarder de quinze jours. La première solution a mes préférences, et je crois que M. Lemerle se rangera à mon avis. En tout état de cause, nous vous prions de ne plus retarder l'envoi du dossier d'inscriptions.

J'ai le plaisir de vous apprendre encore que j'ai trouvé à la Bibliothèque de la Chambre des Députés la copie d'un prostagma, que je crois inédit, relatif à un métoque disputé aux Esphigménites par les habitants de Rendina. Ce prostagma, en tout cas, n'a pas été publié par Mgr Petit en même temps que les autres documents d'Esphigménou dans les « Vizantiskÿ Vremmenik ».

Je vous prie de présenter mes respectueux hommages à Madame Millet, et d'agréer pour vous, cher Maître, l'assurance de ma plus haute considération et de mes sentiments entièrement dévoués.

S. Binon.

P.S. Le manuscrit de mon « Essai sur le cycle de S. Mercure », que j'avais laissé à M. Puech, a-t-il enfin les honneurs de l'impression ? Un mot de votre main à ce sujet me comblerait d'aise.

7. – Binon à Laurent (IFEB)

Athènes, 19 février 1937

Très Révérend Père,

Votre lettre m'a fait un immense plaisir. Certes, quelques-unes de vos confidences – en ce qui concerne surtout les papiers laissés par Monseigneur Petit – ne sont guère encourageantes ; mais il vaut mieux savoir la vérité « toute nue », qu'habillée des circonlocutions dont d'autres – que vous connaissez bien – l'enveloppent trop souvent. J'irai donc de l'avant, pour les Tarchaneiotes, l'éloge de S. Athanase, la Vie de S. Cyrille le Philéote, le diplôme de la Βουλή, et les autres choses[46]. J'ai été très heureux de vous avoir su deux jours à Louvain, y plaidant la bonne cause et l'importance du byzantinisme, que l'on y méconnaît trop souvent. J'espère qu'à mon retour en Belgique, les esprits seront un peu assagis : le bruit fait à l'étranger, autour de l'Université de Bruxelles, justement à cause du byzantinisme, sera, vous le pensez bien, mon principal argument ; d'ailleurs, les Bollandistes me sont tout acquis… mais vous savez que, depuis le Moyen Âge, les Jésuites sont assez mal vus à l'Université catholique[47]. Tout ceci, évidemment, en confidence.

biographie française 10, 1965, c. 962-963). Une lettre de Demangel du 4 août 1938 à Octave Dierckx, ministre belge de l'Instruction publique, faisant le bilan du séjour de Binon à Athènes et prédisant « pour la suite de sa carrière scientifique le plus bel avenir », a été publiée (Joassart, Binon byzantiniste, p. 406-407). – La « Conférence internationale des fouilles » fut organisée au Caire en mars 1937 par l'Office international des musées, une organisation créée en 1926 sous l'égide de la Société des Nations. La réunion avait pour but de proposer un cadre juridique international aux antiquités et aux fouilles archéologiques (cf. J.-J. Renoliet, *L'Unesco oubliée. La Société des nations et la coopération intellectuelle, 1919-1946*, Paris 1999, p. 311).

46. Laurent n'avait donc pas accès à ces « papiers » qui contenaient bel et bien certains des dossiers demandés ; cf. *supra* n. 32. – La Βουλή : ici la Bibliothèque du Parlement grec.

47. À l'arrivée des Jésuites à Louvain (non pas au Moyen Âge, mais en 1542), l'enseignement de Michel Baïus (1513-1589) fut l'occasion de tiraillements avec l'Université, attisés de

J'ai essayé de répondre, au mieux, aux demandes de votre collaborateur[48]. Le t. 3 du *Μακεδονικὸν Ἡμερολόγιον* manque justement à la Bibl[iothèque] Nationale ; mais je l'ai consulté à la Βουλή. J'ai transcrit tout ce qui intéressait Zosime et Georges Rousès. J'ai été moins heureux dans mes recherches sur Méthode Anthrakite[49]. Le codex de Kastoria (Athen. Supp. 753), que l'on paraît entourer à la Bibl[iothèque] Nationale d'une grande vénération, m'a été aimablement transmis par M. Koughéas[50], qui a poussé l'obligeance jusqu'à chercher, en ma présence, le renseignement demandé. Ne le trouvant pas, il s'est éloigné, me laissant seul à mes investigations. J'ai retourné le codex dans tous les sens, l'ai feuilleté d'avant en arrière, et d'arrière en avant, sans trouver quoi que ce soit, concernant le synode tenu à Kastoria le 22 juillet 172[3]. J'ai consigné sur la seconde fiche, le seul renseignement que j'y ai lu sur Méthode – en même temps que sur Zosime, ci-devant arch[evêque] d'Ochrida et administrateur de Sisanion – en juin 1721… Ce qui ne sera pas de nature à me valoir vos félicitations. Veuillez m'en excuser. J'espère qu'une autre fois, je pourrai vous être plus utile.

M. Lemerle a fait photographier, depuis quelque temps déjà, les sceaux qu'il avait à votre disposition. Peut-être les achètera-t-il. Il vous écrira prochainement à ce sujet. Le voyage à l'Athos s'annonce aussi dans de très mauvaises conditions.

Avec mes remerciements réitérés, et mes vœux pour l'achèvement *rapide* de vos Prosopographie, Sigillographie et Regestes patriarcaux[51], je vous prie d'agréer, très Révérend Père, l'hommage de ma plus haute considération et l'assurance de mes sentiments respectueusement dévoués.

S. Binon.

nouveau par la querelle janséniste un siècle plus tard. Et après la restauration de la Compagnie en 1814 et son retour en Belgique, les relations entre les deux parties ne furent pas toujours des plus sereines.

48. Alexandre Pierre Péchayre (1886-1980 ; assomptionniste en 1904) est ce collaborateur resté méconnu. Formé à Louvain et à Rome, il servit les blessés durant la Grande Guerre, ce qui lui valut d'être décoré. Il enseigna ensuite à Louvain l'histoire ecclésiastique (1919-1921) puis rejoignit les œuvres d'Orient. Il alterna dès lors le professorat en Bulgarie (à Plovdiv et à Varna) et les séjours à Kadıköy (1921-1923, 1926-1927, 1932-1938), où il assuma la tâche de bibliothécaire puis celle de collaborateur (auteur et recenseur) aux *Échos d'Orient*. Après le départ de l'Institut pour Bucarest, il s'installa sur la mer Noire, à Zongouldak, d'où il fut expulsé par les Turcs en 1957. Il meurt dans le Var à 94 ans (cf. PÉRIER-MUZET, *Notices biographiques*, IV, p. 2363-2364).

49. Les recherches de Péchayre portaient alors sur l'histoire de l'archevêché d'Ochrid, sur lequel il avait publié : L'archevêché d'Ochrida de 1394 à 1767. À propos d'un ouvrage récent, *EO* 35, 1936, p. 183-204, 280-323 ; Les archevêques d'Ochrida à la fin du XVIe siècle et au début du XVIIe, *EO* 36, 1937, p. 398-439. Une autre étude, pour laquelle Binon est ici consulté par Laurent, parut un an après cette lettre sous le titre : Zosime d'Ochrida et de Sisanion. Ses relations avec l'Autriche et ses différents séjours à Ochrida, *EO* 37, 1938, p. 141-162. – Sur Zosime et Georges Rousès, voir ce dernier article ; sur Méthode Anthrakitès (*ca* 1660-après 1736), cf. D. STIERNON, *Dictionnaire de Spiritualité* 10/1, 1980, c. 1103-1106.

50. Sokratès Kougéas (1877-1966). Il fut professeur d'histoire ancienne à l'Université d'Athènes, directeur du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale d'Athènes, membre de l'Académie d'Athènes et co-directeur du périodique *Ἑλληνικά* (cf. S. LAMPAKÈS, Σωκράτης Κουγέας [1877-1966]. Τριάντα χρόνια από το θάνατό του, *Βυζαντινός Δόμος* 8-9, 1995-1997 [1998], p. 135-136).

51. Ce sont là les trois projets scientifiques d'envergure portés par Laurent.

8. – Binon à Laurent (IFEB)

Athènes, 3 mai 1937

Très Révérend Père,

Lors de mon dernier voyage sur la Sainte Montagne, j'ai été servi par les circonstances. Je me trouvais dans la bibliothèque de Lavra, lorsque les épitropes me demandèrent (jugez donc !) de photographier un chrysobulle. Il s'agissait d'éviter un long voyage à un Monsieur dont on ne m'a pas dit le nom, et qui avait demandé de voir ce chrysobulle… J'ai accepté évidemment avec enthousiasme. Il s'agit du chrysobulle accordé par Jean VII de Thessalonique en 1407 aux 6 monastères : du Pantocrator à Constantinople, de Lavra, de Vatopédi, du Prodrome à Thessalonique, de Xéropotamou et de S. Paul : l'empereur y raconte ses travaux dans la presqu'île de Cassandra ; et d'une dîme à lever sur les terres de Cassandra, il fait 24 parts (Pantocrator, Lavra, Vatopédi, Xéropotamou en auront 4, le mon[astère] du Prodrome 5 et S. Paul 3). Au témoignage d'Uspenskÿ-Müller, 4 exemplaires de ce chrysobulle se trouvent sur l'Athos. Il n'y a rien d'étonnant. Je possède l'exemplaire de Lavra[52] ; celui de Xéropotamou a été publié en partie par Eudokimos, *Ἡ ἐν Ἁγίῳ Ὄρει… μονὴ τοῦ Ξηροποτάμου*, Thessalonique-Serrès, 1926, p. 26-27[53] ; celui de Vatopédi est, je crois, publié par Regel, mais je ne puis confirmer la chose maintenant[54] ; il doit en exister aussi un exemplaire à S. Paul[55].

Lisant le texte de Lavra, j'ai fait une découverte importante, dont je vous fais part, avant que j'en tire un article. Nous tenons avec le chrysobulle de 1407, le modèle qui a servi à la confection du fameux chrysobulle de Romain Lécapène en faveur de Xéropotamou. Un habile plagiaire s'est contenté de substituer aux travaux de Cassandra, la réédification des murs de Xéropotamou, et aux 6 monastères, il substitue celui de Pulchérie, etc. Le reste est identique, et quelques additions tenant

52. Ce chrysobulle « sextuple » a été publié dans sa version lavriote par P. Lemerle *et alii*, *Actes de Lavra*. III, *De 1329 à 1500* (Archives de l'Athos 10), Paris 1979, nº 159, p. 144-149.

53. L'exemplaire de Xéropotamou a été publié à nouveau par J. Bompaire, *Actes de Xéropotamou* (Archives de l'Athos 3), Paris 1964, p. 201-208. – Sur le P. Eudokimos de Xéropotamou, voir *infra* n. 116.

54. Vasiliy Regel (1857-1932). Il est une figure marquante des études athonites en Russie. Appartenant à une famille noble protestante, il fit ses études à l'Université de Saint-Pétersbourg pour y être « Privatdozent » de 1888 à 1898. Durant cette période, il fonda la revue des *Vizantijski vremennik* (avec V. G. Vasilievski), puis, devenu professeur d'histoire à l'Université de Dorpat, il créa encore une autre revue, *Vizantijskoe obozrenie*, qui ne parut que durant trois années (1915-1917). En 1917, l'Université de Dorpat fut transférée à Voronezh, où Regel continua à enseigner. Il édita, seul ou en collaboration, dans la collection des Actes de l'Athos (suppléments des *Vizantijski vremennik*), les archives des monastères d'Esphigménou, Philothéou, Zographou ainsi que les chrysobulles de Vatopédi, dont celui en question (→ 9) (cf. I. P. Medvedev, В. Э. Регель как основатель и редактор « Византийского временника » [V. E. Regel, fondateur et éditeur des *Vizantijski vremennik*], dans Idem [éd.], *Архивы русских византинистов в Санкт-Петербурге* [*Archives des byzantinistes russes à Saint-Pétersbourg*], Saint-Pétersbourg 1995, p. 157-180).

55. L'exemplaire de Saint-Paul est inédit, mais il est décrit dans Binon, *Xéropotamou*, p. 287-288.

lieu de gloses explicatives convainquent de la fausseté désormais bien établie du chrysobulle de Romain Lécapène[56].

Lorsque j'eus photographié le chrysobulle à Lavra, je fis remarquer qu'il manquait quelque chose, sa bulle (je songeais à vous, comme vous le voyez). Les moines cherchèrent, et dans le casier 22, on trouva une boîte en carton, format boîte de 20 cigarettes de double épaisseur, dans laquelle s'entrechoquaient une dizaine de bulles d'*or* (j'en vis, sans pouvoir la photographier, d'Alexis Comnène). Un moine assez âgé les mania, et en prenant une après long examen, dit que celle-là était jadis appendue au chrysobulle de 1407. Je photographiai donc cette bulle, et je vous en envoie une épreuve. Dans ma précipitation, j'ai omis seulement de mesurer le diamètre de la bulle, et je m'en excuse. Pour autant que je me souvienne, la photographie est un peu plus grande que l'original. Les plaques d'or sont très minces. J'avoue tout de suite que je ne sais pas ce que représente au droit ꟸ ('Εμμανουήλ ?), et qu'au revers, j'ai peine à lire Ἰωάν(νης) ἐν Χ(ριστ)ῷ δεσπότης (ὁ Παλαιολόγ[ος] est bien lisible). Faites donc de cette bulle ce qu'il vous plaira ; je serais comblé si elle était inédite, et si elle pouvait vous faire plaisir[57]. Dans le même esprit de collaboration scientifique, j'envoie des photographies du chrysobulle à M. Dölger (pour ses Regestes)[58] et à Melle Rouillard (pour ses Actes « à venir »…)[59], en leur demandant toutefois de n'en pas faire état tant qu'il n'est pas établi que le chrysobulle est publié. J'espère, quant à moi, qu'il l'a été par Regel (que je ne trouve à Athènes qu'en photographies, chez M. Lemerle, maintenant à Philippes), et que j'en tirerai dès lors un article assez intéressant sur les sources du chrysobulle de Romain Lécapène.

J'espère que cette lettre vous trouvera à Kadiköy. Vous devez être maintenant en plein déménagement. Je vous souhaite bon courage, Révérend Père, et dans l'espoir de vous revoir bientôt, je vous prie d'agréer mes sentiments très respectueux et entièrement dévoués.

S. Binon.

École française, Athènes.

56. Voir *ibidem*, p. 10-44. La « découverte importante » avait déjà été faite par F. Dölger (→ 9).

57. Ce sceau a été publié par Binon (*Xéropotamou*, p. 289, pl. IV, 2) et Dölger (*Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*…, Munich 1948, nº 118.6, p. 326). Il est longuement commenté par N. Oikonomidès dans les *Actes de Lavra*. III (cité n. 47, p. 223-224) : il s'agirait d'une bulle falsifiée.

58. À savoir les *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565-1453* que Dölger fit paraître en 5 volumes de 1924 à 1965.

59. G. Rouillard († 1946, cf. *supra* n. 19) ne put publier les actes de Lavra « à venir », postérieurs à la période comnène. Quant à Paul Collomp, né en 1885, papyrologue, ancien pensionnaire de l'Institut d'archéologie du Caire et doyen de la faculté des lettres de Strasbourg (1940), deuxième auteur du premier volume de Lavra, il fut assassiné par un membre de la Gestapo en 1943 à Clermont-Ferrand où il était replié avec les professeurs de son université (voir la notice prudente de G. Dupont-Ferrier, *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 87, 1943, p. 589-590). La documentation de Lavra ne fut donc reprise que plus tard, sous l'égide de Lemerle, dans la collection des Archives de l'Athos, de 1970 à 1982.

9. – Dölger à Binon (Bollandistes)

München, den 8. Mai 1937

Sehr geehrter Herr Kollege!

Soeben erhalte ich Ihren freundlichen Brief vom 3. Mai und beeile mich ihn zu beantworten[60]. Zunächst bitte ich Sie vielmals um Entschuldigung, dass ich Ihrer freundlichen Aufforderung, nochmals zur École française zu kommen, nicht mehr gefolgt bin – die letzten Tage meines Athener Aufenthaltes, den ich aus zahlreichen Gründen nicht mehr verlängern konnte, waren eine unausgesetzte Hetze, die mich kaum einen Augenblick zu mir selbst kommen liess. Leider geschah meine Unterlassung zu meinem eigenen Schaden, denn ich habe dabei versäumt die Notizen aufzunehmen, die Sie mir so liebenswürdig bereitgestellt hatten. Darf ich Ihre Güte in so unerhörter Weise in Anspruch nehmen, dass ich Sie bitte mir wenigstens die eine Notiz aus dem bulgarischen Werke aufzuschreiben und gelegentlich mitzuteilen?

Nun zum Chrysobull. Ich bin leider vor lauter drängenden Aufgaben, die mich in der Heimat erwarteten, noch nicht dazugekommen den Text des Chrysobulls mir näher anzusehen. Das ist sehr schlimm, denn ich habe nun, am Samstag Abend, das Lichtbild auch nicht da und kann es vor Montag nicht erreichen. Doch ist Ihre Beschreibung so eingehend, dass ich es identifizieren und Ihnen, wie ich glaube, doch auch noch einige Überraschungen mitteilen kann. Zunächst: *il n'y a d'inédit que l'incipit*. Wie Sie richtig vermuten, ist in der Tat der Text des Exemplars von Vatopedi bereits von Regel in seiner Ausgabe der dortigen Urkunden S. 41-46 herausgegeben[61]. Ich habe kurz darüber gehandelt in meinem Aufsatz Johannes VII., B.Z. 31, S. 34, mit dem [*ill.*] Druckfehler 1405 statt 1407, mit Anm. 5, wo Sie weitere Editionsangaben finden[62]. Das Exemplar von Xeropotamou ist facsimiliert und teilweise herausgegeben (mit Editions- und anderen Angaben) in meinen *Facsimiles* N. 56[63]. Aber auch das Stück der Laura ist bereits ediert: von A. Lavriotis in: Neologu Hebdomadiaia Epitheoresis B′ (1893) 341 ff.[64].

Die grösste Enttäuschung muss ich Ihnen hinsichtlich der „Entdeckung" bereiten, dass das Prooimion des Chrysobulls die Vorlage zur Regest 600 ist. Auch diese „Entdeckung" ist bereits gemacht und zwar – von mir; vgl. den Aufsatz von Da Costa Louillet, *Byzantion* 11 (1936) 205[65].

60. La lettre (perdue) de Binon à Dölger a donc été écrite le même jour que celle destinée à Laurent (→ 8). Elle portait également sur le chrysobulle de Jean VII de 1407.

61. W. Regel, *Χρυσόβουλλα καὶ γράμματα τῆς ἐν τῷ Ἁγίῳ Ὄρει Ἄθῳ ἱερᾶς καὶ σεβασμίας μεγίστης μονῆς τοῦ Βατοπεδίου*, Saint-Pétersbourg 1898, p. 41-46. L'acte de Vatopédi est réédité par J. Lefort † *et alii*, *Actes de Vatopédi*. III, *De 1377 à 1500* (Archives de l'Athos), Paris, nº 197, à paraître.

62. F. Dölger, Johannes VII., Kaiser der Rhomäer 1390-1408, *BZ* 31, 1931, p. 21-36.

63. F. Dölger, *Facsimiles byzantinischer Kaiserurkunden*, Munich 1931.

64. Alexandros E. Lavriôtès, Ἀνέκδοτον χρυσόβουλλον Ἰωάννου τοῦ Β′ τῶν Παλαιολόγων αὐτοκράτορος Ῥωμαίων, υἱοῦ Μανουὴλ καὶ ἐγγονοῦ Ἰωάννου τοῦ πρώτου, *Νεολόγου ἑβδομαδιαία ἐπιθεώρησις* 2, nº 18, 1893, p. 342-343.

65. D. Da Costa-Louillet, La *Vie de S. Paul de Xéropotamos* et le chrysobulle de Romain Ier Lécapène, *Byz.* 11, 1936, p. 181-211, où une lettre de Dölger à l'auteur est citée p. 205 qui annonce en effet cette découverte.

Was die Fahnen meines Aufsatzes anlangt, den Sie vielleicht für Ihre Arbeit verwerten können, so bitte ich Sie noch um einige Geduld; ich habe bereits nach Prag geschrieben und hoffe, dass man mir vielleicht schon den Sonderdruck, sicherlich aber wohl die Fahnen wird senden können.

Die Tage von Athen werden mir immer in schöner Erinnerung bleiben, obgleich ich mir es anders vorgestellt hatte einmal- und zwar das erste Mal in meinem Leben-*bloss* zum *Feiern* in Griechenland zu sein; bis jetzt hatte ich immer meine wohlgezählten Tage zu rascher und harter Arbeit benutzen müssen. Aber das Feiern war anstrengender als ich es mir vorgestellt hatte.

Nun bitte ich Sie mich Ihrer Gattin bestens zu empfehlen und grüsse Sie selbst bestens als Ihr sehr ergebener

F. Dölger.

Auf dem Umschlag ebenfalls ein paar neue deutsche Marken (alles, was von diesem Typ erschienen ist).

10. – Dölger à Binon (Bollandistes)

München, den 2. August 1937

Lieber Herr Kollege!

Für wenige Tage hier in München meinen, wie ich leider konstatieren musste, für meine Gesundheit sehr nötigen Urlaub unterbrechend, benutze ich die Gelegenheit Ihnen auf Ihre freundlichen Briefe von 11. und 26. Juli zu antworten. Ich halte es unter den gegebenen Umständen ebenfalls für das beste und einfachste, wenn ich Ihnen das Manuskript nochmals zusende, damit Sie alles nochmals in Ruhe überprüfen können. Vor allem wäre ich natürlich in Anbetracht unserer Raumbeengtheit dankbar, wenn sich da und dort doch noch die Möglichkeit der Kürzung finden liesse, oder auch die Verweisung von Textteilen in Anmerkungen, wodurch wir ja ebenfalls Raum sparen.

Wenn sich der Umfang auf etwa 36 Seiten herabdrücken liesse, könnte ich wohl die Veröffentlichungen in *einem* Stück in Bd. 38,1 zusichern; andernfalls werde ich den Aufsatz wohl zerlegen müssen[66]. Sehr interessiert haben mich Ihre Mitteilungen über den geplanten Aufsatz über die Xeropotamou-Fälschungen. *Ionios Anthologia* 1834 habe ich als Publikationsort des Andronikos-Chrysobulls in meinen Regestenpapieren, jedoch fehlte mir *Evanjeliki Salpinx*, die ich mit Dank notiere[67]. Vom „Original", das sich auf den ersten Blick als späte Fälschung erweist, besitzen wir ein Lichtbild. Ich füge noch einiges aus meinen Notizen hinzu: die Fälschung des Stückes ist schon durch den Mönch Theodoret von Esphigmenou erkannt, dessen Argumente bei Gedeon, *O Athos*, 1885, S. 333 ff. abgedruckt sind. – Der Text steht auch Cod. Par. gr. suppl. 1250, f. 7^{v}-11^{r}. – Über eine andere Abschrift: Lampros in

66. L'article de Binon parut en fait dans le second fascicule de la *BZ* de 1938 (Binon, Prostagma inédit).

67. L'*editio minor* du faux chrysobulle d'Andronic II de 1302 avait été publiée deux fois dans deux périodiques rares : *Ἰόνιος Ἀνθολογία* 1, [Corfou] 1834, p. 567-569, et *Εὐαγγελικὴ Σάλπιγξ* 3, [Athènes] 1838, p. 66-69 (cf. Binon, *Xéropotamou*, p. 236-241 ; J. Bompaire, *Actes de Xéropotamou*, cité n. 53, p. 230-235).

Neos Hellenomn. 10 (1931) 489. – Dass in Kutlumusiu noch eine Abschr[ift] sich befindet, schrieb mir einmal Herr Lemerle.

Filitti habe ich wohlbehalten zurückhalten[68].

Ihr Bericht über den Athos überrascht mich kaum. Ich werde auch nochmals gehen müssen und bin schon ziemlich ängstlich.

Das Manuskript lasse ich gleichzeitig eingeschrieben an Sie abgehen.

Mit den besten Empfehlungen und Wünschen für Sie und Ihre Gattin auch von meiner Frau.

Ihr sehr ergebener

F. Dölger.

Denken Sie, bitte, auch in ihrer Heimat daran, dass ich *Briefmarken* sammle!

11. – Binon à Millet (EPHE – Centre Gabriel Millet)

Athènes, 29 novembre 1937

Cher Maître,

Votre dernière lettre m'a causé une grande joie. J'y lis avec plaisir que vous ne me gardez pas rancœur de vous faire faux bond. Mais je vous ai dit déjà – et je le répète –, je ne suis pas responsable de ce contretemps : je ne pouvais assumer seul la révision de ce dossier ; et c'est à contre-cœur que, M. Lemerle refusant au dernier moment sa collaboration, j'ai dû décliner moi aussi l'honneur que vous m'aviez fait. J'attends de vous les indications qui me permettront de vous être utile, lors de mon voyage à l'Athos (au printemps prochain). Je visiterai les inscriptions sur lesquelles vous avez des doutes, et si vous m'en chargez je donnerai en mains propres, aux épitropes de Lavra, et au protépistate, à Karyès, les exemplaires des « Actes » qui sont en ce moment à l'École[69]. Cela me concilierait sans doute les faveurs des Lavriotes, et peut-être, cela m'ouvrirait-il les archives… Mais je souhaiterais savoir exactement les chrysobulles à photographier, et posséder une copie des documents qu'il y a lieu de collationner sur le codex B, ou sur les originaux[70]. Sans doute m'enverrez-vous cette liste et ces textes en temps utile.

J'ai terminé mon compte rendu des « Actes de Lavra » pour « Byzantion » et la « Revue d'histoire ecclésiastique »[71]. Le premier est, je crois, une contribution assez importante à l'histoire des archives et à l'édition. Je redresse deux mauvaises lec-

68. Ioan Constantin Filitti (1879-1945). Historien et homme politique conservateur roumain, spécialiste de l'histoire des principautés roumaines et de leur aristocratie. Il venait de faire paraître une *Notice sur les Cantacuzène du XIe au XVIIe siècle* (Bucarest 1936), probable sujet de l'échange entre Dölger et Binon.

69. À savoir G. Rouillard et P. Collomp, *Actes de Lavra*, cité n. 8.

70. Le nom de « Codex B » désigne à Lavra un cartulaire copié par le moine Théodoret en 1803. Voir P. Lemerle *et alii*, *Actes de Lavra. Première partie, Des origines à 1204* (Archives de l'Athos 5), Paris 1970, p. 6-7.

71. Ces comptes rendus parurent sous les titres : Les Actes grecs de l'Athos, *Byz.* 12, 1937, p. 607-625, et Deux contributions importantes à l'histoire de la Sainte-Montagne, *Revue d'histoire ecclésiastique* 34, 1938, p. 296-319. Binon y rendait également compte de l'ouvrage d'A. D. Soloviev et V. A. Mošin, *Грчке повеље српских владара : издање текстова, превод и коментар* [*Les chartes grecques des souverains serbes : édition des textes, traduction et commentaire*], Belgrade 1936.

tures, complète la bibliographie, et aide à montrer, par un exemple, combien il faut se garder de considérer le texte de R[ouillard] comme entièrement conforme à l'original. Pour le reste, je rends un hommage mérité aux éditeurs, et je relève ce que cette publication apporte de nouveau, dans tous les domaines. J'ose espérer que vous agréerez ce compte rendu, où j'ai tenu à signaler la contribution particulièrement importante que vous avez voulu apporter à la correction des épreuves.

Je vous prie de présenter mes hommages à Madame Millet, et d'agréer pour vous, cher Maître, l'assurance de mon respectueux et entier dévouement.

S. Binon.

Διδότου, 6, Athènes.

12. – Binon à Millet (EPHE – Centre Gabriel Millet)

Athènes, 24 janvier 1938

Cher Maître,

Votre dernière lettre nous apprenait que le malheur avait frappé votre famille. Je vous prie de présenter mes respectueuses condoléances à Madame Millet.

Les nouvelles que je reçois de Bruxelles, au sujet de mes derniers travaux, sont des plus rassurantes. Le P. Delehaye a bien voulu en faire l'éloge à l'Académie et M. Grégoire leur consacre, dans « Byzantion », une notice dont j'ai lieu d'être fier[72]. Je souhaite que vous partagiez cette impression à la lecture de l'« Essai sur le cycle de S. Mercure », que vous devez avoir en mains. Je dis « *devez* », parce que je n'en suis pas du tout sûr. La maison Leroux a distribué le livre aux revues, pour compte rendu, mais elle a tout bonnement oublié l'auteur… Je connais mon livre par l'exemplaire adressé à l'École française. J'ai prié M. Puech de me faire parvenir, par la valise diplomatique, les exemplaires qui me sont destinés et je souhaite n'avoir plus trop longtemps à attendre. Comme je vous en ai prié dans une précédente lettre, j'ose croire que vous voudrez bien faire hommage de mes publications à l'Académie des inscriptions et belles lettres.

Je tiens à votre disposition, si tel est votre désir – et à la disposition de Melle Rouillard, si « Byzantion » ne lui en a pas adressé – un tiré-à-part de mon compte rendu des « Actes de Lavra », t. I.

J'attends le dossier d'inscriptions dont vous me confiez la révision. En vue de mon prochain séjour à Lavra, il serait aussi utile que je possède la liste des chrysobulles dont vous souhaitez avoir la photographie. J'essayerai, en effet – sans trop d'espoir – de me faire ouvrir les tiroirs du σκευοφυλάκιον[73].

Je vous prie d'agréer, cher Maître, l'hommage de mon respectueux dévouement et de ma plus haute considération.

S. Binon.

Διδότου, 6, Athènes.

72. H. Grégoire, Mémento bibliographique, *Byz.* 12, 1937, p. 686-687 ; voir *supra* n. 4 pour le compte rendu de Delehaye.

73. Le skeuophylakion est le lieu où sont conservés les objets sacrés d'un sanctuaire ou le trésor d'un monastère (cf. L. Clugnet, *Dictionnaire grec-français des noms liturgiques en usage dans l'Église grecque*, Paris 1895, p. 137).

13. – Binon à Laurent (AAR, 2DT797)

Athènes, 24 janvier 1938

Très Révérend Père,

Je me suis enquis souvent de vos nouvelles auprès de MM. Dalleggio[74] ou Lemerle. Je me réjouis que vous ayez trouvé en Roumanie l'accueil le plus cordial et que votre installation se poursuive sans trop de difficultés. Ce n'était pas peu de chose, en effet, qu'un déménagement de cette importance.

Avez-vous reçu mes « Documents grecs inédits » et mon « Essai sur le cycle de S. Mercure » ? J'attends avec une certaine appréhension le jugement que vous allez porter sur mes premiers travaux.

Je rédige présentement un mémoire sur les archives de Xéropotamou. Je suis en mesure d'apporter des précisions nouvelles sur la date de composition et le but des faux chrysobulles de Théodose II, de Romain Ier Lécapène et d'Andronic II Paléologue, sans compter le *sigillion* de Timothée II et le hatti-chérif de Sélim[75]. À ce propos, je voudrais vous demander un renseignement. On lit dans le *sigillion* de Timothée (éd. Eudokimos, p. 61), qu'un chrysobulle – faux – de Constantin VII Porphyrogénète a accordé à l'higoumène de Xéropotamou le droit de porter un mandyas[76] de pourpre. Ce privilège est-il celui des archevêques en général ? Ou bien les empereurs ont-ils pu l'accorder en des cas particuliers ?

Pour commenter un chrysobulle (inédit) du voïvode Jean-Théodore Callimachi, retrouvé à la Bibliothèque nationale de Paris, j'ai dû m'initier à l'histoire des principautés danubiennes au XVIIIe siècle. La correspondance de Dapontès m'apprend que le métropolite de Valachie (Philarète Michalitzis de Zante) a dû livrer à l'impression, en 1759, une traduction valaque du chrysobulle de Romain Lécapène. Cette traduction est évidemment sans intérêt, et ne mérite pas que vous perdiez du temps à la rechercher. Mais il se pourrait que vous comptiez ce livre dans votre bibliothèque, et dans cette hypothèse, je vous saurais gré de m'envoyer une référence exacte[77].

74. Eugenio Dalleggio D'Alessio (1888-1983). Né à Constantinople dans une famille originaire de Syros, il fut un collaborateur atypique des Assomptionnistes. Il se fit connaître par ses travaux sur l'histoire des Latins de Constantinople (inscriptions, monuments, documentation) publiés dans les *Échos d'Orient* et la *Revue des études byzantines* de 1924 à 1969. Installé à Athènes avant la seconde guerre mondiale, il se consacra davantage à la période moderne et contemporaine et donna, avec Sévérien Salaville, une imposante *Bibliographie analytique des ouvrages en langue turque imprimés en caractères grecs* qui parut de 1958 à 1974. Il laisse une intéressante correspondance avec les Assomptionnistes conservée à Paris (IFEB) et à Rome (AAR). Ses archives personnelles ont été déposées en 1990 à l'École américaine d'Athènes (Bibliothèque Gennadion) (cf. *ThEE* 4, 1964, c. 894 ; J. T. Pamboukès, *Liste des publications de M. Eugène Dallegio D'Alessio*, Athènes 1958).

75. Tous ces documents sont étudiés dans Binon, *Xéropotamou*.

76. Long manteau porté par les moines (alors en étoffe grossière) ou par les évêques (alors plus luxueux), proche de la chape dans l'Église latine (cf. L. Clugnet, *Dictionnaire*, cité n. 73, p. 94 ; voir *infra* → 15).

77. Le texte de ce chrysobulle a été publié par Binon, aux p. 242-244 de son ouvrage *Xéropotamou*, d'après le *Paris. Suppl. gr.* 676, f. 98r-99v. Dans la n. 76 de la p. 32, Binon précise qu'il a obtenu de Laurent ses renseignements sur la traduction du document.

Et puisque j'en suis aux demandes, je me permets encore de recourir à votre fichier prosopographique… Connaissez-vous, autrement que par le chrysobulle publié par Eudokimos (p. 21-22), un *Nicéphore Comnène*, petit-fils de Marie Comnène ἡ Τζούσμη (*sic*), et *sébastocrator* en 1271. Marie ἡ Τζουσμένη (du nom de son mari ?) a pour petit-fils, dans les actes de Zographou (n[os] 6 et 7), un *Nicéphore Pétraliphas*. Mais on ne peut identifier les deux Nicéphore : Pétraliphas est ἐκεῖνος, donc mort en 1267, et ne porte jamais, à ma connaissance, le titre de sébastocrator[78].

Je m'excuse de vous déranger, au moment où, je le sais, vous avez d'autres préoccupations, beaucoup plus importantes. J'espère que vous ne vous en formaliserez pas et ne m'en garderez pas rancune. Je suis moi-même à votre entière disposition pour toute vérification à faire à Athènes.

Avec mes remerciements anticipés, je vous prie d'agréer, très Révérend Père, l'hommage de ma plus haute considération et de mes sentiments entièrement dévoués.

S. Binon.

Διδότου 6, Athènes.

Mais pourquoi donc n'êtes-vous pas à Athènes[79] ?...

14. – Dölger à Binon (Bollandistes)

München, den 24. Januar 1938

Sehr geehrter Herr Kollege!

Besten Dank für Ihre Briefe von 17.XII. und 18.I. Schuldig ist nicht die Post, sondern die geradezu irrsinnige Überlastung mit allerlei verschiedenartiger Arbeit, unter der ich seit Wochen seufze. Dazu war Ihr Brief noch recht gut zur sofortigen Erledigung zurückgelegt, ist aber unter einen Wust anderer unerledigter Korrespondenz geraten. Entschuldigen Sie bitte.

Da ich von unserem Lichtbild des Andronikos-Chrysobulls erst eine Kopie für Sie machen lassen will und dies doch einige Tage in Anspruch nimmt, sende ich Ihnen zunächst Ihren Text wieder, in welchen die Varianten des „Originals" mit Grünstift eingetragen sind, wie ich sie selbst soeben nach einer sehr sorgfältigen Abschrift des „Original"-Textes kollationiert habe[80]. So können Sie wenigstens einstweilen weiterarbeiten. Natürlich sind beide Texte falsch. Solch ausführliche Periorismoi sind kaum in einem echten Chrysobull enthalten. Differenz zwischen Ind[iktion] und Weltjahr haben Sie bemerkt. Ich mache Sie noch auf den Anachronismus am Schlusse: „Megali Sakelli" aufmerksam, der aus einem Texte wohl des 10. oder 11. Jh. stammen muss (ich kann jetzt in der Eile nicht nahsehen, ob dies in Chrysobull von 924 steht); letzteres beweist auch, dass die Fälschung später ist als 14/15. Jh., da es natürlich damals jedem Zeitgenossen bekannt war, dass es keine Katastrosis in nicht mehr

78. Voir les p. 103-108 de Binon, *Xéropotamou*, et ci-après la réponse de F. Dölger (→ 14). – Sur ce dossier prosopographique, voir en dernier lieu C. Pavlikianov, *The mediaeval Greek and Bulgarian documents of the Athonite monastery of Zographou (980-1600)*, Sofia 2014, p. 128-130, 142-146, 510-512.

79. Il est probable que Binon ait connu le projet de transfert de l'Institut des Assomptionnistes de Kadıköy à Athènes, qui avait suscité des réticences en Grèce de la part de l'Église et du gouvernement, mais aussi des désaccords avec l'École française d'Athènes.

80. Les indications suivantes servirent à la rédaction de Binon, Andronic II – Monembasie.

existierenden Registern einer M. Sakelli oder eines Genikon Logothesin gab (vgl. meine Beiträge). Und vieles andere. Was das angebliche Original angeht, so ist es auf den ersten Blick eine Fälschung. Es hat eine schöne Miniatur des angeblichen Ausstellers oben links (eine Unmöglichkeit für echte Stücke, vgl. m[eine] Bem. O. Glauning zum 60. Geburstag, 27, A.1 und früher[81]). Nach mir vorliegender Beschreibung von Kurtz steht der Nimbus der Figur auf rotem Viereck, der Kaiser ist mit einem violetten (!) Gewand bekleidet. Eine grosse Initiale ist vorhanden (unmöglich in echten Stücken) und im übrigen sehen Sie ja die Schrift. Überflüssig zu sagen, dass ein (echtes) Siegel Andronikos' II. angehängt ist. An einen Zusammenhang mit der Fälschung des Stückes von 924 möchte ich deshalb glauben, weil oben über den Text der Urkunde in feierlicher Majuskel gesetzt ist : ΑΝΔΡΟΝΙΚΟϹ ΕΝ ΧΩ ΠΙϹΤΟϹ ΒΑϹΙΛΕΥϹ ΚΑΙ ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΡΩΜΑΙΩΝ. Das ist eine der Übung des 11. Jh. nachgeahmte, seit 1204 längst verschwundene Intitulatio, wie wir sie auch auf dem falschen Stücke von 924 finden.

Gegen die Identifizierung des Sebastokrator Nikephoros Komnen bei Eudokimos und des Nikephoros Petraliphas in Zogr. VI und VII hätte ich schon deshalb Bedenken, weil der eine im Jahre 1267 (Zographu) als verstorben, der andere 1271 dagegen (Eudokimos) als lebend angeführt wird[82].

Nochmals bitte ich Sie freundlichst um Entschuldigung wegen der argen Verspätung. Mit den besten Grüssen in Eile

Ihr sehr ergebener

F. Dölger.

15. – Laurent à Binon (Bollandistes)

Bucarest, 1er février 1938

Cher Monsieur,

Vous êtes bien aimable de vous intéresser à mon sort. Quant à moi, n'ayant personne à interroger sur votre destin présent, je me suis surtout plu à vous suivre dans vos comptes rendus dont la science m'étonne et l'allant me divertit. En vous, *Byzantion*, qui déjà vous courtise pour mieux vous gagner, aura enfin un critique courageux et désintéressé, moins bénisseur et aussi averti que tous ces aristarques de la libre… penseuse. Votre recension de Rouillard-Collomp m'a fortement intéressé[83] et j'espère sans trop tarder lui faire écho. Mes félicitations…

Et mes remerciements pour les deux volumes dont vous avez bien voulu assurer le service à notre revue. Un prochain bulletin dira tout le bien que j'en pense, mais je n'aurais pas attendu pour vous en écrire si quelque chose m'avait signalé votre présence rue Didot…[84]

81. F. Dölger, Ein literarischer und diplomatischer Fälscher des 16. Jahrhunderts : Metropolit Makarios von Monembasia, dans *Festgabe O. Glauning zum 60. Geburtstag. Festgabe aus Wissenschaft und Bibliothek*, I, Leipzig 1936, p. 25-35, réimp. dans Idem, *Byzantinische Diplomatik*, Ettal 1956, p. 371-383.

82. Voir sur ce thème la lettre précédente (→ 13).

83. Voir *supra* n. 71.

84. Les deux ouvrages de Binon consacrés à S. Mercure ne furent finalement pas présentés dans les *Échos d'Orient*. – Rue Didot : l'adresse de l'École française à Athènes.

Quant à votre questionnaire, voici ce que, faute de pouvoir me documenter – la bibliothèque attend toujours ses rayons non encore sortis des forges[85] – voici donc ce que, sur seule vue de mes fiches, je puis vous répondre :

Ad I[m]. En principe, le basileus, justiciable de son seul caprice, pouvait donner aux ecclésiastiques et aux moines de son choix n'importe quel privilège même vestimentaire. En réalité, les sources ne font que de rares allusions aux distinctions de cet ordre. Nulle part je n'ai trouvé mention d'un mandyas de pourpre. En soi le mandyas était porté tant par les moines que par les évêques, mais tandis que ces derniers l'ont d'étoffe précieuse, ceux-là se contentent de quelque grossier tissu. Le manteau épiscopal était et est encore polychrome et le rouge n'en était et n'en est d'aucune manière la couleur dominante. La soie rouge, dont la fabrication était sévèrement contrôlée, était article de Palais non d'Église ; d'ailleurs je ne vous étonnerai pas en vous rappelant que dans l'arsenal de la polémique antilatine figure à l'adresse des cardinaux le grief d'être tout de rouge habillés. Reste – encore une fois – l'éventualité d'une concession extraordinaire d'un insigne impérial ; c'est ainsi, par ex., que le patriarche d'Alexandrie obtint le droit de chausser des brodequins de pourpre ; Michel Cérulaire en usurpa l'usage et pressa Rome de lui en reconnaître le droit. – Le manteau de pourpre à un simple higoumène ! Je vous avoue qu'a priori pareille distinction paraît suspecte.

Ad II[m]. Je ne sais ce que dit Dapontès, mais ce n'est pas Philarète Michalitizis de Zante, métropolite de Valachie, qui fit imprimer en 1759 une traduction valaque du chrysobulle de Romain Lécapène. Voici en effet – je traduis ce que dit la *Bibliografia românească veche* de I. Bianu et N. Hodos, II, Bucureşti, 1910, pp. 144, 145 n. 312 :

> 312. Jacques, métropolite de Moldavie. Du bois de la Sainte Croix (Iaşi 1759). Despre lemnul sfintei cruci.
>
> In-folio de 7 feuilles non numérotées. Comprend : 1) la lettre pastorale du métropolite Jacques du 15 septembre 7268. 2) le hatti sérif de l'empereur-sultan Sélim, donné aux moines du couvent de la Sainte-Montagne nommé Xéropotamou, du 9 mars 1517 et 3) le chrysobulle de Romain dans le Christ Dieu fidèle basileus et autocrator des Grecs, de 6432.
>
> Chacun de ces documents fait un tout à part et se compose, le premier d'un feuillet, le second et le troisième de trois feuillets chacun.
>
> À la fin du premier se trouve une (vignette) finale – ornement xylographique – avec la date 1758 ; à la fin du deuxième on trouve un : Tropaire en l'honneur du Saint-Bois ; mais à la page 5 du troisième document (se rencontre) la notice suivante : ce chrysobulle fut traduit de la langue grecque en langue roumaine par Théophylacte, grand logothète du Vestiaire.

Ad III[m]. Rien, absolument rien à ajouter à vos références que je possédais déjà mais que je ne puis enrichir, faute sans doute d'avoir classé mes matériaux.

Si vous retournez jamais à l'Athos, avertissez-moi à temps, car j'ai un monde de *desiderata*. Votre brusque campagne de l'an dernier m'a pris au grand dépourvu et je regrette pareille occasion. Lemerle a mes listes ; demandez-les-lui, le cas échéant.

Et votre collaboration aux *É[chos d']O[rient]* ? Il y a belle lune que vous me l'avez promise. Vous préférez sans doute flatter le courroux de Maître Grégoire qui,

85. La bibliothèque de l'IFEB était en cours d'installation dans le nouveau bâtiment de l'Institut, rue Christian Tell, à Bucarest.

paraît-il, s'étonne que vous ne soyez pas encore à ses genoux[86]. Tout de même, si, après avoir rassasié cet ogre, il restait encore dans votre corbeille quelque substantifique miette, songez à moi.

Moyennant quoi, j'ai le plaisir de vous inviter à notre inauguration fixée au 8 mai en présence du roi et de tout le monde académique[87]. Dans cette attente, l'Institut lentement fait toilette et salue vos premiers triomphes littéraires.

En toute hâte et fidèle souvenir.

V. Laurent.

Savez-vous que le VIe Congrès byzantin ne se réunira pas en Syrie mais à Paris ou en Afrique du Nord[88] ? Le plébiscite est ouvert chez Millet.

16. – Binon à Laurent (AAR, 2DT802)

Athènes, 9 février 1938

Très Révérend Père,

Je vous remercie de tous les renseignements que contient votre dernière lettre. Vous m'avez gâté, et j'en ai si bien l'impression que je vous prie de me permettre de citer *in extenso* ce que vous me dites du mandyas de pourpre. Votre silence me sera, à ce propos, un signe d'approbation.

La « Bibliografia românească veche » m'était entièrement inconnue. Mon information présente d'ailleurs bien d'autres lacunes. La lettre de Dapontès à laquelle je faisais allusion parlait d'un chrysobulle que le ἅγιος Μολδοβλαχίας avait livré à l'impression. J'ai cru qu'il s'agissait du métropolite de Valachie. En fait, il fallait traduire Μολδοβλαχίας par Moldavie. Les précisions que vous me donnez au sujet de ce livre sont tout à fait concordantes, et me seront d'un utile appoint. J'admire la rapidité avec laquelle vous avez appris le roumain.

Quant à l'épithète ἡ Τζουσμένη accolée au nom de Marie Comnène, elle reste pour moi une énigme. Je souhaite que vous trouviez bientôt un sceau offrant pareille légende…

86. Henri Grégoire (1881-1964). Formé à l'Université de Liège, il fut membre étranger de l'École française d'Athènes (1906-1908), enseigna à l'Université libre de Bruxelles de 1909 à 1954 et fonda la revue *Byzantion* (cf. P. Lemerle, *Revue des études slaves* 44, 1965, p. 364-369 ; A. Leroy-Molinghen, *Biographie nationale de Belgique* 44, 1985-1986, c. 554-576).

87. L'IFEB installé à Bucarest fut inauguré ce jour-là par deux cérémonies. Le matin, eurent lieu l'ouverture et la bénédiction de la nouvelle implantation par le nonce apostolique en présence de personnalités politiques et scientifiques. Le soir, de 18h à 20h30, se tint une séance académique dans l'Aula Magna de la fondation Carol Ier, durant laquelle, entre autres interventions, Laurent donna une conférence intitulée « L'immigration turque en Dobroudja au temps de Michel VIII Paléologue (1258-1282) ». D'autre part, le roi Carol II (1893-1953, roi de 1930 à 1940) ne fut pas présent aux manifestations. Laurent rendit compte de cette inauguration dans : Chronique de l'Institut, *EO* 37, 1938, p. 496-500. Un épais dossier d'archives sur cette inauguration est conservé à l'IFEB à Paris.

88. Le 6e Congrès international d'études byzantines aurait dû se tenir à Alger du 2 au 7 octobre 1939, sous la présidence de G. Millet. Les circonstances internationales ne le permirent pas. Toutefois, Millet fit paraître hors commerce pour les participants un ouvrage intitulé *Sixième congrès international d'études byzantines. Alger, 2-7 octobre 1939. Résumés des rapports et des communications*, Paris 1940, qui en présentait le programme détaillé.

Je retournerai à l'Athos au début de mai, et je me ferai un plaisir d'enrichir vos collections… dans la mesure de mes faibles moyens. Car j'ai assez mauvaise presse sur la Sacrée Montagne. Mais qui ne tente rien n'a rien. Dites-moi donc à temps ce que vous avez de plus urgent à photographier ou à vérifier. J'irai certainement à Xéropotamou, Lavra, Iviron, Vatopédi, Esphigménou, peut-être à Stavronikita et Pantocrator. J'ai gardé un trop mauvais souvenir des puces et de la nourriture de Karakala pour que j'y reste longtemps… Croyez bien, en tout cas, que je ferai tout mon possible pour vous satisfaire le plus largement. Chose promise est chose due.

De même, le schéma d'un petit article pour les « Échos d'Orient » dort toujours dans mes tiroirs[89]. Je me promets de le rédiger, dès que j'aurai déblayé la question de Xéropotamou et de Saint-Paul. La question est fort complexe, car moins heureux que vous, qui possédez la photographie des archives des deux monastères, je n'ai pour me guider que les éditions fragmentaires et bourrées de fautes du P. Eudokimos. Et que de légendes, de faux et de supercheries !

Je me réjouis de l'accueil qui vous fut réservé en Roumanie, et ce n'est pas l'envie qui me manque d'être parmi vous le 8 mai. À cette date, je serai parmi d'autres moines…, à moins que vous ne payiez leurs frais de voyage à tous vos invités… Sinon, je crains fort de ne vous rencontrer qu'au prochain congrès byzantin… de Paris[90]. Somme toute, vous devez vous féliciter de n'être pas ici. Lemerle a dû vous écrire l'ahurissante conversation qu'il tint récemment avec deux maîtres de l'Université. On n'aurait su qu'imaginer, pour vous créer des ennuis.

Avec mes remerciements réitérés, je vous prie d'agréer, très Révérend Père, l'assurance de mes sentiments respectueux et entièrement dévoués. Excusez ce long bavardage.

S. Binon.

17. – Binon à Laurent (AAR, 2DT799)

Athènes, 24 avril 1938

Très Révérend Père,

Heureux et fier d'apporter ma modeste contribution aux « Échos d'Orient ». J'ai rédigé un petit article, que je soumets à votre « imprimatur ». Je vous l'adresse par ce courrier[91].

La bibliographie semble au point. Quelques conclusions sont nouvelles : dates d'érection de Monembasie au rang des métropoles, de plusieurs *Notitiae* (Parthey

89. Il s'agira de Binon, Andronic II – Monembasie.

90. Selon le programme du *Sixième congrès international d'études byzantines*, cité n. 88, Binon serait intervenu sur le thème : « Les débuts du monachisme à Trébizonde, d'après une Vie inédite des saints Barnabas et Sophronios » (p. 250), tandis que Laurent aurait présenté pas moins de quatre interventions : « Actes et diplômes du Patriarcat byzantin » (p. 35), « La prosopographie de l'Empire byzantin » (p. 46-47), « La sigillographie de l'Empire byzantin » (p. 244-246), « Byzance, le site, les monuments » (commentaire d'un film, p. 270). Lemerle y aurait annoncé la publication des « Archives grecques du monastère de Kutlumus » (p. 36) dans la collection des Archives de l'Athos, livre finalement imprimé en 1945 (*Actes de Kutlumus* [Archives de l'Athos 2], Paris 1945, 2e éd. 1988).

91. Binon, Andronic II – Monembasie, auquel on se reportera pour les lignes suivantes.

10 et 12), de la mort de Macaire de Monembasie, etc. Personne, jusqu'ici, n'avait cherché la clé de toutes les interpolations du faux chrysobulle. En outre, la thèse chère à M. Papadopoulos trouve ici une éclatante confirmation : le « *chronicon maius* » de Phrantzis cite non l'authentique chrysobulle de 1301, mais le faux de Macaire[92]. Une note (nº 139) est incomplète, et je vous serais reconnaissant d'y ajouter l'indication de la récente édition des œuvres de Gennadios, par le P. Jugie[93]. Si je suis assez content des résultats de cet article, je ne le suis pas de son titre : « L'histoire et la légende des deux chrysobulles d'Andronic II en faveur de la métropole de Monembasie » ; je le soumets à votre critique, avec l'espoir que vous trouverez mieux.

Mais ce qui m'incite à vous écrire aujourd'hui, c'est moins cet article pour votre revue, que la pensée de mon prochain départ pour la Sainte Montagne (vers le 10 mai). Je sais que vos « *desiderata* » sont nombreux. Peut-être, vous serais-je de quelque utilité. Je visiterai les monastères de la côte orientale (Karakala excepté), Xéropotamou, où j'ai de gros intérêts, et le Rossikon. Je suis bien en cour à Lavra – les épitropes ont constaté avec plaisir que je connaissais mieux qu'eux-mêmes l'histoire de S. Athanase –, mais non à Vatopédi, où le prohégoumène-bibliothécaire, pour des raisons faciles à deviner, me voue une haine tenace ; j'y tenterai pourtant ma dernière chance. Mais il arrive qu'à l'Athos, on fasse une escale imprévue. Aussi, dressez-moi une liste de vos « *desiderata* », par ordre de valeur ou d'importance. Je m'efforcerai, je le promets, de vous photographier le plus possible, et aussi le mieux possible. Il ne dépendra pas de moi que vous n'ayez une abondante documentation.

M. Lemerle est pour l'heure à Paris, et je ne saurais lui demander communication de la liste que vous lui avez déjà envoyée. Il me suivra *probablement* sur la Sainte Montagne, et je pourrais lui repasser les manuscrits que je n'ai pu photographier pour vous.

Avec mes remerciements anticipés pour l'accueil que vous ferez peut-être à mon modeste article, je vous prie d'agréer, très Révérend Père, l'hommage de ma plus haute considération et de mon respectueux dévouement.

S. Binon.

92. Georges Sphrantzès ou Phrantzès (1401-1477) est l'auteur d'un *Chronicon* (dit *minus*) utile pour la période 1413-1477. Le *Chronicon* dit *maius* est un faux de Makarios Mélissènos (cf. *ODB*, III, p. 1937). La nouvelle édition du *Chronicon maius* de Sphrantzès avait paru peu auparavant (Georges Sphrantzès, *Chronicon*, éd. J.-B. Papadopoulos, *Georgii Phrantzae Chronicon*, Leipzig 1935). Papadopoulos en avait démontré la forgerie.

93. Martin Jugie (1878-1957 ; assomptionniste en 1895). En 1902, il fut envoyé comme professeur au séminaire de Kadıköy. De 1917 à 1923, il enseigna à l'Institut oriental, à Rome, puis se consacra entièrement à la recherche. À partir de 1932, il devint professeur à l'Université du Latran et aux Facultés catholiques de Lyon. En 1948, il abandonna ses cours à Lyon, au profit d'un enseignement à l'Université romaine de la Propagande, et se retira de tout enseignement en 1952. Fort érudit, Jugie faisait néanmoins parfois preuve d'un esprit polémique avec les orthodoxes (cf. Périer-Muzet, *Notices biographiques*, III, p. 1615-1616 ; V. Laurent, *REB* 11, 1953, p. 7-32 et 12, 1954, p. 6 ; D. Stiernon, *Catholicisme* 6, 1967, c. 1190-1193). – Binon fait ici référence à la série publiée par L. Petit, X. A. Sidéridès et M. Jugie, *Œuvres complètes de Georges* [à partir du t. 2 : *Gennade*] *Scholarios*, I-VIII, Paris 1928-1936.

18. – Laurent à Binon (Bollandistes)

Bucarest, 27 avril 1938

Cher Monsieur Binon,

En toute hâte dans une affolante alternance de cours et d'écritures.

D'abord un grand merci pour votre article monembasien. Il n'a qu'un gros défaut : c'est sa rallonge de grec, non que je sois l'ennemi de la langue des Homérides mais parce que notre imprimeur provincial ne pourra *peut-être* pas imprimer tout ce paquet, faute de posséder des caractères en nombre suffisant. C'est le grave écueil que l'on rencontre partout en France et dont nous souffrions particulièrement à la Bonne Presse. Je vais examiner ce point avec notre nouvelle maison (Gamon, de Thouars) et vous informerai des possibilités d'édition. Dites-moi à l'occasion, si vous tenez étude et texte (du chrysobulle) pour inséparables ; dans l'affirmative et à supposer que le nécessaire ne puisse être fait de notre part, il ne me resterait qu'à vous restituer – avec quel regret – votre précieux manuscrit.

Le P. Grumel[94] qui a lu attentivement votre travail l'a trouvé du plus haut intérêt ; voire, vous l'avez presque converti à la thèse de Papadopoulos. Personnellement je n'ai pu, à cause des soucis qui pèsent en ce moment sur mes épaules, me faire de vos conclusions une idée assez précise. Je m'y attarderai après les fêtes de l'inauguration (8 mai) au moment où la fièvre de la découverte vous harcèlera dans la brousse athonite. Pour le moment, je dois vous dire que la Notitia X a fait l'objet d'une note de Conrad Fink dans *Zeitschrift der Savignystiftung für Rechtsgeschichte*, L. Band – Kan[onistische] Abteilung XIX-1930, 674-679, que vous devrez citer puisqu'elle établit ce que vous soutenez ; nous discuterons au sujet de la date d'érection de la métropole de Monembasie, car l'acte de 1396 me semble fondre deux perspectives : celle du patriotisme monembasiote et celle de sa reconnaissance par l'empereur par l'octroi du rang de métropole ; je crois à la thèse de Dölger, conformément à certains états de « taxeis » et à l'assertion de la note – très explicite – du *Vatican.* 1455 (cf. *EO*, XXXV, 1936, 115, n. 2). Notre revue n'en publiera pas moins votre point de vue, d'autant que l'essentiel de votre travail est ailleurs. Je vous signalerai en son temps certains autres détails dont vous ferez le cas que vous voudrez. La dissertation du manuscrit berlinois sur les Mélissènes n'a pas été reproduite dans l'édition des œuvres de Scholarios qui ne comprend que des authentiques ; mais il y a lieu de mettre une référence à la préface et j'y songerai dès que nos livres me seront accessibles… le montage de la bibliothèque métallique n'étant pas achevé. Vous dirai-je que je suis la piste d'un autre faux – ou du moins plagiat – certain celui-là de Macaire de Monembasie[95] ?

Puisque vous voulez bien m'y inviter, je vous envoie une liste très à la hâte de mes *desiderata* ; si vous les comblez, je pourrai songer à publier un premier volume

94. François Grumel (en religion Venance) (1890-1967 ; assomptionniste en 1907). Il rejoignit Kadıköy en 1920, mena une carrière de chercheur en particulier en théologie orientale, tout en étant secrétaire des *Échos d'Orient*. Il suivit l'Institut de Kadıköy à Bucarest, puis rentra à Paris où il assura la publication de la *Revue des études byzantines* dont il fut également secrétaire jusqu'à son décès (cf. Périer-Muzet, *Notices biographiques*, II, p. 1373-1374 ; R. Janin, *REB* 24, 1966, p. vii-xxxvii ; V. Laurent, *REB* 25, 1967, p. 5-12).

95. L'étude annoncée parut bien plus tard : V. Laurent, Les faux de la diplomatique patriarcale : un prétendu acte synodal en faveur de la métropole de Monemvasie, *REB* 21, 1963, p. 142-158.

d'*Actes patriarcaux*. Mais il faudrait que vous fassiez pour cela un crochet jusqu'à *Dionysiou*. Toute pièce d'archive – quelle qu'en soit la nature – fera toujours mon affaire ; partez du principe que je n'ai *rien* de l'Athos et que toute photo enrichira infailliblement mes dossiers. Je recherche avidement : 1) Actes patriarcaux antérieurs à 1500 ; 2) *Catalogues des patriarches de Constantinople* et 3) *Notitiae episcopatuum*. Tout ce qui, dans cet ordre, ne figurerait pas sur mes listes serait bon à prendre.

Chemin faisant, vous rencontrerez sans doute aussi des sceaux de tout métal (photographiez tous les chrysobulles athonites et achetez à mon compte le vil plomb porteur de textes intéressants). Je compte de même vous indemniser pour vos frais de films et de voyages, car je serais marri que le désir de ne rien accepter vous fît manquer certaines bonnes prises. Vous et Lemerle pouvez m'épargner un voyage à l'Athos ; il est bien juste que j'entre pour quelque chose dans vos dépenses. N'hésitez pas et triplez votre provision de films, et filez sur *Dionysiou*… en mettant l'excursion à ma charge.

Il est possible que je me rende à Athènes en août ou septembre, alors que votre brumeux ciel lovanien taquinera vos jeunes rhumatismes. Peut-être irai-je enfin à Patmos avec l'espoir de vous rendre aussi quelque service.

Excusez mon décousu et le laconisme de ce peu *valuable paper*.

Si Lemerle est rentré, dites-lui que j'ai reçu avec gratitude son mot bruxellois. J'y répondrai dès que la surcharge aura quelque peu diminué. Au milieu de tout le brouhaha de cette veille d'inauguration, je cherche un sujet de conférence pour la séance du 8 mai. L'Institut veut bien s'y faire représenter et il me faut souffler dans les mots et les idées pour réussir mon effet.

Meilleurs vœux de bonnes et heureuses Pâques. Dites à Sotiriou[96] et à Béès[97] que je ne leur veux que du bien et que je résiste tant que je puis à la tentation de leur jouer un tour fort plaisant. Que pensez-vous du *Corpus des inscriptions chrétiennes de l'Hellade* ? Le démon du rire me tourmente depuis que le projet noircit l'affiche de la science – soyons généreux – hellénique[98].

Excellent et fructueux voyage à l'Athos.

Avec ma gratitude la plus cordiale, V. Laurent.

96. Géorgios Sotèriou (1880-1965). Archéologue et byzantiniste, il fut responsable des Antiquités byzantines (1915), directeur du Musée byzantin d'Athènes (1921) et professeur d'archéologie chrétienne et d'épigraphie à l'Université d'Athènes (1924-1952) (cf. M. Ch. Gkètakos, *ThEE* 11, 1967, c. 639-642).

97. Nikolaos Béès/Veis (1883-1958). Philologue, élève de Lampros et de Politès à l'Université d'Athènes, il fonda en 1909 la revue *Βυζαντίς* (2 volumes parus jusqu'en 1912), vécut assez longuement en Allemagne (1912-1925) où il fonda en 1920 un autre périodique, le *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*. Il enseigna à l'Université d'Athènes de 1925 à 1945, date à laquelle il fut éloigné pour des motifs politiques (cf. N. B. Tomadakès, *ThEE* 3, 1963, c. 769-770).

98. Ce projet était porté par Nikolaos Béès. Il aboutit à un seul volume, signé de ce même auteur : *Die griechisch-christlichen Inschriften des Peloponnes* (Corpus der griechisch-christlichen Inschriften von Hellas 1), Athènes 1941. Béès s'était forgé de fortes inimitiés – comme on le lit ici, et comme en témoigne Binon ailleurs (dans une lettre à Delehaye, cf. Joassart, Binon byzantiniste, p. 398 : « réputation de misanthropie et d'insociabilité »). La réception savante de son livre fut défavorable, peut-être injustement : cf. A. Rhoby, A Short History of Byzantine Epigraphy, dans Idem (éd.), *Inscriptions in Byzantium and beyond. Methods, Projects, Case Studies* (Veröffentlichungen zur Byzanzforschung 38), Vienne 2015, p. 17-29, ici p. 23.

19. – Binon à Laurent (AAR, 2DT822)

Athènes, 20 juin 1938

Très Révérend Père,

Je n'ai pu me rendre à votre désir et confier à un certain Monsieur de Bucarest, dont Lemerle m'a parlé, les photographies que j'ai prises à votre intention : à ce moment, je rentrais de la Sainte Montagne, et c'est aujourd'hui seulement que tous les films seront développés. Il me sera aisé d'opérer leur classement, et de tenir à votre disposition une petite provision de photographies. Les confierai-je à la poste, comme envoi recommandé ? Dois-je les donner à quelqu'une de vos connaissances, de passage à Athènes ? Je souhaiterais avoir votre opinion sur la question. Dans une prochaine lettre, je ferai le compte exact de ces photographies, que j'ai prises à Lavra, Xéropotamou, *Dionysiou*, S. Pantéleimon et Iviron. J'étais à Dionysiou pour vous seulement, et bien m'en a pris : j'y ai trouvé et photographié un document d'un grand intérêt pour mes études : le prototype de la Vie du fondateur, dont Agapios n'a publié qu'une métaphrase abrégée. Un ensemble de circonstances exceptionnelles m'a permis de passer un peu plus de 3 heures dans la salle des archives de *S. Paul* : j'ai dressé le catalogue des 24 actes grecs qui m'ont été communiqués. On ne m'a permis de photographier qu'un document, mais il est d'importance : il s'agit d'un acte, écrit en grec, et daté d'Andrinople (donc avant 1453), adressé par Mahomet le Conquérant aux moines de S. Paul[99]. J'aurais voulu vous apporter, en brassées, les *sigillia* patriarcaux et épiscopaux conservés à S. Paul : ce bonheur m'a été refusé. Bien que je fusse porteur d'une chaleureuse lettre de recommandation de Mgr Chrysostome Papadopoulos[100], on m'a absolument interdit de prendre des photographies à Vatopédi et Esphigménou. Malgré ces avatars, j'ai une bonne provision de films, dont vous serez j'espère satisfait.

Je voudrais dans cette lettre rassembler pour vous les miettes de mes découvertes. Si les renseignements qui suivent vous sont déjà connus, excusez mon verbiage.

[…][101]

Voilà, je crois, tout ce qui est susceptible de vous intéresser directement, parmi les choses que je rapporte de mon récent voyage. J'ai cru que vous me sauriez gré de vous les communiquer, avant que ne paraisse l'article que je consacrerai aux archives grecques de S. Paul. Excusez le décousu et la brièveté de ces informations. Mais qu'aurais-je pu faire là-bas sinon copier en hâte, sans toujours vérifier une lecture incertaine.

À mon tour de vous demander des détails supplémentaires, si par hasard vous aviez la photographie de l'un ou l'autre de ces documents. Quelques renseignements

99. Édition dans Binon, *Xéropotamou*, nº 29, p. 295-298.

100. Chrysostomos Papadopoulos fut archevêque d'Athènes sous le nom de Chrysostomos Ier de février 1923 jusqu'en octobre 1938.

101. Binon a transcrit ici toute espèce d'informations fragmentaires (notamment des textes grecs) pouvant intéresser Laurent, dont la plupart se retrouvent dans *Xéropotamou* : sur un sceau de Docheiariou de 1037 (édité depuis), l'icône de la Vierge Tricherousa de Chilandar (→ 21) à laquelle étaient appendues monnaies ou bulles, une bulle d'Alexis Comnène à Stavronikita, 3 *sigillia* patriarcaux de Saint-Paul (cf. Binon, *Xéropotamou*, nos 17, 18, 40, p. 277-278 et 306-307), un *sigillion* épiscopal du même monastère (*ibidem*, nº 33, p. 303), une liste des actes de Saint-Paul authentiqués par des prélats de Thessalonique.

sur les signatures de l'acte de donation de Sampias seraient les bienvenus[102]... Je n'ai non plus pas eu le temps de vérifier si les *sigillia* dont j'ai dressé la liste étaient publiés, dans Mikl[osich]-Müller, ou ailleurs.

Mais je m'aperçois que cette lettre a pris des proportions imprévues. Pour ne pas la charger encore, je joindrai la copie du cod. Esphig. 23, fol. 229v, à ma prochaine lettre. Celle-ci contiendra encore les maigres notes que j'ai prises sur les manuscrits photographiés. Que dois-je faire de la liste de vos « *desiderata* » ? La repasser à Lemerle, ou vous la renvoyer ?

Je voudrais connaître votre avis sur mon dernier article dans la *Byz[antinische] Zeitschrift*. Les identifications que j'y propose vous agréent-elles[103] ? En ce qui concerne l'article sur la métropole de Monembasie[104], je regretterais vivement d'en dissocier les textes grecs, qui en font l'intérêt. L'éditeur consentirait-il aujourd'hui à faire plus ample provision de caractères grecs ? Je le souhaite vivement. L'introduction devra être légèrement modifiée, dans le sens que vous voulez bien m'indiquer, d'après la note très importante du *Vatic. gr.* 1455, fol. 223v, qui m'avait échappé. *Mea culpa* !

Excusez cette longue missive qui vous fera perdre beaucoup de temps... Mon seul désir a été de vous communiquer dès aujourd'hui les principaux résultats de mon enquête athonite, et peut-être, de vous être utile, dans la mesure de mes faibles moyens. En attendant les instructions de votre part, sur la méthode à employer pour vous faire parvenir les films, je vous prie d'agréer, très Révérend Père, l'hommage de mes sentiments respectueusement dévoués.

S. Binon.

20. – Dölger à Binon (Bollandistes)

München, den 25. Juni 1938

Sehr geehrter Herr Kollege!

Besten Dank für Ihren freundlichen Brief vom 17. Juni, der so zahlreiche für meine Arbeit wichtigen Nachrichten enthielt. Ich erfahre mit Vergnügen, dass sie das Turnier um Suda mit Vergnügen verfolgen, und Sie haben ganz sicher damit recht, dass es mir selbst wesentlich weniger Vergnügen bereitet. Die Pflicht der Bibliographie, in welcher man ja gezwungen ist seine kritischen Bemerkungen auf den engsten Raum zusammenzudrängen, lässt leider die Erwiderungen auf die Zahl der „ergänzten" oder „berichtigten" Autoren, welche daran natürlich keine Freude haben, immer mehr anwachsen und raubt einem die Zeit für nützlichere und notwendigere Arbeit. Aber : ti na kanis? Schliesslich ist eine kritische Bibliografie da, um kritisch zu sein und nicht, um ausnahmslos jedem nur ein paar schöne Worte zu sagen.

Ihre Kritik zu Soloviev-Mošin und Rouillard habe ich sehr eingehend gelesen und bin nahezu ausnahmslos mit allen Ihren Bemerkungen einverstanden, insbesondere mit denjenigen über die Editionsmethode[105]. Ich bin sehr froh, dass die

102. Binon, *Xéropotamou*, no 19, p. 278-281.
103. Binon, Prostagma inédit.
104. Binon, Andronic II – Monembasie.
105. Voir *supra* n. 71.

byzantinische Diplomatik einen so tief in ihre verwickelten Geheimnisse eingedrungenen und so gewissenhaften Mitarbeiter gefunden hat.

Ich freue mich auch sehr, dass die Druckarbeit von Teubner Ihre Anerkennung findet; mit de Meester hatte ich ja auch schon zu tun und habe dort in der Tat auch keine besonders guten Erfahrungen gemacht. Für mich ist die Freunde an der Teubnerschen Arbeit freilich getrübt durch den wohl für Sie unvorstellbar hohen Herstellungspreis (ein Bogen = 16 Seiten rund 250 RM), der die Sicherung des Weitererscheinens der Zeitschrift durch staatliche Zuschüsse zu einem von Jahr zu Jahr wieder neu zu lösenden schwierigen Problem macht, das den Herausgeber jeweils viel Zeit und Nerven kosten. Wenn wir in dieser Beziehung bessere Verhältnisse hätten könnte die deutsche klassische und byzantinische Philologie wesentlich bessere Figur hinsichtlich ihrer tatsächlichen Leistung machen; wie viel Vorzügliches muss ungedruckt bleiben!

Nun kurz zu Ihren Anfragen. Im Chrysobull Reg. 1875 steht[106]:

Z. 15: τὴν ἀνὰ τὸ ὄρος διακειμένην τῆς βασιλείας μου ἐπ’ ὀνόματί τε τ̣ιμωμέν̣η̣ν̣

Z. 16: τοῦ Σωτῆρος Χριστοῦ καὶ οὕτως πως ἐπικεκλημέν̣η̣ν̣ τ̣ο̣ῦ̣ Ἐ̣σ̣φ̣υ̣γμένο̣υ̣...

Bezüglich des Vorkommens anderer Rotworte als der gewöhnlichen darf ich Sie vorläufig auf meinen Kodikellos-Aufsatz, S. 36, Anm. 4 und besonders 7 verweisen[107]. Speziell ἔτους ist mir sonst nicht begegnet (vgl. z. B. aber auch παρούσης in *Facsimiles* n. 37), es scheint mir aber der Annahme, dass der ingrossierende Schreiber dieses Wort ausgelassen und der rekognoszierende Beamte es mit roter Tinte eingesetzt hat, nichts entgegenzustehen; im Gegenteil, das Beispiel fügt sich sehr gut zu den übrigen, welche beweisen, dass diese roten Einträge ein Akt wirklicher Rekognition sind (vgl. Kodikellos 53). – Das von Ihnen als 5) aufgeführte Prostagma des Johannes VII. würde nach der Indiktionsangabe in den Oktober 1406, nicht 1407 gehören; zu N. 4) vgl B.Z. 31, S. 35. Leider scheine ich, wie Ihre Liste zeigt, seinerzeit in H. Pavlu auch nicht alle Kaiserurkunden erhalten zu haben. Sie würden mich sehr verpflichten, wenn Sie mir Abzüge von den Stücken für unser Urkundenarchiv zur Verfügung stellen könnten. Ich würde daraus selbstverständlich nichts veröffentlichen oder veröffentlichen lassen, bevor Sie selbst Ihrer Absicht gemäss die Stücke behandelt hätten. Über das Chrysobull vom Juni 1378 kann ich Ihnen leider keine weiterführenden Angaben machen, da ich es nicht besitze und nur aus der Erwähnung im Prostagma Johannes’ VII. vom Juni 1405 notiert hatte. Ich nehme an, dass es mit der Uspenskijschen Urkunde N. CLXXVII (Jus Gr. Rom. ed. Zepi S. XXVI) identisch ist, da dort die Angabe „November“ wegen der Indiktion 2 nicht richtig sein kann.

Ich hoffe sehr, dass es möglich sein wird die Besprechung Ihrer beiden Merkurios-Arbeiten im nächsten Heft der B.Z. zu bringen; der Herausgeber der Zeitschrift

106. Sur ce chrysobulle de 1259 de Michel Paléologue, très mal conservé et encore inédit (F. DÖLGER, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565-1453*. 3. Teil, *Regesten von 1204-1282*, Munich 1932, nº 1875), voir BINON, *Xéropotamou*, nº 5, p. 259, qui reproduit la lecture ici proposée par Dölger.

107. F. DÖLGER, Der Kodikellos des Christodulos in Palermo. Ein bisher unerkannter Typus der byzantinischen Kaiserurkunde, *Archiv für Urkundenforschung* 1, 1929, p. 1-65, réimp. dans IDEM, *Byzantinische Diplomatik*, cité n. 81, p. 1-74.

muss eben leider bei eintretendem Raummangel immer mit seinen eigenen Arbeiten zurücktreten[108].

Mit der Wiederholung meines besten Dankes und den besten Grüssen bin ich

Ihr sehr ergebener

Franz Dölger.

21. – Binon à Millet (EPHE – Centre Gabriel Millet)

Athènes, le 26 juin 1938

Cher Maître,

Cette lettre vous sera cause de joie et de déceptions. Je suis à Athènes depuis huit jours, après un séjour d'un mois sur la Sainte Montagne. Ayant fait le compte des documents que je rapporte à votre intention, je m'aperçois qu'ils sont un peu plus, et beaucoup moins nombreux, que ceux que vous attendiez de moi. J'explique ce paradoxe.

D'abord – et pour esquiver tout reproche –, je vous dirai que les recommandations ne me manquaient pas, du Ministère des Affaires Étrangères et de l'Archevêque d'Athènes. L'accueil que me réserva le gouverneur de l'Athos ne fut pourtant rien moins que bienveillant ; et à la Ἱερὰ Κοινότης, on me refusa l'autorisation de photographier les manuscrits, et à plus forte raison, d'avoir accès aux trésors. Il me manquait, paraît-il, une recommandation… du Patriarche œcuménique ! La mauvaise foi de ces gens n'a d'égale que leur profonde et incurable ignorance. Le protépistate (un Ibériote), ouvrant le volume de planches des « Actes de Lavra » que je lui avais offert, réussit à lire βασιλεὺς Καλλίνικος au lieu de Κομνηνός… C'est tout dire.

Heureusement, les monastères ne tiennent pas grand compte du διαμονητήριον[109]. Partout – ou presque – j'ai pu photographier les manuscrits dont j'avais besoin (je rapporte environ 800 photographies). À Saint-Paul, des circonstances exceptionnelles m'ont ouvert la salle des archives (j'ai dressé le catalogue complet des actes grecs). Mais je n'ai malheureusement visité aucun σκευοφυλάκιον. À Dionysiou, où j'avais pourtant reçu l'accueil le plus chaleureux, on inventa toutes sortes de prétextes pour différer puis pour refuser cette visite. À Chilandari, le seul énoncé de votre nom m'a ouvert toutes les portes. Sous la conduite du P. Onuphre, j'ai parcouru tout ce qui, dans le monastère, offre un certain intérêt. À entendre mon « cicerone », vous feriez ample moisson si vous veniez à Chilandari. Le cadre de bois qui surmontait le cénotaphe de S. Syméon a été enlevé ; des fresques très belles, qui n'ont subi aucune restauration, étaient cachées sous ce revêtement ; elles représentent SS. Syméon et Sabbas, Miloutine et S. Étienne (protomartyr) et mériteraient d'être étudiées[110]. Des savants russes seraient aussi venus récemment, et auraient fait

108. Dölger fit lui-même un compte rendu très détaillé dans *BZ* 39, 1939, p. 171-179, où il relevait la solidité du travail de Binon et la nouveauté de l'approche globale du dossier hagiographique de saint Mercure.

109. Le permis de séjour nécessaire sur le Mont Athos, délivré par les autorités athonites.

110. Sur ces fresques célèbres représentant les fondateurs du monastère de Chilandar et le roi de Serbie Stefan Uroš II Milutin (1282-1321), voir par exemple D. Vojvodić, Donor

enlever le revêtement de la Tricherousa. Comme il fallait s'y attendre, la peinture représente le type habituel de la Vierge et de l'Enfant (ΜΡ ΘΥ – Ἡ Ὁδηγήτρια) ; la Vierge a 2 mains et non trois, et ceci est conforme au typikon de S. Sabbas[111]. Tirant parti des excellentes dispositions des Pères, j'ai photographié au Leica l'épitrachilion et les aéria que vous signaliez sur votre fiche[112]. Ces photographies sont fort réussies, et j'en garde précieusement un agrandissement pour ma collection. Je joins à cet envoi le film lui-même (que j'insère aux premières pages de l'article). Le P. Onuphre m'a aussi remis une petite enveloppe à votre adresse ; je la glisse dans cette enveloppe.

Partout où j'étais, j'ai profité de toutes mes heures de liberté pour vérifier les inscriptions dont j'avais la liste. Mes notes sont inscrites sur vos fiches elles-mêmes, que je vous renvoie. Beaucoup de lectures sont nouvelles. Qui plus est, j'ai dépisté des inscriptions que ne renseigne pas le « Recueil »[113]. Certaines sont fort importantes : voir en particulier Dionysiou et Lavra. Je joins à ces fiches la photographie d'une inscription fort belle, malheureusement mutilée, de Lavra. J'aurais voulu faire plus et mieux : mais vous savez comme moi que les églises athonites sont fermées tout le jour. Au risque d'allonger encore mon voyage, force m'a été de quitter certains monastères sans avoir vu, du catholicon, autre chose que ce qu'il m'était permis de voir durant un office.

Du point de vue des inscriptions, la moisson est donc abondante. Il n'en est malheureusement pas de même des actes de Lavra. Ici se place la grosse déception de mon voyage. Je croyais les Lavriotes plus « ouverts » aux choses de l'esprit que les autres athonites. Il faut déchanter. Ils n'ont eu aucune réaction à la vue des superbes volumes que je leur offrais en votre nom. J'ai eu beau traduire le passage de l'introduction où vous faites allusion à la gloire du monastère, etc. Peines perdues. La partie était jouée d'avance. On m'a opposé un refus poli, mais catégorique. Le prétexte était facile : un des épitropes chargé de la garde des archives partait le lendemain même pour Salonique, emportant sa clé… Je pensais trouver aide auprès du P. Spyridon[114]. Mais celui-ci n'est plus que l'ombre de lui-même : il s'est très mal

portraits and compositions, dans G. Subotić, *Hilandar Monastery*, Belgrade 1998, p. 249-257. – Le moine Onuphre qui guide Binon est alors prohigoumène du monastère de Chilandar.

111. L'icône de la Vierge « aux trois mains » de Chilandar, datée du milieu du 14e siècle mais antérieure selon la légende, porte un riche revêtement de métal et de pierres colorées qui dissimule une icône du type de l'Hodègètria (la troisième main n'appartenant qu'au revêtement métallique). Voir par exemple S. Petković, *Εἰκόνες τῆς Ἱερᾶς Μονῆς Χιλανδαρίου*, Monastère de Chilandar-Mont Athos 1997, p. 27, ill. p. 79, avec la bibliographie p. 181-182 (l'auteur y mentionne p. 27 l'examen cité par Binon).

112. L'épitrachilion est une étole propre au célébrant et l'aèr un voile liturgique couvrant la patène et le calice (cf. L. Clugnet, *Dictionnaire*, cité n. 73, respectivement p. 54-55 et 4).

113. Cité *supra* n. 41.

114. Spyridon Lavriôtès (1867-1940). Né à Égine, Spyridon Kampanaos fit ses études de médecine à l'Université d'Athènes, devint médecin aux armées en 1895 et participa à ce titre à la guerre gréco-turque de 1897. Il rejoignit le monastère de Lavra en 1898 et prit l'habit en 1901. Il se consacra dès lors aux manuscrits et aux archives de son monastère, publiant notamment, avec S. Eustratiadès, un catalogue des manuscrits de Lavra (*Κατάλογος τῶν κωδίκων τῆς Μεγίστης Λαύρας [τῆς ἐν Ἁγίῳ Ὄρει]* [Ἁγιορειτικὴ Βιβλιοθήκη 2-3], Paris 1925). Correspondant érudit des savants de tous pays sur la Sainte Montagne, il dactylographia pour Lake

remis d'une attaque d'apoplexie qui l'a terrassé cet hiver, et dont il a gardé une amnésie presque complète. À la vue des « Actes », il s'est écrié : ἡ βασιλεία μου, mais il n'a rien fait pour faciliter ma tâche. À l'entendre, *huit jours de présence* à Lavra auraient *peut-être* préparé le terrain. Je ne pouvais me payer ce luxe… et les actes sont restés dans les tiroirs. Je crois aujourd'hui que personne ne réussira à photographier ces archives. J'avais tous les atouts dans mon jeu, et je compte parmi quelques moines influents des amis en qui j'aurais pu trouver assistance… Un Grec serait-il plus heureux ? J'en doute, vu l'ambiance de paresse intellectuelle et d'incurie scientifique. Les archives de Lavra m'avaient été ouvertes lors de mon premier voyage : ce fut un heureux hasard, et rien de plus.

La mort dans l'âme, je renvoie donc par ce courrier à Mademoiselle Rouillard la liste de ses « *desiderata* ». Je souhaiterais tout au moins que vous jugiez ces résultats de mon expédition athonite, en tenant compte des difficultés que j'ai rencontrées, et des obstacles que j'ai dû affronter. L'Athos, de plus en plus, se replie sur lui-même. Quiconque y va pour travailler est a priori un ennemi qu'il faut par tous moyens écarter ; alors, on lasse sa patience… et à chacune de ses questions, on feint l'ignorance. La vie religieuse sombre d'ailleurs au même rythme que la vie intellectuelle. Je ne sais si je fais bien de vous parler ainsi ; vous avez conservé peut-être quelques illusions sur la science des athonites…

M. Sigalas[115], professeur à Salonique, souhaiterait recevoir un exemplaire des Actes de Lavra. Il en ferait, m'a-t-il dit, une recension détaillée dans une revue grecque, et lui consacrerait encore un article dans un journal de Salonique. Je me permets de vous recommander cet envoi, M. Sigalas étant bien placé – aux portes de la Sainte Montagne – pour rendre à l'occasion les plus grands services.

De nombreux athonites m'ont prié de vous transmettre leurs salutations : les PP. Eudokimos (Xéropotamou)[116], Onuphre (Chilandari) et surtout Spyridon (Lavra). Les deux derniers vous réclament à grands cris…

(voir *supra* n. 20) les archives de Lavra (mais d'après des cartulaires modernes) et fut associé par Millet à la publication du tome I des Archives de l'Athos, où un hommage appuyé lui est rendu (ouvrage cité n. 8, voir p. XI). Il fonda en 1920 le périodique *Ὁ Ἄθως*, qui accueillit de nombreuses études d'érudition (voir les ouvrages cités ci-dessus et agioritikesmnimes.blogspot.fr, *s.v. Γέρων Ἀθανάσιος Λαυριώτης*).

115. Antonios Sigalas (1890-1981). Né à Syros, docteur en philologie et théologie de l'Université de Munich, il enseigna à partir de 1926 la papyrologie et la paléographie grecque à l'Université de Thessalonique où il devint professeur en 1940. Bon connaisseur du Mont Athos et de la Macédoine occidentale, il fut l'un des fondateurs de la Société d'études macédoniennes. On lui doit une histoire de l'écriture grecque (*Ἱστορία τῆς Ἑλληνικῆς γραφῆς*, Thessalonique 1934, prix Zappas de l'Association des études grecques à Paris en 1935), régulièrement réimprimée (cf. N. E. TZIRAKÈS, *ThEE* 11, 1976, c. 133-134).

116. Eudokimos Xèropotamènos (1868-1938). Né en Crète, Éleuthérios Paulos Dorountakès (en religion Eudokimos) fut enseignant, rejoignit l'Athos en 1890, prit l'habit en 1893 et devint prohigoumène de Xèropotamou en 1900. « Xéropotamite éclairé » selon Binon (*Xéropotamou*, p. 1), il fut l'un des cinq membres de la commission chargée de la rédaction de la Charte constitutionnelle de l'Athos de 1924. Il publia en 1926 une histoire de son monastère (déjà citée → 8), pour célébrer le (prétendu) quinzième centenaire de son existence (424-1925) ; il y donna une liste détaillée des archives de son monastère (p. 156-199). Il publia par la suite un important catalogue de 425 manuscrits de Xèropotamou (*Κατάλογος ἀναλυτικὸς τῶν χειρογράφων κωδίκων τῆς βιβλιοθήκης... τῆς Μονῆς τοῦ Ξηροποτάμου*,

Dans l'espoir que les renseignements que je glisse dans cette enveloppe vous agréeront, je vous prie de croire, cher Maître, à mon respectueux dévouement.

S. Binon.

N'oubliez, je vous prie, ni S. Mercure, ni les actes du Protaton[117]. Je glisse dans cette enveloppe une récente contribution à la « Byzantinische Zeitschrift »[118], à qui je souhaite que vous fassiez l'honneur d'une lecture.

Dois-je renvoyer les épreuves du t. I des Actes de Lavra ?

22. – Binon à Laurent (AAR, 2DT824)

Athènes, 9 juillet 1938

Très Révérend Père,

J'ai été trop heureux d'apprendre, par votre bonne lettre, que les résultats de mon expédition athonite avaient eu l'heur de vous intéresser. De grâce, ne me jetez pas la pierre : à S. Paul, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour obtenir de photographier les *sigillia*, que je soupçonnais justement d'être inédits ; je me suis heurté à un refus poli, mais catégorique. Je vous conterai de vive voix ce qu'il m'a fallu déployer de persévérance, de ruse – et un peu d'astuce – pour arriver à être enfermé pendant trois heures dans la salle des archives, avec mon porte-plume et mon mètre comme seules armes. Il fallait faire vite.

Vous trouverez sous ce pli la liste des manuscrits que j'ai photographiés à votre intention. Les ratés sont très rares – je les ai signalés à l'attention de Lemerle, dans la liste que je lui ai remise – ; il y a même des doubles : Dionysiou 147, fol. 290r-315v. Le Leica s'étant bloqué, force m'a été de retirer le film – il était à peu près 5 heures – dans une cellule monastique (horriblement sale !) ; le P. hôtelier bouchait la fenêtre avec une tôle ondulée ! Après quelques secondes d'accoutumance, j'y voyais comme en plein jour. Néanmoins, le film ne se présente pas trop mal. Mais pour être sûr du résultat, j'ai rephotographié la partie du manuscrit que je croyais « voilée ».

Hélas ! je n'ai pas photographié la Vie de S. Niphon. Je nourrissais, à mon arrivée à Athènes, de folles ambitions. J'aurais souhaité rassembler en un bon volume toutes les Vies de Saints Athonites dont on n'avait publié que la métaphrase, ou abrégé, le tout sous un titre alléchant : « Anecdota hagiographica Athonensia... ». Force m'a été de restreindre mon programme. J'ai donc négligé, avec d'autres, le patriarche Niphon. Les codd. Dionysiou 591 et 647 se trouvaient, m'a-t-on dit, lors du passage de Lampros, dans le typicarion du catholicon. Lampros n'eut pas idée de consulter cette collection. Je n'en sais pour ma part que ce qu'en a dit Mgr

Thessalonique 1932). Il mourut quelques mois après la visite de Binon, en octobre 1938 (voir Moïse l'Hagiorite, *Μέγα Γεροντικό εναρέτων Αγιορειτών του εικοστού αιώνος*. 1, *1901-1955*, 2011, p. 325).

117. Cette mention incidente laisse à penser que Millet avait l'intention de confier à Binon les archives du Prôtaton pour qu'il les édite. D. Papachryssanthou, *Actes du Prôtaton* (Archives de l'Athos 7), Paris 1975, p. 173, qui mentionne les photographies de ces archives faites par Millet (plaques de verre déposées de nos jours au Collège de France), n'a pas connu ce projet.

118. Binon, Prostagma inédit.

E. Kourilas, Κατάλογος ἁγιορειτικῶν χειρογράφων, dans *Θεολογία*, XIV (1936), p. 115 et 121 : la Vie de S. Niphon serait le nº 3 du cod. 591, de 1754, et – dirait-on – occuperait 61 folios du cod. 647 (non daté). Pas d'incipit. Ces manuscrits se trouvent aujourd'hui classés dans la bibliothèque, avec un nouveau numéro. Ainsi le cod. 592, de 1594 (Kourilas, p. 117) dont j'ai tiré la « Vie de S. Denys » (fol. 131ʳ-163ᵛ) porte le nº 611… Combien je regrette d'avoir laissé échapper cette prise de choix. Ti na kanoumé. Tout ce que j'ai pu faire, c'était de les ajouter à votre liste (avec une grosse flèche), avant de la passer à Lemerle. Celui-ci est maintenant en France. Je souhaite qu'il tienne ses promesses et vous rapporte de la Sainte Montagne, une ample moisson.

J'oubliais ce par quoi j'aurais dû commencer : vous présenter mes félicitations respectueuses pour votre récente élection à l'Académie roumaine. Cette décision honore grandement ces Messieurs de Bucarest ; et je connais ici d'autres Messieurs qui en baveront… Quel joli pied de nez ! Et quelle élégante manière de tirer la langue à quelqu'un !

Vous trouverez encore sous ce pli, ma copie du cod. Esphigm[énou] 23, fol. 229ᵛ. Je vous ai dit dans ma précédente lettre les raisons pour lesquelles je n'ai pu photographier. Ma copie n'est pas une interprétation : je conserve les fautes d'accents et beaucoup d'autres. Les abréviations nouvelles ont été résolues entre parenthèses courbes[119].

Revenons-en aux films. Votre appétit *féroce* est-il satisfait ? Non sans doute, puisque les 500 photos – environ – que j'ai prises, ressemblent fort, compte tenu de tous vos *desiderata*, à un modeste hors-d'œuvre. Mais pouvais-je rester trois mois au Mont Athos (quel risque pour mon estomac, et pour mon intégrité sanguine !) et manquer à tous mes devoirs conjugaux ? (quelle responsabilité pour vous !). J'ai donc visé ce que vous aviez souligné en bleu. Ne m'en voulez pas de n'avoir pas fait plus, et mieux. J'ai trié tous les films, et ficelé un beau petit paquet, pour ce M. Hulitsa que je ne vois pas venir. S'il n'est pas venu demain, j'irai porter mes « trésors » à la Maison de Patissia[120].

Vous êtes trop aimable et trop indulgent, pour mes modestes publications, dont je réclame de vous un compte-rendu *critique*. Sur votre désir, je vous adresse par ce courrier un tiré à part de la « Byzantinische Zeitschrift »[121].

Je vous remercie vivement pour les renseignements que vous voulez bien me donner sur les signataires de l'acte de 1405[122]. L'article de la *BZ* XXIII, 144-154, est vraiment important[123]. Entre-temps, j'ai retrouvé tous mes signataires, à une seule exception près, sur un acte de Lavra de *1405* (cod. B : éd. S. Eustratiadès, *Ἑλληνικά*, II, 1929, p. 381).

119. Cette copie du f. 229ᵛ de l'*Esphigménou* 23 est aujourd'hui attachée à la précédente lettre de Binon à Laurent (→ 19). Mais l'acte était déjà connu, comme le relève Laurent (→ 24).

120. Il s'agit de la résidence assomptionniste d'Athènes, située de nos jours au 32, rue Heptanissou. – Ce M. Hulitsa nous est inconnu.

121. Binon, Prostagma inédit.

122. Il s'agit d'un acte de donation de 1405 conservé à Saint-Paul dont Binon fait le commentaire, sans l'éditer, dans *Xéropotamou*, nº 19, p. 278-281. Les remarques prosopographiques qui suivent concernent aussi le nº 9 (*ibidem*, p. 265-268).

123. S. Kugeas, Notizbuch eines Beamten der Metropolis in Thessalonike aus dem Anfang des xv. Jahrhunderts, *BZ* 23, 1914-1919 [1920], p. 143-163.

J'hésite seulement à propos du dernier, le diacre Pierre, dikaiophylax et grand chartophylax. J'ai lu, sur l'acte original *(ὑπο)γεγραμ[μ]ένος* (καὶ) μ(αρτυ)ρῶν ὑπέγραψα. La copie, contemporaine, offre ὁ Ἰνδρειώμενος συμμαρτυρῶν ὑπέγραψα. Je suppose qu'il faut lire ὁ Ἀνδρειώμενος, nom de famille dont on a d'autres exemples (cf. Epetiris, VI, 1929, p. 383-86). J'ai identifié tous mes personnages, à l'exception de *Radoslav ὁ Χλάμπενος*, beau-père de *Nicolas Παγάσης ὁ Βαλδουβῖνος*, dont le P. Eulogios a imprimé qu'il était αὐθέντης Καστορίας ? ? *Radoslav Sampias* et un certain monastère *τῆς Μεσονησιωτίσσης* ont été jusqu'ici rebelles à toutes mes recherches. Je sais bien qu'on ne m'en voudra pas de ne pouvoir identifier tout et tout le monde. Mais il est toujours intéressant de formuler un rapprochement, et si vous m'y aidiez, je le signalerais à mes lecteurs (s'il y en a !).

En ce qui concerne l'article sur les chrysobulles d'Andronic II et les faux de Macaire, je ne voudrais pour rien au monde vous être cause d'ennuis, et vous occasionner des frais inutiles. Vous comprenez aisément les raisons qui m'interdisent de dissocier texte français et texte grec. Si donc vous croyez qu'il serait difficile de me satisfaire, ou que le texte grec court le risque d'être mal composé, n'hésitez pas à me renvoyer ma prose. J'en serai évidemment peiné, car j'aurais souhaité vivement lire mon nom dans les « Échos d'Orient », et publier quelque chose sous votre égide… Mais ce serait pour une autre occasion… sans trop de grec. De toute manière, je réclame le manuscrit, pour y apporter les corrections que vous m'avez aimablement signalées. N'oubliez pas, je vous prie, la référence aux œuvres de Gennade Scholarios. Je serai à Athènes jusqu'à la fin de ce mois. Après le 10 juillet, mon adresse devient : 69, rue de la Marcelle, Couvin (Belgique)[124], où j'attendrai que le gouvernement me trouve une chaire dans un athénée (synonyme de lycée). Cela me fera un grand changement.

Si j'avais l'ambition démesurée d'écrire une histoire générale de l'Athos, il me faudrait connaître tout ce qui se publie en Roumanie sur la question. Mais ici encore, je me suis borné à l'étude du monachisme athonite, des origines à la fin du XIe s. Seuls, les monastères de *Xéropotamou* et de *S. Paul* feront l'objet d'une monographie générale. Le chrys[obulle] de Mihnea publié dans « Bucureşti », 1935, p. 95-105, m'intéresse donc vivement[125], de même que tout ce qui se publiera sur les dits monastères. Voulez-vous songer à moi ?

Je vous prie d'excuser le décousu de cette lettre. Mais la chaleur abrutissante de ces derniers jours m'a privé de tous mes moyens… Dans l'espoir que vous vous déclarerez satisfait de ma moisson, je vous prie d'agréer, très Révérend Père, l'hommage de ma plus haute considération et de mon respectueux dévouement.

S. Binon.

124. Commune belge dans le sud-ouest extrême de la province de Namur, toute proche de la frontière française. Binon avait passé une grande partie de sa jeunesse dans cette localité où sa famille s'était établie en 1913. Il fut inhumé dans le cimetière couvinois en octobre 1940 ; sa tombe fut recouverte d'une mosaïque de style byzantin représentant saint Mercure, copiée sur la fresque de l'église du Prôtaton sur le Mont Athos. La mosaïque, fortement dégradée au fil du temps, fit l'objet d'une rénovation et fut inaugurée en 2008 (cf. R. MARÉE, Stéphane Binon, cité n. 1, p. 182-183).

125. L'acte de 1585 du voïvode de Valachie Mihnea Turcitul (1577-1583, 1585-1591) fut publié par S. NICOLAESCU, Documente cu privire la istoricul Bucureştilor. Intâmplări şi fapte, *Bucureştii. Revista Muzeului şi Pinacotecei municipiului Bucureşti*, 1935, nº 1, p. 95-105. Trois numéros de cette revue fort rare sont conservés à l'IFEB (→ 24).

23. – Binon à Laurent (IFEB)

Athènes, 14 juillet 1938

Très Révérend Père,

Mea maxima culpa ! J'ai laissé sottement passer l'occasion. Lundi et mardi, j'ai été empêché de me rendre à Patissia ; mercredi, je n'y ai plus pensé, et il a fallu qu'aujourd'hui, au sortir de la Légation de France[126], je rencontre vos confrères athéniens, pour me rappeler à mes devoirs. Le R. P. Stéphanou[127] m'apprit que M. Hulitsa s'était embarqué ce matin même. Je vous prier d'agréer toutes mes excuses pour ce fâcheux contretemps.

Mais rien n'est perdu. Je quitte Athènes le 1er août prochain, pour Stamboul. Les Pères de Patissia m'affirment que j'y trouverai (à Kadi-Keuï) le R. P. Janin[128], et que vous-même projetez ce voyage. Quelle occasion inespérée de vous revoir ! De toute manière, le R. P. Janin vous transmettra *manu proprio* les précieux manuscrits. Cette combinaison vous agrée-t-elle ? Avez-vous mieux ?

Dans l'espoir de vous retrouver bientôt dans la capitale byzantine, je vous prie d'agréer, très Révérend Père, l'hommage de mon respectueux dévouement et de ma plus haute considération.

S. Binon.

24. – Laurent à Binon (Bollandistes)

Bucarest, 18 juillet 1938

Cher Monsieur,

Que Madame Binon[129] me pardonne – j'ignorais qu'il y en ait une – mais, en dressant l'imposante liste de mes *desiderata*, mon intention n'était pas, ne pouvait être de vous exposer à la tentation d'endosser le *rasso* athonite. L'heure n'est pas venue de réintroduire les Bénédictins sur la Sainte-Montagne ; et d'ailleurs, bien que vous en ayez la magnifique étoffe doublée de « bollandisme », votre étoile, aux papillottements précoces, évolue par libre choix dans un champ moins austère.

126. L'hôtel Merlin de Douai, situé avenue de Kifissias, aujourd'hui avenue Vassilissis Sofias, est toujours le siège de l'ambassade de France à Athènes. Les célébrations du 14 juillet expliquent peut-être la rencontre de Binon, membre belge de l'École française, avec les assomptionnistes.

127. Iannis Stéphanou (en religion Elpide) (1896-1978 ; assomptionniste en 1916). Il fut membre de l'équipe de Kadıköy de 1928 à 1935, année où il arriva à Athènes et fut désigné comme supérieur de la communauté assomptionniste située dans le quartier de Patissia. Il demeura à Athènes jusqu'à la fin de sa vie, s'y adonnant à des travaux de pastorale auprès des catholiques du diocèse et de l'ensemble du pays. Il avait fondé la congrégation des Sœurs de la Croix (cf. Périer-Muzet, *Notices biographiques*, IV, p. 2929-2930).

128. Jules-Émilien Janin (en religion Raymond) (1882-1972 ; assomptionniste en 1900). Il fut envoyé à Kadıköy en 1911 et suivit l'établissement à Bucarest puis à Paris. Ses ouvrages, qui concernent la géographie ecclésiastique de Byzance et la topographie de Constantinople, demeurent des outils de travail indispensables (cf. Périer-Muzet, *Notices biographiques*, III, p. 1565-1566 ; V. Laurent, *REB* 19, 1961, p. 7-43 ; Idem, *Catholicisme* 6, 1967, c. 311).

129. Binon épousa Suzanne Stavelot le 17 février 1932, dont il eut deux enfants prénommés Jacques (1932-) et Noëlla, née après la mort de son père, le 19 août 1940.

Cueillez plutôt toute mon admiration pour votre endurance stomachique, car là fut toujours l'épreuve de pareil voyage, à ce point redoutable que, n'y pouvant pour mon compte y penser sans songer à une manière de suicide, j'y pousse inconsidérément les autres. Vous n'êtes pas le premier qui m'ayez offert de suppléer mon impuissance ; vous êtes le premier à tenir *largement* parole, car, si la moisson n'est pas achevée, la solide gerbe, par vous nouée, permet d'ores et déjà un bel engrangement.

Mon meilleur merci pour une si méritoire abnégation ; renouvelable lorsque vos « trésors » m'auront atteint. Le sieur Hulitsa a disparu de mon horizon et je ne pourrai l'atteindre qu'à son retour. Je m'étonnerais qu'il fût encore en Grèce lorsque vous êtes allé porter votre paquet à Patissia. La solution la plus simple eût été que vous l'ayiez confié à M. Lemerle qui l'eût mis au Quai d'Orsay dans la valise de Bucarest. Serait-ce encore faisable ? Sinon, mieux vaudrait déposer les films chez le P. Athanasios Raimundos, 32 Heptanissou (Kypséli)[130].

Votre projet d'*Anecdota hag[iographica] Athon[ensia]* vaut que vous le repreniez, car il y a là riche matière d'inédits. Pour mon compte, j'ai en cartons plusieurs Βίοι non athonites que le temps ne me permettra sans doute jamais de tirer au jour. Je serais bien aise de pouvoir en extraire la Vie de Niphon dont le placement dans les recueils du pays est d'avance assuré. Puisse Lemerle, stimulé par votre exemple, ne pas manquer ce gibier de marque.

Quant à vos félicitations, γελοῖόν τι ἐν πάνυ παικτοῖς. Imaginez-vous que vers le même temps, j'ai reçu un *valuable paper* me proclamant membre correspondant τοῦ Συλλόγου Μεσαιωνικῶν γραμμάτων ! Keksekça ?[131] C'est mon cinquième titre de cette farine subi par nécessité de position ; ce qui ne me laisse que plus confondu devant vos triomphantes réalisations.

Deux mots d'affaires :

Je vous renvoie décidément votre article, pour que vous le mettiez au point. Croyez que je ne cède nullement à une sordide fringale d'économie ; bien au contraire, la Revue, qui fait toilette, témoignera de votre souci de la rendre matériellement du goût des plus difficiles. Mais les imprimeurs de province sont toujours à court de grec. À tout prendre, vous pourriez envoyer votre copie à M. J. Gamon, 7 Avenue Victor-Leclerc, Thouars (Deux-Sèvres) France ! C'est notre nouvel imprimeur qui, dans sa dernière, me dit être prêt à achever les sortes de grec qu'il n'aurait pas en quantité suffisante. S'il ne pouvait faire le travail, il vous retournerait votre manuscrit, de France en Belgique, les risques de la poste sont nuls.

La référence à la nouvelle édition de Scholarios ne peut se mettre, car le fameux traité *Des Mélissènes*, déclaré inauthentique, n'y a pas trouvé droit de cité.

L'Institut catholique de Paris, piqué au jeu par l'exemple de Louvain, songe à inaugurer dès cet automne une chaire d'Histoire et d'Institutions byzantines. Votre

130. Matthieu Raymoundos (en religion Athanasios) (1883-1972 ; assomptionniste en 1903). Né à Tinos en Grèce, il fut formé à l'alumnat de Kumkapı (Istanbul) puis connut plusieurs affectations en Turquie et en Grèce, vivant notamment à Kadıköy entre 1924 et 1926. Il fut envoyé à Athènes en 1936 où il demeura une grande partie de sa vie en remplissant divers ministères pastoraux (cf. PÉRIER-MUZET, *Notices biographiques*, IV, p. 2593-2594).

131. Forme phonétique : « Qu'est-ce que c'est que ça ? ». – Le Σύλλογος τῶν Μεσαιωνικῶν Γραμμάτων avait été fondé par Manuel Gédéon (voir *supra* n. 36) en 1926.

place à vous est sur la Dyle[132] et j'espère que vous prendrez sans tarder la succession de Stein[133] dont le destin givaresque le portera sans doute ailleurs. Un lycée ? À condition que ce soit dans un centre universitaire *alias* ? Où vous rendez-vous : Conrin, Courin, Gouvin[134] ? Ce n'est pas très déchiffrable.

Je vais m'employer à vous filmer le texte de Mihnea dans *Bucureşti*, revue municipale qui ne doit pas courir librement ; ceci pour le cas où je ne trouverais pas où la pièce est insérée. Et je resterai à l'affût de tout ce qui pourrait paraître d'analogue sur Xéropotamou et S. Paul.

Je vous retourne votre « haute considération » et n'agrée que votre dévouement dont le désintéressement pratique confond et enchante mes stériles efforts.

Chaudement (37°), en toute gratitude,

V. Laurent.

Le texte d'Esphigménou 23 fol. 229v est édité. *Me miserum* ! Cf. *NE*, VII, 1910, 44, 45, mais avec quelques fautes ! Je vous retourne votre copie qui m'a tout de même bien servi. Merci.

Ὁ Ἰνδρειωμένος est pour Ἠνδριωμένος ; cf. Rouillard-Collomp, 51, l. 45 ; ce qui n'exclut pas la forme : Ἀνδρ.

25. – Laurent à Binon (Bollandistes)

Bucarest, 19 juillet 1938

Cher Monsieur,

Le mal n'est pas bien grand, car la douane eût pu trouver M. Hulitsa au dépourvu et je préfère l'expérience frontalière du P. Janin que vous rencontrez de fait à Kadiköy (5, Cem sokagi = Latin kilisesi ou Église latine). Merci.

Quant à me voir sur les rives fluviales du Bosphore, c'est une autre cantilène. Irai-je, n'irai-je pas ? Ceci dépend de la bonne volonté du directeur des musées ; laquelle n'est pas bien grande. Athènes me tente davantage mais c'est aussi plus loin. De toute façon je crains de ne pouvoir vous atteindre cette année. On se rattrapera au Congrès parisien ou dans votre brumeuse Belgique, à Bruxelles ou à Louvain.

Encore une fois merci et croyez à toute fidèle et religieusement gratitude.

Chaudement,

V. Laurent.

132. Rivière traversant la ville de Louvain (Leuven).

133. Ernst Stein (1891-1945). Né à Jaworzno (Galicie) au sein d'une famille juive, il fit ses études à l'Université de Vienne où il enseigna à partir de 1919. Poursuivant des travaux de recherche, il enseigna dans différentes universités : Berlin (1929), Bruxelles (ULB/1932), Washington (UC/1934) et Louvain (1937). Il dut quitter la Belgique en 1940, suite à l'invasion allemande, se réfugia en France, qu'il quitta en 1942 pour la Suisse, et mourut à Fribourg. Il s'était spécialisé dans l'étude de l'Antiquité tardive et du monde byzantin (cf. M. Grünbart, *Neue Deutsche Biographie* 25, 2013, p. 143-144). – Sur sa succession, voir *infra* n. 152.

134. Il s'agit de Couvin (voir *supra* n. 124).

26. – Binon à Laurent (AAR, 2DT825)

Athènes, 23 juillet 1938

Très Révérend Père,

Nos lettres se sont croisées. Sauf indication expresse de votre part, je déposerai les films à Kadi-Keuy, où je souhaite de vous rencontrer, le 2 août prochain.

L'article sur Monembasie m'est arrivé en bon port. Je m'en tiendrai à vos conseils et l'enverrai de Belgique à M. Gamon.

Je ne sais rien du « Sylloge τῶν μεσαιωνικῶν γραμμάτων », mais ce doit être quelque chose de très bien. Je fréquente assez peu les milieux indigènes, et n'ai jamais eu l'honneur d'être présenté au président, vice-président, secrétaire, etc. de cette honorable société. Sans doute M. Dalleggio me donnera-t-il à ce sujet d'abondants détails. En attendant, je me plais à vous réitérer mes félicitations pour ce nouveau titre.

Non seulement je suis marié, mais même père de famille. Ceci pour vous dire que je prends le mariage, comme le byzantinisme, très au sérieux. Il n'est que plus héroïque de ma part de passer tout un mois parmi les vieilles barbes de l'Athos.

Avant que M. Lemerle ne parte en France, je lui ai bien indiqué quels étaient vos « *desiderata* » les plus pressants. Il avait l'air assez convaincu. Mais une lettre de vous stimulerait sans doute son ardeur.

Cette année est malheureusement la dernière que je passe « à ne rien faire ». Dès le 15 septembre, il me faudra reprendre le collier, en l'occurrence, la haute direction d'une classe de lycée. Mais j'espère qu'un jour prochain, Louvain en viendra franchement au byzantinisme, traité jusqu'ici en parent pauvre, et fera appel à un nouveau professeur[135]. Savez-vous le nom du titulaire de la chaire de byzantinisme à l'Institut catholique de Paris ?[136] Lemerle aurait-il posé, sans me le dire, sa candidature… ?

Je me permets de vous adresser, par ce courrier, deux tirés-à-part d'articles nouvellement parus, dans l'« Annuaire de l'Inst[itut] oriental de l'Univ[ersité] de Bruxelles », et dans le « Bulletin de l'Inst[itut] hist[orique] belge de Rome »[137]. J'espère qu'ils vous agréeront. Je vois avec désespoir que les pages que je consacre aux Guy de Lusignan et à la despine Isabelle, sont « rari nantes » et risquent de se

135. Aux p. 262-263 du volume *Sixième congrès international d'études byzantines*, cité n. 88, on trouve, exposé par Stein, l'énoncé du programme inauguré à la rentrée académique de 1938 d'un enseignement permettant d'obtenir les grades de licencié et de docteur en histoire du Bas-Empire et du monde byzantin de l'Université de Louvain.

136. Alphonse Dain (1896-1964). Historien des textes et des manuscrits grecs, il enseigna à l'Institut catholique de Paris à partir de 1922, où il devint professeur en 1938, puis doyen de la Faculté des lettres de 1954 jusqu'à sa mort. Il fut également directeur d'études à l'École pratique des hautes études (cf. J. Irigoin, Alphonse Dain 1896-1964, *Annuaire de l'École pratique des hautes études. 4e section, Sciences historiques et philologiques*, 1965, p. 48-59).

137. À savoir les études suivantes : S. Binon, Guy d'Arménie et Guy de Chypre. Isabelle de Lusignan à la cour de Mistra, *Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves* 5, 1937, p. 125-142 [= *Mélanges Émile Boisacq*, I] ; Idem, Nicéphore Grégoras rhéteur et historien d'après son « Éloge de S. Mercure », *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome* 19, 1938, p. 149-174. – Émile Boisacq (1865-1945) était helléniste et linguiste à l'Université libre de Bruxelles, auteur du célèbre *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* (Heidelberg-Paris 1916) (voir M. Leroy, *Revue belge de philologie et d'histoire* 24, 1945, p. 673-678).

perdre dans la débauche de philologie pure que représentent les « mélanges Boisacq ». Et pour vous donner un aperçu de mon travail de ces trois années, et des documents que j'ai rassemblés, je joins à cet envoi une copie de mon rapport de fin d'année adressé au directeur de l'École française. Ce mémoire était rédigé avant que vous ne m'ayez donné l'assurance que vous prendriez mon grec ; aussi lirez-vous sans surprise que l'article sur Monembasie paraîtra dans le « Bull[etin] de corr[espondance] hellénique ». Puissent les années à venir me donner les moyens – et le temps – de mettre à exécution tous mes beaux projets[138].

Je vous remercie pour l'empressement que vous mettez à me renseigner sur les revues roumaines qui parleraient de Xéropotamou et de Saint-Paul, et je vous prie d'agréer, très Révérend Père, l'expression de mes sentiments respectueusement dévoués.

S. Binon.

Mon adresse de Belgique : 69, Rue de la Marcelle, Couvin.

27. – Binon à Demangel (Bollandistes)

[été 1938]

Rapport de fin d'année adressé à Monsieur le Directeur de l'École française d'Athènes par Stéphane Binon, membre belge de l'École[139].

Monsieur le Directeur[140],

Les pages qui suivent ne prétendent pas signaler à votre attention le détail précis et complet de mon activité au cours de mes trois années de séjour à l'École française.

Pour que cette lettre ne fasse d'aucune manière double emploi avec les rapports que je vous ai soumis en juillet 1936 et en août 1937, je dresserai, sans commentaire, la liste de mes travaux publiés ou en cours de publication ; ceux dont l'élaboration date de cette dernière année, seront seuls l'objet d'une courte notice.

Travaux publiés […]

Travaux en cours […]

Il eût été téméraire de ma part d'aborder l'histoire des monastères de la Sainte Montagne sans une vaste enquête préliminaire sur les sources hagiographiques et diplomatiques sur lesquelles cette histoire devra nécessairement se fonder. Je crois avoir mené à bien ces indispensables travaux d'approche : les documents complexes relatifs à S. Pierre l'Athonite et à S. Paul de Xéropotamou ont été situés à leur vraie place dans la littérature hagiographique ; l'autorité des chrysobulles de Pulchérie et de Romain Lécapène, d'autre part, est définitivement ruinée. L'élaboration de ces matériaux dans le cadre de l'histoire athonite en général s'en suivra naturellement.

138. Nous reproduisons ci-après (→ 27) l'essentiel de ce rapport.

139. Trois rapports annuels d'activité furent remis par Stéphane Binon à l'École française en 1936, 1937 et 1938, qui se recoupent largement. Seul le rapport de 1938 (17 p.) est ici retenu car il annonce des recherches que la mort a interrompues. Nous omettons de reproduire la liste des « Travaux publiés » durant son séjour athénien et ceux sous presse (p. 2-6, voir *supra* n. 2 pour cette bibliographie publiée), ainsi que, au sein des « Travaux en cours », la présentation de *Xéropotamou*, qui parut de façon posthume (p. 7-9). Ce programme de recherche a été brièvement évoqué par Demangel (cité *ibidem*, ici p. 2-3) et Halkin (dans Binon, *Xéropotamou*, p. x n. 12), sans les détails que l'on va lire.

140. Sur Robert Demangel, voir *supra* n. 45.

Cet essai de synthèse paraîtra, avec votre permission, dans la « Collection de l'École française d'Athènes réservée aux membres étrangers ». Vous connaissez, par mon rapport de première année, le plan du premier livre, en partie rédigé et intitulé *L'Athos monastique, des origines au XIe siècle* ; je n'y reviendrai donc pas. Le second volume, *Documents inédits pour servir à l'histoire de la Sainte Montagne* complétera utilement les collections de textes réunis par Uspenskÿ, Müller et Meyer, et groupera 24 documents – quelques-uns fort importants – sous les rubriques suivantes (les manuscrits signalés par un astérisque ont été lus ou photographiés au cours de mon récent voyage)[141].

I. S. Pierre l'Athonite
   1) Acolouthie complète, comprenant : le *canon* par Joseph l'Hymnographe / un synaxaire qui est en fait une nouvelle Vie de S. Pierre. / Sources : Hierosol. 70 (x-xi), Hierosol. 72 (xii), Paris. gr. 345 (xv), Rossikon 478 (xvi) : avec synaxaire. Caracallou 158 (xviii).
   2) *Vie anonyme* : Vatop. 431 (xi), fol. 47r-53.
   3) Pièce justificative : *Vie de St. Onuphre par Nicolas le Sinaïte*. / Ambros. 846 (xiii-xiv), fol. 86-106. * Esphigm. 76 (xiv), fol. 286v-303r. Lavra Δ 62 (xiv), fol. 124r-129v. Vatopédi 637 (xv), fol. 128v-150r. * Dionysiou 148 (xvi), fol. 266v et suiv.

II. S. Athanase l'Athonite et documents relatifs à l'histoire de Lavra
   1) *Synaxaire de St. Athanase* : Paris. Coisl. 223 (xiv), fol. 308r-309v.
   2) Éloge de S. Athanase : Vatop. 423 (xv), fol. 68r-78v.
   3) *Vie et miracles de S. Athanase* (extraits de la Vie des SS. Barnabé et Sophronios par Akakios le Sabaïte) : Dionysiou 268 (xv), fol. 450v-458r.
   4) *Fragments du Κουβαρᾶς*, ou liste des Pères et bienfaiteurs de Lavra, depuis les origines jusqu'au milieu du xve, fol. 1-20 et * 222-32.
   5) *Proskynitaire d'Euthyme de Trébizonde* (1773), en vers politiques. * Extraits d'après Lavra Λ 54 (je n'en connaissais que la copie du cod. Boulè 72).

III. La portaïtissa d'Iviron
   Ὑπόμνημα : Iviron 593 (xvi).

IV. Documents relatifs à l'histoire de Vatopédi
   1) Histoire légendaire : Vatop. 292 (xix) (copie moderne dans le cod. Boulè 72).
   2) *Donation de Jean et de Manuel Cantacuzène à Vatopédi*, * Vatop. 383 (xviii), fol. 21v-24r.

V. Lettres de Syméon Logothète aux moines de l'Olympe, de Kyminas, de Latros et de l'Athos : Lavra K 111 (xiv), fol. 113v-115v ; 118r-119r.

VI. Question des Athonites au patriarche Nicolas, * Lavra B 43 (xii), fol. 214v.

VII. L'Athos et l'Union des Églises sous Michel VIII Paléologue
   1) *Récit sur les massacres des Latinophrones* : Oxon. Linc 29 (xiv), fol. 212v et suiv.
   2) *Liste des martyrs de Zographou* : Rossikon 282 (xix), p. 180.
   3) *Lettre des moines à Michel Paléologue* (ce texte, malgré les deux éditions qu'on en a faites, reste pratiquement inaccessible en Occident) : Iviron 678 (xvi), p. 1-22.

141. Nous reproduisons ces éléments, où le lecteur trouvera peut-être quelque information inédite, sans les annoter.

4) *À propos du « Tome » adressé par les Athonites à Andronic II Paléologue* : Iviron 1319 (XVIII), nº 5.

VIII. VIE DE S. DENYS, fondateur de Dionysiou : * Dionysiou 611 (XVI), fol. 131ʳ-163ʳ (cette Vie n'est connue que par son résumé, en grec moderne, par Agapios Landos).

IX. VIE DE S. SIMON, fondateur de Simonopétra (vers politiques) par Césaire Dapontès : * Xérop. 256 (autographe de Dapontès), fol. 69ʳ-93 (copie moderne dans le cod. Boulè 72).

X. VIE DE S. PHILOTHÉE, Iviron 496 (XVII), * Dionysiou 132 (XVII), fol. 117ʳ-124ᵛ (texte connu par la métaphrase d'Agapios Landos).

XI. DOCUMENTS POUR SERVIR À L'HISTOIRE DE KOUTLOUMOUS

1) *Chronique de Koutloumous* au début du XVIᵉ s., * Koutloum. 100 (XVI), fol. 108ʳ-109ᵛ.

2) *Extraits de la liste des μνημόσυνα*, * Koutl. 348 (1763), fol. 7ʳ-20ᵛ.

XII. LE MONT ATHOS VU PAR Chr. BUONDELMONTI : d'après le cod. illustré de la Bibl[iothèque] Gennadion (Athènes).

À ces documents sont venus s'en ajouter d'autres, d'un intérêt plus général, tel ce *Λεξικὸν Ῥωμαίων*, dictionnaire Latin-Grec d'époque byzantine, conservé dans le codex Dionysiou 120 (XIV), fol. 694ʳ-695ᵛ ; les *Προφητεῖαι ἁγίου γέροντος πρὸς τὸν βασιλέα Μανουὴλ τὸν Παλαιολόγον* (Ross. 282, XIX, p. 107-15), et une lettre intitulée *Περὶ τοῦ ἁγίου βαπτίσματος τὸ εἰς τὸν Ταρχανιώτην πατριάρχην* (?) du codex Iviron 286 (XVI), fol. 56ʳ-57ᵛ, dont l'élaboration sera l'objet d'articles séparés.

Les historiens de l'Athos ont jusqu'ici négligé une série de sources, dont j'ai saisi l'importance pour Xéropotamou et Saint-Paul : les *lithographies* anciennes (quelques-unes datent du XVIIIᵉ siècle) constituent des documents de première main, illustrant l'histoire architecturale des monastères à différentes époques. Je me suis appliqué à réunir ces lithographies – quatre seulement manquent à ma collection – dont la publication offrirait un grand intérêt.

Pour ne pas allonger démesurément ce rapport, je ne dirai rien des menues découvertes (icônes, inscriptions, miniatures, etc.). Reprenant ici mon mémoire de deuxième année, je citerai les articles en préparation, dont les matériaux sont pour la plupart rassemblés, mais auxquels, distrait par des travaux plus urgents, je n'ai pas eu le temps de mettre la dernière main.

1) *Étude de prosopographie byzantine : la famille des Tarchaneiotes*

Article important pour l'histoire byzantine, à partir de Michel VIII Paléologue : les Tarchaneiotes, unis de bonne heure à la famille impériale, jouèrent un grand rôle dans la Byzance politique et religieuse des XIVᵉ et XVᵉ siècles. Le cod. Iviron 286, fol. 56ʳ-57ᵛ, m'a livré une source d'une importance capitale par ses précisions généalogiques[142].

142. Ce document du patriarche de Constantinople Jean XIV Kalékas (1334-1347) est daté de mai 1343. Il avait en fait été publié par G. A. RHALLÈS et M. POTLÈS (éd.), *Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων*, V, Athènes 1855, p. 138-140, d'après une copie tardive trouvée dans un manuscrit de Gérasime d'Argolide (18ᵉ s.). Il revient au moins à Binon de l'avoir retrouvé dans un manuscrit juridique, l'*Iviron* 286, de deux siècles antérieur (16ᵉ s). – Sur ce texte, voir J. DARROUZÈS, *Les Regestes des actes du patriarcat de Constantinople*. I, *Les actes des patriarches*. V, *Les regestes de 1310 à 1376*, Paris 1979, nº 2244, p. 191-192.

2) *La Vie des SS. Barnabé et Sophronios*

Contrairement à ce que beaucoup ont cru jusqu'ici, sur la foi de la Vie en grec vulgaire, farcie d'interpolations, les monastères de Trébizonde furent érigés au plus tôt au XIe siècle : les fondateurs visitèrent en Phocide le tombeau de S. Luc, et à Lavra, celui de S. Athanase. C'est ce que nous apprend le prototype de la Vie des SS. Barnabé et Sophronios, œuvre d'Akakios le Sabaïte, conservé dans le cod. Dionysiou 268 (XV), fol. 423-516^v. Cette Vie est restée inconnue des historiens et des hagiographes[143].

3) *Un nouvel évêque de Lacédémone : Basilée ; son activité littéraire*

À la fin du IXe-début du Xe siècle, vécut à Lacédémone un évêque inconnu d'ailleurs, auteur d'un « Éloge de S. Nicolas » (attribué parfois à l'archevêque Méthode de Constantinople, et même à Méthode de Patare), et d'un « Éloge de l'empereur Constantin le Grand » (inédit), qu'a livré le cod. Athen. 352 (XVII), fol. 1^r-16^v. Cette étude sera précédée d'une courte introduction sur l'évêché de Lacédémone au Moyen Âge, et suivie de l'édition de l'« Éloge de Constantin » d'après le cod. Atheniensis. La transposition des folios n'a pas facilité le déchiffrement de ce manuscrit : les p. 13-10-1 appartiennent à la fin d'un « Éloge de S. Jean l'Évangéliste » ; quant à l'« Éloge de Constantin », il doit être lu dans l'ordre suivant : 1-2-3-x-11-x-9-4-6-5-14-15-7-8-12-16 (les croix indiquent les folios disparus)[144].

4) *Une page d'histoire athonite à la fin du XIe siècle : l'affaire des Valaques et les démêlés entre les moines, Alexis Ier Comnène et le patriarche Nicolas*

Une διήγησις anonyme, dont aucun manuscrit ne remonte au-delà du XVe siècle, parle longuement des troubles que l'excommunication lancée par le patriarche contre les Valaques et les moines qui les avaient accueillis, suscita sur l'Athos. Un faux rapport de l'higoumène de Lavra est à l'origine de ce conflit. Les droits impériaux étaient en partie méconnus. Il en résulta une correspondance aigre-douce entre Alexis Comnène et Nicolas. Les pièces de ce procès, auquel on n'a pas accordé l'attention qu'il mérite, comptent sept articles dont l'ordre chronologique et l'authenticité seront discutés[145].

5) *La réaction athonite sous Michel VIII Paléologue*

Les déprédations et violences de l'empereur et du patriarche Veccos sur le Mont Athos sont bien connues par des documents d'époque tardive (aucun n'est antérieur au XVIe siècle), qui ont eu l'honneur de nombreuses éditions et auxquelles certains ont accordé une entière créance. À vrai dire, ni Michel ni Veccos ne vinrent jamais sur l'Athos. Nous croyons prouver que le récit a été forgé de toutes pièces au XVe siècle, et témoigne du ressentiment athonite contre la politique latinophile qui aboutit à l'union de 1439. Les exactions des croisés, des routiers catalans au

143. *BHG* 2055. Ce travail aurait été présenté au congrès d'Alger en 1939 : voir *supra* n. 90. – Cette Vie, que devait publier S. Kyriakidis (selon F. HALKIN, *An. Boll.* 77, 1959, p. 237), reste inédite à l'exception d'extraits, principalement dans O. LAMPSIDÈS, Μία παραλλαγὴ τῆς βιογραφίας τοῦ Ἁγίου Ἀθανασίου τοῦ Ἀθωνίτου, *Βυζαντινά* 6, 1974, p. 285-319 (les f. 449^v-457^v).

144. Voir aussi *supra* n. 24.

145. Si Binon est un peu vague sur les pièces en question, le dossier a depuis donné lieu à plusieurs études : cf. *ODB*, III, p. 2183-2184.

début du XIVe siècle et des corsaires (latins et turcs) qui désolaient sans cesse l'Égée, auront été mises alors sur le compte de Michel Paléologue[146].

6) Mais l'œuvre – la plus importante, après l'*Athos monastique*, dont je poursuivrai sans relâche la réalisation –, est l'édition critique de la *Vie de S. Cyrille le Philéote* (1015-1111), par le moine Nicolas de Katasképè (XIIe s.), source capitale pour l'étude de l'ascétisme et de l'histoire byzantine aux XIe et XIIe siècles. Seuls des fragments assez courts de cette Vie ont été publiés par Loparev et Gédéon. Un raccourci en grec vulgaire a paru aussi dans des œuvres liturgiques. À cause de sa longueur même (310 pages dans le cod. Caracallou 42, écrit en deux colonnes ; 276 pages dans le Lavra H 191), l'original est resté inédit[147].

Cette Vie est un véritable florilège de citations patristiques.

En outre, le saint fut un familier de la cour d'Alexis Ier Comnène, et les précisions que son biographe apporte sur les membres de la famille impériale, quelques hauts fonctionnaires, les événements contemporains en général, font de la Vie une source historique de premier ordre. Je possède la photographie de la Vie d'après le cod. Caracallou 42, fol. 47r-202r (XIV) et des extraits de Lavra 191 (XV). L'édition sera précédée d'une introduction sur l'auteur, à qui on a voulu rattacher – à tort – la première Vie de S. Pierre l'Athonite ; Nicolas Katasképénos, disciple de S. Cyrille, nous est connu aussi par des hymnes et des lettres, dont je possède la photographie d'après le Rossikon 392 (XV), fol. 3r-5r et 115v-117v.

Le tableau de mon activité serait incomplet, si je ne parlais des voyages entrepris cette année encore, sur divers sites archéologiques : Tégé[148], Mistra, Acropole et Héraion d'Argos, Mycènes, Philippes, Lemnos, Mitylène, Chio. Le plus pénible de ces voyages fut, sans contredit, celui que je fis au Mont Athos, en mai-juin. Malgré les restrictions de toute sorte que je me suis vu imposer, l'accueil très réservé de certains monastères, qui m'interdirent parfois de photographier quelques folios d'un manuscrit, l'exploration méthodique de la Sainte Montagne, en avril 1936, mars et juillet 1937, mai-juin 1938, m'a livré beaucoup d'inédits d'un grand intérêt. Si l'accès de certains documents me fut refusé, du moins n'ai-je négligé aucun moyen de faire ample moisson. Nul ne pourra me reprocher de n'avoir pas mis tout en œuvre pour que mon prochain *Athos monastique* soit aussi complet que possible.

Aucun de ces résultats n'aurait été atteint si la confiance des gouvernements français et belge ne m'avait désigné à l'École d'Athènes et n'avait prolongé ma mission. Je crois n'avoir pas été inférieur à ma tâche : les pages qui précèdent vous auront donné une image assez précise d'une activité qu'il m'aurait été difficile de rendre plus féconde. Du moins, ai-je la satisfaction de constater que mes efforts n'ont pas été inutiles, puisqu'ils m'ont valu votre confiance, et que l'Institut de France a bien voulu ratifier les propositions que vous lui avez faites. Je ne dissimulerai pas plus longtemps la joie que j'ai éprouvée à la lecture des récents *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres* (mars-avril

146. Voir BINON, *Xéropotamou*, p. 110-113. – Pour A. RIGO, La Διήγησις sui monaci athoniti martirizzati dai latinofroni (*BHG* 2333) e le tradizioni athonite successive : alcune osservazioni, *Studi Veneziani* n.s. 15, 1988, p. 71-106, la légende ne daterait même que du 16e siècle.

147. Le texte fut édité bien plus tard par É. SARGOLOGOS, *La Vie de saint Cyrille le Philéote moine byzantin († 1100)* (Subsidia Hagiographica 39), Bruxelles 1964.

148. Le mont Taygète.

1938, p. 176). Puissent mes deux volumes sur l'histoire de l'Athos n'être pas indignes de figurer dans une collection de l'École française.

En vous remerciant pour la bienveillance que vous n'avez cessé de me témoigner au cours de ces trois années, et pour les facilités de travail que j'ai trouvées à l'École française d'Athènes, dans l'atmosphère la plus propice à la recherche scientifique, je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma plus haute considération et de mes sentiments respectueusement dévoués.

Stéphane Binon.

Membre belge de l'École française d'Athènes.

28. – Binon à Laurent (AAR, 2DT829)

Bruxelles, 10 décembre 1938

Très Révérend Père,

La visite à Bruxelles du roi Carol[149] m'a rappelé au sentiment de mes devoirs : ne devrais-je pas remercier un de ses plus fidèles sujets, pour une lettre datée… du 8 septembre ? Vous excuserez ce retard en songeant aux devoirs multiples qui m'incombent aujourd'hui : depuis le 15 septembre dernier, j'ai cessé d'appartenir officiellement à l'École française d'Athènes. Résultat : 22 heures de cours par semaine à l'athénée d'Ixelles (limitrophe de Bruxelles). Le changement est radical… J'ai néanmoins l'espoir de pouvoir reprendre bientôt mes études, un instant interrompues : mon horaire s'arrange de telle sorte que mes après-midis (sauf une) sont libres.

Dans l'état actuel de nos finances, je n'avais aucun espoir de voir fonder pour moi une chaire de byzantinisme à Liège. L'Université de Bruxelles m'est interdite, pour les raisons que vous devinez[150] ; à Gand, on parle exclusivement le flamand[151]. Reste donc Louvain. Chose étrange : j'ai mérité l'estime de Dölger, de Grégoire, de vous-même ; Louvain s'en remet exclusivement à Stein, et la section byzantine annexée à la faculté de philosophie et lettres comprend des professeurs qui n'ont jamais vu la Grèce et qui ne connaissent le monde byzantin que dans ses rapports avec l'Église ou le monde occidental[152]…

J'ai été très sensible aux félicitations que vous avez bien voulu m'adresser, concernant mon activité à l'École française d'Athènes. J'ai tout simplement fait de

149. Charles II de Roumanie séjourna à Bruxelles les 18 et 19 novembre 1938.

150. L'Université libre de Bruxelles, fondée en 1834 sous l'impulsion du mouvement libéral, a pour principe premier celui du libre examen et était fort liée à la franc-maçonnerie. Il était donc impossible à un catholique diplômé de l'Université catholique de Louvain d'y enseigner.

151. Inaugurée en 1817, l'Université de Gand, dirigée par l'État, dispensait son enseignement en latin. En 1830, le français lui fut substitué. Dans la foulée de la montée du mouvement flamand, une partie des cours furent donnés en néerlandais à partir de 1923. En 1930, tout l'enseignement fut dispensé dans cette seule langue.

152. Suzanne Binon rapporta plus tard à sa fille Noëlla que Mgr H. Van Waeyenbergh (1881-1971), recteur de l'Université catholique de Louvain (de 1940 à 1962), avait écrit à Stéphane Binon en 1940 pour lui annoncer sa nomination à la chaire de byzantinologie laissée vacante par le départ de Stein. Cette lettre arriva après la mort de son mari, dont le recteur n'avait pas encore eu connaissance. – Sur le retour des professeurs de Louvain en 1940 à la cessation des combats, excepté Stein, voir É. Lousse, *L'Université de Louvain pendant la seconde guerre mondiale 1939-1945*, Bruges 1945, p. 17.

mon mieux, tirant le meilleur parti possible de ma présence en Grèce et de mes moyens au Mont Athos. Que de documents à élaborer ! Heureusement, je trouverai à Bruxelles des bibliothèques bien outillées : les Bollandistes, en particulier, toujours bienveillants à mon égard, m'ont libéralement ouvert leur bibliothèque.

Un des travaux annoncés dans mon rapport, la seconde partie de mon article sur Syrgiannès, vient de paraître dans la « Byzantinische Zeitschrift ». Je vous adresse par ce courrier un tirage-à-part de cette modeste contribution à l'histoire du XIVe siècle[153]. Lui consacrerez-vous quelques lignes dans la partie bibliographique des « Échos d'Orient » ?

Il vous appartient de faire sortir des presses l'article relatif aux chrysobulles d'Andronic II en faveur de Monembasie. J'ai envoyé, il y a quelque temps déjà, mon manuscrit à l'imprimeur ; j'attends les épreuves avec une légitime impatience. C'est pour moi un honneur que je ressens vivement de voir mon nom figurer dans les « Échos d'Orient ». Et si vous m'en jugiez digne, je serais avec le plus vif enthousiasme votre correspondant habituel. Hélas ! mes occupations professionnelles sont très absorbantes, et mes vœux seraient comblés si, à la fin de 1939, je réussissais à mettre le point final à l'étude que je prépare sur les actes de Xéropotamou et de Saint-Paul. Le sujet me tient à cœur, et la rédaction est déjà fort avancée.

Loin de moi la pensée d'écrire jamais un article sur la réaction athonite sous Michel Paléologue : je m'exposerais sans doute à de vertes remontrances, pour avoir osé aborder un sujet que vous avez étudié et approfondi. La seule pensée que vous traitiez ce chapitre dans votre étude sur Michel VIII me donne à réfléchir. Mais quand donc vous déciderez-vous à livrer cette étude ? Aujourd'hui que vous m'en avez exposé le projet alléchant, la charité chrétienne vous oblige à satisfaire, aussitôt que possible, ma légitime curiosité[154].

J'ai fait mon profit de vos judicieuses remarques concernant mes « travaux en cours », dénombrés dans le rapport de fin d'année. Je ne possède, hélas !, pas la réponse du patriarche Nicolas aux Athonites (cf. no VI). Quant à la lettre des moines à Michel Paléologue, elle est publiée deux fois, à ma connaissance : P. Uspenskij, *Istorija Afona*, III, 1, p. 622-33 ; Spyridon Lauriotès, *Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς*, 9 (1925), p. 147-58. La copie du « tome à Andronic II » (VII.4) n'offre pas grand intérêt ; et je ne sais si cette discussion théologique, qui repose certainement sur un faux, est de beaucoup postérieure au XVe s. Dès que je serai moins surchargé, j'espère tirer beaucoup du cod. Iviron 286, fol. 56v-57v, copie d'une lettre patriarcale datée de mai, ind. 11, adressée à un métropolite de Philadelphie. Les renseignements prosopographiques y sont de choix, sur les Tarchaneiotes d'abord, auxquels, si Dieu me prête vie, je consacrerai un article, sur la descendance de *Μοσχαμπρός* ensuite. Vous retrouvez ici votre fameux Moschambar… J'ai glissé à votre intention dans le rouleau de films le négatif de ces pages…

Mais avez-vous fini de cataloguer les films que j'ai remis au R. P. Janin ? Je crains que votre tâche ne soit longue et difficile. Au départ d'Athènes, j'avais classé

153. Cf. BINON, Prostagma inédit.

154. Voir ci-dessus le projet de Binon sur la « réaction athonite » (→ 27). – Les études annoncées par Laurent sur Michel VIII donneront lieu, près de quarante ans plus tard, à la publication de V. LAURENT et J. DARROUZÈS, *Dossier grec de l'Union de Lyon (1273-1277)* (AOC 16), Paris 1976, où d'autres articles de Laurent parus entre temps sur le même thème sont signalés aux p. XII-XIV.

les pellicules ; un papier indiquait le contenu de chaque enveloppe… Hélas ! le R. P. Janin a trouvé que mon paquet était trop volumineux, et pour dépister plus aisément certains fonctionnaires trop zélés, il enroula les films dans des boîtes minuscules, ce qui a dû provoquer un beau désordre[155].

Votre lettre m'annonce votre prochain départ pour Istanboul. Y avez-vous rencontré M. Lemerle ? Avez-vous regagné votre institut roumain ? Et ne comptez-vous pas venir bientôt en Belgique ? Je vous serais reconnaissant, dans cette hypothèse, de m'en avertir. Ce me serait un honneur et une joie de vous accueillir à Bruxelles.

Je vous prie d'agréer, très Révérend Père, l'hommage de mon respectueux dévouement.

S. Binon.

24, Rue Marie-Thérèse, Bruxelles (après le 15 janvier 39 : 23, Avenue des Deux Tilleuls, Bruxelles).

29. – Binon à Laurent (AAR 2DT834)

Bruxelles, 10 mars 1939

Très Révérend Père,

Au moment où j'écris, je rougis jusqu'au tréfonds de moi-même… J'ai honte en effet de n'avoir pas répondu plus tôt à votre si aimable lettre du 23 décembre. Mais laissez-moi, sans plus tarder, plaider des circonstances atténuantes. Vous savez la charge de mes occupations professionnelles. Ajoutez-y un déménagement, un aménagement, et vous saurez où a été, depuis décembre, le plus clair de mon activité.

Depuis quelques jours seulement, j'ai repris l'étude des actes de Xéropotamou et de Saint-Paul, qui feront l'objet d'un prochain volume. La partie s'annonce belle.

J'ai mis tous mes soins à la correction des épreuves de l'article pour les « Échos d'Orient »[156]. Les accents grecs ont été évidemment massacrés… mais De Meester[157] commet autant, sinon plus de crimes de lèse-grécité. J'ai prié M. Gamon de m'adresser une seconde épreuve où je pourrai, je l'espère, donner le bon-à-tirer.

J'ai converti M. Grégoire à la thèse de Papadopoulos. Puisse le R. P. Grumel me faire le même honneur ! J'en serai particulièrement heureux.

Pour rester dans une atmosphère « byzantine », je suis, chaque mercredi après-midi, à la Bibliothèque Royale, l'auditeur de M. Grégoire. Drôle de « séminaire » en vérité, où personne ne parle, sauf le Maître ! Point n'est besoin pour moi de lire le prochain « Byzantion ». Je sais par cœur les multiples trouvailles que le génie grégorien y a semées à profusion. Nous en sommes pour l'instant à la grosse affaire, les guerres de Constantin – Licinius d'après Eusèbe – ou plutôt le pseudo-Eusèbe (*dixit*) et l'apparition du pont Milvius. Je dois à la vérité de dire que les arguments de Grégoire sont très sérieux, qu'ils se retranchent souvent derrière l'autorité du

155. Le catalogue de microfilms des manuscrits grecs, conservés à l'IFEB notamment dans ces « boîtes minuscules », est désormais consultable dans la base Medium de l'Institut de recherche et d'histoire des textes (IRHT, http://medium.irht.cnrs.fr).

156. Binon, Prostagma inédit.

157. Imprimeur belge établi à Wetteren (Flandre orientale), qui porte maintenant le nom de « Cultura » et d'« Universa ». Il fut longtemps l'imprimeur des Bollandistes et « Cultura » demeure celui de la collection des Archives de l'Athos.

P. Peeters[158], et que les conclusions de Grégoire ne lèsent en rien la foi et la morale. Pas du tout d'« anticléricalisme », comme il serait à craindre dans pareil milieu.

Irez-vous à Alger ? Oui sans doute. Les religieux, qui ont fait vœu de pauvreté, sont les plus grands capitalistes des temps modernes… M. Millet me presse vivement d'être des vôtres. C'est moins l'envie qui me manque… que les moyens dont je dispose. D'ailleurs, le congrès s'ouvre quinze jours après la reprise des cours, et je ne sais si l'on m'accorderait, en haut lieu, les autorisations nécessaires.

J'attends avec impatience votre article sur Kyra Martha[159]. Je ne sais quel démon m'a poussé à Athènes à m'occuper des Tarchaneiotes (sans doute parce qu'un prôtos de la Sainte Montagne porte ce nom), et j'ai lu avec stupéfaction les généalogies fantaisistes qu'on avait proposées de cette illustre famille. En ce qui concerne les homonymes dont vous me parlez, j'en suis arrivé à cette conclusion. Nicéphore Tarchaneiotes (*grand domestique*) épousa en secondes noces Marie (en religion Marthe), sœur de Michel VIII. Quatre enfants naissent de ce mariage : Andronic (grand contostavle), *Michel* (grand primicier, *grand domestique*, protovestiaire), Jean et Théodora (en religion Théodosia). On a souvent confondu Michel, fils de Nicéphore-Marie, avec un *Michel* Glabas Tarchaneiotes dont j'ai vainement cherché la filiation. Ce dernier fut grand pappias et pincerne sous Michel VIII, grand contostavle et protostrator sous Andronic II (mais non, me semble-t-il, grand domestique). Ayant épousé Marie (Glabaina), il fonda avec celle-ci le monastère de la Pammakaristos, tandis que Marie-Marthe, femme de Nicéphore, donna son nom à la μονὴ τῆς Κυρᾶς Μάρθας[160]. Ces conclusions coïncident-elles avec les vôtres ? S'il plaît au ciel de m'accorder quelque loisir, je rassemblerai un jour les miettes que je possède sur les Tarchaneiotes, et je vous demanderai pour elles l'hospitalité de votre revue. Vous y ajouteriez certainement – ce fut réellement le cas pour M. Guilland – un copieux appendice[161]. Ces recherches généalogiques sont effroyablement difficiles, et mon article sur Syrgiannès – et les sens de θεῖος et γαμβρός – m'a dégoûté à jamais de la prosopographie byzantine. Je vous admire d'entreprendre la révision de Du Cange, mais je ne vous envie pas.

158. Paul Peeters (1870-1950). Entré chez les Jésuites en 1887, il devint bollandiste en 1904 et succéda à H. Delehaye comme président de l'œuvre bollandienne en 1941. Ses recherches furent surtout centrées sur l'hagiographie orientale (cf. B. JOASSART et R. AUBERT, *Académie royale de Belgique. Annuaire 2000*, Bruxelles 2000, p. 29-37).

159. V. LAURENT, Kyra Martha. Essai de topographie et de prosopographie byzantine, *EO* 38, 1939, p. 296-320.

160. On confrontera cette généalogie aux informations rassemblées par I. G. LEONTIADES, *Die Tarchaneiotai*, cité n. 33, *passim*.

161. Rodolphe Guilland (1888-1981) enseigna tout d'abord dans différents lycées avant de succéder à Charles Diehl à la Sorbonne comme professeur de 1934 à 1958. Collaborateur régulier des *Échos d'Orient* puis de la *Revue des études byzantines*, il mena de patientes études de prosopographie et de topographie byzantines. Il entretint des relations cordiales avec V. Laurent, ainsi qu'en témoigne une abondante correspondance conservée à l'IFEB. Il fit don, peu avant mort, de l'ensemble de ses archives scientifiques à cet Institut (cf. J. DARROUZÈS, *REB* 38, 1980, p. 271-287 ; P. LEMERLE, *REB* 40, 1982, p. 222-223). – Le « copieux appendice » que cite Binon renvoie au compte rendu critique de la thèse de Guilland (*Essai sur Nicéphore Grégoras*, Paris 1926) qui parut sous la plume de Laurent dans les *EO* 27, 1928, p. 123-126.

Je me suis permis de vous adresser, il y a quelques jours, ma dernière contribution au « Bulletin de l'Institut historique belge de Rome ». Puissiez-vous lui faire bon accueil ! Dans ces sentiments, je vous prie d'agréer, très Révérend Père, l'assurance de mes sentiments respectueusement dévoués.

S. Binon.

23, Avenue des Deux Tilleuls

Bruxelles.

30. – Laurent à Halkin (Bollandistes)

Bucarest, 3 avril 1943

Mon Révérend Père,

La nécessité me rend indiscret et je compte sur votre obligeance pour excuser jusqu'à l'usage de cette machine, la censure étant sans entrailles pour les mauvaises écritures.

Voici. J'ai appris ces jours-ci par les bonnes feuilles de la *Byzantinische Zeitschrift* la publication par vos soins de la monographie du regretté St. Binon sur Xéropotamou et Saint-Paul[162]. J'oserai dire que ce volume m'est en ce moment indispensable, vu que je mets la dernière main à deux dossiers athonites laissés en souffrance par Mgr Petit[163]. Puis-je vous demander, si la chose est faisable, de m'expédier ou de me faire envoyer le travail en question sous pli recommandé ? La facture vous sera réglée par retour du courrier par une voie sûre et assez rapide. À moins qu'une recension du livre dans notre revue soit dans les intentions de l'éditeur.

Nous reprenons en effet nos éditions auxquelles j'espère pouvoir donner un rythme et un volume satisfaisants[164]. Comme vous l'a fait savoir notre secrétaire, le P. Gouillard[165], les exemplaires d'échange seront gardés à votre disposition. Le P. Grumel qui réside en ce moment à Paris a des instructions à cet égard.

Dans l'espoir que vous voudrez bien excuser ma démarche indiscrète, je vous prie, Révérend Père, d'agréer l'assurance de mes religieux sentiments.

V. Laurent.

162. *BZ* 42, 1942 [1943], p. 301.

163. Il semblerait que certains dossiers de Mgr Petit aient donc été accessibles à Laurent à cette date (→ 7).

164. L'année 1943 vit en effet la parution du premier numéro des *Études byzantines* (*Revue des études byzantines* à partir de 1946) qui succédaient aux *Échos d'Orient* (1897-1942), mais il fallut attendre encore cinq ans pour que soit imprimé le premier volume de la collection des *Archives de l'Orient chrétien* (cité *supra* n. 25).

165. Jean Gouillard (1910-1984 ; assomptionniste de 1929 à 1946). Né à Blaringhem (Flandre française), il prit l'habit à 19 ans et enseigna un temps à l'École industrielle et commerciale de Tourcoing. Installé dans l'Institut byzantin de Bucarest en 1937, il collabora régulièrement aux *Échos d'Orient* en tant qu'auteur, recenseur et secrétaire de la revue. Ses premiers travaux établirent sa réputation d'historien de la spiritualité byzantine. Après avoir quitté l'Assomption, il devint maître de recherches au CNRS puis directeur d'études à l'École pratique des hautes études. Son édition du *Synodikon de l'Orthodoxie* (1967) demeure un travail de référence et sa traduction de textes spirituels, regroupés sous le titre *Petite philocalie de la prière du cœur* (1953), n'a cessé d'être réimprimée jusqu'à nos jours (voir P. Lemerle, *TM* 9, 1985, p. vii-xii ; *REB* 43, 1985, p. 317).

31. – Laurent à Halkin (Bollandistes)

Bucarest, 1er juin 1943

Mon Révérend Père,

C'est avec gratitude que je vous accuse réception du beau livre de M. Binon qu'à votre aimable entremise l'abbé Rome[166] a bien voulu m'expédier. Le volume est heureusement arrivé et sa consultation a augmenté chez tous les byzantinistes du lieu le regret qu'a laissé la disparition de l'auteur.

Comme il est convenu, il en sera fait dans notre revue bonne et large recension en plus de la notice que nous comptons bien consacrer à M. Binon lui-même avec lequel nos relations étaient particulièrement cordiales[167]. À mon grand regret, je n'ai pu, en temps utile, exprimer à sa veuve toute la part que j'ai prise à son deuil. Je vous serais bien obligé de l'en assurer à l'occasion.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, avec mes remerciements, l'assurance de mes religieux respects.

V. Laurent.

32. – Grumel aux Bollandistes (Bollandistes)

Saint-Denis, 25 février 1944

Mes Révérends Pères,

Je vous accuse réception avec reconnaissance de l'ouvrage de M. Binon sur les mon[astères] de St-Paul et de Xéropotamou. Veuillez transmettre à Mme Binon l'hommage de mon respect et de ma gratitude. Le compte rendu paraîtra dans les Études byzantines[168].

Veuillez agréer l'hommage de mon religieux respect et dévouement in X°.

V. Grumel.

Olivier Delouis
CNRS – UMR 8167 Orient et Méditerranée
Paris

Bernard Joassart
Société des Bollandistes
Bruxelles

166. Adolphe Rome (1889-1971). Prêtre du diocèse de Malines et spécialiste des textes scientifiques grecs anciens, il enseigna la philologie classique à l'Université de Louvain de 1927 à 1958 (cf. F. De Ruyt, In memoriam. Adolphe Rome [1889-1971], *L'antiquité classique* 40, 1971, p. 1-4).

167. Pour cette recension de Laurent, voir *supra* n. 2. La notice nécrologique n'a pas paru.

168. Voir *ibidem*.

BIBLIOGRAPHIE

Les ouvrages pour compte rendu doivent être envoyés anonymement à la Revue des Études Byzantines. *L'envoi personnel à l'un des membres de la Rédaction n'engage en rien la Direction de l'Institut ou de la* Revue. *La* Revue *n'accepte pas de publier les recensions qui lui sont proposées sans avoir été sollicitées.*

Les recensions sont rangées par ordre alphabétique à l'intérieur de deux séries. La première série comprend les comptes rendus plus détaillés. Dans la seconde série sont regroupés les comptes rendus brefs : ceux-ci se limitent à une description succincte du contenu de l'ouvrage et ils ne sont pas signés. Quant aux ouvrages qui ne se rapportent pas directement à l'Empire byzantin, ils figurent sur une liste des Ouvrages reçus.

Dimitri Afinogenov, *Mnogosložnyj svitok: The Slavonic Letter of the Three Patriarchs to Emperor Theophilos* (Collège de France – CNRS. Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance, Monographies 41). – Association des Amis du Centre d'histoire et civilisation de Byzance, Paris 2014. 24 × 17,5. 240 p.

Dimitri Afinogenov (Lomonosov Moscow State University) proposes a monographic edition of the Slavonic translation entitled *Mnogosložnyj svitok* ("Manifold Letter") of the Synodic Letter purportedly sent by Patriarchs Christopher of Alexandria, Job of Antioch, and Basil of Jerusalem to the iconoclastic emperor Theophilos (829-842) in 836. The original Greek Letter was composed in form of a polemical treaty representing the history of the icon cult in Late Antiquity and Byzantium. The extant Greek manuscripts, mutilated or interpolated to varying degree, contain neither the date of issue nor other protocol data that we would expect in such document. The Slavonic translation goes back to a lost Greek original entitled Πολύστιχος τόμος, more correct and complete compared with the surviving Greek versions, which preserves the necessary protocol data and some other pieces of information. Thus it makes possible a plausible reconstruction of the lost Greek archetype.

Revue des Études Byzantines 73, 2015, p. 375-461. doi : 10.2143/REB.73.0.3132055

Afinogenov's first critical edition of the Slavonic translation of the "Letter" contributes to the study of both the sources of the second Byzantine iconoclasm and the reception of the Byzantine anti-iconoclastic polemic among the Slavs. The book encompasses an analytical Introduction in nine chapters (p. 7-37), an Appendix ("Fragments of the Book of Ezekiel in *Mnogosložnyj svitok* and early Slavonic Bible translations") (p. 39-41), the critical edition of the Slavonic version along with the parallel Greek texts and an English translation (p. 43-151; in the Table of contents on p. 5 the page number 42 is incorrect), a bilingual Slavonic-Greek word index (p. 152-200), the Slavonic index of names (p. 201-204), an *index locorum* (p. 205-206) and a modern Russian translation of the "Letter" (p. 207-239).

Having thoroughly examined the previous scholarship, in the first place, the complete edition of Greek sources (*The Letter of the Three Patriarchs to Emperor Theophilos and Related Texts*, ed. by J.A. Munitiz, J. Chrysostomides, E. Harvalla-Crook, Ch. Dendrinos, Camberley 1997), the editor regards the so-called "Synodic Letter" by the three patriarchs as authentic (p. 7). He rejects, however, on the basis of text critical arguments (p. 25), the hypothesis of H. Gauer that a parchment sheet in ninth-century uncial script (*Tiranensis gr*. 25) preserves a fragment of the authentic Letter (H. Gauer, *Texte zum byzantinischen Bilderstreit*, Frankfurt a.M. 1994 [Studien und Texte zur Byzantinistik1], p. XXXIX). Afinogenov dates the presumable Greek prototype of the Slavonic translation "no later than the third quarter of the ninth century", and situates it "likely no further than two copies from the original Letter sent to Emperor Theophilos… in 836" (p. 25). Other two later versions closely related with the Greek prototype of the "Letter" are: a. the so-called "Letter of the Venerable John Damascene to Emperor Theophilos" (called "Pseudo-Damascenus" since Damascene died before 754) and b. in the codex *Athous Iber*. 381 (a. 1426), which most likely derives from the Pseudo-Damascenus or its prototype (p. 7).

As regards the Slavonic translation, the editor shares S. Gero's opinion that the mid-seventeenth-century printed editions of the Slavonic text were the first publications of the "Letter" in any language, but he cannot sustain Gero's assertion that the Slavonic text is but a "mixed", i.e., contaminated, version (*versio permixta*) of the original "Synodic Letter" and the Pseudo-Damascenus (S. Gero, Jannes and Jambres in the Vita Stephani Iunioris [*BHG* 1666], *AB* 113, 1995, p. 281-292, on p. 286-287). The Slavonic text contains, in fact, *loci* corresponding only to the "Synodic Letter", only to Pseudo-Damascenus, or only to the Athonitic codex. Therefore, rather than admitting that three distinct texts were confounded into one, Afinogenov argues "that the Slavonic translation was based on a Greek text, which was available to the editors of all three surviving Greek versions" (p. 9-10).

The Introduction (p. 11-28) further discusses the literary sources of the "Letter" (*terminus post quem*) – such as the *Antirrheticus III* of patriarch Nicephorus of Constantinople (806-815) or the Homily on the icon of the St. Mary of Rome (in chapters 20-25, 41, 44-46). Quotations from the "Letter" in later Byzantine texts (*terminus ante quem*), e.g. in the second edition of the George the Monk's chronicle (so-called "vulgata", from the last quarter of the ninth century), are also observed and registered. The meticulous critical analysis of sources brings the author to the following (in my opinion, quite plausible) conclusion: "Thus, our evidence suggests that the Slavonic translation conserves the earliest available version of the 'Letter…', which no longer exists in the original Greek" (p. 13).

The most striking evidence in the Slavonic translation regards the protocol data of the synod on which the original "Letter" presumably had been composed and/or confirmed. As has been stated above, none of the extant Greek versions of the "Letter" has a detailed information about this synod, whereas in *Mnogosložnyj svitok* there is a comprehensive report on historical circumstances under which the "Letter" had been composed (cf. especially chapter 92), including references to place, date and number of participants in the synod (i.e. Jerusalem, a. 836, 1455 bishops and clerics present) (p. 14-15). True, in the Greek Homily on the icon of St. Mary of Rome the number of participants in the synod is referred to as 1355 (p. 27). For me, both of the numbers must have been strongly manipulated, since even at the greatest ecumenical synods the number of participating bishops and clerics never exceeded six hundred. A Christian synod of almost fifteen hundred participants in Jerusalem under the Arabic domination appears as simply impossible. Thus, it seems more likely to presume that a synod with those dimensions as described in the "Letter" never took place. What kind of synod it was and where all the mentioned signatures of bishops could have come from, should be topic of a special investigation.

The date and place of the Slavonic translation are only discussed in about half a page. The author points out in *Mnogosložnyj svitok* a number of archaic lexemes of proto-Bulgarian (Turkic) origin, such as сокачїи, кръчїи "smith" (not "cattle-herder" or "shepherd" as Afinogenov supposes; cf. M. Fasmer, *Этимологический словарь русского языка*, II, Moscow 1986, p. 340-341). The word балїи, however, is not of Turcic origin – it is a derivative of the originally Slavic verb *bajati (*ibidem*, I, p. 115). The sense and origin of another "Turkic" word харинъ is not clear. Afinogenov sees in it "the name of some sort of craft" and translates the phrases кърчїи харинъ левъ as "the shepherd and commoner Leo", and левъ харинъ as "the commoner Leo" (in Greek we read ὁ βάναυσος, "artisan", or "vulgar person"), but one could rather imagine харинъ to be the Leo's family-name, which disappeared from the later Greek versions. The presence of archaic Old Bulgarian lexemes in the Slavonic text makes the author cautiously exclude the fourteenth century dating for the translation (the epoch of Patriarch Euthymius of Tărnovo) (p. 30). In my view, the remarkable quality of the Slavonic translation along with its possible polemical aim of refuting the iconoclastic practices of the Bogomils plead for placing the origin of *Mnogosložnyj svitok* into the religious context of the tenth-century Bulgarian state.

The manuscript tradition of *Mnogosložnyj svitok* is described on p. 31-37. Four Russian manuscripts from fifteenth to seventeenth century and two printed editions of 1642 and 1647 have been used for the text layout and for indication of *variae lectiones*. In his analytical remarks on the history of the Slavonic translation Afinogenov demonstrates quite convincingly that the version of the earliest manuscript E (Russian National Library, Kir.-Beloz. 53/1130, third quarter of the fifteenth century) as well as that of the printed editions is closest to the presumed Greek original. Those versions were taken as a basis for text reconstruction, whose main criterion was intelligibility (p. 37). So Afinogenov's edition may well be regarded as critical (critical editions are, to my knowledge, typical for Byzantine studies and represent a rarity in the Slavic studies, so one can consider the Afinogenov's edition as an attempt of transfer of editorial approaches from the former field of research to the latter one).

The English translation placed parallel to the Slavonic text on odd pages of the book demonstrates a very high accuracy in rendering the text of *Mnogosložnyj svitok*. There is not, however, any explication of or comment on the principles of the English translation, first of all to what text version was translated into English – either the Slavonic or the Greek one? At some places, where Slavonic and Greek phrases don't coincide with each other, the English translation was obviously made from Greek (cf. 16,7; 37,2; 42.2 etc.), more often it is made from Slavonic (cf. 18,2; 29,3; 29,12; 30,1-3; 37,5-6; 43,3; 44,7; 45,10 etc., cases of Slavonic as basis for translation because of scarcity of the Greek original are not considered here). This inconsistency must be considered when using the English translation of (both?) the Slavonic and/or the Greek text.

In a number of cases the English translation seems incorrect or insufficient, e.g.: 29,3 – immaterial fathers (?); 35,1: гади – "beasts", better "reptiles"; 63,6 – "defiled communion", better "defiled table" (cf. Dn I, 8, the Daniel quotation is also missing in the *Index locorum*, p. 206); 66,7 – "escape", better "surface" or "emerge"; 73,1 – "by the cherubim, the patriarch Nicephorus" – better "by the cherub, the patriarch Nicephorus" or "by the cherubic patriarch Nicephorus"; 76,8-9 in the "catalogue of heretics" немци (Germans) are not mentioned in the English version; *ibid*. алапелли – scarcely "the Alemanni" (since the quite synonymous немци were just mentioned above), "the Jevarzi" – after a mere transliteration from Slavonic еварзи remained unspecified (I would suggest the reading *avazi or *javazi "Abasgs (Abhases), οἱ Ἄβασγοι"). As good solutions in the English translation may be mentioned: 65,2 & 69,6 – fire of Hephaestus (the corrupted Slavonic истиныскыи (or, at another place, нестьчьньскыи) огнь, apparently instead of the original *ифестиньскыи, τοῦ Ἡφαίστου); 70,2 – champion of all the universe (in Slavonic всеѧ вселенныа юнецъ) and some others.

Some misprints in the introduction as well as in the text edition may be pointed out: p. 9, l. 4: "only PD" – instead of "only to PD"; p. 9, l. 2 from underneath: καραδοκουμένην instead of παραδοκουμένην; p. 12, l. 4: after καταπατεῖται a comma is missing; p. 12, l. 11 and chapter 46,4: двою loy (?); p. 17, middle: Nikephoros – confusion of fonts; p. 47, l. 1 from underneath: ἐψηλάφησαν instead of ἐψηλάφησαν; p. 62, chapter 20 – false numeration of lines; chapter 29,6: искорене instead of ис корене; p. 89, l. 2 from underneath: τὰ βασίλει instead of τὰ βασίλεια; chapter 45,4: безвѣсти instead of без вѣсти; chapter 59,12: древнеми instead of древними; chapter 67,5: адава instead of адова; p. 192: въпlасти instead of въпасти.

Most of editorial errors or inconsistencies are found in the bilingual Slavonic-Greek word index (p. 152-204). Although the editor seems to have a good background knowledge in Slavic studies, still the morphology and the derivation system of Church Slavonic turned out to be a hard nut even for the learned Russian byzantinist (moreover, the command of Russian has played in certain cases – as, for instance, лъжа, мьнѣти, проклѧти, съмѣрение, съматрѧти, стыдѣтисѧ, тъщатисѧ, оусъмотрити, яице – a rather negative role, as far as the Church Slavonic forms of those words differ from the modern Russian ones).

The rendering of the words with suffixes -ьн-, -ьск-, -ьств(о) is quite inconsequent: almost a half of such derivatives (see below under the letter a.) has no indication of the initial semi-vowel ь (yer') of this suffixe, another half of words (under the letter b.) has been rendered correctly with the indication of ь:

a. благовѣрныи, благокрасныи, боговидный, волныи, всеконечнѣ, доволныи, доухоборныи, доуховныи, доухоносныи, доушевныи, дълголѣтныи, единовѣрныи, единогласныи, животныи, земскыи, красныи, коумирница, коумирская слоужба (but a little below – коумирьскыи), мѣстныи, лицемѣрствовати, мирныи, моусетворныи, мышца, мѣдныи, мѣстныи, напрасныи and many more;

b. благодатьныи, благолѣпьныи, благопрїатьныи, богоборьство, богоумьныи, велелѣпьныи, всенепорочьныи, вселеньскыи, вѣрьныи, вѣчьныи, древьнїи, единородьныи, единосоущьныи, иконьныи, иконоборьныи, иночьскыи, каменосѣчьныи, крестьныи, львьскы, лепотьныи, лѣтьнїи, морьскыи, моужьство, наслѣдьникъ and many more.

Other (more or less serious) shortcomings of the word index are placed below in alphabetic order (to check up the orthography and/or morphology of the lexemes listed below see the standard dictionary of Church Slavonic: J. Kurz, Z. Hauptová, *Slovník jazyka staroslověnského – Lexicon linguae palaeoslovenicae*, I-IV, Prague 1966-1997):

Incorrect form (as in the Word index)	*Correct form*
безвѣсти	без вѣсти, cf. below – без чести, без мѧтежа etc.
блаженїи (form of nom. pl in the text; the line number of the first *locus* is 8, not 18)	блаженыи (nom.sg.)
богопрїатьныи	благопрїатьныи
владычьца	владычица
въздвизати	воздвигноути (the infinitive for the finite forms въздвиже, въздвигни, въздвигохъ)
възмьнити	възмьнѣти
гладнїи (form of nom.pl. in the text)	гладьныи
деньничыи	деньничьныи
доброгласъныи	доброгласьныи
долѣже	до<ко>лѣже
достичи	достигноути (the infinitive for the part.perf. act. достигъ)
еуангалїе, еуангальскыи	еуангелїе, еуангельскыи
зиждѣти	зьдати (the infinitive for 3 pers.pl. зиждоутъ)
идолослоужитель	идольслоужитель (so in the text; идоль is a correct archaic form of possessive adjective, cf. below матерїи, рабїи)
издвизати	? in the text part.praes.act. издвиздаѧ; the sense is not clear
измещи	изметати (cf. below отъметати)
изрѧдъныи	изрѧдьныи

искорене	ис корене
истиныи	истиньныи
ложь (лъжа)	лъжа
лоукавъство	лоукавьство
моудръствовати	моудрьствовати
моутъныи	моутьныи
моучьникъ, моучьничьскыи	моученикъ, моученичьскыи (both are derivatives of the part.pf.pass. моученыи)
мъжати	мьжати or мьжити
мъножаишїи (pl.masc.)	мъножаи (sg.masc.)
мьнити, мьнитисѧ	мьнѣти, мьнѣтисѧ
неблазьныи	неблазньныи
несоущїи	несыи (or не сыи; cf. below присносыи)
неотрьчьнъныи	неотреченыи (cf. below the same derivation pattern неоутверженыи)
никъгда	никогда (it is the oldest normative form, so in the text)
нѣкоторїи (nom.pl.)	нѣкоторыи (nom.sg.)
нѣкъгда	нѣкогда (cf. the comment for никогда, so in the text)
нѣсть	(to place under быти)
объимати	объѧти (the infinitive for обымоу, объята)
одоушвленыи	одоушевленыи
отъверзити	отврѣсти
отъгънати	отъгонити32,4 (the infinitive for part.praes.act. ѿгонѧѧ)
отъмещи, отъмещисѧ	отъметати, отъметатисѧ
отъмьстити	отъмьщати (the infinitive for part.praes.act. ѿмьщаѧ)
павликыанъ	павликыане (cf. above несторıане)
плѣжати	плъзати (the infinitive for part.praes.act. плѣжаи)
понедеже	понежде pro понеже
пребеззаконъныи	пребеззаконьныи
превратъныи	превратьныи
прибѣчи (East Slavic form)	прибѣщи (Church Slavonic form) – better прибѣгноути
привлечи (East Slavic form)	привлѣщи (Church Slavonic form)
прободѣти	пробости (the infinitive for part.pf.pass. прободеныи)

пробѣчи	(cf. the comment for прибѣчи)
прогънати	прогонити (the infinitive for part.praes.act. прогонимыи)
прокласти	проклати
противьнїи (nom.pl.)	противьныи (nom.sg.)
пѧтьдесѧть	пѧтьдесѧтъ (a normative form, so in the text)
расширѣти	*расшарѣти (it conforms better with the Greek correspondence ζωγραφεῖν)
свѧтельство	свѧтительство
смиренїе, смиреныи	съмѣ- (an original form; in the text so)
смотрѣти	съматрѧти (the infinitive for part.praes.act. сматрѧѧ, in the text a scribal error or a misprint – смѧтрѧѧ)
строугати	стръгати (the infinitive for part.praes.act. строужѹще)
стыдитисѧ	стыдѣтисѧ (cf. below a correct infinitive form оустыдѣтисѧ)
съпостатъ, съпостатьныи	сопостатъ, сопостатьныи pro соупостатъ, соупостатьныи
тъщитисѧ	тъщатисѧ
оусмотрѣти	оусъмотрити
оусоумьнитисѧ	оусоумьнѣтисѧ
оуѧзвити	80,5 – оуѧзвѧти
царь, царьскыи etc.	цѣсарь-
яицо	яице

To sum up, I would like to point out that the work of Dimitri Afinogenov represents a very valuable contribution to both Byzantine and Slavic studies as far as it deals, be it on the basis of only one historical document, with the complex issue of Byzantine religious influence on the Slavs. The author's methods of text analysis are strict, accurate and hard to contest. The book demonstrates the crucial role of the Slavonic tradition for reconstruction and critical study of the lost original(s) of a Byzantine ecclesiastical document. Such scholarly works are still a rarity in modern Byzantine studies, and it is high time to increase their number in order to supply byzantinists with new materials not only in marginal oriental languages (Ethiopic, Armenian, Syrian etc.), as was regularly done before, but also in Church Slavonic. The very accurate edition of the "Letter of three patriarchs" in Slavonic translation with its Greek original(s) by Afinogenov should be considered as a very important step in this direction.

Kirill Maksimovič

Jeffrey C. ANDERSON (éd.), *The Christian Topography of Kosmas Indikopleustes: Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana, Plut. 9.28. The Map of the Universe Redrawn in the Sixth Century, with a Contribution on the Slavic Recensions* (Folia Picta. Manoscritti miniati medievali 3). – Edizioni di Storia e Letteratura, Rome 2013. 29,5 × 21. 118 p., 79 pl. Prix : 62 €.

La collection « Folia Picta » rassemble des études sur les manuscrits enluminés de la Laurentienne, abondamment pourvues de planches. Le présent volume est particulièrement précieux : la *Topographie Chrétienne* de Cosmas Indicopleustès (dont l'édition de référence demeure celle de Wanda Wolska-Conus dans les volumes 141, 159 et 197 des Sources Chrétiennes) offre en effet une description détaillée et argumentée d'une cosmographie répandue dans l'école orientale (grecque et syrienne) au 6e siècle, et cette description est accompagnée, dans les manuscrits qui la contiennent, de figures explicatives en couleurs dont le modèle remonte à l'auteur du texte. Le *Laur. Plut.* 9, 28 (11e s.) est l'un de ces manuscrits, particulièrement riche. Le volume fournit la reproduction de toutes les miniatures de ce manuscrit, en 53 planches en couleurs, suivies de 16 planches en noir et blanc reproduisant des pages de l'édition de Montfaucon, et d'une demi-douzaine d'autres planches donnant des folios du manuscrit ou des miniatures tirées d'autres manuscrits, ainsi que d'une analyse spectrophotométrique de quelques miniatures.

Outre ces planches, le volume, rédigé en italien et en anglais, comporte un Prologue (Massimo Bernabo), une Introduction (Jeffrey C. Anderson, éditeur du volume), une description codicologique et paléographique du manuscrit (Margherita Losacco), une analyse des miniatures (Jeffrey C. Anderson, qui fournit pour chaque miniature un résumé du livre auquel elle se rattache), une étude sur la cosmologie de Cosmas replacée dans son contexte (Maja Kominko, qui réévalue son intérêt, souvent méprisé par la postérité) et une étude sur la tradition slave du texte pour contribuer à la reconstruction du *stemma codicum* (Francesca Romolli). Ces études se situent dans le prolongement de celles de Wanda Wolska-Conus, qui avait publié un article sur « La *Topographie Chrétienne* de Cosmas Indicopleustès : hypothèses sur quelques thèmes de son illustration » (*REB* 48, 1990, p. 155-191).

Signalons qu'une version plus développée de l'étude de Maja Kominko se trouve dans son livre *The World of Kosmas : Illustrated Byzantine Codices of the Christian Topography*, Cambridge University Press, Cambridge 2013, dont la lecture peut enrichir celle du présent volume. Enfin, une traduction française du *De opificio mundi* de Jean Philopon, qui prend le contre-pied des théories cosmologiques de son contemporain Cosmas, est disponible dans la collection Pères dans la foi 87-88, Paris 2004.

Marie-Hélène CONGOURDEAU

D. G. APOSTOLOPOULOS, Machè PAÏZÈ-APOSTOLOPOULOU, *Οἱ πράξεις τοῦ Πατριαρχείου Κωνσταντινουπόλεως. Ἐπιτομή, παράδοση, σχολιασμός.* I, *1454-1498* (Fondation Nationale de la Recherche Scientifique. Institut

de recherches historiques/KNE 136. Institutions et idéologie au sein de la société grecque. Archives du Patriarcat de Constantinople). – Athènes 2013. 28 × 19. 284 p.

L'ouvrage se présente comme la continuation des *Regestes du Patriarcat de Constantinople* édités en sept volumes par Venance Grumel, Vitalien Laurent et Jean Darrouzès. Les assomptionnistes de Kadiköy, qui se présentaient alors comme les *Socii Assumptionistae Chalcedonenses*, avaient projeté d'étudier le patriarcat de Constantinople aussi bien dans sa période byzantine que sous le joug ottoman, mais le plan fut amputé plus tard de sa seconde moitié. Il est heureux que le patriarcat de Constantinople au temps de son assujettissement aux Ottomans soit aujourd'hui étudié dans la même perspective, bien que les conditions de son existence pluriséculaire aient été brusquement transformées. On se souviendra cependant que les traditions religieuses et ecclésiastiques ont été maintenues et que l'action du patriarcat sous la turcocratie peut à l'occasion rejoindre et éclairer les conditions de son existence durant le millénaire chrétien de l'empire. Le présent ouvrage couvre la seconde moitié du 15e siècle, qui est une période d'apprentissage d'un nouveau mode de fonctionnement sous la sujétion aux autorités musulmanes et qui marque une brusque mutation aussi bien dans le choix des patriarches que dans l'exercice du culte. Désormais soumise au pouvoir ottoman, l'institution perdit de sa stabilité, si bien que ces cinquante-cinq ans virent défiler pas moins de onze patriarches et connurent pas moins de dix-sept patriarcats, à travers les allers et retours de certains d'entre eux. Le premier patriarche de la turcocratie, Gennade Scholarios, est le mieux servi dans cette collecte de documents, puisque lui sont attribués 17 actes.

De ces cinquante années sont conservés un nombre réduit d'actes officiels. En effet, sur les 111 regestes énumérés dans l'ouvrage, seuls 45 se réfèrent à des textes dûment préservés. Les mêmes auteurs en ont édité la plus grande partie en 2011 dans l'ouvrage intitulé *Ἐπίσημα κείμενα τοῦ Πατριαρχείου Κωνσταντινουπόλεως. Τὰ σωζόμενα ἀπὸ τὴν περίοδο 1454-1498*. Il s'agit d'actes dispersés dans les fonds d'archives et les bibliothèques, à l'exception du lot de sept pièces conservées à la Métropole de Samos et provenant du *kôdikion* de la Grande Église. Les regestes sont présentés selon un schéma déterminé : origine et édition de l'acte s'il est conservé, référence à la mention si l'acte n'est pas parvenu jusqu'à nous, ensuite, dans les deux cas, chronologie, bibliographie et commentaire. Chaque regeste est éclairé par une bibliographie abondante, dont la liste générale, introduisant aux abréviations employées dans le corps de l'ouvrage, figure en début de volume (p. 21-48). Dans cette liste émergent les noms de Manuel Gédéôn et d'Athanase Papadopoulos-Kérameus, sans compter ceux des deux auteurs de ce volume.

Le cadre général des patriarcats du demi-siècle qui suivit la chute de Constantinople est désormais tracé. Mais il reste des interrogations, par exemple sur l'unique ou le triple patriarcat de Gennade Scholarios, le grand intellectuel qui assura la périlleuse transition de l'Église d'une position de pouvoir à l'assujettissement au sultan ottoman. Que faut-il entendre exactement par ce « troisième retour » (τῇ τρίτῃ ἀνόδῳ) à Constantinople dont fait état le patriarche lui-même ? Les auteurs optent pour un triple patriarcat de Gennade Scholarios (p. 101-102 et 113-114).

L'ouvrage défriche un domaine où beaucoup reste à faire, car nos connaissances sur les débuts de l'Empire ottoman, qui constitue dès lors le cadre de l'Église byzantine, sont encore limitées. Ainsi, l'étude du patriarcat byzantin après 1453 est sans doute appelée à se développer. Ce volume de regestes a le mérite de délimiter et de baliser le terrain, ouvrant la voie à la poursuite des recherches.

Albert FAILLER

Élie AYROULET, *De l'image à l'Image. Réflexions sur un concept clef de la doctrine de la divinisation de Saint Maxime le Confesseur* (Studia Ephemeridis Augustinianum 136). – Institutum Patristicum Augustinianum, Rome 2013. 24 × 16,5. 358 p.

Dans un ouvrage riche de données et de réflexions, l'auteur montre comment l'anthropologie et la sotériologie de Maxime le Confesseur se structurent à partir et autour de deux références bibliques. La première, vétérotestamentaire, vient du début de la *Genèse* : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance… Dieu créa l'homme, à l'image de Dieu il le créa » (Gn 1, 26-27). La seconde, néotestamentaire, est empruntée à l'apôtre Paul : le Christ est « l'image du Dieu invisible » (Col 1, 15) ou, plus simplement, « l'image de Dieu » (2 Co 4, 4). La théologie byzantine retiendra les deux substantifs ἡ εἰκών et ἡ ὁμοίωσις, qu'elle replacera dans le riche héritage de la philosophie grecque, depuis Platon et Aristote, et qu'elle enrichira des apports du néoplatonisme. On aboutira ainsi à la synthèse des Cappadociens ou aux savants ordonnancements de Denys l'Aréopagite. Arrivé plus tard dans leur lignée et héritier de cette longue tradition, Maxime le Confesseur bâtit un système plus personnel, en agençant, de manière subtile, les divers éléments de sa réflexion dans une vaste synthèse théologique. Créé par Dieu à son image, l'homme a, par son péché, obscurci l'image de Dieu déposée en lui, mais l'incarnation du Fils a rendu possible la restauration de l'image divine dans l'homme à travers l'effort humain soutenu par la grâce. La venue du Fils dans le monde a ainsi ouvert la voie à la divinisation de l'homme qui permet de rétablir en lui l'image de Dieu, autant qu'il est possible et de manière analogique.

Les deux premières parties de l'ouvrage sont consacrées à l'analyse des deux concepts d'image et de ressemblance d'abord dans la tradition philosophique grecque et patristique antérieure à Maxime, ensuite dans le Pentateuque et dans les épîtres de Paul. Dans les deux autres parties de l'ouvrage, l'auteur, prenant appui surtout sur les *Ambigua ad Ioannem* et les *Quaestiones ad Thalassium*, détaille d'une part la christologie de Maxime et d'autre part son anthropologie autour des concepts de l'image et de la ressemblance. Par son incarnation, le Christ, image visible du Dieu invisible, révèle à l'homme pécheur une part de Dieu ; la scène de la transfiguration (ch. 9) illustre ce mystère et fonde le culte de l'icône. La dernière partie de l'ouvrage, qui est la plus originale et aussi la plus développée, retrace la réflexion de Maxime le Confesseur sur le statut de l'homme pécheur et sauvé par le Christ. L'*homo viator* a pour destinée de rétablir en lui l'image divine, voilée par le péché originel, et de marcher vers la divinisation, qu'il pourra atteindre seulement dans une mesure relative. Pour reprendre les deux termes de la *Genèse*, entendus de

manière disjonctive, l'homme est créé à l'*image* de Dieu et il peut acquérir, par son choix propre (ἡ προαίρεσις) éclairé par la grâce (ἡ χάρις), la *ressemblance* avec Dieu, qui est achèvement de l'image.

Albert FAILLER

Ivan BILIARSKY, *The Tale of the Prophet Isaiah. The Destiny and Meaning of an Apocryphal Text* (East Central and Eastern Europe in the Middle Ages, 450-1450 23). – Brill, Leiden-Boston 2013. 24 × 16 ; relié. 310 p., 6 pl. Prix : 137 €.

Ce volume est la traduction anglaise, profondément remaniée, d'une monographie en bulgare parue à Sofia en 2011 sous le titre *Сказание Исаево и формиране на Политическата идеология на ранносредновековна България* (*« Narration du prophète Isaïe » et la création de l'idéologie politique de la Bulgarie du Haut Moyen Âge*). Il s'agit de l'édition, traduction et commentaire d'un texte qui était jusque-là connu sous le titre que lui avait donné Jordan Ivanov, lorsqu'il avait en 1923 republié la première édition de 1890 : « Chronique apocryphe bulgare du 11e s. ». I. Biliarsky rend au texte le titre qui figure dans le manuscrit, titre qui montre qu'il ne s'agit pas avant tout d'une chronique historique, mais d'une révélation appartenant au genre apocalyptique. Or le titre donné par Ivanov a influencé et orienté les historiens qui ont jusqu'ici étudié le texte ; en donnant une nouvelle édition plus fidèle au manuscrit, accompagnée de la traduction anglaise publiée par K. Petkov en 2008, I. Biliarsky renouvelle entièrement la question de son origine, de sa nature et de sa signification.

Après avoir retracé la destinée chaotique de l'unique manuscrit (GIM 86795, Kludov 123), copié en Serbie au 17e siècle, édité en 1890 puis perdu avant d'être redécouvert en 1995, I. Biliarsky donne une nouvelle édition, très fidèle au manuscrit sans être tout à fait une édition diplomatique, disposée en deux colonnes (texte et traduction), suivie de la photographie des pages du manuscrit contenant le texte. Selon celui-ci, le prophète Isaïe, enlevé au 7e ciel, se voit confier la mission de conduire un peuple, issu des Coumans, sur une terre promise ; suit la description d'une succession de « tsars » et leurs exploits, parallèlement à la découverte de la vraie croix et de la fondation de Constantinople. Le récit se termine abruptement, probablement à cause du caractère mutilé du modèle sur lequel a été copié le manuscrit.

Le commentaire expose les interprétations antérieures et le contexte de rédaction, puis fournit une nouvelle interprétation en repartant du substrat biblique et en analysant le thème du peuple élu allant vers la terre promise, du roi humble choisi par Dieu (figure de David) et du roi rénovateur (figures de Moïse et de Constantin). Le dernier chapitre brosse un portrait des différents tsars bulgares, réels ou fictifs, décrits dans le texte.

Cette étude renouvelle la signification du texte, en dépassant les lectures nationalistes antérieures. Le « Dit du prophète Isaïe », comme on pourrait le traduire en français, est une compilation de traditions cherchant à construire, à partir de données principalement bibliques et deutéro-canoniques, une identité nouvelle pour le

peuple bulgare nouvellement baptisé ; celui-ci y apparaît, dans le contexte d'une grande proximité avec Byzance, comme constituant un nouvel Israël prenant possession d'une nouvelle terre sainte. L'étude est suivie de trois *excursus* : liste des noms de princes bulgares entre mythe et histoire, naissance des rois fondateurs, l'empire considéré comme Église. Bibliographie et index complètent le volume.

Outre l'intérêt d'une nouvelle édition/traduction plus fidèle au manuscrit, l'interprétation que donne I. Biliarsky apporte une nouvelle approche de la construction de l'identité bulgare au Moyen Âge.

Marie-Hélène CONGOURDEAU

René BONDOUX, Jean-Pierre GRÉLOIS, *Léon le Diacre. Empereurs du Xe siècle (présentation, traduction et notes)* (Collège de France – CNRS. Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance, Monographies 40). – Association des Amis du Centre d'histoire et civilisation de Byzance, Paris 2014. 24 × 17,5. 246 p.

Les auteurs publient la première traduction française de l'historien Léon le Diacre, dont l'œuvre relate les événements qui séparent la mort de Constantin VII de celle de Jean Tzimiskès (de 959 à 976), avec une courte incursion dans le règne de Basile II (jusqu'en 989). L'introduction (p. 13-43) insiste sur les rapports entre histoire et rhétorique dans l'œuvre et présente la culture de Léon le Diacre, sa méthode d'historien et ses techniques d'écriture : le discours rapporté, le portrait, la narration historique qui emprunte à la tradition antique ou encore l'*ekphrasis*.

Ce travail succède à la traduction anglaise d'Alice-Mary Talbot et Denis F. Sullivan parue il y a dix ans (voir *REB* 66, 2008 p. 301-302). L'annotation y est assez comparable, mais elle bénéficie d'un renvoi systématique à la *PMBZ* dont la deuxième partie, consacrée à la période 867-1025, a paru en 2013. Concise, elle privilégie l'explication du texte au bénéfice du lecteur plutôt qu'un trop lourd commentaire adressé aux seuls spécialistes. On relèvera surtout la grande élégance du texte français. La qualité première en revient peut-être à Léon lui-même, mais son style est discuté – K. Krumbacher l'avait jugé « trivial et lourdeau », « insupportablement monotone » (cité p. 214) –, alors que la forme littéraire très aboutie de l'exercice est un mérite qui revient certainement aux deux traducteurs.

En annexe (p. 219-231) figurent une nouvelle édition et la première traduction moderne (hors du russe) de l'*Éloge de l'empereur Basile [II]* attribué à Léon le Diacre, découvert naguère par I. Sykoutrès dans le *Barroci* 131 (deuxième moitié du 13e s.) et publié en 1933 (la bibliographie sur ce manuscrit, abondante depuis lors, n'est toutefois pas citée). Ce discours, dont la parternité est à nouveau acceptée, aurait été déclamé devant l'empereur au retour d'une campagne militaire entre avril 989 et le printemps 990. Les éditeurs en donnent un commentaire historique et littéraire (p. 208-218), invitant à goûter les « échos et cadences du diacre Léon » (p. 218).

Le volume est illustré d'un grand nombre de miniatures prises dans le manuscrit madrilène de la *Synopsis historiôn* de Jean Skylitzès, lequel rapporte, quoique deux siècles plus tard, les mêmes événements que Léon le Diacre. La mise en page est en

général soignée et les coquilles peu nombreuses : on corrigera p. 206 la date de mort de Jean Tzmiskès, du 10 janvier 976 et non 979.

R. Bondoux et J.-P. Grélois furent des membres assidus du séminaire de Jacques Lefort († 2014) à l'École pratique des hautes études et ce volume, qu'il ne put voir imprimé, lui est dédié. Le souci de la lettre, la brachylogie du commentaire et parfois le positivisme – illustré par le décompte des clausules proparoxytoniques chez Léon (majoritaires dans son style, cf. p. 29 et p. 218) – sont quelques traits d'un travail qui lui aurait certainement plu. Il nous plaît à penser que les qualités du présent ouvrage témoignent de ce long compagnonnage.

Olivier DELOUIS

Pascal BOULHOL, *Grec langaige n'est pas doulz au François. L'étude et l'enseignement du grec dans la France ancienne (IVe siècle-1530)* (Héritages méditerranéens). – Presses universitaires de Provence, Aix-en-Provence 2014. 24 × 16. 425 p., dont 8 pl. Prix : 36 €.

En 2008, P. Boulhol publiait un volume de 208 pages intitulé *La connaissance de la langue grecque dans la France médiévale VIe-XVe s.* (Textes et documents de la Méditerranée antique et médiévale), chez le même éditeur. Le présent livre en est la version remaniée et augmentée ; la structure du livre est restée pour l'essentiel identique, si ce n'est que deux chapitres ont été ajoutés : « 12. Les premières traces d'un enseignement du grec à Paris (XVe siècle) » et le long chapitre 14, « L'essor de l'hellénisme français : 1507-1530 ». La bibliographie a plus que doublé de volume et les textes cités en annexe se sont accrus d'une bonne dizaine d'unités. Le texte principal ne constitue qu'un peu plus de la moitié du volume (236 p.), alors qu'il représentait environ les deux tiers de l'édition précédente : si l'accroissement concerne tout le livre, ce sont surtout les parties annexes, y compris les index, qui ont pris de l'importance.

L'objet du livre est ambitieux et le champ chronologique couvert, large. Il s'agit de retracer l'histoire de la connaissance et de l'enseignement du grec entre le 4e siècle de notre ère et 1530 dans les frontières de la France actuelle. S'appuyant tant sur les principales études d'ensemble que sur de nombreux travaux ponctuels consacrés à un auteur, un texte ou un monastère déterminé, l'auteur parvient à dresser une fresque conséquente, qui montre de manière convaincante que la connaissance du grec en France, et plus encore son enseignement, se sont réduits comme peau de chagrin dès l'Antiquité tardive, pour ne reprendre véritablement de l'ampleur qu'à partir du début du 16e siècle avec l'arrivée d'enseignants italiens et grecs. P. Boulhol est particulièrement attentif à distinguer entre une connaissance réelle de la langue, qui implique une maîtrise de la syntaxe, et la simple maîtrise, plus ou moins aboutie, du lexique – voire de *glossae* – et de l'écriture, phénomène qui se rapproche davantage de la grécomanie ou de la pédanterie que de l'apprentissage d'une langue. Une place importante est accordée dans cette histoire à l'abbaye de Saint-Denis, seul foyer qui aurait maintenu une connaissance continue de la langue grecque en France, selon l'auteur, par dévotion et utilisation politique de la figure pseudo-dionysienne. Une telle hégémonie aurait été le fait d'une volonté consciente

de garder le monopole sur l'héritage dionysien, palladium de la monarchie française : l'interprétation semble un peu exagérée. Dans cette perspective, certains témoignages paraissent légèrement surestimés, ainsi lorsque l'auteur considère que le don d'un manuscrit grec du pseudo-Denys par Manuel Chrysoloras, de la part de Manuel II, au début du 15e siècle, est un témoignage de la perpétuation des études grecques à Saint-Denis ; l'interprétation est d'autant plus délicate que la note de donation de Chrysoloras n'en dit pas un mot. Il n'est en outre pas parfaitement clair si l'auteur a utilisé directement la thèse d'École des chartes de Pierre Gandil sur *Les études grecques à l'abbaye de Saint-Denis au 12e siècle* (2003) ou s'il n'a eu accès qu'au résumé en ligne. La perspective retenue est de bout en bout celle des récepteurs occidentaux du grec, jamais celle des Grecs en voyage sur le territoire considéré, pas même les ambassadeurs, encore moins les marchands. Il est vrai que l'auteur souligne le relatif désintérêt des Byzantins pour les Occidentaux en général et les sources sont sans doute rares en la matière.

Le plan retenu est bien évidemment chronologique pour l'essentiel, avec un accroissement sensible de la matière au fur et à mesure de la progression. Toutefois, des allers et retours fréquents et une certaine fragmentation de la matière n'aident pas toujours à la lecture, d'autant que les chapitres ne comportent aucun sous-titre interne ; les éléments qui concernent un même personnage sont parfois dispersés sans que des renvois facilitent la lecture.

Dans ce très ample champ de recherche, il était bien évidemment impossible d'être exhaustif, et le volume de 2014 marque déjà un progrès considérable par rapport à la publication de 2008. On relèvera cependant quelques manques dans la bibliographie, et donc dans l'interprétation. Ainsi pour l'Italie méridionale et son rôle dans la transmission des textes grecs, l'auteur ne renvoie qu'aux seules études de J. Irigoin rassemblées dans son recueil de 2003, articles fondamentaux mais qui sont loin d'épuiser le sujet. De même, lorsque la place de l'hellénisme au sein du royaume normand de Sicile du 12e siècle est évoquée, les travaux fondamentaux de S. Lucà sont ignorés (voir par exemple S. Lucà, I Normanni e la 'Rinascita' del sec. XII, *Archivio storico per la Calabria e la Lucania* 60, 1993, p. 1-91 ; Idem, La produzione libraria, dans R. Lavagnini et C. Rognoni [éd.], *Byzantino-Sicula VI. La Sicilia e Bisanzio nei secoli XI e XII. Atti delle X Giornate di Studio della Associazione Italiana di Studi Bizantini (Palermo, 27-28 Maggio 2011)* [Quaderni del Istituto siciliano di studi bizantini e neoellenici « Bruno Lavagnini » 18], Palermo 2014, p. 131-174). Quand P. Boulhol traite du grand traducteur d'œuvres philosophiques Guillaume de Moerbeke, il passe sous silence son rôle dans la transmission des œuvres néoplatoniciennes ; lorsqu'il mentionne (p. 111 n. 79) les études sur ces traductions, les travaux essentiels de Carlos Steel sur sa traduction de l'*In Parmenidem* de Proclus sont omis, de même que les débats récents sur cette traduction entre le même C. Steel et A.-Ph. Segonds et C. Luna, dans le cadre de l'édition de l'œuvre de Proclus ; pour la fin de ce texte proclien, la traduction moerbekienne est notre unique témoin, puisque la fin du texte grec est perdue. On relève aussi quelques formulations maladroites : ainsi (p. 89 n. 12) figure, dans la liste des livres grecs rapportés par Guillaume le Mire, abbé de Saint-Denis à la fin du 12e siècle, un manuscrit copié par Georges Hermonyme ; la mention de matière *papyrei* dans le catalogue de la bibliothèque papale d'Avignon (p. 146 n. 26) est traduite par papyrus, alors qu'il s'agit bien évidemment de papier, par opposition à *pergameno*. La bibliographie et les références en note ne sont pas non plus exemptes d'erreur,

ainsi Failer pour Failler, ou Nebbiai dalla Guarda orthographiée sporadiquement dalla Guardia.

P. Boulhol propose une somme sur l'enseignement et la connaissance du grec en France de la fin de l'Antiquité jusqu'à la Renaissance qui, par son ampleur même, est conduite à laisser de côté certains détails ou certains aspects. Il est évident, cependant, qu'un tel livre vaut par les perspectives qu'il trace et par les aperçus qu'il ouvre.

Matthieu CASSIN

Laurent CAPRON, *Codex hagiographiques du Louvre sur papyrus (*P.Louvre Hag.*)* (Papyrologica Parisina 2). – Presses de l'Université Paris-Sorbonne, Paris 2013. 28 × 21 ; relié. XXV-188 p., 8 pl. hors texte, 1 DVD.

Issu d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université Paris-Sorbonne en 2010, le présent volume offre l'édition, la traduction et l'analyse de fragments hagiographiques grecs sur papyrus conservés au Louvre. Les textes ici présentés avaient pour l'essentiel fait l'objet d'une première édition par Carl Wessely en 1889, mais n'avaient pas, depuis lors, vraiment retenu l'attention. Les fragments de codices proviennent d'un lot acheté en mai 1881 par le musée du Louvre auprès du célèbre collectionneur G. Chester, rassemblant des papyrus grecs, coptes et arabes provenant du Fayoum. L'auteur a pu reconnaître trois codices, renfermant cinq textes différents, dont deux n'ont pu être identifiés. Les principales pièces sont hagiographiques : *Vie d'Eupraxie* (*BHG* 631-631b), un feuillet (§ 20, partiel) ; *Vie d'Abraham de Qidun et de sa nièce Marie* (*BHG* 5-7f), restes de neuf feuillets ; *Vie de Théodora d'Alexandrie* (*BHG* 1727-1729f), restes de six feuillets. Sont ensuite édités quelques fragments du codex 2, contenant un texte non identifié, ainsi que les éléments du codex 3 (dix fragments), qui pourraient conserver un texte homilétique, non identifié. Chaque dossier est édité et traduit en français ; le texte est présenté en vis-à-vis des photographies. Il est regrettable que, pour chacun des passages édités, les références précises aux éditions disponibles ne soient pas indiquées : il revient au lecteur de rechercher les sections correspondantes dans les éditions antérieures. Le volume se clôt par un index des mots grecs – mais sans index des textes, ni des manuscrits et papyrus cités ; il aurait aussi été utile d'indiquer les numéros de *CPG* des textes patristiques, et non leur seule référence dans la *PG*. Le livre est complété par un DVD qui fournit les photographies en haute résolution des planches du volume, accessoire fort utile dans le domaine papyrologique. L'édition proposée relève, pour le philologue 'classique', de la gageure : au puzzle que nécessite le remembrement des fragments de papyrus s'ajoute en effet un très important travail de restitution du texte grec, largement mutilé dans les fragments ici édités.

Une courte introduction générale présente l'histoire du lot de papyrus et des recherches qui l'ont concerné. L'auteur s'attarde en particulier sur une difficile question de numéros d'inventaires, car ceux-ci ont varié et leur évolution n'a pas été documentée ; il ne parvient cependant pas, comme il le reconnaît lui-même, à expliquer la totalité du dossier, passablement embrouillé. Chaque codex est d'abord présenté selon ses aspects matériels ; la mise en page, l'écriture et les signes diacritiques sont décrits avec beaucoup de détail. Seul le codex 2 permet en fait une réelle

reconstitution, même partielle. L'étude des formats et des écritures permet à l'auteur de dater avec précision les trois livres : le premier remonte à la fin du 5e ou au 6e siècle, le deuxième daterait de la seconde moitié du 7e siècle, tandis que le dernier, très fragmentaire, est situé à la fin du 7e ou au début du 8e siècle. Les comparaisons de format et d'écriture sont clairement menées ; on s'étonne cependant que, pour le deuxième livre, les points de comparaison soient pris uniquement à un article maintenant ancien de Jean Irigoin (1959), alors que l'auteur lui-même souligne que de nombreux *codices* de papyrus ont été découverts depuis lors. Enfin, L. Capron étudie rapidement la tradition manuscrite de chacun des textes édités ; il faut d'emblée préciser, en effet, qu'aucun d'entre eux n'a fait l'objet d'une édition critique moderne. L'auteur s'appuie donc principalement sur les données de la *Bibliotheca hagiographica graeca*, ainsi que sur celles du fichier des manuscrits hagiographiques bollandiste, en cours de mise en ligne ; il les a complétées par une étude directe, ou le plus souvent sur photographies, des manuscrits et une collation des sections conservées dans les papyrus édités. Le dossier de la *Vie d'Abraham de Qidun* est clairement plus complexe que les deux autres : en effet, doivent être pris en compte non seulement les témoins grecs, mais encore une version syriaque, qui paraît être à l'origine du grec, ainsi qu'une version christo-palestinienne partielle. L. Capron évoque brièvement les autres traductions, latines, slaves, etc. La présentation de chaque dossier est complétée par un résumé de la *Vie* considérée et, dans le cas de la *Vie d'Abraham de Qidun*, par une étude sur l'attribution du texte. Enfin, chaque édition et traduction est suivie d'un commentaire linéaire qui traite de différents aspects, philologiques, historiques, religieux, etc.

L'ouvrage, présenté avec grand soin et de consultation très agréable, souffre cependant d'une trop grande profusion. En effet, puisque les textes édités à partir des papyrus du Louvre ne bénéficiaient pas d'une édition critique, l'auteur a dû tenter ce travail ; cependant, il n'offre ici que des résultats partiels. En outre, le texte édité n'est bien évidemment que celui des papyrus, pour lequel l'enquête philologique ne fournit qu'un appoint, un soubassement destiné à la fois à aider à restituer les passages manquants et à situer le papyrus dans l'histoire de la transmission de l'œuvre. De même, le commentaire qui suit l'édition et traduction envisage tant le texte du papyrus, son établissement et son rapport au reste de la tradition que les épisodes hagiographiques présents dans les sections éditées et leur rapport à l'ensemble de l'œuvre, ou encore l'apport historique et littéraire de ces sections. Dans l'un et l'autre cas, le lecteur reste parfois perplexe, puisque deux entreprises simultanées et concurrentes sont menées : l'édition du texte partiel des papyrus, menée avec grande maîtrise et appuyée sur des sondages au sein de la tradition manuscrite médiévale, d'une part, et d'autre part l'étude des *Vies* dans leur ensemble, classement des témoins manuscrits, analyse littéraire et historique, etc., sans s'accompagner pour autant d'une édition et traduction de l'intégralité des œuvres considérées. On notera d'ailleurs que l'intégration de ces témoins papyrologiques au sein de la tradition médiévale est parfois malaisée ; ainsi, l'interprétation proposée pour la *Vie de Théodora* laisse sceptique : il y aurait un « éclatement » de cette forme textuelle, dont des traits se retrouveraient dispersés dans différentes branches de la tradition ultérieure, ce qui implique un ou plusieurs processus d'édition du texte à date très haute. Il vaudrait mieux supposer soit qu'il y a eu polygénèse de certaines fautes, soit que le texte du papyrus est le témoin d'une branche de la tradition qui n'a pas eu de descendance à l'époque médiévale, mais où avaient conflué des traits divers, qui ne

sont plus attestés pour nous que par plusieurs manuscrits. C'est un processus bien attesté dans l'histoire de la transmission des textes antiques. Le traitement des leçons des manuscrits retenus manque quelque peu de cohérence : ainsi, pour l'Escorial, Ω.IV.32 (p. 66-67), l'auteur dit ne pas retenir les variantes mineures, dont les omissions d'articles. Or dans la liste des variantes significatives qu'il vient de donner pour ce manuscrit se trouvent précisément 4 omissions d'articles (sur neuf variantes retenues), dont trois au vocatif.

En outre, le traitement de la tradition manuscrite utilisée pour étayer l'édition, et en particulier les restitutions, est parfois surprenant. Il est regrettable que le témoignage du syriaque et du christo-palestinien, lorsqu'il était disponible, ait été rejeté dans le commentaire, plutôt que de figurer dans l'apparat. Seule une telle solution aurait permis au lecteur de juger d'emblée le texte édité ; la formule retenue est d'autant moins aisée que le commentaire figure plusieurs pages plus loin dans le volume. On relèvera enfin un certain nombre d'erreurs ou d'approximations dans le référencement ou la description des manuscrits : le codex de Florence, « Bibl. Med. Laur. 50 » (p. 24) est en fait conservé à la Biblioteca Nazionale Centrale, sous la cote Magliabecchi Conventi B.1.1214 (50 est son numéro dans le catalogue d'Olivieri) ; Istanbul, Bibl. Patr., École théologique M. 96 (p. 24) est en fait Hagia Trias 96 ; le manuscrit indiqué École théologique 102 (p. 65) est de même le Hagia Trias 102 ; le Moscou, Sinod. gr. 162 est non seulement du 11e s. mais daté de 1022. Paris, BnF, syr. 326 (p. 60) : l'auteur retient avec hésitation une datation au 19e s. ; l'examen direct du manuscrit mené par Flavia Ruani confirme cette datation (http://www.mss-syriaques.org/fre/ref/152734/Paris_BnF_syr._326, description mise en ligne en 2012, corrigée en février 2013) ; le manuscrit indiqué Jérusalem, Couv. Saint-Sabas 27 (p. 65) est en fait à la Bibliothèque patriarcale, fonds Saint-Sabas (distinct des manuscrits aujourd'hui encore conservés au monastère Saint-Sabas) ; le manuscrit d'Oxford, Bodl. Libr., misc. 264 (p. 135) a reçu depuis longtemps la cote Auct. T. 5. 2.

Le travail remarquable mené par Laurent Capron pour reconstituer et éditer le texte de ces fragments hagiographiques sur papyrus ouvre une fenêtre étroite mais importante sur l'histoire ancienne de la transmission de ces textes. Comme les remarques précédentes l'ont montré, il ne portera tous ses fruits qu'au sein d'une édition critique complète des textes envisagés ; les éléments rassemblés par l'auteur fournissent pour cela des matériaux importants, au prix d'un travail de déchiffrement, de remembrement et d'interprétation inaccessible à la plupart des philologues, et pour lesquels ils ne pourront qu'être reconnaissants à l'auteur. On ne peut qu'espérer que ce livre suscitera ces éditions complètes.

Matthieu CASSIN

Marie-Hélène CONGOURDEAU (éd.), *Thessalonique au temps des Zélotes (1342-1350)* (Collège de France – CNRS. Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance, Monographies 42). – Association des Amis du Centre d'histoire et civilisation de Byzance, Paris 2014. 24 × 17,5. 176 p.

Marie-Hélène Congourdeau poursuit sa patiente enquête sur la société de Thessalonique au 14e siècle et dirige ici un volume collectif sur la révolte des Zélotes qui

bouleversa la ville dans les années 1340. Après la publication d'un premier recueil où furent traduites les sources sur ce mouvement social (voir *REB* 72, 2014, p. 376-378, pages auxquelles on se référera), elle présente sept articles et une étude annexe, encadrés d'une introduction et d'une conclusion, procédant d'une table ronde tenue à Sofia en 2011 lors du 22e Congrès international des études byzantines.

L'introduction de l'éditrice (p. 9-21) rappelle le contexte et la chronologie des événements de 1341 à 1350, à savoir de la mort d'Andronic III Paléologue à la fin du régime des Zélotes, chronologie qui sera discutée dans certaines contributions du volume. Les interprétations de l'historiographie et l'importante bibliographie suscitée par cet épisode sont, comme dans le volume précédent, commodément présentées.

Dans une première contribution, Marie-Hélène Congourdeau (« Vivre à Thessalonique sous les Zélotes », p. 23-54) décrit les contextes urbain, institutionnel, religieux et sociologique de la ville de Thessalonique au 14e siècle. Quelques portraits de Thessaloniciens qui furent concernés par la crise zélote sont esquissés : Dèmètrios Kydonès, Nicolas Chamaètos Cabasilas, Georges Isaris, Matthieu Blastarès, Constantin Harménopoulos, André Paléologue, Georges Kôkalas.

Raúl Estangüi Gómez (« Le séjour de Jean VI Kantakouzènos à Thessalonique et la fin du régime des Zélotes, septembre 1349-décembre 1350 », p. 55-88) élargit la chronologie traditionnelle du séjour de Cantacuzène à Thessalonique, qui mit fin à la révolte (septembre-décembre 1350). Selon l'auteur, la chronique brève dite « de 1352 », qui fait débuter ce séjour en septembre 1349, soit un an plus tôt, est confirmée par un faisceau d'informations à mettre en relation, à savoir : 1. l'élection surprise de Kallistos au patriarcat de Constantinople en juin 1350 qui sous-entend la reprise de contrôle antérieure de Jean VI sur la Sainte Montagne ; 2. la présence de Kallistos en Macédoine dès juin 1350 selon un acte synodal et trois actes de l'Athos, dont deux sont redatés ; 3. deux chrysobulles de l'automne 1349 de Jean VI dont un laisse supposer que l'empereur a déjà recouvré la Chalcidique ; 4. la prudence exigée dans le maniement des chroniques de Grègoras et de Cantacuzène qui ne priment pas toujours sur des sources extérieures ; 5. la documentation latine sur le conflit entre Gênes et Venise, notamment une délibération du Sénat vénitien du 2 mars 1350 envisageant le ravitaillement de Thessalonique en blé pendant le conflit entre Stéphane Dušan et l'Empire byzantin.

Tatiana Kushch (« Dèmètrios Kydonès, source pour l'histoire du mouvement zélote », p. 89-98) aborde la révolte des Zélotes vue à travers les écrits rhétoriques et peu explicites de Dèmètrios Kydonès (*ca* 1324-1397), essentiellement sa *Monodie sur les morts de Thessalonique*. L'auteur trouve dans le discours 2 du même Kydonès à Jean VI Cantacuzène une preuve que le *Traité contre les abus des archontes* de Nicolas Cabasilas formerait bel et bien une source sur les Zélotes, contre l'avis d'I. Ševčenko exprimé en 1957.

Christos Malatras (« The "Social Aspects" of the Second Civil War [1341-1354] », p. 99-116) oppose à l'interprétation politico-sociale traditionnelle de la crise zélote (qui voit dans les événements de Thessalonique une lutte des classes entre une aristocratie cantacuzéniste et un peuple insurgé favorable à la régence) une autre explication où les forces séparatistes nées d'ambitions locales et de tensions entre grandes familles alimentèrent la guerre civile.

Dan Ioan Mureşan (« Pour une nouvelle datation du massacre de l'aristocratie de Thessalonique », p. 117-132) revient sur la date du massacre de juillet-août 1345

établie sur la base d'une chronique brève (examinée par O. Tafrali puis éditée par P. Schreiner) et propose de redater l'événement d'entre le 21 mai 1346 (couronnement impérial de Jean VI par Lazare de Jérusalem) et août 1346 (fin de l'année byzantine). Ses arguments sont les suivants : 1. le manque de fiabilité de la chronique brève dite « de Thessalonique » qui a fourni la datation traditionnelle ; 2. le fait qu'après son récit de la mort d'Alexis Apokaukos (datée avec assurance du 11 juin 1345), Jean VI relate dans ses *Histoires* (III, chap. 89-93/4) près d'un an d'événements très denses – dont le couronnement de Stéphane Dušan (16 avril 1346) et le sien (21 mai) – avant d'en venir au massacre de Thessalonique (juillet-août 1345, selon la chronique brève) ; 3. le fait que la lettre 6 de Dèmètrios Kydonès à Jean Cantacuzène (datée de 1345 selon son éditeur Loenertz) mentionne clairement Jean VI comme empereur : elle doit être redatée d'après mai 1346, ce qui décale l'ambassade de Nicolas Cabasilas et de Pharmakès auprès de Manuel Cantacuzène, voulue par Jean Apokaukos, jusqu'au printemps/été 1346. L'interprétation du massacre des Thessaloniciens est donc changée : il fallut un an à Jean Apokaukos après la mort de son père et le sacre de Jean VI, devenu un souverain légitime, pour qu'il se résigne à rechercher la paix et tenter de négocier avec le nouveau souverain, un revirement que les Thessaloniciens partisans de la régence lui firent payer de sa vie.

Constantin Pitsakis est décédé avant d'avoir pu livrer son article sur le thème « L'école de droit de Thessalonique à l'époque des Zélotes » et seul le résumé de sa communication est ici publié (p. 133-134).

Antonio Rigo (« Gregorio Palamas metropolita di Tessalonica [1347] tra gli Zeloti, Gregorio Acindino e Stefano Dušan », p. 135-148) – qui annonce une étude plus large sur Grégoire Palamas et les Zélotes – s'attache à un moment intense de la carrière de Grégoire, à savoir les six mois qui couvrent sa désignation comme évêque de Thessalonique par le nouveau patriarche de Constantinople, Isidore Boucheiras (13 mai 1347), le refus des habitants de Thessalonique de le laisser entrer dans la ville, son séjour consécutif à l'Athos, sa rencontre sur la Sainte Montagne avec Stéphane Dušan qui tente de l'enrôler parmi ses partisans, son séjour à Didymoteichon à l'automne 1347 et son retour à Constantinople en janvier/mars 1348, à la demande de Jean VI Cantacuzène. L'auteur conclut que Palamas « paraît avoir ouvertement rejoint l'aile dure du parti cantacuzéniste » (p. 148). L'opposition de Thessalonique à son archevêque s'en trouve alors mieux expliquée.

Enfin, dans une annexe qui retient l'attention (« Thessalonique en 1322 : une répétition de la crise zélote ? », p. 151-162), Marie-Hélène Congourdeau décèle dans les événements qui prennent place à Thessalonique au début de la première guerre civile entre l'empereur Andronic II et son petit-fils Andronic III (reconstitués dans une chronologie fine de 1321 à 1322) une sorte de répétition de la crise zélote qui déchirera, vingt ans plus tard, la même cité. Vingt-cinq « séditieux » s'étaient révoltés au printemps 1322 contre l'éloignement de Thessalonique de la mère d'Andronic III, organisé par le despote Constantin Paléologue sur l'ordre de son père, l'empereur Andronic II. Leur parti fit ensuite subir à la ville saccages et destructions pour protester contre l'arrestation annoncée de ces meneurs. L'hypothèse que les Zélotes aient été les héritiers politiques de ces insurgés de 1322 (à savoir d'anciens partisans d'Andronic III, restés fidèles à sa mère et longtemps hostiles à Cantacuzène) n'est pas démontrable, mais ces deux ruptures politiques survenues à quelques années d'intervalle sur la même scène d'insurrection méritaient d'être mises en relation.

Dans une courte conclusion (p. 149-150), l'éditrice constate que l'épisode zélote n'a pas livré tous ses secrets et que d'autres études de détail sont encore nécessaires. Un tel recueil contribue déjà grandement aux progrès que Marie-Hélène Congourdeau appelle de ses vœux.

Olivier DELOUIS

Luigi D'AYALA VALVA (trad.), *I Padri del deserto. Detti. Collezione sistematica*. Introduzione, traduzione e note a cura di Luigi D'AYALA VALVA, monaco di Bose. – Edizioni Qiqajon, Comunità di Bose, Magnano (BI) 2013. 21 × 15 ; relié. 753 p. Prix : 50 €.

Les Apophtegmes des Pères du désert ont fait l'objet, dans la période récente, d'études et d'éditions diverses, qui ont permis de mieux établir, dans leur complexité, la genèse, l'évolution et la classification des textes. L'ensemble des copies couvre trois versions qui ont des éléments communs, mais qui gardent chacune leur spécificité, apparente dans les titres qui leur ont été donnés : alphabétique, anonyme et systématique. Les deux premières collections sont liées et rassemblent respectivement les dits imputés à des pères dûment nommés, classés approximativement selon l'ordre alphabétique des auteurs, et les dits restés anonymes, tandis que la troisième apparaît comme un reclassement des dits par thèmes. La présente traduction italienne porte sur cette dernière version (la collection systématique) ; elle est faite sur la version grecque des Apophtegmes éditée par J.-C. Guy dans la collection des Sources chrétiennes. Chacun des vingt et un chapitres qui constituent la collection est consacré à l'un des éléments essentiels de la vie et de la spiritualité monastiques : perfection, quiétude, componction, tempérance, pureté, pauvreté, prière, obéissance, humilité, charité, etc. La traduction est accompagnée d'un abondant apparat de notes, placé à la fin de chaque chapitre. Le commentaire analytique permet de mieux comprendre le sens et la portée de chaque apopthtegme à travers une explication des mots clefs et une contextualisation des notions ascétiques et spirituelles ; l'annotation contient en particulier un riche apparat de références bibliques et patristiques, que les citations soient littérales ou indirectes, voire cryptées, ainsi qu'un relevé détaillé des lieux parallèles à travers l'ensemble du traité. Un relevé bibliographique placé à la fin du volume couvre l'ensemble des études sur les Apophtegmes (p. 617-667), qui sont classées sous les rubriques suivantes : Collezioni di Detti dei padri, Altre fonti antiche citate, Studi moderni. Suivent les index suivants (p. 669-687) : Indice biblico, Indice delle note tematiche. Enfin d'utiles tableaux des concordances des Apophtegmes dans les trois versions apportent un complément utile.

L'introduction (p. 5-70) procure les voies d'accès à ces textes souvent brefs nés dans les milieux monastiques d'Égypte, autour des centres de Scété, de Nitrie et des Kellia, aux 4e-5e siècles pour l'essentiel. Un bref exposé sur les dix figures les plus représentatives, depuis Antoine et Macaire jusqu'à Arsène et Poimen, fait pénétrer le lecteur dans la population diversifiée et insolite des ermites du désert. Utilisant un genre littéraire original, la collection est faite d'historiettes et d'anecdotes, mélange de concision et d'humour. Loin de constituer un traité, les alinéas se

succèdent sans ordre évident. Les deux chapitres les plus longs concernent respectivement le discernement (§ 10) et l'humilité (§ 15). Le traducteur était préparé à commenter ce texte de manière autorisée après avoir publié en 2009 un ouvrage de synthèse sur le sujet : *Il cammino del monaco. La vita monastica secondo la tradizione dei padri* (voir la recension dans *REB* 68, 2010, p. 240-241). L'utilisation d'un papier fin rend le volume malléable malgré l'importance de la pagination.

Albert FAILLER

Marguerite HARL, avec la collab. de Bruno MEYNADIER et Antoine PIETROBELLI, *Voix de louanges. Les cantiques bibliques dans la liturgie chrétienne* (Anagôgê). – Les Belles Lettres, Paris 2014. 20 × 14. 358 p. Prix : 45 €.

Marguerite Harl a consacré sa vie intellectuelle à explorer et à mettre en lumière ce que le christianisme des premiers siècles doit au judaïsme hellénistique. D'abord spécialiste de patristique, elle s'est intéressée à la manière dont les Pères grecs ont repris à leur compte une partie de l'héritage judaïque en concevant une forme de continuité entre l'Ancien et le Nouveau Testament, entre l'interprétation rabbinique de la Bible et les débuts d'une exégèse chrétienne. À cette fin, M. Harl est remontée à la source commune qu'est la Septante, la version grecque de l'Ancien Testament, dont elle a entrepris de fournir une traduction commentée. Son enquête est passée par une analyse très fouillée de la langue grecque en contexte juif et chrétien : examinant le vocabulaire de la Septante et sa réception par les Pères de l'Église, elle a étudié le passage des termes propres à la pensée juive vers le christianisme, c'est-à-dire les emprunts notionnels et les correspondances établies par les chrétiens entre ces deux traditions spirituelles, celle, millénaire, à laquelle ils puisaient, et celle, nouvelle, qu'ils étaient en train de créer.

Ces travaux, que M. Harl a menés avec les élèves qu'elle a formés, ont été publiés dans la grande collection *La Bible d'Alexandrie*, une mine pour tous ceux qui cherchent à comprendre les interprétations successives données au texte de la Septante. Ces recherches fécondes n'incluaient pas jusqu'ici la dimension liturgique, mais c'est chose faite avec le présent ouvrage, consacré aux cantiques bibliques, autrement dénommés *Odes* dans le canon des livres bibliques en vigueur dans l'orthodoxie grecque (liste canonique de neuf *Odes*). M. Harl a procédé dans cette étude avec le même souci de comprendre comment des textes judaïques ont pu être sélectionnés et intégrés à la tradition chrétienne naissante, juxtaposés à des extraits tirés du Nouveau Testament, pour former un recueil de chants à la gloire du Dieu des chrétiens. Les *Odes* sont un ensemble de quatorze poèmes déjà présents dans la Bible, mais rassemblés en un livre particulier en raison de leur forme littéraire et de leur usage liturgique : ils sont en effet chantés lors des cérémonies. Dix de ces cantiques proviennent de l'Ancien Testament – par exemple le chant de Moïse après la traversée de la mer Rouge qui se trouve en Ex 15, 1-19 – et trois sont tirés du Nouveau Testament – tous liés à la naissance de Jésus, notamment le *Magnificat*, la prière prononcée par Marie lorsqu'elle rencontre Élisabeth en Lc 1, 46-55 –, tandis qu'une ultime prière indépendante, le *Gloria* des anges ou *Hymne du matin* (étudié par B. Meynadier au chapitre 18), vient clore cet ensemble. La liste

de ces cantiques et du lieu biblique dont ils proviennent, leur texte grec et une traduction française sont donnés au début de l'ouvrage (chapitres 2 et 3).

Le premier recueil comprenant tous ces cantiques est un manuscrit du 5e siècle, le codex *Alexandrinus*, aujourd'hui conservé à la British Library, auquel A. Pietrobelli consacre le premier chapitre de cette étude et dont il souligne la probable provenance constantinopolitaine. Les cantiques y sont placés à la suite du livre des *Psaumes* et forment clairement avec eux une unité, premier exemple d'une forme ancienne de psautier liturgique (dans le chapitre 19, A. Pietrobelli mène la comparaison entre l'*Alexandrinus* et les psautiers liturgiques byzantins du 9e siècle qui sont conservés). M. Harl et ses collaborateurs ont cherché à comprendre la genèse de ce nouveau livre liturgique : les chrétiens ont-ils repris un ensemble de cantiques juifs qui avaient déjà été extraits de leurs livres respectifs pour former un recueil de prières chantées ? Il semble que oui, puisqu'on possède diverses listes, notamment rabbiniques, qui incluent déjà la majorité des dix cantiques tirés de l'Ancien Testament (chapitre 9, et voir aussi le tableau récapitulatif p. 220-223). Mais comment les chrétiens ont-ils conçu l'ensemble du recueil ? Pourquoi avoir rajouté précisément les trois prières choisies dans le Nouveau Testament ? C'est bien sûr la nouvelle conception du salut chrétien qui a présidé à cette construction (chapitre 8). Les textes de l'Ancien Testament ont fait l'objet d'une lecture typologique permettant de créer des correspondances avec les événements du Nouveau Testament : c'est ainsi que la *Prière d'Habacuc* a par exemple été interprétée comme annonciatrice de la venue du Christ, acquérant même le statut de prophétie de l'Incarnation (p. 170-171 et 270-273). Cette démarche a conduit les chrétiens à s'approprier le message vétérotestamentaire tout en l'actualisant dans le cadre de leur propre foi (voir sur ce point les développements convaincants de M. Harl dans le chapitre 10 sur la formule καὶ νῦν, « maintenant aussi », qui permet d'articuler le passé biblique et le présent chrétien).

L'usage liturgique de ces poèmes pose aussi question. Les chrétiens ont-ils eu d'emblée le projet de chanter ces cantiques ? M. Harl revient sur les débats dont témoignent les écrits des premières générations de chrétiens quant à la pratique judaïque du chant liturgique : si Origène (chapitre 11), tout comme Augustin, considérait qu'elle devait être conservée dans le christianisme, d'autres étaient plus réservés comme il ressort par exemple des *Constitutions apostoliques* (chapitre 12). M. Harl accorde une grande attention à un texte important de cette controverse rédigé au tournant du 4e et du 5e siècle, le sermon intitulé *Sur l'utilité des hymnes* de Nicéta (ou Nikétas), évêque de Rémésiana, en Dacie, région située à la frontière entre le monde hellénophone et le monde latin. Non seulement cet auteur défend le chant, c'est-à-dire la psalmodie des *Psaumes* et la prière chantée des cantiques, mais il est le premier à donner la liste presque complète des cantiques contenus dans l'*Alexandrinus* (chapitre 15). Presque complète, car sa liste correspond en réalité au canon des neuf *Odes* qui figurent aujourd'hui encore dans la Bible grecque, et M. Harl en vient par conséquent à discuter l'antériorité de l'ensemble des quatorze pièces de l'*Alexandrinus* par rapport au nombre inférieur de cantiques cités par l'évêque de Rémésiana : elle propose de conclure à des ajouts dans l'*Alexandrinus*, la liste canonique étant plutôt celle donnée par l'évêque de Rémésiana (chapitre 16).

M. Harl récapitule en conclusion les raisons de l'adoption des cantiques judaïques par les chrétiens : ces figures d'Hébreux sauvés par Dieu, tels Moïse, Jonas ou les trois enfants jetés dans la fournaise, « deviennent des orants dont les

prières ont été agréées et peuvent être données comme modèles pour les chrétiens » (p. 328). L'auteur désigne Origène comme le principal instigateur de ce mouvement, celui qui a su affirmer « l'efficacité immédiatement renouvelable des prières vétérotestamentaires » (*ibidem*). Une fois acquis ce principe de remploi et de réinterprétation, les Pères de l'Église, mais aussi les moines, ont promu l'usage liturgique de ces poèmes. L'étude proposée par M. Harl et ses collaborateurs, consacrée aux seuls cantiques bibliques, ne traite pas de leurs transformations ultérieures dans l'hymnographie byzantine, par le biais de l'insertion de tropaires et d'*hirmoi*, même si cette évolution est signalée (p. 319-322, 337-340). C'est donc à une pré-histoire de la liturgie byzantine qu'est convié le lecteur, et cet ouvrage clair, à la fois savant et accessible, le guidera très sûrement vers une meilleure compréhension de la genèse de ces cantiques chrétiens.

Marie-Hélène BLANCHET

Brenda Llewellyn IHSSEN, *John Moschos' Spiritual Meadow: Authority and Autonomy at the End of the Antique World*. – Ashgate, Farnham-Burlington 2014. 24 × 16,5. xv-181 p.

Le *Pré spirituel* est un recueil d'histoires édifiantes et d'apophtegmes compilés par Jean Moschos au début du 7e siècle qui connut, comme on sait, un certain succès : la tradition manuscrite est surabondante au point qu'elle a découragé tout éditeur critique depuis le 17e siècle. L'édition de la *Patrologie grecque* (*PG* 87, 2851-3112) demeure celle de Fronton le Duc (1624) augmentée par Cotelier (1681), et ces 219 chapitres doivent être complétés par d'autres édités par Th. Nissen en 1939 (13 chapitres) et par E. Mioni en 1951 (11 chapitres). De nombreuses traductions sont aujourd'hui disponibles, notamment celle de J. Wortley (*The Spiritual Meadow*, Kalamazoo 1992) qui a servi de point d'appui pour le travail de Brenda Llewellyn Ihssen.

Une précision préalable est nécessaire pour ne pas méjuger le présent ouvrage. L'auteur, qui enseigne à la « Pacific Lutheran University » (État de Washington, USA), n'est pas concernée par la question de l'établissement du texte, de sa formation, de sa transmission manuscrite et ce livre n'est donc pas une contribution destinée au futur éditeur du *Pré spirituel*. L'ouvrage n'est pas davantage une histoire littéraire du monachisme aux 6e-7e siècles : l'auteur n'entreprend pas de comparer l'ouvrage de Jean Moschos à ceux du même genre, *gérontika*, *patérika* et autres histoires utiles à l'âme qui fleurissent depuis le 4e siècle, afin d'en dégager le caractère original. L'histoire monastique au sens strict fait tout autant défaut puisque Jean Moschos, qui voyagea de Judée jusqu'en Italie et qui dresse, dans son florilège, à la fois une prosopographie et une topographie monastiques, n'est pas étudié comme témoin de la vie des moines de son temps. Les reproches érudits tombent donc un peu à plat : par exemple, que le monastère des Éliotes où Jean passa dix ans ne soit pas situé « dans le Sinaï » (p. 3), selon la leçon fautive εἰς τὸ Σινᾶ de la *PG*, mais proche de Jérusalem (cf. B. Flusin, *Saint Anastase le Perse et l'histoire de la Palestine au début du* VII*e siècle* [Le monde byzantin], II, Paris 1992, p. 16 n. 2) ; que la laure de Pharan en Judée soit curieusement nommée « Paran » (p. 2) ; que la seule traduction connue soit celle, maintenant ancienne, des Sources chrétiennes (M.-J. Rouët

de Journel, 1946), alors qu'une traduction de Christian Bouchet annotée par Vincent Déroche a paru en 2006 (*Fioretti des moines d'Orient. Jean Moschos. Le Pré spirituel*, C. Bouchet, avec V. Déroche et M.-H. Congourdeau [Les Pères dans la foi], Paris 2006) ; ou que la typographie des citations grecques soit presque systématiquement fautive – tout ceci est certes regrettable.

Mais le propos est autre. Admettant simplement l'importance du recueil dans la spiritualité byzantine, l'auteur lit Jean Moschos tel qu'il se présente aujourd'hui et l'interroge sur quelques sujets spéciaux, choisis par affinités, qui concernent la vie chrétienne de tout temps. La démarche est résumée en introduction et rappelée en conclusion (p. 16, 137) : « I am interested in exploring how these texts address issues of agency and providence, and the autonomy and independence of the individual (ascetic and lay) against the authority figure as they are represented in the literary evidence ». La dimension sociale de l'ascétisme est ainsi placée au cœur de l'ouvrage. Les chapitres thématiques, aux titres qui se répondent, peuvent se lire de façon indépendante. Le premier (« Monks in *The Meadow* : Proving and Improving the Ascetic Program », p. 19-44) traite de l'engagement des moines auprès des laïcs ; le deuxième (« Money in *The Meadow* : Coin, Cost and Conversion », p. 45-69), de la pauvreté comme exemple et source de compassion ; le troisième (« Medical Management in *The Meadow* : Curing, Enduring and Identity Formation », p. 71-103), de la maladie et de la guérison comme aventure spirituelle ; le quatrième (« Mortality in *The Meadow* : Dying, Death and Predetermination », p. 105-136), des conflits qui surgissent autour de la mort. La méthode est insolite et désorientera l'historien : l'auteur ne choisit à chaque occasion qu'un nombre restreint d'histoires édifiantes, isolées de leur contexte, cite abondamment toutes les études contemporaines sur le thème traité, et n'hésite jamais à faire résonner le *Pré spirituel* avec l'époque contemporaine. « While Moschos' *Meadow* might teach us something of the seventh century, it will certainly teach us something of ourselves at the same time. » (p. 17) Ce cheminement personnel, qui actualise constamment l'enseignement du *Pré spirituel*, a certes fait le succès de l'œuvre à travers les siècles. Les meilleures histoires utiles à l'âme étant intemporelles, Jean Moschos demeure utile aujourd'hui, nous dit Brenda Llewellyn Ihssen.

Olivier Delouis

Nikos Kalapothakos, *Κλειδωμένα σώματα, κλειστοὶ χρόνοι, συνεχεῖς κόσμοι. Βασανιστήρια καὶ θανατώσεις στὴν Εἰκονομαχία*. – Ἁρμός, Athènes 2013. 23 × 15. 422 p.

Nikos Kalapothakos est un penseur qui explore l'identité néo-hellénique de façon diachronique, dans une perspective philosophique et anthropologique. Son précédent ouvrage, *Ἀπὸ τὸ κομπολόι στὸ ρολόι. Μία ἐσωτερικὴ ματιὰ στὸ ρεμπέτικο* (Athènes 2007), abordait entre autres la question du corps dans son rapport au mouvement. Ici, cette même question est reprise, mais dans un autre rapport et dans un autre contexte. Il s'agit en effet de penser le corps meurtri – celui du πίπτων ἥρως des martyrs de l'iconoclasme –, mais aussi le corps « fermé » des ascètes espérant la sainteté, et sa relation à l'image.

Pour le byzantiniste, c’est principalement en raison de son sous-titre que l’ouvrage attise la curiosité : *Βασανιστήρια καὶ θανατώσεις στὴν εἰκονομαχία*. Car le sujet est peu travaillé, alors même que l’on sait que l’*Éklogè* promulguée par Léon III substitue fréquemment la mutilation à la peine de mort. Cette curiosité est par ailleurs confortée par la longue liste de sources donnée dans la bibliographie (p. 400-406). On y trouve en effet un très grand nombre de textes hagiographiques relatifs à la période iconoclaste, ce qui laisse présager une étude de cas relative aux châtiments corporels et aux mises à mort fondée sur ce type de littérature.

Néanmoins, le travail de Kalapothakos procède d’une réflexion beaucoup plus large, qui vise principalement à cerner, comme déjà signalé, le rapport de l’*homo byzantinus* à son corps. Pour ce faire, l’auteur suit un plan en cinq parties, précédées d’une longue introduction, elle-même divisée en deux parties (a. histoire générale des châtiments corporels et des mises à mort sur une période longue [p. 11-53] ; b. exposé sur le problème de l’image, d’un point de vue théologique et anthropologique [p. 53-95]) : 1. « Ἡ εἰκών », qui tente la contextualisation du problème du corps dans la période iconoclaste (p. 96-134) ; 2. « Οἱ πρωταγωνιστές », qui oppose notamment la στάσις des suppliciés à la κίνησις des tortionnaires (p. 135-224) ; 3. « Τὸ σκηνικό », qui aborde les thèmes de l’exil et de l’emprisonnement (p. 225-269) ; 4. « Ἡ εἰκὼν τῆς εἰκόνος », qui examine le rapport du supplicié à la société de son époque (p. 270-342) ; 5. « Ἔξοδος καὶ κρίσις », qui aboutit à l’idée de πίπτων ἥρως (p. 343-371).

Cette grande fresque, qui pourrait s’avérer passionnante, est toutefois inaboutie. Et, le diable se nichant dans les détails, elle en devient quasi-inutilisable pour les spécialistes. Tout d’abord, les *Vies* des saints iconophiles sont citées pêle-mêle, au fil du texte, sans que leur date de composition – parfois beaucoup plus tardive que le 9ᵉ siècle – soit prise en compte. De nombreuses affirmations sont énoncées sans élaboration critique et souvent sans référence, ce qui peut conduire à des bévues considérables. Nous en relevons une, qui concerne Jean Damascène, appelé μανζηρός par les iconoclastes : ὁ Κωνσταντῖνος ἀνταπέδωσε ἔτσι τὸν χαρακτηρισμὸ Μωάμεθ, ποὺ τοῦ εἶχε προσάψει ὁ Ἰωάννης (p. 109). Ici, l’absence de toute référence fausse le discours de façon caractérisée, puisque d’une assertion connue qui remonte à la *Chronique de Théophane* –Κωνσταντῖνος ὁ δυσσεβὴς βασιλεὺς ἐτησίῳ καθυπέβαλεν ἀναθέματι [...] καὶ ἀντὶ τοῦ παππικοῦ αὐτοῦ ὀνόματος Μανσούρ, ὃ ἑρμηνεύεται λελυτρωμένος, Μάνζηρον Ἰουδαϊκῷ φρονήματι μετωνόμασε τὸν νέον τῆς ἐκκλησίας διδάσκαλον (éd. De Boor, Leipzig 1883, I, p. 417) – Kalapothakos infère l’appellation « Μωάμεθ », appliquée à Constantin V, alors que celle-ci n’est ni attestée par les sources, ni chronologiquement valable. En effet, les discours *Contra imaginum calumniatores* de Jean Damascène sont adressés à Léon III, alors que l’*Epistula ad Constantinum Caballinum* est pseudépigraphe. Et, quoi qu’il en soit, le *basileus* n’est comparé à « Μωάμεθ », ni dans ceux-ci, ni dans celle-là. Par contre, si l’on revient à la *Chronique de Théophane*, on peut lire dans le passage précédant celui qui vient d’être cité, la relation du martyre de Pierre de Maïouma, exécuté à la suite d’une invocation insultante du nom du Prophète, et dont la foi avait suscité l’éloge de Jean Damascène : [Πέτρος ὁ κατὰ τὸν Μαϊουμᾶν] ἤρξατο μεγαλοφωνότερον ἀνακράζειν· ‘ἀνάθεμα Μουάμεδ καὶ τῇ μυθογραφίᾳ αὐτοῦ καὶ πᾶσι τοῖς πιστεύουσιν αὐτῇ’. Τότε τὴν διὰ ξίφους τιμωρίαν ὑποστὰς μάρτυς ἀνεδείχθη. Τοῦτον ἐγκωμίοις λόγων τετίμηκεν ὁ ὅσιος πατὴρ ἡμῶν Ἰωάννης, ὁ καλῶς ἐπικληθεὶς Χρυσορρόας (*ibidem*).

Par ailleurs, l'auteur a une certaine propension aux digressions qui alourdissent son discours sans réelle utilité. Il affectionne aussi les néologismes et les mots composés, pour lesquels il montre un réel talent : ἡ ῥοὴ τοῦ ὁρατοαοράτου (p. 9) ; τὰ ἐπιβιώματα τοῦ ἀρχαιόκοσμου (p. 372) ; τὸ συμβολοπραγματικὸ οἰκοδόμημα τῶν καθρεπτικοπαραπεμπτικῶν σχέσεων (p. 377). Quant à sa bibliographie, elle est assez riche, bien qu'elle omette une publication véritablement centrale sur le sujet : E. Patlagean, Byzance et le blason pénal du corps, dans *Du châtiment dans la cité. Supplices corporels et peine de mort dans le monde antique. Table ronde de Rome (9-11 novembre 1982)*, Rome 1984, p. 405-427 (en ligne sur persee.fr). Mais, à notre sens, le problème le plus aigu est à situer dans l'interprétation de Kalapothakos elle-même. Ainsi, le thème patristique de l'homme κατὰ φύσιν et παρὰ φύσιν, fréquemment repris par les théologiens byzantins, est occulté. À cela s'ajoutent des affirmations récurrentes – et injustifiées – sur l'absence de conscience historique chez les Byzantins, ou cette suggestion discutable selon laquelle la société de la période iconoclaste serait comparable à des κοινωνίες ἄνευ ἡμερολογίων (p. 375).

Comme apport de l'ouvrage de N. Kalapothakos, on retiendra par conséquent la constitution d'une intéressante somme de témoignages hagiographiques sur les châtiments corporels, ainsi que le nécessaire questionnement sur le statut du corps qu'elles induisent.

Vassa Kontouma

Éléné Kaltsogiannè, *Το αγιολογικό και ομιλητικό έργο του Ιωάννη Ζωναρά. Εισαγωγική μελέτη. Κριτική έκδοση* (Βυζαντινά κείμενα και μελέτες 60). – Κέντρο Βυζαντινών Ερευνών, Thessalonique 2013. 24 × 17. xxiv-636 p.

Issu d'une thèse de doctorat soutenue en 2008 à l'Université Aristote de Thessalonique, le présent ouvrage donne l'édition critique de l'œuvre hagiographique et homilétique de l'historien et canoniste byzantin Jean Zônaras, dont l'activité doit être située dans la première moitié du 12e siècle. Cette œuvre peu connue comprend six textes, dont deux seulement ont été édités par le passé, à savoir la *Vie de saint Sylvestre de Rome* (*BHG* 1633-1634 ; éd. *Roma e l'Oriente* 6, 1913, p. 340-367) et l'*Hypomnèma sur saint Sophrone de Jérusalem* (*BHG* 1641 ; éd. A. Papadopoulos-Kérameus, *Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς Σταχυολογίας*, V, Saint-Pétersbourg 1897, p. 135-150). Aussi É. Kaltsogiannè nous livre-t-elle ici l'*editio princeps* de quatre autres textes : *Vie de sainte Eupraxie* (*BHG* 631m) ; *Hypomnèma sur saint Cyrille d'Alexandrie* (*BHG* 2099) ; *Hypomnèma sur la fête de l'Hypapantè* (*BHG* 1962c) ; *Discours sur la fête de la Vénération de la Croix* (*BHG* 419m).

L'édition est précédée d'une étude méthodique, rigoureuse et très complète, sur l'authenticité et la tradition manuscrite de ces six textes, leur place dans l'œuvre de Zônaras, leurs caractéristiques stylistiques. Cette étude, qui s'étend sur 494 pages et qui, par son ampleur et son souci du détail, préfigure la qualité de l'édition, se divise en quatre principaux chapitres.

Le premier porte sur la vie et l'œuvre de Zônaras (p. 3-80). Elle permet de faire le point sur les principales étapes de sa vie – il fut μέγας δρουγγάριος τῆς βίγλας

et πρωτασηκρῆτις sous Alexis Comnène, avant de tomber en disgrâce et de prendre l'habit monastique, peut-être à Sainte-Glykéria dans la Propontide – et d'établir une datation générale à partir des très rares dates qui peuvent être déduites de son œuvre : 1143 comme *terminus post quem* pour l'achèvement de l'*Ἐπιτομὴ Ἱστοριῶν* (cf. p. 4), 1145 comme *terminus post quem* pour la rédaction de son *Commentaire aux Canons de la Résurrection de Jean Damascène* (cf. p. 36). Zônaras semble par ailleurs avoir achevé l'ensemble de sa production dans les années 1160, ou alors en 1161 (cf. p. 4-5). Le point est aussi fait sur l'authenticité et les caractéristiques de son œuvre historique, canonique, théologique et, bien entendu, hagiographique et homilétique. Cette dernière ayant par moments pâti d'une attribution erronée à Syméon Métaphraste, Kaltsogiannè procède, dès ce chapitre, à une critique interne mettant en évidence ses similarités – son εσωτερικός διάλογος (p. 76) – avec les autres œuvres de Zônaras.

Le deuxième chapitre est dédié à l'étude de la tradition manuscrite des six textes édités (p. 81-192). Ceux-ci sont transmis, ensemble ou séparément, par quarante-cinq manuscrits datant des 12e-18e siècles. Parmi ceux-ci, trente et un sont athonites. Après une présentation de chaque manuscrit – l'auteur précise que, pour des raisons évidentes, elle n'a pas pu procéder à l'examen des originaux athonites (p. 86) –, le travail critique se concentre sur chaque texte séparément, ce qui donne lieu à cinq stemmata (p. 133, 165, 171, 189, 192), l'*Hypomnèma sur la fête de l'Hypapantè* n'étant transmis que par un seul manuscrit, l'*Athon. Vatoped.* 632 (a. 1422).

Le troisième chapitre étudie la place des six textes dans la tradition hagiographique et homilétique byzantine, du point de vue de leurs sources et de leurs modèles (p. 193-348). Ici aussi, chaque texte est présenté séparément. Pour les deux textes strictement hagiographiques, dont le traitement « métaphrastique » est clairement montré, les modèles sont identifiés. Ainsi, pour sa *Vie de sainte Eupraxie*, Zônaras est parti d'une *Vita* plus ancienne (*BHG* 631) livrée par le *Vatican. gr*. 866 (11e s.) ; pour sa *Vie de saint Sylvestre de Rome*, il s'est fondé sur la « Vie B » (*BHG* 1631-1632). Les deux ont été soumises à une réécriture complète destinée d'une part à les épurer pour permettre la ἤθους τύπωσις (p. 220) de leurs héros, d'autre part à rehausser leur style du point de vue du vocabulaire et des formules rhétoriques utilisées. Pour les deux *Hypomnèmata* sur saint Cyrille d'Alexandrie et saint Sophrone de Jérusalem, la source immédiate n'est pas identifiée, peut-être parce qu'elle n'existe pas, Zônaras ayant puisé, entre autres, dans le *Synaxaire de l'Église de Constantinople*, le *Ménologe de Basile II*, etc. Kaltsogiannè note toutefois qu'à la différence de celui du *Bios*, le genre de l'*Hypomnèma* suppose un souci plus historique qu'hagiographique (cf. p. 346-347), et montre que Zônaras puise aussi à des sources historiques, s'attardant notamment sur deux grands moments de l'histoire ecclésiastique : Concile d'Éphèse, pour l'*Hypomnèma* sur Cyrille, crise monothélète et monoénergète pour celui sur Sophrone. À ce sujet, l'auteur établit aussi des comparaisons avec le traitement de ces mêmes questions dans l'*Ἐπιτομὴ Ἱστοριῶν*. Elle conclut toutefois que l'*Hypomnèma sur saint Sophrone* précède la composition de l'*Ἐπιτομή* – de même que la *Vie de saint Sylvestre* –, alors que celui sur saint Cyrille lui est postérieur. Aucun modèle immédiat n'est par ailleurs repérable pour les deux textes homilétiques sur l'*Hypapantè* et la *Vénération de la Croix*. Selon Kaltsogiannè, il est cependant possible que Zônaras ait utilisé le *Commentaire sur l'Évangile de Luc* de Théophylacte de Bulgarie (11e-12e s.) pour

la composition de son *Hypomnèma sur la fête de l'Hypapantè*. Elle note enfin que sa référence de prédilection est Grégoire de Nazianze, qu'il cite largement dans l'ensemble de son œuvre.

Le quatrième chapitre présente une étude pointue sur le lexique et le style de Zônaras (p. 349-489). Cette analyse s'avère très convaincante pour montrer l'unité de son œuvre – entièrement écrite dans le même niveau de langue, ενδιάμεσο ανάμεσα στο μεσαίο και το υψηλό ύφος (p. 409) – et souligner dans le même mouvement l'authenticité de sa production hagiographique et homilétique. Cependant, au-delà de cette utilité très précise, elle permet de comprendre les choix rhétoriques qui étaient ceux d'un intellectuel du 12[e] siècle byzantin. Elle peut donc servir de référence ou de modèle pour d'autres études du même type, notamment dans le cas d'auteurs qui se plient, eux aussi, à la méthode « métaphrastique ». Notons que ce chapitre est tout à fait remarquable par son exhaustivité et sa précision, par l'abondance des exemples qu'il fournit et par ses listes de correspondances, notamment lexicologiques (voir par exemple la liste des vocables transformés selon le principe de la métaphrase, p. 442-454).

Nous ne nous attarderons pas sur l'édition elle-même (p. 507-610), soignée et épurée, si ce n'est pour préciser que Kaltsogiannè essaye de rester le plus fidèle possible aux choix personnels de Zônaras, longuement explicités dans la partie relative à son style. Cette partie est suivie de plusieurs index : œuvres de Zônaras, manuscrits, sources patristiques et hagiographiques, noms et termes techniques (p. 612-636).

É. Kaltsogiannè a rendu un grand service aux byzantinistes en leur faisant découvrir un corpus inaccessible jusque-là ; elle a également posé avec clarté et précision les jalons d'une recherche qui trouvera certainement des émules. Nous ne lui ferons donc ici qu'une seule remarque qui, nous l'espérons, lui permettra de préciser sa chronologie. Elle concerne l'*Hypomnèma sur la fête de l'Hypapantè*, qui présente la particularité de se conclure par une allusion à la période du Grand Carême, déjà arrivée : ἐλώμεθα τὴν ἐγκράτειαν, καὶ ἡμῖν ἀεὶ συνέστιον ποιησώμεθα· μάλιστα δέ γε νῦν, *ἤδη τῆς περιόδου ταύτην ἐφιστώσης ἡμῖν* [...]· οὕτω τὲ τὴν ἀνάστασιν ἑορτάσωμεν (p. 598). Évidemment, l'auteur le remarque (cf. p. 316 : η επισήμανση αυτή αποτελεί ίσως ένδειξη ότι το κείμενο γράφτηκε και εκφωνήθηκε σε μια χρονιά πού η περίοδος του Τριωδίου είχε ήδη ξεκινήσει στις 2 Φεβρουαρίου), mais n'en tire pas les conclusions, sans doute par excès de prudence. Pourtant, cette indication peut être d'une grande utilité pour la datation de l'*Hypomnèma*. En effet, selon le calendrier julien, la date la plus haute pour le début du Grand Carême, ou Lundi pur, coïncide avec la fête de l'*Hypapantè*, Pâques ne pouvant pas être fêté avant le 22 mars. Or, cette dernière date est assez rare. Au 12[e] siècle, elle n'a été vérifiée qu'une fois, en 1136. D'ailleurs, cette année ayant été bissextile, le 2 février n'a pas marqué le début du Grand Carême, mais la veille du Lundi pur, soit le Dimanche τῆς Τυρινῆς. Ce jour-là, l'allusion à « une période de tempérance déjà arrivée » est tout à fait possible. On pourrait certes se demander si toute la semaine qui précède – parfois qualifiée de προνήστιμος – ne serait pas concernée au même titre (dans ce cas, les années 1122, 1125, 1133, 1144, 1155 et 1160 devraient également être prises en compte, ce qui rendrait une datation exacte impossible). Mais Zônaras est explicite à ce sujet dans son *Discours sur la fête de la Vénération de la Croix*. Il y affirme en effet que l'ἐγκράτεια dure 48 jours : αἱ πᾶσαι τῆς ἐγκρατείας ἡμέραι συνταττομένων ταύταις καὶ τῶν τοῦ σωτηρίου πάθους, εἰς ὀκτὼ συναριθμοῦνται καὶ τεσσαράκοντα (p. 605). Aussi pensons-nous qu'il serait raisonnable de considérer que l'*Hypomnèma*

sur la fête de l'Hypapantè a été prononcé le dimanche 2 février 1136, ce qui s'accorde avec la datation générale de l'activité de Zônaras, en y apportant toutefois une information supplémentaire.

Vassa KONTOUMA

Frederick LAURITZEN, *The Depiction of Character in the Chronographia of Michael Psellos* (Byzantios. Studies in Byzantine History and Civilisation 7). — Brepols, Turnhout 2013. 23, 5 × 15,5. 260 p. Prix : 65 €.

Ce volume, qui est la publication d'une thèse soutenue en 2005 à l'Université Columbia de New York, présente une étude littéraire de la *Chronographie* de Psellos. L'idée directrice de l'ouvrage est que ce récit historique s'attache moins à relater des faits qu'à dépeindre des « personnages » (« characters »). La polysémie du grec χαρακτήρ, que l'on retrouve dans l'anglais *character*, rend difficile le choix d'un terme français adéquat, le mot « caractère » ayant lui-même des sens divergents. Après un premier chapitre qui replace Psellos et son ouvrage dans leur contexte culturel, le second tente de définir le terme, et donc le sujet de l'enquête. L'une des clés de lecture de la *Chronographie* est, selon F. Lauritzen, que Psellos ne cherche pas à décrire des faits mais à donner son interprétation personnelle d'événements supposés connus des lecteurs ; cette interprétation des événements, de la part d'un homme qui fut consul des philosophes, prend la forme d'une description des empereurs successifs, selon éléments : la ψυχή et la γνώμη qui constituent son être intérieur, l'εἶδος et l'ἦθος qui dessinent son apparence extérieure et son comportement. La façon dont ces éléments (en gros, l'âme, la disposition intérieure, l'apparence et l'attitude) s'organisent forme le « caractère », à savoir ce qui « caractérise » (χαρακτηρίζω) un empereur, les événements extérieurs ayant surtout pour fonction de révéler ce caractère. Chaque empereur se trouve ainsi « caractérisé » par un vice ou une vertu principaux. Dans les chapitres suivants, la philosophie platonicienne de Psellos et sa conception du rôle capital de la rhétorique sont mises à contribution pour fonder sa conception particulière de l'histoire, conçue davantage comme une suite de portraits impériaux que comme un récit. Un chapitre expose les « manipulations » que Psellos fait subir à l'histoire pour donner une interprétation qui convienne à ses objectifs, comme dans le cas de l'aveuglement de Romain IV, où Psellos s'intéresse moins au fait lui-même, à ses motifs et à sa signification historique, qu'à la réaction psychologique de Michel VII lorsqu'il en prend connaissance. Deux appendices (l'un présentant en quelques lignes les personnages cités, l'autre sur la structure de la *Chronographie*) et une bibliographie sélective complètent l'ouvrage.

Marie-Hélène CONGOURDEAU

Nicholas MELVANI, *Late Byzantine sculpture* (Studies in the visual cultures of the middle ages 6). – Brepols, Turnhout 2013. 28 × 21 ; relié. x-299 p. (incluant 114 fig., 5 dessins, 10 pl.). Prix : 100 €.

Ce volume luxueux vient combler à point un vide : il n'existait pas en effet de présentation générale de la sculpture byzantine de la dernière période de l'empire (13e-15e s.), alors que la période mésobyzantine venait de faire l'objet d'un colloque tenu à Athènes en 2000, dont les actes ont paru, également à Athènes, en 2008, sous le titre suivant : *La sculpture byzantine. VIIe-XIIe siècles*, éd. Ch. Pennas et C. Vanderheyde. Une recension succincte en a été publiée dans cette revue (*REB* 68, 2010, p. 311-312). Alors que ce précédent volume revêtait le plus souvent un aspect analytique, prenant les objets un à un, celui-ci entend présenter des synthèses plus larges. Il n'en reste pas moins que le chapitre central (« Chapter 5, Late Byzantine sculpture and its stylistic evolution », p. 85-130), qui est de loin le plus long, constitue également une simple énumération des monuments sculptés, établie selon le critère géographique : Constantinople, Macédoine, Épire, Thessalie, Morée, Trébizonde. Il s'agit principalement des villes qui constituèrent des capitales après le démembrement de l'empire : Constantinople, qui reprit son rang après l'épisode de Nicée ; Thessalonique, qui se haussa un temps en centre indépendant et resta une ville florissante ; Arta, qui devint la capitale du despotat d'Épire ; Mistra, qui vit fleurir un centre artistique et intellectuel en Morée ; Trébizonde, qui se maintint longtemps en terre ennemie. S'ajoutent quelques lieux de prospérité, comme les possessions des Maliasènoi et des Palaiologoi dans le Pèlion autour de Makrinitissa. La sculpture qui se développa dans ces centres resta habituellement proche des procédés et des techniques de la période précédente. Sans compter qu'il s'agit souvent de remplois de fragments réutilisés dans de nouveaux bâtiments, le joyau en la matière restant la Petite Métropole d'Athènes, qui remonte, il est vrai, au 12e siècle. Le chapitre central de l'ouvrage ainsi défini se termine par un complément essentiel qui est une brève esquisse des sculptures exécutées sur ces mêmes territoires pour le compte de principautés ou de colonies étrangères (Francs, Vénitiens et Génois) et témoins des apports occidentaux. Les reproductions (p. 227-283) sont données également selon l'ordre géographique. Enfin, un appendice présente un catalogue des monuments comportant une décoration de sculpture tardo-byzantine (p. 189-209) et rangés eux aussi selon les centres d'activité : 69 monuments sont cités. Il s'agit presque exclusivement de productions destinées aux églises : chancels et iconostases, monuments funéraires, chapiteaux et impostes, encadrements de portes et de fenêtres, icônes en relief, rares sculptures de façades.

Tel est donc le noyau central de l'ouvrage. On se demande s'il n'aurait pas été à la fois plus simple et plus judicieux de commencer par là et de faire succéder tout le reste, qui est un commentaire et une évaluation. On aurait pu éviter de nombreuses répétitions, en prenant comme référence cet exposé général qui décrit les principaux foyers de la sculpture tardo-byzantine. De fait, les quatre premiers chapitres traitent de divers sujets, en se reportant inévitablement à l'énumération générale du chapitre 5. Le premier chapitre est intitulé « Texts and symbols » et expose les sources écrites qu'on peut invoquer pour expliquer et situer les sculptures, résoudre les monogrammes et approfondir les divers symboles exploités dans les figurations. Dans le deuxième chapitre sont examinés les matériaux utilisés, dont le marbre constitue l'essentiel, et décrites les techniques utilisées par les sculpteurs et les ateliers. Comme la sculpture est essentiellement au service de l'architecture, celle-ci conditionne la fabrication et l'insertion des monuments sculptés, et c'est la matière des chapitres 3 et 4. Le chapitre 5, qui est central, est suivi d'un dernier chapitre, abordant la question des mécènes et des évergètes qui favorisent le travail

des artistes. Liée à l'architecture, la sculpture existe donc rarement pour elle-même et consiste plus souvent en décor végétal et géométrique des corniches et des frises qu'en statues isolées. Comme exemple de statue exécutée pour elle-même et sans référence à l'architecture, on est souvent réduit à citer celle de l'archange Michel qu'avait fait élever l'empereur Michel VIII devant l'église des Saints-Apôtres et qui s'écroula lors du tremblement de terre de 1296.

L'ouvrage présente une image fidèle, à la fois théorique et pratique, de la sculpture byzantine durant les derniers siècles de l'empire. La sculpture ne joue pas un rôle essentiel, elle reste un art mineur et elle ne participe qu'à la frange au renouveau de l'art religieux sous les Palaiologoi, car elle emprunte souvent ses motifs à l'art paléochrétien et exprime à peine le renouveau de l'art de l'époque, son naturalisme et son expressionnisme. De plus, elle pâlit devant l'efflorescence de l'art pictural à la même période, qu'il s'agisse de peinture sur bois, de fresques, de mosaïques ou d'enluminures. Nombre d'œuvres d'art ont d'ailleurs disparu, comme le montrent les poésies de Manuel Philès qui leur sont consacrées. En conclusion, l'inventaire de la sculpture des derniers siècles de l'Empire byzantin, fût-il modeste, méritait d'être dressé, et il a été bien dressé.

Albert FAILLER

Ann MOFFATT, Maxeme TALL (trad.), *Constantine Porphyrogennetos. The Book of Ceremonies*, in 2 volumes. Translated by Ann MOFFATT and Maxeme TALL, with the Greek edition of the Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae (Bonn, 1829). Volume 1, Book I, including the Appendix to Book I (Imperial expeditions) ; Volume 2, Book II, including Philotheos, *Lists of Precedence (Kletorologion)* and Pseudo-Epiphanios, *The Hierarchical Summoning of Patriarchs and Metropolitans* (Byzantina Australiensia 18 [1-2]). – Australian Association for Byzantine Studies, Canberra 2012. 25 × 17,5. XXXVIII-508 p. (1), VI-p. 509-870 (2).

Constantin VII Porphyrogénète (905-959) eut à cœur de rassembler les éléments épars des cérémonies auliques héritées du temps passé, dont la pompe et l'éclat devaient refléter la majesté de Dieu que l'empereur représentait sur terre. Au double volume qui en sortit, on donna le titre de *Livre des cérémonies*, tiré du titre latin donné à la première partie (*De cerimoniis aulae Byzantinae*) par l'initiateur de l'édition, J. H. Leich, et repris par le premier éditeur, J. J. Reiske. La première édition du premier volume parut en 1751, celle du second en 1754 ; le double volume fut repris dans la collection du Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae de Bonn en un volume de texte (1829), suivi d'un volume de commentaire (1830). C'est le texte grec de cette édition qui est repris ici, accompagné d'une traduction anglaise ; celle-ci est une première, car, en matière de traduction, seul le premier volume bénéficiait d'une traduction dans une langue moderne, le français en l'espèce, par les soins d'Albert Vogt (I et II, 1935 et 1940).

Ce double volume ne prétend contenir aucune nouveauté en matière d'édition du texte grec, car il reprend l'édition de J. J. Reiske telle qu'elle est parue dans

l'édition du Corpus de Bonn. Le texte grec apparaît dans la moitié inférieure de la page, la moitié supérieure étant occupée par la traduction anglaise correspondante, qui est munie des notes minimales indispensables à la lecture et à la compréhension du texte anglais. La reproduction anastatique du texte grec s'avère assez inégale, en fonction sans doute de la qualité de l'exemplaire qui a servi de modèle. Mais le texte est lisible, à défaut d'être élégant ni même toujours clair, car l'encrage est parfois incertain. La coupure classique en deux parties est traditionnelle et fondée, puisque chacune d'elles bénéficie de sa propre préface : livre I, chapitres 1-97, avec l'appendice du livre I rejeté à la fin du volume, alors que la précédente édition le présentait après le chapitre 1 ; livre II, chapitres 1-56.

Si le texte de l'édition de Bonn est repris à l'identique, la traduction bénéficie cependant des divers apports qui ont amélioré le texte. Les traducteurs ont en effet réexaminé le *Lipsiensis*, qui est le seul manuscrit de l'œuvre, et intégré aussi quelques lectures issues des deux palimpsestes qui conservent des fragments (les manuscrits de Chalki et de Vatopédi). De plus, les traducteurs ont profité des additions ou des corrections de A. Vogt pour le livre I, de G. Dagron (avec la collaboration de A. Binggeli, M. Featherstone et B. Flusin) pour les chapitres sur l'organisation et le déroulement des courses (I, 77-82), de J. Haldon pour les traités sur les expéditions de Crète (II, 44-45), de N. Oikonomidès pour le *Klètorologion* de Philothée (II, 52-53) ou encore de J. Darrouzès pour l'extrait du Pseudo-Épiphane sur la hiérarchie des sièges épiscopaux (II, 54).

La traduction s'attache à la précision et à la concision. Si le texte ne présente pas une syntaxe complexe, le sens des mots techniques pose souvent problème. La brève annotation au-dessous de la traduction vise précisément au minimum d'informations qu'exige la lecture du texte : il s'agit d'abord des corrections qu'on peut apporter au texte de J. J. Reiske, puis de l'identification des lieux et des personnes ou de la fixation des dates lorsque le contexte est simplement allusif et demande des précisions. On dispose désormais d'une traduction d'ensemble du *Livre des cérémonies*, en attendant la nouvelle édition critique, avec une traduction française, qui est en voie d'achèvement par G. Dagron et B. Flusin. L'ouvrage est d'un intérêt capital, puisqu'il se présente comme la norme du cérémonial, de la hiérarchie et de l'organisation de la cour ; les données seront d'autant plus intéressantes qu'on aura bien isolé les diverses pièces qui composent cette compilation.

Albert FAILLER

Joseph A. MUNITIZ, *Theognostos, Treasury*. Introduction, translations and notes by Joseph A. MUNITIZ (Corpus christianorum in Translation 16). – Brepols, Turnhout 2013. 23,5 × 15,5. 310 p.

En 1979, Joseph Munitiz donnait l'*editio princeps* du *Thesauros* de Théognoste, qui forma le cinquième volume du *Corpus christianorum, series graeca*, et ce grâce à l'aide décisive de Marcel Richard qui en avait repéré les manuscrits lors de ses enquêtes sur les florilèges. Près de vingt-cinq ans plus tard, c'est la traduction du même texte qu'a donnée l'éditeur, dans la collection fille qui commence à rassembler les traductions de textes parus dans le *Corpus christianorum*. Le premier

volume, issu d'une thèse de doctorat soutenue en 1976, offrait l'édition du texte accompagnée d'une ample introduction (123 p.), qui étudiait en détail l'ensemble d'un dossier particulièrement complexe. Le second, présenté ici, propose une courte introduction de huit pages, suivie de la traduction du texte, accompagnées de notes assez réduites. L'objet n'est clairement pas le même et l'apparat scientifique est nettement réduit ; toutefois, l'identité d'auteur et la distance temporelle qui sépare les deux publications rendent essentiel ce second livre, qui vient compléter et corriger le premier, en tenant compte des travaux parus dans l'intervalle et des recherches poursuivies par Joseph Munitiz lui-même.

Œuvre d'un certain Théognoste, dont l'identité est difficile à préciser, mais qui est également l'auteur de *Chapitres neptiques* et dont on peut situer l'activité vers le milieu du 13e siècle, le *Trésor*, qui connut au moins deux états différents et dont le dernier n'est pas forcément dû à son auteur d'origine, semble avoir été composé pour la première fois en 1252-1253 – la date est connue par la mention du temps écoulé depuis la venue du Christ, dans le manuscrit du musée Bénaki. Cette œuvre, si elle se trouve présentée sous la forme d'un florilège dans les manuscrits, correspond en fait plutôt à un manuel qui, selon la pratique courante à Byzance, réutilise et cite de nombreux textes antérieurs. Proche d'une anthologie, l'ouvrage s'en écarte cependant par son caractère compact et sa structuration plus forte. Écrit dans une langue simple, le livre est composé de trois parties : sept chapitres qui résument la Bible, suivis par sept autres chapitres qui résument le contenu de la foi orthodoxe ; les six derniers chapitres forment une exhortation à la vie chrétienne, tout en intégrant des éléments de droit canonique ainsi que des connaissances plus générales. Pour la partie biblique, l'auteur s'appuie largement sur la Bible elle-même, complétée par les écrits de Jean Damascène et les chroniques de Georges le Moine et de Nicéphore. Dans la section doctrinale, Jean Damascène occupe la première place, sans éclipser tout à fait les grands auteurs patristiques, en particulier Grégoire de Nazianze, Basile de Césarée ou Jean Chrysostome. Enfin, la dernière partie puise à des sources plus variées : Jean Moschos, Anastase le Sinaïte, les Apophtegmes, les *Actes de Sylvestre* et bien d'autres pour les récits édifiants et les histoires pieuses, mais aussi le récit synoptique des sept conciles pour la partie canonique et les homélies du pseudo-Amphiloque pour la parénèse. L'identification de ces sources variées, réutilisées par l'auteur de manière souvent tacite, qui formait le soubassement de l'édition de 1979, est reprise en général dans les notes de la traduction, dont elle constitue l'essentiel.

Quelle évolution peut-on noter dans l'interprétation du texte par l'éditeur et traducteur ? Tout d'abord, J. Munitiz revient brièvement, dans l'introduction, sur les différents états du texte ; dans l'édition de 1979, il avait choisi de privilégier l'état du manuscrit le plus présentable tant pour le texte que pour la mise en page et l'écriture (Hagion Oros, Monè Ibèrôn, 517, 16e s.), tandis que sa position est moins tranchée aujourd'hui ; l'état du texte présent dans le manuscrit du musée Bénaki (Athèna, Mouseio Benaki, TA 72, 13e-14e s.), décisif pour la datation du texte, par exemple, n'est pas non plus sans intérêt pour bien d'autres détails, même si l'éditeur ne parvient pas à une position définitive sur le rôle de l'auteur lui-même dans les différents processus de révision qu'a subis l'œuvre.

En deuxième lieu, J. Munitiz fournit une liste de corrections au texte grec ; dans leur immense majorité, il s'agit en fait de corrections dans l'apparat des sources, souvent mineures d'ailleurs. Les quelques modifications du texte grec, ou de l'apparat

critique (moins d'une dizaine), n'ont pas toujours été traduites et leur influence doit souvent être cherchée dans les notes plutôt que dans la traduction elle-même.

La bibliographie, assez brève, a entre autres le mérite de présenter les études intermédiaires entre l'édition et la traduction, montrant ainsi la continuité du travail de l'éditeur et traducteur. Elle aurait cependant gagné à être mise à jour, notamment pour les éditions de Basile (*Hexaemeron*) ou de Grégoire de Nazianze (*Lettres*) parues dans la collection des GCS, éditions préférables à celles des Sources chrétiennes pour ces textes, de même que les éditions critiques de la collection Patristische Texte und Studien, pour le pseudo-Denys, l'emportent largement en fiabilité textuelle sur la collection lyonnaise, qui a certes le mérite de fournir une traduction. En revanche, l'édition de l'*Historia religiosa* de Théodoret donnée par P. Canivet et A. Leroy-Molinghen aux Sources chrétiennes est bien plus sûre que la *Patrologie grecque*. Ce ne sont là que quelques exemples.

La traduction est quant à elle d'une grande clarté et met aisément à la disposition des lecteurs un texte qui, sans être extrêmement difficile, gagne cependant à pouvoir être abordé ainsi. Un manuel de piété doit pouvoir être lu par tous ! Les lecteurs d'aujourd'hui seront sans doute plus attentifs aux sources utilisées par l'auteur et à ses méthodes de composition.

Matthieu CASSIN

Èliana PARASKEUOPOULOU, *Το αγιολογικό και ομιλητικό έργο του Νικηφόρου Γρηγορά* (Βυζαντινά κείμενα και μελέτες 59). – Κέντρο Βυζαντινών Ερευνών, Thessalonique 2013. 24 × 17. 264 p.

Cet ouvrage est la publication d'une thèse soutenue en 2008 devant le département de philologie de l'Université Aristote de Thessalonique. Il a pour objet un aspect de l'œuvre de Nicéphore Grégoras qui a été moins étudié que ses textes historiques ou théologiques. Le premier chapitre, comme il est d'usage, fait le point sur ce qu'on connaît de la vie et de l'œuvre de Grégoras. Ce chapitre, qui suit d'assez près l'ouvrage de P. K. Blachakos (*Ο βυζαντινός λόγιος Νικηφόρος Γρηγοράς : Η προσωπικότητα και το έργο ενός επιστήμονα και διανοούμενου στο Βυζάντιο του 14ου αιώνα*, Thessalonique 2008), semble accorder une confiance exagérée aux propos de Grégoras sur lui-même, notamment dans son *Histoire Romaine*, ce qui entraîne parfois un certain flou, notamment pour la période des débuts de l'hésychasme (par exemple, aucune mention n'est faite de ce que, du fait de la défection de Grégoras, c'est Barlaam qui affronte les légats romains en 1334, un épisode qui mettra en contact Barlaam et Palamas et qui marque donc le début de la querelle hésychaste). Pour la rencontre de 1355 au palais impérial entre Grégoras et Palamas, le récit donné par Grégoras aurait gagné à être confronté avec le compte-rendu rédigé par Phakrasès à la demande de l'empereur, qui en donne une version très différente (éd. M. Candal, Fuentes palamíticas : Diálogo de Jorge Facrasi, *OCP* 16, 1950, p. 303-307). Ce chapitre biographique se clôt sur une liste des œuvres de Grégoras autres que celles qui font l'objet du présent volume.

Dans le deuxième chapitre, qui traite de la tradition manuscrite et des éditions des œuvres hagiographiques et homilétiques de Grégoras, È. Paraskeuopoulou

signale l'hypothèse d'Ehrhard selon laquelle la menace reçue par Grégoras durant sa captivité à Chôra de voir brûlées ses œuvres hagiographiques a dû être au moins partiellement mise à exécution, car ces œuvres n'apparaissent isolément dans aucun manuscrit. Le chapitre 3 est consacré à la description et à l'analyse de ces œuvres : œuvres hagiographiques (Vie d'Antoine Kauléas, Vie de sainte Vassilissa, Logos sur saint Dèmètrios [qui donne lieu à une analyse particulièrement fouillée], Logos sur les saints Dèmètrios, Georges et Théodore le Stratèlate, Logos sur sainte Théophano [écrit dans un contexte anti-hésychaste], Vie de Jean d'Héraclée, Martyre de saint Kordatos, Logos sur saint Constantin, Logos sur saint Merkourios, Vie de saint Michel le Syncelle) ; homélies (sur la Nativité et la Présentation de la Mère de Dieu, sur l'Annonciation ; discours d'action de grâce d'Irène Cantacuzène à la Théotokos pour l'entrée de son fils à Constantinople en 1347 [ce discours vaudra à Grégoras l'ire de Cantacuzène, mécontent de voir attribuer tout le mérite de sa victoire à la Théotokos]). Les chapitres suivants analysent les sources de ces œuvres, les lieux communs qui s'y trouvent et les correspondances avec des œuvres contemporaines, la langue et la technique rhétorique. Deux index (noms et lieux, historiens cités) complètent ce volume, qui sera surtout utile aux chercheurs pour les analyses détaillées des œuvres considérées.

Marie-Hélène CONGOURDEAU

Annick PETERS-CUSTOT, *Bruno en Calabre. Histoire d'une fondation monastique dans l'Italie normande* (Collection de l'École française de Rome 489). – École française de Rome, Rome 2014. 24 × 16. 430 p., 3 cartes, 1 ill.

Auteur de plusieurs études sur l'Italie du Sud aux époques byzantine et normande, Annick Peters-Custot se penche dans le présent ouvrage sur un sujet qui relève principalement de l'histoire de l'ordre cartusien, mais qui plonge ses racines dans une réalité qui lui est très familière, celle de la Calabre du comte Roger de Hauteville et de ses successeurs. Sa volonté de travailler sur ce sujet – à savoir sur la place prise et le rôle joué par saint Bruno († 1101) en Calabre – procède de deux constats. Le premier est explicitement exposé dans l'introduction de l'ouvrage : « Aucun spécialiste de la Calabre méridionale normande, où s'est installé Bruno, aucun connaisseur sérieux de ses caractères politiques, administratifs, religieux et culturels […] ne s'est penché avec une ambition révisionniste (au bon sens du terme), sur le trajet calabrais de Bruno. Si bien que l'ensemble de la production historique sur cette phase de la vie de l'intellectuel rémois […] reste dépendante de ce que les historiens de l'ordre cartusien connaissent de cette région pourtant très particulière […], et ce à partir d'études de seconde main, d'une historiographie vieillie et rabâchée » (p. 4-5). Le second apparaît en filigrane vers la fin de l'ouvrage, et concerne l'irréductible distance qui sépare le monachisme oriental de sa conception occidentale, qui le fige pour le poser en « référence, point de comparaison, légitimation » (p. 286), sans le comprendre dans sa dimension historique. Aussi Peters-Custot remarque-t-elle que « dans l'historiographie contemporaine, cette satisfaction à avoir trouvé une cause, une influence, une origine, occasionne

une vision stéréotypée que n'émeut guère la confrontation documentaire ou historiographique directe avec la réalité historique du monachisme italo-grec » (*ibidem* et note 11).

Ainsi posé, le projet est donc particulièrement ambitieux. Car il s'agit d'une part de questionner l'histoire de l'ordre des chartreux, en soumettant à l'analyse critique un discours traditionnel sur son fondateur présumé, et d'autre part d'évaluer le sens de l'installation de Bruno en Calabre, ainsi que le statut qu'a reçu sa fondation monastique dans le contexte politico-religieux du royaume normand – le tout à partir d'une documentation extrêmement délicate, puisque constituée pour une bonne part de « faux » relativement tardifs. C'est toutefois avec brio que Peters-Custot relève ce difficile défi, dans un travail à la fois érudit, profond et original.

L'ouvrage se divise en trois parties. La première, relativement courte, pose « le cadre général » (p. 11-54). L'auteur s'y concentre sur les maigres acquis relatifs à Bruno – dont il n'existe aucune *Vita* ancienne – et à sa fondation calabraise, en dressant également un état des sources documentaires, très problématiques, relatives à ce sujet. Puis elle s'attache à décrire l'héritage byzantin et grec dans la Calabre méridionale de la fin du 11e siècle, ainsi que la politique religieuse qu'y exercent les Normands. La seconde partie, « Bruno et sa fondation en Calabre » (p. 57-177), longue et détaillée, présente un intérêt capital pour l'histoire du site monastique qui s'est développé autour de S. Maria *de Turri* à partir de sa dédicace, en 1094, et qui a très tôt pris la forme d'une « seigneurie monastique » (p. 78). À travers une approche très critique, mais néanmoins fine et féconde, des archives conservées – actes de Roger Ier, actes privés grecs (1101-1271), actes comtaux et royaux (1101-1193) –, Peters-Custot suit les métamorphoses de cette fondation et son glissement rapide d'une préférence érémitique à une pratique cénobitique. Elle conclut ainsi que S. Stefano del Bosco, devenu le centre du site monastique à partir de 1120, fonctionne « en 1160 […] comme une abbaye bénédictine » et « est déjà prêt à devenir une abbaye cistercienne » (p. 129), ce qui se produira en 1191. Il est évident que cette reconstitution met à bas l'interprétation des principaux historiens de l'ordre cartusien, pour qui la fondation calabraise de Bruno reproduit et confirme l'expérience de la Grande Chartreuse. Dans la troisième et dernière partie de l'ouvrage, « Bruno et la Calabre, manipulations et projections » (p. 181-310), l'auteur revient sur le dossier étudié en énonçant une série de questionnements relatifs non seulement à l'entreprise étendue de falsification de la documentation disponible – en la datant principalement des années 1198 à 1220-1221 –, mais également à l'image du fondateur, pour tirer des conclusions personnelles, mais non moins pertinentes ou du moins très vraisemblables, sur la « construction mémorielle autour de Bruno » (p. 233), une construction tardive et atypique, ainsi que sur l'éventuel rôle joué par le *magister* de Reims entre le pape Urbain II – qui l'avait invité en Italie pour lui confier l'archevêché de Reggio, le plus important siège du royaume normand – et le comte Roger Ier, considéré pour sa part, par Peters-Custot, comme le principal fondateur du site monastique de S. Maria *de Turri* (cf. p. 265).

Cependant – et telle est la conclusion à laquelle le lecteur finit par arriver – le « grand silencieux » (p. 275) s'est vraisemblablement dérobé à ces jeux politico-religieux. Convoitant « la vie solitaire et contemplative », Bruno « a probablement obtenu ce qu'il voulait, et il a sacrifié à cet idéal toute possibilité de réforme monastique générale […]. Il est resté une figure pâle, et l'originalité de sa fondation calabraise assez floue » (p. 323). Cette « parfaite expression de son humilité » (*ibidem*)

a d'ailleurs fait que son nom ne figura jamais dans le martyrologe de son monastère (cf. p. 270) et que son corps, inhumé en Calabre, ne fut pas réclamé par la Grande Chartreuse pendant de nombreux siècles. Sa « mise en scène » (p. 232) commença au 13e siècle, pour des questions pratiques liées aux droits des cisterciens sur sa fondation, et aboutit en 1514 à sa canonisation, ainsi qu'à la transformation de cette même fondation en chartreuse, la même année.

Plusieurs annexes complètent le travail : tableau récapitulatif des actes reçus par l'ermitage de Bruno de son vivant (p. 337-346) ; analyse détaillée des actes de Roger Ier, notamment à travers la nouvelle édition de J. Becker (Rome 2013) (p. 347-380) ; comparaisons des listes d'hommes ou *katonoma* (p. 381-386) ; schéma synthétique des relations établies dans la documentation attribuée à Roger Ier (p. 387) ; présentation de l'acte de donation de Roger II à Sainte-Marie d'Arsafia et aux Saints-Apôtres (p. 388-389) ; cartes (p. 390-392) ; reproduction du diplôme de Théodore Mésimérios (p. 393). Suivent une bibliographie étoffée et un index détaillé.

Abordant une multiplicité de dossiers, et argumentant à partir d'une série d'hypothèses qualifiée non sans humour de « royaume des hypothèses invérifiables » (p. 221), mais aussi parfois « compatibles » (p. 305), l'ouvrage crée un appel d'air pour de nombreuses discussions que nous ne mènerons pas ici. Nous nous arrêterons seulement sur deux des réflexions de Peters-Custot, l'une nous paraissant particulièrement séduisante, l'autre en revanche très contestable.

La première est développée à la fin du la seconde partie (p. 166-177) et se fonde sur une intuition très intéressante de l'auteur, mais néanmoins impossible à prouver. Elle part du constat que l'installation de Bruno en Calabre a lieu dans un endroit extrêmement proche du *Vivarium* fondé vers 555 par Cassiodore pour abriter une fondation monastique comportant deux modes de vie solitaire. Peters-Custot pose alors cette question : « si l'on dépasse l'idée d'une simple coïncidence, quels éléments peuvent promouvoir l'idée d'une filiation » entre le *magister* de Reims et Cassiodore ? (p. 166). Pour avancer dans son hypothèse, elle compare alors deux textes « pouvant attester d'une imprégnation littéraire » (p. 171), à savoir la *Lettre à Raoul de Verd*, de Bruno, et les *Institutiones*, ch. 29, de Cassiodore (p. 171-173), et conclut que si cette hypothèse « ne peut pas être démontrée avec certitude, du moins n'est-elle pas complètement improbable » (p. 175). Étant entièrement d'accord avec elle, nous aimerions pousser encore plus loin la réflexion : dans le *rolliger* analysé dans la troisième partie, il apparaît que les meilleurs témoins de la vie de Bruno sont « ceux qui l'ont connu et apprécié comme maître d'école » (p. 243). Est-ce un hasard s'il passe, auprès d'eux, pour un nouveau « Socrate ou Aristote » (*ibidem*) ? Il nous semble que « ces comparaisons étourdissantes » (*ibidem*) sont suffisamment rares au 11e siècle occidental pour devoir être retenues. Feraient-elles allusion à cet idéal que Bruno aurait peut-être hérité de Cassiodore ? C'est également possible. Et pour pousser encore plus loin l'hypothèse : Eudes de Châtillon, le futur pape Urbain II, que Bruno fréquenta à Reims (cf. p. 14), aurait-il partagé cet idéal avec son compagnon ? Et si oui, cette référence au *Vivarium* aurait-elle constitué une sorte d'appât pour extraire Bruno de son ermitage alpin et pour l'attirer en Calabre, où on le destinait à l'archevêché de Reggio ? Évidemment, aucune de ces questions ne peut recevoir de réponse ; mais cet ensemble d'hypothèses permet de venir à bout d'une aporie, à savoir la raison pour laquelle Bruno, arrivé en Calabre, refusa finalement l'épiscopat pour s'isoler non loin du *Vivarium*.

Notre seconde remarque concerne la théorie énoncée par Peters-Custot concernant la construction mémorielle, et en particulier l'idée selon laquelle « c'est en fin de compte la mort du fondateur et ce qu'il reste de lui qui permettent, fait universel, le déploiement du culte et la conception hagiographique qui en découle » (p. 257). Autrement dit, sans corps, point de reliques, point de pèlerinage, point de *Vita*. L'explication nous paraît inexacte. En effet, un retour vers les pratiques des hagiographes – du moins ceux de l'époque patristique et byzantine – ne pose nullement la proximité du corps du saint comme condition nécessaire à la composition de sa *Vita*. Nombre de saints se sont éteints dans les déserts, nombre de martyrs ont vu leur corps anéanti, et leur mémoire a pourtant été largement promue. En revanche, il existe une constante dans l'hagiographie : c'est celle du disciple, soit direct et proche, soit éloigné dans le temps et l'espace mais bénéficiaire d'apparitions. Aussi dirons-nous que l'hagiographe, c'est d'abord le disciple. Ne serait-ce donc pas lui qui a manqué à l'élaboration d'une *Vita* ancienne de Bruno et à la promotion de son culte ? Cette absence – et non celle de reliques – pourrait particulièrement bien être interprétée dans le cadre du travail d'Annick Peters-Custot.

L'ouvrage s'avère indispensable pour les médiévistes, notamment ceux qui travaillent sur la formation des ordres monastiques ou ceux qui réfléchissent à la production des « faux » au Moyen Âge. Quant aux byzantinistes, ils y trouveront des réflexions passionnantes sur une aire géographique qu'ils connaissent par ailleurs assez bien, mais dont la documentation échappe de façon notable à leur domaine de spécialité à partir du 11[e] siècle. En tout état de cause, *Bruno en Calabre* constitue un très bel exemple d'interdisciplinarité maîtrisée.

Vassa Kontouma

Ioan-Aurel Pop, *Cultural diffusion and religious Reformation in sixteenth-century Transylvania. How the Jesuits dealt with the Orthodox and Catholic ideas*, with a Foreword by N. Housley. – The Edwin Mellen Press, Lewiston-Queenston-Lampeter 2014. 23 × 15,5. 217 p. Prix : 49,95 $.

Ioan-Aurel Pop, d'abord professeur d'histoire médiévale à l'Université de Cluj-Napoca, en Roumanie, et désormais recteur de cette même université, est l'un des meilleurs spécialistes de l'histoire de la Transylvanie médiévale et moderne. Auteur d'ouvrages nombreux et reconnus sur le sujet, tant en roumain qu'en langues occidentales, il livre aujourd'hui une synthèse sur les évolutions religieuses qu'a connues cette région entre le 15[e] et le début du 17[e] siècle.

La Transylvanie est avec la Valachie et la Moldavie l'un des trois pays roumains, le plus occidental et, de fait, le plus concerné par le mélange des influences croisées venues d'Europe occidentale et orientale. L'auteur propose une introduction substantielle permettant de replacer dans la longue durée cette zone aux confins de l'Europe centrale et du Nord du Danube qui correspond à la partie septentrionale de l'ancienne Dacie, et de comprendre les données ethniques et culturelles qui la définissent, en s'attachant plus particulièrement au rôle qu'y ont joué historiquement les populations orthodoxes. Populations romanisées et christianisées, les ancêtres des

Roumains ont vu se succéder à partir de la fin du 3e siècle plusieurs vagues migratoires, les Goths, les Huns et surtout les Slaves. La région a été un temps dans l'orbite du royaume bulgare avant d'être absorbée à partir des 11e-12e siècles dans le royaume de Hongrie : cette étape bulgare, visiblement très peu documentée, explique seule que la langue liturgique des Roumains soit devenue le slavon, et ceci de façon continue jusqu'au milieu du 17e siècle. Les orthodoxes de Transylvanie n'ont donc jamais relevé qu'indirectement du patriarcat de Constantinople ; dans le cadre du royaume de Hongrie, ils dépendaient de la métropole de Tourkia (p. 36), mais on n'a pas de témoignage sûr concernant la hiérarchie ecclésiastique locale, tandis que la création de la métropole de Hongrovalachie (en Valachie, à Argeş) date seulement du milieu du 14e siècle. L'auteur passe rapidement ici sur ces sujets, mais on pourra consulter avec profit un article qu'il a écrit sur ces questions intitulé « Il patriarcato di Costantinopoli e la Chiesa ortodossa della Transilvania (XIV-XVII sec.) », dans *Le Patriarcat œcuménique de Constantinople aux XIVe-XVIe siècles : rupture et continuité, actes du colloque international, Rome 5-6-7 décembre 2005* (Dossiers byzantins 7), Paris 2007, p. 103-115.

I.-A. Pop offre une présentation beaucoup plus développée des différentes composantes du voïvodat transylvain, intégré au royaume de Hongrie depuis le tournant des 11e-12e siècles jusqu'en 1541, c'est-à-dire jusqu'à la conquête ottomane et au démembrement de la Hongrie, tandis qu'après cette date la principauté de Transylvanie devient tributaire de l'Empire ottoman tout en conservant son autonomie. Les assemblées transylvaines comprennent jusqu'au 14e siècle quatre « états » (*status*) : les nobles, les Saxons, les Sicules (ou Szeklers) et les Roumains (p. 12-13). Les trois derniers groupes correspondent à des catégories ethniques : les Sicules sont un peuple de langue hongroise installé dans le sud-est de la Transylvanie ; les Saxons sont d'origine allemande et habitent en particulier dans les villes ; les Roumains parlent une langue latine et vivent plutôt dans les campagnes ; les nobles enfin désignent à l'origine une catégorie sociale, mais l'élément constitué par la noblesse hongroise y est prédominant. Parmi ces quatre groupes, seuls les Roumains sont orthodoxes, tandis que tous les autres sont catholiques ; mais cette division ne tient pas compte d'autres composantes de la population comme les Juifs et les Roms. À partir du 14e siècle, les Roumains sont peu à peu exclus des instances de pouvoir qui se limitent à trois « états » devenus bientôt des « nations » (voir les réflexions de l'auteur sur cette transformation d'une notion juridique en une notion ethnique, p. 25-33) : les nobles hongrois, les Saxons et les Sicules.

C'est sur ce terreau complexe qu'intervient la Réforme : à une mosaïque ethnique, elle rajoute des différenciations confessionnelles. Les idées de la Réforme sont introduites en premier lieu par les Saxons, qui forment rapidement, dès avant 1550, les premières Églises luthériennes de la principauté, en particulier dans la ville de Braşov. Mais l'influence calviniste arrive presque aussitôt, notamment à Cluj, et touche plutôt les Hongrois, qui abandonnent à leur tour l'Église romaine. Un autre mouvement plus radical encore, celui des Unitariens (qui ne reconnaissent pas la Trinité, donc pas la divinité du Christ), touche tant des catholiques que certains convertis déjà passés à la Réforme. Il en résulte un effondrement total du catholicisme dans toute la principauté : la plupart des catholiques se convertissent ou partent dans l'Empire Habsbourg. Les trois nouvelles confessions (luthéranisme, calvinisme et unitarisme) sont officiellement reconnues et viennent s'ajouter au catholicisme, selon la décision de la Diète de Turda en 1568. L'orthodoxie n'a pas

d'existence officielle et reste seulement tolérée, mais elle subsiste de fait, car les tentatives des calvinistes – plus prosélytes que les autres réformés – pour convertir les orthodoxes n'obtiennent que très peu de succès. L'auteur propose des développements très intéressants sur la nouvelle culture livresque qui se répand dans la région en même temps que les idées réformées, grâce évidemment à l'imprimerie. Ce mouvement touche aussi les Roumains, puisque les premiers ouvrages en slavon et en roumain publiés en Transylvanie sont imprimés dans les années 1550-1560, le plus ancien conservé étant justement un évangile bilingue slavon-roumain.

La réponse catholique (qui ne fait l'objet que du dernier chapitre de l'ouvrage, contrairement à ce que laisse entendre le sous-titre) passe, ici comme ailleurs, par l'envoi de missionnaires jésuites. Protégés par le très catholique prince de Transylvanie Étienne Bathory III (1571-1583), futur roi de Pologne (1575-1586), ils fondent un collège à Cluj qui fonctionne à partir de 1580, puis un séminaire à partir de 1583. L'un des principaux acteurs de la diffusion du message de la Contre-Réforme en Transylvanie est le jésuite italien Antonio Possevino, ancien secrétaire de la Compagnie de Jésus et légat pontifical en Europe orientale. Mais les jésuites sont expulsés une première fois de Transylvanie en 1588, épisode suivi de plusieurs retours et départs : ils ne peuvent jamais s'y installer durablement et leur influence locale demeure limitée. Jusqu'à son annexion par l'Autriche en 1688, la Transylvanie reste dominée par des princes hongrois le plus souvent calvinistes, qui maintiennent le modèle multiconfessionnel établi en 1568.

Cet ouvrage dresse un tableau clair de l'histoire religieuse de la Transylvanie au 16e siècle et expose les modalités de coexistence des trois confessions chrétiennes – sans entrer dans le détail des Églises réformées – dans un même territoire. L'auteur offre là une utile synthèse des derniers travaux parus sur le sujet.

Marie-Hélène BLANCHET

Philipp ROELLI (trad.), *Mönch Markos (s. XIII). Asketische Schriften. Florilegium und drei Traktate*. Einleitung, Übersetzung und Anmerkungen von Philipp ROELLI (Corpus christianorum in translation 15). – Brepols, Turnhout 2013. 23,5 × 15,5. 229 p. Prix : 50 €.

Le volume contient la traduction des opuscules de Marc le Moine publiés en 2009 dans le volume 72 du *Corpus Christianorum Series Graeca* (recension dans *REB* 69, 2011, p. 315-316). Le texte de la traduction suit l'ordre d'édition des opuscules, et les pages de l'édition grecque apparaissent en marge de la traduction allemande. L'essentiel du texte (p. 51-133) est constitué par un florilège, de contenu spirituel et ascétique ; celui-ci rassemble les citations d'un nombre défini d'auteurs (Grégoire de Nazianze, Évagre, Nil, Maxime le Confesseur, Jean Climaque et Isaac de Ninive) et il est accompagné d'une lettre d'envoi (p. 137-141). S'ajoutent trois traités plus brefs (p. 143-204), d'exhortation spirituelle eux aussi, et deux pièces annexes (p. 205-213).

Dans son introduction, le traducteur reprend les éléments principaux qu'il a déjà exposés dans son édition : identité floue du moine Marc l'auteur des opuscules, destinataire des textes (Irène/Eulogie Palaiologina, la sœur de Michel VIII), tradition

manuscrite, contenu des textes. Sont repris également ici les éléments bibliographiques qui entourent l'étude des traités (p. 35-49), ainsi que les index indiquant les citations bibliques et les sources patristiques (p. 215-226). Les opuscules de Marc le Moine s'abreuvent à la traditionnelle veine ascétique et mystique qui parcourt les siècles de la littérature religieuse et ecclésiastique de Byzance, qu'il s'agisse d'exposés savants ou de traités pratiques de dévotion. Ils se rangent dans la tradition de la vie intérieure cultivée par les moines grâce à la prière continuelle, avant que n'interviennent les développements de l'hésychasme au 14e siècle et la constitution d'une méthode technique de méditation et d'union à Dieu. À ce sujet, le traducteur retrace, en quelques brefs paragraphes, les étapes de l'hésychasme (p. 15-23).

Si le procédé éditorial consistant à séparer la traduction de l'édition du texte original peut paraître regrettable, ne serait-ce qu'à cause des nombreuses répétitions qu'il occasionne en matière de références et d'annotation, du moins dispose-t-on ici d'un volume autonome qui garde sa cohérence sans recours à son modèle. Le lecteur dispose, en somme, d'un exposé clair et classique sur la vie intérieure telle que le moine Marc pouvait l'enseigner à ses fils spirituels et, plus généralement, les directeurs de conscience à leurs disciples.

Albert FAILLER

Andrew SMITHIES, *Nicetas David, The life of Patriarch Ignatius*, text and translation by A. SMITHIES, with notes by J. M. DUFFY (Corpus fontium historiae Byzantinae 51). – Dumbarton Oaks Research Library and Collection, Washington D.C. 2013. 23 × 16 ; relié. XXXVII-194 p.

En 1987, Andrew Smithies soutint à l'Université de l'État de New York (Buffalo) une thèse de doctorat consacrée à l'édition et à la traduction de la *Vie du patriarche Ignace* par Nicétas David (*BHG* 817). Du fait des vicissitudes de sa carrière de bibliothécaire, cette édition ne fut pas publiée par lui, et ce n'est qu'en 2003 que John M. Duffy remit l'ouvrage en chantier ; un séminaire à Dumbarton Oaks permit d'améliorer quelques points du texte, de la traduction et de l'apparat des sources, et J. M. Duffy compléta lui-même les notes. Le présent ouvrage constitue donc le résultat complexe de ce long processus et en conserve les séquelles, puisque les interventions de l'éditeur se sont limitées à compléter les notes, non à modifier le texte lui-même ; ainsi trouve-t-on dans l'introduction des éléments périmés, qui sont partiellement corrigés en note, en particulier pour la datation de l'œuvre et les circonstances de sa rédaction.

Le texte édité est célèbre et important : charge féroce contre Photios tout autant que vie du patriarche Ignace, transmise d'ailleurs dans le dossier anti-photien, la *Vie du patriarche Ignace* est une source essentielle pour l'histoire de la période, et la parution d'une édition critique vient avantageusement remplacer l'édition de Matthäus Rader parue à Ingolstadt en 1604, sans cesse réimprimée depuis. La tradition manuscrite du texte est réduite, 11 manuscrits qui dérivent pour l'essentiel d'un volume de Bessarion (Venezia, Bibl. Nazionale Marciana, gr. Z. 167 : B) ; toutefois, l'éditeur considère qu'un témoin du 17e s. (Athèna, EBE, Metochion tou panaghiou Taphou 361 : X) remonte, indépendamment de la première branche, à

l'archétype. L'éditeur du 17e s., Rader, aurait eu accès, toujours selon A. Smithies, à plusieurs manuscrits dont le modèle de X. On s'étonne toutefois que l'hypothèse suggérée par N. Wilson, et évoquée simplement dans un ajout de J. M. Duffy aux notes de l'introduction, selon laquelle X pourrait dériver de l'édition de Rader et non en constituer une source, n'ait pas été explorée jusqu'au bout. La datation du manuscrit n'a pas été affinée et les collations n'ont pas été vérifiées (voir introduction, n. 43 : les collations d'origine ayant brûlé, elles n'ont pas été refaites). Le texte critique est accompagné d'une traduction anglaise, pourvue d'une annotation assez restreinte (p. 134-159) ; le volume se termine par divers index : noms propres et noms communs grecs, sources, index général.

L'essentiel du livre est constitué par l'édition du texte de la *Vie* ; elle paraît solide, avec la réserve importante évoquée ci-dessus quant à la place attribuée à X dans le stemma. S'il s'avérait que ce manuscrit était en réalité un descendant de l'édition de Rader, et non un témoin indépendant de l'un des modèles perdus de l'édition, plusieurs choix de l'éditeur seraient à revoir. Les principales difficultés viennent toutefois de l'histoire même de ce livre : thèse de doctorat de 1987, reprise à partir de 2003 sans être pour autant refondue totalement, le résultat final s'en ressent. Ainsi l'introduction elle-même n'a pas été retouchée ; les conclusions d'A. Smithies sur la datation du texte sont donc maintenues telles quelles (composition en 910-920 et maintien du lien entre l'écriture du texte et l'affaire de la tétragamie), mais une note, due en son entier à J.-M. Duffy, vient introduire l'important article d'I. Tamarkina (The date of the *Life of the Patriarch Ignatius* reconsidered, *BZ* 99, 2006, p. 615-630) et propose ainsi une datation plus large (900-920), qui diverge cependant de celle d'I. Tamarkina (886-902) sans fournir pour autant de nouveaux arguments. Les notes de la traduction semblent totalement dues à J.-M. Duffy ; elles sont d'un intérêt très inégal : nombre d'entre elles comportent de simples renvois à l'*ODB* et s'adressent plutôt à un public d'étudiants qu'à un lectorat de spécialistes ; de même, les renvois à l'*History of the Eastern Roman Empire* de Bury (1912) pour l'histoire politique et événementielle sont un peu surprenants. D'autres éléments s'appuient sur des références encore plus vagues : pour l'identification du monastère de Satyros à Küçükyalı (n. 36), l'annotateur renvoie simplement aux fouilles d'A. Ricci, sans référence, alors même que cette dernière a déjà publié plusieurs comptes rendus de ses découvertes : voir en dernier lieu A. Ricci, Left Behind: Small Sized Objects from the Middle Byzantine Monastic Complex of Satyros (Küçükyalı, Istanbul), dans B. Böhlendorf-Arslan et A. Ricci (éd.), *Byzantine small finds in archaeological contexts* [BYZAS 15], Istanbul 2012, p. 147-161, qui fournit les références antérieures. On notera en outre l'absence de bibliographie dans le livre, ce qui ne contribue pas à en faciliter l'usage : certaines références importantes, comme les travaux récents de S. Paschalidis, ne sont pas mentionnées en introduction et apparaissent simplement dans les notes de la traduction. La traduction et l'édition n'ont pas toujours été parfaitement alignées : ainsi (p. 2, l. 23, et n. 4), c'est la conjecture de Rader qui est traduite, sans être cependant intégrée dans le texte. De même, le choix de restituer dans le titre τοῦ καὶ Δαυὶδ τοῦ Παφλαγόνος, à partir de l'édition de Rader et d'une addition marginale de B, est contredit dans la première note de la traduction, qui indique que cette mention ne devrait pas être éditée, puisqu'elle n'est pas attestée par la première main de B. La traduction, claire dans l'ensemble, n'est pas toujours très précise : ainsi l'alliance de composés pour dénoncer l'action des iconoclastes (τῆς

χριστιανοκατηγορικῆς τῶν εἰκονομαχούντων, 8, 30 ; 42, 18, soit deux des cinq occurrences de l'appellation d'iconomaques) est traduite en ses deux occurrences par deux périphrases différentes ; un peu plus loin, la glose ἱεροκῆρυξ, employée pour la fonction de lecteur, est traduite par un simple 'proclaimer' ; à la même page (16, 29), le composé φρενοβλάβεια est traduit par le simple 'folly'.

La description des manuscrits est datée : le manuscrit de Madrid est ainsi présenté sous sa cote ancienne (O 29) et non sous sa cote actuelle (4708), laquelle est en usage au moins depuis le début des années 1950. La bibliographie sur les copistes est également périmée (voir par exemple n. 29, sur Arnoldo Arlenio, où plutôt qu'à l'étude importante, mais datée, de Graux [1880], il vaudrait mieux renvoyer au *RGK* I, 28 ; II, 39 ; III, 48, qui fournit l'ensemble de la bibliographie). On s'étonne un peu que l'auteur dise qu'on ne sait rien de l'un des possesseurs du manuscrit de Bâle, Karl von Utenhove (1536-1600), alors que cet humaniste allemand est bien connu (voir par exemple Ph. Ford, Carolus Utenhovius [1536-1600]. A Tale of Two Cities, dans J. de Landtsheer et H. Neelen, *Between Scylla and Charibdis…* [Brill's Studies in Intellectual History 192], Leiden-Boston 2011, p. 149-160). Il est également pour le moins inattendu que le catalogue classique de Feron et Battaglini pour le fonds Ottoboni de la Vaticane soit attribué au cardinal bibliothécaire de l'époque, Alfonso Capecelatro (n. 56 et 61).

Qu'un texte important reçoive enfin une édition critique et une traduction en langue moderne est une bonne chose, dont tout le monde se réjouira, d'autant qu'elle permet de corriger nombre d'erreurs de l'ancienne édition de Rader. On ne peut que regretter, en revanche, que malgré un processus si long d'édition, de si nombreux réviseurs, et la collection prestigieuse où il paraît, il reste encore tant à améliorer dans ce livre. Le plus gênant pour le lecteur est sans doute que les différentes strates n'aient pas été pleinement intégrées pour offrir un livre unifié, plutôt que des couches successives, parfois contradictoires.

Matthieu CASSIN

Èlias TAXIDÈS, *Μάξιμος Πλανούδης. Συμβολή στη μελέτη του* corpus *των επιστολών του* (Βυζαντινά κείμενα και μελέτες 58). – Κέντρο Βυζαντινών Ερευνών, Thessalonique 2012. 24 × 17. 331 p. Prix : 30 €.

Bien que Maxime Planude soit connu comme l'un des intellectuels majeurs de la fin du 13e et du début du 14e siècle, relativement peu de travaux ont été consacrés à sa correspondance, comme on peut s'en convaincre en compulsant la bibliographie réduite du présent ouvrage (p. 9-14). Le travail d'È. Taxidès, entrepris dans le cadre d'une thèse de doctorat soutenue à l'université de Thessalonique, vient donc à point et fera assurément référence pour tous les byzantinistes amenés à s'intéresser à la correspondance de Planude.

L'auteur étudie méthodiquement et sous plusieurs angles ce corpus de 122 lettres qui s'étalent sur moins d'une décennie, entre 1290/1292 et 1300 (p. 40). Il propose d'une part une analyse centrée sur le contenu de ce recueil épistolaire, prenant notamment en compte les informations prosopographiques qui peuvent en être tirées, et offre d'autre part une étude stylistique très développée sur la langue de

Planude. Alors que l'essentiel de cette correspondance n'est traduit dans aucune langue moderne, une partie du présent ouvrage fait office de regestes ou résumés sommaires de chaque lettre, classés par nom de destinataire (p. 41-119 : 38 correspondants identifiés ; p. 120-124 : les correspondants anonymes ; p. 125-133 : tableaux récapitulatifs), tandis qu'un index des lettres en fin de volume (p. 319-321) facilite la consultation. È. Taxidès ne néglige pas de donner les informations nécessaires sur les manuscrits, tout en se référant à l'édition critique réalisée par P. A. Leone en 1991 : les deux principaux manuscrits qui fournissent 121 lettres sur les 122 du corpus datent du 14e siècle et sont issus de deux familles distinctes : il s'agit du *Bucarestinensis gr*. 596 (646) et du *Vaticanus Palat. gr*. 141, tandis qu'un seul manuscrit, le *Laurentianus S. Marci* 303 (du 13e/14e s.), contient la 122e lettre (p. 31-40). È. Taxidès recense quatre nouveaux manuscrits à ajouter aux vingt déjà pris en compte dans l'édition de P. A. Leone et donne en annexe un tableau complet de la tradition manuscrite de chaque lettre (p. 315-318). Aucun de ces témoins ne correspond à une édition de sa correspondance par Planude lui-même, bien qu'il ait envisagé de le faire, selon l'une de ses lettres : le recueil constitué et diffusé au 14e siècle a dû être réalisé par un de ses élèves.

Avant d'aborder la correspondance elle-même, l'auteur consacre un chapitre liminaire à la biographie de Planude, sur laquelle on ne dispose que de peu d'informations, souvent imprécises. Il est né dans la région de Nicomédie vers 1255, puis est arrivé avec sa famille dès 1261 à Constantinople, où il est demeuré jusqu'à sa mort, au début du 14e siècle, probablement en 1305. Manuel Planude, selon son nom laïc, a d'abord été copiste à la chancellerie impériale, puis, dès avant 1280, a commencé à enseigner les disciplines du *trivium* et du *quadrivium*, activité qu'il a ensuite poursuivie en tant que moine. On ne sait pas précisément de quand date sa prise d'habit, il faut la situer entre 1283 et 1292 (p. 20) ; on ne sait pas non plus dans quel monastère il a exercé l'essentiel de ses activités : dans certaines de ses lettres, il dit avoir vécu et enseigné dans un « monastère impérial » disposant d'une « bibliothèque impériale », mais un débat oppose les spécialistes sur l'identification de ce lieu (p. 21-23) : plusieurs auteurs, dont C. Wendel, ont considéré que ce devait être le monastère de Chora, mais était-il suffisamment restauré dans les années 1290 pour qu'une communauté monastique puisse y vivre ? Une autre hypothèse a été proposée : ce serait le monastère de l'Akataleptos, où Planude atteste qu'il réside en 1301. È. Taxidès rend compte de ces difficultés d'interprétation sans prendre parti dans le débat.

Le dernier chapitre de la première partie (p. 135-146) offre une intéressante synthèse des informations qui ressortent de l'enquête menée sur le milieu des correspondants de Planude. Quelques faits sont significatifs : aucune des 122 lettres de cet érudit n'est adressée à un membre de sa famille ; certes, il mentionne à l'occasion un frère ou un oncle, mais il ne leur écrit pas. Il entretient en revanche une petite correspondance avec certains de ses élèves, mais au total seules 12 lettres adressées à 7 destinataires (dont 3 seulement sont ses élèves) portent sur ses activités d'enseignant. Correspond-il alors avec d'autres érudits ? È. Taxidès a relevé toutes les allusions à des livres contenues dans ces lettres (p. 142-144) : 9 seulement mentionnent des manuscrits (demandes de prêt ou d'envoi d'un ouvrage, ou évocation d'une œuvre qu'il voudrait lire) ; il s'agit pour l'essentiel de textes scientifiques (harmonique et mathématiques surtout). Le milieu privilégié avec lequel Planude échange n'est donc pas celui des intellectuels. È. Taxidès souligne à juste

titre que Planude a plus de correspondants laïcs que de clercs, et que la moitié de ces laïcs sont des fonctionnaires impériaux. Les relations de Planude atteignent même la cour, à savoir l'empereur Andronic II, destinataire d'une lettre, son frère Théodore Paléologue, et cinq autres membres de la famille impériale avec lesquels il est en contact. La correspondance de Planude, ou plus exactement la sélection qui en a été faite au début du 14[e] siècle aux fins d'être diffusée en tant qu'œuvre littéraire, est donc majoritairement destinée à l'aristocratie. Ce milieu est en outre assez étroit, puisque les correspondants de Planude correspondent aussi entre eux par ailleurs, ainsi que le remarque È. Taxidès.

Deux principaux correspondants sont les destinataires d'environ un tiers des missives : Alexios Doukas Philanthropènos, chef militaire dans le nord-ouest de l'Asie Mineure, et son oncle par alliance, le moine Melchisedek Akropolitès. Ces lettres ont été particulièrement utilisées pour leur riche contenu historique sur la situation militaire en Asie Mineure à la toute fin du 13[e] siècle. È. Taxidès les résume et discute leur datation précise, parfois difficile à établir. Il a cependant tendance à négliger de donner des explications sur le contexte historique dans lequel elles s'inscrivent : la présentation d'Alexios Doukas Philanthropènos, par exemple, tient en quatre lignes (p. 97) et signale très incidemment (p. 110) que ce personnage, après de brillantes victoires militaires, a été encouragé par ses soldats à usurper le pouvoir et a été aveuglé en décembre 1295 sur ordre d'Andronic II pour mettre fin à ce début de rébellion. Est-ce à dire que Planude était en réalité très proche d'un opposant à l'empereur ? La question n'est pas posée. En s'en tenant au strict contenu des lettres et en n'effectuant guère de croisements avec les informations connues par les sources contemporaines, È. Taxidès se prive de la possibilité d'interpréter ces textes comme des documents historiques : il laisse à d'autres cette tâche, tout en fournissant un outil appréciable compte tenu de la difficulté de la langue de Planude.

C'est justement l'objet de la seconde partie de l'ouvrage, et on n'entrera pas ici dans le détail de l'étude stylistique menée par È. Taxidès. Signalons qu'il classe et répertorie de façon très systématique tous les tours syntaxiques relevés dans cette correspondance (usage des prépositions p. 178-200, types de subordonnées p. 200-242), ainsi que les figures de style (p. 243-259). Il examine en outre les principaux thèmes récurrents de cette correspondance, en particulier celui de l'amitié, étudie la structure rhétorique des lettres et leur inspiration antiquisante, ainsi que les emprunts faits par Planude aux auteurs classiques (Homère, Hésiode, Pindare, les Tragiques, Aristophane, Platon, pour ne citer que les principaux) et aux textes scripturaires : là encore, l'étude systématique et la présentation des résultats sous forme de tableaux récapitulatifs rendent le propos clair et facilement utilisable.

È. Taxidès fournit donc une sorte d'instrument de travail pour qui veut étudier tel ou tel aspect, telle ou telle donnée de la correspondance de Planude. S'il recense et expose des informations fort utiles sur les liens que cet érudit a entretenus avec le milieu aristocratique durant la dernière décennie du 13[e] siècle et sur la manière dont il manie le genre épistolographique, il n'en tire guère de conclusions. Il offre un matériel qui pourra être mis en relation d'une part avec les sources historiques contemporaines, d'autre part avec le reste de la production intellectuelle de Planude, ses nombreuses traductions d'œuvres latines, ses propres traités et son anthologie poétique : ainsi pourra-t-on mieux comprendre tant sa personnalité que la portée de son œuvre.

Marie-Hélène BLANCHET

Warren TREADGOLD, *The Middle Byzantine Historians*. – Palgrave Macmillan, Basingstoke-New York 2013. 16 × 24 ; relié. XVII-546 p.

Warren Treadgold publie la deuxième partie de son triptyque consacré aux historiens byzantins. Le premier volume, paru en 2007 chez le même éditeur (*The Early Byzantine Historians*), embrassait cinq siècles menant d'Eusèbe de Césarée à Théophylacte Simocatta. Le présent volume, *The Middle Byzantine Historians*, est d'une ambition comparable puisque l'auteur aborde la riche période de l'historiographie byzantine qui va de *ca* 720 (date supposée de la chronique de Trajan le Patricien, source de Théophane le Confesseur) à 1217 (mort de Nicétas Choniatès). 43 entrées figurent dans la table chronologique des historiens étudiés dans ce volume (p. 490-492). On y retrouve les noms bien connus des périodes macédonienne et comnène mais aussi d'autres auteurs (tels Serge le Confesseur, père de Photius et identifié au *Scriptor incertus*, ou Nicétas David le Paphlagonien), dont les histoires ne sont pas préservées en entier et survivent dans des chroniques postérieures.

L'auteur a raison d'écrire que son ouvrage appartient à une espèce rare, voire disparue (p. X). Le propos est d'emblée immodeste : peu enclin à l'exercice de la synthèse collective, dont la nature empêche les conclusions tranchées et où chaque contribution n'est jugée qu'à l'aune de l'exhaustivité de sa bibliographie, W. Treadgold se saisit personnellement de chaque dossier, choisit quelques travaux significatifs parmi ceux de ses contemporains et propose, dès qu'il le peut, mettant l'accent sur les zones d'ombre de telle biographie ou de telle transmission, autant d'hypothèses en réponse. Le texte et les notes fourmillent de remarques qui ne manqueront pas de susciter des réactions, qu'il s'agisse des liens entre Georges le Syncelle et Théophane le Confesseur, de Jean Caméniate effacé (après A. Kazhdan) de la liste des historiens du règne de Léon VI, des dépendances existant au sein de la constellation d'historiens écrivant sous Constantin VII, de celles entre Syméon le Logothète et le Pseudo-Syméon, ou même de l'inscription parmi le catalogue des historiens de Photius et d'Ignace le Diacre. Un ultime chapitre (« The Historians as a Group », p. 457-487 – un chapitre similaire concluait le premier volume) dissèque la cohorte d'auteurs rassemblés pour en tirer quelques indications chiffrées, en propose une sorte de sociologie et examine précisément le genre littéraire que les historiens byzantins ont pratiqué, sa « résilience » et son évolution. Vers la deuxième moitié du 11e siècle, l'écriture de l'histoire se raffine et attire de meilleurs talents, dont Michel Psellos et Anne Comnène, mais cette littérature, qui arrive alors à un sommet, est restée limitée sur toute la période considérée à une audience très restreinte.

L'ouvrage est fort différent d'un manuel mais il se manie avec la même aisance et rendra les mêmes services. Le matériel dispersé sur l'historiographie byzantine s'y trouve commodément regroupé mais il est convoqué non pour une simple synthèse, mais au service du cheminement de l'auteur dont les conclusions, parfois tranchantes, prendront à rebours plus d'un de ses prédécesseurs. Dans tous les cas, sur les historiens de Byzance, on ne pourra faire sans consulter ce nouvel *opus* de W. Treadgold, qu'il s'agisse de l'approuver ou le discuter pour en prolonger la recherche. Le troisième volume, qui traitera de la période paléologue (*The Later Byzantine Historians*), est attendu avec impatience.

Olivier DELOUIS

Stéphanie VLAVIANOS, *La figure du mage à Byzance de Jean Damascène à Michel Psellos (VIIIe-fin XIe siècle)* (Dossiers byzantins 13). – Centre d'études byzantines, néo-helléniques et sud-est européennes, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris 2013. 24 × 17. 344 p., 3 pl. Prix : 55 €.

Plusieurs études récentes ont abordé le thème de la magie et de la sorcellerie à Byzance, la dernière en date étant le recueil d'articles édité par P. Magdalino et A. Mavroudi, *The occult sciences in Byzantium*, Genève 2006. Le présent ouvrage, issu d'une thèse soutenue en 2008 à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, aborde le thème à travers la figure du praticien de la magie telle que la construisent les sources byzantines. Ces sources étant majoritairement hostiles aux mages, cette figure négative se révélera bien commode pour diaboliser les adversaires politiques ou religieux des auteurs, principalement durant la crise iconoclaste. Le cadre chronologique a été choisi en raison d'une relative lacune de l'historiographie, qui s'est centrée sur la période proto-byzantine, qui prolonge la problématique antique, et sur la période des Paléologues, qui voit un retour en force des pratiques magiques ; la période méso-byzantine, abordée ici, a été moins étudiée, et pourtant elle est loin d'être étrangère au thème de la magie.

L'enquête questionne des sources historiques (chroniques universelles, *Chronographie* de Psellos), des textes normatifs (droit et droit canon), mais surtout des sources hagiographiques (*Vies* d'André Salos, Lazare le Galésiote, Basile le Jeune, Irène de Chrysobalanton, etc.), et analyse les illustrations de plusieurs manuscrits (*Paris. gr.* 510, Skylitzès de Madrid). Quelques figures de mages ou prétendus tels sont évoquées, tels Cyprien d'Antioche, le mage converti devenu martyr, le patriarche iconoclaste Jean le Grammairien ou le Photios des sources ignatiennes. L'analyse des pratiques et des objets nous place au plus près de la réalité concrète, si bien que l'on pourrait parfois se croire égaré dans un volume des aventures de Harry Potter : ainsi lorsque le mage Héliodore se téléporte de Catane à Constantinople en s'immergeant dans une bassine (*Vie de Léon de Catane* : cf. p. 151-152) ou lorsque Georges le Syncelle énumère les disciplines enseignées par les anges déchus, en une liste qui pourrait figurer au programme du collège des sorciers (art des potions et des charmes, divination par les cieux, etc. : cf. p. 50). Au-delà de la description des pratiques et des objets, l'auteur analyse les dimensions politiques de la figure du mage, qui bien souvent touche de près l'empereur. Le face-à-face entre le mage et le saint, dont ce dernier sort invariablement vainqueur, fait apparaître le mage comme la figure inversée de la sainteté.

Signalons quelques études qui auraient pu enrichir une bibliographie déjà substantielle : à propos du problème que pose aux auteurs byzantins la figure positive de certains démons dans l'Antiquité tardive, l'auteur aurait pu consulter A. Timotin, *La démonologie platonicienne. Histoire de la notion de* Daimôn *de Platon aux derniers néoplatoniciens*, Leiden/Boston 2012 ; pour l'analyse de la parenté entre la figure du mage et celle de l'Antichirist, on trouve une traduction française de la plupart des sources patristiques dans C. Badilita *et alii*, *L'Antichrist* (Bibliothèque 4), Paris 2011 ; d'autre part, une traduction française du traité d'Adso Dervensis (cité p. 239 n. 361) se trouve dans C. Carozzi et H. Taviani-Carozzi, *La fin des temps. Terreurs et prophéties au Moyen Âge*, Paris 1999.

Marie-Hélène CONGOURDEAU

John Wortley (éd. et trad.), *The anonymous sayings of the Desert Fathers. A select edition and complete English translation*. Edited and translated by John Wortley. – Cambridge University Press, Cambridge 2013. 23 × 15 ; relié. viii-651 p. Prix : 90 £.

Avec la publication de ce volume se clôt l'édition complète des trois collections des *Apophtegmes* des Pères du désert. La première collection bénéficia d'une édition dès le 17e siècle et fut reprise dans la Patrologie grecque (*PG* 65, col. 71-440) ; elle est appelée *alphabétique* parce qu'elle cite les dits des Pères dans l'ordre alphabétique de leurs auteurs, qui sont au nombre approximatif de cent vingt. Au terme de longues études sur le genre et la composition des textes, J.-C. Guy a donné une édition critique de la troisième collection (SC 387, 474 et 498, 1993-2005), dite *systématique* parce qu'elle regroupe les dits par thèmes, sous vingt et un chapitres. Quant à la deuxième collection, ici éditée, elle est appelée *anonyme* parce que, contrairement à la première, les auteurs des dits restent anonymes. Ainsi, comme l'atteste d'ailleurs la tradition manuscrite, la première et la deuxième version représentent un seul recueil en deux parties (dits nominatifs et dits anonymes), tandis que la troisième version constitue un réaménagement des textes contenus dans les deux premières, tout en s'enrichissant aussi d'apports originaux. Notons que L. Regnault a publié une traduction française de l'ensemble des trois collections dans l'ordre logique : collection alphabétique en 1981, anonyme en 1985 et systématique en 1992 (*Les sentences des Pères du désert*, Solesmes). À l'issue de toutes les recherches et publications qu'ils ont occasionnées, les *Apophtegmes* des Pères du désert gardent de nombreuses zones obscures, car les copies ont pullulé, les additions ont grossi les versions primitives et les textes se sont contaminés, aboutissant à des collections volatiles et à une tradition manuscrite instable.

Ce matériau riche et divers, dérivé d'une tradition orale entretenue par les moines dans les déserts d'Égypte puis en Syrie et en Palestine, a connu une grande diffusion et se trouve recensé aujourd'hui dans une multitude et une grande diversité de copies, avec une large arborescence des lignées de copies. L'éditeur établit le texte de la collection anonyme d'après trois manuscrits à peu près contemporains, datables grosso modo du 10e siècle : *Paris. Coislin.* 126 (C), *Sinait. gr.* 448 (S), *Vatican. gr.* 1599 (V). Dans les trois manuscrits, la première partie contient la collection alphabétique, la seconde partie la collection anonyme, à une lacune près : le premier des trois manuscrits est mutilé et a perdu la partie finale, soit une soixantaine d'extraits de la collection anonyme (nos 702-765). L'éditeur prend comme référence le *Parisinus*, relayé pour la partie manquante par le *Sinaiticus*. Un apparat sommaire témoigne de la stabilité et de la cohérence du texte dans l'ensemble. En somme, l'établissement du texte à partir des trois manuscrits pris en compte pose assez peu de problèmes.

L'éditeur fournit un ouvrage agréablement mis en page et dépouillé, autour de textes qui pourraient être commentés à l'infini. De même, il fournit une bibliographie choisie (p. 644-645) sur un sujet aussi large et aussi souvent traité. Les textes, faciles à lire, sont pleins d'anecdotes parfois amusantes centrées sur le combat des moines dans l'acquisition des vertus, la bataille contre le démon, la vie solitaire loin des « mondains » (οἱ κοσμικοί, les *worldlings* de la traduction anglaise), dont le commerce ne peut être que néfaste pour le moine. Les apophtegmes concernent la vie solitaire et s'intéressent peu à la vie communautaire des cénobites. Les extraits

plus étendus, souvent tirés des Vies de saints, sont une des spécialités du recueil, et l'édition renvoie alors au numéro de la *Bibliotheca Hagiographica Graeca*. Les notes sont parcimonieuses et auraient pu être plus abondantes, pour un public moins familier de la matière. L'apparat des variantes est léger, sauf pour la partie finale où les divergences entre les manuscrits sont plus marquées. Peut-être aurait-il d'ailleurs pu être encore réduit. Cela étant, le choix de certaines leçons semble problématique, même si on veut accorder la priorité aux graphies d'un manuscrit donné. Voici quelques exemples, où les renvois sont faits au numéro du dit et à la ligne, qu'il faut d'ailleurs repérer à chaque fois puisque le texte grec n'est pas linéé dans l'édition, ni par unité des dits ni par ligne de l'édition. Ainsi σώζοντα est préféré à σῴζοντα (p. 372^{12}), sans doute pour sauvegarder la leçon de C, et ce choix se vérifie encore plus loin (p. 414^{24}, 416$^{10.26}$). Il est plus étonnant de retenir τέσσαρες (εὐχὰς) au lieu de τέσσαρας (p. 56^{28}). L'infinitif ἐκβάλαι (formé à partir de l'aoriste premier ἐξέβαλα) des manuscrits est corrigé en ἐκβάλειν (p. 602^{12}), là où on attendrait plutôt ἐκβάλλειν ou ἐκβαλεῖν, si l'on tient à corriger. Relevons encore la graphie τὰς ἀνταποδώσεις préférée à τὰς ἀνταποδόσεις (p. 580^{10}), alors que le choix inverse est fait à juste titre plus haut (p. 84^{27}). Dans ce cas, le signalement des variantes concourt davantage à différencier les traditions manuscrites qu'à l'établissement d'un texte correct. D'autre part, l'impression du grec est soigneuse, et on pourrait relever à peine quelques coquilles.

L'auteur parvient ainsi à fournir un texte type fiable de la collection anonyme des *Apophtegmes* des Pères du désert, dont le contenu restait jusqu'à présent dispersé, et à clore ainsi avec bonheur la trilogie éditoriale de cette compilation originale. Dans une mise en page élégante, il offre au lecteur un beau volume sans surcharge d'annotations et rend accessible à un large public, grâce à une traduction de qualité, une somme de maximes, de sentences, d'anecdotes et d'historiettes aussi distrayantes qu'édifiantes.

Albert FAILLER

Panayotis YANNOPOULOS, *Théophane de Sigriani le Confesseur (759-818). Un héros orthodoxe du second iconoclasme* (Collection Histoire 5). – Éditions Safran, Bruxelles 2013. 24 × 17. 328 p.

La « question théophanienne », c'est-à-dire le débat sur le rôle de Théophane le Confesseur dans la rédaction de la *Chronographia Theophanis* (éd. De Boor, Leipzig 1883), constitue l'un de ces inextricables dossiers qui pimentent depuis plusieurs décennies les études byzantines. Parmi les savants les plus impliqués dans ce débat, on retiendra ici les noms de C. Mango (1975, 1978, 1997), P. Speck (1988, 1994), R. Scott (1997), A. Kazhdan (1999) et bien entendu celui de l'auteur du présent ouvrage, P. Yannopoulos, qui a publié non seulement une série d'articles sur cette question entre 1989 et 2010, mais également le *Thesaurus Theophanis Confessoris, Chronographia*, en collaboration avec B. Coulie (Turnhout 1998).

Cependant, comme le signale Yannopoulos (p. 227-228, 238), la « question théophanienne » n'est pas un débat strictement contemporain : au 10e siècle, les lettrés byzantins en avaient également conscience. D'où la nécessité pour l'auteur de remettre à plat l'ensemble du dossier, en y ajoutant aussi celui des *Vitae* les plus

anciennes de Théophane de Sigriani le Confesseur (759-818), et d'examiner à nouveaux frais l'éventuelle identité entre ce dernier et le rédacteur de la *Chronique*. Ambitieuse, l'étude est donc « à la fois historique, hagiographique, paléographique, philologique et littéraire » (p. 21). Elle se développe autour de « quatre enquêtes fondamentales : établir une biographie fiable de Théophane le Confesseur ; se prononcer sur l'identité entre Théophane le Confesseur et Théophane le Chroniqueur ; clarifier le rôle et la part de Théophane dans la *Chronique* transmise sous son nom ; suivre le sort de la *Chronique* après la mort de Théophane » (*ibidem*). Dans cette recherche, l'attitude hypercritique et le recours à des hypothèses gratuites et invérifiables – comme celles de « l'autre Théophane » (cf. p. 216) ou des « dossiers divisés » (cf. p. 240) posées par P. Speck – sont écartées au profit d'une contextualisation systématique des informations livrées par les sources et d'une « bonne foi historique » autorisant la formulation « d'hypothèses étayées » (p. 22). On notera à ce propos que Yannopoulos ne procède jamais à des critiques *ad hominem*, et qu'il restitue systématiquement aux autres intervenants au débat leurs propres apports à l'élucidation de la « question théophanienne ».

Après une introduction à contenu principalement méthodologique, l'ouvrage se divise en deux grandes unités : I. « La biographie de Théophane » (p. 27-212) ; II. « Théophane écrivain » (p. 213-306). Dans la première, Yannopoulos mène d'abord lieu un examen exhaustif et une évaluation des principales sources hagiographiques retenues : *Éloge de Théophane* par Théodore Stoudite (prononcé en 822) ; *Vie de Théophane* par le futur patriarche Méthode de Constantinople (composée entre 822 et 829) ; *Vita* abrégée (milieu du 10e s.) ; *Vie de Théophane* par Nicéphore Skeuophylax (9e-10e s.) ; *Éloge de Théophane* par Théodore Daphnopatès Prôtasècrètes (prononcé entre 945 et 959) ; *Vies* anonymes I, II, III (datables de la seconde moitié du 10e s.) ; synaxaires, typica et hymnes. Ce chapitre est suivi d'un second, long et technique, qui vise à « comparer le contenu » de ces sources, à le « corroborer avec des données historiques » et à « proposer des solutions ou des hypothèses valables lorsque ces sources sont en désaccord » (p. 63). Les données obtenues à l'issue de ce traitement servent alors à l'établissement d'une « biographie objective » (p. 17), objet du troisième chapitre. Pour les grandes lignes de celle-ci, on retiendra les jeunes années de Théophane dans le milieu iconoclaste, son instruction médiocre – qui lui permit néanmoins d'avoir plus tard des activités de copiste –, son mariage avec Mégalo et leur choix commun de la vie monastique favorisé par l'impératrice Irène, la fondation successive de plusieurs monastères dont celui de Mégas Agros en Bithynie – où la *Chronique* devait voir le jour –, sa modération dans les prises de position iconophiles, sa lithiase, son emprisonnement à Constantinople sur ordre de Léon V et son exil à Samothrace, son décès survenu le 12 mars 818, sa rapide promotion comme héros iconophile, notamment par les Stoudites, son exaltation par Constantin VII qui le tenait pour son ancêtre. Mais l'intérêt de cette biographie réside surtout dans les nombreux détails que Yannopoulos y expose avec beaucoup de bon sens et qui ne peuvent être résumés ici.

La découverte d'un Théophane « en chair et en os » et, autant que possible, dans sa réalité historique, permet d'aborder avec pragmatisme la seconde partie. Comme la première, celle-ci commence par une critique des sources : témoignage de Constantin VII ; Préface anonyme et titre de la *Chronique* ; données fournies par la tradition manuscrite de la *Chronique* ou par sa traduction latine par Anastase le Bibliothécaire (probablement effectuée avant 843, selon Yannopoulos) ; témoignage

d'un canoniste anonyme du 10e siècle. Elle aborde par la suite, d'une façon plus générale, la question de « Théophane écrivain », en essayant de déterminer si d'autres écrits peuvent lui être attribués. Dans ce chapitre, l'auteur conclut à la non-existence de tels écrits ou à leur attribution erronée, comme dans le cas d'un poème dû, selon lui, à Théophane Graptos (p. 231-233). Seules une ou plusieurs lettres à Théodore Stoudite auraient pu être attribuées à Théophane de Sigriani, en raison de la réponse que nous en possédons (p. 233-235). Mais une activité épistolaire n'est pas suffisante pour qualifier quelqu'un d'écrivain – loin de là –, et c'est la conclusion à laquelle parvient Yannopoulos à ce sujet (p. 235), avant de consacrer un chapitre à un état de la « question théophanienne », ainsi qu'à une nouvelle position du problème. Dans celui-ci, plusieurs paramètres sont examinés : la « base de départ » (p. 246-248), c'est-à-dire les parties de la *Chronique* qui posent problème ; le choix des sources exploitées par la *Chronique* (p. 249-262) ; les indices internes dont, par exemple, la « couleur idéologique » des différentes parties (p. 263-266) ; les rapports ou les divergences entre la *Chronique* et la *Sélection chronique* de Georges le Syncelle, notamment au niveau linguistique, stylistique, méthodologique et structurel (p. 266-269). De cette analyse, mais aussi de celle qui a précédé dans la première partie de l'ouvrage, Yannopoulos dégage un certain nombre de conclusions qui occupent la fin de ce chapitre ainsi que les chapitres suivants. Nous les résumons ci-après.

1. *Étapes de la composition*. La composition de la *Chronique* doit être comprise par étapes, Georges – l'ancien syncelle du patriarche Taraise – et Théophane de Sigriani s'étant investis de façon variable dans chacune d'elles. Le projet d'ensemble appartient à Georges le Syncelle, qui avait planifié la composition d'une *Chronique universelle* depuis Adam jusqu'à la fin du règne de Nicéphore Ier et qui avait, d'une part, sélectionné les sources nécessaires à la réalisation de son projet, d'autre part fait appel à Théophane pour le seconder dans son travail. Les deux hommes se trouvaient à ce moment-là au monastère de Mégas Agros. Libre de son temps, Georges se consacrait à un travail d'heuristique, évaluait ses sources et repérait les passages à retenir. Théophane, higoumène du monastère, consacrait ses loisirs à résumer les passages sélectionnés par Georges, à les mettre au propre et à les classer. Voyant ses forces décliner, Georges s'attela à la rédaction de la *Sélection chronique*, qui s'étend jusqu'au règne de Dioclétien. Après sa mort, survenue en 810, Théophane resta seul maître de l'entreprise, qu'il avait juré de mener à bien. Il mit de l'ordre dans la documentation amassée à Mégas Agros, y repéra des lacunes, fit venir de nouvelles sources, dont il sélectionna des passages suivant la méthode que Georges lui avait indiquée. Puis, en 813-815, il entreprit la mise au propre de cet ensemble de fiches-résumés, en y ajoutant de surcroît un récit relatif à la période 810-814, dont il est l'auteur exclusif. Convoqué à Constantinople en 815, Théophane laissa à Mégas Agros son manuscrit « terminé mais inachevé » (p. 281) et sans doute sous forme de liasses.

2. *Éditions byzantines*. Emprisonné puis exilé, Théophane ne revint jamais à Mégas Agros. Il ne put donc pas achever son travail et encore moins l'« éditer », comme l'a soutenu C. Mango. Selon Yannopoulos, le manuscrit de Théophane resta au monastère, où il était relativement en sécurité alors même que l'iconoclasme battait son plein. Après 816, un copiste du Stoudion fut envoyé à Mégas Agros pour effectuer une copie de ce texte et l'apporter à Constantinople. Les Stoudites, constatant que la *Chronique* ne parlait pas du concile *Quinisexte*, y ajoutèrent des scholies à

son sujet. C'est sous cette forme que le texte fut envoyé à Anastase le Bibliothécaire peu de temps après. En 842, les Stoudites, ayant sans doute reçu une nouvelle commande de copie de la *Chronique*, en donnèrent une version « améliorée », qui nous est parvenue : il s'agit du manuscrit *Paris. gr.* 1710. Cette version fut cependant considérée comme lacunaire, certains passages ayant été perdus entre-temps. Une nouvelle copie fut alors réalisée sur l'original conservé à Mégas Agros, par les mêmes Stoudites. Celle-ci est représentée par des manuscrits comme l'*Oxford, Christ Church, ms. Wake* 5 ou le *Vatican. gr.* 155 (famille A). Il s'agit là, pour Yannopoulos, de la « première véritable édition de la *Chronique* ». Elle « est l'œuvre des Stoudites et doit être datée […] aux environs de 843 » (p. 294). Une seconde édition byzantine du texte fut faite sous le règne de Constantin VII et sans doute à son instigation. Elle s'est également fondée sur l'original de Mégas Agros. Elle est représentée par des manuscrits tels que le *Barberinianus* V 49 ou le *Vatican. gr.* 154 (famille B). Il doit être remarqué que l'édition de I. Classen (Bonn 1839-1841) a eu recours à la famille A – et donc au texte stoudite –, alors que celle de De Boor a préféré celui de la famille B, qui émane de l'entourage de Constantin VII.

Le travail de P. Yannopoulos a le mérite de répondre à de nombreuses apories liées au texte de la *Chronique* et à sa transmission, sans forcer les sources. Certes, dans une étude d'une telle ampleur, quelques flottements sont à déplorer, notamment en raison de la nécessité de faire des allers-retours entre les deux grandes parties du livre. L'auteur en est conscient et préfère anticiper ou répéter, plutôt que de rester elliptique, ce qui facilite certainement la compréhension, mais entraîne une inévitable lourdeur dans l'exposé. Il n'y a que de très rares cas dans lesquels une conclusion est énoncée avant sa démonstration. Ils concernent par exemple la question de l'auteur de la Préface, subitement présenté comme « n'étant autre que Théophane » (p. 207), alors que le sujet est discuté une dizaine de pages plus loin (p. 218-222), ou le nom du beau-père de Théophane, « le patrice Léon » (p. 90), introduit sans évaluation préalable du témoignage de la *Vie* anonyme I, seule à le mentionner (p. 89-90). Mais il s'agit là de bévues très sporadiques, qui ne prêtent pas à conséquence. On remarque également quelques petites maladresses dans l'expression, dont deux amuseront l'auteur lui-même : ainsi, « le *basileus* Irène » (p. 204) qui garde le masculin – tout comme « Madame le Directeur » – au détriment du féminin « *basilissa* » ; et, plus surprenant encore, en pleine présentation du dossier hagiographique, la référence à « saint Eftymiadis » (p. 36), qui n'est autre que notre collègue Stephanos Efthymiadis, canonisé sans autre forme de procès.

Malgré ces petits défauts très superficiels, l'ouvrage de P. Yannopoulos reste passionnant pour le lecteur soucieux d'approfondir sa connaissance de la « question théophanienne ». Peut-être parce qu'il se met à leur place, l'auteur donne vie aux protagonistes du dossier en les faisant évoluer dans leur contexte historique avec leurs faiblesses, leurs limites, mais également leurs choix courageux et leurs réalisations. Il n'essaie pas de simplifier et de justifier, mais cherche uniquement à saisir une réalité fort ancienne dans toute sa complexité. Il accepte enfin que certaines réponses soient impossibles à trouver, ce qui n'est pas la moindre de ses qualités.

Vassa Kontouma

Christine ANGELIDI, George T. CALOFONOS (éd.), *Dreaming in Byzantium and beyond*. – Ashgate, Farnham 2014. 24 × 16 ; relié. XVI-239 p. Prix : 70 £.

Réuni à Athènes en mai 2008, un colloque a rassemblé un cercle d'historiens autour des « rêves et visions dans l'Antiquité tardive et à Byzance ». Nombre d'études ont été produites concernant ce thème dans la littérature byzantine, où cette « voie royale vers l'inconscient » occupe une place non négligeable, s'agissant en particulier de l'avènement des empereurs, de l'interruption des règnes et de leur succession, de la vocation et des miracles des saints, des rêves érotiques et des manuels d'interprétation des rêves, ou encore des épidémies et des phénomènes météorologiques. La saisissante *Apocalypse* qui clôt le Nouveau Testament offre une référence magistrale. Mais il s'est agi le plus souvent d'examiner des cas concrets, sans que la recherche s'étende à la théorie d'ensemble qui les illustre de manière satisfaisante. L'oniromancie occupe en effet une place conséquente dans divers écrits poétiques, historiques ou philosophiques, où le but est d'ailleurs le plus souvent de justifier ou d'expliquer les événements *post eventum*. On signalera à ce propos un ouvrage paru postérieurement à ce colloque, celui de È. Taxidès sur les rêves et visions dans l'historiographie byzantine de l'époque tardive (voir *REB* 71, 2013, p. 337-338). Voici les titres des treize contributions du colloque.

1. – Margaret Mullett, Dreaming in the *Life of Cyril Phileotes*.
2. – Stavroula Constantinou, The morphology of healing dreams: dream and therapy in Byzantine collections of miracle stories.
3. – Bettina Krönung, Ecstasy as a form of visionary experience in early Byzantine monastic literature.
4. – Carolina Cupane, The heavenly city: religious and secular visions of the other world in Byzantine literature.
5. – Christine Angelidi, A little revelation for personal use.
6. – Ilias Anagnostakis, Prokopios' dream before the campaign against Libya: a reading of *Wars* 3.12.1-5.
7. – George T. Calofonos, Dream narratives in the *Continuation of Theophanes*.
8. – Paul Magdalino, The historiography of dreaming in medieval Byzantium.
9. – Steven M. Oberhelman, The dream-key manuals of Byzantium.
10. – Maria Mavroudi, Byzantine and Islamic dream interpretation: a comparative approach to the problem of 'reality' vs 'literary tradition'.
11. – Charis Messis, Fluid dreams, solid consciences: erotic dreams in Byzantium.
12. – Barbara Tedlock, Gender ambiguity in dreams of conversion, prophecy and creativity.
13. – Catia Galatariotou, Psychoanalysis and Byzantine *Oneirographia*.

Dimiter ANGELOV, Michael SAXBY (éd.), *Power and subversion in Byzantium*. Papers from the 44th Spring Symposium of Byzantine Studies, University of Birmingham, March 2010 (Society for the Promotion of Byzantine Studies. Publications 17). – Ashgate, Farnham 2013. 24 × 16 ; relié. XVI-299 p. Prix : 75 £, 91 €.

Définir le sens et la place du concept de subversion dans la pensée byzantine n'est pas chose aisée. Il faut admettre tout d'abord que la notion est polysémique et que la portée varie sensiblement selon l'objet qu'elle vise : politique, social, culturel, philosophique, religieux. Il s'agira dès lors de simple ironie critique ou, selon un ordre croissant, d'opposition, de résistance, de dissidence, de désertion, d'usurpation comme but ultime et point culminant. La préposition ὑπό indique bien cette portée subversive faite de défi et exprimant un travail de sape, caché autant que subtil, qui tend à miner (ὑπορύττειν). Le volume contient quinze études, dont les développements sont fondés sur les divers secteurs de la pensée politique et religieuse, de l'histoire, de l'économie et de la littérature byzantines. Voici les titres des communications.

1. – Dimiter Angelov, Power and subversion in Byzantium: approaches and frameworks.

Part I: The politics of subversion

2. – Vasiliki Penna, Cécile Morrisson, Usurpers and rebels in Byzantium: image and message through coins.
3. – Anthony Kaldellis, How to usurp the throne in Byzantium: the role of public opinion in sedition and rebellion.
4. – Demetrios Kyritses, The imperial council and the tradition of consultative decision-making in Byzantium (eleventh to fourteenth centuries).
5. – Kostis Smyrlis, Financial crisis and the limits of taxation under Andronikos II Palaiologos (1282-1321).
6. – Michael Angold, The political arts at the late Palaiologan court (1402-1453).

Part II: Art and subversion

7. – Liz James, 'The world turned upside down': art and subversion in Byzantium.
8. – Antony Eastmond, 'It began with a picture': imperial art, texts and subversion between East and West in the twelfth century.

Part III: Philosophy

9. – Börje Bydén, 'No prince of perfection': Byzantine anti-Aristotelianism from the patristic period to Pletho.
10. – Maria Mavroudi, Pletho as subversive and his reception in the Islamic world.

Part IV: Literature and subversion

11. – Paul Magdalino, Generic subversion? The political ideology of urban myth and apocalyptic prophecy.
12. – Dimitris Krallis, Harmless satire, stinging critique: notes and suggestions for reading the *Timarion*.
13. – Margaret Mullett, How to criticize the *laudandus*?
14. – Athanasios Angelou, Subversion and duplicity in the *Histories* of John Kantakouzenos.
15. – Margaret Alexiou, Afterword – Literary subversion in Byzantium: a partial and personal perspective.

Alexander Beihammer *et alii* (éd.), *Court ceremonies and rituals of power in Byzantium and the medieval Mediterranean. Comparative perspectives*. Edited by Alexander Beihammer, Stavroula Constantinou, Maria

PARANI (The medieval Mediterranean. Peoples, economies and cultures, 400-1500 98). – Brill, Leiden-Boston 2013. 24 × 16 ; relié. XVIII-585 p.

Il est naturel qu'à l'heure de l'image et de la communication l'importance des cérémonies et des rituels de cour suscite l'intérêt des historiens ; pour les byzantinistes, le *Livre des cérémonies* de Constantin VII Porphyrogénète constitue dans le domaine une source intarissable de prospection et de commentaire. Dans une longue introduction, A. Beihammer (Comparative approaches to the ritual world of the medieval Mediterranean, p. 1-33) rend compte de la floraison des études concernant ce sujet durant les dernières décennies. Il résume ensuite le contenu de chacune des dix-huit études du volume, qui examinent des faits saillants des trois mondes culturels du Moyen Âge méditerranéen (Occident, Byzance, États islamiques) et éventuellement leurs contaminations réciproques. Les contributions sont rangées sous quatre rubriques (héritage de l'Antiquité tardive, rites de l'investiture, influences mutuelles entre l'Est et l'Ouest, traces dans l'art et la littérature de Byzance) et portent les titres suivants.

Part one: Rituals and the transformation of the Roman world

1. – Maria Kantirea, Imperial birthday rituals in late Antiquity.
2. – Martin Hinterberger, *Phthonos*: a pagan relic in Byzantine imperial acclamations?
3. – Walter Pohl, Ritualized encounters: late Roman diplomacy and the barbarians, fifth-sixth century.
4. – Andrew Marsham, The architecture of allegiance in early Islamic late Antiquity: the accession of Mu'āwiya in Jerusalem, ca. 661 CE.

Part two: Succession procedures and their ritual articulations

5. – Björn Weiler, Describing rituals of succession and the legitimation of kingship in the West, ca. 1000-ca. 1150.
6. – Eric J. Hanne, Ritual and reality: the *Bay'a* process in eleventh- and twelfth-century Islamic courts.
7. – Alexander D. Beihammer, Comnenian imperial succession and the ritual world of Niketas Choniates's *Chronike Diegesis*.
8. – Antonia Giannouli, Coronation speeches in the Palaiologan period.

Part three: Invention, appropriation and transformation between East and West

9. – Jo Van Steenbergen, Ritual, politics, and the city in Mamluk Cairo: the Bayna l-Qaṣrayn as a Mamluk 'lieu de mémoire', 1250-1382.
10. – Stefan Burkhardt, Court ceremonies and rituals of power in the Latin empire of Constantinople.
11. – Ioanna Rapti, Featuring the king: rituals of coronation and burial in the Armenian kingdom of Cilicia.
12. – Jonathan Shepard, *Adventus*, arrivistes and rites of rulership in Byzantium and France in the tenth and eleventh century.

Part four: Ritual performances and their reflections in art and literature

13. – Stavroula Constantinou, Violence in the palace: rituals of imperial punishment in Prokopios's *Secret History*.
14. – Panagiotis A. Agapitos, The "Court of Amorous Dominion" and the "Gate of Love": rituals of empire in a Byzantine romance of the thirteenth century.
15. – Henry Maguire, Parodies of imperial ceremonial and their reflections in Byzantine art.

16. – Maria Parani, Look like an angel: the attire of eunuchs and its significance within the context of middle Byzantine court ceremonial.
17. – Christine Angelidi, Designing receptions in the palace (*De cerimoniis* 2.15).
18. – Margaret Mullett, Tented ceremony: ephemeral performances under the Komnenoi.

Peter N. Bell, *Social conflict in the Age of Justinian. Its nature, management, and mediation*. – Oxford University Press, Oxford 2013. 24 × 16 ; relié. xvii-393 p.

Sur un ton personnel et libre, l'auteur traite des conflits sociaux majeurs qui ébranlèrent le règne de Justinien (527-565). En faisant appel aux concepts des sciences sociales et de la philosophie politique, il entend renouveler l'approche historique et construire un modèle invariant du soulèvement social et de sa résolution, c'est-à-dire inventer l'art d'apaiser les conflits sociaux à travers la médiation et de construire des institutions publiques qui les intègrent et les dépassent. Une grande part est dévolue aux études de cas, à partir desquels peuvent se construire un schéma et une typologie.

La première partie de l'ouvrage est consacrée à la présentation des sources et à la définition de la méthode ; l'omniprésence des écrits de Procope dans l'histoire et l'historiographie du règne amène à mesurer son degré de partialité et à questionner ses sous-entendus. Dans une deuxième partie sont analysés les grands sujets de friction à l'encontre du pouvoir : politique agricole, révoltes des factions, luttes ecclésiastiques entre les chalcédoniens et les monophysites. L'idéologie impériale sous-tend ces conflits, et la troisième partie de l'ouvrage les étudie à travers quelques écrits (Denys l'Aréopagite, Théodore de Sykéôn, Jean Malalas), quelques exposés sur la constitution et la légitimation du pouvoir en place, quelques considérations sur la construction de Sainte-Sophie, symbole de la grandeur du règne. Enfin une quatrième et dernière partie présente les conclusions.

Helena Bodin, Ragnar Hedlund (éd.), *Byzantine gardens and beyond* (Acta Universitatis Upsaliensis. Studia Byzantina Upsaliensia 13). – Uppsala Universitet, Uppsala 2013. 24 × 16,5. 255 p.

Sur un sujet peu étudié, le volume rassemble l'essentiel des connaissances qu'on peut recueillir dans les sources, que le jardin soit examiné sous l'aspect pratique, historique, esthétique ou artistique. Les exposés émanent d'un symposium tenu en avril 2011 à Uppsala, patrie du naturaliste Carl von Linné. L'introduction des deux éditeurs est suivie de neuf contributions. La deuxième, qui est de loin la plus conséquente (p. 31-127) et qui est abondamment illustrée, est une reprise et un résumé dense des études antérieures de l'auteur ; celles-ci apparaissent en bonne place dans l'utile bibliographie qui clôt les exposés (p. 233-249). Les titres indiquent clairement le contenu de chacune des contributions : place de la nature et des plantes dans l'art, importance des parcs dans l'agencement des palais, études sur les plantes

et les fleurs, description littéraire et *ekphrasis* du jardin dans les discours et les romans.
1. – Ingela Nilsson, Nature controlled by artistry: the poetics of the literary garden in Byzantium.
2. – Antony Littlewood, Gardens of the Byzantine world.
3. – Kristoffel Demoen, A Homeric garden in tenth-century Constantinople: John Geometres' rhetorical ekphraseis of his estate.
4. – Helena Bodin, "Paradise in a cave": the garden of the Theotokos in Byzantine hymnography.
5. – Jørgen Bakke, The vanished gardens of Byzantium: gardening, visual culture, and devotion in the Byzantine Orthodox tradition.
6. – Olof Heilo, Guarding and gardening: Syria from Byzantine to Islamic rule.
7. – Per-Arne Bodin, The terrestrial paradise: the garden as a topos in Russian medieval culture.
8. – Inger Larsson, Beyond Byzantium: Swedish medieval herbalism and plant names.
9. – Kjell Lundquist (†), White and red lilies from Constantinople: "Lilium album Byzantinum" and "Lilium rubrum Byzantinum".

Stacy BOLDRICK *et alii* (éd.), *Striking images, Iconoclasms past and present*. Edited by Stacy BOLDRICK, Leslie BRUBAKER, Richard CLAY. – Ashgate, Farnham 2013. 24 × 16 ; relié. XII-236 p.

Les diverses études rassemblées dans le volume ne se limitent pas à la crise byzantine des 8e-9e siècles, mais opèrent un large survol des civilisations depuis la préhistoire jusqu'à nos jours, à travers les stèles mayas, l'iconoclasme byzantin, l'exclusion de la figure humaine dans l'art islamique, la Réforme protestante du 16e siècle, la Révolution française, les destructions massives du 20e siècle. De plus, en entrant au musée, l'image subit une sorte de désactivation : elle est privée de sa portée sacrée et, devenue neutre, elle se métamorphose en simple objet artistique. Le pouvoir des images et la charge affective et idéologique qu'elles peuvent renfermer ont été illustrés de manière saisissante par la destruction, en 2001, des bouddhas de Bamiyan en Afghanistan, qui est évoquée ici (no 11). Voici la liste des contributions.
1. – Stacy Boldrick, Introduction: breaking images.
2. – Leslie Brubaker, Making and breaking images and meaning in Byzantium and early Islam.
3. – Henry Chapman, Benjamin Gearey, Iconoclasm in European prehistory? Breaking objects and landscapes.
4. – Fabio Rambelli, Eric Reinders, The Buddha head at Kōfukuji temple (Nara, Japan).
5. – Megan E. O'Neil, Marked faces, displaced bodies: monument breakage and reuse among the classic-period Maya.
6. – Anna M. Kim, Creative iconoclasms in Renaissance Italy.
7. – Lauren Dudley, *Allegorical tomb of Lord Somers*: British identity built on ruins?
8. – Richard Clay, Saint Geneviève, iconoclasm and the transformation of signs in revolutionary Paris.

9. – James Simpson, Iconoclasm and the Enlightenment museum.
10. – James Noyes, Iconoclasm in the twentieth century: machines, mass destruction, and two world wars.
11. – Jamal J. Elias, The Taliban, Bamiyan, and revisionist iconoclasm.
12. – Simon Baker, The cruel practice of art.
13. – Simon Cane, Jonathan Ashley-Smith, Iconoclasm as conservation, concealment and subversion.
14. – Stacy Boldrick, Tabitha Barber, Conclusion: saving images (the fate of bones).

Peter Bruns, Heinz Otto Luthe (éd.), *Orientalia Christiana. Festschrift für Hubert Kaufhold zum 70. Geburtstag* (Eichstätter Beiträge zum Christlichen Orient 3). – Harrassowitz Verlag, Wiesbaden 2013. 24 × 17 ; relié. xxx-683 p.

Le volume de Mélanges dédié à Hubert Kaufhold contient près d'une quarantaine de contributions, consacrées au domaine de l'Orient chrétien, dont les liturgies et la littérature intéressent au plus haut point le byzantiniste dans la mesure où elles sont des périphéries tantôt inspiratrices et tantôt reflets de la pensée et du cérémonial religieux de Byzance. Avec une formation de juriste, le dédicataire du volume a joué un rôle essentiel dans ce domaine de recherches et s'est distingué en particulier comme co-éditeur depuis 1979 de la prestigieuse revue *Oriens christianus* fondée en 1901 par Anton Baumstark. Comme avant-propos, on trouvera un *curriculum vitae* du dédicataire, puis une bibliographie (p. xiii-xxviii), qui témoigne de l'abondance de ses études scientifiques et de la quantité notable des notices fournies par lui aux encyclopédies et dictionnaires, ainsi que du nombre impressionnant des recensions savantes qu'il a publiées dans les revues spécialisées et plus particulièrement dans *Oriens christianus*. Les études regroupées ici sont rangées dans l'ordre alphabétique des auteurs. Le nom d'Anton Baumstark se présente opportunément en place d'honneur et la première contribution est une étude de 1910-1911 restée inédite et ayant pour objet l'image du Christ barbu. Voici la liste des articles.
1. – Anton Baumstark (1872-1948), Der bärtige Christustypus und die altchristliche Ausschmückung der Kreuzigungsstelle auf Golgotha.
2. – Reinhold Baumstark, Ein Blick zurück auf Forschungen Anton Baumstarks zur Kunst des Christlichen Orients.
3. – Alessandro Bausi, Liste etiopiche di vescovi niceni.
4. – Azat Bozoyan, La réception du droit dans l'Arménie Cilicienne.
5. – Heinzgerd Brakmann, Tinatin Chronz, Eine Blume der Levante. Zu den Anfängen der modernen Jakobosliturgie.
6. – Sebastian Brock, Manuscripts copied in Edessa.
7. – Peter Bruns, Die Gedichte des Bischofs Rabbula von Edessa.
8. – Alain Desreumaux, Profession de foi et apocryphes : la lumière comme concept chrétien.
9. – Armenuhi Drost-Abgarjan, Die armenische Version des Polykarp-Martyriums.
10. – Rifaat Ebied, The Syriac encyclical letter of Athanasius II, Patriarch of Antioch, which forbids the partaking of the sacrifices of the Muslims.

11. – Sidney Griffith, ʿĪsā ibn Zurʿah on the abrogation of Mosaic law and the redundancy of the Islamic *Sharīʿah*.
12. – Theresia Hainthaler, Christus im Fleisch, der Gott über alles ist (Röm 9,5). Katholikos Timotheus I. (780-823) und sein Brief an die Mönche von Mar Maron.
13. – Andreas Juckel, Bemerkungen zur Peschitta-Ausgabe der British and Foreign Bible Society.
14. – George A. Kiraz, Canons prepared by Afram Barsoum in 1927 and other legal documents.
15. – Thomas Koonammakkal, Syro-Malabar history and traditions.
16. – Manfred Kropp, Zwei Dokumente aus dem Archiv des äthiopischen Hofrichters *liq* Aṭqu (erste Hälfte des 19. Jh. in Gondar).
17. – Heinz Otto Luthe, Diaspora als Chance?
18. – Juan Pedro Monferrer-Sala, *Gharshunitica*. Abgar and Jesus' Letters in the Arabic version of Michael the Syrian's Chronicle (Brit. Mus. Or. 4402 ff. 55^v-56^r).
19. – Franz-Christoph Muth, Der Hiobprolog des Johannes Chrysostomos nach der Syro-Hexapla.
20. – Peter Nagel, Eine manichäische Leidens- und Auferstehungsgeschichte.
21. – Angelika Neuwirth, Reclaiming a Paradise Lost. The Qur'an in conversation with Jewish, Christian and Pagan traditions.
22. – Andrew Palmer, The West-Syrian monastic founder Barṣawmo: a historical review of the scholarly literature.
23. – István Perczel, Some new documents on the struggle of the Saint Thomas Christians to maintain the Chaldaean rite and jurisdiction.
24. – Ute Possekel, Julianism in Syriac Christianity.
25. – Piotr O. Scholz, Mani und die christliche Ikonizität. Eine Skizze.
26. – Adel Sidarus, Alexandre le Grand chez les Coptes (recherches récentes et perspectives nouvelles).
27. – Harald Suermann, Heilsgeschichte und spirituelle Solidarität.
28. – Shabo Talay, Aus dem polemischen Genre des Syrischen: die *luqbal*-Schriften von Bar Ṣalībī und Bar Šūšan.
29. – Martin Tamcke, Auf der Suche nach einer verlorenen Literatur. Erkundungen zum ostsyrischen Schrifttum der „lutherischen Nestorianer".
30. – Tamar Tchumburidze, Hubert Kaufhold als Georgienforscher.
31. – Herman Teule, Gregory Bar ʿEbrōyō and ʿAbdishoʿ Bar Brikhā: similar but different.
32. – Jacob Thekeparampil, "May your name be sanctified as it is truly holy". From the comments on *Abûn d-ba šmayô* by Jacob of Sarug.
33. – Carsten Walbiner, Die Bibliothek des Dair Mār Yūḥannā aš-Šuwair / Libanon.
34. – Dorothea Weltecke, Zum syrisch-orthodoxen Leben in der mittelalterlichen Stadt und zu den Hūddōyē (dem Nomokanon) des Bar ʿEbrōyō.
35. – Dietmar W. Winkler, Zur Rezeption „Ökumenischer Konzilien" am Beispiel der persischen und armenischen Kirche.
36. – Gabriele Winkler, Neues über die Jakobus-Liturgie mit dem Schwerpunkt auf den jüngsten Editionen und Kommentaren.
37. – Youhanna Nessim Youssef, Relics in the church of Theodore at Babylon al-Darag.

Averil Cameron, *Byzantine Matters*. – Princeton University Press, Princeton-Oxford 2014. 17,5 × 15. 164 p. Prix : 22.95 $.

Ce petit livre tonique et brillant, dédié à la mémoire d'Évelyne Patlagean, n'a pas de prétention directement scientifique. L'auteur y rassemble cinq études, déjà publiées sous forme d'articles ou de conférences s'adressant à un large public et réécrites pour l'occasion : 1. *Absence* (l'invisibilité de Byzance dans l'historiographie générale, et ses conséquences pour notre vision du monde contemporain) ; 2. *Empire* (la nature politique exacte de l'entité byzantine et la plasticité de ses élites) ; 3. *Hellenism* (l'identité culturelle byzantine, qui englobe et dépasse son identité grecque) ; 4. *The Realms of God* (l'art byzantin et ses problématiques) ; 5. *The Very Model of Orthodoxy ?* (une orthodoxie traversée de conflits). Plus que l'histoire, la démarche vise l'historiographie passée et présente et l'image de Byzance qui en émerge. Tourné résolument vers l'avenir de la discipline (qui doit affirmer le droit à l'existence de Byzance, coincée (« squeezzed out » : p. 114) entre l'inflation de l'Antiquité tardive, la mainmise de l'Occident médiéval sur le Moyen Âge et la fascination pour l'Orient islamique, l'ouvrage est à la fois stimulant et agréable à lire. Doté de notes succinctes, d'une bibliographie synthétique et d'un index, il vise à attiser le désir d'affirmer et d'encourager l'ouverture des études byzantines sur les problématiques historiographiques contemporaines.

Nikolaos G. Chrissis, Mike Carr (éd.), *Contact and conflict in Frankish Greece and the Aegean, 1204-1453. Crusade, religion and trade between Latins, Greeks and Turks* (Crusades. Subsidia 5). – Ashgate, Farnham 2014. 24 × 16 ; relié. xix-232 p. Prix : 70 £.

Après 1204, conquérants vénitiens et francs, bientôt rejoints par les émirs turcs d'Aydin et de Menteshe, par les Ottomans plus tard, se partagent la domination de la Grèce et de l'Égée, tandis que les possessions restées byzantines constituent à leur tour des États indépendants : Nicée, Épire, Trébizonde. Ce morcellement amène des interactions nouvelles où se rencontrent et rivalisent diverses cultures, langues et religions et naît un réseau inédit d'échanges commerciaux. C'est à ce monde divers que s'est intéressée une conférence tenue à Londres en juillet 2010 et dont les exposés sont reproduits ici. Les contributions montrent que de nouvelles pistes de recherche peuvent être fécondes et renouveler notre connaissance d'un monde si riche. Relevons, par exemple, l'analyse de la croisade sous la plume de Dèmètrios Kydônès (nº 4), qui porte sur elle un jugement plutôt positif, exception faite évidemment de la diversion de la quatrième croisade ; citons aussi le récit de la bataille de Nikopolis de 1396 chez un savant arabe qui en fut le témoin (nº 7). Au nombre de huit, les exposés sont rangés approximativement dans l'ordre chronologique ; en voici les titres.

Part I: Frankish Greece between East and West

1. – Nikolaos G. Chrissis, New frontiers: Frankish Greece and the development of crusading in the early thirteenth century.

2. – Bernard Hamilton, The Latin Empire and western contacts with Asia.

Part II: Byzantine reactions to the Latins

3. – Teresa Shawcross, Golden Athens: episcopal wealth and power in Greece at the time of the crusades.

4. – Judith Ryder, Demetrius Kydones' 'History of the crusades': reality of rhetoric?

Part III: Latins between Greeks and Turks in the fourteenth century

5. – Mike Carr, Trade or crusade? The Zaccaria of Chios and crusades against the Turks.
6. – Peter Lock, Sanudo, Turks, Greeks and Latins in the early fourteenth century.

Part IV: The Ottomans' western 'frontier'

7. – İlker Evrim Binbaş, A Damascene eyewitness to the battle of Nicopolis: Shams al-Dīn Ibn al-Jazarī (d. 833/1429).
8. – Rhoads Murphey, Bayezid I's foreign policy plans and priorities: power relations, statecraft, military conditions and diplomatic practice in Anatolia and the Balkans.

Salvatore COSENTINO (éd.), *L'Italia bizantina : una prospettiva economica*, dans *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* 28, 2014-2. – Classiques Garnier, Paris 2015. 22 × 15. P. 237-458.

Ces études sur l'économie de l'Italie byzantine procèdent d'une table ronde organisée lors du 22e Congrès international des études byzantines de Sofia en 2011. Elles paraissent dans les *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, revue d'ordinaire connue pour ses dossiers consacrés à la littérature et l'histoire de l'Occident médiéval. Les auteurs, attentifs aux spécificités régionales, brassant les points de vue et les sources, traitent à la fois du crédit, de la fiscalité, de la monnaie, des actes de la pratique, de la documentation juridique et de l'archéologie, et dressent ainsi un solide bilan de nos connaissances sur l'histoire économique de l'Italie méridionale. Voici le titre des contributions.

1. – Salvatore Cosentino, L'Italia bizantina : una prospettiva economica.
2. – Salvatore Cosentino, Banking in the early Byzantine Ravenna.
3. – Cécile Morrisson, Bruno Callegher, Ravenne : le déclin d'un avant-poste de Constantinople à la lumière de son monnayage (v. 540-751).
4. – Vivien Prigent, Un confesseur de mauvaise foi. Notes sur les exactions financières de l'empereur Léon III en Italie du Sud.
5. – Jean-Marie Martin, L'économie du thème de Longobardie / Catépanat d'Italie (IXe-XIe siècle) : intégration à l'empire et caractères particuliers.
6. – Ghislaine Noyé, L'économie de la Calabre de la fin du VIe au VIIIe siècle.
7. – Annick Peters-Custot, Les plateae calabraises d'époque normande : une source pour l'histoire économique et sociale de la Calabre byzantine ?
8. – Cristina Rognoni, Pratique juridique grecque et économie dans la Calabre post-byzantine (XIIe-XIIIe s.).
9. – Enrico Zanini, Economia dell'Italia bizantina e indicatori archeologici : qualche ulteriore riflessione.

Bernard COULIE *et alii* (éd.), *Sancti Gregorii Nazianzeni opera*. Versio iberica. VI, *Orationes XI, XXI, XLII*. Editae a Bernard COULIE et Helene METREVELI † et Ketevan BEZARACHVILI, Tsiala KOURTSIKIDZE †, Nino

MELIKICHVILI, Maia RAPHAVA (Corpus christianorum. Series graeca 78 - Corpus Nazianzenum 26). – Brepols Publishers, Turnhout 2013. 24,5 × 15,5 ; relié. X-359 p. Prix : 220 €.

Jacques GRAND'HENRY (éd.), *Sancti Gregorii Nazianzeni opera*. Versio arabica antiqua. IV, *Orationes XI, XLI* (arab. 8, 12). Editae a Jacques GRAND'HENRY (Corpus christianorum. Series graeca 85 - Corpus Nazianzenum 27). – Brepols Publishers, Turnhout 2013. 24,5 × 15,5 ; relié. LV-253 p.

L'édition des traductions orientales anciennes du corpus des 45 Discours de Grégoire de Nazianze constitue un projet ambitieux, élaboré par Justin Mossay († 2012). Le but de l'entreprise est d'étayer l'établissement du texte grec authentique des Discours de Grégoire de Nazianze et de produire un jour une *editio maior critica*, où le texte grec original viendrait justifier ou expliquer la teneur de l'ensemble des traductions dans les langues arabe, arménienne, géorgienne et syriaque.

Les volumes 26 et 27 du *Corpus Nazianzenum* apportent de nouveaux matériaux pour bâtir ce projet : d'une part la traduction géorgienne des discours 11, 21 et 42 ; d'autre part la traduction arabe ancienne des discours 11 et 41. Le discours 11, qui figure dans les deux ouvrages et qui est adressé à Grégoire de Nysse (*Ad Gregorium Nyssenum*), est un beau développement sur l'amitié (inc. Φίλου πιστοῦ οὐκ ἔστιν ἀντάλλαγμα). S'y ajoutent dans le premier volume le discours 21 (*In laudem magni Athanasii*), qui est un long panégyrique des vertus d'Athanase d'Alexandrie et surtout de son zèle à pacifier l'Église, et le discours 42 (*Supremum vale, coram centum quinquaginta episcopis*), dont le titre est trompeur et qui fait écho à son départ de Constantinople ; dans le second volume on trouvera à la suite le discours 41 (*In Pentecosten*), qui défend contre les pneumatomaques, de manière encore élémentaire il est vrai, les attributs de l'Esprit Saint et qui fut vraisemblablement prononcé à la Pentecôte 379.

Le texte géorgien des discours 11, 21 et 42 est transmis sous une double forme : la première traduction, plus libre et parfois enrichie de compléments, est due à Euthyme l'Athonite (10e-11e s.) ; la seconde, plus littérale et attachée au mot à mot, est due à Éphrem Mtsiré (fin 11e s.). L'une et l'autre version disposent d'une bonne tradition manuscrite, remontant au 11e siècle pour la première traduction, au 12e siècle pour la seconde ; dans l'édition, les deux versions figurent en vis-à-vis et peuvent ainsi être confrontées aisément. Pour le texte arabe des discours 11 et 41, la tradition est plus complexe ; l'édition est fondée sur la collation d'une vingtaine de manuscrits. À la fin du volume (p. 137-252), on trouvera un index lemmatisé des deux discours, destiné à s'intégrer dans une base de données sur le lexique du moyen arabe.

Olivier DELOUIS et Maria MOSSAKOWSKA-GAUBERT (éd.), *La vie quotidienne des moines en Orient et en Occident (IVe-Xe siècle)*. Vol. I, *L'état des sources* (Bibliothèque d'étude 163). – Institut français d'archéologie orientale-École française d'Athènes, Le Caire 2015. 28 × 20,5 ; relié. XIV-549 p. Prix : 78 €.

On croit tout savoir sur les origines du monachisme chrétien : ses motivations religieuses, son berceau géographique en Égypte, Syrie et Palestine, son succès immédiat qui, d'une rive de la Méditerranée à l'autre, accompagne les christianisations

d'Orient et d'Occident. Le présent volume, fruit d'un colloque tenu à l'École française d'Athènes en 2009 (et enrichi de contributions complémentaires), permet d'aborder une question sensiblement moins traitée, celle de la vie quotidienne des moines du 4e au 10e siècle, dans une perspective comparatiste. Le monachisme fut-il uni dans ses choix matériels ou bien, dans une adaptation permanente, adopta-t-il et inventa-t-il autant de manières de vivre que d'environnements rencontrés ? Les inventaires juxtaposés offerts à ce questionnement par le présent volume, à partir de sources tant littéraires qu'archéologiques, dessinent un paysage varié et révèlent non pas un, mais des monachismes fort divers dans leurs déclinaisons régionales. Vingt articles exposent l'état des sources utiles à l'historien et sont accompagnés d'abondantes bibliographies, classées par régions, rarement regroupées dans un même ouvrage. Richement illustré, ce volume se recommande à la fois aux spécialistes d'un monachisme particulier et à ceux qu'intéresse ce phénomène au sens large, invitant aux comparaisons. Un deuxième volume du même programme d'étude sur la vie quotidienne, consacré à des questions transversales, est annoncé par les éditeurs. Voici la table des matières.

Égypte et Nubie

1. – Włodzimierz Godlewski, Monastic Architecture and its Adaptation to Local Land Features (Egypt).
2. – Maria Mossakowska-Gaubert, Alimentation, hygiène, vêtements et sommeil chez les moines égyptiens (IVe-VIIIe siècle) : l'état des sources archéologiques et écrites.
3. – Ewa Wipszycka, Les activités de production et la structure sociale des communautés monastiques égyptiennes.
4. – Anne Boud'hors, Production, diffusion et usage de la norme monastique : les sources coptes.
5. – Włodzimierz Godlewski, Monastic Life in Makuria.

Palestine, Syrie et Mésopotamie du Nord

6. – Joseph Patrich, Daily Life in the Desert of Jerusalem.
7. – Lorenzo Perrone, La vie quotidienne des moines en Palestine (IVe-Xe siècle) : l'état des sources littéraires.
8. – André Binggeli, La vie quotidienne des moines en Syrie-Mésopotamie, au miroir déformant des sources littéraires (IVe-Xe siècle).

Le monde byzantin

9. – Catherine Jolivet-Lévy, La vie des moines en Cappadoce (VIe-Xe siècle) : contribution à un inventaire des sources archéologiques.
10. – Olivier Delouis, Portée et limites de l'archéologie monastique dans les Balkans et en Asie Mineure jusqu'au Xe siècle.
11. – Vincent Déroche, La vie des moines : les sources pour l'Asie Mineure et les Balkans, *ca* 300-1000 apr. J.-C.
12. – Annick Peters-Custot, La vie quotidienne des moines d'Orient et d'Occident, IVe-Xe siècle. L'Italie méridionale byzantine.

Afrique du Nord et Espagne wisigothique

13. – Przemysław Nehring, Literary Sources for Everyday Life of the Early Monastic Communities in North Africa.
14. – Pablo de la Cruz Díaz Martínez, Visigothic Monasticism. Written Sources and Everyday Life.

Gaule et Italie du Nord

15. – Cécile Treffort, Des mots aux choses : traces de la vie quotidienne des moines en Gaule avant l'an mil.

16. – Anne-Marie Helvétius, Normes et pratiques de la vie monastique en Gaule avant 1050 : présentation des sources écrites.
17. – Eleonora Destefanis, La vie quotidienne des moines et des moniales en Italie du Nord jusqu'au Xe siècle : état des sources archéologiques.
18. – Peter Erhart, La vie quotidienne des moines en Italie du Nord jusqu'au IXe siècle d'après les sources littéraires.

Irlande, monde anglo-saxon et germanique

19. – Bernadette McCarthy, Living as a Monk in Early Medieval Ireland: an Archaeological Perspective.
20. – John-Henry Clay, The Everyday Life of Monastic Communities in Anglo-Saxon England and Germanic West up to 1000: the Literary Sources.

Stephanos Efthymiadis (éd.), *The Ashgate research companion to Byzantine hagiography*. Volume II, *Genres and contexts*. – Ashgate, Farnham 2014. 25 × 17 ; relié. XIX-512 p. Prix : 90 £.

Paru en 2011, le premier volume du manuel d'hagiographie byzantine était divisé en deux parties consacrées respectivement à un survol historique des œuvres proprement byzantines et à un tableau du développement de l'hagiographie dans les régions périphériques et dans l'Orient chrétien en particulier (voir *REB* 71, 2013, p. 362-363). La publication du second volume suit de près. Cette matière foisonnante et protéiforme, cependant limitée ici pour l'essentiel aux textes rédigés en grec, est à présent envisagée dans sa forme littéraire, son contenu et son utilisation. Dans la première partie sont analysés les genres (Vies, Miracles, Passions, Éloges, Histoires, Homélies, Discours, Translations de reliques) ainsi que quelques points plus formels (en vers, en métaphrase, en résumé du Synaxaire). La deuxième partie contient quelques exposés d'analyse rédactionnelle et de critique littéraire des textes, tandis que la dernière, poussant plus avant, relève divers éléments de sociologie et de philosophie présents dans les œuvres. Voici les titres.

Part I: Genres, varieties and forms

1. – Martin Hinterberger, Byzantine hagiography and its literary genres. Some critical observations.
2. – Marina Detoraki, Greek *Passions* of the martyrs in Byzantium.
3. – Stephanos Efthymiadis, Collections of Miracles (fifth-fifteenth centuries).
4. – André Binggeli, Collections of edifying stories.
5. – Stephanos Efthymiadis, Greek Byzantine hagiography in verse.
6. – Christian Høgel, Symeon Metaphrastes and the metaphrastic movement.
7. – Andrea Luzzi, Synaxaria and the Synaxarion of Constantinople.

Part II: Hagiography as literature

8. – Martin Hinterberger, The Byzantine hagiographer and his text.
9. – Stephanos Efthymiadis, Nikos Kalogeras, Audience, language and patronage in Byzantine hagiography.
10. – Antonia Giannouli, Byzantine hagiography and hymnography: an interrelationship.
11. – Charis Messis, Fiction and/or novelisation in Byzantine hagiography.
12. – Stavroula Constantinou, Holy actors and actresses fools and cross-dressers as the protagonists of saints' *Lives*.

13. – Nathalie Delierneux, The literary portrait of Byzantine female saints.

Part III: Hagiography and society

14. – Michel Kaplan, Eleonora Kountoura-Galaki, Economy and society in Byzantine hagiography: *realia* and methodological questions.
15. – Helen G. Saradi, The city in Byzantine hagiography.
16. – Anthony Kaldellis, The hagiography of doubt and scepticism.

Christian Gastgeber *et alii* (éd.), *The Register of the Patriarchate of Constantinople. An essential source for the history and Church of late Byzantium*. Proceedings of the international Symposium, Vienna, 5th-9th May 2009. Edited by Christian Gastgeber, Ekaterini Mitsiou, and Johannes Preiser-Kapeller (Österreichische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse. Denkschriften 457 – Veröffentlichungen zur Byzanzforschung 32). – Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Vienne 2013. 30 × 21. 308 p.

Conservé dans les *Vindobonenses historici graeci* 47 et 48, le registre synodal du patriarcat de Constantinople couvre les années 1315-1402. Édité par F. Miklosich et I. Müller en 1860-1862, il a été analysé par J. Darrouzès en 1971 dans ses particularités les plus imperceptibles, et H. Hunger a entrepris une réédition à partir de 1981. Le registre contient une quantité impressionnante de données et de renseignements sur la vie du monde byzantin. C'est une collection de cas concrets qui sont examinés, concernant l'Église tout d'abord pour ce qui est du dogme et du culte, de la discipline ecclésiastique et monastique, de l'administration des sacrements et du ministère paroissial, mais aussi concernant la vie quotidienne et le commerce, la justice et les tribunaux, la diplomatie et la diplomatique. Aussi les documents livrés par le registre se prêtent-ils à des recherches inépuisables, dont le présent volume donne précisément un spécimen. Sont reproduites treize communications données à un symposium réuni à Vienne en 2009 et rangées dans la table des matières sous six rubriques. Voici les titres.

I. Spätbyzantinische kirchliche Urkunden in Überlieferung ausserhalb und parallel zum Patriarchatsregister

1. – Günter Prinzing, Konvergenz und Divergenz zwischen dem Patriarchatsregister und den *Ponemata Diaphora* des Demetrios Chomatenos von Achrida/Ohrid.
2. – Maria Gerolymatou, Le monastère de Saint-Jean (Patmos) et le sud-est de la mer Égée. À propos d'un acte inédit de Patmos.
3. – Konstantinos Vetochnikov, Le Pittakion patriarcal de l'automne 1381 aux habitants de Novgorod, et sa version slavonne.

II. Das Patriarchatsregister als Quelle für das wirtschaftliche und kirchliche Leben des späten Byzanz

4. – Klaus-Peter Matschke, Nachträge und Vorschläge zur wirtschaftsgeschichtlichen Auswertung des Patriarchatsregisters von Konstantinopel.
5. – Ekaterini Mitsiou, The administration of the property of the Great Church of Constantinople on the basis of the villages tou Oikonomiou and Brachophagos.
6. – Christof Rudolf Kraus, Ikonen und Ikonenverehrung im Patriarchatsregister.

7. – Johannes Preiser-Kapeller, „Our in the Holy Spirit beloved brothers and co-priests“. A network analysis of the synod and the episcopacy in the Register of the Patriarchate of Constantinople in the years 1379-1390.
8. – Christof Rudolf Kraus, Χειροτονία, ἱερωμένος und λαός. Die Ernennungs-, Versetzungs-, Epidosis- und Exarchenurkunden des Patriarchatsregisters von Konstantinopel: Die Weihen, Einsetzungen und die kirchlichen Gruppen.

III. Das Patriarchat von Konstantinopel und seine Klöster

9. – Ekaterini Mitsiou, Late Byzantine female monasticism from the point of view of the Register of the Patriarchate of Constantinople.

IV. Paläographische, diplomatische und philologische Aspekte des Patriarchatsregisters

10. – Christian Gastgeber, Rhetorik in der Patriarchatskanzlei von Konstantinopel. Methodisch-innovative Zugänge zu den Dokumenten des Patriarchatsregisters.

V. Recht und Rechtspraxis im Patriarchatsregister

11. – Eleftheria Papagianni, Seehandelsrechtliche Streitigkeiten vor dem Patriarchatsgericht.
12. – † Constantinos G. Pitsakis, Les affaires pénales des révérends pères : Constantin Kabasilas et Andronic Basilikos. Petit commentaire juridique.
13. – Spyros N. Troianos, Das Patriarchatsregister als eine der Hauptquellen des ostkirchlichen Strafrechts bei Josef von Zhishman.
14. – Andreas Schminck, Wörtliche Zitate des weltlichen und kirchlichen Rechts im Register des Patriarchats von Konstantinopel.

VI. Das Patriarchat von Konstantinopel und die Aussenwelt des 14. Jahrhunderts

15. – Klaus-Peter Todt, Die Neustrukturierung des griechisch-orthodoxen Patriarchates von Antiocheia im Spiegel des Patriarchatsregisters von Konstantinopel.
16. – Johannes Preiser-Kapeller, Eine „Familie der Könige“? Anrede und Bezeichnung „ausländischer“ Machthaber in den Urkunden des Patriarchatsregisters von Konstantinopel im 14. Jahrhundert.

Anthony KALDELLIS (éd.), *Prokopios, The wars of Justinian.* Translated by H. B. DEWING, revised and modernized, with an introduction and notes, by Anthony KALDELLIS. Maps and genealogies by Ian MLADJOV. – Hackett Publishing Company, Indianapolis/Cambridge. 23 × 15. XXXII-643 p. Prix : 29 $, 24.50 £.

L'édition de référence des œuvres de Procope de Césarée reste celle réalisée par J. Haury (Leipzig, 2 vol., 1905), revue par G. Wirth (Leipzig, 2 vol., 1963). Elle est considérée comme définitive et a donc servi de modèle à la traduction anglaise des *Guerres de Justinien* qu'a faite H. B. Dewing et qui est parue dans la Loeb Classical Library (5 vol., 1914-1928). Cette traduction est reprise dans le présent volume, mais il ne s'agit pas d'une simple réimpression : le nouvel éditeur, A. Kaldellis, a corrigé des erreurs occasionnelles de traduction, éliminé ses archaïsmes, modernisé la langue et souvent incorporé des nuances qui avaient échappé à son prédécesseur (p. XV) ; en un mot, il s'agit bien d'une refonte de la traduction. Pour la commodité de la lecture, le nouvel éditeur a inséré les dates dans la marge gauche, ajouté des notes infrapaginales et un ensemble de cartes (en particulier les 15 cartes

rassemblées à la fin de l'introduction, p. XVIII-XXXII). Une nouvelle annotation, particulièrement abondante, mais toujours brève et concise, permet de relier des passages parallèles du texte, de signaler les nombreuses références aux œuvres anciennes (Thucydide en particulier), renvoie aux sources parallèles contemporaines et fournit toutes explications utiles à la lecture du texte.

La nouvelle édition a l'avantage de présenter pour la première fois en un seul volume les *Guerres* de Procope de Césarée. Il s'agit là d'une œuvre unique, puisqu'elle est centrée sur les guerres du grand empereur et de son général Bélisaire (contre les Perses, les Vandales et les Goths), faisant le plus souvent abstraction des événements intérieurs ; pour ceux-ci, on recourra plutôt à sa sulfureuse *Histoire secrète* et à son opuscule *Des édifices*. Une autre caractéristique, inconnue des autres Histoires de l'Antiquité tardive et de l'Empire byzantin, est le court laps de temps qui est pris en compte, soit environ vingt-cinq ans (527-551), et cela malgré l'ampleur du texte. Un long index (p. 567-642) permet de retrouver les personnages et les lieux cités, dont les noms sont le plus souvent translittérés, après l'abandon bien venu des formes anglaises héritées du passé et du latin. Ainsi sont déclinées sur sept colonnes les interventions, tout au long du texte, du héros, le général Bélisaire.

Flora KARAGIANNI (éd.), *Medieval ports in North Aegean and the Black Sea. Links to the maritime routes of the East*. International Symposium, Thessalonike, 4-6 December 2013. Proceedings. – European Centre for Byzantine and Post-Byzantine Monuments, Thessalonique 2013. 28 × 20,5. 503 p.

Après la préface de l'éditrice et quelques pages d'introduction générale dues à la même personne (Flora Karagianni, City-ports from Aegean to the Black Sea. An overview of their early Christian and Medieval past), le volume contient trente-trois communications. Généralement brèves, celles-ci recensent un grand nombre de ports et d'escales situés sur les côtes septentrionales de la mer Égée et sur les côtes de la mer Noire. Une place primordiale est réservée à Thessalonique et à Constantinople, en particulier autour des fouilles de Yenikapı (port de Théodose), de même que sont énumérées en détail les échelles du Mont Athos. C'est le fruit d'un projet européen baptisé Olkas et réalisé par les pays limitrophes (Grèce, Turquie, Bulgarie, Roumanie, Ukraine et Géorgie). On trouvera un relevé des toponymes à la fin du volume (p. 496-503) dans le *Greek index of places* et le *Latin index of places*. L'ensemble est divisé en huit sections. Voici les titres des communications.

Session I: The city-ports. Historical approaches

1. – Grigori Simeonov, Harbours on the Western Black Sea coast and the Byzantine campaigns against the Avars and Bulgarians from the 6th until the 8th century.
2. – Alexandr Aibabin, Written sources on Byzantine ports in the Crimea from the fourth to seventh century.
3. – Olena Radzykhovska, Greek sources in the scholia of the "Periplus" of Arrian by Renaissance erudite I.G. Stuckius.

4. – Oleksii Ivanov, Medieval ports on the southern coast of the Crimean peninsula. Navigation and urbanization.
5. – Charalampos G. Chotzakoglou, Harbors and sea-routes of the Black Sea according to Greek hagiographical texts.

Session II: City-ports

6. – Evtelpa Stoycheva, Μεσημβρία / Nessebar: πόλη στα δυτικά παράλια του Ευξείνου Πόντου. Λιμάνι – σταθμός στους θαλάσσιους δρόμους της Ανατολής.
7. – Livia Buzoianu, Tomis – ville commerciale au Pont Euxin (documents épigraphiques et archéologiques).
8. – Tetiana Samoylova, Asprocastron – Monkastro – Akdja-Kermen – Akkerman – Belgorod. Medieval commercial port in the Lower Dnestr (history and archaeology).
9. – Larissa Sedikova, Tauric Chersonesos. Medieval city-port.

Session III: Harbour installations-facilities. The case of Thessaloniki

10. – Sophia Akribopoulou, Στο δρόμο για το λιμάνι. Πολεοδομικά και τοπογραφικά Θεσσαλονίκης.
11. – Marina Leibadiôtè, Το λιμάνι της Θεσσαλονίκης κατά την Ελληνορωμαϊκή και Παλαιοχριστιανική περίοδο.
12. – Euterpè Markè, Το Κωνσταντίνειο λιμάνι και άλλα Βυζαντινά λιμάνια της Θεσσαλονίκης.
13. – Alexandros Chatzèiôannidès, Chrèstos P. Tsamisès, Οι λιμενικές αποθήκες της Θεσσαλονίκης. Από τα δημόσια ωρεία στην αποθήκη των βασιλικών κομμερκίων.

Session IV: Fortifications

14. – Stauroula Dadakè, Sophia Doukata, Iôannès Èliadès, Michalès Lychounas (12η ΕΒΑ), «Από τη σκιά του Όρους περ λεβάντε είναι μίλια...». Πόλεις-κάστρα-λιμάνια στις ακτές του Βορείου Αιγαίου.
15. – Paschalis Androudis, Deux fortifications des Gattilusi à Samothrace : Chôra et Palaiapolis.
16. – Alexander Minchev, Ten less investigated late antique fortresses on the Bulgarian Black Sea coast (4th-early 7th century AD).
17. – Irina Mania, Natia Natsvlishvili, Littoral fortifications in South-West Georgia.

Session V: Coastal areas

18. – Iôakeim Ath. Papaggélos, Λιμάνια καὶ σκάλες στὴν Χαλκιδικὴ κατὰ τοὺς Μέσους Χρόνους.
19. – Alexandru Barnea, Vestiges paléochrétiens des ports de la mer Noire de la province de Scythie. L'état actuel des recherches.
20. – Gabriel Custurea, Irina Nastasi, The end of urban life on the Dobroudjan shore of the Black Sea in the 7th century AD.
21. – Cristina Paraschiv-Talmaţchi, Gabriel Talmaţchi, Considerations regarding the commercial traffic through navigation in Danube's mouths area (10th-12th centuries).

Session VI: Architectural-archaeological testimony

22. – Mariya Manolova-Voykova, Import of middle Byzantine glazed pottery to the western Black Sea coast: the case of two cities – Varna and Anchialos.
23. – David Khoshtaria, The basilica at Petra (Tsikhisdziri).
24. – Ketevan Mikeladze, Artifacts from Gonio and Tsikhisdziri.

Session VII: Medieval ships – shipwrecks
25. – Katerina P. Dellaporta, Byzantium under the Greek seas.
26. – Ufuk Kocabaş, Theodosius harbour and Yenikapı Byzantine shipwrecks excavation, İstanbul-Turkey.
27. – Evren Türkmenoğlu, A medieval shipwreck discovered in the Theodosius harbor: Yenikapı 27.
28. – Taner Güler, Construction technique of Yenikapı 20.
29. – Karen Balayan, The "Cilicia" – functioning replica of 13th c. merchant sailing ship of Armenian kingdom of Cilicia.
Session VIII: Surveys – projects
30. – Panagiotis Gkionis, Hydrographic surveys in support of archaeological port investigations.
31. – Elena Kostić, Limen. Cultural ports from Aegean to the Black Sea.
32. – Polyxénè Adam-Véléni, Μαύρη Θάλασσα – Ενότητα και διαφορετικότητα κατά τη ρωμαϊκή Αρχαιότητα.
33. – Johannes Preiser-Kapeller, Mapping maritime networks of Byzantium. Aims and prospects of the project "Ports and landing places at the Balkan coasts of the Byzantine empire".

Ludwig KOENEN *et alii* (éd.), *The Petra Papyri II*. Edited by Ludwig KOENEN, Jorma KAIMIO, Maarit KAIMIO, and Robert W. DANIEL, with Contributions by Antti ARJAVA, Matias BUCHHOLZ, Robert C. CALDWELL, Hani Ali FALAHAT, William H. FINCH, Jaakko FRÖSÉN, Traianos GAGOS (†), Omar AL-GHUL, Ahmad M. AL-JALLAD, Clement A. KUEHN, Marjo LEHTINEN (†), and Tiina PUROLA, and Plates prepared by Maija HOLAPPA (American Center of Oriental Research. Publications 7). – The American Center of Oriental Research, P.O. Box 2470, Amman 11181, Jordanie, 2013. 33 × 25 ; relié. XIX-195 p., 16 planches.

Considéré comme le fleuron du lot de papyri découverts à Pétra en 1993, le document n° 17 fait l'objet d'un traitement privilégié ; il bénéficie d'un volume à part, qui est publié après les trois précédents, contenant respectivement l'édition des documents 1-16 (I), 18-36 (III) et 37-49 (IV). La revue a rendu compte en son temps de la parution de ces volumes ; voir *REB* 61, 2003, p. 267-268 ; *REB* 66, 2008, p. 309-310 ; *REB* 71, 2013, p. 353-354. Les éditeurs annoncent la prochaine publication d'un volume V, dans lequel la série trouvera sa conclusion et son couronnement.

Le texte du document 17 occupe 232 lignes, qui sont conservées dans un relatif bon état à l'exception du début (lignes 1-39). Il traite du partage d'un ensemble de propriétés et de biens, qui consistent en vignes, terres à blé, jardins, maisons, esclaves. L'héritage échoit à trois frères, qui ont pour noms Bassos, Épiphanios et Sabinos et qui n'apparaissent nulle part dans les autres pièces du dossier. D'après la titulature qui lui est attribuée, Bassos devait être clerc, probablement diacre. L'origine de cet héritage était sans doute indiquée dans les premières lignes du manuscrit, qui ne sont plus conservées. Il est probable que le legs provenait de l'un des deux parents des trois frères, sans doute de leur mère. D'autre part, aucune

connexion avérée n'apparaît clairement entre cette famille et celle de Théodoros, qui est le personnage central de la collection de papyri, mais le fait que le document s'est trouvé inclus dans les archives familiales de Théodoros atteste de l'existence d'une parenté. Le document 17 est de toute manière l'un des plus anciens du dossier et fut probablement rédigé entre 505 et 520.

Les deux questions suivantes sont traitées dans l'introduction (p. 1-50) : terminologie grecque se rapportant à l'habitat et à l'agriculture, toponymes arabes en transcription grecque. L'édition du document (p. 91-96) est précédée d'une analyse du texte et d'une présentation des lots attribués à chacun des trois héritiers (p. 51-90), puis suivie d'une traduction anglaise (p. 97-99) et d'un commentaire linéaire très détaillé (p. 99-152). Le document 17 des papyri de Pétra bénéficie ainsi d'un traitement privilégié. L'ensemble des volumes met en valeur de façon exemplaire un précieux fonds de papyri qui, décrits et analysés avec le plus grand soin, sont présentés dans une édition à la fois minutieuse et somptueuse.

Delphine LAURITZEN, Michel TARDIEU (éd.), *Le voyage des légendes. Hommages à Pierre Chuvin*. Textes réunis et présentés par Delphine LAURITZEN et Michel TARDIEU. – CNRS Éditions, Paris 2013. 23 × 15. 450 p. Prix : 55 €.

L'ouvrage comprend d'abord un entretien avec le dédicataire (p. 13-26), mené par les deux éditeurs, et sa bibliographie (p. 27-40). Ses travaux ont porté en particulier sur l'Antiquité tardive ; dans le sillage de sa thèse, il a contribué à l'édition des *Dionysiaques* de Nonnos de Panopolis. Voici la liste des études contenues dans le volume et rangées sous quatre thèmes.

Partie I. Mythes en contexte

1. – Pierre Cabanes, L'hymne à Asklépios à Apollonia d'Illyrie.
2. – Danièle Berranger-Auserve, À propos du mausolée de Constantin : la réaction des Pères de l'Église.
3. – Alan Cameron, The life, work and death of Hypatia.
4. – Gianfranco Agosti, La letteratura agiografica e le *Dionisiache* di Nonno: note di lettura.
5. – Étienne Wolff, Quelques poèmes de Luxorius sur les spectacles du cirque et de l'amphithéâtre (353-354, 293, 312-313, 334-335 Riese).
6. – Jean-Luc Fournet, Notes d'onomastique aphroditéenne : les théonymes païens dans l'anthroponymie (et la toponymie) d'époque chrétienne.
7. – Maurice Sartre, Dionysias d'Arabie.

Partie II. Autour des légendes, dionysiaques et autres

8. – Anne-Marie Guimier-Sorbets, Les plaisirs de la vie dans l'Égypte gréco-romaine : iconographie d'une mosaïque de Thmouis.
9. – Enrico Livrea, Una reminiscenza archilochea in Apollonio Rodio.
10. – Nicola Zito, Per una rilettura del « secondo prologo » dei *Lithica* orfici.
11. – Claudio De Stefani, NONN., *Dion.* XXVI 282.
12. – Hélène Frangoulis, Annonces et présages chez Nonnos ou le destin annoncé de Cadmos.

13. – Konstantinos Spanoudakis, The resurrections of Tylus and Lazarus in Nonnus of Panopolis (*Dion.* XXV, 451-552 and *Par.* Λ).
14. – Janine Balty, L'image de Méléagre et Atalante dans l'Antiquité tardive : la mosaïque de Sôran (Apamène).

Partie III. Étapes en terre du Logos

15. – Françoise Frazier, Qu'Hésiode ni ses Muses ne faisaient de métapoétique.
16. – Sophie Minon, Στέργειν, στοργή : l'architecture du sens.
17. – Michel Casevitz, Les mots du cou en grec et l'expression des sentiments.
18. – Marie-Christine Fayant, La création lexicale dans les *Hymnes orphiques*. Réflexions sur le nombre et la fonction des *hapax*.
19. – Gennaro D'Ippolito, Ancora sulla formularità nell'epica tardogreca: Nonno e il campo fisionomico.
20. – Enrico Magnelli, Osservazioni sul poemetto di Cristodoro di Copto.
21. – Delphine Lauritzen, Paul le Silentiaire lecteur de Jean de Gaza.

Partie IV. Les sens du voyage

22. – Charles Guittard, Anthropomorphisme et abstractions divinisées dans la religion romaine.
23. – Annick Charles-Saget, Sur l'interprétation du Démiurge chez Plotin.
24. – Jean Bouffartigue, Dionysos chez l'empereur Julien.
25. – Polymnia Athanassiadi, De Jamblique à Damascius : la dimension syrienne du platonisme.
26. – Domenico Accorinti, *Cave Amorem*: letture allegoriche e morali del mito di Ero e Leandro.
27. – Michel Tardieu, La conversion du dernier païen.

Jean-Marie MARTIN, *Byzance et l'Italie méridionale* (Collège de France – CNRS. Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance. Bilans de recherche 9). – Association des Amis du Centre d'histoire et civilisation de Byzance, Paris 2014. 24 × 16. 628 p.

Après avoir reçu en 2008, sous le titre évocateur de *Puer Apuliae*, deux beaux volumes de mélanges parus chez le même éditeur, Jean-Marie Martin a choisi de rassembler 30 articles publiés de 1980 à 2009 qu'il a disposés en deux parties : l'Italie proprement byzantine (n[os] 1 à 12), et l'Italie méridionale médiévale (n[os] 12 à 30, ceux-ci répartis à leur tour sous les rubriques : économie, société, politique, histoire religieuse). La variété des thèmes forme toute la richesse du livre, tant aucun des champs de l'histoire ne semble devoir échapper à l'historien. Parce que ces études parurent dans des recueils très divers, rarement accessibles dans une seule bibliothèque, ce neuvième volume de la série « Bilans de recherche » rendra aux lecteurs un service tout spécial. Les titres des articles réunis sont les suivants.

1. – Economia naturale ed economia monetaria nell'Italia meridionale longobarda e bizantina.
2. – Une origine calabraise pour la Grecìa salentine ?
3. – Troia et son territoire au XI[e] siècle.
4. – Κίνναμος ἐπίσκοπος-*Cennamus episcopes* : aux avant-postes de l'hellénisme sud-italien vers l'an mil.

5. – Léon, archevêque de Calabre, l'Église de Reggio et la lettre de Photius (Grumel-Darrouzès nº 562).
6. – Chartula in tumbo scripta, bolumen chartacium : le papyrus dans les duchés tyrrhéniens pendant le haut Moyen Âge.
7. – L'Occident chrétien dans le Livre des Cérémonies, II, 48.
8. – Hellénisme et présence byzantine en Italie méridionale (VIIe-XIIIe siècle).
9. – Jean, archevêque de Trani et de Siponto, syncelle impérial.
10. – Hellénisme politique, hellénisme religieux et pseudo-hellénisme à Naples (VIIe-XIIe siècle).
11. – Grégoire le Grand et l'Italie.
12. – Les thèmes italiens : territoire, population, administration.
13. – Modalités de l'« incastellamento » et typologie castrale en Italie méridionale (Xe-XIIe siècle).
14. – Le travail agricole : rythmes, corvées, outillage.
15. – Le domaine royal de Mesagne aux XIIe et XIIIe siècles.
16. – Perception et description du paysage rural dans les actes notariés sud-italiens (IXe-XIIe siècle).
17. – I contratti agrari altomedievali di area campana.
18. – Les débuts de la transhumance : économie et habitat en Capitanate.
19. – L'esclavage en Pouille (fin du Xe siècle-milieu du XIIIe siècle).
20. – Aristocraties et seigneuries en Italie méridionale aux XIe et XIIe siècles : essai de typologie.
21. – Le droit lombard en Italie méridionale (IXe-XIIIe siècle) : interprétations locales et expansion.
22. – Les bains dans l'Italie méridionale au Moyen Âge (VIIe-XIIIe siècle).
23. – Éléments préféodaux dans les principautés de Bénévent et de Capoue (fin du VIIIe siècle-début du XIe siècle) : modalités de privatisation du pouvoir.
24. – Les actes des souverains francs concernant l'Italie méridionale (VIIIe-XIIe siècle).
25. – Les institutions politico-administratives liées à la conquête. Le duché.
26. – Quelques remarques sur le culte des images en Italie méridionale pendant le haut Moyen Âge.
27. – Le rôle de l'Église de Naples dans le Midi : à propos de deux assemblées ecclésiastiques du IXe siècle et de leurs actes.
28. – Le Mont-Cassin, saint Placide et les Arabes de Sicile selon Pierre Diacre.
29. – L'axe Mont Saint-Michel/Mont Gargan a-t-il existé au Moyen Âge ?
30. – Occasions et modalités du remploi dans les cartulaires-chroniques de l'Italie méridionale.

Aristotélès MENTZOS *et alii* (éd.), *Αποτυπώματα. Η Βυζαντινή Θεσσαλονίκη σε φωτογραφίες και σχέδια της Βρετανικής Σχολής Αθηνών (1888-1910)*. – Κέντρο Βυζαντινών Ερευνών Αριστοτέλειου Πανεπιστήμιου Θεσσαλονίκης / Φιλόπτωχος Αδελφότης Ανδρών Θεσσαλονίκης, Thessalonique 2012. 26 × 21. 240 p. (122 photographies et plans).

Le Centre de recherches byzantines de l'université de Thessalonique et l'École britannique d'Athènes ont patronné la parution de cet album dédié à la ville de

Thessalonique, qui, en traversant les siècles, a conservé l'empreinte des civilisations qui s'y sont succédé. Le premier chapitre (Βρετανοί αρχιτέκτονες και Βυζάντιο : καταγραφές στη Θεσσαλονίκη, 1888-1910) est justement dédié à l'action des archéologues britanniques en Grèce et au fonds d'archives déposé à l'École britannique d'Athènes. Suivent quinze chapitres, qui sont consacrés pour la plupart aux églises de la ville (Rotonde Saint-Georges, Acheiropoiètos, Saint-Dèmètrios, Sainte-Sophie, Panagia tôn Chalkéôn, Saint-Pantéléèmôn, Saints-Apôtres, Sainte-Catherine, monastère de Vlatadôn, Taxiarques, Prophète Élie) et accessoirement à quatre autres monuments (arche de Galère, grand caravansérail, remparts, Tour blanche). Les cent vingt-deux photographies et plans provenant de la collection de l'École britannique forment l'ossature de l'album. Le commentaire est fourni par un texte bilingue (grec et anglais), disposé sur deux colonnes.

Sébastien MORLET *et alii* (éd.), *Les dialogues* aduersus Iudaeos. *Permanences et mutations d'une tradition polémique*. Actes du colloque international organisé les 7 et 8 décembre 2011 à l'Université de Paris-Sorbonne. Édités par Sébastien MORLET, Olivier MUNNICH et Bernard POUDERON (Collection des Études Augustiniennes. Série Antiquité 196). – Institut d'Études Augustiniennes, Paris 2013 (Diffusion Brepols Publishers, Turnhout). 24,5 × 16. 428 p. Prix : 43,60 €.

Dans l'avant-propos, les éditeurs exposent le contenu des communications reproduites ici et présentées à un Colloque organisé à Paris les 7 et 8 décembre 2011 sur la question du dialogue antijuif. Les nombreux dialogues de chrétiens avec des juifs contenus dans une série de textes s'abreuvant aux écrits scripturaires jalonnent la littérature chrétienne de l'Antiquité à la fin du Moyen Âge, de Justin de Néapolis, dont le *Dialogue avec Tryphon* est considéré comme l'œuvre fondatrice du genre, jusqu'à Jean Kantakouzènos, qui est l'auteur de neuf *Discours contre les juifs*. Cette chaîne continue est examinée sous ses divers angles : aspects littéraires, historiques et doctrinaux, tradition polémique, sujet d'actualité, avancée des travaux scientifiques d'édition et d'étude commentée, archéologie du terrorisme religieux, antijudaïsme ancien et antisémitisme contemporain. Les index placés à la fin du volume (Index biblique, Index des auteurs anciens et médiévaux) rendent compte aussi bien de l'argumentation que de la diversité des œuvres prises en considération.

L'exposé général sur le genre littéraire que constitue le dialogue contre les juifs est suivi de seize études rangées dans l'ordre chronologique de la matière examinée. Voici les titres.

Préambule

1. – Sébastien Morlet, Les dialogues *aduersus Iudaeos* : origine, caractéristiques, référentialité.

Justin de Néapolis

2. – Dan Jaffé, *Aduersus Iudaeos* : la loi et les observances dans le *Dialogus cum Tryphone Iudaeo*.
3. – Bernard Pouderon, La source de l'argumentation de Tryphon dans le *Dialogue* de Justin : confrontation de deux thèses.

4. – Olivier Munnich, Le judaïsme dans le *Dialogue avec Tryphon* : une fiction littéraire de Justin.

Antiquité tardive

5. – Laetitia Ciccolini, La *Controverse de Jason et Papiscus* : le témoignage de l'*Ad Vigilium episcopum de Iudaica incredulitate* faussement attribué à Cyprien de Carthage.
6. – Mickaël Ribreau, Quand deux allégories débattent devant les censeurs : fonctionnement rhétorique et argumentatif de l'*Altercatio Ecclesiae et Synagogae*.
7. – Patrick Andrist, Polémique religieuse et dialogue *aduersus Iudaeos* au service de la catéchèse, l'exemple de Cyrille de Jérusalem.
8. – Pierluigi Lanfranchi, L'image du judaïsme dans les dialogues *aduersus Iudaeos*.
9. – Christian Boudignon, « Le temps du saint baptême n'est pas encore venu ». Nouvelles considérations sur la *Doctrina Jacobi*.
10. – Vincent Déroche, Les dialogues *aduersus Iudaeos* face aux genres parallèles.

Moyen Âge

11. – Immacolata Aulisa, La polemica *aduersus Iudaeos* nell'agiografia dell'alto medioevo.
12. – Claudio Schiano, Il *Dialogo contro i giudei* di Nicola di Otranto tra fonti storiche e teologiche.
13. – Gilbert Dahan, Les questions d'exégèse dans les dialogues contre les juifs, XIIe-XIIIe siècles.
14. – Anna Sapir Abulafia, The Service of Jews in Christian-Jewish Disputations.
15. – Claire Soussen, La parole de l'autre, la prise en compte des arguments de l'adversaire dans la polémique anti-juive à la fin du Moyen Âge.
16. – Marie-Hélène Congourdeau, Dialogues byzantins du XIVe s. entre des chrétiens et des juifs.

Épilogue

17. – Philippe Bobichon, Persistance et avatars de la forme dialoguée dans la littérature chrétienne et juive de controverse : XIVe-XVIIIe siècles.

Claire Nesbitt, Mark Jackson (éd.), *Experiencing Byzantium*. Papers from the 44th Spring Symposium of Byzantine Studies, Newcastle and Durham, April 2011 (Society for the Promotion of Byzantine Studies. Publications 18). – Ashgate, Farnham 2013. 24 × 16 ; relié. XVI-390 p. Prix : 85 £.

Le Symposium réuni à Newcastle en avril 2011 mit à son ordre du jour le thème original et peu traité de l'expérimentation et de l'expérience, c'est-à-dire la question de savoir, à travers ce que l'homme d'aujourd'hui peut en percevoir, comment l'individu appréhendait son espace et son environnement et extériorisait ses impressions et ses émotions dans les divers domaines et les différentes activités de la vie : art, religion, paysage, rites liturgiques et auliques, conscience de soi, œuvres littéraires et musicales. Le volume contient dix-sept communications, réparties en six sections.

1. – Claire Nesbitt, Mark Jackson, Experiencing Byzantium.

Section I: Experiencing art

2. – Liz James, Things: art and experience in Byzantium.

3. – Warren T. Woodfin, Repetition and replication: sacred and secular patterned textiles.

Section II: Experiencing faith

4. – Béatrice Caseau, Experiencing the sacred.
5. – Andrew Louth, Experiencing the liturgy in Byzantium.
6. – Nikolaos Karydis, Different approaches to an early Byzantine monument: Procopius and Ibn Battuta on the church of St John at Ephesos.

Section III: Experiencing landscape

7. – Nikolas Bakirtzis, Locating Byzantine monasteries: spatial considerations and strategies in the rural landscape.
8. – Katie Green, Experiencing politiko: new methodologies for analysing the landscape of a rural Byzantine society.
9. – Vicky Manolopoulou, Processing emotion: litanies in Byzantine Constantinople.

Section IV: Experiencing ritual

10. – Heather Hunter-Crawley, The cross of light: experiencing divine presence in Byzantine Syria.
11. – Sophie V. Moore, Experiencing mid-Byzantine mortuary practice: shrouding the dead.

Section V: Experiencing self

12. – Scott Ashley, How icelanders experienced Byzantium, real and imagined.
13. – Myrto Hatzaki, Experiencing physical beauty in Byzantium: the body and the ideal.
14. – Dion C. Smythe, Experiencing self: how mid-Byzantine historians presented their experience.

Section VI: Experiencing stories

15. – Margaret Mullett, Experiencing the Byzantine text, experiencing the Byzantine tent.
16. – Georgia Frank, Sensing Ascension in early Byzantium.
17. – Alexander Lingas, From earth to heaven: the changing musical soundscape of Byzantine liturgy.

Ingela NILSSON, Paul STEPHENSON (éd.), *Wanted: Byzantium. The desire for a lost empire* (Acta Universitatis Upsaliensis. Studia Byzantina Upsaliensia 15). – Uppsala Universitet, Uppsala 2014. 24 × 16,5. IX-304 p.

L'attirance exercée aujourd'hui par Byzance, dans le monde occidental en particulier, est indéniable. Le monde de l'art est l'exemple le plus frappant. Il suffira d'évoquer le succès obtenu par les trois grandes expositions des dernières décennies (voir le nº 16) : *The glory of Byzantium* à New York en 1997, *Byzantium: faith and power 1261-1557* à New York en 2004, *Byzantium: 330-1453* à Londres en 2008. La vogue remonte plus haut : la Friedenskirche de Potsdam (nº 8), initiée en 1848, en est une bonne illustration, ainsi que la floraison des églises romano-byzantines construites en Europe aux 19e-20e siècles. Le souvenir et la fascination de Byzance sont conservés aussi dans la littérature, la théologie et la musique, ou encore le théâtre et le cinéma. Le présent volume dresse une sorte d'inventaire de cette influence et de cette survivance de Byzance à travers les derniers siècles. Dans la

revue de l'année passée (*REB* 72, 2014, p. 412-414) a été signalée la parution d'un volume collectif à visée partiellement identique : *Héritages de Byzance en Europe du Sud-Est à l'époque moderne et contemporaine* (éd. O. Delouis *et alii*, Athènes 2013). Après une introduction des deux éditeurs, qui annoncent le thème du volume et ses développements, l'ouvrage contient seize contributions, dont voici les titres.

1. – John Burke, Inventing and re-inventing Byzantium: Nikephoros Phokas, Byzantine studies in Greece, and 'New Rome'.
2. – Apostolos Spanos, Was innovation unwanted in Byzantium?
3. – Fedir Androshchuk, What does it mean to be Greek in Rus'? On identity and cultural transfer.
4. – Olof Heilo, When did Constantinople actually fall?
5. – Adam J. Goldwyn, "I come from a cursed land and from the depths of darkness": Life after death in Greek laments about the fall of Constantinople.
6. – Ersie Burke, Surviving exile: Byzantine families and the Serenissima 1453-1600.
7. – Helen Saradi, The three fathers of the Greek Orthodox Church: Greek paideia, Byzantine innovation and the formation of modern Greek identity.
8. – Tonje Haugland Sørensen, The mosaic in the apse: Friedenskirche and the construction of a desired past.
9. – Barbara Crostini, Paul Moore and more Psellos: still 'Wanted' in Byzantium?
10. – Tore Tvarnø Lind, Night at the museum: on the category of the 'Byzantine' in today's Byzantine chant.
11. – Helena Bodin, "Into golden dusk": Orthodox icons as objects of late modern and postmodern desire.
12. – Eric Cullhed, From Byzantium to the Andes.
13. – Thomas Sjösvärd, Perne in a gyre: the poetic representation of an ideal state in the Byzantine poems of W. B. Yeats.
14. – Przemysław Marciniak, And the Oscar goes to… the Emperor! Byzantium in the cinema.
15. – Paul Stephenson, Desiring and acquiring Byzantine artefacts in the USA: cultural property, restoration, and display.
16. – Isabel Kimmelfield, Exhibiting Byzantium: three case studies in the display and reception of Byzantine art, 1997-2008.

Paolo Odorico, *Des textes et des contextes dans la littérature byzantine. Un recueil autobiographique d'articles*. Édité par Roxana-Gabriela Curcă (Florilegium magistrorum historiae archaeologiaeque Antiquitatis et Medii Aevi 13). – Editura Academiei Române et Editura Istros a Muzeului Brăilei, Bucarest et Brăila 2013. 23 × 16,5 ; relié. 480 p.

À travers les brèves introductions qu'il insère au début de chacun des articles reproduits, l'auteur permet de saisir les ressorts et l'unité de sa recherche. Celle-ci s'exerce avant tout sur les micro-textes, les anthologies ou les *marginalia*, dans le but d'en découvrir la portée et la finalité et de pénétrer ainsi dans l'univers mental des hommes de ce temps. Les réflexions portent en particulier sur les florilèges, sur les notes brèves dispersées dans les manuscrits et sur certaines œuvres comme la Chronique de Georges le Moine, l'épopée de Digénis Akritas ou les lettres de

Théodore Daphnopatès. En guise de préface (p. 11-19), Ioan-Aurel Pop dresse le portrait de l'auteur et relève les lignes directrices de son œuvre. Suit la réimpression de vingt et une études, présentées sous cinq rubriques et dont voici les titres.

Gnomologika

1. – Lo *Gnomologium Byzantinum* e la recensione del cod. *Bibl. Nat. Athen.* 1070.
2. – La sapienza del Digenis. Materiali per lo studio dei *loci similes* nella recensione di Grottaferrata.
3. – Un esempio di lunga durata della trasmissione del sapere: Cecaumeno, Sinadinos, l'Antichità, l'Età Moderna.
4. – Gli gnomologi greci sacro-profani. Una presentazione.

Poïétika

5. – La sanzione del poeta. Antioco di S. Saba e un nuovo carme di Arsenio di Pantelleria.
6. – Il calamo d'argento. Un carme inedito in onore di Romano II.
7. – Poésies à la marge, réflexions personnelles ? Quelques observations sur les poésies du *Parisinus graecus* 1711.

Anagnoseis

8. – *Excerpta* di Giorgio Monaco nel cod. Marc. gr. 501 (= 555).
9. – « Parce que je suis ignorant ». *Imitatio* / *Variatio* dans la Chronique de Georges le Moine.
10. – «… Alia nullius momenti». A proposito della letteratura dei *marginalia*.
11. – Les miroirs des princes à Byzance. Une lecture horizontale.
12. – L'indicible transgression.
13. – *Oneirokritika* : critique des rêves ou critique par les rêves ?
14. – Le prix du ciel : donations et donateurs à Serrès (Macédoine) au XVIIe siècle.

Eikones / *Images*

15. – … *ἅπερ εἰσὶν ψευδέα* : les images des héros de l'Antiquité dans le *Digénis Akritas*.
16. – L'étranger et son imaginaire dans la littérature byzantine.
17. – Images d'une ville virtuelle : Serrès d'après les archives.
18. – L'image des Berbères chez les Byzantins : le témoignage de Corippe.

Thessalonika

19. – Les trois visages de la même violence : les trois prises de Thessalonique.
20. – L'Acropole de Thessalonique et autres lieux de la ville : des lectures et des questions.
21. – La sainteté en concurrence : la construction de la Vie de saint David de Thessalonique.

Stratis Papaioannou, *Michael Psellos. Rhetoric and authorship in Byzantium*. – Cambridge University Press, Cambridge 2013. 23 × 15 ; relié. XV-347 p.

Michel Psellos (1018-1078 ?) domine le monde intellectuel et littéraire du 11e siècle byzantin. Recensant cette œuvre immense et les manuscrits qui la transmettent, Paul Moore a relevé 1 176 textes, dont au moins le millier est authentique. Non content d'accumuler les textes, Michel Psellos a marqué le mouvement

littéraire et renouvelé les genres. C'est à ce personnage central qu'est dédiée la présente étude, où il est fait un appel constant aux textes eux-mêmes, qui sont toujours traduits et accompagnés d'une annotation à la fois précise et foisonnante. Deux points principaux sont abordés : l'évolution de la rhétorique sous son impulsion, l'entrée en scène délibérée de l'écrivain lui-même dans son œuvre.

L'auteur de l'étude, qui prépare une nouvelle édition de la correspondance si complexe de Michel Psellos, fournit une analyse serrée de la méthode littéraire du rhéteur. La première partie de l'ouvrage est consacrée au renouveau de la rhétorique assuré par Michel Psellos, qui s'inspire surtout de Grégoire de Nazianze, présenté comme le modèle du philosophe et du rhéteur dans le *Discours sur le style du Théologien*. Il se réapproprie la rhétorique des premiers siècles chrétiens, qu'il intègre à la philosophie, toutes deux constituant pour lui une science unique (σύμμικτος ἐπιστήμη). L'autorité et la renommée de Michel Psellos en la matière furent consacrées par le titre d'ὕπατος τῶν φιλοσόφων qui fut créé pour lui. La seconde partie, la plus originale, s'attache aux éléments autobiographiques et au culte de soi qui transparaissent à travers les textes, que leur objet soit rhétorique, philosophique, poétique ou historique : c'est l'apparition de l'auteur dans son œuvre et l'irruption du je dans le récit. Une certaine place est accordée à l'émotion, les nuances de la sensibilité individuelle sont décrites, un autoportrait est dessiné en creux. Ce point est largement commenté à partir d'une lettre à Michel Kèroularios qu'il a composée à l'occasion d'une naissance et dans laquelle il dit se sentir « une âme féminine », ainsi qu'à partir de trois éloges à l'adresse respective du même Michel Kèroularios, de Syméon Métaphraste et, plus particulièrement et plus naturellement, de sa mère Théodotè.

L'ouvrage est clos par un appendice instructif, qui donne des informations ponctuelles sur la fortune de l'œuvre de Michel Psellos (« Books and readers in the reception of Psellos », p. 250-267) ; cette diffusion est mesurée par le nombre de manuscrits conservés, parmi lesquels on citera en particulier le *Parisinus graecus* 1182, datable de la fin du 12[e] siècle. C'est l'époque de la plus grande vogue de Michel Psellos, considéré alors comme un écrivain classique et un modèle littéraire. Mais les soubresauts de 1204 interrompirent ce rayonnement. Son œuvre constitua dès lors une collection de musée plutôt qu'une référence littéraire. Au 17[e] siècle, Léon Allatios assura son renouveau, qui devait se maintenir et se développer dans les siècles suivants.

Rene PFEILSCHIFTER, *Der Kaiser und Konstantinopel. Kommunikation und Konfliktaustrag in einer spätantiken Metropole* (Millennium-Studien zu Kultur und Geschichte des ersten Jahrtausends n. Chr. 44). – De Gruyter, Berlin/Boston 2013. 24 × 17 ; relié. XIV-722 p., 1 carte.

Rene PFEILSCHIFTER, *Die Spätantike. Der eine Gott und die vielen Herrscher* (C.H. Beck Geschichte der Antike). – C.H. Beck, Munich 2014. 20,5 × 12,5. 304 p. Prix : 16,95 €.

Fruit d'une thèse, le premier ouvrage constitue une étude ample sur le pouvoir de l'empereur et la gestion des affaires de l'État dans la capitale. La recherche porte sur une période d'un peu plus de deux siècles, de 395 à 624 exactement, durant

lesquels l'empereur réside la plupart du temps dans la ville du Bosphore. Le rôle et l'influence des acteurs politiques apparaissent de manière éminente dans les conflits qui opposent la société au pouvoir, et il est dès lors instructif de voir comment les conflits sont résolus, au bénéfice de l'empereur en place. Autrement dit : la question se pose de savoir non comment l'empereur arrive au pouvoir, mais comment il conserve le pouvoir. Les trois premiers chapitres sont consacrés à la personne de l'empereur : son attachement à la ville, le culte de l'empereur avec le cérémonial de cour, la dévotion au trône au contact des quatre groupes d'influence dans la cité : l'armée, le peuple, l'Église, les élites. À chacun de ces quatre corps est ensuite dédié un chapitre, dans l'ordre qui vient d'être donné. Aux sept chapitres ainsi définis, viennent s'ajouter quatre autres chapitres, qui sont consacrés à des situations historiques exemplaires, qui illustrent au mieux l'intervention de ces différents groupes dans les crises les plus saillantes : la révolte de Nika (532), la victoire de Phokas sur Maurikios (602), le cas de Léon Ier et Zénon (457-491), les usurpations de Basiliskos (475/6) et de Phokas (602-610). À la fin de l'introduction, l'auteur souligne ce qu'elle doit à trois manuels de base : la *Prosopography of the Later Roman Empire* et les deux ouvrages de Raymond Janin sur les monuments et les institutions ecclésiastiques de Constantinople. Les notes témoignent de l'étendue des lectures et des travaux pris en compte.

Le second ouvrage est de moindre ampleur et d'ambition plus modeste. Il constitue une introduction générale à l'Antiquité tardive, selon le format de la collection où il se range ; l'époque est marquée par le passage du monde païen au monde chrétien et par la transformation de l'Empire romain en de nouvelles entités géographiques et politiques. Les six chapitres successifs offrent une vue historique générale selon la périodisation suivante dessinée par les titres des chapitres : 1. Am Ende der Antike: Kontinuität und Untergang, 2. Diokletian, die Tetrarchie und die Christen (284-305), 3. Das vierte Jahrhundert (306-395): der Beginn des christlichen Zeitalters, 4. Das fünfte Jahrhundert (395-518): die Völkerwanderung, 5. Das sechste und siebte Jahrhundert (518-641): Kaiser und Reich, 6. Epilog : die Spätantike als Epoche. L'exposé est complété par un aperçu bibliographique (p. 280-301), rangé par thèmes en correspondance avec chacun des chapitres.

Brigitte Pitarakis (éd.), *Hayat Kısa, Sanat Uzun. Bizans'ta Şifa Sanatı – Life is Short, Art Long. The Art of Healing in Byzantium.* – Pera Müzesi Yayını, Istanbul 2015. 28 × 24. 384 p.

L'exposition « Life is Short, Art Long. The Art of Healing in Byzantium » s'est tenue au Musée de Péra à Istanbul (Fondation Suna and İnan Kıraç) du 10 au 26 avril 2015 dans le cadre des 10 ans d'existence de cette institution. Ayant pour titre un célèbre aphorisme attribué à Hippocrate, elle était consacrée à la guérison à Byzance, envisagée du point de vue de la foi, de la magie et de la médecine rationnelle. Brigitte Pitarakis y avait rassemblé plus d'une centaine d'objets : sculptures et stèles funéraires, icônes de saints guérisseurs, amulettes et talismans à l'effigie de Chnoubis ou du roi Salomon, bols incantatoires, outils chirurgicaux (aiguilles, cuillères, spatules, forceps, cautères hémostatiques), outils pharmaceutiques, contenants divers (verres, pots à onguents), sceaux alimentaires, fioles de pèlerinage, encensoirs, mais aussi

manuscrits hippocratiques et imprimés, gravures et photographies anciennes des sanctuaires à miracles de Constantinople, herbiers contemporains. L'ouvrage, entièrement bilingue turc-anglais, en présente un catalogue luxueusement illustré qui se recommande par la rareté de certaines pièces conservées dans les musées archéologiques de Turquie et rarement exposées. Douze articles sur le thème de l'exposition (p. 12-192) précèdent la présentation des objets (p. 193-363). L'ensemble se clôt par une bibliographie (p. 364-380) et une carte. Signalons que, dans le Musée de Péra, un film d'images de synthèse d'A. Tayfun Öner de 9 mn consacré aux usages de l'eau à Constantinople fut également présenté. Voici le détail du volume.

1. – Vincent Déroche, Dream Healing: From Asklepios to the Physician Saints.
2. – Nancy P. Ševčenko, Healing Miracles of Christ and the Saints.
3. – Brigitte Pitarakis, Light, Water, and Wondrous Creatures: Supernatural Forces for Healing.
4. – Robert G. Ousterhout, Water and Healing in Constantinople: Reading the Architectural Remains.
5. – Alice-Mary Talbot, Constantinople: City of Miraculous Healings.
6. – Marie-Hélène Congourdeau, Medical Arts, Erudition, and Practice in the Byzantine Capital.
7. – Petros Bouras-Vallianatos, Contextualizing the Art of Healing by Byzantine Physicians.
8. – Frederick Lauritzen, Between the Past and the East: Symeon Seth's Nutritional Advice to Michael VII Doukas.
9. – Marie Cronier, The Manuscript Tradition of Dioscorides' De Materia Medica from Byzantium to the Arabs.
10. – Koray Durak, Dioscorides and Beyond: Imported Medicinal Plants in the Byzantine Empire.
11. – Brigitte Pitarakis, Empowering Healing: Substances, Senses, and Rituals.
12. – Christos Merantzas, The Embodied Self in Byzantine Culture.

Les 119 entrées du catalogue sont regroupées selon les catégories suivantes :

1. – Divine Healing (n°s 1-18).
2. – Demons, Symbols, and the Cosmos (n°s 19-39).
3. – Demons, Wondrous Cures in Constantinople (n°s 40-51).
4. – The Practice of Rational Medicine (n°s 52-85).
5. – Treatment with Medicinal Herb (n°s 86-93).
6. – Fighting Illness, Enhancing Good Health (n°s 94-119).

Stephen W. Reinert, *Late Byzantine and Early Ottoman Studies* (Variorum collected studies series. CS 902). – Ashgate Variorum, Farnham 2014. 23 × 15 ; relié. xiv-288 p. Prix : 85 £.

Le volume rassemble dix études, dont l'une constitue une première publication (n° 5), tandis que les neuf autres ont été publiées sur une décennie, de 1991 à 2002. La première présente une vue d'ensemble sur le morcellement des États et principautés autour de la Méditerranée orientale dans la dernière période de l'Empire byzantin (1204-1453). Pour le reste, l'essentiel des contributions, s'appuyant aussi bien sur les sources ottomanes que sur les chroniques byzantines, serbes ou italiennes,

concerne la bataille de Kosovo Polje en 1389, où Murād Ier fut battu et perdit la vie, et ses lendemains. Voici les titres des études reproduites.

1. – Fragmentation (1204-1453).
2. – From Niš to Kosovo Polje. Reflections on Murād I's final years.
3. – A Byzantine source on the battles of Bileća (?) and Kosovo Polje: Kydones' letters 396 and 398 reconsidered.
4. – A Greek view on the battle of Kosovo: Laonikos Chalkokondyles.
5. – Coping with political catastrophe in 1387: representations of nature in Manuel II Palaiologos' *Epistolary Discourse to Kabasilas*. [first publication]
6. – The Palaiologoi, Yıldırım Bāyezīd and Constantinople: June 1389-March 1391.
7. – Political dimensions of Manuel II Palaiologos' 1392 marriage and coronation: some new evidence.
8. – What the Genoese cast upon Helena Dragash's head: coins not *confecti*.
9. – Manuel II Palaeologos and his müderris.
10. – The Muslim presence in Constantinople, 9th-15th centuries: some preliminary observations.

Antonio RIGO (éd.), *Theologica minora. The minor genres of Byzantine theological literature*. Edited by Antonio RIGO in collaboration with Pavel ERMILOV & Michele TRIZIO (Byzantios 8). – Brepols, Turnhout 2013. 23,5 × 15,5. X-202 p.

Le volume collectif contient les communications faites à la 22e Conférence de l'Université orthodoxe Saint-Tikhon de Moscou tenue en novembre 2011. En dressant un panorama suggestif des genres littéraires secondaires de la théologie byzantine à travers le millénaire byzantin (4e-15e s.), il présente des informations intéressantes et parfois inédites qu'on n'est pas habitué à trouver dans de tels recueils. Dans le premier article, le plus long du volume (no 1, p. 1-50), est résumée avec précision l'évolution du genre littéraire des *képhalaia*, souvent regroupés en centuries et parfois enrichis d'acrostiches nominaux ou alphabétiques, depuis Évagre le Pontique, qui traduit sur un mode emprunté à l'Antiquité une pensée profonde dans un style étincelant et concis, et jusqu'aux frères Xanthopoulos au crépuscule de l'empire. Un mystérieux Théognoste illustre le genre aux 13e-14e siècles (no 2). Malachias le moine, l'exégète du Livre des Proverbes, est aussi difficile à identifier (no 3), de même que Léonce de Constantinople, auteur d'homélies (no 7). Sont analysés ensuite deux autres genres littéraires : le poème dit catanyctique (no 4), les questions-et-réponses (no 5) ; cette dernière forme littéraire n'apparaît pas toujours à l'état isolé, mais peut s'insérer comme partie d'un ouvrage plus large, comme c'est le cas dans le *Traité hagiorétique* inédit de Marc Kyrtos (no 6). Le dernier article étudie, comme cas d'école, la dispersion de l'œuvre de Michel Psellos dans les manuscrits des 13e-15e siècles (no 8). Voici les titres.

1. – Paul Géhin, Les collections de *kephalaia* monastiques : naissance et succès d'un genre entre création originale, plagiat et florilège.
2. – Peter van Deun, Exploration du genre byzantin des *kephalaia* : la collection attribuée à Théognoste.
3. – Reinhart Ceulemans, Malachias the Monk as a textual critic of LXX Proverbs.

4. – Antonia Giannouli, *Catanyctic* religious poetry. A survey.
5. – Pavel Ermilov, Towards a classification of sources in Byzantine question-and-answer literature.
6. – Antonio Rigo, Questions et réponses sur la controverse palamite. Un texte inédit d'origine athonite et son auteur véritable (Marc Kyrtos).
7. – Michel Asmus, Les énigmes d'un presbytre de Constantinople.
8. – Inmaculada Pérez Martín, The transmission of some writings by Psellos in thirteenth-century Constantinople.

Peter SCHREINER, *Orbis Byzantinus. Byzanz und seine Nachbarn. Gesammelte Aufsätze 1970-2011*. Herausgegeben von Alexandru SIMON und Cristina SPINEI (Florilegium magistrorum historiae archaeologiaeque Antiquitatis et Medii Aevi 12). – Editura Academiei Române et Editura Istros a Muzeului Brăilei, Bucarest et Brăila 2013. 23 × 16,5 ; relié. 431 p.

Le volume rassemble trente-six études, pour la plupart brèves, publiées entre 1970 et 2011. Dans un avant-propos, Victor Spinei retrace à grands traits la carrière de l'auteur et énumère ses champs de recherche préférés, ainsi que ses principaux ouvrages. Les articles qui sont reproduits ici et regroupés selon un critère géographique illustrent l'étendue de la recherche, qui embrasse l'ensemble de l'*Orbis Byzantinus*, et éclaircissent le plus souvent des points précis grâce au recours aux manuscrits et à leurs notes marginales, aux documents et aux archives. On relèvera qu'une étude bénéficie d'une première publication : c'est le n° 26, texte d'une conférence donnée à Galaţi (Roumanie) et qui fut d'ailleurs l'occasion de ce volume de réimpression (voir p. 18 et 20). Voici la liste des articles reproduits.

I. Der Westen

1. – Zur griechischen Schrift im hochmittelalterlichen Westen: Der Kreis um Liudprand von Cremona.
2. – Ein byzantinischer Reisender in Köln.
3. – Il Mar Nero, Costantinopoli ed il Portogallo: osservazioni sulla politica dinastica degli Assanidi.
4. – Ein neapolitanisches Testament und die byzantinische Kaisergeschichte.
5. – Bisanzio e Genova. Tentativo di un'analisi delle relazioni politiche, commerciali e culturali.
6. – La lode di Genova nelle fonti bizantine.
7. – Venezianer und Genuesen während der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts in Konstantinopel (1432-1434).
8. – Problemi dell'iconoclasmo nell'Italia meridionale e nella Sicilia.
9. – Eine griechische Grabinschrift aus dem Jahr 1186 in Corridonia. Mit einem Anhang über die Pepagomenoi.
10. – Der Dux von Dalmatien und die Belagerung Anconas im Jahre 1173. Zur Italien- und Balkanpolitik Manuels I.
11. – Venezia e l'impero latino.
12. – Feindliche Schwestern? Grundlinien der politischen und kulturellen Auseinanderentwicklung von Rom und Byzanz zwischen 330 und 1500.
13. – Gli intellettuali nelle colonie italiane dell'Oriente bizantino.

II. Die Welt der Slaven und der Norden
14. – Zur Ausrüstung des Kriegers in Byzanz, im Kiewer Russland und in Nordeuropa nach bildlichen und literarischen Quellen.
15. – Miscellanea Byzantino-Russica.
16. – Aspekte der wirtschaftlichen Beziehungen zwischen Byzanz und den Türkvölkern.
17. – Die byzantinische Missionierung als politische Aufgabe: Das Beispiel der Slaven.
18. – Städte und Wegenetz in Moesien, Dakien und Thrakien nach dem Zeugnis des Theophylaktos Simokates.
19. – Überlegungen zur Verbreitung der griechischen Sprache und der Entstehung der kyrillischen Schrift im bulgarischen Raum.
20. – Die Entstehung des Namens »Car« im Balkanraum aus historischer Sicht.
21. – Ein wiederaufgefundener Text der "Narratio de Russorum conversione" und einige Bemerkungen zur Christianisierung der Russen in byzantinischen Quellen.
22. – Die Gesandtschaftsreise des Nikephoros Gregoras nach Serbien (1326/27).
23. – Eine Schreibernotiz über Bulgaren am Vardar. Bemerkungen zur Bezeichnung "Bulgaren" in mittel- und spätbyzantinischen Quellen.
24. – Ein byzantinischer Gelehrter zwischen Ost und West. Zur Biographie des Isidor von Kiew und seinem Besuch in Lviv (1436).
25. – Zwei englische Soldaten in Mesembria.
26. – Karl Krumbacher (1856-1909) et Nikolaos Dossios (1856-après 1918). Les études byzantines et néogrecques à Galaţi à la fin du 19e siècle à la base des documents inédits [unpublizierter Vortrag].
27. – Das Schwarze Meer in der byzantinischen Geschichte und Literatur.

III. Mittelmeer und Naher Osten
28. – Theophylaktos Simokattes und das Perserbild der Byzantiner im 6. und 7. Jahrhundert.
29. – Das vergessene Zypern: Das byzantinische Reich und Zypern unter den Lusignan.
30. – Eine zweite Handschrift des "Ordo Portae" und der Wegbeschreibung in das Gebiet des Uzun Hasan. Mit einer Hypothese zur Verfasserfrage.
31. – Byzanz und die Mamluken in der 2. Hälfte des 14. Jahrhunderts.
32. – Bemerkungen zu vier melkitischen Patriarchen des 14. Jahrhunderts.

IV. Von Grenze zu Grenze: Versuche der Integration
33. – Metodi d'integrazione etnica nell'impero bizantino.
34. – Byzanz in Europa – Byzanz und Europa. Modelle der politischen und kulturellen Integration zwischen dem 6. und 15. Jahrhundert.
35. – Bilinguismus, Biliteralität und Digraphie in Byzanz.
36. – Von Kyrill zum Codex Cumanicus: Byzanz und Venedig im Osten der christlichen Ökumene zwischen Mythos und Wirklichkeit.

Klaas Spronk *et alii* (éd.), *Challenges and perspectives. Collected papers, resulting from the expert meeting of the Catalogue of Byzantine manuscripts programme held at the PThU in Kampen, the Netherlands on*

6th-7th November 2009. Edited by Klaas SPRONK, Gerard ROUWHORST & Stefan ROYÉ (Catalogue of Byzantine manuscripts in their liturgical context. Subsidia 1). – Brepols, Turnhout 2013. 28 × 21,5. XVII-336 p. (incluant les 18 planches couleur placées à la fin du volume).

Le volume est porteur d'un projet ambitieux de publications concernant les manuscrits byzantins de contenu liturgique ; on trouvera le détail du programme dans l'article final (nº 13). Le symposium tenu en novembre 2009 à la « Protestant Theological University » (PThU) de Kampen aux Pays-Bas était destiné à donner le départ de l'entreprise et à établir le plan d'un « Catalogue of Byzantine Manuscripts » (CBM) considérés dans leur contexte liturgique, l'attention étant portée sur les textes bibliques qui y sont incorporés. Après une série de remarques introductives relatives aux principes, au but et à la méthodologie, ainsi qu'à l'étude du contexte historico-liturgique de la Bible (Klaas Spronk, The study of the historical-liturgical context of the Bible: a bridge between 'East' and 'West'?), suivent les treize communications faites à cette session, dont voici les titres.

Part 1: The codico-liturgical method for codex classification

1. – Stefanos Alexopoulos, The place of the typikon in the codico-liturgical method.
2. – Marcello Garzaniti, The Gospel book and its liturgical function in the Byzantine-Slavic tradition.
3. – Stefan Royé, The cohesion between the Ammonian-Eusebian apparatus and the Byzantine liturgical pericope system in Tetraevangelion codices: stages in the creation, establishment and evolution of Byzantine codex forms.
4. – Sergei Ovsiannikov, The paschal spiral and different types of Byzantine and Slavonic lectionaries.

Part 2: Historical surveys of early Christian and Byzantine literature

5. – Gerard Rouwhorst, The liturgical reading of the Bible in Early Eastern Christianity. The protohistory of the Byzantine lectionary.
6. – Anatoly A. Alexeev, On Jerusalem vestiges of the Byzantine gospel lectionary.
7. – Theodora Antonopoulou, Byzantine homiletics: an introduction to the field and its study.

Part 3: Cataloguing manuscripts in local libraries

8. – Efthymios K. Litsas, The study of Mount Athos manuscripts: problems and suggestions.
9. – Joan Lena, The Byzantine manuscripts in the Central State Archive of Albania (Tirana).
10. – Stefan Royé, The coenobitic Τυπικόν and principles of liturgical codex composition. The liturgical context of the collection of Byzantine manuscripts of Mone Karakallou.

Part 4: Challenges and perspectives

11. – Stefanos Alexopoulos, Demetrios Tzerpos †, The necessity and challenges of a liturgical series in the Catalogue of Byzantine Manuscripts.
12. – Marcello Garzaniti, Greek and Slavic manuscripts with biblical content. Annotations toward the construction of new catalogues.
13. – CBM Editors, The CBM publication plan (in cooperation with Brepols Publishers).

Cornelia A. TSAKIRIDOU, *Icons in time, persons in eternity. Orthodox theology and the aesthetics of the Christian image*. – Ashgate, Farnham 2013. 25 × 17,5 ; relié. XIII-355 p., 8 pl. Prix : 65 £, 75 €.

L'attrait et la fascination qu'exerce l'icône sur l'incroyant comme sur le croyant se prêtent à des discours multiples, qui n'arriveront jamais à épuiser son essence et à expliquer son aura. La présente étude choisit d'aborder la description de l'icône par le biais d'un concept rarement sollicité en ce domaine, celui d'*énargeia* (ἡ ἐνάργεια), qui signifie clarté, évidence, claire vision. L'idée est plus fréquemment utilisée par la rhétorique pour décrire la qualité d'une description qui est assez vivante pour donner l'illusion d'une présence, et elle est appliquée en particulier à l'*ekphrasis*. C'est par le même moyen que l'art de l'iconographe arrive à imposer au spectateur une personne, une attitude, un regard au-delà de l'analyse et d'une prise de conscience réfléchie. L'icône introduit ainsi dans un monde imaginaire en rendant présent l'absent et en transportant l'esprit dans la transcendance.

L'auteur étend son étude à l'art chinois et japonais ou à l'art moderne occidental qui, au-delà des modes de représentation et des procédés picturaux et par d'autres voies, font accéder l'homme à un monde imaginaire. Mais sa réflexion se développe surtout à partir des textes classiques de la spiritualité byzantine : Pères du désert, Denys l'Aréopagite, Maxime le Confesseur, Théodore Stouditès, mais surtout Jean Damascène, qui demeure le meilleur interprète de l'iconologie orthodoxe durant et après l'iconoclasme. L'image surpasse la théologie discursive et autorise un accès direct au monde transcendant, en dehors de toute idée d'art ou de message. Le contact se passe directement, car l'éclat (ἡ ἐνάργεια) de l'icône impose sa propre évidence, au-delà de toute connaissance, explication ou déconstruction. L'icône, devenant une sorte de théophanie fugitive, introduit le croyant à la contemplation et, par avance, à la vision béatifique.

Constantin ZUCKERMAN (éd.), *Constructing the seventh century* (Collège de France – CNRS. Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance. Travaux et mémoires 17). – Association des Amis du Centre d'histoire et civilisation de Byzance, Paris 2013. 24 × 17 ; relié. VIII-930 p.

L'espace chronologique, le 7e siècle, constitue le point de jonction des études regroupées dans cet épais volume de *Travaux et mémoires*. L'éditeur annonce dans la préface le contenu des exposés qu'il a rassemblés et qu'il a répartis sous cinq rubriques. Une première partie est consacrée à la querelle antijudaïque et aux opuscules qu'elle engendra, plus particulièrement les *Dialogica polymorpha antiiudaica*, qui témoignent de la situation politique de Jérusalem et de la menace arabe au 7e siècle et dont une version slavonne éclaire la portée. Dans une deuxième partie sont rassemblées quatre études d'incidence historique plus ponctuelle. Suit la section la plus étendue (p. 321-636), consacrée à l'évolution de diverses fonctions et dignités byzantines au 7e siècle ; on mentionnera en particulier l'étude no 10 sur les commerciaires (p. 351-538). La quatrième partie concerne l'irruption des Arabes en Égypte à partir de l'année 640 et analyse quelques documents de cette époque. La dernière

section enfin pousse plus loin au nord et à l'est, vers l'exploration de la forêt et de la steppe, et l'étude n° 19 est la plus conséquente (p. 769-864). Voici la liste des vingt contributions.

I. Dialogica polymorpha antiiudaica *(CPG 7796, olim* Dialogus Papisci et Philonis iudaeorum cum monacho*)*

1. – Patrick Andrist (avec le concours de Vincent Déroche), Questions ouvertes autour des *Dialogica polymorpha antiiudaica*.
2. – Dmitry Afinogenov, Patrick Andrist, Vincent Déroche, La recension γ des *Dialogica polymorpha antiiudaica* et sa version slavonne, *Disputatio in Hierosolymis sub Sophronio Patriarcha* : une première approche.
3. – Patrick Andrist, Essai sur la famille γ des *Dialogica polymorpha antiiudaica* et de ses sources : une composition d'époque iconoclaste ?
4. – Claudio Schiano, Les *Dialogica polymorpha antiiudaica* dans le Paris. Coisl. 193 et dans les manuscrits de la famille β.

II. Wars and disturbances

5. – Georges Kiourtzian, L'incident de Cnossos (fin septembre/début octobre 610).
6. – Constantin Zuckerman, Heraclius and the return of the Holy Cross.
7. – Denis Feissel, Jean de Soloi, un évêque chypriote au milieu du VIIe siècle.
8. – Marek Jankowiak, The first Arab siege of Constantinople.

III. Offices, titles, and office-holders

9. – Constantin Zuckerman, Silk "made in Byzantium": a study of economic policies of Emperor Justinian.
10. – Federico Montinaro, Les premiers commerciaires byzantins.
11. – Georges Sidéris, Sur l'origine des anges eunuques à Byzance.
12. – Christian Settipani, The seventh-century Bagratids between Armenia and Byzantium.
13. – Mikaël Nichanian, La distinction à Byzance : société de cour et hiérarchie des dignités à Constantinople (VIe-IXe s.).

IV. The beginnings of Arab Egypt

14. – Phil Booth, The Muslim conquest of Egypt reconsidered.
15. – Jean Gascou, Arabic taxation in the mid-seventh-century Greek papyri.
16. – Youssef Ragheb, Les premiers documents arabes de l'ère musulmane. Annexe : Annie Pralong, L'inscription arabe de la basilique de la plage de Kourion.
17. – Frédéric Imbert, Graffiti arabes de Cnide et de Kos : premières traces épigraphiques de la conquête musulmane en mer Égée.

V. The forest and the steppe

18. – Étienne de La Vaissière, Ziebel Qaghan identified.
19. – Michel Kazanski, The middle Dnieper area in the seventh century: an archaeological survey.
20. – Rimma D. Goldina, Igor Ju. Pastushenko, Elizaveta M. Chernykh, The Nevolino culture in the context of the 7th-century East-West trade: the finds from Bartym.

OUVRAGES REÇUS

HAVLÍKOVÁ Lubomíra, Peter IVANIČ, Martin HETÉNYI, *In the footsteps of St. Cyril and Methodius. Selective bibliography of works from Bohemia and Slovakia published in 1945-2011* (Constantine the Philosopher University in Nitra. Faculty of Arts). – Nitra 2013. 25 × 17,5 ; relié. 236 p. [Publié en Slovaquie, l'ouvrage contient un relevé de 2 180 titres d'ouvrages et d'articles concernant les deux apôtres des Slaves, Constantin/Cyrille et Méthode, et provenant d'auteurs slovaques et tchèques.]

MOUTON Jean-Michel *et alii* (éd.), *Mariage et séparation à Damas au Moyen Âge. Un corpus de 62 documents juridiques inédits entre 337/948 et 698/1299*. Publiés et présentés par Jean-Michel MOUTON, Dominique SOURDEL et Janine SOURDEL-THOMINE (Documents relatifs à l'histoire des croisades 21). – Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris 2013. 25 × 16,5. 327 p. [Conservés à Istanbul, les documents édités constituent un témoignage éclairant sur l'Orient musulman médiéval au temps des croisades. Ils sont reproduits sur 57 planches (p. 267-323).]

POLYMÉROU-KAMÈLAKÈ Aikatérinè (éd.), *Κωνσταντίνος Ψάχος: ο μουσικός, ο λόγιος*. Πρακτικά ημερίδας. Ανατολική Αίθουσα του Μεγάρου της Ακαδημίας Αθηνών. 30 Νοεμβρίου 2007 (Δημοσιεύματα του Κέντρου Ερεύνης της Ελληνικής Λαογραφίας 29). – Académie d'Athènes, Athènes 2013. 24 × 17 ; relié. 339 p., 1 CD. [Série d'études sur le musicologue Constantin Psachos (1869-1949) : ses activités, ses publications musicales, ses compositions, sa bibliothèque et ses archives.]

IN MEMORIAM

JACQUES LEFORT
(1939-2014)

Jacques Lefort est décédé à Paris le 23 août 2014 à l'âge de 75 ans. Ancien directeur d'études à l'École pratique des hautes études (EPHE, IVe section, sciences historiques et philologiques), ses travaux sur l'économie, la société rurale et les archives byzantines ont marqué une génération d'historiens.

Né en 1939 à Nantua (Ain) dans une famille de scientifiques, il fut attiré vers l'histoire par son professeur au lycée d'Enghien, la résistante Lucie Aubrac. En Sorbonne, il suivit les cours d'histoire byzantine de Paul Lemerle et obtint son diplôme d'études supérieures en 1961. Reçu à l'agrégation, il devint pensionnaire de la Fondation Thiers aux côtés du sociologue Daniel Defert et du philosophe Jacques Rancière (promotion 1966), avec lesquels il resta lié. Il soutint sa thèse de 3e cycle en 1971 sous la direction de Paul Lemerle, entra au CNRS et succéda en 1979 à Nicolas Svoronos comme directeur d'études à l'EPHE, où il occupa la chaire d'« Histoire des institutions de l'Empire byzantin » jusqu'en 2003.

Son parcours personnel épousa les aventures intellectuelles du temps : matérialisme historique, structuralisme, positivisme revisité par les travaux de Michel Foucault dont il suivit les séminaires au Collège de France, ou informatique. Brièvement conduit à étudier la rhétorique byzantine, il resta historien et géographe avant tout, dans une tradition très française, et sous l'influence de Paul Toubert il choisit de se consacrer à « l'histoire de l'occupation du sol dans l'Empire byzantin ». Partisan de l'interdisciplinarité et du travail de groupe, faisant en Grèce et en Turquie de fréquentes prospections de terrain, Jacques Lefort n'hésitait pas à convoquer la géologie, la palynologie, la topographie, l'archéologie, les traités de botanique, les récits de voyageurs et autant de collaborateurs pour appréhender au plus près l'environnement et les paysages de Macédoine et de Bithynie à l'époque

Revue des Études Byzantines 73, 2015, p. 463-468. doi : 10.2143/REB.73.0.3132057

byzantine. Les deux ouvrages collectifs qu'il publia sur ces régions (n°s 23 et 57) sont de rares exemples d'une approche historique et géographique globale, où l'homme byzantin et son milieu ne font qu'un.

Formé à la paléographie et à la diplomatique, Jacques Lefort fut dirigé par son maître Paul Lemerle vers les archives du Mont Athos, lesquelles ne cessèrent de nourrir ses études sur la société rurale en Macédoine. Muni d'une érudition rarement prise en défaut et d'un style épuré si caractéristique, il signa d'abord seul puis en collaboration le volume d'Esphigménou (1973) – sa thèse de doctorat –, les quatre volumes d'Iviron (1985-1995) et les trois volumes de Vatopédi (depuis 2001) dans la collection des Archives de l'Athos, dont il assuma la direction de 1989 à sa mort. C'est à lui que l'on doit l'harmonisation et la cohérence actuelle de ces volumes, conçus comme ne devant faire qu'un seul et vaste livre, selon le souhait de Paul Lemerle.

Deux brèves contributions parurent tardivement dans la *Revue des études byzantines* : un hommage à Nicolas Oikonomidès et son dernier article, sur le traité des *Géoponiques* (n°s 55 et 72). Il inaugura en 2003 une nouvelle collection, *Bilans de recherche*, où 20 de ses articles furent précédés d'une notice autobiographique (n° 66). Un hommage lui a été rendu au Collège de France à Paris par ses anciens collègues et amis le 24 janvier 2014.

Il repose dans son village familial de Lalleyriat, dans le Jura.

Olivier DELOUIS

BIBLIOGRAPHIE

1. – Prooimion de Michel, neveu de l'archevêque de Thessalonique, didascale de l'Évangile, *Travaux et Mémoires* 4, 1970, p. 375-393.
2. – Monastère d'Esphigménou. Mission de M. Lefort en septembre 1968 et avril 1969, *ibidem*, p. 523-524.
3. – *Actes d'Esphigménou* (Archives de l'Athos 6), Paris 1973, 244 p.
4. – Fiscalité médiévale et informatique : recherches sur les barèmes pour l'imposition des paysans byzantins du XIVe siècle, *Revue Historique* 512, 1974, p. 315-356.
5. – Rhétorique et politique : trois discours de Jean Mauropous en 1047, *Travaux et Mémoires* 6, 1976, p. 265-303.
6. – Analyse automatique des documents fiscaux byzantins, dans *Informatique et histoire médiévale* (Collection de l'École française de Rome 31), Rome 1977, p. 277-289.
7. – Observations diplomatiques et paléographiques sur les praktika du XIVe siècle, dans *La paléographie grecque et byzantine* (Colloques internationaux du CNRS 449), Paris 1977, p. 461-472.
8. – En Macédoine orientale au Xe siècle : habitat rural, communes et domaines, dans *Occident et Orient au Xe siècle* (Publications de l'Université de Dijon 57), Paris 1979.

9. – (avec R. Bondoux, M.-F. Rouan, I. Sorlin) Temps et histoire I : Le prologue de la Chronique Pascale, *Travaux et Mémoires* 7, 1979, p. 223-301.
10. – De Bolbos à la plaine du Diable. Recherche topographique en Chalcidique byzantine, *Travaux et Mémoires* 7, 1979, p. 465-489.
11. – Une grande fortune foncière aux Xe-XIIIe s. : les biens du monastère d'Iviron, dans *Structures féodales et féodalisme dans l'Occident méditerranéen (Xe-XIIIe siècles)* (Collection de l'École française de Rome 44), Rome 1980, p. 727-742.
12. – *Documents grecs dans les archives de Topkapı Sarayı, contribution à l'histoire de Cem sultan*, Ankara 1981, 216 p.
13. – Le cadastre de Radolibos (1103), les géomètres et leurs mathématiques, *Travaux et Mémoires* 8, 1981, p. 269-313.
14. – *Villages de Macédoine, Notices historiques et topographiques sur la Macédoine orientale au Moyen Âge*. 1, *La Chalcidique occidentale* (Travaux et Mémoires, Monographies 1), Paris 1982, 216 p.
15. – Lettre du podestat et des seigneurs de Chio au sultan Soliman le Magnifique (1533), *Travaux et recherches en Turquie 1982* (Collection Turcica 2), Louvain 1983, p. 55-61.
16. – Habitats fortifiés en Macédoine orientale au Moyen Âge, dans *Castrum 1. Habitats fortifiés et organisation de l'espace en Méditerranée médiévale* (Travaux de la Maison de l'Orient 4), Lyon 1983, p. 99-103.
17. – (avec J.-M. Martin) Fortifications et pouvoirs en Méditerranée (Xe-XIIe siècles), *ibidem*, p. 197-204.
18. – (avec D. Papachryssanthou) Les premiers Géorgiens à l'Athos dans les documents byzantins, *Bedi Kartlisa* 41, 1983, p. 27-33.
19. – (avec J. Beaucamp *et alii*) La Chronique Pascale : le temps approprié, dans *Le temps chrétien de la fin de l'Antiquité au Moyen Âge* (Colloques internationaux du CNRS 604), Paris 1984, p. 451-468.
20. – (avec N. Oikonomidès et D. Papachryssanthou, et la collaboration d'H. Métrévéli) *Actes d'Iviron*. I, *Des origines au milieu du XIe siècle* (Archives de l'Athos 14), Paris 1985, 318 p.
21. – Radolibos : population et paysage, *Travaux et Mémoires* 9, 1985, p. 195-234.
22. – (avec C. Morrisson et J.-P. Sodini) Essor et crise : la fin de Byzance, dans *Le grand atlas de l'archéologie*, Paris 1985, p. 142-143.
23. – (avec P. Bellier, R.-C. Bondoux, J.-C. Cheynet, B. Geyer, J.-P. Grélois, V. Kravari) *Paysages de Macédoine, leurs caractères, leur évolution à travers les documents et les récits des voyageurs* (Travaux et Mémoires, Monographies 3), Paris 1986, 311 p.
24. – Population and Landscape in Eastern Macedonia during the Middle Ages: The Example of Radolibos, dans A. Bryer, H. Lowry (éd.), *Continuity and Change in Late Byzantine and Early Ottoman Society*, Birmingham-Washington 1986, p. 11-21.
25. – (avec J.-M. Martin) Le sigillion du catépan d'Italie Eustathe Palatinos pour le juge Byzantios (décembre 1045), *Mélanges de l'École française de Rome* 98, 1986, p. 525-542.
26. – Une exploitation de taille moyenne au XIIIe siècle en Chalcidique, dans *Ἀφιέρωμα στὸν Νίκο Σβορῶνο*, I, Réthymnon 1986, p. 362-372.

27. – La Rome d'Orient qui régna sur le monde, *Géo*, mars 1987, p. 113-116.
28. – Le territoire : introduction, dans G. Noyé (éd.), *Castrum 2. Structures de l'habitat et occupation du sol dans les pays méditerranéens : les méthodes et l'apport de l'archéologie extensive*, Rome-Madrid 1988, p. 393-394.
29. – (avec N. Oikonomidès et D. Papachryssanthou, et la collaboration de V. Kravari et d'H. Métrévéli) *Actes d'Iviron*. II, *Du milieu du* XIe *siècle à 1204* (Archives de l'Athos 16), Paris 1990, 368 p.
30. – (avec V. Kravari et C. Morrisson, éd.) *Hommes et richesses dans l'Empire byzantin*. II, VIIIe-XVe *siècle* (Réalités byzantines 3), Paris 1991, 390 p.
31. – (avec J.-M. Martin) L'organisation de l'espace rural : Macédoine et Italie du Sud (Xe-XIIIe siècle), *ibidem*, p. 11-26.
32. – Population et peuplement en Macédoine orientale, IXe-XVe siècle, *ibidem*, p. 63-82.
33. – Anthroponymie et société villageoise (X^{e}-XIVe siècle), Séminaire EPHE IVe Section, *ibidem*, p. 225-238.
34. – (avec R. Bondoux, J.-C. Cheynet, J.-P. Grélois, V. Kravari) *Géométries du fisc byzantin, édition, traduction, commentaire* (Réalités byzantines 4), Paris 1991, 295 p.
35. – Toponymie et anthroponymie : le contact entre Grecs et Slaves en Macédoine, dans J.-M. Poisson (éd.), *Castrum 4. Frontière et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen Âge*, Rome-Madrid 1992, p. 161-171.
36. – (avec J.-M. Martin), De l'évêché au village : les frontières mineures en Italie du Sud et en Macédoine, *ibidem*, p. 340-341.
37. – (avec B. Geyer et F. Planet) Prospection dans la région de Bursa 1990, dans *IX Arastirma sonuçlari toplantisi*, Ankara 1992, p. 109-118.
38. – Rural Economy and Social Relations in the Countryside, *Dumbarton Oaks Papers* 47, 1993, p. 101-113.
39. – Tableau de la Bithynie au XIIIe siècle, dans É. Zachariadou (éd.), *The Ottoman Emirate (1300-1389)*, Réthymnon 1993, p. 101-117.
40. – (avec N. Oikonomidès, D. Papachryssanthou et V. Kravari, et la collaboration d'H. Métrévéli) *Actes d'Iviron*. III, *De 1204 à 1328* (Archives de l'Athos 18), Paris 1994, 412 p.
41. – Les communications entre Constantinople et la Bithynie, dans C. Mango et G. Dagron (éd.), *Constantinople and its Hinterland*, Aldershot 1995, p. 207-218.
42. – (avec N. Oikonomidès, D. Papachryssanthou et V. Kravari, et la collaboration d'H. Métrévéli), *Actes d'Iviron*. IV, *De 1328 au début du* XVIe *siècle* (Archives de l'Athos 19), Paris 1995, 260 p.
43. – Constantinople et la Bithynie, ou les fonctions d'un hinterland, *Mélanges de l'École française de Rome* 108, 1996, p. 366-369.
44. – R. Hodges et D. Whitehouse, *Mahomet, Charlemagne et les origines de l'Europe* (Réalités byzantines 5), trad. par C. Morrisson avec la collaboration de J. Lefort et J.-P. Sodini, Paris 1996, 189 p.
45. – L'Empire byzantin, dans J. Tulard (éd.), *Les empires occidentaux de Rome à Berlin*, Paris 1997, p. 109-138.
46. – Articles « Athos », « mesures », « Olympe », dans A. Vauchez (éd.), *Dictionnaire Encyclopédique du Moyen Âge*, Paris 1997, p. 143-146, 993, 1105.
47. – La brève histoire du jeune Bragadin, dans I. Ševčenko, I. Hutter (éd.), *Ἀετός. Studies in honour of Cyril Mango*, Stuttgart-Leipzig 1998, p. 210-219.

48. – Le coût des transports à Constantinople, portefaix et bateliers au XVe siècle, dans *Εὐψυχία. Mélanges offerts à Hélène Ahrweiler* (Byzantina Sorbonensia 16), Paris 1998, p. 413-425.
49. – (avec K. Smyrlis) La gestion du numéraire dans les monastères byzantins, *Revue numismatique* 153, 1998, p. 187-215.
50. – La transmission des biens en milieu paysan dans la première moitié du XIVe siècle en Macédoine, dans J. Beaucamp, G. Dagron (éd.), *La transmission du patrimoine, Byzance et l'aire méditerranéenne* (Travaux et Mémoires, Monographies 11), Paris 1998, p. 161-177.
51. – La représentation de l'espace et du paysage dans les documents de l'Athos, dans A. Bazzana (éd.), *Castrum 5. Archéologie des espaces agraires méditerranéens au Moyen Âge*, Madrid-Rome-Murcie 1999, p. 103-112.
52. – La fortune foncière de Vatopédi hors de l'Athos avant la fin du XIIIe siècle, dans P. Gounaridès (éd.), *Ἱερὰ μονὴ Βατοπεδίου, ἱστορία καὶ τέχνη* (Ἀθωνικὰ Σύμμεικτα 7), Athènes 1999, p. 43-54.
53. – (avec J. Bompaire, V. Kravari et Ch. Giros) *Actes de Vatopédi*. I, *Des origines à 1329* (Archives de l'Athos 21) Paris 2001, 475 p.
54. – (avec B. Geyer et R. Dalongeville) Les niveaux du lac de Nicée au Moyen Âge, dans J.-M. Martin (éd.), *Castrum 7. Zones côtières littorales dans le monde méditerranéen au Moyen Âge : défense, peuplement, mise en valeur*, Rome-Madrid 2001, p. 77-93.
55. – *In memoriam* : Nicolas Oikonomidès, *Revue des études byzantines* 59, 2001, p. 251-254.
56. – The Rural Economy, Seventh-Twelfth Centuries, dans A. E. Laiou (éd.), *The Economic History of Byzantium from the Seventh through the Fifteenth Century* (Dumbarton Oaks studies 39), Washington 2002, p. 231-310 [cf. n° 66 pour la version française].
57. – (avec B. Geyer, éd.) *La Bithynie au Moyen Âge* (Réalités byzantines 9), Paris 2003, 296 p.
58. – Les miniatures de Matrakci, *ibidem*, p. 99-112.
59. – (avec B. Geyer, Y. Koç et Ch. Châtaignier) Les villages et l'occupation du sol au début de l'époque moderne, *ibidem*, p. 411-430.
60. – Les grandes routes médiévales, *ibidem*, p. 461-472.
61. – (avec B. Geyer) L'évolution de l'occupation du sol et du paysage, *ibidem*, p. 535-545.
62. – Mesure fiscale de la terre à Byzance, dans L. Moulinier, L. Teisseyre-Sallmann, C. Verna (éd.), *La juste mesure. Quantifier, évaluer, mesurer entre Orient et Occident (VIIIe-XVIIIe siècle)*, Saint-Denis 2005, p. 23-33.
63. – (avec C. Morrisson et J.-P. Sodini, éd.) *Les villages dans l'Empire byzantin (IVe-XVe siècle)* (Réalités byzantines 11), Paris 2005, 591 p.
64. – Les villages de Macédoine orientale au Moyen Âge (X^{e}-XIVe siècle), *ibidem*, p. 289-299.
65. – (avec V. Kravari, Ch. Giros et K. Smyrlis) *Actes de Vatopédi*. II, *De 1330 à 1376* (Archives de l'Athos 22), Paris 2006, 525 p.
66. – *Société rurale et histoire du paysage à Byzance* (Bilans de recherche 1), Paris 2006, 524 p. – Sont réimprimés les 20 articles suivants : n°s 4, 8, 10, 13, 16, 21, 26, 31, 32, 33, 35, 38, 39, 49, 50, 51, 54, 56, 62, 64.
67. – Population et démographie, dans J.-C. Cheynet (éd.), *Le monde byzantin*. II, *L'Empire byzantin (641-1204)* (Nouvelle Clio), Paris 2006, p. 203-219.

68. – Économie et société rurales, *ibidem*, p. 221-247.
69. – La population et l'évolution démographique, dans A. Laiou et C. Morrisson (éd.), *Le monde byzantin*. III, *L'empire grec et ses voisins, XIIIe-XVe siècle* (Nouvelle Clio), Paris 2011, p. 71-77.
70. – Économie et société rurales, *ibidem*, p. 79-93.
71. – (avec J.-P. Grélois, trad.) *Géoponiques* (Collège de France – CNRS. Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance, Monographies 38), Paris 2012.
72. – Note sur antipathie et sympathie dans les *Géoponiques*, *Revue des études byzantines* 71, 2013, p. 285-293.
73. – (avec V. Kravari, Ch. Giros, K. Smyrlis et R. Estangüi Gómez) *Actes de Vatopédi*. III, *De 1377 à 1500* (Archives de l'Athos 23), Paris, à paraître.

N'ont pas été inclus dans cette bibliographie les « Rapports sur les conférences » publiés dans l'*Annuaire de l'École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques* de 1982 à 2004, qui documentent l'histoire du séminaire de Jacques Lefort. Ces rapports sont aisément accessibles sur le site persee.fr. Trois longs articles consacrés à la question palestinienne en Israël après la guerre des Six Jours n'ont pas non plus été indiqués (*Le Monde* des 18, 19 et 21 août 1967).

IN MEMORIAM

CHRISTOPHER WALTER (1925-2014)

Christopher Walter est né le 21 août 1925 à Norwich (Norfolk, Angleterre). Il a fait ses études secondaires de 1935 à 1943 à la Westminster School de Londres, ses études supérieures de 1947 à 1950 à l'université d'Oxford. De tradition anglicane, il fut reçu dans l'Église catholique romaine et baptisé le 31 mars 1945 à Charlottetown (Canada), au cours de son service militaire dans l'armée britannique (1944-1947). C'est à la Becket School de Nottingham, où il enseigne l'histoire et l'histoire de l'art durant une période de sept ans, qu'il fera la connaissance de la congrégation religieuse qui tenait alors ce collège et à laquelle il dédiera sa vie. Il apprend en effet que les Assomptionnistes ont fondé un Institut d'études byzantines, qui éveille son intérêt, car il désire se consacrer à l'étude de l'art byzantin. C'est ainsi qu'il entre dans la congrégation des Assomptionnistes et fait sa première profession religieuse en 1959, alors âgé de trente-quatre ans ; il prend en religion le nom de Julian[1], dont il signera certains articles. Après le noviciat, il gagne Rome pour les études de philosophie scolastique (1959-1961) et de théologie (1961-1965), qu'il effectue à l'Angelicum, l'université des Dominicains qui y dispensent l'enseignement de saint Thomas d'Aquin, le Docteur angélique. Ces années sont fructueuses aussi pour ses recherches iconographiques grâce au riche matériau que rassemblent les églises, les musées et les sites archéologiques de la Ville éternelle. Il est ordonné prêtre en juillet 1964.

En 1965, il gagne Paris et prépare, sous la direction d'André Grabar, sa thèse de doctorat, qu'il soutient en Sorbonne en juin 1967. Le titre est le

1. Un confrère anglais m'a indiqué l'origine probable de ce choix : un hommage rendu à sa compatriote Julienne de Norwich (Julian of Norwich), célèbre mystique et femme de lettres du 14e siècle ; voir la notice de R. Aubert, *DHGE* 28, 2003, col. 555-557, avec l'imposante bibliographie qui atteste son renom.

Revue des Études Byzantines 73, 2015, p. 469-477. doi : 10.2143/REB.73.0.3132058

suivant : *L'iconographie des conciles dans la tradition byzantine* ; l'ouvrage paraît en 1970 dans la collection des « Archives de l'Orient chrétien ». Christopher Walter gardera toujours en arrière-plan cette première étude sur un thème alors nouveau et apportera au long des années d'utiles compléments. Durant toutes ses années parisiennes (1965-1980), il assurera divers services d'aumônerie, gardera le souci de la pastorale et contribuera à l'élan œcuméniste suscité par le concile Vatican II (1962-1965), dont il a suivi les travaux durant son séjour romain. Officiellement affecté à l'Institut français d'études byzantines en 1967, il assure une étroite collaboration avec les autres membres de l'Institut, même s'il a l'impression, en partie fondée, que son travail n'est pas apprécié à l'égal des recherches que mène le reste de l'équipe sur l'histoire de l'Église byzantine, l'édition de textes jusqu'alors inconnus, la sigillographie ou la codicologie.

La dispersion de l'Institut byzantin des Assomptionistes commence en 1980, lorsque la congrégation décide d'abandonner ses deux instituts de recherche, études byzantines et études augustiniennes, devant la raréfaction des vocations religieuses et le poids des charges financières. Tout en continuant ses travaux, Christopher Walter s'éloigne alors de Paris et renouvelle en même temps ses recherches en gagnant successivement deux centres importants de l'art byzantin, Belgrade d'abord (1980-1982), Athènes ensuite (1982-1996). Là il succède à Daniel Stiernon, qui avait pris la suite de Grégoire Nowack (1918-1977), disparu prématurément et lui-même successeur de Sévérien Salaville (1881-1965). L'ancien directeur de l'Institut de Kadiköy et des *Échos d'Orient* avait fondé à Athènes un Centre byzantin en 1949 et constitué une bibliothèque spécialisée, qui était riche surtout pour le secteur de la liturgie byzantine, domaine préféré de Sévérien Salaville[2]. À Athènes, Christopher Walter sut attirer, autour de cette bibliothèque, de nombreux chercheurs, surtout des iconographes et des historiens de l'art, en particulier des Serbes dont il avait fait la connaissance durant son séjour à Belgrade.

En 1996, Christopher Walter revient à Paris, où il fréquente assidûment la bibliothèque de l'IFEB, installée désormais, depuis l'année précédente, à l'Institut Catholique de Paris. Il y restera cinq années, au bout desquelles sa santé s'infléchit et demande des soins plus assidus. Il les trouvera, à partir de l'année 2001, dans la maison de retraite des Assomptionnistes au pied des Alpes, à Albertville (Savoie). Il assurait qu'il s'y trouvait bien ; la preuve en est que, pendant quelques années encore, il continua à travailler, publiant ses deux derniers ouvrages et assurant des recensions dans la *Revue*

2. La bibliothèque a été transférée, pour l'essentiel, à Bucarest en 2012, dans le bâtiment de la rue Christian Tell qui avait été le siège de l'IFEB de 1937 à 1947.

des Études Byzantines jusqu'en 2008. C'est là qu'il finit ses jours ; il est décédé le 27 avril 2014.

Le thème de sa thèse sur l'iconographie des conciles (nº 1 de la bibliographie) avait, dans les années 60, toute sa nouveauté malgré l'importance et l'autorité que revêtent les conciles, à côté des Pères, dans l'Église orthodoxe. Les innombrables recherches ponctuelles se conclurent dans deux ouvrages plus généraux : l'art et le rituel dans la liturgie byzantine (nº 6), le thème et le dénombrement des saints guerriers (nº 11), dont les théories colorées occupent souvent une bande entière sur les murs latéraux des églises byzantines. Un dernier volume, le plus luxueux, fut consacré à Constantin le Grand, le fondateur de Constantinople (nº 12), à propos duquel il n'avait pas cessé de rassembler reproductions et documentation durant toute une vie. On relève encore deux albums sur les icônes (nºs 2 et 7), une plaquette sur la présence des Assomptionnistes en Orient (nº 5), une contribution au fac-similé du *Barberinianus graecus* 372 (nº 8). Les autres ouvrages (nºs 4, 9, 10) constituent trois volumes de réimpression de ses articles dispersés dans les revues ou mélanges.

Au cours de sa longue carrière, Christopher Walter restera fidèle à la *Revue des Études Byzantines*, où sa signature apparaîtra régulièrement pendant plus de quarante ans, du tome 25 (1967) au tome 66 (2008). Le premier article avait pour objet la scène de la déisis (le Christ, avec la Théotokos et saint Jean à ses pieds en supplication), sur laquelle il reviendra par la suite (nºs 1, 5, 43). Il y a publié un total de vingt-quatre articles et un nombre impressionnant de recensions. Dans l'ensemble des articles qu'il a publiés, un certain nombre sont à tonalité œcuménique, mais toujours d'un intérêt scientifique avéré, et paraissent dans les revues dédiées à cet objet : *Eastern Churches Review* (nºs 4, 8, 13, 14, 19, 22, 28, 32, 35) et sa suite *Sobornost* (nºs 46, 55, 62), *Het christelijk Oosten* (nºs 9, 24, 37), qui était la revue des Assomptionnistes hollandais. D'autres articles furent adressés à des revues scientifiques françaises (nºs 2, 7, 11, 15, 17, 20, 33, 45, 72). L'iconographe rencontre volontiers ses collègues dans les congrès d'études byzantines (nºs 12 [1971], 50 [1976], 51 [1981]) ou dans d'autres symposia (nºs 16, 29, 31, 36, 44, 53, 59, 63, 66, 70, 75, 82, 92), et il collabore à l'occasion aux Mélanges qui leur sont dédiés (nºs 39, 73, 76, 77, 79, 80, 90, 91). Il est fidèle à d'autres revues, parmi lesquelles on mentionnera en particulier la belle revue *Зограф* de Belgrade (nºs 21, 27, 30, 40, 49, 83, 85), dont les articles sont consacrés à l'art slave, aux mosaïques et fresques de Serbie en particulier, que l'auteur a lui-même regardées, photographiées et analysées.

Christopher Walter savait placer sa recherche dans le cadre de l'actualité. Féru de philosophie et continuellement au fait de l'actualité intellectuelle, il

s'efforça d'enrichir l'étude de l'iconographie byzantine de ce que les concepts inventés et maniés par les sémiologues pouvaient apporter de neuf à l'analyse d'œuvres dont les canons, les contaminations, les paradigmes et la typologie se prêtent à un tel examen et qui illustrent la science des signes, la correspondance des mots et la nature des messages. Dans ses nombreuses recensions, il montre l'étendue et la diversité de sa culture et de ses connaissances, franchissant volontiers les frontières de sa propre discipline. Il sut s'acclimater dans les divers pays où il vécut et parler leur langue, devenant un polyglotte accompli. Partout il s'intéressa à l'actualité intellectuelle et artistique, mais aussi politique. Il s'exprimait dans une diction lente et maniait volontiers l'humour, accompagné de mimiques expressives. Il écrivait dans une langue claire, élégante et concise. Christopher Walter laisse une œuvre considérable, souvent pionnière.

Albert FAILLER

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES

1. – *L'iconographie des conciles dans la tradition byzantine* (Archives de l'Orient chrétien 13), Paris 1970, 300 p., 55 pl. (122 fig.).
2. – *Icônes* (L'art ancien de l'humanité). Présentation de Jean Marcadé, texte de Christophe Walter, Genève 1974, 64 p., 56 ill. en couleur.
3. – [with John T. A. Koumoulides] *Byzantine and post-Byzantine monuments at Aghia in Thessaly, Greece: the art and architecture of the monastery of Saint Panteleimon*, Londres 1975, XVIII-77 p.
4. – *Studies in Byzantine iconography* (Variorum Reprint CS65), Londres 1977, 340 p. – Sont réimprimés les 13 articles suivants : nos 1, 3, 5, 6, 8, 10, 12, 14, 18, 19, 23, 25, 26.
5. – *The Assumptionists and their Eastern Apostolate (1863-1980)*, Rome 1980 ; trad. fr. de A. Bombieri : *Les Assomptionnistes au Proche-Orient (1863-1980)*, Paris 1982, 84 p.
6. – *Art and ritual of the Byzantine Church* (Birmingham Byzantine series 1), Londres 1982, XXIV-302 p., 66 ill. Traduit en polonais (Varsovie 1992).
7. – *Le monde des icônes*. Texte français de Thierry Wagret, Genève 1982, 227 p.
8. – [with J. Anderson and P. Canart] *The Barberini Psalter. Codex Vaticanus Barberinianus graecus 372* (Manuscripts from the Biblioteca Apostolica Vaticana, I), Zurich et New York 1989.
9. – *Prayer and power in Byzantine and Papal imagery* (Variorum Reprint CS396), Aldershot 1993, XII-307 p. – Sont réimprimés les 13 articles suivants : nos 7, 11, 36, 39, 40, 52, 54, 57, 59, 60, 61, 67, 68.

10. – *Pictures as language. How the Byzantines exploited them*, Londres 2000, 486 p., 297 ill. – Sont réimprimés les 24 articles suivants : n[os] 2, 15, 21, 27, 38, 47, 48, 49, 50, 56, 58, 62, 64, 69, 70, 71, 72, 74, 75, 77, 79, 80, 81, 82. [Seuls les articles suivants n'ont pas bénéficié de réimpression : n[os] 4, 9, 13, 16, 17, 20, 22, 24, 28-35, 37, 41-46, 51, 53, 55, 63, 65, 66, 73, 76, 78, 83-93.]
11. – *The warrior saints in Byzantine art and tradition*, Aldershot 2003, XVI-317 p., 71 ill.
12. – *The iconography of Constantine the Great, emperor and saint. With associated studies*, Leiden 2006, VI-242 p., 332 ill. (dont 154 en couleur).

Articles

1. – Two notes on the Deësis, *Revue des Études Byzantines* (désormais *REB*) 26, 1968, p. 311-336, 14 ill.
2. – Les dessins carolingiens dans un manuscrit de Verceil, *Cahiers archéologiques* 18, 1968, p. 99-107.
3. – Lazarus a bishop, *REB* 27, 1969, p. 197-208, 9 ill.
4. – Saint Sophia of Trebizond, *Eastern Churches Review* 2, 1969, p. 402-405, 5 ill.
5. – Further notes on the Deësis, *REB* 28, 1970, p. 161-187.
6. – The names of the Council Fathers at Saint Sozomenus, Cyprus, *REB* 28, 1970, p. 189-206, 8 ill.
7. – Papal political imagery in the medieval Lateran palace (I), *Cahiers archéologiques* 20, 1970, p. 155-176, 14 ill.
8. – Heretics in Byzantine art, *Eastern Churches Review* 3, 1970, p. 40-49, 8 ill.
9. – Staatsbevoegdheid in kerkelijke aangelegenheden volgens de orthodoxie, *Het christelijk Oosten* 22, 1970, p. 21-30.
10. – Liturgy and the illustration of Gregory of Nazianzen's homilies. An essay in iconographical methodology, *REB* 29, 1971, p. 183-212.
11. – Papal political imagery in the medieval Lateran palace (II), *Cahiers archéologiques* 21, 1971, p. 109-136, 34 ill.
12. – The coronation of a co-emperor in the Skyllitzes Matritensis, *Actes du XIV[e] Congrès international des études byzantines. Bucarest 6-12 septembre 1971. Résumés-Communications*, Bucarest 1971, p. 120-121 ; II, Bucarest 1975, p. 453-458.
13. – Mid-Pentecost, *Eastern Churches Review* 3, 1971, p. 231-234.
14. – The origins of the iconostasis, *Eastern Churches Review* 3, 1971, p. 251-267.
15. – Un commentaire enluminé des homélies de Grégoire de Nazianze, *Cahiers archéologiques* 22, 1972, p. 115-129, 16 ill.
16. – The series of frescoes of councils on the north wall of the church of Saint Sozomenus, Galata, *Πρακτικὰ τοῦ α' διεθνοῦς κρητολογικοῦ συνεδρίου (1969)*, II, Nicosie 1972, p. 281-284.
17. – Un manuscrit byzantin conservé à la Bibliothèque de l'Université de Bâle (Suisse), *Bulletin de la société nationale des antiquaires de France*, 1972, p. 73-74.
18. – Pictures of the clergy in the Theodore Psalter, *REB* 31, 1973, p. 229-242, 7 ill.

19. – St Demetrius: the Myroblytos of Thessalonika, *Eastern Churches Review* 5, 1973, p. 157-178.
20. – La place des évêques dans le décor des absides byzantines, *Revue de l'art* 24, 1974, p. 81-89, 19 ill.
21. – The triumph of Saint Peter in the church of Saint Clement at Ohrid and the iconography of the triumph of the Martyrs, *Зограф* 5, 1974, p. 30-34, 10 ill.
22. – The monastery of St John Theologus at Poganovo, *Eastern Churches Review* 6, 1974, p. 84-87.
23. – Raising on a shield in Byzantine iconography, *REB* 33, 1975, p. 133-175, 7 ill.
24. – Dwazen om Christus' wil, *Het christelijk Oosten* 27, 1975, p. 252-265.
25. – [with G. Babić] The inscriptions upon liturgical rolls in Byzantine apse decoration, *REB* 34, 1976, p. 269-280.
26. – The significance of unction in Byzantine iconography, *Byzantine and modern Greek studies* 2, 1976, p. 53-73.
27. – The portrait of Jakov of Serres in Londin. Additional 39626. Its place in Palaeologue manuscript illumination, *Зограф* 7, 1976, p. 65-72, 14 ill.
28. – Death in Byzantine iconography, *Eastern Churches Review* 8, 1976, p. 113-127, 12 ill.
29. – Ecclesiastical appointments in Byzantine iconography, *Third annual Byzantine studies conference. Abstracts of papers*, New York 1977, p. 42-44.
30. – The earliest representation of mid-Pentecost, *Зограф* 8, 1977, p. 15-16, 3 ill.
31. – L'évêque célébrant dans l'iconographie byzantine, *L'assemblée liturgique et les différents rôles dans l'assemblée* (Conférences Saint-Serge. 23e Semaine d'études liturgiques, Paris 1976), Rome 1977, p. 321-331.
32. – Religious art and architecture in Serbia: a chronicle, *Eastern Churches Review* 9, 1977, p. 95-99, 3 ill.
33. – Le ménologe byzantin enluminé de la British Library (Additional 11870), *Bulletin de la société nationale des antiquaires de France*, 1977, p. 119-120.
34. – Biographical scenes of the Three Hierarchs, *REB* 36, 1978, p. 233-260, 4 ill.
35. – Church appointments in Byzantine iconography, *Eastern Churches Review* 10, 1978, p. 108-125, 37 ill.
36. – The iconographical sources for the coronation of Milutin and Simonida at Gračanica, *L'art byzantin au début du XIVe siècle* (Symposium de Gračanica, 1973), Belgrade 1978, p. 183-200, 18 ill.
37. – Apsisversiering in de byzantijnse traditie, *Het christelijk Oosten* 31, 1979, p. 3-19, 6 ill.
38. – Saint Clement in the Chersonese and the iconography of his miracle, *Ἀρχεῖον Πόντου* 35, 1979, p. 246-260.
39. – The *Dextrarum junctio* of Lepcis Magna in relationship to the iconography of marriage, *Antiquités Africaines* 14 (Hommages à Jean Lassus), 1979, p. 271-283, 11 ill.
40. – Marriage crowns in Byzantine iconography, *Зограф* 10, 1979, p. 83-91, 15 ill.
41. – [avec W. Wolska-Conus] Un programme iconographique du patriarche Tarasios ?, *REB* 38, 1980, p. 247-254.
42. – An iconographical note, *REB* 38, 1980, p. 255-260.
43. – Bulletin on the Deësis and the Paraclesis, *REB* 38, 1980, p. 261-269.

44. – L'église dans les programmes monumentaux de l'art byzantin, *L'église dans la liturgie* (Conférences Saint-Serge. 26e Semaine d'études liturgiques, Paris 1979), Rome 1980, p. 321-331.
45. – Was Ravenna an imperial or a papal fief ? The evidence of the mosaics, *Bulletin de l'Association internationale des études de la mosaïque antique* 8, 1980, p. 190.
46. – Baptism in Byzantine iconography, *Sobornost* 2, 1980, p. 8-25, 5 ill.
47. – The invention of John the Baptist's head in the wall-calendar at Gračanica. Its place in Byzantine iconographical tradition, *Зборник за ликовне уметности* 16, 1980, p. 71-83, 16 ill.
48. – Saints of Second Iconoclasm in the Madrid Scylitzes, *REB* 39, 1981, p. 307-318, 4 ill.
49. – The London September Metaphrast Additional 11870, *Зограф* 12, 1981, p. 11-24.
50. – The Christ child on the altar in Byzantine apse decoration, *Actes du XVe Congrès international d'études byzantines, Athènes, septembre 1976*. II, *Art et archéologie. Communications*, Athènes 1981, p. 909-913.
51. – Style an epiphenomenon of ideological development in Byzantine art, *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik* 32/5, 1982, p. 3-6.
52. – Portraits of local bishops: a note on their significance, *Зборник Радова Византолошког Института* 21, 1982, p. 7-17.
53. – The Lives, cult and iconography of Saint George, *IVe Symposium international sur l'art géorgien*, Tbilissi 1983, 2 p.[3].
54. – Expressionism and Hellenism. A note on stylistic tendencies in Byzantine figurative art from *Spätantike* to the Macedonian "Renaissance", *REB* 42, 1984, p. 265-287.
55. – Raphael Popov, Bulgarian Uniate bishop: problems of uniatism and autocephaly, *Sobornost* 6, 1984, p. 46-60.
56. – A problem picture of the Emperor John VIII and the Patriarch Joseph, *Byzantinische Forschungen* 10, 1985, p. 295-302, 2 ill.
57. – Christological themes in the Byzantine marginal Psalters from the ninth to the eleventh century, *REB* 44, 1986, p. 269-287, 8 ill.
58. – The date and content of the Dionysiou Lectionary, *Δελτίον της χριστιανικής αρχαιολογικής εταιρείας* 13, 1985-1986, p. 181-190.
59. – Le souvenir du IIe concile de Nicée dans l'iconographie byzantine, *Nicée II, 787-1987, Douze siècles d'images religieuses*, Paris 1987, p. 167-182.
60. – "Latter-day" saints and the image of Christ in the ninth-century Byzantine marginal Psalters, *REB* 45, 1987, p. 205-222, 4 ill.
61. – "Latter-day" saints in the model for the London and Barberini Psalters, *REB* 46, 1988, p. 211-228, 8 ill.
62. – The icon and the image of Christ: the second council of Nicaea and Byzantine tradition, *Sobornost* 10, 1988, p. 23-33, 4 ill.

3. Seul le résumé est paru. Dans la bibliographie qu'il a lui-même laissée, l'auteur donne un titre légèrement différent à sa communication : « Le culte, les légendes et l'iconographie de saint Georges, un projet de recherche ». Il ajoute, entre parenthèses : « presented but never published ». On peut supposer que la substance de cette étude est passée dans des articles postérieurs et dans son ouvrage sur les saints militaires (no 11).

63. – The Christ Child on the altar in the Radoslav narthex: a learned or a popular theme?, *Studenica et l'art byzantin autour de l'année 1200*, Belgrade 1988, p. 219-224, 7 ill.
64. – The iconography of the Prophet Habakkuk, *REB* 47, 1989, p. 251-260, 11 ill.
65. – The Thracian horseman: ancestor of the warrior saints?, *Byzantinische Forschungen* 14, 1989, p. 657-673, 7 ill.
66. – The cycle of Saint George in the monastery of Dečani, *Dečani et l'art byzantin au milieu du XIVe siècle*, Belgrade 1989, p. 347-357.
67. – Three notes on the iconography of Dionysius the Areopagite, *REB* 48, 1990, p. 255-274, 8 ill.
68. – The aristocratic Psalters and Ode illustration in Byzantium, *Byzantinoslavica* 51, 1990, p. 43-52.
69. – The intaglio of Solomon in the Benaki Museum and the origins of the iconography of warrior saints, *Δελτίον της χριστιανικής αρχαιολογικής εταιρείας* 15, 1989-1990, p. 33-42, 9 ill.
70. – The significance of the portrait of Danilo II as donor in his church of the Bogorodica, Peć, dans V. J. Djurić (éd.), *L'archevêque Danilo II et son époque [en serbe]. Colloque scientifique international à l'occasion du 650e anniversaire de sa mort. Décembre 1987* (Colloques scientifiques 58 / Classe des sciences historiques 17), Belgrade 1991, p. 355-359, 1 ill.
71. – Icons of the first council of Nicaea, *Δελτίον της χριστιανικής αρχαιολογικής εταιρείας* 16, 1991-1992, p. 209-218, 13 ill.
72. – Salome and the head of Saint John the Baptist, *Revue des études arméniennes* 23 (Mémorial Sirarpie Der Nersessian), 1992, p. 509-523, 6 ill.
73. – St. George 'Kephalophoros', *Εὐφρόσυνον. Ἀφιέρωμα στόν Μανόλη Χατζηδάκη / Festschrift Manolis Chatzidakis*, Athènes 1992, p. 694-703.
74. – A new look at the Byzantine sanctuary barrier, *REB* 51, 1993, p. 203-228.
75. – Political imagery: osmosis between East and West, *Byzantinoslavica* 54 (*Byzantium and its neighbours from the mid-9th till the 12th centuries*. Symposium de Bechyně, septembre 1990), 1993, p. 211-217, 2 ill.
76. – A little known typological representation of the monastery at Sinai, *Δελτίον της χριστιανικής αρχαιολογικής εταιρείας* 17 (Στή μνήμη της Ντούλας Μουρίκη), 1993-1994, p. 359-362.
77. – Some unpublished intaglios of Solomon in the British Museum, London, *Θυμίαμα στη μνήμη της Λασκαρίνας Μπούρα*, I, Athènes 1994, p. 365-368.
78. – The origins of the cult of Saint George, *REB* 53, 1995, p. 295-326.
79. – The Abgar cycle at Mateič, *Studien zur byzantinischen Kunstgeschichte. Festschrift für Horst Hallensleben zum 65. Geburtstag*, Amsterdam 1995, p. 221-231, 10 ill.
80. – The portrait of Saint Paraskeve, *Byzantinoslavica* 56 (*Στέφανος. Studia byzantina ac slavica Vladimíro Vavřínek ad annum sexagesimum quintum dedicata*), 1995, p. 753-757.
81. – The Byzantine sanctuary – a word list, dans C. C. Akentiev (éd.), *Литургия, архитектура и искусство византийского мира: Труды XVIII Международного конгресса византинистов (Москва, 8-15 августа 1991) и другие материалы, посвященные памяти о. Иоанна Мейендорфа* (Византинороссика 1), Saint-Pétersbourg 1995, p. 95-107.

82. – Portraits of bishops appointed by the Serbian conquerors on Byzantine territory, *Βυζάντιο και Σερβία κατά τον ιδ' αιώνα*, Athènes 1996, p. 291-298, 14 ill.
83. – An apotropaic sequence at Kardžali (Bulgaria), *Зограф* 25, 1996, p. 19-22, 4 ill.
84. – IC XC NI KA. The apotropaic function of the victorious cross, *REB* 55, 1997, p. 193-220.
85. – The dead Christ on the altar at Gelati, Georgia, *Зограф* 26, 1997, p. 139-142, 5 ill.
86. – Iconographical considerations, dans *The Letter of the Three Patriarchs to Emperor Theophilus*, Londres 1997, p. LI-LXXVII.
87. – Theodore, archetype of the warrior saint, *REB* 57, 1999, p. 163-210, 16 ill.
88. – The maniakion or torc in Byzantine tradition, *REB* 59, 2001, p. 179-192, 13 ill.
89. – An icon of Saint Zozimos of Sozopol, *Analecta Bollandiana* 119, 2001, p. 40-44.
90. – Saint Theodore and the dragon, dans C. ENTWISTLE (éd.), *Through a glass brigthly. Studies in Byzantine and medieval art and archeology* (Mélanges David Buckton), Oxford 2003, p. 95-106.
91. – An icon of Saint John Vladimir at Mount Sinai, *Λαμπηδών. Αφιέρωμα στη μνήμη της Ντούλας Μουρίκη*, II, Athènes 2003, p. 889-900.
92. – The victorious cross in Byzantine tradition, *La Croce. Iconografia e interpretazione.* Atti del convegno internazionale di studi. 6-11 dic. 1999, II, Naples 2007, p. 41-48.
93. – The iconography of Job, *Δελτίον της χριστιανικής αρχαιολογικής Εταιρείας* 29, 2008, p. 69-72, 3 ill.

Dans cette liste sont omises les innombrables recensions, parues surtout dans la *Revue des Études Byzantines* (1967-2008), ainsi que les notices d'encyclopédies : une dans la *Theologische Realenzyklopädie* (Ikonographie. I, Frühes Christentum und Mittelalter, 16, 1986, p. 59-72), une dans le *Reallexikon für byzantinischen Kunst* (Konzilien, 4, 1990, p. 737-746), une vingtaine dans le *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Âge* (Paris 1997, suivi des éditions anglaise et italienne). Sont également omis divers articles écrits dans des journaux ou revues comme *The Tablet* (The international Catholic weekly, Londres) ou *Chrysostom* (Quarterly Bulletin of the Society of St John Chrysostom, Londres).

Signalons aussi le volume de Mélanges publié en son honneur et dont le titre est significatif : *Ritual and art. Byzantine essays for Christopher Walter*, éd. P. ARMSTRONG, Londres 2006, V-307 p. L'ouvrage rassemble les contributions d'un cercle de collègues et d'amis : Jeffrey C. Anderson, Pamela Armstrong, Enka Bakalova, Anthony Bryer, David Buckton, Suzy Dufrenne, Chris Entwistle, Albert Failler, George Gerov, Victoria Kepetzi, Dušan Korać, Joseph A. Munitiz, Nancy Patterson Ševčenko, Radivoj Radić, Robert F. Taft, Tania Velmans, Panayotis L. Vocotopoulos.

RÉSUMÉS D'AUTEURS

REB 73, 2015, p. 5-55.

Marina Detoraki, *L'*Éloge de saint Dèmètrios *par Grégoire le Référendaire (*BHG *544).* – L'étude propose la première édition critique de l'*Éloge de saint Dèmètrios* par Grégoire le Référendaire (*BHG* 544), accompagnée d'un commentaire et d'une traduction française. Ce texte, prononcé à Constantinople peu après la prise de Thessalonique par les Arabes en 904, est un bel exemple d'éloquence byzantine et de la culture classique au temps de l'empereur Léon VI, de même qu'un témoignage sur le culte de saint Dèmètrios au sein du palais impérial.

This study presents the first critical edition of the *Enkomion of St. Demetrius* by Gregory Referendarios (*BHG* 544), along with a commentary and a French translation. This speach, delivered at Constantinople shortly after the capture of Thessaloniki by the Arabs in 904, is a fine example of Byzantine eloquence and classical culture in the time of Emperor Leo VI, as well as a testimony to the cult of St. Demetrius in the imperial palace.

REB 73, 2015, p. 57-98.

Constantin Zuckerman, *On the Byzantine Dromon (with a special regard to* De cerim. *II, 44-45).* – The Byzantine dromon, usually perceived by scholars as a fairly static notion, undergoes multiple evolutions between the late fifth and the tenth century, both in regard to the naval vessel itself and to the complement it carries. A new analysis of figures provided in *De cerim.* II, 44 for the military personnel mobilized for the campaign of 910 reveals a new concept of dromon that takes shape in the early tenth century and appears firmly established by the time of the Cretan campaign of 949 (*De cerim.* II, 45). The study of this short-term evolution is preceded by a sketch of the dromon's early history and of the emergence of the Byzantine navy, and followed by a review of evidence on the supplies- and horse-transports, the *pamphyloi*.

Le dromon byzantin, habituellement perçu par les chercheurs comme une notion assez statique, subit des évolutions multiples entre la fin du 5e et le 10e siècle, tant le bateau même que son équipage. Une nouvelle analyse des chiffres fournis dans *De cerim.* II, 44 pour le personnel militaire mobilisé pour la champagne de 910 révèle une conception novatrice du dromon qui prend forme au début du 10e siècle et qui apparaît fermement établie du temps de la campagne crétoise de 949 (*De cerim.* II, 45). L'étude de cette brusque transformation est précédée par un

Revue des Études Byzantines 73, 2015, p. 479-485. doi : 10.2143/REB.73.0.3132059

aperçu de l'histoire du dromon depuis son introduction et de l'émergence de la marine byzantine ; elle est suivie de quelques remarques sur les navires de transport, les *pamphyloi*.

REB 73, 2015, p. 99-122.

Charis MESSIS, *Régions, politique et rhétorique dans la première moitié du 10e siècle : le cas des Paphlagoniens*. – L'article examine comment la littérature médiobyzantine illustre les tensions existant entre différents segments du pouvoir constantinopolitain à travers un discours sur les régions de l'Empire, leurs caractéristiques géographiques et anthropologiques. L'exemple proposé est celui de la Paphlagonie et de ses perceptions multiples pendant la première moitié du 10e siècle, période qui coïncide avec la présence de ses ressortissants au sommet du pouvoir politique. Les familles de l'aristocratie militaire qui aspirent au trône (telles que les Doukas) et les puissants eunuques à la cour (Constantin le *parakoimoménos*, Constantin Goggylios, Joseph Briggas) donnent un cadre à ce débat littéraire. Leurs opposants dénoncent leur région d'origine comme un foyer d'eunuques pervers et comme un pays de musiciens errants. Les Paphlagoniens répondent aux sarcasmes par une image opposée, qui souligne leur supériorité. La littérature devient ainsi l'une des clés majeures pour la compréhension des luttes acharnées pour la répartition du pouvoir politique et symbolique à Byzance.

This article shows how mid-Byzantine literature reveals tensions between different segments of power in Constantinople, addressing the regional characteristics of the Empire both geographically and anthropologically. The example given is that of Paphlagonia and its multiple perceptions during the first half of the 10th century, a period when its inhabitants reached the summit of political power. Families of the military aristocracy aspiring to the throne (such as the Doukai) and powerful eunuchs at the court (Constantine the *parakoimomenos*, Constantine Goggylios, Joseph Briggas) give a framework to this literary controversy. Opponents denounce their home region as a host of evil eunuchs and as a country of wandering musicians. Paphlagonians react to these sarcasms with an opposite image, underlining their superiority. Literature then becomes a major key to understanding the bitter struggles for the distribution of political and symbolic power in Byzantium.

REB 73, 2015, p. 123-160.

Inmaculada PÉREZ MARTÍN, *The Greek Culture of the Genoese Phokaia: the Life and the Books of Antonio Malaspina*. – The article presents the biography, writings and library of Antonio Malaspina, a Phokaian of Genoese origin. Information on him stems from three letters from John Eugenikos and from the MS Bremen b. 23 that he owned, while the Antonio Malaspina who annotated and partly copied the MS Naples II.E.20 is apparently a contemporary namesake. We identified his hand in *Paris. gr.* 1601, where he added a family chronicle in Greek that presents him as an Orthodox, married since 1446 to Helena Raoul-Palaiologina. The chronicle informs us that his family moved from Phokaia to Mytilene before 1452, and that Malaspina was apparently living in Chios in 1485. The re-editing of *ep.* 34 of John Eugenikos, using the *Vindob. phil. gr.* 183, reveals that Malaspina was an *archon* and *vicarius* of Old Phokaia. Malaspina also owned a legal codex, *Vindob. jur. gr.* 7, in which he wrote a funerary epigram for a jurist of his family. In conclusion,

Malaspina was an *archon* of Genoese descent but Hellenized. He worked for the Gattilusi in Phokaia and was an Orthodox married to a Byzantine noblewoman. His mother and cultural tongue was Greek, and he owned a small library of texts in that language.

L'article présente la biographie, les écrits et la bibliothèque d'Antonio Malaspina de Phocée, d'origine génoise. Les informations le concernant proviennent de trois lettres de Jean Eugénikos et du ms. Bremen b. 23 qu'il possédait, tandis que l'Antonio Malaspina qui a annoté et en partie copié le ms. Naples II.E.20 est apparemment un homonyme contemporain. Nous avons identifié sa main dans le *Paris. gr.* 1601 où il a ajouté en grec une chronique familiale qui le présente comme un orthodoxe, marié depuis 1446 à Héléna Raoul-Palaiologina. Cette chronique nous apprend que sa famille a quitté Phocée pour Mytilène avant 1452 et que Malaspina vivait apparemment à Chios en 1485. La réédition de l'*ep.* 34 de Jean Eugénikos, qui s'appuie sur le *Vindob. phil. gr.* 183, révèle que Malaspina était *archôn* et *vicarius* de la vieille Phocée. Malaspina possédait également un codex juridique, le *Vindob. jur. gr.* 7, dans lequel il écrivit une épigramme funéraire pour un juriste de sa famille. Malaspina était, en conclusion, un archonte d'origine génoise mais hellénisé qui travaillait pour les Gattilusi à Phocée et un orthodoxe marié à une aristocrate byzantine. Sa langue maternelle et sa culture étaient grecques et il possédait une petite bibliothèque d'ouvrages dans cette langue.

REB 73, 2015, p. 161-188.

Panagiotis C. Athanasopoulos, *Scholarii* Excerpta ex Theodoreti Episcopi Cyrensis 'Graecarum Affectionum Curatione'*: editio princeps*. – The *Graecarum Affectionum Curatio* (*GAC*) of Theodoret of Cyrus (393-*ca* 466 AD) was a brief and easily accessible patristic apology. Thus, a specific value was still ascribed to this text ten centuries after its redaction. Indeed, Scholarios (*ca* 1400-*ca* 1472), one of the most significant authors of late Byzantium, confected some *Excerpta* from *GAC*, in order to cope with Pletho's paganism. These *Excerpta* are preserved in Scholarios' autograph MS *Parisinus gr*. 1289, f. 195^{v}-197^{v} (1472 AD). The aim of this paper is i) to produce the *editio princeps* of these *Excerpta*, ii) to detect the relation of this text to the MS tradition of *GAC*, iii) to delineate the content of the *Excerpta*, and iv) to examine this text as part of Scholarios' anti-pagan arsenal.

La *Graecarum Affectionum Curatio* (*GAC*) de Théodoret de Cyr (393-*ca* 466) est une brève apologie patristique aisément accessible à laquelle une valeur particulière était encore reconnue dix siècles après sa rédaction. En effet Scholarios (*ca* 1400-*ca* 1472), l'un des auteurs les plus importants de la fin de Byzance, a composé des *Excerpta* à partir de la *GAC* pour répondre au paganisme de Pléthon. Ces *Excerpta* sont conservés dans un manuscrit autographe, le *Parisinus gr*. 1289, f. 195^{v}-197^{v} (1472). Le but de l'article est : i) de proposer l'*editio princeps* des *Excerpta*, ii) de détecter la relation du texte avec la tradition manuscrite de la *GAC*, iii) de délimiter le contenu des *Excerpta*, iv) d'examiner ce texte dans le cadre de l'arsenal anti-païen de Scholarios.

REB 73, 2015, p. 189-201.

Dimitrios Zaganas, *The Authenticity of Anastasius Sinaita's* Hexaemeron *(*CPG *7770)*. – Whilst the *Commentary on the Hexaemeron* ascribed to Anastasius of Sinai has been published in Greek in 2007, the fundamental issue of its authenticity and authorship remains open and controversial. However, a critical review of the state of

the art permits both to challenge the late dating and the somehow misleading title of this commentary, and to acknowledge without hesitation its explicit relationship with the two *Homilies on the making of man* of the same author. Moreover, a comparison with the aforementioned homilies and the *Hodegos* – works which are considered authentic – reveals many similarities, in style and content, and striking parallels, which point to one single author, Anastasius, monk of mount Sinai.

Alors que le *Commentaire sur l'Hexaéméron* attribué à Anastase le Sinaïte a été publié en grec en 2007, le problème fondamental de son authenticité et de sa paternité reste ouvert et controversé. Cependant, l'examen critique de l'état de la question permet à la fois de contester la datation tardive et le titre un peu trompeur de ce commentaire et de reconnaître sans hésitation son rapport explicite avec les deux *Homélies sur la création de l'homme* du même auteur. En outre, une comparaison avec les homélies mentionnées et l'*Hodègos* – des écrits considérés comme authentiques – révèle de nombreuses similitudes dans le style et le contenu et des parallèles frappants, qui indiquent qu'il s'agit d'un seul auteur, Anastase, moine du mont Sinaï.

REB 73, 2015, p. 203-227.

Eva De Ridder, *Elias Ekdikos as the Author of the* Anthologium gnomicum *(*CPG *7716): A Research Update*. – Despite different attributions to well-known writers of chapter collections, *viz.* Maximus the Confessor, John of Karpathos, Nilus of Ancyra, and Symeon the New Theologian, the *Anthologium gnomicum* (*CPG* 7716), a collection of ascetic and gnomic chapters from late 11th-early 12th century, should in all likelihood if not with certainty be attributed to Elias Ecdicus. In this article the author has sought to give a survey of the different attributions as well as a further identification of the author named Elias Ecdicus. For this purpose three kinds of sources have been used: the rich manuscript tradition of the *Anthologium* (12th-19th century), the collection's reception by later Byzantine authors, and the arguments advanced by scholars from the 17th century up to now.

Bien qu'attribué à différents auteurs de recueils de chapitres, à savoir Maxime le Confesseur, Jean de Karpathos, Nil d'Ancyre et Syméon le Nouveau Théologien, l'*Anthologium gnomicum* (*CPG* 7716), une collection de chapitres ascétiques et gnomiques de la fin du 11e-début du 12e siècle, doit selon toute vraisemblance, sinon avec certitude, être attribuée à Èlias Ekdikos. Dans cet article, l'auteur enquête sur ces différentes attributions et propose une identification plus poussée de l'auteur nommé Èlias Ekdikos. Dans ce but, trois type de sources ont été utilisées : la riche tradition manuscrite de l'*Anthologie* (12e-19e s.), la réception de la collection par des auteurs byzantins plus tardifs, et les arguments avancés par les chercheurs du 17e siècle à nos jours.

REB 73, 2015, p. 229-239.

Alexandra-Kyriaki Wassiliou-Seibt, *Reconstructing the Byzantine Frontier on the Balkans (late 8th-10th c.)*. – The article reconsiders the establishment of the military districts (*themata*) of Makedonia, Strymon, Thessaloniki and Neos Strymon according to the few literary sources and the sigillographic evidence. The author dates the creation of the Themata of Makedonia and Strymon to the end of the 8th century, while the Thema of Thessaloniki, of a lower rank, was established at the turning

point of the 8th to the 9th century. During the reign of Romanos I Lekapenos, the region around the Rupel pass was strengthened by the addition of a Kleisurarch to blunt more efficiently Bulgarian assaults, especially in the early years of tsar Peter. Ioannes Tzimiskes then established the Thema of Neos Strymon at the north of the Rupel, a kind of prolongation of the old Thema of Strymon which was called, for a short time, Στρυμὼν ἤτοι Χρυσάβα. The identification of Chrysaba with Krousobon (Achladochori) or Kricuva (Karydochori) is dismissed.

L'article reconsidère la création des districts militaires (thèmes) de Macédoine, du Strymon et de Thessalonique à partir de la documentation littéraire et sigillographique. L'auteur date la création des thèmes de Macédoine et du Strymon de la fin du 8e siècle tandis que le thème de Thessalonique, d'un rang inférieur, fut établi au tournant des 8e-9e siècles. Durant le règne de Romain Ier Lécapène, la région autour des gorges de Roupel fut renforcée par l'adjonction d'un cleisourarque pour contrer plus efficacement les assauts bulgares, en particulier dans les premières années du tsar Pierre. Jean Tzimiskès établit alors le thème du Nouveau Strymon au nord du Roupel, sorte de prolongation du vieux thème du Strymon, ce dernier étant pour un temps appelé Στρυμὼν ἤτοι Χρυσάβα. L'identification de Chrysaba avec Krousobon (Achladochori) et Kricuva (Krydochori) est repoussée.

REB 73, 2015, p. 241-257.

Morgane Cariou, *La transcription sigillaire du* Vaticanus gr. *923 : trace inédite d'un sceau grec de Théodore Ier de Montferrat*. – Cet article s'intéresse à une curieuse note marginale du *Vaticanus gr.* 923, témoin des *Halieutiques* d'Oppien de Cilicie, que l'on peut attribuer, sur des critères philologiques, à la Constantinople des années 1290-1300. L'étude de cette note montre qu'il s'agit en fait d'une transcription d'un sceau grec, par ailleurs perdu, du prince Paléologue et marquis Théodore Ier de Montferrat. La présence de cette bulle métrique peut laisser penser que Théodore n'était pas simplement le possesseur de ce codex : peut-être se cache-t-il derrière l'écriture malhabile du copiste principal, assisté dans son travail par un copiste aguerri, qui pourrait dès lors être son pédagogue. L'insistance sur les origines occidentales de ce prince, dans la légende du sceau grec, montre bien l'unicité du statut de Théodore Ier de Montferrat, trait d'union entre l'Orient et l'Occident.

This article investigates a curious marginal note of the MS Vatican, Greek 923, a copy of the *Halieutica* by Oppian of Cilicia which is to be set, according to philological analysis, in Constantinople, at the end of the thirteenth century. This note proves to be a transcription of a Greek seal, now lost, belonging to the Paleologos prince Theodore I, Marquess of Montferrat. The presence, in the codex, of this metrical seal may mean that Theodore was not only the owner but also the main scribe: the clumsy writing would therefore be his while the professional copyist who assists him could be his master. The insistence, in the legend of the Greek seal, on the western origins of this prince underlines the unique status of Theodore Paleologos who inhabits both Byzantium and the West.

REB 73, 2015, p. 259-266.

Alexis Chryssostalis, *Le « Psautier Chludov », le « Barlaam de Paris » et la bibliothèque de la Sainte-Trinité de Chalki*. – À partir de l'analyse de plusieurs notes du

17e siècle, l'article établit que deux manuscrits célèbres, le Psautier Chludov (Moscou, Musée national d'histoire 129 д., 9e siècle) et le Barlaam illustré de Paris (Paris, BnF 1128, 14e s.), se trouvaient ensemble au monastère de la Sainte-Trinité de Chalki à partir de 1648 et au moins jusqu'en 1669. Cette découverte illustre à nouveau la valeur du fonds réuni dans ce monastère des îles des Princes à partir du 16e siècle, aujourd'hui dispersé entre le Patriarcat de Constantinople et différentes bibliothèques à travers le monde.

From the analysis of several notes of the 17th c., the article states that two famous manuscripts, the Chludov Psalter (Moscow, National Museum of History, 129 д., 9th c.) and the illustrated Barlaam of Paris (Paris, BnF, gr. 1128, 14th c.), were kept together in the monastery of the Holy Trinity in Halki from 1648 at least until 1669. This discovery demonstrates once again the great value of the collection gathered in this monastery of the Princes' Islands from the 16th century, a collection now scattered between the Patriarchate of Constantinople and various libraries around the world.

REB 73, 2015, p. 267-291.

Yves PLUNIAN, *La localisation du sanctuaire de sainte Euphémie à Kadıköy, l'ancienne Chalcédoine*. – Du 16e à la fin du 19e siècle, beaucoup ont pensé que le sanctuaire de sainte Euphémie à Chalcédoine, aujourd'hui Kadıköy, s'était élevé au débouché de la vallée fluviale de l'antique Himéros, au nord de l'actuel quartier de Haydar Paşa. Vers 1900, la critique en vint à le situer sur la colline de Haydar Paşa, au sud de cette vallée. La reprise de cette thèse par R. Janin, en 1922, semble être le dernier mot sur la question. Cette étude en reprend l'examen. Elle relit les sources anciennes à la lumière, pour certaines, d'études récentes, réexamine les données de la géographie des lieux et conclut : le site du sanctuaire est à localiser, non au sud, mais au nord de la vallée de l'Himéros, sur la hauteur où sont aujourd'hui l'hôpital Numune et la Faculté de Médecine de l'Université de Marmara.

From the 16th century till the end of the 19th, it was persistently believed that Saint Euphemia's sanctuary in Kadıköy, the former Chalcedon, was built at the end of the valley of the ancient river Himeros, in the North of the present-day quarter of Haydar Paşa. Then, around year 1900, the experts came to locate the shrine on Haydar Paşa's hill, in South of this valley. The endorsement of this assumption by R. Janin in 1922 seemed the final say in this matter. Our study intends to reopen the case. Some of the ancient sources were reread in the light of recent studies, the spatial data reviewed and our conclusion is: the sanctuary should not be located in the South but in the North of the Himeros valley, on the height where now stand Numune Hospital and the Faculty of Medecine at Marmara University.

REB 73, 2015, p. 293-318.

Matthieu CASSIN, *Louis Petit, Henri Omont et le Métochion du Saint-Sépulcre à Constantinople*. – La correspondance de Mgr Louis Petit (1868-1927), fondateur de la maison assomptionniste de Kadiköy, avec Henri Omont (1857-1940), conservateur du département des manuscrits à la Bibliothèque nationale, éclaire les modalités d'acquisition d'un manuscrit du Supplément grec (1317), provenant du Métochion

du Saint-Sépulcre à Constantinople et entré à la BnF en 1905. Pour ce manuscrit, comme pour deux autres volumes provenant de Rome (Italien 2179, Nouvelles acquisitions latines 2427) et acquis en 1909, Louis Petit joua le rôle d'intermédiaire auprès de la Bibliothèque nationale. D'autres livres du Métochion (le manuscrit IFEB 25 et 25 imprimés) ont également abouti dans les collections de l'IFEB. Des témoignages extraits des correspondances de Mgr Eugène Tisserant et de Cyrille Korolevskij (1923), publiées récemment, jettent une lumière nouvelle sur les vicissitudes de cette bibliothèque du Métochion.

The letters exchanged between Mgr Louis Petit (1868-1927), founder of the assomptionnist house in Kadiköy, and Henri Omont (1857-1940), librarian of the manuscripts department of the French national Library, shed light on the purchase of the MS Suppl. Gr. 1317, that comes from the Holy Sepulchre Metochion in Constantinople and was bought in 1905 by the BnF. Louis Petit acted as middleman for the BnF for this manuscripts and two others (Italien 2179, Nouvelles acquisitions latines 2427) bought in 1909. Some other books from the Metochion (MS IFEB 25 and 25 printed books) are now in the IFEB library. Some letters from Mgr Eugène Tisserant and de Cyrille Korolevskij (1923), recently published, offer new insights on the history of the Metochion library.

REB 73, 2015, p. 319-374.

Olivier DELOUIS, Bernard JOASSART, *Stéphane Binon et le Mont Athos*. – Stéphane Binon, byzantiniste belge, mourut durant la Seconde guerre mondiale en 1940, à l'âge de 32 ans. Son œuvre scientifique sur l'hagiographie byzantine et le Mont Athos lui avait rapidement valu l'estime de plusieurs maîtres, parmi lesquels le bollandiste Hippolyte Delehaye avec lequel il entretint une correspondance publiée en 2004. De nouveaux documents découverts à Rome, Paris et Bruxelles, complètent son portrait et révèlent l'ampleur de ses recherches sur les monastères athonites. Gabriel Millet, Vitalien Laurent, Franz Dölger et Stéphane Binon lui-même sont les principaux auteurs de ces 32 lettres inédites publiées dans le présent article.

Stéphane Binon, a Belgian byzantinist, was killed in the Second World War in 1940, at the age of 32. His scientific work on Byzantine hagiography and Mount Athos earned him the esteem of several specialists, including the Bollandist Hippolyte Delehaye, with whom he exchanged a correspondence published in 2004. New documents discovered in Rome, Paris and Brussels, complete his portrait and reveal the extent of his research on Athonite monasteries. Gabriel Millet, Vitalien Laurent, Franz Dölger and Stéphane Binon himself are the main authors of the 32 letters published in the present article.